22501199066

Frederic Harrison.

1861

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b21778966

NOTICE

SUR L'ŒUVRE ET SUR LA VIE

D'AUGUSTE COMTE.

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

ERRATA.

Pages.	Lignes.	
26	13 et 14	*au lieu de :* pour se rendre, *lisez :* pour se la rendre.
31	34	*au lieu de :* véritaleble, *lisez :* véritable.
45	dernière ligne,	*au lieu de :* encore très-faible mais en physique, *lisez :* encore très-faible; mais en physique. . . . .
48	24	*au lieu de :* celui de familles, *lisez :* celui des familles.
50	18	*au lieu de :* morale, *lisez :* normale.
53	26	*lisez :* Le tableau ci-joint (A) résume. . . . .
58	17	*au lieu de :* la Grand-Être, *lisez :* le Grand-Être.
127	1 et 2	*au lieu de :* l'irrationalité de son auteur, *lisez :* l'irrationalité des tendances de son auteur.
133	12	*au lieu de :* régération, *lisez :* régénération.
135	17	*au lieu de :* mérite donc une ineffaçable flétrissure! *lisez :* mérite donc à son auteur une ineffaçable flétrissure!
150	4	*au lieu de :* puisqu'il a surgi, *lisez :* puisqu'elle a surgi.
Même page	ligne 7	*au lieu de :* puisqu'il n'admit, *lisez :* puisqu'elle n'admit.
193	11	*au lieu de :* en 1852, *lisez :* en 1851.
269	16	*au lieu de :* en novembre 1852, *lisez :* en novembre 1851.
286	32 et 33	*lisez :* à ces lectures salutaires, et reprenait entre autres...

Pour éviter toute reproduction infidèle, l'auteur se réserve le droit de réimpression et de traduction de cet ouvrage.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, 26, rue Racine.

NOTICE

SUR

L'ŒUVRE

ET SUR LA

VIE

D'AUGUSTE COMTE

PAR LE DOCTEUR ROBINET
son médecin,

ET L'UN DE SES TREIZE
EXÉCUTEURS TESTAMENTAIRES.

Mais, du milieu de la ruine,
Doit naître un symbole nouveau;
Une clarté nous illumine
Qui nous promet un jour plus beau.
Arrière les sombres présages,
Dont on épouvantait nos âges;
L'Humanité ne peut périr :
En vain l'on croit qu'elle chancelle,
Erreur! elle se renouvelle,
Pour un glorieux avenir.

Charles JUNDZILL
(Ode au Fondateur du Positivisme).

PRIX DE CE VOLUME : HUIT FRANCS.

PARIS
CHEZ DUNOD, LIBRAIRE,
Successeur de Vᵒʳ Dalmont,
QUAI DES AUGUSTINS, 49.

OCTOBRE 1860
72ᵉ année de la grande révolution.

WELLCOME
LIBRARY
General Collections
M
8208

DÉCLARATION.

Le travail que j'offre au public n'est point, malgré sa longueur, une véritable biographie : c'est une simple notice. On ne peut donc y retrouver toute la grandeur d'Auguste Comte, mais seulement les faits essentiels de son existence privée et publique. Un autre, plus digne et mieux préparé, écrira quelque jour cette mémorable histoire, dont je n'ai réuni les premiers éléments qu'afin de prendre acte dans le présent, et surtout en vue de l'avenir, contre de graves prévarications.

Cet opuscule n'est cependant ni un manifeste ni une défense : l'un et l'autre seraient inconvenants ; et l'on ne doit y voir que le résultat d'une initiative toute personnelle. Adhérent sincère de la foi positive, profondément attaché par la reconnaissance et la vénération à la mémoire de son fondateur, j'ai cru devoir protester par un simple exposé des travaux et

des vertus de ce grand homme, contre les faux jugements de ses ennemis, et je suis seul responsable de cette entreprise.

Il était nécessaire, en effet, de dire au public les motifs réels de la réprobation unanime des anciennes classes intellectuelles et des anciens partis envers le Positivisme, et que leur aversion ne provient aucunement de l'indignité de cette doctrine; car, tandis qu'une haine personnelle égara seule quelques critiques, la plupart, au contraire, furent poussés par des préjugés et par des intérêts de caste.

J'ai donc fait tous mes efforts pour mettre en évidence, dans le courant de cet ouvrage, d'une part, la supériorité mentale et morale de la nouvelle foi, ainsi que la grandeur de celui qui l'a instituée ; d'autre part, la faiblesse et l'erreur de ceux qui la repoussent systématiquement. Et si je ne suis pas resté trop éloigné du but, un résultat utile aura été obtenu, puisqu'il sera permis d'espérer que les hommes qui cherchent sincèrement un remède au désordre actuel ne se laisseront plus aussi souvent détourner du Positivisme par les anathèmes injustes d'une métaphysique aux abois ou par les faux jugements d'une science incomplète et anarchique. Aussi libres de préjugés académiques que d'entraves théologiques, ils voudront connaître par elle-même la doctrine régénératrice et puiser loyalement les motifs de leur décision à son

égard, dans les œuvres de son fondateur. Heureux si, par une étude consciencieuse, ils acquièrent le plus grand bien de cette vie : l'amour qui inspire et la foi qui éclaire!

Paris, le 24 Guttemberg 72 (5 septembre 1860),
Troisième anniversaire de la mort d'Auguste Comte,

Dr ROBINET,
Rue Cherche-Midi, 57.

PREMIÈRE PARTIE

ŒUVRE D'AUGUSTE COMTE.

AUGUSTE COMTE

PREMIÈRE PARTIE[1].

ŒUVRE D'AUGUSTE COMTE.

LA RELIGION DE L'HUMANITÉ.

L'amour pour principe,
Et l'ordre pour base;
Le progrès pour but.

I

Tous les travaux d'Auguste Comte eurent le même but, celui de relever l'autorité spirituelle déchue en Occident depuis la fin du moyen âge, en la rétablissant sur des principes compatibles avec les exigences de l'esprit moderne. Les motifs théologiques de la conduite humaine étant épuisés, il sentit profondément, dès l'abord, et de plus en plus, la nécessité de leur substituer des motifs humains, et d'établir enfin la morale et la politique sur des bases rationnelles inébranlables.

Cette grande pensée domina tellement ses efforts, qu'il

(1) Outre la donnée dogmatique et souvent même la forme du langage toujours empruntées aux ouvrages du fondateur du positivisme, surtout à son opuscule principal, le *Catéchisme*, j'ai beaucoup pris encore, pour cette partie de mon travail, au cours particulier de *Philosophie première* professé par le directeur actuel, M. Pierre Laffitte.

ne perdit jamais de vue le but social auquel il aspirait, pendant la longue et difficile élaboration qu'il dut accomplir, pour s'assimiler les matériaux de cette immense reconstruction, pour les féconder et les coordonner. C'est ainsi que, par un labeur incessant, par une méditation non interrompue, et sous l'influence d'un altruisme croissant, il put s'élever de la simple science, par la plus noble philosophie, à la sublimité de la religion ! C'est ainsi qu'après avoir étudié le monde afin de connaître l'Humanité, et celle-ci pour mieux pénétrer le mystère de l'homme, il put, en embrassant la réalité sous tous ses aspects, instituer une synthèse universelle, qui toujours inspirée par l'amour et subordonnée à la connaissance de l'ordre, aboutit partout au progrès. C'est ainsi, enfin, que le positivisme est une religion, la science ou la philosophie n'y concourant que comme moyen de discipline et de ralliement.

Mais la religion, qui jusqu'à ce jour nous est apparue sous le voile impénétrable du mystère, comme l'auguste fille des dieux, peut-elle s'être ainsi transformée sous nos yeux, par la seule puissance du génie de l'homme? Question redoutable, que suscite le caractère sacré de la systématisation positive, et à laquelle nous devons avant tout satisfaire.

Qu'est-ce que la religion?

En étudiant les différents systèmes de ce genre dans ce qu'ils offrent d'essentiel et de radical, on voit que tous ont un même but, l'*unité humaine*. Pour l'instituer et la maintenir, tous s'efforcent de développer dans les esprits et les cœurs une croyance et une affection communes, en faisant surgir de l'étude du monde la notion d'une puissance prépondérante, que nous devons aimer, connaître et servir, d'où résulte, dans la vie publique comme dans la vie privée, la convergence et l'harmonie de tous les attributs de notre nature (sentiments, pensées et actes), qui constituent la condition nécessaire de l'unité.

Mais si le but religieux fut partout identique, il n'en fut pas de même du moyen général employé pour l'atteindre; et la *foi*, qui toujours reposa sur l'explication de l'ordre universel, varia nécessairement suivant les temps et les lieux. On ne comprend pas, de nos jours, le grand spectacle du monde et de l'homme, comme on l'entendait au moyen âge ou dans l'antiquité; et, sous ce rapport, les différents dogmes nous offrent des divergences aussi nombreuses que profondes. Mais ces variations se trouvant réglées par des lois actuellement connues, et marchant dans un ordre réel vers un terme nécessaire, on ne saurait les considérer comme étant définitivement contradictoires. La contemplation rationnelle d'une telle évolution permet, au contraire, d'affirmer qu'il n'y a jamais eu qu'une religion, laquelle a passé, sous des formes diverses, par des âges successifs, pour atteindre sa constitution finale : « D'abord spontanée, puis inspirée, et ensuite révélée, la religion devient enfin démontrée (1). » Voilà donc comment la synthèse positive est en même temps religieuse : c'est qu'elle représente le dernier terme de l'évolution commencée par le fétichisme, systématisée par la théocratie, continuée par le monothéisme, et consommée par le positivisme. Expliquant mieux l'ordre universel par le système des *lois naturelles* que par celui des *volontés surnaturelles*, elle en dégage la notion d'un Être-suprême, l'Humanité, qui explique et résume le monde, qui assure l'harmonie individuelle et collective, et qui remplace partout l'ancienne souveraineté : *Extinctis Diis, Deoque, successit Humanitas!*

Cette exposition sommaire, qui nous permet de définir la religion, un système d'explication universelle, réglant l'amour et la foi, le sentiment et la pensée, pour diriger la

---

(1) Auguste Comte, *Politique positive*, t. II, c. I, page 7, théorie générale de la religion, ou théorie positive de l'unité humaine.

conduite et obtenir l'unité, nous montre en même temps que l'on ne doit plus l'identifier avec la théologie, puisque dans son état définitif et permanent, elle cesse d'être fictive pour devenir positive. Et, grâce à cette distinction fondamentale, qui sépare à jamais la religion proprement dite des procédés intellectuels (c'est-à-dire des dogmes) qu'elle dut employer suivant les temps et les lieux, pour obtenir le ralliement humain, nous pouvons exposer les caractères propres à son état final, sans paraître impie ni utopique aux lecteurs non préparés.

Le mot *religion*, d'après son étymologie, n'offre aucune solidarité nécessaire avec les divers systèmes de croyances successivement ou simultanément institués pour atteindre le but qu'il désigne. « En lui-même, il indique l'état de complète *unité* qui distingue notre existence, à la fois personnelle et sociale, quand toutes ses parties, tant morales que physiques, convergent habituellement vers une destination commune. Ainsi, ce terme équivaudrait au mot *synthèse*, si celui-ci n'était point, non d'après sa propre structure, mais suivant un usage presque universel, limité maintenant au seul domaine de l'esprit, tandis que l'autre comprend l'ensemble des attributs humains. La religion consiste donc à *régler* chaque nature individuelle et à *rallier* toutes les individualités; ce qui constitue seulement deux cas distincts d'un problème unique (1).» Et comme cette complète harmonie ne peut jamais être entièrement obtenue par l'individu ou par la société, vu la complication de semblables existences, cette définition caractérise surtout le type immuable de perfectionnement vers lequel tend de plus en plus l'ensemble de notre espèce.

Quand on considère l'immense difficulté d'un tel problème, quand on réfléchit à la presque impossibilité de

---

(1) Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, page 2.

maintenir une telle unité en présence de conditions, de besoins et d'impulsions qui tendent sans cesse à la détruire, on sent profondément l'importance et la grandeur de la tâche religieuse. Et c'est le prix qu'on attacha toujours à cet état d'harmonie qui concentra l'attention sur la manière de l'instituer, au point de faire prendre le moyen pour le but, et de transporter le nom de religion à tout système d'opinions mis en usage pour obtenir cette précieuse unité. C'est ainsi que chaque croyance fut entraînée à s'attribuer exclusivement cette qualification générale, et que la multiplicité comme la rivalité des diverses fois purent longtemps empêcher de reconnaître la complète identité du but auquel chacune d'elles aspirait. « Mais quelque inconciliables que semblent d'abord ces nombreuses croyances, le positivisme les combine essentiellement, en rapportant chacune à sa destination temporaire et locale. Il n'existe, au fond, qu'une seule religion, à la fois universelle et définitive, vers laquelle tendirent de plus en plus les synthèses partielles et provisoires, autant que le comportaient les situations correspondantes. A ces divers efforts empiriques, succède maintenant le développement systématique de l'unité humaine, dont la constitution directe et complète est enfin devenue possible d'après l'ensemble de nos préparations spontanées. C'est ainsi que le positivisme dissipe naturellement l'antagonisme mutuel des différentes religions antérieures, en formant son propre domaine du fonds commun auquel toutes se rapportèrent instinctivement (1). »

Au reste, le mot *religion* représente exactement les attributions respectives du sentiment et de l'intelligence, envers toute synthèse de ce genre. Car, pour que l'unité existe, il faut un lien affectif qui combine, dans chaque individu, des impulsions morales multipliées et naturellement diver-

(1) Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, page 3.

gentes, et un lien intellectuel qui le rattache au monde extérieur, comme à la société, par la connaissance de l'ordre universel : double ralliement auquel participent nécessairement le cœur et l'esprit. L'état religieux est donc caractérisé par une intime harmonie entre l'extérieur et l'intérieur, l'homme étant *lié* au dedans de lui-même par l'*amour*, et *relié* au dehors par la *foi*. Mais nos pensées et nos actes étant toujours dirigés par nos affections, l'unité suppose avant tout un sentiment auquel nos divers penchants puissent se subordonner. Sans la continuité d'une telle prépondérance, l'harmonie humaine deviendrait impossible, car le centre de nos impulsions morales serait sans cesse agité par d'intimes conflits. Eh bien ! le positivisme enseigne que cette suprême influence ne saurait appartenir qu'à l'amour (1), l'institution comme le maintien de l'état religieux ou synthétique dépendant finalement de la subordination permanente de l'égoïsme à l'altruisme, ou de la personnalité à la sociabilité. C'est à ce prix seulement que l'on peut obtenir l'harmonie intérieure qui permet à l'intelligence d'éclairer assez le sentiment pour lui laisser atteindre sa plus haute destination.

Mais comment obtenir la première condition religieuse, l'unité morale, puisque nos penchants personnels, plus nombreux et plus énergiques que nos sentiments sociaux, tendent sans cesse à la dispersion ? Ce perfectionnement intime

---

(1) Pour ne laisser aucune équivoque sur ce terme général, nous dirons que l'amour, ou l'*altruisme*, représente ici l'ensemble de nos instincts sympathiques, ou de nos sentiments sociaux : l'attachement, la vénération et la bonté; de même que le mot *égoïsme* désigne la totalité de nos penchants personnels, savoir l'instinct conservateur, l'instinct sexuel, l'instinct maternel ou éducateur, ceux de destruction, de construction, d'orgueil et de vanité. L'ensemble de ces impulsions affectives élémentaires constitue notre nature morale proprement dite, ou ce qu'on appelle vulgairement cœur ; et l'âme elle-même, résulte de la combinaison de ces facultés affectives avec nos fonctions intellectuelles et actives de manière à comprendre à la fois le cœur, l'esprit et le caractère.

constitue, en effet, la plus haute difficulté, comme le principal objet des efforts religieux. Cependant, si l'on considère que, vu leur intraitable concurrence vers une satisfaction respectivement exclusive, les instincts personnels sont radicalement impropres à constituer aucune harmonie intérieure, même chez un être isolé, puisqu'une telle unité exigerait non-seulement l'absence de toute impulsion sympathique, mais encore la prépondérance absolue d'un seul égoïsme; si l'on considère que l'altruisme peut régler toute existence, individuelle ou collective, sans exiger l'entier sacrifice des penchants contraires à sa nature, et qu'il consacre la juste satisfaction des instincts personnels, en tant qu'indispensables au développement matériel dont dépendent toujours nos attributs les plus élevés, on reconnaîtra facilement que la bienveillance, l'amour, peuvent seuls pacifier notre cœur, y éteindre la concurrence et l'orage, et y maintenir l'harmonie que nous avons représentée comme la condition indispensable de l'unité.

Mais quelque nécessaire que soit cette condition morale, elle resterait insuffisante si l'esprit ne nous faisait reconnaître au dehors une puissance supérieure, à laquelle nous devons toujours nous subordonner. Notre premier lien intérieur ayant été préalablement fondé par l'amour, la foi résultée d'une semblable notion peut, dès lors, nous relier à l'existence qui nous domine, nous y soumettre, et nous la faire aimer. Car l'état sympathique nous dispose à mieux subir la loi du dehors, dont la connaissance réagit à son tour sur le développement de l'altruisme. De sorte que les deux conditions générales de la religion tendent naturellement au même résultat, et qu'elles y concourent d'autant mieux que l'ordre extérieur devient, comme dans le positivisme, l'objet du sentiment intérieur.

La condition intellectuelle de la religion n'eut jamais qu'une même destination, celle de concevoir et d'expliquer l'ordre universel qui domine l'existence humaine, afin de

déterminer nos relations envers lui. La foi positive aborde donc aussi ce grand problème, et consiste dans l'explication réelle du monde et de l'homme. Écartant partout la recherche des *causes*, elle expose seulement les *lois* effectives des phénomènes, leurs relations constantes et naturelles de succession et de similitude ; de sorte que le dogme, dans l'état final de la religion, consiste dans l'existence démontrée d'un ordre immuable auquel sont soumis les événements de tous genres, physiques, intellectuels et moraux, d'après leur assujettissement constant et général à des rapports invariables ou lois. Et si l'explication religieuse put arbitrairement varier, tant qu'on la déduisit de causes surnaturelles, nécessairement imaginaires, il n'en est plus ainsi dès qu'elle reçoit pour base le système général des lois naturelles ; car l'inébranlable réalité de ce majestueux ensemble lui procure une force et une fixité qu'aucune autre foi n'atteignit jamais, et qui lui assurent autant la permanence que l'universalité.

Enfin, loin d'être oppressif envers l'activité humaine, le dogme positif lui devient favorable en lui apportant une règle salutaire et un noble but ; car l'ordre universel n'est immuable que dans ses conditions fondamentales, toutes ses dispositions secondaires pouvant être modifiées par une sage intervention. Sous une pareille croyance, notre action conserve donc un champ immense, où elle peut s'exercer librement, d'après les lois qui la dominent et la régissent, sans jamais l'annuler. Elle peut même revêtir un caractère auguste si, s'élevant d'une étroite et grossière agitation au but religieux qui lui est assigné, elle veut consacrer ses efforts à l'amélioration commune. C'est en transformant ainsi la personnalité primitive des travaux humains en une noble coopération sociale, que la foi démontrée consacre une activité que la dernière synthèse provisoire regardait encore comme opposée à notre intime perfectionnement. Ici, la vie active devient la garantie de la moralité : et les be-

soins matériels, qui semblaient devoir nous séparer toujours, vont aussi tendre à nous unir, « car l'amour se développe mieux d'après des actes que par des vœux (1). »

La synthèse finale satisfait donc mieux qu'aucune autre aux conditions essentielles de la religion ; nous allons montrer qu'elle sait aussi procurer au cœur ces affections élevées, dont le développement fut toujours le plus auguste apanage de cette suprême institution.

Tant que le positivisme fut restreint à son ébauche philosophique, il devait paraître incompatible avec toute culture affective, car son initiation mentale, d'abord réduite à l'étude de l'ordre matériel, ou même vital, ne pouvait que dévoiler des lois indispensables à notre activité, sans fournir aucun objet direct à notre amour. Mais il n'en est plus ainsi depuis que la connaissance de l'ordre humain est venue compléter l'investigation positive. Dès lors, la science ouvre un vaste champ à nos plus nobles affections, et se résume dans une conception générale aussi favorable à notre cœur qu'à notre foi. La sociologie condense en effet l'ensemble des conceptions positives dans la notion d'un être immense et éternel, l'Humanité, qui représente l'ordre universel, et de qui nous tenons toutes les conditions de notre existence, de notre développement et de notre félicité. Elle nous montre l'élite de notre espèce guidant ses masses immenses, depuis l'origine des premières associations humaines, pour élever progressivement l'homme de l'isolement et de la bestialité primitifs à l'état de perfectionnement qui doit caractériser un jour la sociabilité finale. Elle la représente comme le seul Être-suprême qu'il nous soit donné de concevoir avec plénitude, d'aimer avec justice et de servir avec efficacité. Autour de cette providence réelle, nos affections se concentrent donc aussi spontanément que nos pensées et que nos

(1) Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, page 22.

actions, et sa seule idée inspire directement la formule sacrée du positivisme : *L'amour pour principe, et l'ordre pour base; le progrès pour but !* Car la lutte séculaire de l'Humanité contre l'ensemble des fatalités auxquelles elle est soumise offre au cœur, aussi bien qu'à l'esprit, un meilleur spectacle que la toute-puissance arbitraire d'une divinité capricieuse : et si les êtres fictifs que dut employer provisoirement la religion pour systématiser nos idées purent inspirer de vives affections humaines, à plus forte raison pourrons-nous vénérer et chérir une puissance plus accessible à nos sentiments et à nos pensées, d'après une identité de nature qui n'empêche point sa supériorité, et qui permet à notre activité de la mieux servir.

C'est ainsi que le positivisme, en remplaçant par une conception réelle l'ancienne explication du monde et de l'homme, en substituant irrévocablement l'Humanité à Dieu, consomme l'évolution religieuse commencée depuis quarante siècles, et réalise les plus nobles souhaits du moyen âge, et même de l'antiquité, envers l'établissement de l'unité humaine. Ainsi perfectionnée, la religion atteint son état définitif, où les trois grandes parties de notre existence, *aimer*, *penser*, *agir*, se trouvent aussi profondément combinées qu'elles peuvent l'être, et davantage qu'elles ne le furent jamais. La synthèse finale, pour délaisser absolument les procédés intellectuels du théologisme, n'en conserve donc pas moins le caractère religieux, et témoigne hautement que cette foi initiale ne constitue point essentiellement la religion, qu'elle n'en est que la forme préliminaire, le premier âge en quelque sorte, et que celle-ci, dans son état complet, dans sa maturité, doit devenir entièrement démontrable.

Mais ce serait peu que de comprendre la possibilité d'une telle transformation, il importe surtout d'en reconnaître l'urgence.

Pour montrer que la fonction générale du ralliement

humain, la religion, ne saurait être supprimée dans l'organisme social, il suffirait, sans doute, de rappeler ici le désordre actuellement résulté du ralentissement de son action; il suffirait de retracer la divergence fatale des opinions contemporaines, l'altération des mœurs et l'abaissement du caractère, l'antagonisme croissant des classes et des personnes, l'affaiblissement de tous les liens sociaux, et les symptômes menaçants d'une dissolution possible! Mais sans tirer avantage d'un aussi grave enseignement, nous devons résumer seulement le rôle social de cette grande institution, les services qu'elle a rendus, les résultats qu'elle a produits, et qui témoignent assez de son importance, de sa légitimité, de sa nécessité.

Aussi loin que le souvenir puisse s'étendre et remonter dans le temps, il nous représente la religion présidant à la constitution et au développement de l'Humanité. C'est elle qui rapproche les familles et les tribus fétichiques en nations astrolatriques; c'est elle qui fonde les grands empires théocratiques; c'est elle qui, de cette masse immense, détache les populations d'élite chargées de préparer successivement l'état final de la sociabilité humaine; c'est elle enfin qui vient instituer ce régime définitif, en associant et coordonnant toutes les forces antérieurement développées. Ses différents âges sont marqués par des acquisitions essentielles, par des bienfaits généraux, qui constituent les grandes étapes du progrès, et sa maturité nous apporte le complément de cette action tutélaire, en combinant, pour le bonheur commun, tant de résultats précieux.

La religion est donc ce qu'il y a au monde de plus auguste et de plus grand, puisqu'à chaque époque elle s'efforce de systématiser, autant qu'il est possible pour le temps et le lieu, les sentiments, les pensées et les actes humains, afin de réaliser la double harmonie dont dépendent notre grandeur et notre félicité. L'art lui doit ses plus sublimes inspirations, la morale son essor spontané et sa

culture systématique, la science a reçu d'elle ses premiers éléments et sa constitution finale, la philosophie sa force et sa grandeur, la politique sa consécration. Gardienne éternelle des indispensables lois de l'ordre, organe du progrès, la religion nous prit aux mains de la barbarie pour nous élever, à force de sollicitude, de dévouement et de sagesse, des misères de l'animalité à la noble condition d'hommes. Et de nos jours, pourvue de forces nouvelles, assurée d'une foi plus vraie, enrichie d'une morale plus généreuse et plus pure, renouvelée dans tous ses éléments, elle surgit au milieu de la plus profonde anarchie, pour ramener dans le monde la paix et l'unité (1).

Poursuivre sans relâche le bien, le beau et le vrai; perfectionner sans cesse la connaissance et l'explication de l'ordre universel; en déduire la foi et le devoir communs; en vulgariser les principes, les faire pénétrer dans tous les esprits et dans tous les cœurs; régler, d'après ce code général, la conduite privée et publique; réunir toutes les volontés, combiner tous les efforts pour assurer l'œuvre finale du perfectionnement humain; en un mot, instituer et consolider sans cesse le ralliement essentiel dont dépendent l'existence et le développement sociaux : tel fut toujours et tel sera de plus en plus l'office sacré de la religion.

---

(1) Il suffira, je pense, pour donner à ces propositions toute l'évidence qu'elles comportent, de rappeler ici quelques noms et quelques faits : les chants immortels d'Homère, de Dante et de Milton, les travaux de Phidias, les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange, les hymnes sacrées de Mozart et de Rossini; l'initiation théocratique de la science, sa culture cléricale, et sa récente systématisation religieuse; la morale antique, les méditations d'Aristote sur ce fonds précieux de la sagesse sacerdotale, la création de saint Paul, l'immortel traité d'A Kempis, Bossuet, Leibnitz, Auguste Comte! enfin, l'essor fétichique et la constitution théocratique, l'initiation grecque accomplie sous le patronage des dieux de l'Olympe, l'incorporation romaine présidée par Jupiter Capitolin, la fondation de Charlemagne et le règne occidental des Papes, et, comme couronnement de ce majestueux ensemble, la fusion universelle des peuples par le culte de l'Humanité.

Il y a donc une injustice profonde, une aberration bien funeste, un fatal aveuglement à représenter une telle institution comme l'organe systématique d'une exploitation criminelle, comme un instrument nécessaire d'obscurantisme et de rétrogradation. Erreur d'autant plus menaçante, qu'à n'en plus douter, le salut du monde dépend, à cette heure, du rétablissement de ce gouvernement suprême, puis que l'état social dépendant du règlement et du ralliement humains, il ne saurait y avoir de société sans religion ! Aberration d'autant plus évidente, que cette réprobation dangereuse provient de la confusion manifeste que l'esprit moderne établit encore entre une théologie temporaire et cette fonction éternelle. Sans doute, l'évolution religieuse s'est souvent accomplie à travers le sang et les larmes, et chacun de ses pas essentiels a provoqué de douloureuses collisions. Oui, ses phases principales ont offert, après un état de splendeur progressive et bienfaisante, une marche décroissante et rétrograde nécessitant leur transformation. Oui, le monothéisme occidental a atteint depuis longtemps cette limite fatale ! Mais l'excellence de la religion n'est point infirmée par cette imperfection passagère dépendant des fatalités de l'ordre humain et des tâtonnements inséparables de tout mouvement empirique. Pour lui rendre son caractère, sa grandeur, son efficacité personnelle et sociale, il suffit de la séparer enfin, et pour toujours, de sa dernière forme provisoire, d'un théologisme longtemps actif, mais irrévocablement déchu. Il faut la reconnaître et l'acclamer sous sa forme nouvelle, sous les traits augustes et définitifs que lui confère sa transformation systématique. Alors elle pourra reprendre, parmi les institutions qui assurent la conservation et le développement de l'Humanité, l'ordre et le progrès des sociétés, l'essor et la dignité de l'homme, le rôle suprême qui lui est assigné par les conditions immuables de la vie universelle, en réglant par l'amour et ralliant par la foi.

Mais il n'y a pas de propriétés sans corps ni de fonctions sans organes. Plus un organisme est compliqué, plus le travail vital y est divisé, plus aussi les instruments destinés à l'accomplir sont multiples et spéciaux. Si donc le ralliement général qui est le but de la religion, sa destination nécessaire, constitue la fonction la plus élevée du plus grand organisme connu, est-il possible d'admettre qu'un acte aussi capital puisse s'accomplir désormais sans instrument déterminé ? Nullement. Et si le positivisme démontre qu'il n'y a pas de société sans religion, il affirme avec une égale autorité qu'il n'y a pas de religion sans sacerdoce. La tâche du XIXe siècle et sa principale difficulté n'étaient donc pas seulement d'effectuer la transformation positive de la religion, mais aussi de rétablir son action sociale en instituant ses organes nécessaires. C'est pourquoi la fondation d'un nouveau clergé est, après l'élaboration de la doctrine nouvelle, la première nécessité de ce temps; c'est pourquoi la haine du prêtre, autant que le scepticisme religieux, reste un obstacle fatal à la réorganisation moderne! Puissent ces conclusions, aussi importantes que rigoureuses, être profondément méditées par ceux qui cherchent sincèrement, en dehors du théologisme et de la guerre, les conditions d'une régénération véritable.

Au reste, la nécessité d'une religion et d'un sacerdoce est tellement sentie par l'instinct populaire, l'action religieuse est si indispensable à l'existence sociale, que, malgré la désuétude évidente de la théologie, l'ancien culte persiste, même chez les natures affranchies du dogme, et persistera, jusqu'à ce que la foi nouvelle ait généralement surgi. Et qu'enfin, malgré l'aversion des esprits actifs envers toute discipline morale, envers toute direction spirituelle, ils se laissent cependant gouverner par une classe incapable et même indigne d'une telle fonction, mais qui n'en constitue pas moins une sorte de clergé métaphysique exploitant, sans responsabilité aucune, à côté de l'ancien

sacerdoce, l'anarchie résultée de la décomposition révolutionnaire.

Pour sortir de cette situation critique, pour terminer les débats entre la rétrogradation et l'anarchie, pour concilier finalement les besoins de l'ordre et les exigences du progrès, pour satisfaire, en un mot, à la nécessité du ralliement humain, et à l'urgence du renouvellement complet de cette haute direction, la lutte entre la religion et l'irréligion doit cesser : la première doit reprendre ses droits, recouvrer son action normale et terminer l'interrègne spirituel, par l'installation d'une foi démontrable, appliquée par un sacerdoce compétent et respectable, à l'institution d'une politique rationnelle.

La théologie et la métaphysique ne seront éliminées, l'ancien régime ne sera détruit, la révolution ne sera close, que quand les opinions, les mœurs et les institutions auront été régénérées par l'action du positivisme, et que le culte de Dieu sera définitivement remplacé par celui de l'Humanité.

II

C'est surtout par le dogme que la religion diffère, dans son état définitif, de ce qu'elle fut dans ses préparations antérieures.

Tandis que la foi théologique expliqua toujours le monde et l'homme par l'intervention divine, multiple ou unique, la foi positive, au contraire, enseigne que tous les événements propres au monde ou particuliers à l'homme, se produisent d'après des relations invariables appelées lois. La différence la plus fondamentale entre le théologisme et le positivisme résulte donc de l'incompatibilité que l'arbitraire

et la fluctuation des *volontés surnaturelles*, offrent nécessairement avec l'immuabilité des *lois naturelles*. C'est pourquoi nous devons résumer ici cette notion de loi, qui est le fondement essentiel de la nouvelle foi (1).

Dans la multiplicité infinie d'êtres et de phénomènes qui se présentent à son observation, l'esprit humain ne distingue d'abord que des corps spéciaux et des résultats uniques dont il n'entrevoit pas de suite la complexité. Ce n'est qu'au bout d'un temps plus ou moins long, qu'il parvient à décomposer chacun des êtres qu'il voit, chacune des actions qui le frappent, et à séparer par une opération mentale toujours délicate les éléments qui concourent à chaque effet, les parties qui composent chaque tout. Cette opération est l'observation abstraite, qui a pour résultat la connaissance analytique des corps, celle de leurs propriétés ou des événements qu'ils présentent, et qui substitue finalement l'étude de l'existence à celle des êtres. Ainsi, l'étendue, le mouvement, le poids, la température, etc., la composition matérielle, et tant d'autres circonstances dégagées par l'observation abstraite de l'étude des êtres surtout inférieurs, représentent l'existence physique. Les phénomènes de la vie végétative et animale, constatés chez des êtres plus compliqués, composent l'existence vitale ; enfin les événements offerts par les peuples, qui sont des êtres plus élevés encore, constituent l'existence sociale. Et c'est d'après l'étude des relations réciproques qu'ont entre eux les phénomènes nombreux qui composent les différents modes d'existence reconnus par l'observation abstraite, qu'un degré plus élevé d'activité mentale, la méditation, institue finalement les grandes constructions scientifiques qui établissent les rapports constants et géné-

---

(1) C'est dans cette appréciation, surtout, que je me suis aidé du cours particulier de *Philosophie première*, professé, en 1858, par M. Pierre Laffitte.

raux que ces diverses catégories d'événements affectent entre elles, c'est-à-dire les lois qui les régissent.

L'avénement de l'abstraction dans la logique humaine apporte donc un changement immense dans l'exercice de la pensée, et constitue un progrès capital. C'est elle qui, séparant à la longue la notion de force et de prépondérance de la connaissance des corps extérieurs dont l'ensemble forme le monde, et qui, surtout au début, dominent si manifestement l'homme, institua le passage du fétichisme au théologisme, par l'invention des dieux. Alors, la volonté, et même l'activité, furent enlevées à la matière, pour être attribuées à des agents extérieurs, entièrement subjectifs, et respectivement préposés (dans l'esprit de l'homme) au gouvernement de chacune des grandes séries de phénomènes fournies par l'étude du monde, désormais considéré comme un instrument inerte entre les mains de maîtres absolus. C'est l'abstraction encore, mais plus forte, et basée sur des observations complètes et multipliées, qui fonda l'étude des lois et prépara le régime positif, quand de vigoureux penseurs eurent substitué, d'abord dans les cas les plus simples, et ensuite envers les plus compliqués, la recherche des relations effectives des phénomènes réels, à celle de leur cause productrice, enfin reconnue comme étant fatalement inaccessible. Dès lors, au lieu de contempler des êtres, des individus, dont la nature complexe interdit la connaissance suffisante, l'esprit positif ne poursuivit que l'étude des divers événements que présente l'existence, soit physique, soit vitale, soit morale, c'est-à-dire la connaissance des influences élémentaires qui déterminent l'action concrète. C'est ainsi qu'il put arriver indirectement, par l'analyse, à la connaissance de l'existence universelle et même de l'ensemble des êtres qui la manifestent, en instituant sur les résultats de l'observation abstraite, émanée elle-même d'un premier degré de savoir concret, nécessairement empirique et spontané, des constructions générales

ayant pour objet les relations réciproques de ces événements, ou leurs lois.

Par exemple, pour le fétichiste, le ciel est un tout, un être immense, qui dispense, au gré de ses passions, le chaud, le froid, la pluie, les frimas et la foudre. Cet être est considéré comme le distributeur intelligent et volontaire, comme la cause directe de tous les phénomènes atmosphériques : on le prie, pour le rendre propice, ou pour conjurer sa fureur. C'est l'état concret de la raison humaine. Pour le théologiste (polythéiste, monothéiste, ou métaphysicien), le ciel n'est plus un être tout-puissant, doué de passion, d'intelligence et de volonté, pourvu de la force suprême : c'est, au contraire, un appareil inerte, dont les principaux attributs et toutes les manifestations appartiennent à des maîtres omnipotents, multiples ou uniques, hiérarchiques ou indépendants, mais qui sont partout la cause immédiate des événements célestes. Le maître des dieux tient en main la foudre vengeresse : des divinités moins puissantes dispensent la lumière du jour, et celle de la nuit, la chaleur vivifiante, les ténèbres, et les ombres ; chaque élément du système a son directeur ou son dieu, qu'on adore et qu'on implore, dans telle ou telle situation. Plus tard, c'est un maître unique qui gouverne toutes ces choses ; et plus tard encore, la personnalité divine s'effaçant de plus en plus sous le travail de l'abstraction, les entités et les forces remplacent les différents dieux ; et le ciel n'est plus que la représentation abstraite des anciens agents surnaturels, ou la désignation collective des phénomènes autrefois rapportés à leur influence, suivant que l'esprit est plus près de l'état fictif, ou de l'état réel. Telles sont les dispositions générales de la raison abstraite dans son premier développement, c'est-à-dire dans l'état théologique, et dans la transition métaphysique qui n'en est qu'une atténuation. Enfin, aux yeux de la science, le ciel résulte d'un ensemble de corps naturels, observés, déterminés, doués de pro-

priétés constantes et rigoureusement analysées, dont ils sont le siége inséparable ; ces corps présentant une série d'événements actuellement connus, et réglés par des lois, ou relations immuables, que le travail de l'homme est parvenu à découvrir. L'observation a dérobé au firmament ses principaux secrets, l'expérimentation reproduit à son gré ses manifestations les plus redoutables, la prévision nous dévoile, avant qu'ils soient accomplis, tous ses événements essentiels, et nous aide à prévenir les maux qui pourraient en résulter. Au lieu de supplier le ciel, nous cherchons à le mieux connaître pour le subir plus avantageusement, c'est-à-dire pour obvier à ses effets funestes, et pour utiliser ceux qui sont favorables. C'est l'état positif de la raison humaine, dans lequel, au lieu d'y admirer aveuglément la gloire d'un maître capricieux et tout-puissant, l'homme affranchi ne contemple, dans les espaces et les corps célestes qui entourent la terre, que la grandeur des génies bienfaisants qui lui en ont appris la véritable nature.

Le fétichisme, partout initial et spontané, a donc institué les observations concrètes, les connaissances empiriques qui forment la base indispensable de toute évolution mentale. Le théologisme qui, intellectuellement, est surtout caractérisé par l'introduction de l'abstraction dans la logique humaine, a tiré de ce premier savoir, les observations abstraites ; et la science a élaboré, d'après ce second travail, les constructions partielles dont le positivisme forme aujourd'hui un système universel. Or ce résultat définitif devait être nécessairement très-long à obtenir, puisque la découverte des lois suppose des observations extrêmement nombreuses, qui ne pouvaient être faites au début. En attendant qu'elles fussent complètes, et que l'élaboration des lois devînt possible, il fallait lier les résultats successifs dus à cette immense investigation ; il fallait surtout secouer la torpeur initiale de l'esprit humain, en lui offrant l'appât d'une recherche qui lui promettait des avantages et des ré-

sultats infinis. De là la nécessité du régime de la causalité absolue, d'ailleurs exigé par notre tendance fondamentale à trouver en nous le lien de nos observations extérieures, ou, ce qui revient au même, à expliquer le monde d'après l'homme. Le positivisme ne pouvait donc surgir que longtemps après le théologisme, qui devait émaner lui-même d'une longue préparation fétichique, et servir d'intermédiaire entre ces deux états.

Ainsi, le caractère essentiel le plus général des lois réelles, c'est l'abstraction. Vu la complexité naturelle des êtres, nous ne pouvons les connaître assez directement, et l'analyse est indispensable pour arriver à ce résultat. Les lois concrètes qui certainement déterminent leur action, sont trop compliquées pour que nous puissions arriver à les découvrir, et les lois abstraites qui régissent les divers degrés d'existence qu'ils présentent, nous sont, au contraire, assez connues, pour expliquer convenablement l'activité dont ils jouissent. Par exemple, comment étudier d'emblée l'atmosphère ? comment constater ses lois, sans analyser les conditions diverses d'où elle résulte ? Il est bien certain que l'on ne connaît réellemement à cet égard que les événements de l'existence physique générale, qui s'associent pour constituer un tel ensemble, dont les lois propres ou concrètes nous restent assez ignorées pour empêcher toute prévision sur la succession des phénomènes correspondants, c'est-à-dire du temps. Il en est de même, à plus forte raison, pour les êtres plus compliqués, et la zoologie, l'anthropologie, sont encore moins susceptibles de nous livrer leurs lois concrètes, et de permettre des prévisions, que la météorologie, ou la géologie, etc. Tandis que l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, et la sociologie même, qui étudient, chacune à leur point de vue, l'existence et non les êtres, nous dévoilent ses lois réelles, et nous permettent de véritables prophéties, à l'égard des phénomènes qui font leur objet. L'abstraction est donc la

source de toute science, de toute construction générale, de toute coordination véritable, et toute recherche théorique vraiment rationnelle et positive doit s'appliquer à l'étude des existences, en abandonnant celle des êtres à l'investigation pratique, selon ses besoins. Philosophiquement, il n'y a d'accessible et même d'indispensable pour nous que les lois abstraites, sans lesquelles nous ne connaîtrions suffisamment aucune existence, ni même aucun être.

Ce premier caractère des lois naturelles étant assez établi, nous dirons qu'elles consistent toujours en une notion inductive, à laquelle parvient notre esprit, en dégageant ce qu'il y a de commun à toutes les relations constantes que l'expérience a établies, pour les diverses catégories de phénomènes réels. La relation concernant la succession et la similitude que les phénomènes affectent entre eux, il y a donc des *lois de succession* et des *lois de similitude.*

Les premières expriment une relation invariable entre des événements de nature distincte, relation qui permet de prévoir les variations de l'un d'après celles de l'autre. Ainsi, on a découvert, en physique, que les volumes occupés par une masse donnée de gaz, à une température constante, sont en raison inverse des pressions qu'ils supportent. Eh bien, le rapport inverse du volume à la pression est ici la relation constante qui existe entre les deux phénomènes variables, volume et pression. Si le volume augmente, la pression diminue, ou réciproquement, mais le rapport ne varie jamais. En réalité, le volume dépend de deux conditions, de la pression et de la température : et pour établir la relation exacte, on est obligé, dans la pratique, de décomposer la relation générale en ses éléments, et de chercher séparément et successivement les variations correspondant à différents degrés de température et de pression, ou de ne considérer que l'une d'elles. Ce qui montre qu'une véritable loi ne concerne réellement que deux phénomènes en relation réciproque. C'est ainsi que la loi

de la chute des graves n'exprime que le rapport constant qui existe, pour un corps qui tombe, entre l'espace parcouru (ou la hauteur), et le temps que dure la chute ; ce qui est rendu par cette formule : *l'espace parcouru croît proportionnellement au carré du temps.*

La seconde espèce de lois établit les rapports de similitude qui existent entre les phénomènes observés, et ne sert qu'à étendre l'application des lois de succession, en faisant rentrer tel événement d'abord supposé distinct, dans tel autre, plus général, dont les lois de succession sont déjà connues. Par exemple, Newton en constatant que la pesanteur n'est qu'un cas particulier de la gravitation, établit une loi de similitude, la pesanteur ayant été regardée jusqu'à lui comme un fait de nature distincte. La découverte des lois de similitude n'est donc qu'un travail de coordination, précédant l'application des lois de succession, qui permet de les étendre à de nouveaux cas, et dès lors d'introduire également pour eux la prévision, qui n'est possible que d'après les lois de succession.

Une loi est donc, en définitive, la relation invariable existant entre deux phénomènes de nature distincte, d'après laquelle l'un varie au moyen de l'autre, avec un degré d'intensité dépendant des circonstances au milieu desquelles l'action s'accomplit. Elle représente la constance dans la variété.

Or il est indispensable de remarquer que la variation ne porte que sur l'intensité des phénomènes, et jamais sur leur arrangement (succession), ni sur leur nature proprement dite (similitude). Ce qui établit en même temps, eu égard à l'ensemble des lois, et l'immuabilité de l'ordre universel dans ses dispositions fondamentales, c'est-à-dire quant à la permanence de nature et de relation des phénomènes, et sa modificabilité, en ce qui concerne ses dispositions secondaires, ou l'intensité de variation des divers événements. Ainsi, la loi d'évolution mentale est immuable

en ce qui concerne la succession des phénomènes intellectuels, qui se fait toujours en passant des fictions théologiques aux abstractions métaphysiques, pour arriver aux conceptions positives : mais elle est modifiable en intensité, la succession pouvant s'opérer avec des vitesses extrêmement variables, suivant les conditions où elle s'accomplit. Jamais l'état positif, pour un ordre déterminé de conceptions, n'a précédé l'état théologique, ou l'état métaphysique, etc.; et la succession reconnue s'applique à nos idées quelconques. La rapidité du mouvement intellectuel peut seule varier.

Comme il en est de même pour toutes les lois abstraites, leur immuabilité fondamentale et leur modificabilité secondaire, établissent sur une base inébranlable, les conditions de l'ordre et du progrès, celle de l'existence et du mouvement, et rejettent du régime normal de la raison humaine toute vaine espérance d'action absolue, toute abdication d'intervention efficace, enfin tout système d'optimisme ou de fatalisme. Une telle conviction élève, en la réglant dignement, la portée dévolue à l'intervention de l'homme, et lui ouvre la carrière qui lui convient le mieux. Les lois naturelles étant conçues comme de simples faits généraux, qui ne comportent aucune explication, mais qui servent de base à toute explication rationnelle (telles sont la loi de Képler sur la nature spontanément rectiligne et uniforme du mouvement, celle de Bichat sur l'intermittence des fonctions de la vie animale, celle d'Auguste Comte sur l'évolution intellectuelle et pratique, etc., etc.); ces lois, dis-je, au lieu d'enchaîner notre action, lui fournissent une direction nécessaire, et le véritable but de la vie normale est de reconnaître exactement cet ordre prépondérant, pour s'y soumettre avec dignité et le modifier sagement, d'après cette donnée essentielle : le progrès est le développement de l'ordre.

On peut comprendre ainsi toute la différence qui existe

entre l'état théologique et l'état positif, d'après l'impossibilité de concilier les lois naturelles avec les volontés surnaturelles, le relatif et l'absolu. D'où l'exclusion définitive de l'intervention divine, d'après l'avénement universel du régime des lois. « Que deviendrait cet ordre admirable, qui rattache graduellement nos plus nobles attributs moraux aux moindres phénomènes matériels, s'il y fallait interposer une puissance infinie dont les caprices, ne comportant aucune prévision, le menaceraient toujours d'une entière subversion (1)? » Au véritable point de vue théologique, l'agent humain est passif dans la main de Dieu : toute son activité se borne à rechercher la cause première de la fatalité qui le domine, et à trouver le meilleur procédé pour se rendre favorable, par des supplications, des offrandes et des louanges intéressées. Destiné pour un monde invisible qu'il désire et qu'il redoute sans cesse, il ne doit chercher sur cette terre que des occasions de salut personnel, et s'y maintenir étranger. Pour le positivisme, au contraire, l'homme est doué d'une activité spontanée, d'une efficacité réelle : il constate l'ordre qui l'entoure, pour instituer ses rapports avec lui, pour se soumettre à ses fatalités immuables, et utiliser ses dispositions modifiables. Au lieu d'une puissance arbitraire et impénétrable, à laquelle il serait fatalement asservi, il reconnaît un ordre extérieur invariable, mais compatible avec sa destinée, sans cesse amélioré par une intervention tutélaire qu'il remercie sans lui rien demander, qu'il glorifie sans arrière-pensée d'égoïsme. En elle est tout son avenir, comme son présent et son passé; citoyen de la terre, il tourne vers l'Humanité, que seule il peut et doit servir, toutes ses aspirations et tous ses efforts.

La notion de loi fut introduite dans le monde, en ce qui

---

(1) Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, page 93.

concerne l'Occident, par l'école pythagoricienne ; elle marqua le début de l'évolution scientifique. Une telle acquisition devait nécessairement résulter et de l'ordre extérieur que manifeste le monde et de la constitution intérieure qui rendait notre cerveau propre à saisir une telle harmonie. D'après les lois logiques qui lui sont propres, l'esprit humain est parti d'une première observation inductive, faite sur les relations constantes les plus simples, celles de la succession d'après laquelle les unités numériques s'engendrent les unes les autres, pour étendre ensuite cette notion de succession régulière, à tous les phénomènes, d'après la tendance fondamentale de notre intelligence à former toujours l'hypothèse la plus simple, compatible avec l'ensemble des renseignements obtenus. Or ce qui n'était d'abord qu'une hypothèse hardie, qu'une généralisation subjective prématurée, s'est lentement et incontestablement vérifié, à mesure que la science s'est accrue et que, par des travaux séculaires, elle a objectivement démontré, pour tous les ordres de phénomènes, ce qui n'était dans l'origine qu'une illumination du génie théorique.

C'est cette grande notion, graduellement étendue par l'esprit positif à toutes les catégories d'événements réels, qui les a successivement enlevées à l'interprétation théologique ou métaphysique, pour mettre hors de doute que tous sont assujettis à des lois, soumis à des relations invariables de succession et de similitude. Les événements physiques furent d'abord soustraits à cet empire, puis les phénomènes vitaux, et enfin ceux de l'histoire. C'est le génie d'Auguste Comte qui a complété et coordonné la grande élaboration commencée dans l'antiquité par Thalès et Pythagore, pour en constituer le système philosophique qui embrasse aujourd'hui, dans une admirable hiérarchie, toutes nos conceptions réelles sur l'ordre universel, depuis les plus simples, celles qui sont relatives aux

propriétés des nombres, jusqu'aux plus compliquées, celles qui concernent les phénomènes sociaux et moraux. Enfin, c'est ce vaste ensemble qui constitue le dogme de la religion démontrée.

Quelle peut être la nature d'une semblable synthèse? Ce que nous avons dit de la nécessité de l'abstraction; ce que l'on sait de l'irréductibilité objective des lois réelles, qui sont des faits généraux incapables d'être expliqués par d'autres plus universels, et qui servent eux-mêmes d'explication à tous les faits secondaires qu'ils dominent, nous montre que ces grandes relations étant nécessairement multiples, il est impossible de les ramener extérieurement à l'unité, ou d'en trouver une qui comprenne et explique l'ensemble des autres. Et non-seulement on ne peut faire une série continue des êtres qui composent le monde, s'engendrant directement les uns les autres sans aucune interruption, de manière à remonter par exemple des derniers au premier qui en serait le générateur absolu; mais encore une telle opération n'est réalisable ni pour les existences, ni pour tous les phénomènes, ni pour les lois. Objectivement, il y a entre tous ces éléments de l'ordre général des intervalles infranchissables; et sans parler de l'abîme qui sépare éternellement la nature morte, le monde inorganique, de la nature vivante et animée, il s'en faut que pour les termes particuliers qui composent chacun des deux grands éléments du dualisme philosophique, on soit parvenu à établir de semblables rapprochements. Les lois naturelles, comme les phénomènes et les êtres qui les manifestent, sont objectivement multiples, irréductibles, et toute synthèse extérieure, objective et absolue se trouve fatalement irréalisable. Comment donc ramener à l'unité l'ensemble de ces lois, de manière à former un tout des conceptions et des connaissances positives, une échelle continue des existences et même des êtres qui sont l'objet réel de nos méditations? Voici

de quelle manière le positivisme a résolu ce problème.

On sait déjà que le dogme fondamental de la religion démontrée consiste dans la conception d'un ordre immuable, auquel sont soumis les événements de tous genres; mais il faut ajouter que cet ordre est à la fois objectif et subjectif, c'est-à-dire qu'il concerne en même temps le monde contemplé ou l'objet, et le sujet contemplateur, l'homme ou l'Humanité. « Des lois physiques supposent, en « effet, des lois logiques, et réciproquement. Si notre en- « tendement ne suivait spontanément aucune règle, il ne « pourrait jamais apprécier l'harmonie extérieure. Le monde « étant plus simple et plus puissant que l'homme, la régu- « larité de celui-ci serait encore moins conciliable avec le « désordre de celui-là. Toute foi positive repose donc sur « cette double harmonie entre l'objet et le sujet (1). » Dès lors aussi, toute loi résulte d'une observation extérieure et d'une conception intérieure, d'un élément objectif fourni par le monde, et d'un élément subjectif fourni par le cerveau, d'un rapport saisi au dehors de lui-même, par l'esprit, d'après l'harmonie qui existe entre la chose appréciée et la fonction appréciatrice. Dans toutes nos conceptions, donc, le monde fournit la matière, et l'esprit détermine la forme; et c'est cette disposition fondamentale qui permet finalement d'instituer l'unité théorique.

Il y a trois sortes de lois abstraites : les lois physiques, les lois intellectuelles ou logiques et les lois morales. Les premières, concernant l'existence physique, expriment les relations constantes de nombre, d'étendue, de mouvement, de poids, de caloricité, d'électrition, etc., de composition et de décomposition matérielle, de vitalité inférieure, végétative et animale. Les secondes, concernent les dispositions fondamentales et les variations essentielles de l'entende-

---

(1) Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, page 14.

ment humain. Enfin, les dernières sont relatives à la sociabilité. Par exemple, elles établissent comme condition de l'existence morale, la prépondérance habituelle de l'altruisme; et, au point de vue du développement affectif, la progression indirecte du sentiment par les degrés : domestique, civique et religieux. La saine culture théorique, c'est-à-dire l'étude positive du monde et de l'homme, surgit naturellement de la contemplation de l'ordre physique, plus simple et plus indépendant, et l'on put de bonne heure y établir des constructions durables; tandis que, vu sa complication supérieure et son extrême dépendance, le domaine moral n'a pu être jusqu'ici qu'empiriquement cultivé, et que son étude n'a pu fournir encore aucune conception systématique. Cependant, si la connaissance des lois physiques constitue la base de nos opinions réelles, le terme des méditations humaines réside certainement dans l'ordre moral, qui en est l'objet à la fois le plus important et le plus élevé, et l'unité du système ne peut s'établir que par la liaison de ces deux domaines extrêmes. Or, cette liaison s'opère par l'intermédiaire du terme sociologique, dont la constitution positive est essentiellement caractérisée par les lois intellectuelles, puisque des trois éléments qui composent l'existence sociale, le sentiment, l'intelligence et l'activité, l'intelligence se trouve naturellement prépondérante, *en ce qui concerne la vie publique.* En effet, le sentiment ne fournit, relativement à l'existence collective, que des réactions intimes qui, vu leur opposition réciproque, s'annulent envers l'espèce, bien qu'elles soient très-importantes à l'égard des individus; de plus, il ne produit aucun résultat, aucune accumulation extérieure, capable de déterminer et de mesurer une succession; enfin, l'esprit seul, dans une situation donnée, trace à l'activité la marche qu'elle doit suivre et réagit sur le sentiment, pour le modifier dans le même sens. L'intelligence peut donc seule caractériser assez l'évolution sociale,

la succession historique, et les lois de l'existence collective peuvent se réduire finalement aux lois logiques. Ce sont donc, en définitive, ces grandes relations mentales qui nous dévoilent le principe de la coordination générale des lois abstraites, et qui nous permettent d'établir la liaison nécessaire du domaine physique et du domaine moral, par l'intermédiaire du domaine logique.

Pour le démontrer, il suffira de rappeler ici les principales lois intellectuelles:

1re Le monde extérieur fournit à l'esprit humain les matériaux objectifs de ses constructions subjectives (Aristote, Leibnitz, Kant, Auguste Comte).

2e L'esprit humain est forcé de prendre toujours en lui-même les liens subjectifs de ses impressions objectives, nécessairement incohérentes (Auguste Comte).

3e Toute conception théorique passe par trois états successifs: théologique, métaphysique, positif (Auguste Comte).

4e Nos conceptions théoriques se développent suivant la généralité décroissante et la complication croissante des phénomènes correspondants (Auguste Comte).

Les deux premières, en établissant les bases de notre constitution mentale, fournissent le principe logique de la sytématisation légale et déterminent son caractère nécessairement subjectif. La troisième établit les conditions du mouvement intellectuel, le terme normal et réel de toute évolution mentale, et par conséquent la nature positive de la synthèse finale. Enfin, la dernière fournit le moyen d'instituer dans tous ses détails la hiérarchie des lois abstraites, l'échelle des existences, et même, à un certain degré, celle des êtres correspondants. Subjectivement envisagée, elle offre le principe de la filiation réelle de nos conceptions abstraites, tandis qu'objectivement considerée, elle permet le classement des phénomènes. Elle établit donc une corrélation véritaleble, une harmonie profonde entre nos observations et nos conceptions, entre la raison con-

crète et la raison abstraite, qui permet d'instituer une systématisation universelle.

En résumé, toute synthèse objective ou extérieure est impossible, vu l'irréductibilité respective des êtres, des phénomènes et des lois : il n'y a de réalisable qu'une synthèse subjective, qu'une coordination générale des existences entre elles par rapport à la plus élevée de toutes, l'existence sociale ; qu'une systématisation du monde et de l'homme par rapport à l'Humanité, qui contemple l'ordre universel, l'institue et l'explique, afin de l'améliorer. Cette existence suprême, dévoilée par la sociologie, est donc le principe subjectif de la systématisation positive, comme le terme objectif de l'investigation scientifique. C'est pourquoi nous devons résumer ses principaux caractères, avant d'exposer dans sa constitution intime la hiérarchie fondamentale des sciences abstraites, ou le dogme de la religion démontrée.

La notion de l'Humanité, spontanément ébauchée par la concordance de trois aperçus isolés respectivement dus à Pascal, Leibnitz, et Condorcet, et qui spécifient successivement la convergence des efforts du passé, la dépendance de l'avenir envers le passé, enfin l'unité des contemporains, fut systématiquement instituée par le fondateur du positivisme, d'après sa découverte fondamentale des lois de l'évolution sociale. Il définit d'abord l'Humanité, l'ensemble des êtres humains, passés, futurs, et présents, ce qui établit l'unité, l'éternité, et l'immensité relatives de ce grand organisme. Mais le mot ensemble annonce que l'Humanité ne comprend pas indistinctement tous les hommes, et seulement ceux qui peuvent figurer dans une telle collection, d'après leur coopération réelle à l'existence commune. Bien que tous naissent enfants de l'Humantié, tous ne deviennent point ses serviteurs, un trop grand nombre restant toujours à l'état de parasites : ce sont les oisifs, honte et fardeau de notre espèce, et qui n'en font réellement pas partie. Au contraire, il faut adjoindre les

espèces sociables qui rendent à l'homme des services volontaires, dont il ne saurait véritablement se passer ; car toute libre coopération habituelle à l'accomplissement des destinées humaines érige l'être correspondant en élément réel de cette existence composée, et lui donne un degré d'importance proportionné à la dignité de son espèce et à sa propre efficacité. C'est pourquoi Auguste Comte a finalement défini l'Humanité : *l'ensemble continu des êtres convergents.*

Il faut considérer ce vaste organisme comme doué d'une activité spontanée, entretenue seulement et limitée par l'action du monde extérieur, mais n'en résultant aucunement, et s'exerçant d'après des lois qui lui sont propres. L'Humanité vit et se développe par elle-même, sans autre influence que celle du milieu qui l'entoure et des lois qui lui sont particulières ; la nature de son évolution, toujours naturelle et spontanée, dépend essentiellement de son organisation, de son mode de vitalité. Le Grand-Être d'une part, et d'autre part la terre, qui lui sert de théâtre, avec l'espace où elle se meut, tels sont les seuls objets réels accessibles à notre savoir, et qui ne laissent place à aucune intervention extérieure ou surnaturelle.

L'élément constitutif de ce grand organisme est la famille, l'homme isolé ne représentant qu'un animal, ou une abstraction irrationnelle, dont l'Humanité ne saurait résulter. Elle ne peut provenir que d'êtres homogènes, collectifs par conséquent, et dont la famille forme le type le plus simple et le plus intime. C'est la réunion des familles qui engendre successivement la cité, la patrie, et plus tard l'Humanité. Dans l'association civique, type collectif plus élevé que l'élément domestique, les classes représentent les divers organes qui exécutent les fonctions nécessaires à la conservation et au développement du Grand-Être ; mais ce n'est que par l'association religieuse, par l'Église, qu'il peut arriver à une complète unité. Alors les plus hautes fonctions

de l'Humanité assurent une harmonie qui n'était jusque-là déterminée que par le concours actif nécessaire à la satisfaction de besoins moins élevés.

Quand on cherche à se représenter l'Humanité, l'attention se porte d'abord sur ses organes actuels, sur le concours des générations présentes, sur la solidarité, en un mot, bien plus que sur la continuité. Cependant celle-ci est naturellement prépondérante, car l'essor social ne tarde guère à dépendre davantage des services accumulés dans le temps, par les générations successives, que des efforts exercés dans l'espace, par les familles coexistantes. Quiconque réfléchit sur ce qu'il doit aux autres, peut se convaincre aisément qu'il a plus reçu de ses prédécesseurs que de ses contemporains. Il en résulte que la vraie sociabilité, c'est-à-dire l'état de coopération efficace et permanente à l'amélioration de la situation humaine, consiste plus dans la continuité que dans la solidarité, et que la série des ancêtres l'emporte de plus en plus, à ce point de vue, sur la masse des contemporains. D'où cette loi fondamentale de l'ordre humain : *les vivants sont de plus en plus gouvernés par les morts, qui représentent la meilleure portion de l'Humanité.*

Chaque vrai serviteur du Grand-Être présente, en effet, deux existences successives, l'une qui constitue la vie proprement dite, est temporaire, mais directe ; l'autre, qui ne commence qu'après la mort, est permanente et indirecte. La première étant nécessairement corporelle, peut être qualifiée d'*objective*, tandis que la seconde, provenant des résultats accomplis pendant la vie réelle, et ne s'exerçant directement, par le souvenir ou la tradition, que dans l'esprit ou le cœur des survivants, pour modifier indirectement leur activité, mérite le nom de *subjective*. Elle constitue la seule immortalité réelle de l'homme, sa perpétuité relative étant proportionnée à l'importance des services qu'il a rendus et à la grandeur des souvenirs qu'il a laissés. Ainsi, la vie objective

ou corporelle d'Homère, d'Aristote, d'Archimède, de saint Paul, de Charlemagne, de Dante, etc., fut limitée à un point bien restreint de l'espace et du temps, tandis que leur vie subjective, incorporelle et permanente, s'étend indéfiniment dans ces deux sens, d'après l'influence croissante de leurs œuvres et de leurs actions, et constitue une immortalité aussi réelle qu'immatérielle. Telle est la noble perpétuité, exclusivement subjective, que le positivisme reconnaît à l'âme humaine, c'est-à-dire à l'ensemble des facultés morales, intellectuelles et pratiques qui caractérisent chaque serviteur de l'Humanité. De là aussi le but de notre vie, sa règle et sa destination normales, qui consistent à vivre d'abord objectivement pour autrui, afin de vivre ensuite subjectivement dans autrui et par autrui.

La population humaine se compose donc, en réalité, de deux masses distinctes et nécessaires, dont la proportion varie sans cesse, d'après la prépondérance croissante des morts sur les vivants. Dès lors, si dans toute opération réelle l'action et le résultat dépendent nécessairement de l'élément objectif, ou des vivants, l'impulsion, la règle et les moyens émanent surtout de l'élément subjectif de cette population, ou des morts. Ainsi, dans notre temps, la substitution du régime positif au régime théologico-militaire éliminé, doit résulter, quant à son institution définitive, des efforts de l'élite occidentale actuelle, tandis que l'impulsion, la direction et les moyens d'une telle transformation proviennent des prédécesseurs théoriques et pratiques qui l'ont graduellement préparée. La succession sociale, ou la vie de l'Humanité, doit donc se comprendre de la manière suivante: Les contemporains (le public, ou la population objective), libéralement dotés par les prédécesseurs (la priorité, ou premier élément de la population subjective), transmettent gratuitement aux successeurs (la postérité, ou second élément de la population subjective) l'ensemble du domaine humain: les accumulations matérielles, les

acquisitions intellectuelles et morales, les institutions politiques, sociales et religieuses, etc., mais en ajoutant de moins en moins, en proportion de ce qu'ils reçoivent. Tel est le caractère les plus général de l'existence sociale, d'où le devoir permanent, pour les vivants, de rendre à l'Humanité tout ce qu'ils peuvent, ce qui n'équivaut jamais qu'à une infime portion de ce qu'ils ont reçu.

Mais quoique l'Humanité constitue toujours envers un serviteur isolé, envers l'homme actif, le principal moteur d'une opération quelconque, physique, intellectuelle ou morale, elle ne peut cependant jamais agir que par des organes individuels. C'est pourquoi les vivants, malgré leur subordination croissante envers les morts, restent indispensables à leur action. Or, en analysant cette participation collective du public à l'élaboration sociale, on la voit résulter définitivement d'un libre concours entre des efforts purement individuels. De sorte que, finalement, le développement et même la conservation du Grand-Être, dépendent des libres services de l'ensemble de ses enfants, quoique l'inaction de chacun d'eux, considéré isolément, soit ordinairement susceptible de compensation.

La solidarité est donc, avec la continuité, mais moins qu'elle, la condition fondamentale de l'existence et du développement de l'Humanité. Que la continuité vienne à se rompre, et le Grand-Être n'existe plus; que la solidarité s'affaiblisse, et son évolution s'arrête, ses progrès et sa conservation même sont menacés. On sent dès lors toute l'importance du maintien de ces deux états pour assurer la perpétuité de la grande existence. On sent toute l'importance de l'harmonie publique et de la coopération individuelle, la nécessité du respect du passé, puisque la cessation du concours et la rupture de la filiation pourraient détruire le Grand-Être indispensable à chacun de nous. Toujours fondée sur une libre association de volontés indépendantes, son existence composée tend à se dissoudre

dès que la discorde s'établit entre ses organes objectifs ou directs, c'est-à-dire entre les vivants. Cette nécessité fondamentale de l'harmonie sociale, consacre donc essentiellement la prépondérance universelle et continue du cœur sur l'intelligence et l'activité, de la sociabilité sur la personnalité, de la vénération sur l'orgueil et l'insubordination, et présente l'amour comme la condition première de sa permanence et de son perfectionnement.

En résumé, l'Humanité est un être bien réel, dont la nature composée fit longtemps méconnaître l'existence, aujourd'hui scientifiquement établie : c'est le seul vrai Grand-Être, le seul véritable Être-suprême ! immense, puisqu'il couvre le monde; éternel, puisqu'il embrasse à la fois le passé, l'avenir et le présent; tout-puissant, parce qu'aucune action intelligente ne peut se comparer à la sienne. C'est de l'Humanité surtout que dépendent nos destinées : c'est elle qui nous protége contre les fatalités extérieures ou intérieures, qui nous défend contre le mal physique, qui nous fortifie contre le mal moral. C'est elle qui diminue pour nous le poids des imperfections naturelles et qui en adoucit l'amertume ; c'est elle dont l'action tutélaire, seule providence de notre terre, nous éleva graduellement des misères de l'animalité aux charmes et à la grandeur de la vie sociale. En elle est notre appui, en elle est notre force, en elle notre consolation, notre espérance et notre dignité ! Elle est la raison de notre devoir, la condition de notre bonheur, et le salut du monde dépend de son avénement immédiat.

III

Après avoir expliqué la nature abstraite de la synthèse positive et le caractère subjectif de son principe essentiel, nous devons rappeler comment il sert à instituer la systématisation de nos opinions réelles sur l'ordre universel, social, vital et cosmologique, c'est-à-dire exposer la construction de l'édifice abstrait, qui constitue le dogme positif.

Cette vaste coordination, qui a pour but définitif et pour règle permanente la connaissance systématique de l'Humanité, n'élabore et ne perfectionne la science universelle que pour développer davantage la notion, le service et le culte du Grand-Être, qu'elle regarde comme l'objet prépondérant de notre amour et de notre foi. En un mot, elle ne constate l'ordre général, résumé par cet Être-suprême, que pour déterminer la nature et l'étendue des relations ou des devoirs qui nous rattachent à lui. C'est pourquoi la systématisation positive place la *morale* en tête de la hiérarchie des sciences abstraites qui constituent le dogme de la religion démontrée. Cette science qui, dans sa partie théorique, institue la connaissance systématique de la nature humaine, tandis que dans sa partie pratique elle formule les règles destinées à la perfectionner, les préceptes de l'art humain, cette science, dis-je, est à la fois la plus complète, la plus compliquée et la plus directement utile de toutes celles qui composent la série fondamentale des connaissances humaines. Outre les éléments des autres sciences qui influent sur sa constitution, et s'incorporent à son objet, elle considère, en effet, les réactions

intimes du moral et du physique de l'homme, écartées en sociologie, comme trop spéciales et trop indirectes. Par exemple, en étudiant la loi d'évolution de l'activité humaine, on ne tient aucun compte des réactions morales, qui deviennent prépondérantes si, au lieu du cas sociologique, on passe à une question de morale individuelle.

Mais le positivisme ne recherchant jamais que la loi, pour mieux diriger une activité essentiellement sociale, fait reposer la science morale sur l'étude de l'existence collective, ce qui implique la nécessité de connaître la société avant d'étudier l'individu qui doit la servir, ou de posséder la *sociologie* avant d'aborder la morale. De même, l'étude systématique de la science sociale suppose la connaissance des lois vitales; car les peuples sont des êtres vivants, et si les conditions essentielles de la vitalité venaient à changer, les phénomènes sociaux en seraient profondément modifiés. La sociologie suppose donc et institue au-dessous d'elle la *biologie*. Mais tous les êtres vivants sont des corps, et, comme tels, ils sont soumis aux lois les plus générales de l'ordre matériel, sans que leur spontanéité en soit annulée; d'où la subordination de la biologie envers la *cosmologie* qui étudie la planète humaine sous l'aspect physique, et comme théâtre des plus hautes fonctions vitales, sociales et morales.

Voilà comment la notion systématique de l'Humanité permet d'instituer subjectivement, c'est-à-dire par rapport à elle-même, les degrés fondamentaux du savoir réel, la coordination générale de nos conceptions sur l'ordre universel, d'abord humain, puis vital et cosmologique. Les termes successifs de cette hiérarchie essentielle sont, d'après leurs connexions décroissantes avec le principe qui l'institue, d'après leurs rapports de moins en moins directs avec l'étude de l'Humanité : la morale, la sociologie ou science sociale, la biologie ou science de la vie, enfin la cosmologie, qui comprend la chimie, la physique, l'as-

tronomie et la mathématique. Cette échelle spéculative permet du reste une autre marche, et peut conduire, par une ascension également systématique, de la mathématique à la morale. On peut donc descendre ou monter ses degrés successifs, suivant qu'on se place au point de vue subjectif ou objectif, c'est-à-dire selon qu'on rapporte la série fondamentale à nos conceptions, à nos constructions abstraites, ou bien aux phénomènes qui leur servent de base. De plus, la complication des événements qui sont l'objet de ces constructions, correspondant à celle des êtres où on les étudie, la hiérarchie théorique coïncide avec celle de ces êtres eux-mêmes, ou tout au moins avec celle des propriétés qu'ils manifestent, c'est-à-dire des existences. Ainsi, la filiation logique des conceptions positives, d'après leur degré de généralité décroissante et de complication croissante, correspond parfaitement à la série des divers degrés de l'existence réelle, d'abord physique, puis vitale et sociale, et même à celle des êtres où elle est observée, puisque les phénomènes les plus compliqués sont partout subordonnés aux plus simples, et que chaque existence particulière peut être étudiée chez des êtres distincts, de moins en moins généraux et indépendants, à mesure qu'ils sont plus développés et plus élevés. Par exemple, l'existence mathématique, quoique universelle, peut être considérée surtout dans les astres qui ne nous présentent que cette manière d'être. L'existence physique, bien que propre à tous les corps terrestres, s'offre seule, avec l'existence mathématique, chez ceux que nous appelons inorganiques; l'existence biologique, dont sont doués tous les êtres vivants, est la plus élevée que le plus grand nombre d'entre eux présente; enfin l'existence sociale, plus compliquée que les précédentes, est le degré de vie le plus développé qu'offrent les peuples; tandis que l'existence morale, qui renferme un élément de plus que toutes celles préalablement envisagées, ne se rencontre réellement que chez

les individus humains. La hiérarchie théorique comporte donc véritablement un double aspect, et concerne également nos conceptions et les existences qu'elles considèrent, de manière à démontrer pleinement l'harmonie réelle qui existe entre le monde et l'homme, entre l'objet et le sujet.

Que l'on monte ou que l'on descende cette vaste échelle, la morale apparaît toujours comme la science par excellence, la plus élevée, la plus complète, et qui rattache directement, par sa destination principale (qui est d'améliorer l'agent humain), l'ensemble de nos connaissances réelles, au principe essentiel de leur coordination. C'est ce point de vue moral, cette prépondérance générale et permanente de la science qui lui correspond, qui introduit dans le nouveau domaine théorique la discipline et l'unité nécessaires à sa constitution, en prescrivant de restreindre chaque phase encyclopédique au développement qu'exige l'institution du degré suivant, et réservant au génie pratique toutes les études de détail indispensables à l'action concrète. Chacun des deux procédés spéculatifs (objectif et subjectif) que nous venons d'indiquer, offre en effet des inconvénients que doit écarter leur direction systématique : le danger de la marche ascendante, ou objective, consiste précisément dans la spécialité dispersive inhérente au caractère analytique qu'elle possède, surtout à son début, et qui mène à l'athéisme, au matérialisme, à la sécheresse du cœur et à l'orgueil. C'est pourquoi la prépondérance du but social et moral doit être sans cesse rappelée et maintenue dans un tel mode d'investigation. Au contraire, la science morale, d'après sa position encyclopédique, ne se trouvant guidée et limitée par aucune autre science préalable, serait exposée à des divagations arbitraires et au mysticisme, si elle n'était directement réglée et contenue par sa relation immédiate avec la conception coordinatrice, la notion du Grand-Être, dont elle doit assurer le service continu. Tel est, sous l'aspect moral, le principal attribut

de la hiérarchie encyclopédique, toujours dominée par le point de vue social.

Sous l'aspect logique, celui de la méthode, elle indique la marche nécessaire de l'éducation théorique, et l'essor graduel du vrai raisonnement, qui doit s'exercer toujours sur des objets réels et qui développe successivement, en mathématique, l'aptitude déductive ; en physique, l'induction, d'après l'observation et l'expérimentation ; la comparaison en biologie , et la filiation en sociologie. L'ensemble de ces divers procédés intellectuels compose la méthode objective ; comme la combinaison de la logique des sentiments, des images et des signes, constitue la méthode subjective ; et de ces deux méthodes générales, respectivement affectées à l'analyse et à la synthèse, résulte la logique positive, instrument complet seul propre à instituer et perfectionner la systématisation universelle. Enfin, la marche rationnelle de l'initiation positive est naturellement tracée par ce double classement de nos conceptions et de nos observations, et doit se faire d'après leur degré de généralité décroissante et de complication croissante, ce qui prépare et fortifie le sujet, à mesure que l'objet se développe et présente plus de difficulté.

Sous l'aspect scientifique, celui de la doctrine, la série encyclopédique représente l'ensemble de l'ordre universel, où chaque degré se superpose au précédent d'après cette loi objective, seule véritablement générale, que les plus nobles phénomènes sont partout subordonnés aux plus grossiers, mais sans jamais en résulter cependant. Tout en restant impuissante à constituer l'unité extérieure vainement poursuivie depuis Thalès jusqu'à Descartes, et dont le positivisme démontre l'impossibilité comme l'inanité, cette grande loi établit donc entre nos doctrines abstraites, un lien objectif inséparable de leur coordination subjective ; ce qui conserve intact le caractère purement logique de la synthèse positive, tout en faisant ressortir, en ce qui la

concerne, la suffisante harmonie du concret et de l'abstrait, des lois physiques et des lois logiques, qui doit caractériser l'état normal de la raison humaine.

Ajoutons, pour terminer ce qui a rapport aux propriétés générales de la hiérarchie des sciences abstraites, qu'au point de vue pratique, elle montre l'ordre réel comme étant de plus en plus modifiable, à mesure qu'il présente des phénomènes plus compliqués. D'où il résulte que l'art moral, qui a pour objet les phénomènes les plus complexes, est aussi celui qui peut le plus modifier. En même temps l'échelle théorique fournit le principe de la subordination encyclopédique des *arts*, qui coïncide essentiellement avec celle des sciences.

Après cet exposé sommaire des principes logiques et scientifiques qui concourent à la formation de la série fondamentale des sciences abstraites, ou à la construction du dogme positif, il convient de présenter rapidement les aspects essentiels de cette immense systématisation, afin de donner de la foi démontrable une idée suffisante, quoique générale. Pour cela, nous suivrons la marche objective, où l'esprit s'élève, par une ascension continue, des choses les plus simples aux plus compliquées.

Dans ce cas, la *mathématique*, parce qu'elle étudie l'existence la plus simple, constitue le premier degré de la science universelle. Elle repose, en effet, sur la notion la plus abstraite qu'il nous soit possible de retirer de l'observation des êtres et des phénomènes, celle de nombre, qui, de toutes les idées positives, est certainement la plus générale et la plus simple. L'étude mathématique ne suppose donc aucune autre science, elle ne dépend d'aucune investigation abstraite plus élémentaire, et par conséquent préliminaire; elle aborde directement le domaine réel. Par la connaissance des lois de l'*étendue* et du *mouvement*, qui constituent avec celles des *nombres* le domaine naturel de ses recherches, et qui sont successivement moins géné-

rales et plus compliquées, d'après l'élévation de leur objet respectif, la mathématique institue la notion positive de l'existence universelle, dans son degré le plus élémentaire, celui que tous les êtres possèdent nécessairement, que quelques-uns offrent seul, et en dehors duquel rien ne peut se manifester à nous. Tout ce qui ne comporte pas la triple appréciation du nombre, de l'étendue et du mouvement, n'existe que dans l'entendement humain. Voilà comment la loi du classement objectif des phénomènes d'après leur généralité décroissante et leur complication croissante, établit la mathématique comme terme fondamental de la hiérarchie scientifique, en même temps qu'elle détermine sa coordination intérieure d'après l'étude distincte et successive du calcul, de la géométrie et de la mécanique, correspondant au nombre, à l'étendue et au mouvement qui forment leur objet respectif.

L'existence physique étant moins élémentaire et moins universelle que la précédente, mais plus simple et plus générale que l'existence biologique, et surtout que l'existence sociale, son étude est nécessairement intermédiaire entre la mathématique et les autres degrés de l'ordre universel. C'est pourquoi les sciences qui ont sa connaissance pour objet précèdent l'étude systématique de l'ordre vital. Elles ont pour but commun l'investigation de la planète qui sert de théâtre à l'existence vitale et sociale, et se partagent ce domaine d'après ses différents degrés de complication. Par exemple, l'astronomie n'étudie la terre que sous son aspect le plus général et le plus simple, c'est-à-dire dans ses relations géométrico-mécaniques avec le milieu céleste, tandis que la physique proprement dite et la chimie la considèrent en elle-même, et y recherchent des propriétés de plus en plus spéciales. Ainsi se trouve constitué l'édifice complet de la cosmologie, par la superposition graduée de l'astronomie à la mathématique, de la physique à l'astronomie, et de la chimie à la physique.

L'*astronomie*, en tant que consistant essentiellement dans la connaissance du double mouvement de la terre et dans celle de la gravitation planétaire, vient immédiatement après la mathématique. Elle s'unit à cette science par sa base mécanique, et reçoit d'elle son véritable essor, puisque, sans l'assistance continue du calcul, de la géométrie et de la dynamique, elle ne pourrait faire aucun pas. A ce point de vue, elle n'est, en quelque sorte, que l'application de la science préliminaire à l'étude d'êtres qui ne comportent réellement que la triple appréciation du nombre, de l'étendue et du mouvement, à savoir les astres. Cependant, outre qu'elle aborde directement l'étude de l'ordre matériel, l'astronomie donne déjà plus d'importance au raisonnement inductif qui était à peine sensible en mathématique, où la déduction est presque exclusivement employée.

Quant à la *physique*, qui se lie à l'astronomie par l'étude de la pesanteur, ou gravitation terrestre, laquelle n'est qu'une extension de la gravitation planétaire, elle a pour objet des phénomènes évidemment plus compliqués et moins généraux, puisqu'en astronomie, on n'étudie que la gravitation considérée dans les cas célestes, en négligeant les considérations qui font l'objet des investigations de la physique, savoir : les effets de la pesanteur à la surface de la terre, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, la lumière, le son, etc. Au contraire, son domaine est moins spécial que celui de la chimie qui, au lieu de considérer les propriétés extérieures de la matière, procède à son analyse intime, à la recherche de sa composition moléculaire, et consiste essentiellement dans la découverte des relations constantes qu'affectent entre eux les phénomènes de combinaison et de décomposition.

Au point de vue logique, l'accroissement n'est pas moins évident: la mathématique a surtout développé le raisonnement déductif, qui permet l'essor astronomique, d'après une base inductive encore très-faible mais en physique,

l'induction reçoit un plein développement, et cette science, tout en se servant de l'instrument déductif, fonde en outre l'expérimentation.

La chimie n'ajoute à l'appareil logique qu'un procédé secondaire, la nomenclature ; mais son importance est surtout scientifique, puisqu'elle permet de concevoir l'économie fondamentale de la nature en constatant chez tous les êtres réels, vivants ou inertes, organiques ou inorganiques, l'identité finale de composition matérielle.

De cette homogénéité de substance, et de l'étude de la composition matérielle, résulte le lien qui unit, par l'intermédiaire de la chimie, la cosmologie à la biologie, ou l'étude de la matérialité à celle de la vitalité, la nature morte au monde vivant. La base essentielle de l'étude des êtres vivants, c'est-à-dire l'ensemble des lois relatives à la vie végétative, repose, en effet, sur la connaissance des phénomènes chimiques ; et la subordination des fonctions de l'animalité proprement dite, envers celles de la végétalité fondamentale, achève d'établir la coordination des objets de la science biologique, d'après leur complication croissante et leur généralité décroissante.

En outre, la biologie, qui, scientifiquement, constitue l'intermédiaire indispensable pour lier la cosmologie à la sociologie, l'ordre extérieur à l'ordre humain, enrichit la logique positive d'un procédé très-important, la comparaison. De plus, elle accomplit une élaboration véritablement décisive par l'institution de la série animale, qui permet de relier entre eux tous les êtres vivants, depuis les plus infimes jusqu'à l'homme, qui est le type suprême de l'étude biologique. Cette immense hiérarchie ne peut, du reste, être que subjective, et ne comporte pas une pleine réalité extérieure, puisque, sans parler d'autres obstacles, la fixité des espèces démontre l'impossibilité de former une série objective des êtres vivants, procédant les uns des autres sans aucune interruption. Or, comme leur connaissance réelle

exige leur classement suffisant, la méthode lève seule cette difficulté, en établissant la nécessité logique et le caractère subjectif d'une telle construction, ce qui permet en même temps de l'effectuer par soustraction des types rebelles, et par addition hypothétique des termes qui manquent. C'est ainsi que la biologie, philosophiquement cultivée, établit une transition graduelle entre le monde extérieur et l'Humanité, entre la *science profane*, qui comprend la cosmologie ou l'étude de la terre, et la *science sacrée*, qui embrasse l'existence sociale et morale avec les lois de la vitalité pour préambule.

La *sociologie* se trouve subordonnée à la biologie par la nature même des êtres qu'elle considère, à savoir les peuples, dont la vitalité et les nécessités animales dépendent intimement des lois communes à tous les êtres vivants. Elle reçoit donc, par cet intermédiaire, tout le poids des lois de l'ordre extérieur, et dépend par là, scientifiquement et logiquement, de toutes les sciences qui la précèdent; tout comme les êtres qui manifestent l'existence sociale, sont subordonnés aux fatalités biologiques et cosmologiques.

La sociologie étudie l'existence sociale sous l'aspect intellectuel et pratique surtout. L'intelligence et l'activité sont, en effet, les éléments déterminants, les agents caractéristiques d'une telle existence, où l'influence du sentiment, quoique réelle, est trop indirecte pour être considérée comme efficiente. Outre que le sentiment ne produit pas, comme l'intelligence et l'activité, de résultats extérieurs capables de s'accumuler et de donner lieu à une succession appréciable, ses impulsions diverses, opposées chez les individus, se détruisent essentiellement envers les peuples, comme nous l'avons déjà remarqué : c'est pourquoi ses réactions intimes ne peuvent être convenablement appréciées que par rapport à l'homme, et non point dans la société ; c'est pourquoi la morale qui les prend pour objet de

ses spéculations, est une science encore plus compliquée et moins générale que la sociologie.

L'étude sociale, comme toute autre étude positive, se décompose en statique et dynamique, suivant qu'elle considère les conditions d'existence, la constitution fondamentale de la vie collective, ou bien l'évolution essentielle de ses principaux éléments.

Au point de vue statique, la sociologie considère le Grand-Être, l'Humanité, comme étant, à l'instar de tout homme quelconque, mais à un degré bien supérieur, poussée par le sentiment, éclairée par l'intelligence et soutenue par l'activité. D'où trois éléments fondamentaux de l'ordre social : le sexe affectif, ou les femmes; la classe contemplative, ou le sacerdoce; et la force pratique, ou les hommes actifs. Ce dernier élément constitue la base nécessaire de toute économie sociale : car les besoins permanents, résultés de la constitution corporelle de ses agents directs, imposent à l'Humanité une activité matérielle qui domine tout l'ensemble de son existence et qui devient le principal stimulant de l'intelligence ou de l'activité, puisqu'elle ne peut se développer réellement que par une coopération croissante, où les résultats, surtout matériels, dépendent plus du concours des générations successives que de celui de familles coexistantes. Cette nécessité pratique devient donc finalement la règle essentielle de la continuité et de la solidarité qui sont les plus décisifs, comme les plus nobles, des attributs du Grand-Être.

Pour concevoir assez la nature et la constitution de la force pratique, dont l'activité est nécessairement égoïste à l'origine, et que l'essor collectif parvient seul à rendre altruiste, il faut reconnaître sa décomposition habituelle en deux éléments principaux, le *patriciat* et le *prolétariat*, qui exercent la grande fonction de l'entretien matériel, avec la personnalité et la sociabilité respectives qu'exige sa principale énergie. Le premier conserve et répartit les trésors

matériels de l'Humanité; le second les prépare et les renouvelle perpétuellement. Quant à la classe contemplative, elle a pour fonction normale de conserver, d'accroître et de transmettre les acquisitions intellectuelles. Son principal office est donc l'enseignement, par lequel elle s'efforce de systématiser les résultats de la raison abstraite, de manière à la tenir constamment en harmonie avec la raison concrète, à laquelle elle doit servir de guide. C'est alors seulement que la science atteint sa véritable destination, qui est de fournir le prolongement systématique du bon sens vulgaire, et qu'il existe un accord suffisant entre la pensée populaire et la raison théorique. Enfin, au sexe affectif revient nécessairement, d'après l'excellence et la supériorité spontanée de son organisation, l'influence morale. La femme est naturellement, surtout comme épouse et comme mère, l'institutrice de l'homme : elle suscite et développe son altruisme languissant; elle neutralise sans cesse, par sa douce influence affective, son égoïsme prépondérant, et sa brutalité native.

La combinaison la plus générale des quatre éléments fondamentaux de l'ordre social que nous venons d'indiquer et que l'on peut classer ainsi, d'après leur dignité croissante et leur prépondérance décroissante, patriciat, prolétariat, sacerdoce et sexe affectif, consiste dans la réunion des trois derniers, en un pouvoir modérateur, dont les femmes représentent l'élément moral, le sacerdoce, l'élément intellectuel et le prolétariat l'élément actif, la puissance effective. Ce pouvoir général, qui n'est autre que l'opinion publique inspirée par la morale, systématisée par une foi commune et assistée par l'action populaire, a surtout pour destination de modifier sans cesse, d'adoucir, d'éclairer et de contre-balancer la puissance pratique, la force matérielle, résultées de la richesse et appartenant au patriciat. D'après cette combinaison des quatre éléments sociaux, l'existence collective normale consiste dans l'ex-

ploitation altruiste de la planète humaine par le double élément pratique, sous la direction de la sagesse sacerdotale et d'après l'inspiration féminine. Le patriciat, le prolétariat, le sacerdoce et le sexe aimant, associent leurs efforts pour accroître l'héritage matériel, intellectuel et moral, qu'ils ont reçu du passé, afin de le transmettre religieusement à la postérité. Dans cet état normal de civilisation ou de sociabilité, leur action combinée substitue naturellement à la pourvoyance fictive du théologisme, la seule Providence réelle de notre Terre, celle de l'Humanité, à la fois matérielle, sociale, intellectuelle et morale, suivant qu'elle émane des patriciens, des prolétaires, des prêtres ou des femmes.

Enfin, l'analyse sociologique nous montre que les éléments fondamentaux de l'existence collective forment trois autres combinaisons essentielles, moins abstraites, dont la complication croissante prépare et assure la constitution morale de l'Humanité. La première de ces associations est la Famille, combinaison intime et élémentaire qui constitue le degré fondamental de l'existence sociale où s'élaborent toutes les dispositions nécessaires à la vie publique. La seconde est la Cité, réunion politique suscitée par la nécessité du concours indispensable à l'exploitation matérielle et limitée par les conditions même d'une telle opération. Elle fournit, avec ses dépendances territoriales, le type réel de la Patrie, et constitue le deuxième degré de la vie collective. Enfin vient l'Église, ou association religieuse, seule susceptible d'universalité, puisqu'elle rattache par un lien spirituel général, les agrégations secondaires et primaires résultées des nécessités civiques et domestiques.

Tel est l'ensemble des dispositions fondamentales de l'organisme social, ou des lois de l'ordre humain, révélées par l'étude statique de la sociologie. Voyons quelles sont, au point de vue dynamique, les principaux résultats de cette science, c'est-à-dire quelles sont les conditions du mon-

vement collectif, les lois du progrès humain, les degrés essentiels de l'évolution qui caractérise les destinées successives du Grand-Être. Ces mutations fondamentales se résument, pour l'intelligence (qui est l'élément prépondérant d'une telle progression, comme pouvant seule reconnaître la marche qui convient à une situation donnée), dans son passage constant et universel par trois états successifs : théologique, métaphysique et positif. Et pour l'activité (second élément de l'action dynamique), dans sa progression, également permanente et générale, par trois degrés correspondants : la conquête, la défense et le travail. Quant au sentiment, il manifeste aussi une succession réelle, mais elle est indirecte, et résulte de la réaction de l'intelligence et de l'activité sur la sociabilité qui, sous leur influence, passe successivement par les phases domestique, civique et religieuse. De sorte que la sociologie dynamique ou philosophie de l'histoire, nous présente le mouvement humain comme parti du fétichisme initial et spontané, seul universel, pour aboutir à la sociocratie finale, par l'intermédiaire théologico-métaphysique, essentiellement révolutionnaire et nécessairement transitoire. Une telle ascension confirme donc pleinement le principe le plus général de la sociologie positive : *le progrès n'est que le développement de l'ordre*, puisque cette immense évolution aboutit à développer chacun des éléments essentiels de l'état social pour assurer définitivement, dans le régime normal ou positif qui caractérise la maturité du Grand-Être, leur harmonie générale et leur complet avénement.

Quant à la *morale*, dont le but est de connaître la nature humaine, afin d'instituer son perfectionnement systématique, elle est naturellement la seule science complète, puisque seule elle n'écarte de son investigation aucun point de vue essentiel et qu'elle ne néglige aucun ordre de phénomènes, comme le font nécessairement les sciences qui lui servent de base. Chacune d'elles, en effet, ne parvient à

établir les lois qui la concernent qu'en écartant volontairement toutes les propriétés supérieures à son domaine particulier, où elle n'incorpore que les attributs inférieurs. « La « cosmologie établit d'abord les lois de la simple matéria- « lité ; puis la biologie construit sur cette base la théorie « de la vitalité ; enfin la sociologie subordonne à ce double « fondement l'étude propre de l'existence collective. Mais, « quoique cette dernière science préliminaire soit nécessai- « rement plus complète que les précédentes, elle n'embrasse « point encore tout ce qui constitue la nature humaine, « car nos principaux attributs ne s'y trouvent point assez « appréciés. Elle considère essentiellement dans l'homme « l'intelligence et l'activité, combinées avec toutes nos pro- « priétés inférieures, mais sans être directement subordon- « nées aux sentiments qui les dominent. Ce développement « collectif fait surtout ressortir notre essor théorique et « pratique. Nos sentiments ne figurent en sociologie, même « statique, que pour les impulsions qu'ils exercent sur la « vie commune ou les modifications qu'ils en reçoivent. « Leurs lois propres ne peuvent être convenablement étu- « diées que par la morale, où elles acquièrent la prépon- « dérance due à leur dignité supérieure dans l'ensemble « de la nature humaine (1). » C'est la plénitude synthétique de cette science finale, qui ne peut rester étrangère à aucun aspect du savoir réel, qui lui confère, dans le système des conceptions positives, la prépondérance nécessaire, et qui lui subordonne, dans l'ordre que nous avons indiqué, tous les différents domaines scientifiques.

Au point de vue objectif, la morale suppose également la sociologie, puisque l'homme qui est l'objet de son étude dépend intimement de l'Humanité, et qu'il est nécessairement moins général et plus compliqué que la société dont

(1) Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, pages 122-123.

[A]

CLASSIFICATION POSITIVE

DES DIX-HUIT FONCTIONS INTÉRIEURES DU CERVEAU,

OU

TABLEAU SYSTÉMATIQUE DE L'AME.

PAR LE FONDATEUR DU POSITIVISME.

Avis. L'ensemble de ces dix-huit organes cérébraux constitue l'appareil nerveux central, qui, d'une part, stimule la vie de nutrition, et, d'une autre part, coordonne la vie de relation en h[illegible] ses deux sortes de fonctions extérieures. Sa région spéculative communique directement avec les nerfs sensitifs, et sa région active avec les nerfs moteurs. Mais sa région affective n'a [illegible] connexités nerveuses qu'avec les viscères végétatifs, sans aucune correspondance immédiate avec le monde extérieur, qui ne s'y lie qu'à l'aide des deux autres régions. Ce centre essentiel [illegible] toute l'existence humaine fonctionne continuellement, d'après le repos alternatif des deux moitiés symétriques de chacun de ses organes. Envers le reste du cerveau, l'intermittence périodique [illegible] aussi complète que celle des sens et des muscles. Ainsi, l'harmonie vitale dépend de la principale région cérébrale, sous l'impulsion de laquelle les deux autres dirigent les relations, passives [illegible] actives, de l'animal avec le milieu.

PRINCIPE.

(AIMER, PENSER, AGIR.)

AGIR PAR AFFECTION, ET PENSER POUR AGIR.

10 MOTEURS AFFECTIFS. (Penchants, dans l'état actif, et sentiments, dans l'état passif.)

- 7 PERSONNELS.
  - INTÉRÊT. . . .
    - Instincts de la conservation. . .
      - de l'individu, ou *instinct nutritif*. . . . . (1).
      - de l'espèce. . .
        - *instinct sexuel*. . . . . (2).
        - *instinct maternel*. . . . . (3).
    - Instincts du perfectionnement . .
      - par destruction, ou *instinct militaire*. . . . . (4).
      - par construction, ou *instinct industriel*. . . . (5).
  - AMBITION. . .
    - Temporelle, ou Orgueil, besoin de domination. . . . . (6) . . . . . .
    - Spirituelle, ou Vanité, besoin d'approbation. . . . . (7) . . . . . .
- 3 SOCIAUX.
  - Général. Spéciaux.
    - ATTACHEMENT. . . . . (8) . . . . . .
    - VÉNÉRATION. . . . . (9) . . . . . .
    - BONTÉ, ou amour universel, (sympathie), *humanité*. . . . . (10) . . . . . .

Égoïsme. — Altruisme. — Décroissement d'énergie, et accroissement de dignité, d'arrière en avant, de bas en haut et des bords au milieu. — (LE COEUR.)

MOYEN.

5 FONCTIONS INTELLECTUELLES.

- CONCEPTION. .
  - Passive, ou Contemplation, ... d'où matériaux objectifs.
    - Concrète, ou relative aux êtres, essentiellement *synthétique* . . . (11).
    - Abstraite, ou relative aux événements, essentiellement *analytique*. (12).
  - Active, ou Méditation, ... d'où constructions subjectives.
    - Inductive, ou par comparaison, d'où *Généralisation*. . . . . (13). . . .
    - Déductive, ou par coordination, d'où *Systématisation*. . . . (14). . . .
- EXPRESSION. . Mimique, orale, écrite, d'où *Communication*. . . . . (15). . . . . .

(Savoir pour prévoir, afin de pourvoir.) — (L'ESPRIT.)

RÉSULTAT.

3 QUALITÉS PRATIQUES.

- ACTIVITÉ. . .
  - Courage. . . . . (16).
  - Prudence. . . . . (17).
- FERMETÉ, d'où *Persévérance*. . . . . (18). . . . . .

(LE CARACTÈRE.)

Ce tableau a été construit par Auguste Comte, pour son *Système de politique positive* (tome premier, page 726, publié en juillet 1851). Il résum[illegible] sa théorie subjective du cerveau, destinée à remplacer l'admirable mais insuffisante tentative de Gall.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine. 26.

il fait partie. Les cas individuels sont beaucoup plus multipliés et beaucoup plus spéciaux, en effet, que les cas sociaux ; et d'ailleurs, la morale étudie des influences que la sociologie devait écarter comme trop peu actives, ou trop peu prononcées. Telles sont les réactions réciproques du physique et du moral, ainsi que leur influence immédiate sur l'intelligence, l'activité, et la conduite individuelle.

La connaissance positive de la nature humaine, objet propre de la morale théorique, résulte de la systématisation convenable de la décomposition élémentaire que la sagesse vulgaire, contrairement à l'action théologique, et surtout métaphysique, constata bientôt dans l'ensemble de l'existence individuelle, en y distinguant le sentiment, l'intelligence et l'activité, et en divisant d'une manière générale nos penchants, en personnels et sociaux, égoïstes ou altruistes. Tel est le domaine réel de la science morale, qui ne fait que développer et systématiser, suivant le véritable esprit scientifique, le fondement empirique toujours fourni par la méditation populaire. Cette systématisation finale, préparée par la théorie morale du véritable fondateur du catholicisme (le grand saint Paul), et directement abordée de nos jours par le génie scientifique de Cabanis et surtout de Gall, fut définitivement constituée d'après l'effort synthétique du fondateur du positivisme, qui a enfin établi la théorie complète et réelle de la nature humaine.

Le tableau ci-joint résume cette fondation capitale, qui représente l'existence humaine comme s'exerçant sous l'impulsion du sentiment, éclairé par l'esprit et servi par l'activité. L'âme, c'est-à-dire l'ensemble des facultés affectives, mentales et pratiques, ayant leur siége ou leurs organes respectifs dans le cerveau, est l'agent de cette vitalité supérieure; elle est donc douée d'une activité propre, intellectuelle et morale, au moyen de laquelle elle réagit sans cesse contre les influences extérieures et contre les impressions intérieures qui la sollicitent. Cette réaction fondamentale

s'opère suivant un double système de relations constantes existant entre le cerveau d'une part, le monde et le corps d'autre part. Le monde fournit à la fois à l'âme, par l'intermédiaire de ses organes intellectuels, l'aliment, le stimulant et le régulateur nécessaires à son activité extérieure, tandis que le corps, d'après la liaison nerveuse et vasculaire qui l'unit si intimement au cerveau, modifie sans cesse sa masse affective, avec laquelle seule il possède des rapports directs. Ainsi peuvent s'expliquer finalement les réactions les plus intimes et les plus secrètes que le physique de l'homme exerce sur son moral, et réciproquement, celles du moral sur le physique, l'influence du cerveau ou de l'âme sur le corps. La courte légende placée en tête du tableau précédent résume du reste suffisamment la théorie générale de ces relations essentielles, extérieures ou intérieures (1).

Le résultat principal d'une telle doctrine, au point de vue de la science morale, c'est qu'elle fait dépendre l'unité individuelle de la prépondérance habituelle du cœur sur l'esprit et le caractère, et surtout de l'altruisme ou de la bienveillance sur l'égoïsme et la personnalité. En effet, outre que l'intelligence et l'activité, par leur faiblesse relative, d'après leur intermittence naturelle, sont impropres à fonder une telle unité, puisqu'elles ne donnent point l'impulsion, mais seulement le conseil et l'exécution, et puisque leur exercice n'est pas continu, le sentiment seul, vu son intensité spontanée et d'après la permanence résultée pour lui de la duplicité de ses organes propres, qui se trouvent en relation incessante d'action et de réaction avec les viscères végétatifs dont les fonctions ne s'arrêtent jamais; le sentiment seul peut donner l'impulsion habituelle nécessaire à notre conduite, et fournit la base essentielle de la continuité

(1) Voir la IIe partie de cette notice, c. XIII.

individuelle qui maintient l'identité de la personne à travers les changements résultés de la veille et du sommeil, des mutations de l'âge, des perturbations de la maladie et de la variété des situations extérieures, sociales ou cosmologiques. De plus, comme nous l'avons sommairement exposé en résumant la théorie positive de la religion, la nature exclusive des penchants personnels, leur inévitable concurrence réciproque, les rend incapables d'établir aucune harmonie, même individuelle, tandis que les sentiments bienveillants, qui n'exigent l'entier sacrifice d'aucune tendance opposée à leur nature, peuvent heureusement subordonner toutes nos facultés morales, intellectuelles, pratiques et même physiques, à leur salutaire prépondérance.

La morale théorique fournit donc la connaissance positive de l'âme et le principe de l'unité individuelle; elle établit scientifiquement, en même temps que les bases d'une éducation rationnelle, la véritable nature du problème humain, qui, envisagé du point de vue privé ou public, consiste toujours à subordonner convenablement la personnalité à la sociabilité. En se résumant dans la loi générale : *vivre pour autrui*, elle fixe le terme de tous les efforts de la morale pratique, qui doit toujours, depuis la conception jusqu'à la mort, perfectionner la nature humaine par une action systématique, c'est-à-dire par une éducation appropriée à chacune des phases de la vie (1). La morale, par ses principes ou par son application, embrasse donc à la fois tous les aspects de l'existence humaine, personnelle et sociale, et tend à faire converger sans cesse toutes ses parties tant physiques que morales, vers une destination commune, de manière à obtenir sa plus complète unité. Rien n'est exclu de son point de vue, ni l'action cosmologique, ni

(1) Voir à la seconde partie de cette notice, c. XII, le plan de la morale positive, théorique et pratique, conçu par Auguste Comte, quelque temps avant sa mort, et destiné au second volume de sa *Synthèse subjective*.

les influences vitales et sociales ; elle explique autant le vice et la vertu, la raison et la folie, la maladie et la santé ; elle règle également la thérapeutique ou l'hygiène, de manière à embrasser par la politique et la médecine toutes les parties de l'*art humain*, comme elle domine, par sa base théorique, tous les aspects de la science universelle. Science et art tout à la fois, elle réunit dans leur domaine le plus élevé la raison abstraite et la raison concrète, et combine leurs lumières et leurs efforts pour assurer, par une meilleure notion du devoir, notre dignité et notre bonheur, en nous faisant mieux connaître, aimer et servir l'Humanité.

Là se termine l'ébauche que nous avons entreprise : après être descendus, en suivant la marche subjective, de la conception du Grand-Être, par la morale et les constructions intermédiaires, jusqu'aux plus simples théories mathématiques, nous avons pu remonter, en suivant une marche objective toujours ascendante, de ce premier terme de la série abstraite et des faits les plus élémentaires, ceux de nombre, d'étendue, etc., jusqu'aux phénomènes moraux les plus complexes et les plus élevés, qui nous ramènent encore à l'Être prépondérant d'où notre pensée s'était abaissée sur les aspects successifs et décroissants de l'existence universelle. Cette immense progression, cette double hiérarchie de conceptions et d'observations, d'êtres et de phénomènes, constitue donc une série continue à la fois descendante ou ascendante, subjective ou objective, qui partout relie nos théories les plus élevées aux plus élémentaires, et qui d'autre part rattache intimement l'Humanité à l'animalité et à la matérialité. Ainsi se trouve instituée, comme nous l'avions annoncé d'abord, la synthèse universelle et nécessairement subjective, qui constitue la philosophie positive ou le dogme de la religion démontrée. C'est cette noble foi, qui concentre la notion d'un ordre universel irrévocablement constaté, dans la conception synthétique d'un Grand-Être réel, accomplissant sur cette Terre ses destinées normales, d'après une

activité qui lui est propre, et sous la prépondérance continue des fatalités biologiques et cosmologiques, qui vient ouvrir à l'Occident les voies d'une régénération totale, et rendre au gouvernement spirituel du monde la force qu'il a depuis si longtemps perdue (1).

IV

Bien que j'aie commencé ce résumé de la religion positive par l'exposition du dogme, un tel ordre n'est pas

---

(1) Le tableau suivant résume fidèlement, d'après le fondateur du positivisme, l'ensemble du dogme réel ou de la foi démontrée :

PHILOSOPHIE POSITIVE,

ou

CONNAISSANCE SYSTÉMATIQUE DE L'HUMANITÉ.

Étude de la Terre ou COSMOLOGIE	abstraite ou étude fondamentale de l'existence universelle. . . . . (d'abord numérique, puis géométrique, et enfin mécanique).	1° **Mathématique.**		
	concrète, ou étude directe de l'ordre matériel. . . (d'abord astronomique, puis physique proprement dite et enfin chimique).	2° **Physique**	céleste ou *Astronomie.*	
			terrestre	générale ou *Physique* (proprement dite).
				spéciale ou *Chimie.*
Étude de l'Homme ou SOCIOLOGIE	Préliminaire, ou étude générale de l'ordre vital. .	5° **Biologie.**		
	finale, ou Étude directe de l'ordre humain.	collectif. . .	4° **Sociologie** (proprement dite).	
		individuel .	3° **Morale.**	

NOTA. Suivant que l'on contracte l'étude de l'existence physique en un seul terme, ou qu'on la décompose en ses trois éléments naturels, l'astronomie, la physique proprement dite et la chimie, on retrouve notre échelle encyclopédique à cinq ou sept degrés que l'on peut à volonté descendre subjectivement, ou monter objectivement. De même, en n'y considérant que les deux divisions générales du domaine théorique, on a les deux termes fondamentaux du dualisme philosophique, la cosmologie et la sociologie, le monde et l'homme.

normal et ne conviendrait nullement à une initiation systématique. Je ne l'ai suivi qu'en vue des esprits entièrement étrangers au positivisme, auxquels est destinée cette introduction, et qu'il était indispensable d'éclairer tout d'abord sur sa nature fondamentale. Dans l'état normal, c'est le culte qui doit ouvrir l'enseignement religieux, pour le positivisme surtout, dont le principe essentiel, d'après sa réalité caractéristique, peut être spontanément senti et directement vénéré, avant l'explication dogmatique indispensable aux divers cultes préliminaires, qui s'adressaient à des êtres fictifs. Outre que le jeune positiviste aura appris à connaître et à aimer l'Humanité, pendant la période empirique de l'éducation accomplie sous la direction maternelle, son initiation religieuse, pendant la période systématique conduite par le sacerdoce, commencera par l'exposition dogmatique d'un culte qui lui est depuis longtemps familier. Ainsi, possédant sur la Grand-Être les notions concrètes préliminaires indispensables à toute investigation abstraite, il pourra aborder avec les connaissances synthétiques et les dispositions sympathiques convenables à un tel sujet, l'étude analytique de ce domaine sacré. L'appréciation du culte, nécessairement basée sur la théorie positive de l'existence collective ou du nouvel Être-suprême, prépare, en effet, admirablement, celle du dogme et du régime, en lui fournissant les vues d'ensemble et les inspirations affectives qui doivent sans cesse la diriger, et en posant d'avance le terme où chacun d'eux doit aboutir.

Ce simple aperçu caractérise donc pleinement l'homogénéité de la religion finale, où l'amour conduit à la foi, et où la foi vient à son tour régler l'amour, pour mieux inspirer et diriger la conduite. C'est ainsi que le dogme devient le lien systématique entre le culte et le régime, comme le sacerdoce entre le sexe aimant et la force pratique, d'après l'aptitude des lois intellectuelles, ou logiques, à lier les lois morales avec les lois physiques, de manière à instituer

une pleine unité entre le domaine religieux et l'existence sociale. Toutefois, malgré cet office essentiel du dogme, le culte n'en reste pas moins, par sa destination morale, le principal élément de la religion, et qui suffirait seul à la représenter réellement, comme pouvant instituer directement l'unité humaine par la culture de l'altruisme, si les conditions matérielles de notre existence n'exigeaient toujours l'intervention systématique du dogme, soit pour régler l'amour lui-même, soit afin de conduire notre activité. C'est pourquoi, malgré son importance morale, la prépondérance du culte sur le reste du domaine religieux ne peut être instituée définitivement envers ses autres parties, qu'en vue d'améliorer la conception du dogme et la pratique du régime, qui ont dès lors pour office principal d'éclairer le sentiment et d'assurer son action. Le culte de l'Humanité n'est donc qu'une préparation sympathique à la vie sociale révélée par la foi démontrable, et instituée par le régime positif. Il a pour but essentiel de nous faire mieux comprendre les conceptions philosophiques de la première, et de nous aider à mieux accomplir les obligations pratiques résultées du second. C'est à ce point de vue que l'on voit aisément comment il est à la fois l'idéalisation du dogme et du régime, puisqu'il consiste, dans son degré le plus élevé, à condenser sous une forme esthétique et concrète, facilement accessible, les abstractions philosophiques qui constituent la foi démontrée; et à réaliser, par la culture affective, une existence subjective qui développe et perfectionne les meilleures tendances et les plus hautes obligations de la vie réelle.

Le culte positif, d'après la nature même des deux principaux éléments de la population humaine auxquels s'adressent ses hommages et ses vœux, la Priorité, et la Postérité, comme d'après l'éloignement ou l'absence habituels de l'ensemble du Public, doit être essentiellement subjectif. C'est-à-dire que, par la nature des choses, nous sommes obligés,

dans une telle adoration, de nous représenter intérieurement des ancêtres, des descendants, et même des contemporains, que nous ne pouvons contempler extérieurement, ou bien des attributs abstraits que nous associons entre eux par la pensée, pour concevoir la suprême existence dans toute son unité. Le culte positif repose donc sur l'essor journalier, privé et public, de la vie subjective, dont la pratique universelle est indispensable à la religion finale. Cette nécessité intellectuelle est loin de se trouver opposée, du reste, à nos dispositions originelles, ce qui la rendrait très-difficile à satisfaire; elle est, au contraire, si naturelle à notre espèce, que tous les cultes antérieurs, surtout les plus éloignés de nous, et par conséquent les plus spontanés, en l'appliquant à des êtres fictifs, l'ont bien autrement développée que le positivisme, qui ne fait que la restreindre et la systématiser. La différence essentielle entre l'ancienne et la nouvelle subjectivité, c'est que la dernière est toujours sentie, reconnue, réglée, et qu'elle doit renoncer entièrement à toute réalité objective : on voit volontairement en soi les objets de l'adoration subjective, au lieu de s'efforcer inutilement de voir au dehors, des êtres qui n'y existent point. C'est donc par la contemplation intérieure, par l'imagination aidée du souvenir et stimulée par le sentiment, que nous reproduisons en nous, dans notre cerveau, l'image des êtres absents, passés, présents ou futurs, et que nous obtenons la représentation subjective des types, privés ou publics, restés, ou devenus chers à notre cœur, malgré l'éloignement ou la mort. Mais jamais nous ne croyons voir au dehors, objectivement, corporellement, les êtres absents ou ravis, ni, à plus forte raison, ceux (nécessairement fictifs), dont personne n'a jamais directement constaté l'existence.

Dans le nouveau culte, le vie subjective est donc toujours subordonnée à la vie objective, la contemplation intérieure, à la réalité extérieure; c'est-à-dire que le souvenir doit toujours rester suffisamment conforme à la vérité.

Sous cette condition permanente, l'institution systématique de l'existence subjective peut négliger volontairement, en ce qui concerne les types vénérés, les influences inférieures, physiques et même vitales, pour laisser mieux prévaloir les lois supérieures, intellectuelles, et surtout morales, sans manquer aucunement à la réalité. C'est ainsi que les morts nous apparaissent toujours comme affranchis des nécessités matérielles, que nous ne songeons plus aux besoins qui les affectaient pendant leur existence, et qu'ils gardent toujours le même âge dans nos souvenirs. Si loin que se prolongent les regrets d'une mère, l'enfant qu'elle a perdu ne vieillit point avec elle, et reste, dans sa mémoire, ce qu'il était au moment de sa mort. De plus, l'institution de la vie subjective permet, sous le rapport moral, l'idéalisation par soustraction. C'est-à-dire que, sans exagérer jamais les qualités du type considéré, et surtout sans lui en accorder de nouvelles, on doit en négliger les imperfections. C'est la systématisation légitime de notre tendance spontanée, irrécusable et générale, à oublier les défauts des morts, pour ne nous rappeler que leurs vertus et leurs bienfaits. De même que, dans le cours empirique des choses humaines, on ne voit survivre à l'oubli, que les mémoires dignes d'être conservées : de même le culte positif n'incorpore à l'Humanité que des types d'élite, purgés des imperfections inséparables de la nature humaine. La durée subjective de l'homme, ou son immortalité, n'est donc que le prolongement perfectionné, quoique réel, de sa vie objective, quand elle fut digne d'une telle transformation. D'après cette noble perpétuité, nos morts sont affranchis des nécessités physiques et vitales, dont le souvenir ne sert plus qu'à nous les mieux représenter. Mais ils ne sont point dépouillés de leurs qualités morales, de l'ascendant intellectuel ou sympathique résulté de leur vie spirituelle. Leurs œuvres et leurs bienfaits subsistent, nous éclairent, nous améliorent, nous servent et nous lient : ceux à qui nous les devons ne cessent point, par conséquent,

d'aimer, ni même de penser en nous, et par nous. Ils ne sont donc point anéantis par la mort, mais continuent, sous un mode peut-être plus efficace, de vivre parmi nous : car le doux échange de sentiments et d'idées que nous entretenions avec eux pendant leur vie corporelle, devient à la fois plus intime et plus continu, d'après le caractère idéal et sacré que leur confère la transformation subjective, et que leur assure le culte funèbre. Leur action se trouve sans cesse et profondément mêlée à la nôtre : nous agissons sous leur inspiration, nous leur devons nos meilleures démarches, nous développons notre esprit pour les y mieux retenir, nous épurons notre cœur pour les y conserver plus saintement. Ils nous défendent donc contre le mal, nous poussent au bien et au vrai ; et dirigent réellement notre conduite, privée ou publique, suivant le caractère domestique ou social qu'eut leur existence objective, et que revêt leur immortalité. On peut comprendre alors, comment la conception positive de la vie future, outre qu'elle est la seule vraie, devient éminemment féconde et bienfaisante, puisqu'elle peut servir de récompense aux morts, et de consolation aux survivants, mieux que ne fit jamais la croyance théologique, nécessairement égoïste et chimérique.

Le procédé usuel, le mode d'exercice habituel de la vie subjective qui constitue l'essence même du culte positif, comme de tout culte réel, c'est la Prière : non plus cet acte qui, dans l'ancienne religion, se réduit fatalement à une demande égoïste, inspirée par la peur et par des préoccupations exclusivement personnelles ; mais une élévation véritable de l'homme à l'Humanité, dans laquelle nous lui exprimons à elle-même, ou à ses meilleurs représentants, la reconnaissance et l'amour qu'ils nous inspirent. Le positivisme épure donc et développe cette précieuse institution pour en faire la principale idéalisation de notre vie. Car ici, prier, c'est à la fois aimer, penser et même agir, d'après l'expression indispensable au véritable exercice de

la prière ainsi régénérée. Jamais, en effet, les trois aspects essentiels de l'existence humaine, ne purent être aussi profondément unis que dans ces nobles épanchements de gratitude et de sympathie, dans ces effusions domestiques, civiques et sociales, dont aucun motif intéressé ne vient souiller la pureté. On ne peut demander au nouveau Grand-Être que de nobles progrès spirituels, sans aucun accroissement matériel de richesse ou de puissance, qu'il serait aussi absurde qu'immoral d'attendre de lui. Et, en souhaitant devant l'Humanité de devenir plus tendre, plus vénérant ou plus courageux, chaque croyant fait un pas efficace vers la réalisation d'un pareil désir, l'aveu sincère de son imperfection actuelle étant le premier degré de son amélioration prochaine. Tous les efforts et les vœux subjectifs que le positivisme exprime par la prière, se bornent donc au perfectionnement de l'ordre humain, le plus noble et le plus modifiable de tous; ils n'aspirent qu'à un progrès moral, qui devient le plus souvent réalisable. C'est ainsi que ce culte parvient à s'emparer finalement du domaine sacré réservé jusqu'ici à la grâce surnaturelle. Le dogme de la religion universelle enseigne que les sources réelles de cette moralisation suprême sont en nous; et le culte de l'Humanité nous dispose à nous y abreuver sans cesse! La pratique assidue d'une telle adoration doit donc élever puissamment la nature humaine sans jamais l'amoindrir ou la dégrader. D'après la liaison cérébrale des organes de la pensée avec ceux de l'affection, ou d'après la réaction des sentiments sur les idées, elle développe notre esprit en même temps que notre cœur. Et, de plus, d'après la loi vitale du perfectionnement organique par l'exercice fonctionnel, on conçoit facilement combien la pratique journalière de la prière, du recueillement subjectif et de l'élévation religieuse, tend à améliorer finalement notre constitution cérébrale et nos facultés spirituelles, en développant, par l'action, ses organes altruistes, et atro-

phiant, par la désuétude, ses instruments égoïstes. Enfin, le culte positif peut aussi développer directement les attributs de notre intelligence, soit l'expression esthétique constamment utilisée pour son accomplissement privé ou public, soit même la conception scientifique, en perfectionnant la logique universelle, fondée sur l'association continue des signes, des images et des sentiments pour assister la méditation.

Le culte positif se décompose en privé et public, suivant qu'il se rapporte à l'idéalisation de la vie domestique, ou de la vie sociale. Le premier s'adresse à la femme qui, d'après la prépondérance spontanée de son altruisme, peut fournir la plus digne personnification objective du Grand-Être. Le second concerne exclusivement l'Humanité. Mais le culte privé est essentiel, fondamental : il prépare au culte public, comme la vie domestique conduit à la vie sociale, et la famille à l'Humanité : le cœur ne devant pas négliger davantage les degrés élémentaires de l'initiation affective, que l'esprit ne peut dédaigner les moindres échelons de la hiérarchie encyclopédique, pour atteindre aux plus élevés. Le culte est donc pour le cœur, ce que le dogme est à l'esprit, et le régime à l'activité.

Le culte privé se décompose lui-même en personnel et domestique, selon qu'il a pour but le perfectionnement individuel, ou l'idéalisation des principaux actes de la vie privée. Le premier degré, ou culte personnel, est caractérisé par l'institution positive des véritables anges gardiens ; cette adoration intime, aussi touchante que salutaire, est empruntée au théologisme, par le positivisme, qui la transforme en lui communiquant sa réalité propre, c'est-à-dire en lui fournissant des objets réels, au lieu de conserver les êtres chimériques dont l'ancienne foi se préoccupait. Le culte des anges gardiens consiste alors dans la glorification jonrnalière des meilleures personnifications par lesquelles chacun peut se représenter familièrement l'Humanité : et

la femme, d'après la supériorité naturelle de son organisation morale, convient spontanément à un tel office. « Toute « l'existence de l'Être-suprême étant fondée sur l'amour, « qui seul réunit volontairement ses éléments séparables, « le sexe affectif constitue naturellement son représentant « le plus parfait, en même temps que son principal mi- « nistre (1). » Or c'est surtout au sein de la famille que se produit son action bienfaisante, et c'est le milieu domestique qui doit fournir à l'homme ses véritables anges gardiens. La mère, l'épouse et la fille, excitant respectivement en lui, par une inévitable réciprocité d'affection, la vénération, l'attachement et la bonté, l'adoration intime de ces agents familiers de son perfectionnement et de son bonheur, devient la base légitime d'un culte secret, aussi inévitable qu'indispensable. Du reste, autour de ces types prépondérants qui, comme anges ou patrons, comme protecteurs et comme modèles, servent à diriger l'essor continu de notre amour, successivement attiré par eux vers le passé, le présent, et l'avenir, de manière à embrasser tous les aspects et tous les éléments de la vie sociale, peuvent se grouper tous les êtres dont le souvenir ne doit point s'effacer de nos cœurs. Au culte de la mère vient s'associer celui du père, ou du maître; au culte de l'épouse, celui du frère, de l'ami, du compagnon ; au culte de la fille, celui du fils, du disciple, ou du serviteur. En un mot, un souvenir sympathique peut concentrer respectivement tous les dignes objets de nos affections privées autour des trois types fondamentaux qui nous rattachent sans cesse au passé par la vénération, ou amour des supérieurs, au présent par l'attachement, ou amour entre égaux, et à l'avenir par la bonté, ou amour des supérieurs pour les inférieurs.

La prière est le mode essentiel par lequel s'effectue ce

(1) *Catéchisme positiviste*, page 184.

culte quotidien. Notre adoration exprimant toujours un amour motivé, et développé d'après une reconnaissance croissante, chaque prière, privée ou publique, offre nécessairement deux parties : l'une passive, qui consiste dans la commémoration des motifs d'affection et l'autre, nécessairement active, qui résulte de l'effusion que provoque en nous cette récapitulation intime, et de l'évocation finale de l'image chérie. La prière positiviste, toujours pratiquée dans l'attitude normale de la vénération, doit être renouvelée trois fois le jour, avec une durée variable : au lever, elle nous prépare par une digne invocation des types les plus propres à réveiller notre affection, au bon emploi de nos forces, à l'usage altruiste de notre travail journalier. Au coucher, elle exprime la gratitude que nous devons à cette secrète protection morale, et prolonge pendant le sommeil son influence salutaire, en écartant de nous les images perturbatrices. Dans le milieu du jour, la prière nous dégage momentanément des préoccupations théoriques ou pratiques, pour ranimer l'influence affective dont elles tendent à nous écarter. Tel est l'ensemble de pratiques religieuses élémentaires que le culte positif institue pour provoquer en nous l'essor sympathique initial le plus simple, mais le plus intense, et qui seul peut nous permettre d'éprouver réellement des sentiments sociaux plus élevés.

Quant au culte domestique, il consiste essentiellement dans la consécration que la religion finale établit pour chacune des phases successives de l'existence privée, afin de la rattacher à la vie publique. Il offre donc autant de confirmations spirituelles que cette existence présente d'actes fondamentaux : d'où l'institution de neuf *sacrements sociaux*. Le sacerdoce positif, comme tous ceux qui l'ont précédé, consacre d'abord, mais au nom de l'Humanité, la naissance de chaque enfant présenté par les sectateurs du nouveau culte. Il reçoit des parents, naturels et artificiels ou supplémentaires (parrain et marraine), l'engagement

solennel de préparer convenablement le rejeton naissant au service du Grand-Être, et fixe leur promesse par un contrat religieux ; c'est le sacrement de la *présentation*. Viennent ensuite ceux de l'*initiation* et de l'*admission* qui, à un intervalle de sept années chacun, consacrent respectivement, pour le jeune positiviste, le passage de l'éducation spontanée donnée par la mère à l'éducation systématique fournie par le sacerdoce, et plus tard, sa participation réelle à la vie pratique, au service de l'Humanité, d'après la préparation générale et professionnelle qu'il a précédemment reçue. Le quatrième sacrement est celui de la *destination*, qui fixe religieusement, vers l'âge de vingt-huit ans, le choix définitif de la profession, théorique ou pratique, qu'embrasse chaque citoyen : « Le culte ancien n'en offrait l'ébauche qu'envers les plus hautes fonctions, par l'ordination des prêtres et le sacre des rois. Mais la religion positive doit toujours instituer socialement toutes les professions utiles, sans distinction de publiques ou privées (1). » Enfin, le principal sacrement social, celui du *mariage*, qui ne peut être conféré avant l'âge indiqué pour le précédent, ni avant ce sacrement lui-même, en rattachant fortement cette institution domestique à la vie publique, dont elle forme la base essentielle, lui confère son dernier perfectionnement. Non-seulement le culte positif consacre à jamais la monogamie catholique, mais il la complète par l'institution vraiment auguste du veuvage éternel, qui épure et consolide directement le lien conjugal, en satisfaisant aux aspirations spontanées des meilleurs époux de tous les temps, quant à la perpétuité de cette association fondamentale. Chaque couple positiviste, pour obtenir la consécration religieuse de son union civile, toujours obligatoire, indépendante, et préalable, doit prendre librement l'engagement moral de

(1) *Catéchisme positiviste*, page 196.

ne former aucun autre lien postérieur. L'époux, ou l'épouse, devenu veuf après un tel serment, doit le rester absolument et volontairement toute sa vie, sans qu'aucune puissance temporelle vienne l'y contraindre. On comprend la supériorité morale d'une telle institution, son efficacité domestique et même civique, son heureuse influence personnelle, pour développer dans toute sa pureté et son étendue le culte subjectif dont dépend le progrès moral, pour chacun de nous. Les autres sacrements sociaux, qui suivent ordinairement le mariage, comme les précédents y préparent, sont successivement : le sacrement de la *maturité*, qui confirme l'homme, à quarante-deux ans, dans la plénitude de son développement organique et social, et qui lui rappelle que le temps est venu de sa plus grande efficacité publique, comme de son entière responsabilité personnelle ; celui de la *retraite*, après lequel chaque agent humain, en cessant, à soixante ans, sa participation active au service commun, pour ne plus exercer dans la société que l'influence consultative, inaugure cette importante action, en indiquant publiquement le choix de son successeur, dès lors soumis au contrôle sacerdotal et populaire ; celui de la *transformation*, par lequel le sacerdoce associant, au lit des mourants, les regrets de la société aux larmes de la famille, cherche à obtenir d'eux les réparations désirables et possibles, et adoucit le moment suprême en faisant espérer, sans jamais la promettre cependant, la perpétuité subjective qui est la récompense finale de toute carrière honorable. Enfin, le dernier sacrement social est celui de l'*incorporation* : « Sept « ans après la mort, quand toutes les passions perturba- « trices sont assez éteintes, sans que les meilleurs docu- « ments spéciaux soient déjà perdus, un jugement solen- « nel, dont la sociocratie emprunte le germe à la théocratie, « vient irrévocablement fixer le sort de chacun. Le sacer- « doce ayant prononcé l'*incorporation*, il préside au pom- « peux transport des restes sanctifiés, qui, jusqu'alors dé-

« posés au champ civique, viennent occuper leur place « éternelle dans le bois sacré qui entoure le temple de « l'Humanité. Chaque tombe s'y trouve ornée d'une simple « inscription, d'un buste, ou d'une statue, suivant le de- « gré de la glorification obtenue.

« Quant aux cas exceptionnels d'indignité caractérisée, « la flétrissure se manifeste en transportant convenable- « ment le funeste fardeau au désert des réprouvés, parmi « les suppliciés, les suicidés, et les duellistes (1). »

Il convient de rappeler aussi que les sacrements sociaux, d'ailleurs subordonnés aux actes civils correspondants, doivent toujours demeurer légalement facultatifs, et qu'ils n'imposent jamais qu'un devoir moral, démontré par l'éducation et sanctionné par l'opinion, mais dépourvu de toute coercition temporelle.

Voilà comment le culte domestique, en rattachant noblement la vie privée à la vie publique, et en développant des sentiments civiques plus élevés et plus étendus que nos affections personnelles, nous prépare plus directement à l'adoration finale de l'Humanité.

L'objet de ce dernier culte, comme des deux précédents, est de nous faire mieux comprendre et mieux accomplir l'existence correspondante.

Cette idéalisation générale se trouve du reste préparée par l'institution du *Calendrier positiviste* (2), qui établit une sorte de culte concret du Grand-Être par la commémoration quotidienne des principaux types ayant concouru à l'évolution humaine et dont la glorification systématique nous dispose admirablement, d'esprit et de cœur, à concevoir enfin la suprême existence.

---

(1) *Catéchisme positiviste*, p. 201.

(2) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 10, la 8e édition de ce calendrier.

Le culte public idéalise d'abord les liens fondamentaux qui constituent l'existence sociale, savoir : l'*Humanité*, le *Mariage*, la *Paternité*, la *Filiation*, la *Fraternité* et la *Domesticité;* puis, les préparations essentielles qu'elle exige : le *Fétichisme*, le *Polythéisme* et le *Monothéisme;* enfin, les fonctions normales dont elle se compose : la *Femme*, ou la providence morale, le *Sacerdoce*, ou la providence intellectuelle, le *Patriciat*, ou la providence matérielle, le *Prolétariat*, ou la providence générale.

Le tableau sociolâtrique ci-contre (B), que nous empruntons au *Système de politique positive*, pourra, à défaut d'explications plus étendues qui nous sont interdites par les limites de cette notice, donner une idée de l'ensemble de cette adoration abstraite dont on trouvera tous les détails dans l'ouvrage que nous venons d'indiquer.

Toutefois, je dois ajouter qu'à ce degré le culte positif reste encore trop analytique. Pour devenir usuel, directement accessible et entièrement conforme à sa destination synthétique, il devait condenser la conception positive du Monde et de l'Homme dans une pensée assez vaste pour résumer l'ensemble de l'ordre universel.

Ce résultat essentiel, sans lequel la religion démontrable aurait manqué d'unité, a été définitivement obtenu par son fondateur, d'après deux institutions philosophiques de la plus haute portée : la combinaison systématique de l'esprit fétichique avec la raison positive, et l'emploi rationnel de l'utopie substituée au mystère, dans l'état définitif de la religion.

Si l'harmonie humaine exige une puissance extérieure et une affection intérieure capables de subordonner toute personnalité, cette puissance, pour être facilement reconnue, doit occuper un siége précis, tandis que l'affection qui prépare et maintient son empire, exige un objet unique, auquel elle puisse directement s'attacher. Pour atteindre à ce but,

[B] L'Amour pour principe, l'Ordre pour base, et le Progrès pour but.

TABLEAU SOCIOLATRIQUE

RÉSUMANT EN 81 FÊTES ANNUELLES

l'adoration universelle de l'HUMANITÉ.

Vivre pour autrui. (La Famille, la Patrie, l'Humanité.)

LIENS FONDAMENTAUX.

- 1er Mois. L'HUMANITÉ. . . . .
  - 1er Jour de l'année. . Fête synthétique du Grand-Être.
  - Fêtes hebdomadaires de l'Union sociale
    - religieuse.
    - historique.
    - nationale.
    - communale.
- 2me Mois. LE MARIAGE . . . .
  - complet.
  - chaste.
  - inégal.
  - subjectif.
- 3me Mois. LA PATERNITÉ . . .
  - complète . . . .
    - naturelle.
    - artificielle.
  - incomplète. . .
    - spirituelle.
    - temporelle.
- 4me Mois. LA FILIATION. . . . *Mêmes subdivisions.*
- 5me Mois. LA FRATERNITÉ . . *Idem.*
- 6me Mois. LA DOMESTICITÉ. .
  - permanente. . .
    - complète.
    - incomplète.
  - passagère . . . . *Même subdivision.*

ÉTATS PRÉPARATOIRES.

- 7me Mois. LE FÉTICHISME. . .
  - spontané . . . .
    - nomade. (*Fête des Animaux.*)
    - sédentaire. (*Fête du Feu.*)
  - systématique . .
    - sacerdotal. (*Fête du Soleil.*)
    - militaire. (*Fête du Fer.*)
- 8me Mois LE POLYTHÉISME.
  - conservateur . . (*Fête des Castes.*)
  - intellectuel . . . (*Salamine.*)
    - esthétique. (*Homère, Eschyle, Phidias.*)
    - théorique. (*Thalès, Pythagore, Aristote, Hippocrate, Archimède, Apollonius, Hipparque.*)
  - social. . . . . (*Scipion, César, Trajan.*)
- 9me Mois. LE MONOTHÉISME.
  - théocratique . . (*Abraham, Moïse, Salomon.*)
  - catholique . . .
    - (*Saint Paul.*)
    - (*Charlemagne.*)
    - (*Alfred.*)
    - (*Hildebrand.*)
    - (*Godefroi.*)
    - (*Saint Bernard.*)
  - islamique. . . . (*Lépante.*) (*Mahomet.*)
  - métaphysique. .
    - (*Dante.*)
    - (*Descartes.*)
    - (*Frédéric.*)

FONCTIONS NORMALES.

- 10me Mois. LA FEMME. . . . . Providence morale.
  - mère.
  - épouse.
  - fille.
  - sœur.
- 11me Mois. LE SACERDOCE. . . Providence intellectuelle.
  - incomplet. . . . (*Fête de l'Art.*)
  - préparatoire . . (*Fête de la science.*)
  - définitif. . . . .
    - secondaire.
    - principal. (*Fête des Vieillards.*)
- 12me Mois. LE PATRICIAT . . . Providence matérielle.
  - banque. (*Fête des Chevaliers.*)
  - commerce.
  - fabrication.
  - agriculture.
- 13e et dernier Mois. LE PROLÉTARIAT. Providence générale.
  - actif. (*Fête des Inventeurs : Guttemberg, Colomb, Vaucanson, Watt, Montgolfier.*)
  - affectif.
  - contemplatif.
  - passif. (*Saint François d'Assise.*)

Jour complémentaire . . . . . Fête universelle DES MORTS.
Jour bissextile. . . . . Fête générale DES SAINTES FEMMES.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Ce, rue Racine, 26.

(Page 70.)

le génie positif a dû systématiser d'abord les dispositions fondamentales de l'esprit humain à regarder tous les êtres comme doués de vie et combiner cette inspiration spontanée avec les résultats définitifs de l'investigation scientifique. Dès lors, les éléments de l'ordre général, atmosphère, astres, terre, végétalité, animalité, et l'Humanité elle-même, ont été considérés comme formant un immense tout, concourant, à des degrés divers, à l'œuvre du perfectionnement universel. Mais en reprenant ainsi les principales tendances du fétichisme, et en les rectifiant, d'après les données fondamentales du positivisme, la sagesse religieuse a pris soin d'en fixer rigoureusement l'emploi, afin que l'on ne puisse les considérer jamais que comme de simples artifices logiques, comme des procédés purement subjectifs, principalement destinés à développer en nous la bienveillance générale. Elle a donc pu, sans aucun danger théorique, rendre à la matière l'activité réelle que lui avait reconnue notre première mentalité, et que lui avait enlevée injustement, quoique nécessairement, la transition théologico-métaphysique, et considérer l'action cosmologique comme sympathique à notre égard, sans lui accorder toutefois l'intelligence que lui attribuait la raison fétichique en la confondant avec la vie elle-même. Dès lors, l'ensemble de notre monde est représenté par l'idéalisation positive, comme tendant spontanément, quoique aveuglément, à l'accomplissement de nos destinées, ce qui nous place envers lui dans une disposition générale de gratitude et d'affection dont la réaction intime, théorique ou pratique, ne saurait être indifférente pour faire prévaloir chez nous l'altruisme sur l'égoïsme, l'humanité sur l'animalité. L'ordre universel est donc enfin conçu d'après la succession hiérarchique de l'Espace, considéré comme le siége passif et aveugle, mais sympathique, de tous les attributs matériels; puis de la Terre, théâtre actif et bienveillant dont le concours volontaire, quoique aveugle, est toujours indis-

pensable à la suprême existence, qui ne saurait se maintenir contre son entière hostilité; enfin, de l'Humanité, chez qui, seule, l'intelligence assiste le sentiment, pour diriger l'activité vers un but reconnu et désiré.

Le culte public vénère donc, au premier rang de la Trinité positive qui forme l'objet éternel et définitif de sa plus haute adoration, le Grand-Être, qui domine immédiatement l'ordre universel et dirige son perfectionnement continu, puis, le Grand-Fétiche ou la Terre, mère nourricière de tout ce qui vit, soutien de tout ce qui est; enfin, le Grand-Milieu ou l'espace, qui se trouve aussi indispensable au maintien de l'ordre général qu'à sa conception systématique (1).

L'Humanité étant l'élément prépondérant de la Trinité positive, qu'elle explique et gouverne en se conformant à ses lois, peut et doit donc être directement reconnue par tous, comme la seule puissance réelle à qui chacun doit se subordonner. Son idéalisation définitive, la concentration personnelle qui va l'offrir comme un objet unique à l'affection religieuse ou universelle, est suffisamment déterminée par la nature constamment bienveillante de son action réfléchie. D'après la concordance spontanée qui existe entre cette suprême existence et la véritable nature féminine, où l'attribut fondamental, l'amour, se trouve également prépondérant, le Grand-Être doit être symbolisé et habituellement représenté sous la figure de la Femme portant son jeune fils entre ses bras : personnification touchante et juste qui exprime à la fois la prééminence normale et la sainte tutelle qu'elle exerce constamment envers chacun de nous. Or cette idéalisation dernière a reçu du génie sacerdotal

---

(1) Voir pour les développements qui sont nécessaires pour saisir convenablement cette trop courte indication, la mémorable *introduction* du 1er volume de la *Synthèse subjective*, et le c. XII de la 2e partie de cette notice.

le perfectionnement final qui pouvait seul conférer réellement à la nature féminine le privilége de cette représentation sacrée, en la purgeant subjectivement d'une grave imperfection naturelle : je veux parler de la noble utopie qui, en concevant la femme comme pouvant être délivrée, par l'amélioration systématique de l'ordre humain, des nécessités inférieures attachées à son indispensable fonction reproductrice, la rapproche, autant que le permet la réalité, de la grande existence qu'elle doit représenter, pour la placer finalement, comme un être intermédiaire, entre l'homme dont elle est la providence morale et l'Humanité, qu'elle doit par cela même lui faire mieux comprendre et surtout mieux aimer.

Sans qu'on doive se préoccuper jamais de la réalisation d'une telle espérance, il faut apprécier surtout son importance morale et son efficacité dogmatique. Sous le premier aspect, sa valeur est immense, puisqu'elle concentre tous les efforts religieux vers un progrès décisif et qui améliorerait profondément notre constitution cérébrale en la purgeant du plus perturbateur et du plus funeste de nos penchants égoïstes ; puisqu'elle aspire au plus noble perfectionnement de l'ordre à la fois le plus important, le plus élevé et le plus modifiable. Sous le second point de vue, elle résume complétement le culte, par conséquent le dogme et le régime qu'il idéalise, et la religion positive elle-même, comme le mystère eucharistique symbolisait à lui seul la dernière synthèse provisoire. Elle caractérise donc la systématisation finale et lui assure son entière unité, en faisant concourir tous ses éléments vers un idéal moral qui en résume chaque aspect.

Voilà comment le positivisme, après un renouvellement total de la pensée, de l'affection et de l'activité humaines, reprend la tradition rompue, et comment il rétablit la continuité de l'action religieuse indispensable à la conservation et au développement de la société. Il n'est donc bien, malgré

des différences fondamentales et indispensables, que la religion elle-même, intellectuellement et moralement régénérée, venant ressaisir, après des siècles d'efforts nécessités par cette auguste transformation, le gouvernement spirituel de l'Humanité.

En résumé, le culte positif est une idéalisation continue de la vie humaine, une culture permanente de la sociabilité. Du berceau jusqu'à la tombe il développe notre altruisme; il nous offre une conception meilleure et plus synthétique du Grand-Être qui nous domine; il nous ouvre les voies d'une activité subjective plus élevée que celle de la vie réelle. Mais l'inaltérable vérité de son objet l'empêche d'égarer jamais notre amour dans les écarts d'un mysticisme stérile; et s'il développe notre tendresse, notre pureté, notre énergie, c'est pour nous rendre plus courageux et plus dévoués dans la famille, dans la cité, dans la patrie, dans l'Église, envers l'Humanité! Il constitue donc, en réalité, la partie fondamentale de la religion nouvelle, dont il épure et grandit tous les aspects, dont il manifeste les plus sublimes tendances, et qu'il peut le mieux caractériser.

V

Le régime institue directement les règles générales qui doivent présider aux actes humains ou diriger la conduite individuelle et sociale. Or le dogme démontre que la véritable destinée de l'homme consiste à vivre pour autrui; le culte fournit les moyens les plus propres à obtenir un tel résultat en développant les sentiments qui lui sont indispensables; le régime doit donc s'efforcer de faire prévaloir dans la vie pratique cette sociabilité qui est le principe de l'harmonie universelle. Mais, à cet égard, la religion n'in-

tervient qu'envers les dispositions générales de l'organisation sociale, pour apprécier ses diverses fonctions et les rallier à l'ensemble, en abandonnant au gouvernement proprement dit tout ce qui concerne l'exécution.

Pour bien comprendre un tel office, il est essentiel de distinguer dans l'existence pratique, qui toujours a pour but le progrès, deux sortes de perfectionnement, l'un extérieur et l'autre humain. Quoique tous deux se rapportent à nous, le premier ne concerne que notre situation, tandis que le second regarde notre propre nature. Or, cette situation ne comprenant que les conditions vitales et surtout cosmologiques dans lesquelles nous sommes placés, l'action qui s'occupe de les améliorer est qualifiée de matérielle; tandis que celle qui a en vue le perfectionnement de notre nature est considérée comme étant surtout morale. D'où la division fondamentale du domaine pratique en matériel, qui reste au gouvernement, et en moral, qui revient au sacerdoce, et la séparation des forces sociales vouées au perfectionnement universel, en pouvoir pratique et pouvoir théorique. Quoique le premier soit seul prépondérant, le second lui est cependant supérieur, d'après la prééminence du progrès moral sur l'amélioration physique.

Le perfectionnement direct et spécial de l'ordre extérieur constitue donc le domaine propre de la politique ou de l'industrie considérée comme action de l'homme sur sa planète, en vue de l'améliorer. Car l'activité humaine étant désormais vouée au service du Grand-Être, elle se trouve par cela même détournée de toute destination militaire ou destructrice. Dès lors, le pouvoir pratique s'organise d'après les convenances naturelles des travaux qu'il accomplit, en restant toujours strictement limité à l'exploitation de l'ordre matériel. Spontanément représenté dans la famille par la prépondérance du père, il surgit également des nécessités de l'action collective, dans la cité, qui n'est que l'association politique des familles pour la satisfaction des besoin

matériels. Ce qui suffit pour consacrer ce principe fondamental : *Il n'y a pas de société sans gouvernement ;* car l'organisation hiérarchique de la cité pour assurer par la guerre ou par l'industrie la conservation et le développement de tous ses habitants, étant un fait aussi spontané qu'universel, représente une des conditions d'existence les plus fondamentales de l'Humanité, une loi de l'*ordre* humain.

Quant au pouvoir théorique, il ne participe au nouveau régime politique qu'indirectement : en assurant le progrès spirituel des agents, et par la connaissance complète (qu'il possède seul) de toutes les lois essentielles de l'ordre extérieur, dont la notion sert de base à l'action pratique, sans la dispenser d'études spéciales. Le pouvoir pratique, qui n'aspire qu'à diriger le présent, méconnaît le plus souvent les indications du passé et les nécessités de l'avenir. C'est pourquoi il a besoin de voir confirmer son autorité, si souvent en butte à d'envieuses contestations, par une puissance plus élevée que la sienne et généralement respectée. Cette autorité supérieure est celle des ministres de Dieu, sous le régime provisoire, et des ministres du l'Humanité, dans le régime définitif. Quant au double titre du sacerdoce pour consacrer tous les pouvoirs humains, il ne saurait être douteux, puisque seul, comme interprète et organe direct du Grand-Être, il peut à la fois instituer la liaison du présent avec le passé et l'avenir, tout en éclairant son action. Ce qui établit ce second axiome politique : *il n'y a pas de société sans sacerdoce.* Indispensable à tous pour l'éducation et le conseil, le pouvoir théorique est par cela même seul capable de consacrer les gouvernants, pour les faire accepter, et de protéger les gouvernés en refusant aux premiers, s'ils sont indignes, la consécration qui leur est nécessaire. Il est, dans la société, le modérateur normal de la vie publique, comme la femme, dans la famille, est celui de la vie privée. On peut donc justement le qualifier de pouvoir spirituel, puisqu'il cherche à discipliner les volontés

en agissant sur les sentiments et sur les idées, par persuasion et par conviction, sans jamais recourir à aucune action coercitive ; tandis que le pouvoir pratique, qui ne règle que les actes et qui impose ses décisions par la force, comporte la qualification de matériel. De plus, le pouvoir théorique parlant au nom du passé et de l'avenir, et maintenant la continuité humaine, peut encore être qualifié d'éternel ; tandis que le pouvoir pratique, qui ne s'applique qu'au présent, et qui ne concerne que la solidarité, prend le titre de temporel. Enfin, le premier est universel et le second purement local.

La fonction principale du sacerdoce, dans le régime positif, est l'éducation systématique, c'est-à-dire l'enseignement public et universel du dogme de la religion démontrée. Dans l'état final, l'éducation se décompose en deux phases distinctes : la première, nécessairement spontanée, s'accomplit au sein de la famille exclusivement, sous l'assistance prépondérante de la mère. Elle est surtout affective ou morale, principalement destinée à la culture de l'altruisme, sans négliger le progrès intellectuel ni surtout le développement physique. Dans cette première période, la culture mentale principalement esthétique et toujours subordonnée à l'essor affectif, reste nécessairement empirique : la mère transmet à l'enfant, sur le monde et sur l'homme, tous les renseignements concrets, toutes les notions vulgaires indispensables pour aborder plus tard l'instruction dogmatique, pour laquelle l'initiation intellectuelle de l'enfant est confiée au sacerdoce. De quatorze à vingt et un ans, sans quitter la famille, il doit recevoir dans le temple de l'Humanité l'enseignement abstrait qui l'initie systématiquement à la connaissance de l'ordre universel. Cette instruction proprement dite, qui caractérise la seconde phase de l'éducation positive, résulte essentiellement de l'étude de la hiérarchie encyclopédique formée par les sept sciences fondamentales ou de l'exposition du dogme de la religion

démontrable, précédée par celle des lois générales de la *philosophie première;* elle s'élève donc graduellement de la mathématique à la morale, qui rappelle et concentre toutes les méditations sur la conception finale du Grand-Être.

L'enseignement positif est complet et universel, c'est-à-dire que chaque membre du sacerdoce, ou plutôt chaque prêtre de l'Humanité, conduit progressivement le même auditoire par les sept degrés de l'initiation théorique, et que ses leçons, toujours facultatives et gratuites, sont professées sans distinction de sexe ni de condition. Les femmes devant élever les hommes et pratiquer comme eux la religion démontrée, ont autant besoin de la connaître; et c'est aux prolétaires, privés des moyens d'acquérir autrement l'instruction, qu'un tel enseignement est surtout destiné. Il ne comporte donc de différences secondaires qu'envers chaque sexe, qui subit séparément son initiation.

Cette éducation, qui consiste dans l'apprentissage de la doctrine générale sur laquelle doit reposer la conduite privée et publique, est donc bien réellement la fonction principale du nouveau sacerdoce, non-seulement d'après sa destination propre qui est de transmettre et propager la foi positive, mais aussi parce qu'elle pose les bases de son influence personnelle, domestique ou sociale. Tous les autres attributs, la prédication, le conseil, l'arbitrage, la consécration, le jugement, etc., dépendent en effet uniquement de l'autorité que lui confèrent ses lumières ou sa sagesse, ainsi que de l'ascendant inévitable que lui a conquis l'enseignement d'une doctrine unanimement reconnue comme devant régler l'existence humaine.

Dans sa période spontanée, comme dans sa phase systématique, l'éducation positive enseigne à vivre pour autrui, afin de vivre plus tard par autrui et dans autrui. C'est surtout au nom de ce principe général que le sacerdoce établit pendant l'initiation religieuse, et qu'il doit s'efforcer de faire respecter pendant tout le reste de la vie, qu'il peut

influer sur la conduite publique. Mais il a d'autres moyens encore pour maintenir dans le devoir et réprimer les déviations : c'est d'abord l'admonestation personnelle, secrète, qu'il adresse au transgresseur de la morale positive, puis l'appel à l'opinion publique. Ici, le sacerdoce fait ses représentations au coupable, en présence de sa famille d'abord, et l'engage à modifier sa conduite : c'est l'admonestation domestique. S'il persiste, un blâme public peut lui être infligé ; et s'il persévère dans le mal après cette remontrance et cet avertissement solennels, la répression religieuse doit aller jusqu'à prononcer l'excommunication sociale, d'ailleurs temporaire ou perpétuelle, suivant les cas. Du reste, l'approbation du public, l'assentiment de l'opinion, constituent la seule sanction de cette grave intervention du sacerdoce.

L'action matérielle, coercitive, appartient exclusivement au pouvoir temporel qui, par la législation proprement dite, influe sur les actes et punit les délits ou les crimes. L'emprisonnement, l'amende, la confiscation partielle ou totale et la mort juridique, constituent ses moyens d'agir. Mais quoique cette intervention temporelle doive toujours rester nécessaire, il est permis d'espérer que l'action spirituelle, d'après le progrès intellectuel et moral qu'elle s'efforcera sans cesse de réaliser, deviendra de plus en plus puissante pour diminuer les infractions, et que les délits et les crimes décroissant progressivement, la fréquence et la rigueur des châtiments iront aussi en s'atténuant.

Dans un tel régime, le sacerdoce doit donc renoncer, non-seulement à la domination temporelle, mais même à la richesse. Chaque aspirant aux fonctions théoriques prend cet engagement solennel en recevant le sacrement de la destination. Les prêtres de l'Humanité ne possèdent donc et n'héritent point, fût-ce même de leur propre famille : et de plus, il leur est interdit de tirer aucun profit de leurs travaux quelconques, de leurs leçons ou de leurs livres.

Leur service est entièrement gratuit; c'est pourquoi la classe contemplative doit être nourrie, matériellement soutenue, par la classe active. Ce qui a lieu d'abord au moyen de libres subsides volontairement fournis par les premiers adhérents, et plus tard par l'indemnité pécuniaire régulièrement prélevée sur le trésor public, quand la foi devient unanime. Le sacerdoce ne peut donc posséder en propre, individuellement ou collectivement, ni terres, ni maisons, ni rentes, etc.; devant toujours se borner à conseiller, il ne doit jamais pouvoir commander, même par la seule influence de la richesse, et en dehors de toute action politique.

L'unité indispensable à l'action spirituelle, éternelle et universelle, chargée par conséquent de maintenir la continuité et la solidarité humaines, dépend du groupement hiérarchique de ses organes naturels ou de la constitution propre à la classe sacerdotale. L'ensemble des fonctionnaires théoriques, faisant partie du sacerdoce à des degrés divers, comme aspirants, vicaires, ou prêtres consacrés, est constamment et intimement relié, dirigé, par un organe unique, par un chef suprême, le Grand-Prêtre de l'Humanité, dont le siége éternel est Paris, métropole future de l'Occident régénéré, et qui sera plus tard le centre spirituel de notre Terre. A ce fonctionnaire auguste appartient le gouvernement du clergé positif, et la direction générale du ralliement humain.

Le régime positif se décompose comme le culte, en privé et public, suivant qu'il concerne l'existence individuelle ou sociale. Le régime privé institue les règles de la conduite personnelle et de la vie domestique. La première, au lieu de rester égoïste, comme sous le régime théologique ou métaphysique, doit devenir pleinement altruiste, d'après la règle fondamentale qui prescrit la subordination constante et générale de la personnalité à la sociabilité. Tout en nous appartient à l'Humanité, tout nous vient d'elle : la vie, la fortune, les talents, l'instruction, la tendresse,

l'énergie, etc.; ce que nous lui devons est donc immense, et ce que nous pouvons lui rendre est infiniment petit. Tous ces biens nous sont transmis par les parents d'abord, puis par les maîtres théoriques ou pratiques, enfin par l'intermédiaire continu d'agents divers, dont nous ne connaissons jamais que le plus petit nombre. Il est donc incontestable que chacun de nous ne vit que par autrui ; et, vivre pour autrui devient, pour chacun, dans l'âge qui succède à celui de la préparation, le fondement général de tous les devoirs. Or, d'après l'existence naturelle des penchants bienveillants, d'après la tendance qu'ils ont à s'exercer de plus en plus dans l'état social, enfin d'après la noble satisfaction qui résulte de leur plein essor, cette loi du devoir devient aussi celle du bonheur humain, l'un et l'autre devant résulter de l'exercice continu du dévouement. C'est donc cette règle fondamentale qui fournit le principe de la discipline de nos instincts égoïstes, et qui, sans jamais méconnaître la légitimité de nos besoins réels, systématise la conduite personnelle, en épurant notre moral, sans rendre le corps incapable d'un service social efficace.

Le régime privé règle donc d'abord la vie personnelle, en vue de la vie publique, c'est-à-dire en subordonnant au but social la satisfaction de nos besoins et l'exercice de nos penchants égoïstes. Les plus fondamentaux eux-mêmes, l'instinct nutritif et l'instinct sexuel, sont accessibles à cette indispensable discipline, ce qui fournit en même temps les bases de notre épuration individuelle, et la seule solution à la fois efficace et morale de questions considérées de nos jours comme très-redoutables, l'insuffisance de la production ou l'excès de la population, etc. Si, d'une part, la religion démontrée proclame la nécessité d'assurer à chacun les conditions physiques dont la science biologique reconnaît la nécessité, d'autre part, elle réprouve énergiquement les dilapidations nutritives, les abus privés ou

publics qui dissipent si préjudiciablement les ressources matérielles de la société. De même, au nom d'une morale toujours positive, elle parvient à régler la procréation, en faisant sentir combien une fonction qui a pour seul but légitime d'entretenir l'élément objectif du Grand-Être, doit être subordonnée sous l'aspect physique et surtout moral, à sa destination sociale. Quant à l'instinct destructeur, qui se trouve déjà bien atténué par la réglementation des deux premiers (lesquels exercent sur lui une réaction si puissante), il est encore directement comprimé, comme étant contraire au but sympathique de toute l'existence. Et si la religion positive peut discipliner ainsi les passions fondamentales de la nature humaine, à plus forte raison parvient-elle à contenir nos autres instincts égoïstes, naturellement moins énergiques, et d'ailleurs beaucoup moins exclusifs, surtout l'orgueil et la vanité.

Quant au régime domestique, il concerne principalement les modifications destinées à régénérer la famille. Premièrement, il établit la constitution altruiste du mariage humain, représenté jusqu'ici comme ayant pour but exclusif d'assurer la satisfaction des appétits sexuels tendant à la reproduction de l'espèce. D'après la grande notion de l'existence naturelle des sentiments bienveillants, la religion positive a pu concevoir la régénération de ce lien fondamental, en le considérant désormais comme étant surtout destiné au perfectionnement mutuel des deux sexes, abstraction faite de toute sensualité. D'après sa supériorité morale la femme améliore l'homme en excitant et développant en lui la tendresse. L'homme, au contraire, d'après la prépondérance incontestable de ses qualités pratiques, principales sources du commandement, lui fournit l'appui matériel dont elle a besoin. Il en est de même de l'esprit, dont les facultés, inversement développées, se prêtent un mutuel appui. De là l'efficacité réciproque de cette intime association, qui permet la plus parfaite amitié et la plus

complète identification, en dehors de toute rivalité. Ce but élevé, finalement assigné au mariage humain par la synthèse positive, en fait une obligation morale universelle, à laquelle le sacerdoce surtout ne saurait se soustraire.

Dans le régime positif, la plénitude du lien conjugal, déjà assurée par l'indissolubilité du mariage civil, se trouve encore renforcée par l'institution religieuse du veuvage éternel dont nous avons déjà fait connaître les principales conditions. Quant à sa constitution, la famille doit ébaucher l'organisation plus complexe de la société. La femme y exerçant comme épouse et comme mère surtout, une influence équivalente à celle que développe le sacerdoce envers l'État doit être, comme lui, affranchie de la vie active, et renoncer à tout commandement réel comme à toute possession matérielle. Cette double condition est indispensable à sa prééminence affective. Toute femme doit donc être affranchie du travail extérieur, afin de mieux accomplir au sanctuaire domestique, sur son époux et sur ses enfants, sa noble mission moralisatrice. Mais une telle constitution matérielle ne peut être assurée que d'après le patronage actif de l'homme qui, désormais, doit nourrir la femme sur le produit de son travail. Il est donc l'élément temporel de la famille : c'est lui qui commande, qui agit à l'extérieur, qui gère et qui possède. Aussi sa liberté civile, son influence matérielle, doivent encore être accrues par la faculté de tester et d'adopter. Cette importante disposition, principalement destinée à faciliter la transmission sociale de la richesse et des grandes fonctions temporelles, a en outre une heureuse réaction morale : elle achève de purifier et de consolider tous les liens domestiques, en les dégageant d'une convoitise qui les altère et les souille si souvent aujourd'hui. Le chef de famille ne doit, matériellement, à ses enfants, que ce qui est nécessaire à leur éducation et à leur installation sociale. L'application de ce principe permettra à l'affection filiale ou fraternelle de se

développer librement, sans aucune arrière-pensée de convoitise ni de concurrence réciproque; et la suppression des dots, qui résulte du renoncement de la femme à toute possession matérielle, fera cesser le scandale et le danger des mariages intéressés.

C'est sur des familles ainsi régénérées qu'un sacerdoce respecté étendra son influence moralisatrice, en rappelant à tous leurs devoirs réciproques : aux femmes, qui ne doivent attendre que de l'amour leur ascendant normal, la subordination volontaire envers leurs maris; aux hommes, la protection matérielle de la famille; aux enfants, la soumission respectueuse et dévouée, enfin l'affection fraternelle.

Envers le régime public, ou la politique proprement dite, la régénération positive consiste surtout à substituer la notion du *devoir* à celle du *droit*. Cette modification est même aussi essentielle à son égard que l'est la substitution de la loi à la cause, en ce qui concerne le dogme. Les droits, quels qu'ils soient, individuels ou collectifs, monarchiques ou populaires, théologiques ou métaphysiques, supposent toujours, en effet, une origine surnaturelle, qui peut seule les soustraire à la discussion humaine. Ils ne sauraient donc être conservés dans le régime positif, où des lois naturelles, servant de base à toutes les prescriptions, peuvent toujours être démontrées et surmonter, par conséquent, toute contestation. Les droits, concentrés dans la classe des gouvernants pendant le régime théologique et militaire qui servit à développer les forces sociales, furent très-efficaces pour obtenir une obéissance toujours indispensable : mais, répartis entre les gouvernants et les gouvernés depuis l'époque révolutionnaire, ils sont respectivement devenus aussi rétrogrades qu'anarchiques, et ne tendent plus qu'à perpétuer le désordre social. Le positivisme n'admet donc que des devoirs, de chacun envers tous, suivant la détermination fournie par les lois natu-

relles. Toujours éminemment réelle et sociale, cette doctrine ne peut admettre des droits qui sont toujours essentiellement chimériques et individuels. La souveraineté du peuple, comme le droit divin des rois en fournissent la preuve, puisque ces principes émanent également d'une source théologique pour aboutir de même à l'autocratie personnelle.

Nous naissons chargés d'obligations de toute espèce envers nos prédécesseurs, nos successeurs et nos contemporains; ces obligations sont encore augmentées par tout ce que nous recevons pendant le temps de notre préparation théorique ou pratique : sur quel fondement humain serait donc basé pour nous le droit individuel, qui suppose toujours une efficacité préalable, puisque nous ne pouvons, quelque soit la durée de notre existence, rendre à la société qu'une faible partie de ce que nous en avons reçu? Tout droit humain serait donc absurde, autant qu'immoral, puisqu'il reposerait sur une appréciation erronée, et qu'il nous pousserait à des prétentions égoïstes; la politique positive ne saurait s'appuyer sur ce fondement défectueux. Puisque, de par la science, il n'y a plus de droits divins, mais seulement des lois naturelles, cette notion de droit doit être complétement éliminée du domaine politique, comme exclusivement propre au régime provisoire, théologique ou métaphysique. Une telle doctrine est totalement incompatible avec l'état positif de la raison humaine qui n'admet, en politique, que des devoirs correspondant aux fonctions normales de l'existence collective déterminées par la science sociale. Nous avons assez expliqué déjà comment tous ces devoirs se confondent dans la règle générale *vivre pour autrui :* nous devons rappeler, en outre, le principe social qui prescrit de *vivre au grand jour*, c'est-à-dire de ne rien entreprendre qui ne soit avouable; et qui recommande le respect continu de la vérité, le scrupuleux accomplissement des promesses quelconques, sur-

tout de la parole donnée. C'est là le double devoir admirablement introduit par le moyen âge et qui résume toute la morale sociale.

La vie publique comporte une appréciation distincte, suivant que l'on considère son caractère civique ou religieux. Sous le premier aspect, la Patrie est, comme nous l'avons dit, l'intermédiaire sociologique nécessaire entre la Famille et l'Humanité; mais, pour lui rendre toute son efficacité naturelle, il est indispensable de la ramener à des proportions bien moins considérables que celles des agglomérations excessives résultées des guerres politiques qui succédèrent à la rupture du lien catholique. D'après la notion normale de patrie, qui réduit cette association politique à la cité, entourée du territoire nécessaire à la satisfaction de ses besoins matériels, les républiques futures ne doivent pas excéder ordinairement, en étendue, l'espace occupé par cinq de nos départements actuels, de manière à équivaloir, par exemple, à la Sicile, à la Toscane, à l'Irlande, etc. La vie politique devant être, dans l'avenir, essentiellement industrielle, le travail y remplaçant la conquête et la défense, elle ne saurait se constituer normalement dans des populations plus étendues. Mais dans des États tels que ceux dont nous avons parlé, la vie civique pourra reposer naturellement sur ce double principe habituellement senti et appliqué : *dévouement des forts aux faibles*, *respect des faibles pour les forts*, ou des inférieurs pour les supérieurs, de manière à faire constamment reposer l'harmonie sociale sur les deux penchants altruistes les plus élevés de notre nature, la bonté et la vénération, préalablement développées, ainsi que l'attachement, par la vie de famille. Or, ce grand résultat politique ne peut être obtenu que d'après la division fondamentale, d'ailleurs pleinement justifiée théoriquement, des deux puissances sociales, spirituelle et temporelle. Car on ne peut assurer le dévouement des forts aux faibles que par l'avénement

d'une classe de forts qui ne puissent obtenir d'ascendant social qu'en se dévouant systématiquement aux faibles, d'après la libre vénération que ceux-ci leur consacrent. Tel est le sacerdoce qui, restreint au conseil et dénué de tout commandement, devient l'âme de la vie sociocratique. Son intervention civique est donc principalement destinée à régler les relations entre le prolétariat et le patriciat.

La constitution normale de l'industrie moderne repose en effet sur deux conditions essentielles : la division entre les entrepreneurs et les travailleurs, et la hiérarchie des chefs industriels d'après leurs fonctions, d'où résulte naturellement celle des prolétaires. Cette organisation se trouve complétée par la subordination des campagnes envers les villes. La hiérarchie industrielle s'élève ainsi des agriculteurs aux fabricants, puis de ceux-ci aux commerçants, pour monter enfin aux banquiers, en constituant chaque classe sur la précédente. Ce classement est fondé sur la nature même des opérations respectives, qui, étant de moins en moins directes, exigent successivement des agents plus choisis et moins nombreux, et aussi des conceptions plus générales et plus abstraites, comme une plus vaste responsabilité.

Le *patriciat*, ou la classe des entrepreneurs, doit être assez concentré pour que chaque membre y administre tout ce qu'il peut convenablement diriger de la fortune publique, afin de réduire autant que possible les frais de gérance, et d'augmenter la responsabilité du fonctionnaire. Cette concentration de la richesse est une condition essentielle de son efficacité, car de grands devoirs nécessitent de grandes forces, et d'ailleurs, le plein développement de l'industrie et la satisfaction des besoins sociaux, exigent autant la concentration des capitaux, que la dispersion des produits. Confiance entière et pleine responsabilité, tel doit donc être le double caractère de la nouvelle organisation politique.

La richesse, ou la possession mobilière et immobilière, y reçoit toujours une appropriation personnelle, mais elle est reconnue comme étant sociale dans sa source, et dans sa destination. La création d'un capital quelconque étant toujours un résultat collectif, auquel l'individu a infiniment moins de part que l'ensemble de ses prédécesseurs et de ses contemporains, jamais sa possession ne peut constituer un droit personnel absolu, ou seulement arbitraire. Tout propriétaire n'est qu'un fonctionnaire public, un détenteur responsable, chargé par l'Humanité de gérer une portion de la richesse commune, et obligé de l'employer de la manière la plus profitable à tous. Libéralement dotés par leurs prédécesseurs, les contemporains doivent transmettre à leurs successeurs, l'héritage des générations passées : tel est le principe réel de la coopération sociale, théorique ou pratique. Comme conséquence d'une telle régénération politique, l'hérédité théocratique émanée du régime des castes, et qui s'est prolongée sous diverses formes jusqu'à nos jours, doit être remplacée par l'hérédité sociocratique. C'est-à-dire que le patricien doit choisir librement son successeur, et par conséquent son héritier, même en dehors de sa famille, sous sa responsabilité morale, avec le contrôle sacerdotal et populaire, qui ne peut du reste influer qu'indirectement, par représentation , mais jamais par la force. Ce mode de transmission des fonctions temporelles, ainsi que de la richesse qui en constitue la base, est une application du principe plus général qui, dans le régime positif, fait toujours choisir les fonctionnaires inférieurs, par leurs supérieurs immédiats. Nul ne pouvant être convenablement apprécié, jugé, que par son supérieur réel, les inférieurs, dans une fonction quelconque, sont donc généralement incompétents pour choisir leurs chefs, ce qui écarte entièrement, dans l'état normal, le régime électif, démocratique, ou parlementaire. Ce procédé est, en effet, aussi infidèle qu'immoral, puisqu'il aboutit toujours à l'inconve-

nance des choix, d'après l'incompétence des juges, et à une irresponsabilité déplorable dans une fonction aussi importante.

Le gouvernement temporel proprement dit doit être exercé, dans chaque république sociocratique, par les principaux industriels : c'est-à-dire, d'après la hiérarchie sociale que nous avons indiquée, par les banquiers les plus importants, que la généralité et la difficulté croissantes de leurs relations, commerciales, manufacturières et agricoles, placent au sommet de la série pratique dont les travailleurs forment la base. C'est à eux que, dans les cas de conflit, le sacerdoce, par l'intermédiaire de son organe suprême, devra soumettre les réclamations du prolétariat. « La « classe exceptionnelle, qui contemple habituellement l'a- « venir et le passé, applique alors au présent toutes ses sol- « licitudes, en parlant à ceux qui vivent au nom de ceux « qui vécurent et pour ceux qui vivront (1). »

Quant au *prolétariat*, ses travaux quelconques, sous le nouveau régime politique, prennent nécessairement un caractère social, comme services volontairement rendus à l'Humanité. Cette noble destination, qui relève si efficacement chaque action particulière par le sentiment habituel de sa coopération au bien public, ennoblit l'obéissance autant qu'elle consolide le commandement; car tout ordre véritable, émanant du Grand-Être, ne saurait dégrader celui qui l'exécute. Enfin, cette destination du travail humain développe activement le sentiment social dans des fonctions jusqu'alors réduites à de simples préoccupations personnelles. Toutes les professions utiles deviennent libérales; et le prolétaire cesse d'être un esclave émancipé, pour prendre définitivement dans la société le rang de citoyen. Dès lors aussi, le salaire n'est plus regardé comme payant

(1) *Catéchisme positivisme*, page 303.

la valeur du fonctionnaire, ou comme acquittant le service rendu, mais comme indemnisant seulement le travailleur de la dépense en provisions, matériaux et instruments indispensables à l'accomplissement de sa fonction, à son entretien personnel, ainsi qu'à celui de sa famille. Cette façon nouvelle d'envisager le salaire ne dispense donc aucunement de la gratitude qui revient à tout service réel, ni de l'appréciation spéciale du dévouement et du talent que nécessitent tant d'actes industriels; elle permet, au contraire, de faire pleinement ressortir le mérite de chacun aux yeux de tous, même quand il s'agit des plus humbles travaux, dont quelques-uns exigent trop souvent le risque de la vie. C'est ainsi que devient possible le classement abstrait de tous les hommes, d'après leur valeur intrinsèque, intellectuelle et surtout morale, indépendamment du classement concret résulté de la subordination des professions, et assigné par la situation sociale, ou par la fonction. Ce contraste permanent, librement développé par le sacerdoce, ramènera sans doute les chefs temporels à des appréciations plus judicieuses, et à des dispositions meilleures envers leurs subordonnés, en leur faisant sentir que leur propre élévation peut tenir davantage de leur situation que de leur mérite.

Le sacerdoce fera encore apprécier au prolétariat l'avantage d'une condition où l'absence de responsabilité, et par conséquent de tous les soucis qui s'y rattachent, permet de s'abandonner sans trouble aux douceurs d'une vie de famille désormais convenablement assurée, sous le triple rapport matériel, intellectuel et moral. Les travailleurs reconnaîtront alors que le principal office du patriciat, étant de procurer à tous le paisible essor de la félicité domestique, ils doivent le respecter et le seconder de tous leurs efforts; et ils ne manqueront point d'éprouver une reconnaissance réelle pour de tels services. Les conflits politiques ou industriels deviendront donc moins fréquents : et pour les cas où

ils seront inévitables, le sacerdoce s'efforcera d'obtenir des chefs et des subordonnés le renoncement formel à tout procédé militaire, ou violent, pour vider de tels débats. Désormais, la lutte doit exclusivement s'engager entre la force concentrée ou dispersée, d'après le retrait des capitaux ou le refus du concours, mais ne jamais consister dans la violence exercée sur les personnes; un tel moyen ne devant être usité qu'envers les malfaiteurs. C'est dire que l'institution de la grève, qui forme la principale garantie politique du prolétariat, ne saurait disparaître du régime normal de l'industrie, et que le sacerdoce devra en régulariser l'emploi en déconseillant et blâmant celles qui seraient injustes, en fortifiant de son approbation celles qui seraient légitimes.

Voilà pour l'organisation de la cité; quant à la politique universelle, elle offre deux degrés principaux, suivant que l'on considère les populations régénérées, c'est-à-dire positivistes, ou bien les peuples demeurés étrangers à la vraie religion. Dans le premier cas, l'action politique consiste dans l'extension de l'influence sacerdotale, seule universelle, aux diverses républiques sociocratiques temporellement distinctes et indépendantes, dont elle doit maintenir l'union spirituelle, par la communauté de sentiments et d'opinions résultée de l'identité d'éducation. Cette influence devra même s'étendre à l'adoption de certaines dispositions pratiques, telles que l'uniformité de monnaies, de mesures, de langage, etc., que le sacerdoce pourra seul faire prévaloir universellement, malgré les rivalités locales. L'union des divers États entre eux reposant surtout sur des mœurs uniformes et sur des fêtes communes, sera donc religieuse et nullement politique. Et si quelque gouvernement temporel devenait véritablement oppressif, le sacerdoce, d'après l'influence spirituelle qu'il possède dans chacune des autres républiques, parviendrait toujours, par leur intervention, à ramener les transgresseurs, si ses avis directs demeuraient méconnus.

Envers le second cas, la politique positive consiste dans l'incorporation successive des populations hétérogènes à la religion de l'Humanité. Émanée du centre français, la nouvelle foi s'étendra à peu près simultanément aux quatre autres populations avancées qui, depuis Charlemagne, constituent, avec la France, la République occidentale, savoir : l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne, avec leurs annexes respectives. Viendront ensuite les autres populations monothéiques : les Turcs et les Arabes d'abord ; ensuite les Russes et les Persans ; puis la race jaune, polythéiste ; enfin la race noire, encore fétichique. C'est ce noble prosélytisme extérieur, toujours éclairé, pacifique, bienfaisant et réparateur, qui deviendra la principale occupation collective du sacerdoce positif, quand la régénération occidentale sera assez assurée. Ainsi se trouvera finalement réalisé le vœu de l'unité humaine, par l'extension de la foi démontrable à tous les peuples de la Terre, par la fusion des trois races fondamentales qui offrent chacune un attribut de la sociabilité humaine, respectivement prépondérant, et dont l'association religieuse, en permettant l'exploitation systématique de notre commune demeure, facilitera le perfectionnement définitif de notre constitution cérébrale, en l'amenant à mieux aimer, à mieux penser, et à mieux agir.

---

(1) Je rappelle, en terminant ce résumé trop imparfait de la doctrine positiviste, qu'il ne peut donner une idée suffisante de cette immense systématisation, ni surtout permettre de la juger. Son principal but est de présenter les motifs théoriques de la glorification que j'ai entreprise dans la seconde partie de cet opuscule, et une telle exposition ne saurait aucunement dispenser de recourir aux œuvres du fondateur.

VI

D'après ce qui précède, il est aisé d'entrevoir quel immense changement la religion positive introduit dans le monde, puisqu'elle y renouvelle, en l'améliorant, l'exercice du sentiment, de la pensée, et de l'action. A l'antique égoïsme des motifs théologiques, elle substitue des mobiles sociaux entièrement désintéressés; au lieu du régime arbitraire et confus des volontés surnaturelles, elle introduit la précision des lois démontrables dans l'explication de l'ordre universel; enfin, elle susbtitue, dans la politique, le devoir au droit, l'industrie à la guerre, et fonde entre les sentiments, les idées et les actes, une convergence jusqu'alors inespérée, une incomparable harmonie. C'est donc la plus profonde révolution, et la plus universelle, à laquelle ait encore aspiré l'Humanité.

Mais cette complète révolution n'est pas moins accessible que fondamentale, car la religion qui l'institue consacre, en les développant, tous les éléments nécessaires, toutes les fonctions normales du grand organisme : sa base active, le prolétariat et le patriciat; sa direction théorique, le sacerdoce; son intime et permanente impulsion morale, la femme. Elle établit l'harmonie générale d'après la combinaison systématique de toutes ces forces indispensables. Elle consolide donc la Famille, la Patrie, l'Église, éléments éternels de l'existence sociale; elle rétablit leurs relations nécessaires sur des bases mieux assurées.

Perfectionnant partout l'ordre universel, surtout humain, la religion finale n'apporte pas moins au progrès : elle développe dans tous les sens la nature de l'homme, et dirige ses meilleurs efforts vers la conquête des trésors spirituels

(le beau, le bien, le vrai), seuls véritablement communs et inépuisables. Affranchissant, au nom de la science et de la morale, d'une misère injurieuse, l'immense classe de ceux qui produisent toute richesse, elle ouvre aux travailleurs l'accès de la famille régénérée ; elle étend leur action publique, des plus humbles intérêts de la société, jusqu'à ses préoccupations les plus nobles. Elle donne au gouvernement humain sa véritable force et sa seule dignité, par la moralisation du commandement et de l'obéissance, qui deviennent également un devoir. Enfin, elle assure la liberté, d'après l'ordre, l'indépendance personnelle et le concours social, en séparant à jamais les deux grands pouvoirs théorique et pratique, en étendant l'influence spirituelle, et adoucissant la force matérielle. Surtout elle reconstitue fortement l'Église qu'elle élève à sa plus entière généralité. Et c'est vers ce point, où convergent depuis tant de siècles les plus hautes aspirations de la société, que la religion positive concentre tous ses efforts, pour réaliser le perfectionnement suprême, pour instituer, enfin, l'harmonie recherchée par toutes les préparations antérieures. Conservant du passé ce qu'il eut de beau, de grand, d'organique et de définitif, et n'éliminant de ce saint héritage que ses résultats passagers, ou ses imperfections nécessaires, elle consomme le vœu de l'unité romaine, et de l'universalité catholique ! Elle vient donc prendre la direction générale des affaires terrestres, pour modifier systématiquement les diverses situations contemporaines, qu'elle seule comprend et respecte, et pour les amener au terme définitif de toute évolution humaine. A ce noble labeur, à ce concours suprême, elle convie tous ceux qui, enfants de l'Humanité, aspirent à devenir ses serviteurs en consommant ce progrès final, afin que débarrassés des vices, des erreurs et des faiblesses de l'adolescence, nous puissions aborder notre maturité dans des sentiments, des croyances et une activité véritablement dignes de citoyens de la Terre. Alors plus de haine

funeste, plus de préjugés trompeurs, plus d'agitation ou de défaillance vaine, partout la sympathie, la clairvoyance et la fermeté : partout l'homme tendant à l'homme une main fraternelle, pour exploiter la patrie commune; pour féconder, en la bénissant, cette Terre dont dépend l'existence générale ; pour l'améliorer et l'embellir ; pour en faire un séjour de bonheur et de paix, où chacun puisse accomplir dignement sa véritable destinée, qui est de concourir librement à la conservation et au perfectionnement de l'Humanité.

La synthèse positive concilie donc toutes les nécessités de l'ordre et du progrès : expliquant d'une manière naturelle la succession des mutations humaines, elle démontre la légitimité, la fatalité même, d'un régime rationnel et pacifique qui succède, d'après l'effort de la révolution moderne, au régime catholico-féodal; elle rattache le présent au passé, la république à la monarchie, les progressistes aux conservateurs ; enfin elle rétablit la continuité sociale si longtemps et si dangereusement rompue. Elle vient fermer l'ère des révolutions et inaugurer l'âge béni de la concorde, en rapprochant les personnes, les classes, les partis, les sectes, la races, les tribus, les nations, par une même foi, par un seul amour, le culte de l'Humanité !

Comment marcher, dans le présent, vers ce saint avenir, dont la science nous offre aujourd'hui la promesse, et dont elle nous fait entrevoir l'inévitable avénement? Car, bien que la société ne puisse échapper à ses lois, bien que le terme naturel de son évolution ne puisse être évité, il dépend de nos efforts de devancer le moment du triomphe, et d'atteindre plus tôt le but universel. La religion nous fournit encore ici sa tutélaire assistance.

D'abord, elle ne fait dépendre l'avénement de la foi positive et l'installation du régime pacifique, que des efforts spontanés de ses premiers adhérents. C'est l'action purerement spirituelle qu'ils exerceront sur leurs contempo-

rains, par l'exemple de leurs mœurs, par l'ascendant de leur parole et de leur conduite, par la prédication et par l'enseignement, en renonçant à toute influence matérielle et coercitive, à tout emploi de la force, c'est cette action, dis-je, que reconnaît seule la nouvelle foi, et que doivent exercer ceux qui la professent. Persuasion, démonstration, dévouement, voilà les moyens, les armes uniques qu'ils puissent et veuillent employer pour entreprendre et consommer la régénération moderne, pour faire prévaloir finalement la religion universelle, pour amener le règne de l'Humanité.

Mais après l'influence systématique résultée de l'enseignement religieux, les apôtres positivistes peuvent s'adresser plus directement à l'opinion publique, afin de la faire accéder aux principes de la politique transitoire qui doit conduire à l'installation définitive du régime final. Afin d'ouvrir ultérieurement cette phase préparatoire, dont toutes les bases ont été posées dans le Traité de sociologie (1), leurs efforts actuels doivent amener le public à admettre quelques propositions politiques qu'il faut évidemment faire pénétrer chez tous les esprits actifs, si l'on veut obtenir la seule issue normale de la crise où se trouve engagé l'Occident.

D'abord, les hommes de toutes les opinions et de tous les partis qui veulent sincèrement l'ordre ou le progrès, doivent reconnaître pleinement, aujourd'hui, que la situation est nécessairement transitoire, puisque les conservateurs et les progressistes s'efforcent également d'en sortir, quoique d'une manière différente. Ils doivent reconnaître que cette situation n'est pas le résultat d'un simple accident momentané (la crise de 1789 par exemple), mais

---

(1) Méditer dans la *Politique positive* d'Auguste Comte, l'admirable chapitre consacré à la transition moderne (Ch. V, *Appréciation systématique du Présent, d'après la combinaison de l'Avenir avec le Passé, d'où tableau général de la transition extrême*, pages 362 à 521).

l'effet d'une immense révolution dans les idées et dans les mœurs, qui dure et se développe depuis cinq siècles environ. Et que, dès lors, ils ne peuvent espérer de faire cesser, par des mesures immédiates, un état aussi grave, aussi ancien, qui nécessite un changement toujours lent et difficile dans les opinions et dans les habitudes. De plus, comme le retour aux anciennes croyances et aux vieilles institutions, s'il était possible, ne ferait que replacer la société au point où elle n'a pu se maintenir, et dont elle est partie pour tomber dans la révolution, il est évident que la restauration de l'ancien régime ne présente aucun recours assuré contre le désordre actuel, et qu'il faut, pour en sortir, un système entièrement nouveau, vers l'établissement duquel la politique contemporaine doit tendre de plus en plus.

On n'improvise pas une société : et la modification totale des opinions et des mœurs, de laquelle dépend finalement l'institution du régime nouveau, devant être inévitablement lente et graduelle, il s'ensuit que l'on ne peut aucunement décréter ce régime. L'action politique, les mesures gouvernementales immédiates, sont donc ici tout à fait impuissantes, incompatibles, et l'on doit surtout recourir à l'action spirituelle, qui s'exerce sur les idées et les sentiments desquels dépend la conduite humaine. Cette action n'est pas moins exigée encore par l'extension même des populations à régénérer, et par leur état de liberté, qui implique de leur part un assentiment volontaire, inconciliable avec tout commandement politique proprement dit. C'est pourquoi le conseil philosophique convient mieux à une telle opération que les injonctions temporelles ; c'est pourquoi les libres efforts de chacun pour modifier ses opinions et ses dispositions acquièrent à cet égard une importance capitale, car c'est de cette transformation personnelle et spontanée que dépendent l'avénement du nouveau régime, et la terminaison de la révolution. Voilà ce que doivent méditer et

comprendre tous les hommes qui veulent sortir de la situation présente, les progressistes surtout, puisque seuls ils cherchent activement les conditions de la réorganisation moderne, et que les rétrogrades, restant à l'état passif, gardent exclusivement la défensive.

Ce n'est pas tout encore, et puisqu'une telle situation n'est qu'une transition entre le passé et l'avenir, on doit y respecter sincèrement les forces sociales créées par ce passé (la puissance temporelle surtout, richesse et gouvernement), et les accepter telles qu'il les a réparties, sans renoncer cependant à les modifier, puisque ce changement essentiel est le but même de la révolution. La rénovation consiste, à cet égard, à faire surgir de l'étude rationnelle des forces développées par l'évolution antérieure, la nature des améliorations qu'elles comportent, au lieu de les bouleverser ou de les détruire, par une intervention jalouse et inconsidérée. Pour devenir véritablement progressiste, il faut donc être organique, il faut abandonner les procédés négatifs pour les mesures constructrices, et, au lieu de renverser toujours, se proposer de conserver en améliorant. Enfin il faut renoncer à jouir immédiatement des bienfaits d'une rénovation qui ne saurait être subite, et se contenter, comme l'ont fait nos pères, de travailler pour les descendants.

Voici quelques-unes des mesures générales que de telles dispositions mentales et morales devraient inspirer à l'action politique. Son premier devoir, la plus urgente nécessité de notre temps, c'est de maintenir l'ordre matériel, au milieu du désordre spirituel résulté de l'état révolutionnaire, mais de manière à permettre la rénovation. La divergence des opinions, et l'individualisme des sentiments, augmentant chaque jour, il faut nécessairement contenir le désordre des actes, si l'on veut empêcher la dissolution de l'état social. Un tel résultat dépend certainement aujourd'hui de l'institution générale du gouvernement dictatorial, et du renoncement systématique à toute direction parlementaire.

La dictature n'est autre chose, au fond, que la concentration dans les mêmes mains, du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif : le premier portant de plus en plus sur les intérêts d'ordre matériel et administratif, et de moins en moins sur les choses spirituelles. Que la dictature fasse les lois et les décrets nécessités par la gestion des affaires temporelles; que l'assemblée qui lui est adjointe soit purement administrative, financière, chargée de voter et de contrôler son budget; qu'elle soit choisie par le suffrage universel, pour éviter les intrigues de la richesse et de la capacité; mais que jamais un parlement omnipotent et irresponsable, accaparant toutes les hautes fonctions sociales et tous les pouvoirs, confondant le spirituel et le temporel, n'émette arbitrairement des lois sur la religion, la morale, la philosophie, la science, la politique et l'industrie! Des praticiens appelés à légiférer en matière spirituelle, et des théoriciens pourvus d'une autorité politique pour imposer leurs idées au lieu de les exposer, sont deux choses aussi contradictoires au point de vue de la raison, que menaçantes envers l'ordre et la liberté. La séparation de la théorie et de la pratique, l'attribution à des organes respectifs et indépendants de l'influence spirituelle et de l'autorité temporelle, enfin la concentration de l'action politique au sein d'une dictature exclusivement pratique, telles sont aujourd'hui les seules garanties de l'ordre et du progrès, de la conservation et de la liberté, le seul moyen d'éviter l'arbitraire et la confusion politiques, la lutte et les excès des partis, *l'inquisition* et *la terreur*, qui sont aussi bien le dernier mot de la rétrogradation que de l'anarchie!

En fait, la dictature, sous une forme quelconque, gouverne l'Occident depuis le commencement de l'ère révolutionnaire, c'est-à-dire depuis la fin du XIIIe siècle, où commença la décomposition manifeste du régime catholico-féodal. L'anarchie croissante des opinions exigeait qu'il en fût ainsi; et, en présentant systématiquement ce mode

gouvernemental comme la base nécessaire de la politique contemporaine, le positivisme ne fait que régulariser un état de choses qui existe depuis longtemps. Voici, d'une manière très-générale, quels sont les principes de cette importante systématisation.

Rappelons avant tout que la dictature est indispensable au maintien de l'ordre social, tant qu'il y a divergence dans les esprits, puisqu'en l'absence de principes fixes pour la conduite privée et publique, des agents multiples étant nécessairement divisés, ne peuvent exercer une action coordonnée. Mais elle assure encore son établissement final à un point de vue bien plus important : en subordonnant au pouvoir politique les légistes et les métaphysiciens, la dictature tend à éliminer les classes transitoires, les forces sociales descendantes, qui doivent nécessairement disparaître ; et elle favorise l'avénement des forces ascendantes ou des classes normales, non-seulement en secondant le mouvement industriel et positif qui leur est propre, mais aussi en les préservant de la déviation parlementaire, où les praticiens ne manquent jamais de devenir les subordonnés des théoriciens subalternes, professeurs et avocats. Résultat funeste, surtout au moment où les dépositaires de la fortune publique doivent devenir les véritables chefs temporels de la société, afin de diriger convenablement la grande lutte de l'homme contre le monde extérieur, qui est le but final de la politique humaine. Du reste, sous le régime parlementaire, la dégradation n'est pas moins à craindre pour les prolétaires que pour les chefs industriels, et le parlementarisme démocratique n'est pas moins dangereux, à cet égard, que le parlementarisme bourgeois, puisque l'intrigue (comme on l'a vu dans beaucoup de cas) se substitue aussi bien aux principes, dans la conduite politique du peuple, que dans celle de la bourgeoisie. Tout espoir de rénovation serait donc perdu, si le parlementarisme généralisé arrivait à altérer profondément le proléta-

riat, puisque ce régime n'est autre chose que l'insurrection permanente, que l'émeute systématique des classes transitoires contre l'avénement de l'état normal.

Nécessaire au maintien de l'ordre, la dictature n'est pas moins indispensable au développement du progrès, qui en est l'extension systématique. Voici les principales modifications qu'exige cette institution pour qu'elle arrive à améliorer en conservant. D'une manière générale, l'action dictatoriale doit renoncer à la direction spirituelle, et favoriser la décentralisation administrative.

Sous le premier point de vue, celui de l'abstention spirituelle, la dictature moderne doit donc abandonner toute prétention théocratique, pour prendre ouvertement le caractère sociocratique. C'est-à-dire qu'un tel gouvernement doit s'appuyer, pour agir et durer, non plus sur le droit divin et absolu que dut nécessairement invoquer la direction royale au sortir du moyen âge, et d'après l'influence de la consécration théologique, mais sur l'approbation et le respect des gouvernés, sur la conformité de sa politique avec les besoins et les tendances de la situation sociale, en un mot, sur son utilité, qui est désormais la seule base de toute vraie légitimité. La division réelle, la séparation totale des deux pouvoirs sociaux théorique et pratique, spirituel et temporel, suffiront pour assurer cette transformation. Et leur indépendance se trouvera assez établie, quand la dictature se sera reconnue elle-même comme uniquement chargée de maintenir l'ordre matériel, et qu'elle ne s'attribuera plus que le gouvernement politique proprement dit; quand elle aura institué la pleine et entière liberté d'exposition et de discussion qui est indispensable à la propagation et à l'avénement de la nouvelle doctrine générale qui peut seule terminer la révolution. Outre l'abolition de toutes les mesures restrictives actuellement infligées à la liberté spirituelle, sa complète et indispensable restauration ne peut donc être effectuée que par la suppression des budgets

théoriques (celui des cultes, et surtout celui de l'Université) qui constituent un monopole oppressif en faveur des croyances subventionnées. Tout en respectant scrupuleusement les opinions correspondantes, l'État doit cesser de les salarier. Dans l'exercice de ses attributions politiques et administratives, il ne doit manifester aucune prédilection théorique officielle; comme la loi, et pour lui appliquer l'heureuse formule d'un légiste contemporain, le gouvernement doit être athée, c'est-à-dire qu'il ne doit régler sa conduite politique d'après aucune foi religieuse spéciale, quelles que soient d'ailleurs les croyances personnelles de ses agents. Avec la liberté de conscience, il ne peut y avoir de religion d'État (1).

D'après la suppression des budgets respectifs, le culte et l'enseignement deviendront libres, ce qui sera pour tous deux, mais surtout pour le catholicisme, la condition essentielle de sa transformation finale, ou d'une digne extinction. Le gouvernement tout en ne conservant à cet égard qu'une surveillance administrative et relative aux intérêts d'ordre public, doit cependant retenir dans ses attributions l'*enseignement primaire* qu'il cherchera à développer. Car cette instruction n'est que la vulgarisation gratuite des notions que tout homme doit aujourd'hui posséder, indépendamment de ses opinions quelconques. Par le même motif, il conservera la direction de quelques *Écoles spéciales*, égale-

---

(1) Je ne fais ici qu'énoncer le principe, sans donner aucun développement, renvoyant le lecteur, à cet égard, aux ouvrages d'Auguste Comte. Je dois rappeler seulement que, quant à la liberté de la presse, le pouvoir temporel doit toujours se prémunir lui-même, et sauvegarder les personnes contre les attaques des *bravi* littéraires; et que, quant à la suppression des budgets spirituels, tous les ménagements convenables lui sont recommandés pour sauvegarder les intérêts des fonctionnaires engagés dans les carrières correspondantes.

On trouvera aussi quelques développements relatifs à ce sujet dans la seconde partie de cette notice, c. IX.

ment indépendantes de toute croyance politique ou religieuse, comme les écoles vétérinaires, etc. Hors cela, l'État laisse tout surgir et ne protége rien. Tel est le seul moyen d'instituer réellement la liberté spirituelle (liberté de conscience, liberté religieuse, liberté philosophique, liberté d'enseignement), sans aucun danger pour l'ordre matériel.

D'autre part, étant pourvue de la centralisation politique (réunion des pouvoirs législatif et exécutif), la dictature moderne peut effectuer la décentralisation administrative, afin d'éliminer autant que possible une bureaucratie onéreuse, oppressive, et pour rétablir dans chaque localité, un centre d'activité civique. Surtout, elle doit devenir irrévocablement pacifique, et proclamer le grand fait social de la substitution de l'activité industrielle à l'agitation militaire, du travail à la guerre, et de la solidarité de tous les peuples qui, en tant que membres d'une même famille, et parties d'un seul organisme, ne sauraient rester en opposition réciproque. La dictature devra donc tendre immédiatement à restreindre l'armée dans les limites qu'exige le maintien de l'ordre intérieur, c'est-à-dire à la supprimer en principe, et à la transformer, de fait, en une gendarmerie toujours trop faible pour consommer une oppression générale, mais assez forte pour prémunir le gouvernement contre les émeutes partielles. Telle est la condition expresse d'après laquelle chaque dictature occidentale obtiendra, à l'intérieur, l'assentiment des peuples, et à l'extérieur, la confiance et le respect des gouvernements et des nations.

La politique de l'Occident envers le reste de la Terre, doit être basée sur le même principe, et consister dans l'exclusion de toute oppression, surtout militaire, à l'égard des populations moins avancées. En attendant un prosélytisme direct, toujours éclairé et bienveillant, elle doit donc réduire ses relations étrangères à de simples rapports commerciaux ; et substituer au mépris systématique qu'elle témoigne si injustement aujourd'hui envers les membres at-

tardés de la grande famille humaine, l'appréciation relative et sympathique que nécessite et que mérite leur situation.

En résumé : maintenir énergiquement l'ordre matériel, seconder sagement le mouvement industriel, et faire respecter scrupuleusement la liberté spirituelle, telle est, suivant la foi positive, la tendance qui convient actuellement à la politique occidentale, surtout française, pour entrer dans la voie de la régénération finale. On peut penser que de telles mesures seront convenablement appréciées par les gouvernants : mais comment le public les accueillera-t-il ? Sans aucun doute elles finiront par acquérir la sympathie des masses passives de toutes les opinions, et l'adhésion de l'élite du prolétariat : mais elles provoqueront plus sûrement encore, ainsi que l'a fait déjà la doctrine générale dont elles émanent, l'aversion des meneurs de tous les anciens partis, surtout des parlementaires.

Les vrais révolutionnaires, ceux qui veulent reconstruire la société en dehors du théologisme et de la guerre, trouveront dans le positivisme trop de points de contact avec leurs propres aspirations, pour s'en laisser toujours écarter par les sophismes dont on les abuse aujourd'hui. Ils ne sauraient méconnaître plus longtemps les affinités d'une doctrine qui écarte radicalement l'ancien régime, pour lui substituer un système entièrement conforme aux besoins de la société moderne. La politique positive reprend en effet le mouvement humain où l'avait laissé la Convention, pour le diriger vers son aboutissant normal ; et l'on peut espérer qu'elle sera finalement appréciée de tous les véritables progressistes.

Malgré la déviation anarchique qu'a fait subir aux travailleurs le parlementarisme démocratique, ils peuvent encore être ramenés au véritable esprit de la révolution : car la masse prolétaire est politiquement indifférente, et désire avant tout la réorganisation sociale. Elle tend partout, sous le rapport des institutions, vers l'état l'état pacifique ou in-

dustriel, et, à l'égard des opinions, vers l'état rationnel ou scientifique. Quant à l'élite, qui constitue le prolétariat actif, elle est surtout communiste : dominée par le sentiment social, elle sacrifie trop l'indépendance personnelle au concours public; elle professe donc le meilleur socialisme, mais elle peut être aussi ramenée, puisque, grâce à l'élévation et à la sincérité du sentiment, l'esprit peut y rectifier une aberration purement intellectuelle, et s'élever enfin au positivisme, qui subordonne la personnalité à la sociabilité, sans sacrifier l'indépendance au concours. Il est donc permis d'espérer que le prolétariat, qui constitue aujourd'hui, comme classe, la plus solide et presque la seule espérance de la régénération moderne, pourra satisfaire bientôt à ses conditions essentielles : qu'il renoncera, sous l'influence religieuse de la prédication positiviste, aux grossiers appâts de l'industrialisme, qu'il comprendra l'importance des efforts individuels pour le perfectionnement intellectuel et moral, et qu'il délaissera dès lors l'insurrection et le déclassement comme procédés usuels pour améliorer sa situation.

Pour les conservateurs sincères, c'est-à-dire les riches auxquels il est resté quelque sentiment social, fatigués d'oscillations perpétuelles entre la rétrogradation et l'anarchie, ils finiront sans doute aussi par accorder leurs sympathies et leur confiance à la seule doctrine qui peut et veut, aujourd'hui, concilier à la fois les intérêts de l'ordre et les exigences du progrès. Ils sentiront que la nature rétrograde des principes épuisés qu'ils emploient encore pour guider leur action publique, doit les rendre essentiellement impropres à diriger la politique réelle dans un milieu social dont l'anarchie est primitivement due à l'impuissance de ces croyances elles-mêmes. « Tous reconnaissent aujourd'hui « que notre activité pratique doit cesser de se consumer « en hostilités mutuelles pour développer paisiblement notre « commune exploitation de la planète humaine. Mais nous « pouvons encore moins persister dans cet état d'enfance

« intellectuelle et morale où notre conduite ne repose que « sur des motifs absurdes et dégradants. Sans répéter « jamais le dix-huitième siècle, le dix-neuvième doit tou- « jours le continuer, en réalisant enfin le noble vœu d'une « religion démontrée dirigeant une activité pacifique (1). »

Enfin, le catholicisme ne pourra s'empêcher d'apprécier le positivisme, quand il aura reconnu combien cette doctrine honore et comprend ce qu'il fut autrefois et qu'elle regarde aussi le perfectionnement moral, la culture du cœur, comme le soin le plus important de la vie, comme l'intérêt vraiment prépondérant de l'état social. C'est par là que la religion positive doit espérer d'influer progressivement sur la masse féminine, seule vraiment religieuse, et sans l'assentiment de laquelle la révolution occidentale ne saurait être terminée. Une fois rapprochées du positivisme, les femmes ne tarderont point à l'apprécier, car elles ne sont pas rétrogrades par nature, et ne repoussent l'état révolutionnaire, l'anarchie, que par nécessité, à cause de ses inconvénients moraux, et par suite de leur supériorité affective. Préférant l'état religieux, elles inclineront donc vers la synthèse qui réalise le mieux l'unité humaine, vers la religion la plus parfaite. Quand elles auront assez compris sa supériorité intellectuelle et morale, elles ne pourront adhérer bien longtemps au dogme imparfait et provisoire « qui pro- « clame les inclinations bienveillantes comme étrangères à « notre nature, qui méconnaît la dignité du travail jusqu'à « le faire dériver d'une malédiction divine, et qui érige la « femme en source de tout mal (2). » Nul doute qu'elles n'embrassent alors avec ardeur une foi qui obtient le ralliement humain d'après des motifs plus élevés et des croyances plus fortes, pleinement compatibles avec les aspirations modernes.

---

(1) Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, préface, pages IX et X.
(2) Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, préface, page XIV.

« Afin de mieux incorporer les femmes à la révolution « occidentale, il faut concevoir sa dernière phase comme « devant leur offrir un profond intérêt spécial, directement « relatif à leur propre destinée. »

« Les quatre grandes classes qui composent le fond de « la société moderne durent subir successivement l'ébranle- « ment radical qu'exigeait d'abord sa régénération finale. « Il commença, dans le dernier siècle, par l'élément intel- « lectuel, instituant enfin une insurrection décisive contre « l'ensemble du régime théologique et militaire. L'explosion « temporelle qui devait s'ensuivre surgit bientôt d'une « bourgeoisie qui, depuis longtemps, aspirait de plus en « plus à remplacer la noblesse. Mais la résistance européenne « de celle-ci ne put être surmontée qu'en appelant les prolé- « taires français au secours de leurs nouveaux chefs tem- « porels. Introduit ainsi dans la grande lutte politique, le « prolétariat occidental éleva d'irrésistibles prétentions sur « sa juste incorporation à l'ordre moderne, quand la paix « lui permit une suffisante manifestation de ses propres « vœux. Toutefois, cet enchaînement révolutionnaire n'em- « brasse point encore l'élément le plus fondamental du vrai « régime humain. La révolution féminine doit maintenant « compléter la révolution prolétaire, comme celle-ci con- « solida la révolution bourgeoise, émanée d'abord de la ré- « volution philosophique.

« C'est seulement alors que l'ébranlement moderne aura « vraiment préparé toutes les bases essentielles de la régé- « nération finale. Tant qu'il ne s'étend point jusqu'aux « femmes, il ne peut aboutir qu'à prolonger nos déplora- « bles oscillations entre la rétrogradation et l'anarchie. « Mais ce complément décisif résulte de l'ensemble des « phases antérieures plus naturellement qu'aucune d'elles « n'émana de la précédente. Il se lie surtout à la révolution « populaire, d'après l'évidente solidarité qui subordonne « l'incorporation sociale du prolétariat au digne affranchis-

« ment de la femme envers tout travail extérieur. Sans « cette universelle émancipation, complément nécessaire « de l'abolition du servage, la famille prolétaire ne saurait « être vraiment constituée, puisque l'existence féminine y « reste habituellement abandonnée à une horrible alter- « native entre la misère et la prostitution.

« Le meilleur résumé pratique de tout le programme mo- « derne consistera bientôt dans ce principe incontestable : « *L'homme doit nourrir la femme*, afin qu'elle puisse rem- « plir convenablement sa sainte destination sociale. Ce « catéchisme fera, j'espère, apprécier l'intime connexité « d'une telle condition avec l'ensemble de la grande rénova- « tion, non-seulement morale, mais aussi mentale et même « matérielle. Sous la sainte réaction de la révolution fémi- « nine, la révolution prolétaire se purgera spontanément « des dispositions subversives qui la neutralisent jusqu'ici. « Tendant partout à faire justement prévaloir l'influence « morale, le sexe affectif réprouve spécialement les bruta- « lités collectives : il supporte encore moins le joug du « nombre que celui de la richesse. Mais sa secrète impul- « sion sociale produira bientôt des modifications aussi pré- « cieuses, quoique plus indirectes, envers les deux autres « faces de la révolution occidentale. Elle y secondera l'a- « vénement politique du patriciat industriel et du sacer- « doce positif, en les disposant à se dégager irrévocable- « ment des classes hétérogènes et éphémères qui dirigèrent « la transition négative. Ainsi complétée et purifiée, la ré- « volution occidentale tendra fermement et systématique- « ment vers sa paisible terminaison, sous la direction gé- « nérale des vrais serviteurs de l'Humanité (1). »

---

(1) Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, préface, pages XXXIV à XXXIX. — Plusieurs des considérations présentées dans ce chapitre ont été, en outre, empruntées au *Cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité*, professé en 1860 par M. Pierre Laffitte (Discours de clôture).

C'est d'après cet ensemble d'influences que, malgré leur faiblesse et leur obscurité actuelles, malgré les antipathies du siècle et malgré son indifférence, les positivistes peuvent espérer de mener à fin la grande œuvre de la régénération moderne. Ils vaincront par leur doctrine, qui seule aujourd'hui, parmi toutes les croyances humaines, présente la consistance et l'unité; qui seule possède une véritable puissance, une autorité, puisqu'elle démontre ce qu'elle enseigne, et que sa tradition vénérable remonte sans interruption des derniers résultats du génie positif et de la sociabilité humaine au premier essor de leurs manifestations initiales ; ils vaincront par le dévouement, qui sait lever tous les obstacles ! Animés par l'amour de l'Humanité, armés par la puissance de sa foi, trempés aux sources fortifiantes du courage et de la fermeté civiques, ils feront prévaloir la vraie religion sur l'irréligion contemporaine, pour le salut du présent et le bonheur de la postérité.

DEUXIÈME PARTIE

VIE D'AUGUSTE COMTE.

DEUXIÈME PARTIE.

VIE D'AUGUSTE COMTE.

— « Vivre pour autrui. »
— « Vivre au grand jour. »

I

Je vais essayer, dans cette seconde partie, de retracer les principaux aspects de la vie du fondateur du positivisme. Comme bien on le pense, la grande existence qui s'est consacrée à l'installation de la religion de l'Humanité fut toute de travail et de dévouement. J'en fournirai les preuves, et je ferai connaître en même temps les hautes vertus, les qualités intellectuelles, morales et pratiques qui permirent l'accomplissement d'une telle œuvre. Mais je rappelle encore que je n'entreprends ici qu'une notice, qu'une esquisse insuffisante et bien imparfaite.

Outre les documents laissés par Auguste Comte lui-même, et dans lesquels j'ai largement puisé, je me suis adressé à toutes les sources normales pour obtenir des indications sur ce grand sujet ; et je dois remercier spécialement notre excellente sœur, madame Sophie Thomas, nos confrères MM. Audiffrent, Joseph Lonchampt, J.-B. Foucart, et surtout notre cher et honoré directeur, M. Pierre Lafitte, pour les conseils et les renseignements qu'ils ont bien voulu me donner.

Auguste Comte naquit à Montpellier, le 19 janvier 1798, dans une maison que l'on voit encore aujourd'hui en face de l'église Sainte-Eulalie. Sa famille était dans une condition modeste, entre l'aisance et la pauvreté, son père exerçant l'emploi de caissier à la recette générale du département de l'Hérault.

Madame Rosalie Boyer, sa mère, femme d'un grand cœur et d'un grand caractère, pratiquait ardemment le catholicisme et partageait les opinions monarchiques de son mari. Mais cette double influence ne put empêcher des dispositions très-opposées chez leur enfant, qui, dès l'âge de quatorze ans, se trouvait spontanément dégagé de toute croyance théologique et sans aucune sympathie royaliste. Ce résultat, contradictoire autant que prématuré, dû sans aucun doute à la force d'une organisation cérébrale très-supérieure, peut encore être accessoirement expliqué par le système d'éducation auquel fut soumis le jeune Comte. Au lieu d'être élevé dans sa famille avec son frère et sa sœur, sous la direction maternelle, il était entré de très-bonne heure au lycée de Montpellier, et il avait subi dans cet établissement une influence différente sans doute de celle qu'il aurait éprouvée sous le toit paternel.

Dans le cours de sa vie, Auguste Comte a souvent déploré cette fatalité de ses premiers ans, qui l'arracha de si bonne heure aux salutaires douceurs du foyer et de l'éducation domestiques, pour le priver d'un inappréciable développement affectif. Il sentit profondément tout ce qu'il avait perdu de ce côté, et dans les derniers temps de son existence il exprimait encore à cet égard les plus touchants regrets.

Quoi qu'il en soit, à peine âgé de neuf ans, il figurait comme élève interne au lycée de Montpellier. Bien qu'il n'eût eu jusqu'alors pour tout maître qu'un vieux professeur de lecture et d'écriture qui lui avait appris aussi quelques mots de latin, il avait déjà pour le travail tant d'aptitude et

de volonté, que ses progrès furent rapides et ses succès brillants. A défaut de la culture morale, qu'il est impossible de recevoir dans les éducations de ce genre, il développa tant bien que mal son esprit et son caractère ; car il était aussi rebelle à la discipline scolastique qu'ardent à l'étude, et dans ses débats journaliers avec des maîtres subalternes trop souvent oppressifs et grossiers, il déploya une énergie surprenante, et donna plusieurs fois des preuves de cette intrépidité qui le soutint plus tard dans des luttes autrement sérieuses. Entre autres preuves de courage, nous devons rappeler ici sa contenance pendant la longue et douloureuse opération que lui fit Delpech pour enlever une tumeur qui s'était développée à la région du cou. Quoique bien jeune encore, il supporta cette épreuve avec la fermeté du Spartiate, sans faire un mouvement, sans proférer une plainte, et sans souffrir surtout qu'on lui appliquât aucune entrave.

A douze ans, le jeune Comte avait achevé l'initiation littéraire de ce temps, et dévoré pour ainsi dire toute la substance de l'enseignement qu'on donnait alors dans les établissements d'instruction publique. Le directeur du lycée sollicita et obtint de son père l'autorisation de lui faire commencer les mathématiques ; et l'on ne saurait donner une plus juste idée de la vigueur qu'il déploya dans cette étude nouvelle qu'en rappelant qu'il obtenait à seize ans une des premières places à l'École polytechnique (1) : encore avait-il été forcé d'attendre une année qu'il eût atteint l'âge d'admission. Pendant ce temps, il avait accompli brillamment, comme élève externe du lycée de Montpellier, une mission bien délicate et bien honorable. Son professeur, épuisé déjà par

(1) Il y avait alors quatre examinateurs pour l'admission des candidats, et chacun d'eux produisait une liste. Il y avait donc, en réalité, quatre premiers sur la liste totale des candidats admis. Auguste Comte était le premier sur la liste de M. Francœur, examinateur pour le centre de la France et le Midi.

la maladie à laquelle il devait trop tôt succomber, l'avait choisi pour le suppléer dans son enseignement. L'élève répondit à l'attente du maître, et fit avec un remarquable succès le cours de mathématiques spéciales, ayant alors parmi ses auditeurs plusieurs des surveillants qui l'avaient si rudement éprouvé.

C'est ici le lieu de rendre hommage à une digne mémoire : Auguste Comte eut le rare bonheur, pour ses dernières années d'études classiques, de tomber à un homme aussi éminent par le cœur que par l'esprit, le vénérable Daniel Encontre, ensuite professeur de dogme à la faculté de théologie protestante de Montauban, et qui enseignait alors les mathématiques au lycée de Montpellier. Ce contact fut décisif. Le pasteur Encontre joignait à une nature morale des plus délicates un esprit philosophique nourri de connaissances aussi étendues que profondes, et la rare élévation de son enseignement sut allumer chez son élève la flamme d'un génie qui ne s'éteignit jamais. C'est à lui qu'Auguste Comte dédia le premier volume de sa dernière œuvre, la *Synthèse subjective*, et l'on peut y voir que le temps n'avait rien effacé de la profonde impression que ce noble maître avait faite sur un tel disciple.

Lorsque Auguste Comte arriva à l'École polytechnique (1814), l'esprit républicain y vivait encore, quoique bien atténué déjà depuis la fondation de cet établissement. L'émancipation et le civisme de nos temps héroïques illuminaient d'un dernier reflet la jeunesse de cette époque, et cette influence vint stimuler favorablement les inclinations naturelles du jeune homme. Mais on doit reconnaître que le développement scientifique qu'il reçut à l'École, aussi bien que l'esprit politique qu'il y rencontra, ne firent qu'activer chez lui une évolution déjà commencée, et que, sans déterminer aucunement sa direction philosophique et sociale, cette influence contribua cependant à l'assurer.

Les études mathématiques qu'il achevait avec autant de

facilité que de succès ne l'absorbant pas entièrement, Auguste Comte consacrait aux lectures philosophiques et politiques tout le temps qui lui restait. Les écrits du XVIIIe siècle, les annales de la révolution, les légendes républicaines, l'attachaient surtout fortement; et le témoignage de quelques condisciples encore existants prouve qu'il méditait déjà sérieusement sur les révolutions que présente l'histoire moderne de l'Europe et de l'Amérique, et sur les constitutions qu'elles ont produites. Ainsi s'établissait le contact, la filiation réelle du génie qui doit caractériser notre temps avec ses véritables prédécesseurs immédiats; et déjà se manifestait en lui ce besoin de régénération universelle vers laquelle aspiraient les penseurs et les hommes d'État du dernier siècle, et qui fut l'œuvre de sa vie tout entière. L'initiation scientifique, surtout mathématique, qu'Auguste Comte poursuivait à l'École polytechnique lui faisait, en effet, pressentir la seule voie qui pût alors conduire à la rénovation de l'entendement humain, et le mettait en possession d'une méthode puissante qui fortifiait singulièrement son esprit, et qu'il devait bientôt appliquer à des études plus élevées. En même temps, ses sentiments républicains, excités par l'influence d'un tel milieu, lui faisaient aborder l'étude sociale avec l'ardeur qu'exigeait sa transformation.

Sous les apparences d'une nature physique enfantine et maladive, le jeune Comte, à l'âge de seize ans, avait déjà, suivant le dire de ses camarades de promotion, la raison et la maturité d'un homme : il ne parlait point avec l'ardeur d'un adolescent, mais avec la fermeté d'un citoyen. Cette précocité, cette force d'esprit et de caractère le distinguaient profondément, et il était généralement considéré comme une nature exceptionnelle par ses condisciples et par ses professeurs les plus compétents. Mais à cette supériorité d'intelligence, à cette inflexibilité de caractère, ne pouvait se joindre l'aptitude à la soumission, et l'élève de Daniel Encontre se faisait souvent remarquer par son insubordina-

tion systématique. Des infractions concertées envers les règlements et la discipline militaires (surtout contre le casernement) lui attiraient des répressions fréquentes, sévères, et le firent même priver du grade de caporal que lui conférait son rang d'entrée à l'École (il n'y avait pas alors de sergents parmi les élèves de première année).

Pendant l'été de 1815, il coopérait avec sa fermeté habituelle, dans le bataillon de l'École polytechnique, aux tentatives effectuées par la population parisienne pour défendre contre l'étranger la capitale de la France.

Enfin, en 1816, un événement auquel il ne demeura pas indifférent devint l'occasion du licenciement projeté par le nouveau gouvernement, et appela sur lui des mesures de rigueur. Un répétiteur avait choqué par ses manières impertinentes les élèves de première année ; les anciens prirent fait et cause, et l'on décida que ce personnage était déchu de ses fonctions. En conséquence, une sommation rédigée dans le style conventionnel lui fut aussitôt remise ; elle était ainsi conçue : « Monsieur, quoiqu'il nous soit pé-« nible de prendre une telle mesure envers un ancien élève « de l'École, nous vous enjoignons de n'y plus remettre les « pieds. » L'École polytechnique fut dissoute, et le jeune Comte, auteur et premier signataire de la lettre, fut reconduit dans sa famille par ordre de l'autorité supérieure, et placé sous la surveillance de la police (1).

Cette surveillance ne fut, on le pense, ni gênante ni de longue durée envers un si jeune homme, et qui n'était, d'ail-

---

(1) On a écrit qu'Auguste Comte était entré à l'École polytechnique le premier, et qu'il en était sorti le quatrième. Cela n'est pas exact. Il entra le premier d'une des quatre listes d'examinateurs, l'un des quatre premiers par conséquent, et sortit, comme tous les autres, sans être classé, lors du licenciement général. Dans le premier classement de fin d'année, en 1815, il fut placé au neuvième rang, par suite de son indiscipline et de son inhabileté graphique. Mais l'opinion générale lui accordait la prééminence pour le savoir et la force intellectuelle.

leurs, aucunement suspect de bonapartisme. Mais il en fut autrement de la malveillance que lui suscitèrent ce début polytechnique, son indépendance de caractère et son émancipation d'esprit; car ces antécédents le tinrent pour longtemps éloigné de toute carrière officielle et de toute réussite professionnelle.

Après quelques mois de séjour à Montpellier, pendant lesquels il suivit divers cours à la Faculté de cette ville, Auguste Comte revint à Paris, malgré les instances de sa famille. Comme elle s'opposait à ce départ, elle ne lui fournit alors aucun secours, et ne l'assista que plus tard, au moment de sa maladie cérébrale, quand madame Comte, sa mère, vint à Paris pour le soigner. Mais il ne recula point devant cet obstacle : invinciblement attiré vers le centre de la vie occidentale, il vint s'y fixer sans autre ressource que son savoir et son énergie. Un cœur comme le sien, déjà rempli des plus hautes aspirations, ne pouvait guère s'effrayer d'une misère inévitable ; et le travail, qui fut toujours une de ses plus constantes vertus, lui promettait au moins la subsistance : au pis aller, c'était vaincre ou mourir.

II

Une fois réintégré au foyer de la préparation moderne, et après avoir pourvu aux premières nécessités par un enseignement privé assez incertain dans l'origine, il reprit ses études et ses méditations (1). Mais cette position fut un

(1) A cet égard, on doit une profonde reconnaissance aux deux hommes qui surent alors apprécier assez le jeune philosophe pour le soutenir et empêcher qu'il fût écrasé : MM. Poinsot et de Blainville. Le premier, qui avait

moment si difficile qu'il faillit quitter la France. Le général Bernard, envoyé par le président des États-Unis d'Amérique afin de recruter chez nous un corps de professeurs pour l'École polytechnique que l'on voulait alors fonder à Washington, désirait vivement se l'associer. Il entra en rapport, et lui fit accepter la chaire d'analyse. Heureusement le projet échoua, et le futur auteur de la *Philosophie positive* resta définitivement acquis à sa patrie. A travers mille obstacles, il reprit la route qu'il s'était depuis longtemps tracée, étendant sans cesse le cercle de ses connaissances, complétant ses études en cosmologie, en biologie, en histoire, et voyant de jour en jour grandir en lui le sentiment de la véritable hiérarchie scientifique et de l'harmonie qui allaient bientôt s'établir entre ses aspirations politiques et les tendances positives de son esprit. Mais à ce moment décisif, 1818, lorsqu'il était déjà dans la direction qu'exigeait la rénovation moderne, et qu'il se trouvait pourvu de ses conditions principales, le sentiment social et l'instruction scientifique, l'ensemble des fatalités qui domine chaque existence individuelle le poussa vers un homme qui ne remplissait aucunement ces conditions, et qui faillit compromettre son essor spontané.

Les déclarations qu'Auguste Comte a consignées en différents endroits de ses ouvrages sur ce personnage trop célèbre, et sur la nature des relations qu'il eut avec lui, auraient dû fixer l'opinion à cet égard ; mais les manœu-

---

été professeur d'Auguste Comte à l'École polytechnique, l'avait reconnu dès l'abord pour une intelligence très-supérieure, et le considéra toujours comme tel, à partir de ce moment. C'est surtout à sa justice que M. Comte dut de pouvoir vivre, dès lors et depuis, de l'enseignement mathématique, et c'est à lui qu'il dut de compter, en 1817, un prince de Carignan parmi ses élèves. De son côté, M. de Blainville rendit des services semblables, et ces deux honorables savants s'unirent plus tard pour soutenir Auguste Comte dans sa lutte avec l'Académie des sciences. M. Poinsot le défendit même publiquement au sein de cette assemblée contre les attaques de M. Arago.

vres d'une presse hostile ne l'ont point permis, et l'accord d'écrivains malveillants (révolutionnaires aussi bien que rétrogrades) semble avoir mis hors de doute que le positivisme est une émanation, une bouture en quelque sorte de l'industrialisme saint-simonien. Le fait est grave : car la tentative de Saint-Simon ayant aussi totalement que justement avorté, en ce qui concerne la réorganisation réelle de la société moderne, c'est frapper au cœur le nouveau système que de l'en faire procéder. Voyons donc si cette filiation est légitime?

« Depuis que la situation écarte toute tendance pure-
« ment négative, dit Auguste Comte dans la préface de son
« *Catéchisme*, il n'y a de vraiment discréditées, parmi les
« écoles philosophiques du dernier siècle, que les sectes
« inconséquentes dont la prépondérance dut être éphémère.
« Les démolisseurs incomplets, comme Voltaire et Rous-
« seau, qui croyaient pouvoir renverser l'autel en conser-
« vant le trône ou réciproquement, sont irrévocablement
« déchus, après avoir dominé, suivant leur destinée nor-
« male, les deux générations qui préparèrent et accom-
« plirent l'explosion révolutionnaire. Mais depuis que la
« reconstruction est à l'ordre du jour, l'attention publique
« retourne de plus en plus vers la grande et immortelle
« école de Diderot et Hume, qui caractérisera réellement
« le XVIIIe siècle, en le liant au précédent par Fontenelle et
« au suivant par Condorcet. Également émancipés en reli-
« gion et en politique, ces puissants penseurs tendaient né-
« cessairement vers une réorganisation totale et directe,
« quelque confuse qu'en dût être alors la notion. Tous se
« rallieraient aujourd'hui à la seule doctrine qui, fondant
« l'avenir sur le passé, pose enfin les bases inébranlables
« de la régénération occidentale. C'est d'une telle école
« que je m'honorerai toujours de descendre immédiate-
« ment, par mon précurseur essentiel, l'éminent Condor-
« cet. Au contraire, je n'attendis jamais que des entraves,

« spontanées ou concertées, chez les débris arriérés des « sectes superficielles et immorales émanées de Voltaire et « de Rousseau.

« Mais à cette grande souche historique, j'ai constamment « rattaché ce qu'offrirent de vraiment éminent nos derniers « adversaires, soit théologiques, soit métaphysiques. Tan- « dis que Hume constitue mon principal précurseur philo- « sophique, Kant s'y trouve accessoirement lié ; sa concep- « tion fondamentale ne fut vraiment systématisée et déve- « loppée que par le positivisme. De même, sous l'aspect « politique, Condorcet dut être, pour moi, complété par « de Maistre, dont je m'appropriai dès mon début tous les « principes essentiels, qui ne sont plus appréciés mainte- « nant que dans l'école positive. Tels sont, avec Bichat et « Gall comme précurseurs scientifiques, les six prédéces- « seurs immédiats qui me rattacheront toujours aux trois « pères systématiques de la vraie philosophie moderne, Ba- « con, Descartes et Leibnitz. D'après cette noble filiation, « le moyen âge, intellectuellement résumé par saint Tho- « mas d'Aquin, Roger Bacon et Dante, me subordonne di- « rectement au prince éternel des véritables penseurs, l'in- « comparable Aristote. »

Or, je le demande, à quel titre Saint-Simon pourrait-il entrer dans cette famille d'élite, et de quelle manière a-t-il coopéré, dans la science ou la philosophie, à l'élaboration de la synthèse générale qu'Auguste Comte a construite en résultat de cette préparation séculaire ? Cette question seule devrait suffire pour écarter ici la paternité spirituelle d'un simple littérateur, et résoudre le problème des origines positivistes ; mais les erreurs accréditées de nos jours à cet égard nous obligent d'insister.

D'après l'ignorance actuelle envers les travaux de la grande école philosophique qui caractérise réellement le XVIIIe siècle, et qu'Auguste Comte a si justement réhabilitée (l'école de Diderot et de Hume), une littérature superfi-

cielle qui ne connaît guère, de cette époque, que les critiques de Voltaire ou les déclamations de Rousseau, a pu attribuer à Saint-Simon quelques-uns des résultats de ce temps, et le faire passer, grâce à cette méprise, pour un rénovateur et pour un philosophe. Mais une telle prétention ne saurait être admise, et nous allons démontrer qu'on n'a pu lui fournir quelque apparence de légitimité qu'en donnant en propre à cet écrivain les idées et les aspirations qu'il a empruntées au *grand siècle*, et en lui rapportant, d'autre part, une élaboration scientifique et philosophique ultérieure, à laquelle il fut totalement étranger.

Comme on a pu le voir d'après ce qui précède, le vrai XVIIIe siècle fut loin de borner ses efforts à la destruction de l'ordre ancien. Il eut, au contraire, un sentiment très-énergique de la reconstruction qui devait suivre, et tous ses penseurs, ses hommes d'État les plus éminents, tendirent manifestement vers le régime pacifique et rationnel réservé à la maturité de notre espèce. Tous sentirent que dans l'avenir, l'ordre ancien se trouvant éliminé, l'unité humaine sera rétablie par une foi positive, et définitivement assurée par la paix. Telle est la tendance générale de cette mémorable phase, que Hume et Condorcet ont si admirablement exprimée, et que nos grands types républicains manifestèrent avec tant d'énergie. On peut donc affirmer que la puissante école de Diderot, posa dans les idées comme le grand parti politique qui lui correspond (les dantoniens) institua dans les faits le problème légué par le moyen âge aux temps modernes, savoir : l'établissement d'une foi démontrable et l'incorporation du prolétariat à la société, ou la substitution de la science à la théologie et celle de l'industrie à la guerre. Voilà la double aspiration générale qui fut transmise à Saint-Simon par d'Alembert, son précepteur, ainsi que par le milieu social où il vécut d'abord, et qui développa chez lui ce vague instinct de réno-

vation qui l'agita toute sa vie sans le pousser jamais à aucune réalisation.

Mais malgré d'héroïques efforts, nos pères n'avaient fait que poser, sans la résoudre, une question dont la solution définitive ne pouvait appartenir qu'à notre temps. La nature et le plan de cette opération n'en étaient pas moins indiquées : la réforme des idées devait précéder celle des sentiments et des institutions; et la nouvelle doctrine générale, vu le discrédit théologique, vu l'impuissance métaphysique et l'ascendant croissant de la science, devait prendre pour base, comme l'avaient parfaitement senti ces penseurs éminents, l'ensemble des connaissances réelles; puis, par un pas décisif, étendre aux conceptions sociales elles-mêmes les procédés et les vues de l'esprit positif, de manière à rattacher enfin tous les phénomènes connus au système des *lois naturelles*, et à fournir, par la connaissance exacte de l'ordre universel, une base inébranlable à la nouvelle foi. Cette grande élaboration dépendait donc, en définitive, de la découverte des *lois sociales*, de la constitution de la science qui leur correspond, et de la coordination de tout le système positif en une doctrine systématique, d'après ce terme prépondérant.

Eh bien! je le demande, Saint-Simon a-t-il accompli cette tâche? a-t-il effectué, d'après cette création préalable de la science sociale, la systématisation positive des pensées, des sentiments et des actes humains, c'est-à-dire la synthèse qui doit présider à la régénération des opinions et des mœurs, à la refonte des institutions?... Aussi dépourvu de savoir que de méthode, loin de pouvoir créer cette science, la plus élevée et la plus difficile de toutes, il ne sut même pas s'assimiler les notions cosmologiques et biologiques qui en sont l'indispensable préliminaire. Jamais il n'eut sur l'ensemble des connaissances positives constituées de son temps (mathématique, astronomie, physique, chimie et biologie) que des notions superficielles ou

erronées, et il resta nécessairement aussi étranger à leur véritable esprit et à leurs procédés logiques qu'il était ignorant de leur objet (1). Comment donc aurait-il pu trouver le dernier terme de la série scientifique et créer la philosophie des sciences, puisqu'il n'en possédait pas les premiers éléments; puisque l'esprit abstrait, qui est la condition essentielle de toute construction scientifique et de toute philosophie, lui fit constamment défaut; puisqu'à aucune époque il ne put s'élever à l'état positif en s'affranchissant du théologisme et de la métaphysique, et que jamais il ne comprit l'incompatibilité radicale qui existe entre la science et la théologie, entre la *loi naturelle* et la *volonté arbitraire* (2)? Ce qu'il appelle l'*idée-loi* n'a en effet aucun rapport avec la notion positive de loi. Il est donc possible que cette idée soit identique à l'*idée-Dieu;* mais ni l'une ni l'autre ne représentent, assurément, la notion scientifique de loi naturelle, qui sert de base au positivisme. Les lois réelles quelconques, physiques, intellectuelles ou morales, résultent toujours, comme nous l'avons dit, de la combinaison d'un élément objectif avec un élément subjectif, ou d'une observation développée par un raisonnement, d'un objet fourni par le monde extérieur et d'un rapport saisi et établi par le sujet contemplateur; or cet élément objectif, cette observation, cet objet, n'existent pas plus dans l'idée-loi que dans l'idée-Dieu de nos méta-

---

(1) Dans l'appréciation qui va suivre, nous fournirons à l'appui de notre jugement des citations tirées des écrits de Saint-Simon ou de ceux de ses admirateurs. Comme l'étendue de ces textes est considérable, nous les avons reportés à la fin du volume pour moins couper notre récit, et pour rassembler en un seul tout, les preuves que nous apportons, et qu'il est indispensable de considérer attentivement.

Voir aux *Pièces justificatives*, n° 1, § Ier, *Préparation et capacité scientifiques* de Saint-Simon.

(2) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 1, § II, *Émancipation théologique* de Saint-Simon.

physiciens. Ces idées sont donc purement subjectives et chimériques ; elles n'ont rien de réel ni de positif, rien de commun, par conséquent, avec la notion scientifique de loi naturelle. L'idée-loi n'est pas le positivisme : voilà ce que n'ont jamais compris les adeptes de Saint-Simon.

Du reste, il ne considérait point lui-même les phénomènes sociaux comme formant une catégorie distincte d'événements, et il les confondit sans cesse avec la partie supérieure de l'étude biologique sous le nom de *science de l'homme*. Il n'entrevit donc aucunement que l'existence sociale devait être étudiée séparément et former, par l'introduction de l'abstraction dans l'étude des phénomènes historiques, une science distincte de celle des êtres vivants, aussi bien que de la politique proprement dite, qui n'est que l'art correspondant, et de la morale, ou étude de l'homme individuel. Il se doutait si peu qu'une telle science pût fournir, par la conception systématique de l'Humanité, le principe de la synthèse moderne, qu'il empruntait contradictoirement à la cosmologie et à la théologie l'élément coordinateur de ses dissertations, à savoir *l'attraction universelle soumise à l'action divine* (1). Enfin, il regardait la systématisation générale comme devant être objective et comme devant reposer sur une série concrète d'êtres et de faits, rigoureusement continue. Il n'entrevit donc point que cette coordination ne peut être faite qu'en vue de sa destination, et qu'elle doit rester subjective parce qu'il est aussi impossible de réduire toutes les lois naturelles à une seule que de former une échelle non interrompue des êtres qui les manifestent. Or ce caractère empirique de la tentative saint-simonienne ne la distingue pas moins profondément de la systématisation positive que son incomplète

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 1, § III, *Capacité philosophique* de Saint-Simon.

émancipation, et doit faire admettre également l'irrationalité de son auteur et la divergence totale de ses aspirations.

En résumé, la réorganisation dévolue au XIXe siècle consistait à élaborer d'abord une nouvelle doctrine générale, une philosophie qui pût remplacer la théologie et la métaphysique désormais épuisées, et qui n'est autre que la philosophie des sciences, ou *philosophie positive*, puis à instituer d'après elle une politique également dégagée des motifs théologiques et des procédés militaires, c'est-à-dire à fonder une autre religion, une systématisation nouvelle et complète des pensées, des sentiments et des actes humains. Or Saint-Simon n'a fait aucune philosophie, surtout positive, puisqu'il s'est borné, à cet égard, à associer le matérialisme scientifique au déisme métaphysique ; il n'a institué aucune politique nouvelle, puisqu'il n'est jamais sorti, dans cette direction, de la royauté constitutionnelle ; enfin, il n'a effectué aucune rénovation religieuse, puisque, dans ce sens, il a rétrogradé jusqu'au christianisme primitif. N'ayant pu s'affranchir en philosophie ni en politique, n'étant ni républicain ni savant, il ne pouvait trouver ni même chercher les lois des phénomènes sociaux. La fondation de la sociologie lui était fatalement interdite, et dès lors aussi la première partie de l'opération rénovatrice, la systématisation des idées humaines. C'est pourquoi le complément déductif, la systématisation des sentiments et des actes, ou la réorganisation morale et sociale lui demeura constamment inaccessible. Il avorta donc aussi pleinement en politique qu'en philosophie, et l'*industrialisme* ne fut pour lui que l'atténuation parlementaire du régime monarchique ou militaire, comme le *physicisme*, l'amoindrissement métaphysique du régime mental institué par la théologie. Quant à sa tentative néo-chrétienne, elle ne constitue réellement qu'une dernière contradiction, qui couronne dignement la série de ses inconséquences littéraires.

Saint-Simon n'inventa non plus aucun moyen logique : et l'on comprendra facilement son impuissance à cet égard, si l'on se rappelle son défaut de préparation scientifique. La *méthode sériaire*, que lui attribuent ses apologistes, n'est point un procédé récent, mais un mode d'investigation scientifique aussi anciennement que généralement usité, et qui consiste à rapprocher les faits observés, d'après leurs rapports naturels. Saint-Simon a nommé *série*, comme on l'avait fait avant lui depuis Aristote et même Thalès, ce groupement abstrait des phénomènes, qu'il voulut appliquer maladroitement aux êtres d'après sa constante préoccupation concrète ; mais cet emploi abusif du procédé en question ne saurait constituer une méthode nouvelle. Il en est de même du raisonnement *à priori* et *à posteriori*, dont une admiration concertée a encore voulu gratifier exclusivement ce littérateur. Si l'on entend par là les deux grandes méthodes *subjective* et *objective* dont nous avons parlé, il faut convenir que leur emploi lui est bien antérieur : car nos ancêtres fétichistes usèrent largement de la première, et toute l'évolution scientifique, depuis son origine jusqu'à nos jours, s'est accomplie d'après la seconde. Quant à la *méthode intuitive* ou *par intuition analogique*, dont quelques adeptes lui attribuent l'invention, nous n'avons pu bien comprendre en quoi elle consiste ; mais si c'est l'*abstraction* que l'on veut désigner de la sorte, il est certain que son avénement doit être placé bien plus haut dans l'histoire de la logique humaine, et que peu d'écrivains en firent moins d'usage.

Sous aucun rapport ce personnage ne franchit donc le seuil du nouveau monde philosophique et social ; il ne put jamais se dégager entièrement de l'ancien régime, et on ne lui doit aucun progrès important. Du reste, l'impossibilité où il se trouva toujours d'achever les essais qu'il avait entrepris, fournit la meilleure preuve de son incapacité rénovatrice. Des écrits pompeusement annoncés par lui

comme devant fournir les bases de la réorganisation européenne, d'après la construction d'une nouvelle doctrine générale, aucun ne fut achevé ni même convenablement ébauché. L'*Introduction aux travaux du* XIXe *siècle*, le *Mémoire sur la science de l'homme*, le *Travail sur la gravitation universelle*, sont des programmes incohérents, dépourvus de toute valeur scientifique ou logique; et des quatre traités fondamentaux promis dans la dernière de ces publications, aucun ne fut exécuté ! L'*Encyclopédie nouvelle*, que son auteur proclamait comme l'œuvre capitale du XIXe siècle, n'eut qu'une livraison et se borna, comme ses précédents écrits, à un prospectus emphatique et ridicule. Le *Catéchisme des industriels* resta également inachevé. Enfin, plusieurs autres publications ne peuvent être considérées que comme de simples spéculations de librairie. L'inventeur du *physicisme* a donc failli à l'œuvre de reconstruction, et il dut renoncer de lui-même à la réorganisation qu'il avait promise. Ce déni formel, incontestable, consacre à jamais son impuissance, et nul n'a le droit de le présenter comme ayant résolu le problème ou comme ayant coopéré à sa solution.

Poussé dans la carrière littéraire par les suggestions d'une vanité effrénée, porté vers les questions générales par l'influence de son illustre précepteur et par l'impulsion du milieu révolutionnaire, confirmé dans cette direction par un contact que nous devons ultérieurement indiquer, limité enfin par les préoccupations et les entraves intellectuelles de l'époque où il commença d'écrire, Saint-Simon fit à son début de la littérature scientifique ; comme plus tard de la littérature industrielle, sous l'influence de la réaction pacifique de 1815, entreprise et poursuivie avec tant d'énergie et de dignité par des hommes autrement recommandables que lui, MM. Charles Comte (l'avocat) et Dunoyer (l'économiste) ; et comme plus tard encore de la littérature théologique, sous la pression de la tendance théocratique et de la renaissance déiste des dernières années

de la restauration. Mais en obéissant à ces impulsions diverses, jamais il ne suivit, comme on l'a prétendu, une marche systématique; aucune action ne fut, au contraire, moins réfléchie, moins coordonnée et moins une que la sienne, et nulle part il ne construisit une doctrine proprement dite. La contradiction réciproque de ses divers écrits met cette proposition à l'abri de toute contestation. Il n'est donc pas vrai de dire, avec son école, qu'il ait voulu traiter la question scientifique avant la question politique, ou qu'il se soit refusé « à entrer dans l'examen de la *série temporelle*, avant d'avoir complétement achevé la *série spirituelle.* » Surtout, il est faux de prétendre qu'il ait résolu le problème de la réorganisation moderne, puisqu'il se borna toujours à présenter, en l'altérant trop souvent, l'énoncé qu'en avaient fourni les encyclopédistes.

Sans parler de l'impulsion décisive émanée de Descartes, que l'on doit regarder comme le premier fondateur de la philosophie positive, puisqu'il voulut éliminer la métaphysique de tous les sujets qui comportaient alors une telle épuration pour y substituer la raison scientifique, rappelons seulement les écrits philosophiques et politiques de Fontenelle, de Montesquieu, de Hume, de Diderot, de d'Alembert, de Turgot, d'Adam Smith, de Volney, de Condorcet, etc., qui tous voulaient régénérer la croyance humaine par la science, et réorganiser la société en vue d'une destination pacifique; rappelons enfin les immenses résultats obtenus d'après de tels prédécesseurs, et dans cette direction, par le fondateur du positivisme, et nous aurons fait comprendre la faiblesse, la stérilité totale, le parasitisme constant et la triste défection de l'auteur du *Nouveau christianisme.*

Enfin, la direction littéraire que Saint-Simon essaya de suivre à une certaine époque lui fut si directement imprimée, qu'on ne saurait lui reconnaître aucune initiative à cet égard. Sa conduite lui fut alors tracée, en effet, par

un homme qui appartenait incontestablement au XVIIIe siècle, par ses aspirations et par ses idées : je veux parler du docteur Burdin. Parmi les gens cultivés dont Saint-Simon s'entourait en 1798 se trouvait cet honorable médecin. Animé de l'esprit et du sentiment social propres à la grande école philosophique dont nous avons tant de fois parlé, parfaitement initié aux résultats de la science contemporaine, le docteur Burdin communiqua libéralement à Saint-Simon le résumé de ses aspirations régénératrices. C'est d'après ce programme, certainement remarquable malgré ses lacunes et ses imperfections, qui lui fut trop modestement soumis, et qu'il aurait été lui-même incapable de concevoir, que cet écrivain a fourni la plus grande partie de sa carrière dite philosophique, et qu'il publia des fragments que l'on a trop longtemps regardés comme originaux. Tout ce que nous avons de lui se trouve postérieur à cette communication (1), et l'on y reconnaît partout les pensées, les inspirations, et jusqu'aux expressions textuelles du docteur Burdin, regrettablement délayées dans le fatras littéraire du comte de Saint-Simon. Telle est la source de ces fameuses *idées mères* qui firent considérer ce personnage comme un penseur original, par un public ignorant, quoiqu'il se soit toujours borné à paraphraser seulement quelques-uns des aperçus philosophiques ou politiques qu'il empruntait au XVIIIe siècle. La sensation qu'il produisit de nos jours résulta donc surtout de ce qu'il reprit le langage de ce temps, à un moment où il était si tristement oublié.

Quant aux déductions pratiques que Saint-Simon aurait, suivant ses disciples actuels, tirées d'un préambule théorique aussi imparfait, elles sont nécessairement bien arbi-

---

(1) On peut et doit lire ce document intéressant dans le mémoire de Saint-Simon sur la science de l'homme, préface générale.

traires. On peut dire que le seul perfectionnement qu'il fournit aux théories des économistes est la systématisation de la distinction entre les entrepreneurs et les travailleurs, dont il fit convenablement ressortir l'importance. En général, ses écrits sur l'économie politique sont de beaucoup supérieurs à ses essais philosophiques proprement dits, et l'on y trouve même, sur le régime industriel, des considérations secondaires qui ne manquent pas d'intérêt. Ce qui prouve que la nature de son esprit était bien plutôt active que théorique. Pour le reste, Saint-Simon ne fut ni moins vague ni moins contradictoire en industrialisme qu'en physicisme, et s'il n'avait pas craint de baser la science sur la théologie, il n'hésita pas davantage à l'asservir à l'industrie, c'est-à-dire à placer finalement la pratique avant la théorie. Sa fameuse devise : *Tout par l'industrie, tout pour elle*, suffit pour caractériser cette étrange inversion ; et l'abandon qu'il fit, en construisant sa politique, des principes philosophiques qu'il aurait, suivant ses disciples, posés dans la première partie de sa carrière, n'est pas moins décisif à cet cet égard. Saint-Simon n'établit, en effet, lui-même (comme le font ses disciples actuels), aucune filiation entre ces deux phases de sa vie, et il aborda directement la réorganisation sociale quand les circonstances extérieures l'y poussèrent, sans avoir aucunement satisfait aux nécessités fondamentales d'une telle opération, c'est-à-dire sans avoir construit la nouvelle doctrine générale qui doit servir de base à toute réforme des institutions. Délaissant entièrement cet indispensable préliminaire, il asservit avec une brutalité véritablement choquante l'action théorique à la force pratique : en déclarant que le pouvoir spirituel doit être soumis, moyennant salaire, au pouvoir temporel, il reconnut les chefs industriels comme étant seuls aptes à juger, en dernier ressort, de la valeur des théories qu'ils ne peuvent construire, conserver, ni perfectionner ; et il leur présenta le problème politique, comme consistant à instituer à leur

plus grand avantage les choses spirituelles et sociales. Dangereux et grossier renversement de l'ordre humain, qui, consacrant l'oppression de nos plus nobles attributs par les nécessités inférieures, mettrait la société à la merci de la force brutale et de la richesse effrénée, au lieu de subordonner de plus en plus la puissance matérielle à l'influence morale qui doit sans cesse la modérer, l'éclairer et l'adoucir ! Matérialisme fatal, transmis par Saint-Simon à tous les réformateurs empiriques de notre temps, et qui n'a que trop contribué à pervertir le sentiment et le jugement des masses, quant aux véritables principes de la réforme moderne, où la régération des opinions et des mœurs doit certainement, et sous peine des plus dangereux tâtonnements, précéder de beaucoup la refonte des institutions.

Tel fut, intellectuellement, celui que l'on s'efforce de représenter aujourd'hui, dans des vues mal intéressées, comme ayant institué les bases de la réorganisation moderne. La nature de son intelligence, où la faculté d'expression l'emportait démesurément sur celle de conception, et l'esprit concret sur l'aptitude abstraite ; la superficialité de son instruction, la banalité et la contradiction perpétuelle de ses écrits ; la prétention de résoudre toutes les questions sans remplir aucune condition de compétence ; enfin des dispositions pratiques qui le portaient à allier sans cesse les spéculations financières aux préoccupations théoriques, obligent à le considérer définitivement, non point comme un philosophe, ni même comme un penseur, mais comme un simple littérateur, comme l'un des types les plus entreprenants qu'ait enfantés le journalisme.

Cependant si Saint-Simon ne fut point le précurseur philosophique d'Auguste Comte, peut-être fut-il son initiateur moral, par l'exemple du sacrifice, et par l'ascendant spontané d'une grande vie. On parle beaucoup, en effet, de son dévouement social ; on ose même vanter son civisme ! Or pouvait-il transmettre une foi politique bien

ardente et bien pure, avait-il un sincère amour de la Patrie et de l'Humanité, celui qui put spéculer froidement sur nos désastres publics, durant la crise révolutionnaire, au moment le plus solennel de la défense républicaine, quand la France, qui concentrait alors en elle les destinées du monde, pouvait à tout moment s'abîmer sous l'effort de la conjuration féodale? Que faisait ce zélé citoyen, cet ardent humanitaire, cet intrépide apôtre du progrès, tandis que nos héroïques phalanges couraient à la frontière défendre la patrie et la liberté? IL AGIOTAIT !!!..... pensant, comme il le dit ensuite, qu'il fallait être riche pour devenir philosophe (1).

Sa prétendue carrière scientifique nous offre une égale sincérité, un pareil désintéressement (2).

Enfin, quand une douloureuse fatalité fit échoir le gouvernement de la France au moins favorable des dictateurs militaires que la situation révolutionnaire tendait à faire surgir, quel rôle prit à son égard le philosophe Saint-Simon? Flatteur abject de la puissance du moment, renégat éhonté de la tradition du XVIIIe siècle, on le vit, après avoir *déifié*, dans une adresse menteuse, les principes et les hommes de la révolution, glorifier la rétrogradation théologico-militaire, applaudir au rétablissement des entraves dont la Convention avait déblayé la route du progrès, et insulter à la mémoire de ses plus nobles représentants (3)! C'est alors qu'il proposa son *physicisme*, stratagème libéral qui, sous prétexte d'ordre public, instituait pour les riches l'émancipation intellectuelle et l'exploitation sociale, en réservant aux pauvres les langueurs de l'ignorance et de l'op-

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 1, § V, *Fixité politique* de Saint-Simon.

(2) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 1, § IV, *Désintéressement et sincérité théoriques* de Saint-Simon.

(3) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 1, §§ IV et V.

pression. Là est le véritable esprit du système de Saint-Simon, tel qu'il le conçut toujours, et tel qu'il fut appliqué depuis par les meneurs du libéralisme. Le *physicisme* devint, en effet, l'Évangile philosophique, comme l'*industrialisme* fut le Code politique de cette ploutocratie qui institua la nouvelle exploitation populaire, et qui consomma notre plus funeste mystification sociale La royauté constitutionnelle, en systématisant une telle action, en faisant perdre à notre France le sentiment et l'intelligence de la grande rénovation qu'elle devait accomplir, n'a que trop réalisé le programme de Saint-Simon! Si cet homme avait compris le mouvement moderne, s'il avait eu une foi réelle dans la régénération rationnelle et pacifique à laquelle aspire notre société, si un sincère amour de l'Humanité avait jamais échauffé son cœur, aurait-il ainsi glorifié l'oppression, et systématisé l'obscurantisme, comme moyens de gouvernement? Cette conduite coupable mérite donc une ineffaçable flétrissure! et la force des choses est telle, que les plus exaltés parmi ses admirateurs n'ont pu s'empêcher de formuler eux-mêmes les motifs de son irrévocable condamnation : « A ces vérités, ont-ils dit, se mêlent des erreurs ca-« pitales : un penchant exagéré vers l'autorité ; l'aristocratie « de la science substituée à l'aristocratie de la naissance ; « L'ALLIANCE OUVERTEMENT PRÊCHÉE ENTRE LE CAPITAL ET L'IN-« TELLIGENCE, EN VUE DE MAINTENIR DANS L'ORDRE LA PLÈBE « IGNORANTE ET PAUVRE (1) ! »

Mais cette détestable trahison n'empêcha pas le fondateur de l'industrialisme d'entonner la trompette humanitaire quand le moment fut venu, et de faire alors du socialisme, comme il avait fait de l'obscurantisme. Toutefois, pour apprécier à leur juste valeur ses déclamations néo-chré-

---

(1) Voyez les *OEuvres choisies* de Saint-Simon, précédées d'un essai sur sa doctrine, Bruxelles, Van Meenen et Cᵉ, 1859.—T. I, Introduction, page XXI.

tiennes, on doit se rappeler qu'alors même il continuait d'adorer ardemment la richesse, comme autrefois la puissance militaire, et qu'il voulait mettre la société tout entière à la merci des chefs industriels non régénérés, c'est-à-dire confier le gouvernement général de l'Humanité à des organes qui en sont totalement indignes. Du reste, à cet égard encore, il n'eut pas pas plus d'originalité que de sincérité, puisque ses formules ne sont qu'une reproduction atténuée des thèmes habituels de la prédication catholique, si révolutionnaire à son début, envers l'ordre romain.

Si donc on considère que Saint-Simon fut trafiquant pendant la révolution, qu'il fit, sous l'empire, de la littérature scientifique pour obtenir des récompenses et des sinécures académiques; si l'on tient compte de ses palinodies et de ses contradictions perpétuelles; si l'on se rappelle la dangereuse hypocrisie de son physicisme, et le caractère intéressé de son industrialisme (tentatives qui contribuèrent certainement à faire dévier la révolution et à l'éloigner de son but); si l'on considère qu'il fut toujours spéculateur, et qu'en systématisant l'agiotage moderne, le matérialisme industriel, comme en consacrant à titre définitif le parlementarisme et le déisme, il ouvrit la voie aux plus funestes aberrations de notre temps, on restera convaincu de son indignité mentale et morale, autant que de son incapacité nécessaire, envers la régénération spirituelle et temporelle de l'Occident.

III

Les considérations qui précèdent, quoique générales, devraient suffire pour démontrer que le positivisme ne peut émaner du saint-simonisme ; mais il faut des raisons plus directes encore, pour désabuser les esprits que le journalisme a prévenus, et qui ne se donnent point la peine de comparer les doctrines. C'est pourquoi nous allons descendre, bien qu'à regret, aux faits et aux preuves de détail.

Auguste Comte avait vingt ans quand il entra en rapport avec Saint-Simon. Sa préparation scientifique était complète, et sa foi républicaine, l'élévation naturelle de son esprit, l'avaient depuis longtemps placé au point de vue général que nécessitait la rénovation. Or il s'en fallait de beaucoup que l'inventeur du physicisme fût dans les mêmes dispositions, puisqu'il n'était émancipé ni en philosophie ni en politique, et qu'il manquait autant d'instruction positive que de sentiment social. Il suivait le mouvement libéral depuis 1814 seulement, et faisait alors de la politique constitutionnelle. Mais il mettait dans ses écrits un faux air de XVIIIe siècle, qui leur procurait une originalité relative, et c'est cette apparence qui trompa le jeune Comte. Il crut reconnaître un rejeton du grand siècle et se rallia avec enthousiasme ; l'habileté de Saint-Simon fit le reste (1) ! Voilà comment le fondateur du positivisme devint

(1) « Séduit par lui (dit Auguste Comte), vers la fin de ma vingtième « année, mon enthousiasme, jusqu'alors appliqué seulement aux morts, me « disposa bientôt à lui rapporter toutes les conceptions qui surgirent en moi « pendant la durée de nos relations. Quand cette illusion fut assez dissipée, « je reconnus qu'une telle liaison n'avait comporté d'autre résultat que d'en- « traver mes méditations spontanées, antérieurement guidées par Condorcet,

le secrétaire d'abord, puis le collaborateur, et enfin l'élève du fondateur de l'industrialisme, pour demeurer finalement sa dupe ; car celui-ci, loin de rien céder, intellectuellement ou matériellement, à son prétendu disciple, ne cessa de l'exploiter, sous ce double rapport, en s'appropriant ses premiers travaux.

On s'étonnera sans doute qu'Auguste Comte ait pu se méprendre à ce point; mais il faut considérer d'une part son extrême jeunesse, et de l'autre, se rappeler que la phase impérialiste que venait de parcourir Saint-Simon était alors généralement ignorée, par suite de la constante réserve de sa publicité. Il n'avait en effet, et comme il le dit lui-même, placé ses ouvrages « *qu'en mains sûres*, » et les personnages officiels auxquels il les avait adressés étaient, à ce moment, trop occupés de leurs propres affaires pour signaler au public son brusque changement d'opinion. On ne connaissait donc de lui que ses derniers écrits politiques, ses pamphlets libéraux, et il pouvait se présenter en toute assurance comme ayant assisté en philosophe à la révolution et à la réaction qui l'avait suivie sans y prendre d'autre part que de méditer sur de tels événements. C'est le fruit de cette longue et civique étude qu'il venait offrir à ses contemporains en vue de leur être utile, et pour les mener au port où ils devaient se reposer après tant d'orages. Auguste Comte ne fut pas le seul à croire qu'il en était ainsi ; et bien des gens, aujourd'hui même, n'en sont pas encore désabusés. Car les disciples de Saint-Simon ne se décidèrent à publier les écrits physicistes de leur maître qu'en 1858 seulement, leur première prédication ne s'étant

---

« sans me procurer d'ailleurs aucune acquisition. Tandis que divers contacts « personnels me firent alors obtenir des éclaircissements secondaires, dont « je me plus toujours à proclamer les sources, celui-là resta dépourvu de « toute efficacité réelle, scientifique ou logique. » (*Politique positive*, préface, page XVI, tome III).

appuyée que sur ses dernières œuvres, sur le *Nouveau christianisme* principalement.

Or, que professait ce littérateur, lorsque Auguste Comte vint à lui? En philosophie, le principe de la gravitation universelle soumise à l'action divine, constituait sa dernière explication du monde et de l'homme : soit, un compromis impossible entre les lois de la matérialité et le surnaturalisme. En politique, il avait délaissé l'absolutisme militaire pour le parlementarisme constitutionnel; il prêchait l'application universelle de la constitution anglaise. En économie sociale, il arrivait à l'industrialisme, c'est-à-dire à l'exploitation de la société par les banquiers, les commerçants, les fabricants et les propriétaires, qu'il regardait comme appelés à prendre l'initiative de la réorganisation moderne. Que professa-t-il après sa rupture avec Auguste Comte? Le déisme chrétien! Et pendant leur liaison, que lui vit-on propager?

A peine eut-il subi le contact, ou plutôt l'ascendant du jeune philosophe, qu'on aperçoit son langage changer : il devient moins banal et moins vague ; ses idées se précisent, ses tendances paraissent plus positives. Il semble comprendre un moment la division de la théorie et de la pratique, car il enlève alors aux industriels l'initiative de la rénovation, qu'il rend aux artistes et aux savants. Il abandonne lui-même la direction théorique, qu'il laisse à son *collaborateur*, et suit exclusivement la direction pratique. De 1820 à 1824, il se livre donc à des projets de réforme politique et sociale, sans se préoccuper personnellement de la rénovation spirituelle. Oubliant ou délaissant volontairement son ancien physicisme, il garde à cet égard le plus profond silence, et au lieu de s'appuyer sur cette prétendue base intellectuelle, il accepte pour philosophie de l'histoire, et comme guide politique, l'exposé sociologique fait en 1820, par son jeune secrétaire, dans le journal *l'Organisateur*, sous le titre de *Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne*. Il se

laisse attribuer ce travail, et en incorpore les principaux résultats dans ses autres écrits. Il critique donc et rejette l'adoption de la constitution anglaise, récemment proclamée par lui comme l'unique planche de salut de la société européenne. Il cesse un moment de condamner aussi aveuglément la révolution française ; il blâme et flétrit la déviation militaire qu'il avait tant applaudie ! Il attaque le régime métaphysique, parle de forces sociales positives, intellectuelles et pratiques, de méthode historique. Il fait ressortir la nécessité d'élever la politique au rang des sciences en faisant prévaloir l'observation sur l'imagination, le point de vue organique sur le point de vue critique. Enfin, en 1822, il annonce, *pour la première fois*, la découverte d'une grande loi dans la direction des sciences morales et politiques, *qui doit être aux phénomènes sociaux ce que la gravitation est aux phénomènes physiques*, mais il ne la formule pas : il n'en donne aucun énoncé, il n'en fait aucune explication, il ne se l'attribue pas directement !

Il y a loin de là assurément aux idées exprimées dans le *Mémoire sur la science de l'homme* et dans le *Travail sur la gravitation;* et aucun lecteur impartial ne saurait méconnaître l'influence qu'eut Auguste Comte, dans un pareil changement : car c'est précisément à cette époque qu'il découvrit les lois abstraites de l'évolution sociale, ce qui explique la singulière annonce qu'en put faire son patron. Et si l'on songe à l'impossibilité propre, scientifique et logique, où se trouvait cet écrivain à l'égard d'une semblable découverte, ainsi qu'à l'impuissance où il fut toujours de la déclarer sienne, de la comprendre, de se l'assimiler, de l'appliquer, en un mot d'en tirer un parti quelconque, il sera mis hors de doute qu'il n'y a point participé. Au contraire, la capacité scientifique et philosophique d'Auguste Comte, l'exposition véritablement magistrale qu'il fit, dès le début, de cette découverte fondamentale, les immenses déductions qu'il sut en tirer aussitôt et

depuis, démontrent pleinement que lui seul en est l'auteur.

Cependant l'école saint-simonienne, à l'exception d'un seul de ses membres (1), a toujours revendiqué pour son propre chef l'invention des lois sociologiques qui servirent à fonder le positivisme, et s'est appuyée, pour assurer une telle prétention, sur les déclarations d'Auguste Comte lui-même.

En effet, le jeune philosophe, au plus fort de la fascination exercée sur lui par son prétendu maître, inscrivit en 1824 la déclaration suivante dans l'avertissement dont il fit précéder, dans le troisième cahier du Catéchisme des industriels, la réimpression de son opuscule fondamental (*Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*) en

---

(1) Voici ce que l'on trouve, à cet égard, dans l'introduction aux *OEuvres choisies* de Saint-Simon : « Ce quatrième cahier (du *Catéchisme des industriels*) n'était point destiné seulement à continuer l'exposition des principes politiques et moraux dont le développement avait commencé dans le premier et dans le second cahier, il avait surtout pour objet de rectifier et de compléter l'exposition de politique positive qu'Auguste Comte, qui se glorifiait alors du titre d'élève de Saint-Simon, avait fait dans le troisième cahier avec une clarté et une vigueur de style qu'on regrette de ne point retrouver dans ses autres écrits.

« Comte adoptant dès lors la classification historique à laquelle il s'est longtemps arrêté, considère le progrès de l'Humanité comme s'accomplissant en trois phases : phase théologique, phase métaphysique, phase positive ou rationaliste, et surbordonne les facultés morales et physiques aux facultés intellectuelles.

« Cette façon de former la série historique et cette hiérarchie des facultés humaines qui en était à la fois la conséquence et le principe *paraissaient imcomplètes et fausses à Saint-Simon*, qui tenait à placer sur le pied d'une entière égalité la faculté sentimentale et la faculté rationnelle, dont la combinaison devait, selon lui, former le pouvoir spirituel, tandis que la faculté industrielle constituait le pouvoir temporel.» — (*OEuvres choisies* de Saint-Simon, édition belge, 1859; introduction, pages LXVI, LXVII.)

« A la même époque (1825-1826) Auguste Comte, qui figure parmi les premiers rédacteurs de ce recueil (*le Producteur*), persévère dans la direction étroite où il s'était engagé, *malgré les avertissements* de Saint-Simon, en écrivant le troisième cahier du *Catéchisme des industriels.* » — (*Ibid.* intr., p. CII.)

Bien que cette appréciation ne soit nullement exacte en ce qui concerne la nature philosophique de l'élaboration d'Auguste Comte, ni même l'opi-

lui superposant le titre général bien décisif, quoique prématuré, de *Système de politique positive* :

« Afin de caractériser avec toute la précision convenable « l'esprit de cet ouvrage, quoiqu'étant, j'aime à le déclarer, « l'élève de M. Saint-Simon, j'ai été conduit à adopter un « titre général distinct de celui des travaux de mon maître. « Mais cette distinction n'influe point sur le but identique « des deux sortes d'écrits, qui doivent être envisagés comme « ne formant qu'un seul corps de doctrine, tendant, par « deux voies différentes, à l'établissement du même sys- « tème politique.

« J'ai adopté complétement cette idée philosophique « émise par M. Saint-Simon, que la réorganisation actuelle « de la société doit donner lieu à deux ordres de travaux « spirituels, de caractère opposé mais d'égale importance. « Les uns, qui exigent l'emploi de la capacité scientifique, « ont pour objet la refonte des doctrines générales ; les au-

---

nion de Saint-Simon sur ce travail qu'il qualifia, en 1822, de « pièce fondamentale » dans la préface du *Contrat social*, et qu'il reconnut encore, en 1824, comme « le meilleur écrit qui ait jamais été publié sur la politique générale, » cependant elle ne manque pas d'importance, comme établissant que la direction d'Auguste Comte lui fut constamment propre, et qu'elle n'émana point de Saint-Simon.

L'auteur de l'introduction aux *OEuvres choisies* ne se contente pas, du reste, de cette déclaration; il est si persuadé que les principes et les tendances d'Auguste Comte sont opposés à ceux de Saint-Simon, qu'il écarte totalement leur appréciation de l'analyse très-détaillée qu'il fait des différents écrits de ce dernier. Ainsi, il ne dit pas un mot du *Contrat social*, quoiqu'il ait été publié sous le nom de Saint-Simon, et quoiqu'il en connaisse parfaitement l'existence. Il garde la même réserve à l'égard du troisième cahier du *Catéchisme des industriels*, que les éditeurs des *OEuvres choisies* « n'ont pas cru à propos » de réimprimer, parce qu'il « n'*appartient point à la série des travaux de Saint-Simon.* » Pourquoi ce silence et cette exclusion, si l'opuscule d'Auguste Comte n'est réellement que l'exposition des idées de cet écrivain? Et puisque ses opinions sur la science et l'éducation, ou sur la base théorique du système industriel, ne sont exposées, à ce point de vue, dans aucun de ses ouvrages, pourquoi ne point analyser scrupuleusement le seul écrit qui les présente? Ce fait est assez significatif, je pense.

« tres, qui doivent mettre en jeu la capacité littéraire et « celle des beaux-arts, consistent dans le renouvellement « des sentiments sociaux.

« La carrière de M. Saint-Simon a été employée à décou- « vrir les principales conceptions nécessaires pour permettre « de cultiver efficacement ces deux branches de la grande « opération philosophique réservée au XIXe siècle. Ayant « médité depuis longtemps les idées mères de M. Saint- « Simon, je me suis exclusivement attaché à systématiser, « à développer et à perfectionner la partie des aperçus de « ce philosophe qui se rapporte à la direction scientifique. « Ce travail a eu pour résultat la formation du système de « politique positive, que je commence aujourd'hui à sou- « mettre au jugement des penseurs.

« J'ai cru devoir rendre publique la déclaration précé- « dente, afin que si mes travaux paraissent mériter quelque « approbation, elle remonte au fondateur de l'école philo- « sophique dont je m'honore de faire partie. »

Cette déclaration paraît décisive, il faut en convenir : cependant il est aisé de prouver qu'elle n'établit aucunement la filiation spirituelle d'Auguste Comte envers Saint-Simon, surtout en ce qui concerne la *loi des trois états*, mais qu'elle témoigne seulement de son aveugle enthousiasme, de son excessive délicatesse, et de l'entière captation dont il était victime.

Premièrement, Auguste Comte n'attribue point explicitement ou implicitement à celui qu'il proclame son maître, la découverte des lois sociales : il ne mentionne point, quoiqu'on l'ai dit et imprimé, la loi d'évolution intellectuelle, comme étant une des idées mères de cet écrivain, et ne lui reconnaît pas davantage celle de l'activité pratique, ni la loi du classement positif des conceptions humaines, qui est le complément nécessaire de la première. Tout ce qu'il dit sur ce qu'il croit devoir à Saint-Simon, peut et doit s'entendre de la communauté des tendances et du but, malgré

la divergence des moyens, divergence qu'il constate, et qu'il maintient, tout en la regrettant.

En second lieu, le *maître* établit plus formellement encore l'originalité des idées de son disciple et leur incompatibilité avec les siennes propres, dans une déclaration non moins importante qui précéda, dans le même opuscule, l'avertissement que nous venons d'apprécier. Il dit :

« Ce troisième cahier est de notre élève, M. Auguste « Comte. Nous lui avions confié, ainsi que nous l'avions an- « noncé dès notre première livraison, le soin d'exposer les « généralités de notre système : c'est le commencement de « son travail que nous allons mettre sous les yeux du lec- « teur.

« Ce travail est certainement très-bon, considéré du point « de vue où son auteur s'est placé; mais il n'atteint pas « exactement au but que nous nous étions proposé, il n'ex- « pose point les généralités de notre système, c'est-à-dire, « il n'en expose qu'une partie, et il fait jouer le rôle pré- « pondérant à des généralités que nous ne considérons que « comme secondaires.

« Dans le système que nous avons conçu, la capacité in- « dustrielle est celle qui doit se trouver en première ligne; « elle est celle qui doit juger la valeur de toutes les autres « capacités, et les faire travailler toutes pour son plus grand « avantage.

« Les capacités scientifiques, dans la direction de *Platon* « et dans celle d'*Aristote*, doivent être considérées par les « industriels comme leur étant d'une égale utilité, et ils « doivent par conséquent leur accorder une considération « égale, et leur répartir également les moyens de s'ac- « tiver.

« Voilà notre idée la plus générale; elle diffère sensi- « blement de celle de notre élève, qui s'est placé au point « de vue d'Aristote, c'est-à-dire au point de vue exploité de « nos jours par l'Académie des sciences physiques et ma-

« thématiques : il a considéré par conséquent la capacité « *aristoticienne* comme la première de toutes, comme de- « vant primer le spiritualisme ainsi que la capacité indus- « trielle et la capacité philosophique.

« De ce que nous venons de dire, il résulte que notre « élève n'a traité que la partie scientifique de notre sys- « tème ; mais qu'il n'a point exposé sa partie sentimentale « et religieuse : voilà ce dont nous avons dû prévenir nos « lecteurs. Nous remédierons autant qu'il nous sera pos- « sible à cet inconvénient dans le cahier suivant, en pré- « sentant nous-même nos généralités.

« Au surplus, malgré les imperfections que nous trou- « vons au travail de M. Comte, par la raison qu'il n'a rempli « que la moitié de nos vues, nous déclarons formellement « qu'il nous paraît le meilleur écrit qui ait jamais été pu- « blié sur la politique générale. »

Il est impossible de caractériser plus nettement l'opposition fondamentale qui a toujours existé entre le positivisme et l'industrialisme, et cette déclaration nous paraît décisive. Oui, Auguste Comte place, *dans le travail de rénovation, et pour effectuer la reconstruction de la doctrine générale*, la capacité scientifique (c'est-à-dire la méthode et l'esprit positifs) avant la capacité sentimentale et religieuse, et surtout avant la capacité industrielle, la régénération des opinions avant la réforme des institutions, la systématisation des idées avant celle des sentiments et des actes, en un mot, la conception avant l'exécution : par le seul motif qu'il faut savoir afin de pourvoir. Oui, il reprend la direction d'Aristote, dont il est le véritable disciple! Mais il diffère aussi profondément que possible de Saint-Simon, qui, certainement, n'est point son maître.

Mais pourquoi celui-ci, sentant et appréciant cette divergence, voulut-il présenter un tel rival comme son élève, et s'approprier des travaux aussi opposés aux siens?... Là est sa faute, et la preuve de sa prévarication.

Une première fois, en 1820, il s'était fait attribuer, comme nous l'avons dit, une très-remarquable appréciation historique d'Auguste Comte sur l'ensemble du passé moderne. Bientôt après, 1822, il s'était magistralement emparé du mémorable opuscule où, pour la première fois, celui-ci exposait la grande découverte sociale qu'il venait d'accomplir, et le plan de rénovation qu'elle lui avait inspiré. Pour cela, le *maître* avait simplement superposé au titre spécial et modeste de l'ouvrage (*Prospectus des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, par Auguste Comte, ancien élève de l'École polytechnique) cette étiquette pompeuse et mensongère : *Du contrat social*, par Henry de Saint-Simon. Cependant la seule part qu'il avait prise à cette mémorable publication qu'il qualifiait avec raison de pièce fondamentale, c'était de l'avoir, sans aucun scrupule, annoncée aux industriels, dans une courte préface, comme une exposition de *la partie scientifique de son système!* exposition dont il avait chargé son jeune collaborateur (il ne l'appelle point son élève, et Auguste Comte lui-même ne prend pas encore ce titre). Mais quel était donc ce système dont parle ici Saint-Simon? Ce n'était point le physicisme, assurément, puisqu'il l'avait complétement abandonné, dissimulé, et que d'ailleurs, comme nous l'avons démontré précédemment, il diffère trop profondément du positivisme, même à l'état naissant, pour que celui-ci puisse en être considéré comme le résumé ou le développement. Sans aucun doute c'était l'industrialisme. Or puisque son inventeur qui, depuis 1814, ne s'était occupé que de polémique, n'avait élaboré aucune systématisation théorique, surtout positive; puisqu'une telle construction n'existe nulle part dans ses écrits, et qu'il fut toujours incapable de l'effectuer, comment osait-il présenter, comme le résumé d'opinions scientifiques qu'il n'avait point, l'œuvre de son soi-disant collaborateur?.... Cette action déloyale, ce détournement intéressé de la pensée d'autrui, qui, pour

nous, représente un des plus coupables abus de confiance, appellent sur son auteur un blâme bien sévère! Et ce n'est point avec plus de justice que l'école soutient cette prétention déloyale. Si le positivisme est la partie scientifique de l'œuvre de Saint-Simon, s'il s'y rattache à un degré quelconque, pourquoi les saint-simoniens le repoussent-ils? pourquoi l'attaquent-ils? pourquoi ont-ils constitué leur système en dehors de cette base nécessaire, avant qu'elle fût élaborée? comment sont-ils parvenus à des conclusions diamétralement opposées aux siennes? pourquoi leur dogme est-il métaphysique et non point scientifique?

Mais en 1824, alors que Saint-Simon, incapable de toute transformation positive, retournait de plus en plus au déisme métaphysique; bien qu'il connût depuis deux ans le travail d'Auguste Comte; bien qu'il l'eût publié et annoncé depuis comme le manifeste de ses propres opinions en sociologie, il le fit réimprimer dans son catéchisme économiste, pour le désavouer presque immédiatement. Qu'est-ce autre chose, en effet, qu'un complet désaveu des principes de la philosophie et de la politique positives, que ce projet de constitution qu'il publia dans le quatrième cahier du *Catéchisme des industriels*, comme l'exposition générale de son système, en rectification des opinions de son disciple? Je laisse à chacun le soin d'en juger :

— « *R.* Voici notre réponse à votre première interroga-
« tion; elle mérite de fixer toute votre attention, car elle
« est un résumé relatif à la question la plus importante que
« vous puissiez nous adresser.

« La royauté héréditaire, dans l'ordre de primogéniture,
« est l'institution fondamentale des grandes sociétés poli-
« tiques actuelles;

« Le Collége scientifique suprême, composé de la manière
« que nous avons indiquée ci-dessus, forme le conseil ini-
« tiatif de S. M.;

« Les projets arrêtés dans le conseil initiatif sont envoyés « à l'examen de l'Académie des sentiments et de l'Académie « des raisonnements.

« Ces projets, après avoir été examinés par l'Académie « des raisonnements et par celle des sentiments, sont pré- « sentés, avec les observations faites par ces deux acadé- « mies, au Conseil administratif suprême.

« Le Conseil administratif suprême se compose des in- « dustriels les plus importants. Ce Conseil est composé des « industriels : d'abord, parce qu'ils sont, de tous les Fran- « çais, ceux qui ont fait preuve de la plus grande capacité « en administration ; ensuite, parce qu'ils sont les repré- « sentants naturels de la classe industrielle qui forme l'im- « mense majorité de la nation ;

« Ce Conseil est chargé de faire tous les ans le projet de « budget, et de vérifier si les ministres ont employé con- « venablement les sommes qui leur ont été accordées par le « budget précédent ;

« Ce Conseil alloue, dans son travail sur le budget, les « sommes qui lui paraissent convenables pour l'exécution « des projets qui ont été soumis à son jugement, et dont la « réalisation lui paraît utile ;

« Le projet de budget, ainsi élaboré, est remis au conseil « des ministres, qui, d'après les ordres du Roi, le présente « aux chambres et en poursuit l'exécution dans tous les « détails. » (Saint-Simon, 4e cahier du *Catéchisme des industriels.*)

Qu'est-ce que cette élucubration constitutionnelle, résumé des idées les plus avancées et des aspirations les plus hautes de Saint-Simon, dernier mot de son action rénovatrice en 1824, peut avoir de commun, je ne dis pas avec le positivisme constitué et tel que nous l'avons ébau-

ché au commencement de cette notice, mais avec l'opuscule fondamental qui fut la première pierre de cette immense construction? Et comment pourrait-elle légitimer cette étrange assertion du fondateur de l'industrialisme : « Ce travail, *dont nous avons jeté les bases*, et dont nous avons confié l'exécution à notre élève Auguste Comte, exposera le système industriel *à priori*, pendant que nous continuerons dans ce catéchisme son exposition *à posteriori?* » Qu'on y regarde d'aussi près que l'on voudra, et la comparaison attentive du *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, ou du 3e cahier du *Catéchisme des industriels* avec ceux qui le précèdent, et surtout avec le suivant, mettra de plus en plus en évidence la divergence radicale, ineffaçable, qui exista toujours entre les opinions d'Auguste Comte et celles de Saint-Simon. Tandis que le premier éliminant les conditions essentielles de la civilisation catholico-féodale, proposait de réorganiser la société en substituant la science à la théologie et l'industrie à la guerre, le second conservant le déisme et la royauté, c'est-à-dire les principes fondamentaux de l'ancien régime, n'en présentait qu'une atténuation arbitraire. Des comités pratiques et des comités théoriques, ou l'introduction du parlementarisme dans l'industrie et l'extension du régime académique à tout le monde spirituel; des industriels dans le parlement, des théologiens et des mécaniciens dans l'académie; l'asservissement de tous les organes théoriques aux fonctionnaires pratiques commandés par un chef militaire, le roi : tel est le plus grand effort de rénovation auquel cet esprit médiocre et parasite ait pu s'élever finalement. Dès lors il n'est plus permis de confondre sa ridicule tentative avec la vaste synthèse élaborée par Auguste Comte, et sans même invoquer contre lui la rétrogradation décisive instituée par le *Nouveau christianisme*, on peut attendre désormais de tous les appréciateurs compétents et honnêtes qu'ils reconnaissent enfin l'abîme qui

sépara toujours le positivisme du saint-simonisme (1).

Mais puisque cette doctrine s'est élevée en dehors du positivisme naissant, et sans attendre que sa base théorique fût achevée ; puisqu'il a surgi en contradiction formelle avec son principe logique fondamental, qui prescrit de systématiser les idées avant les sentiments et les actes ; puisqu'il n'admit et n'appliqua jamais aucune des conceptions, même les plus essentielles, de la philosophie positive, pourquoi Saint-Simon et ses disciples se sont-ils obstinés à revendiquer pour eux l'origine de ce système? C'est que la faveur qui fut accordée de 1820 à 1824 aux publications collectives de ce littérateur par un public d'élite était due surtout aux écrits qu'Auguste Comte y insérait, et que même l'assistance matérielle qui fut alors offerte à Saint-Simon par un éminent industriel était spécialement destinée à l'élaboration de la *Politique positive !* Voilà pourquoi le fondateur de l'industrialisme, tout en suivant une marche opposée à celle de *son disciple*, fit en sorte de se rattacher ses travaux, et pourquoi ses adeptes imitèrent plus tard cette conduite, quand ils se furent constitués en secte religieuse.

---

(1) L'asservissement du spirituel au temporel et la confusion des deux pouvoirs sociaux théorique et pratique, ont été consacrés par Saint-Simon en termes formels :

« **UNION GÉNÉRALE**

« DES CAPACITÉS INDUSTRIELLES ET SCIENTIFIQUES.

« (L'objet de cette union est l'établissement du régime industriel.)

— « Les industriels et les publicistes forment deux comités séparés.

« Le comité des industriels administre les fonds de la société.

« Les travaux que les publicistes désirent publier sont soumis à l'examen « de ce comité, et *ne peuvent point être imprimés sans son consentement.* »

. . . . . .

« Le comité des publicistes fera un premier examen des travaux scienti- « fiques *qui auront pour objet l'établissement du système industriel.*

« Ce comité jugera ces travaux en première instance, c'est-à-dire il les re- « jettera, ou bien il les présentera au comité des industriels pour en obtenir « *la permission et les moyens de les faire imprimer.*

« Tous les savants, artistes et littérateurs de France et des pays étrangers

On sait par quel sophisme ils essayèrent d'incorporer le positivisme au saint-simonisme, malgré son incompatibilité radicale, et comment ils accommodèrent le régime des lois naturelles avec celui des volontés arbitraires. Ayant décrété l'identité de l'*idée-loi* et de l'*idée-Dieu*, ils purent attribuer à l'auteur du *Nouveau christianisme* la découverte des lois sociologiques, et consommèrent cette spoliation en repoussant leur véritable inventeur comme plagiaire et comme hérésiarque (1829).

Mais les contemporains ne se sont point mépris à cet égard, et ce n'est pas à Saint-Simon qu'ils rapportèrent les encouragements ou les attaques que suscita la première ébauche de cette grande rénovation. Les opuscules d'Auguste Comte causèrent une sensation profonde dans le monde intellectuel, à une époque où la réorganisation spirituelle était encore à l'ordre du jour et préoccupait tous les bons esprits. Son début social lui attira donc des approbations aussi remarquables que diverses, parmi lesquelles nous devons mentionner surtout celles du grand Carnot et du ministre de Villèle. C'était bien encore à Auguste Comte, et non point à son prétendu maître, que s'adressait l'appréciation

---

« seront invités par la société à lui communiquer ceux de leurs travaux *qui* « *auront pour objet l'établissement du système industriel.*

« Etc..... (*Catéchisme des industriels*, 2e cahier, 1824.)

Il résulte de là que Saint-Simon n'a jamais compris ni admis la division de la théorie et de la pratique, la séparation des pouvoirs spirituel et temporel, qui est la base essentielle de la réorganisation moderne; que de plus il reconnaissait lui-même n'avoir point construit la nouvelle doctrine générale ni le système politique correspondant, puisqu'il conviait à cette œuvre les savants et les artistes européens; qu'enfin il méconnaissait totalement la nature et les conditions d'une telle opération, puisqu'il la considérait comme devant résulter d'efforts multiples, de discussions académiques, de votes par assis et lever, etc., tandis qu'une *synthèse* ne peut jamais être effectuée que par une seule tête, pour passer ensuite dans toutes les autres, si elle est admissible.

Que signifient donc les efforts des disciples actuels de Saint-Simon pour le représenter comme ayant construit le système philosophique et politique de l'avenir?

que M. de Lamennais produisit dans le *Mémorial catholique*, en février 1826, sur la restauration positive du pouvoir spirituel ; c'était bien à sa philosophie, et non pas au *Nouveau Christianisme*, que Benjamin Constant lançait l'anathème du libéralisme, et que la plupart des écrivains émancipés de ce temps prétendaient se rattacher ; c'est à elle, enfin, que Saint-Simon dut les sympathies et la protection d'un homme véritablement élevé, M. Ternaux, que la fortune n'avait point détourné des devoirs civiques et des préoccupations sociales. Eh bien ! il faisait une telle différence entre l'industrialisme et le positivisme, entre Auguste Comte et Saint-Simon, qu'il en vint, en 1824, à refuser à ce dernier son assistance pécuniaire pour toute autre destination que l'élaboration de la *Politique positive*. C'est ce qui détermina, dit-on, la tentative de suicide du 9 mars 1823; mais c'est ce qui amena certainement la réimpression de l'opuscule fondamental d'Auguste Comte dans le *Catéchisme des industriels*, réimpression qui autrement resterait inexplicable, d'après la divergence de cet écrit avec les autres parties du recueil.

Après sa rupture avec l'auteur du *Nouveau christianisme*, Auguste Comte eut encore des relations avec M. Ternaux, et en reçut plusieurs fois des bienfaits. Sa reconnaissance en demeura si vive qu'il devait, après bien des années, consacrer cette noble assistance en dédiant au grand industriel français le dernier volume de sa *Synthèse subjective* relatif à la systématisation finale de l'action collective de l'homme sur le monde extérieur ou à l'industrie positive. Outre cette protection directe, il reçut encore à cette époque des marques très-explicites de sympathie, sinon d'ahésion, envers l'esprit général de sa philosophie. Sans parler des démarches de J. B. Say et d'autres publicistes éminents, nous rappellerons qu'au moment où il fut question de créer une inspection du commerce et de l'industrie (1827), une pétition chaleureusement apostillée

par MM. Poinsot, J. B. Say, Charles Dupin, Ternaux, Guizot, etc., demandait cette fonction pour Auguste Comte, dont les signataires attestaient également le mérite théorique et pratique.

Au reste, les hommes qui n'hésitèrent point, malgré l'évidence, à contester à Auguste Comte la découverte des lois sociales et l'originalité de sa fondation philosophique, ne devaient pas respecter davantage sa réputation privée. Ils le représentent donc habituellement comme ayant aggravé son larcin théorique par la plus noire ingratitude envers celui qu'ils désignent comme son maître et comme son bienfaiteur. Un intraitable orgueil, qui, selon eux, aurait porté le jeune philosophe à ne reconnaître ni *supérieur* ni *égal*, une sécheresse de cœur qui lui interdisait toute affection privée ou publique, seraient les motifs réels de cette double trahison. C'est du moins ce qui ressort des dires mis en circulation par l'école saint-simonienne, et qui sont acceptés et propagés par le journalisme ; c'est ce qui résulte surtout d'une réponse faite à Auguste Comte par M. Michel Chevalier, dans *le Globe* du 13 janvier 1832. Or la fascination qu'exerça Saint-Simon sur son jeune secrétaire résulta certainement plutôt de ses dispositions naturelles à l'enthousiasme et à la vénération que de la supériorité réelle du maître et de son ascendant théorique, puisqu'elle aboutit seulement à lui faire attribuer à ce littérateur les conceptions initiales qui surgissaient en lui sans qu'il en fût rien en réalité, et sans qu'il se laissât même aucunement dévier par ses tendances irrationnelles. Les sentiments trop généreux et trop aveugles qui portèrent Auguste Comte à considérer et proclamer Saint-Simon comme son maître ; la dignité de sa rupture avec lui ; la délicate réserve qu'il garda à cet égard jusqu'au moment où le positivisme fut compromis par les prétentions des saint-simoniens et sa moralité intéressée par leurs diffamations ; la qualification de *maître* qu'il refusa, à son tour, de la part d'un des

premiers disciples de la *philosophie positive* pour ne garder que le titre d'*ami;* la vivacité et la délicatesse d'affection dont témoignent indubitablement, à cette époque, quelques-unes de ses relations privées : tout cet ensemble de faits concorde peu, déjà, avec l'orgueil et la sécheresse que lui attribuent ses ennemis. Mais le sentiment social qui respire dans tous ses écrits, et surtout le profond amour qui vint transformer sa seconde vie, opposent un démenti formel à ces accusations : aucun écrivain, aucun savant, aucun philosophe ne proclama jamais avec autant de générosité, d'admiration et de respect les résultats obtenus par ses devanciers; et s'il repoussa la filiation saint-simonienne, ce ne fut que pour se rattacher, par Condorcet, à sa véritable tradition, à ses précurseurs réels. Tout prouve donc qu'Auguste Comte était aussi richement doué par le cœur que par l'esprit; et ses ennemis se sont étrangement abusés en attribuant à un défaut de tendresse l'inflexibilité résultée de l'énergie de son caractère et des nécessités de sa mission.

Ajoutons enfin, et ceci est capital, qu'il ne reçut pas davantage de Saint-Simon, matériellement qu'intellectuellement ou moralement. Il ne lui dut point sa subsistance, même temporaire; et tout fait penser que, sous ce rapport, il perdit encore à un tel contact. Il est vrai qu'il fut introduit chez ce personnage à titre de secrétaire et aux appointements de trois cents francs par mois : *mais il ne reçut jamais que le premier trimestre de ce traitement*, et fut indemnisé du surplus par des promesses et des fins de non-recevoir, comme il arrive trop souvent en pareil cas. Cela n'empêchait point son patron de tirer parti de ses écrits pécuniairement aussi bien que littérairement; et les subsides qui lui étaient accordés par M. Ternaux, et qu'il s'appropriait directement, étant destinés, en majeure partie, à la publication de la *Politique positive*, il s'ensuit qu'en définitive Saint-Simon bénificia autant sur Auguste Comte au

temporel qu'au spirituel. C'est donc à bon droit, et sans la moindre ingratitude, que celui-ci se sépara en 1824, lorsqu'il se fut aperçu de la nullité philosophique et morale du personnage, et qu'il eut enfin reconnu la double exploitation dont il était victime (1).

Enfin la lettre suivante, écrite le 13 janvier 1832 par l'auteur du *Système de philosophie positive* au directeur du *Globe*, M. Michel Chevalier, témoigne qu'il ne figura jamais parmi les membres de l'école saint-simonienne, et indique nettement la nature des relations qu'il eut avec eux. C'est pourquoi nous la reproduisons ici :

« MONSIEUR,

« Il est tellement désagréable de prendre la plume pour « entretenir le public de considérations personnelles, au « lieu de l'occuper d'idées seules susceptibles de l'intéresser, que j'ai d'abord hésité à réclamer contre l'article qui me concerne dans *le Globe* du mardi 3 janvier 1832. Cependant, après une telle provocation, je « crois devoir surmonter cette juste répugnance, et je ne « puis me dispenser de relever les expressions fort inconvenantes que vous avez employées à mon égard, sans en « avoir probablement senti toute la portée, quand vous « avez parlé de ma prétendue *séparation* de la société saint-simonienne.

« Comme vous étiez, je crois, encore occupé de faire vos « études à l'époque des événements auxquels votre article « se rapporte, il n'est pas étonnant, monsieur, que vous « n'en ayez point une connaissance exacte. Si vous vous « en étiez informé avec plus de soin, vous auriez été con-

(1) Il est indispensable de rechercher dans le troisième volume de la *Politique positive*, pages xv et suivantes de la préface, comment le fondateur du positivisme a résumé lui-même ces regrettables relations.

« vaincu que je n'ai jamais fait partie, sous aucun rapport,
« de l'association saint-simonienne, et vous vous seriez sans
« doute dispensé d'expliquer pourquoi je m'en serais *séparé*.

« J'ai eu, monsieur, pendant plusieurs années, avec
« M. de Saint-Simon une liaison très-intime, fort antérieure
« à celles qu'ont pu avoir avec lui aucun des chefs de votre
« société. Mais cette relation avait entièrement cessé envi-
« ron deux ans avant la mort de ce philosophe, et par con-
« séquent à une époque où il n'était pas encore question
« le moins du monde de saint-simoniens. Je dois d'ailleurs
« vous faire observer que M. de Saint-Simon n'avait point
« encore adopté alors la couleur théologique, et que notre
« rupture doit même être attribuée en partie à ce que je
« commençais à apercevoir en lui une tendance religieuse
« profondément incompatible avec la direction philosophi-
« que qui m'est propre.

« Depuis la mort de M. de Saint-Simon, j'ai inséré
« dans *le Producteur*, pendant les deux derniers mois
« de 1825 et les trois premiers mois de 1826, six articles
« destinés à faciliter au public l'intelligence de mes idées
« fondamentales sur la refonte des théories sociales. Mais
« ma coopération à ce journal, à la fondation duquel j'a-
« vais été absolument étranger, fut purement accidentelle.
« J'ai consenti à publier par cette voie quelques articles
« portant ma signature, comme j'eusse pu le faire par la
« *Revue encyclopédique*, ou dans tout autre recueil dont la
« direction politique n'eût pas été radicalement opposée à
« la mienne. J'ai d'ailleurs cessé toute insertion aussitôt que
« je me suis aperçu que les éditeurs de ce journal tournaient
« aux idées religieuses, dont il n'avait d'abord été nullement
« question. Du reste, même pendant le court intervalle de
« cette sorte de coopération, je n'ai jamais assisté *une seule*
« *fois* aux réunions régulières ou irrégulières des rédac-
« teurs de ce recueil, qui me sont presque tous absolument
« inconnus. Mes rapports avec *le Producteur* étaient donc

« purement littéraires; et je les avais, dès l'origine, telle-
« ment simplifiés, même sous ce point de vue, que je me
« suis toujours borné à adresser mes articles au rédacteur
« général (M. Cerclet), qui eût pu refuser de les publier,
« mais que je n'avais nullement autorisé à y introduire la
« moindre modification, et qui de fait les a tous textuelle-
« ment insérés. D'après ces renseignements, vous serez
« sans doute disposé, monsieur, à préjuger dès à présent
« la légèreté de la singulière explication que vous avez don-
« née de faits qui n'ont jamais existé. Quoique plus jeune
« que les chefs de votre secte, mes travaux et mes écrits ont
« été très-antérieurs aux leurs. La première émission du
« commencement de mon *Système de politique positive*, dont
« mes articles du *Producteur* ne sont que le développement
« partiel, date de 1822 (j'avais alors vingt-quatre ans); un
« second degré de publicité a été donné à cet ouvrage au
« commencement de 1824, près de deux ans avant l'appa-
« rition du *Producteur*. Comme je n'ai jamais varié le
« moins du monde de la direction philosophique que j'a-
« vais dès lors nettement caractérisée, et dont la publica-
« tion de mon *Cours de philosophie positive*, commencée
« en 1830, n'est qu'une plus ample et plus générale ma-
« nifestation, il serait difficile de concevoir que j'eusse ja-
« mais pu rien devoir aux travaux des *pères* saint-simoniens,
« qui affectent peu d'ailleurs, ce me semble, une telle pré-
« tention. Il est au contraire très-certain que l'influence
« de ma parole ou de mes écrits a contribué dans l'origine
« à l'éducation philosophique et politique de vos chefs ac-
« tuels; ce dont je suis, du reste, fort loin de me plaindre,
« en regrettant seulement qu'ils n'en aient pas mieux pro-
« fité. Mais quoi qu'il en soit, monsieur, j'ai lieu de m'é-
« tonner d'avoir été confondu dans votre exposé avec les
« personnes qui, ayant commencé leur carrière philoso-
« phique au sein de votre société et sous les inspirations
« de ses chefs, ont cru devoir plus tard s'en séparer; ce

« que je regarde d'ailleurs comme une grande preuve de « bon sens.

« Par suite des mêmes considérations, il me paraît peu « facile de comprendre comment j'aurais pu, selon vos doc- « torales expressions, *rester en arrière dans la marche du « saint-simonisme, faute d'en pouvoir suivre le progrès.* Entré « avant vos *pères suprêmes* ou *non suprêmes* dans la car- « rière philosophique, et y ayant marché sans interruption « dans une direction invariable, je ne pourrais me trouver « maintenant à l'arrière que par suite d'une infériorité in- « tellectuelle bien prononcée. Or, quoique vos chefs se « soient hardiment *posés* comme les hommes les plus capa- « bles de France et même du monde entier, je ne sache pas « qu'ils soient encore allés jusqu'à penser qu'une telle pré- « tention pût devenir un article de foi ailleurs que parmi « leurs dévots. Je crois donc que s'ils eussent été consultés « à l'avance, ils n'auraient nullement ratifié les termes « que vous avez employés à mon égard. Ils savent parfaite- « ment que je n'ai jamais hésité, à aucune époque, à re- « garder et à proclamer hautement l'influence des idées re- « ligieuses, même supposées strictement et constamment « réduites à leur moindre développement, comme étant au- « jourd'hui, chez les peuples les plus avancés, le principal « obstacle aux grands progrès de l'intelligence humaine et « aux perfectionnements généraux de l'organisation sociale. « La voie scientifique dans laquelle j'ai toujours marché « depuis que j'ai commencé à penser, les travaux que je « poursuis obstinément pour élever les théories sociales au « rang des sciences physiques, sont évidemment en oppo- « sition radicale et absolue avec toute espèce de tendance « religieuse ou métaphysique (1). Ainsi le public éclairé

(1) Il est indispensable, pour ne pas se méprendre sur le sens de certains passages contenus dans la lettre que nous reproduisons ci-dessus, de se

« comprendra difficilement, monsieur, comment j'aurais pu « rester en arrière dans une direction qui n'a jamais été la « mienne, et que j'ai toujours regardée comme essentiel- « lement rétrograde. Si vos supérieurs, après avoir suivi « pendant quelque temps la direction positive (qu'ils n'ont « d'ailleurs jamais bien comprise faute d'avoir fait les « études préliminaires convenables), ont jugé à propos « d'en prendre une autre entièrement opposée, ils ont « sans doute cru bien faire; mais je ne puis m'empêcher « de trouver fort singulier que ce soit en leur nom que « vous parliez à mon égard de déviation et de ralentisse- « ment. Soyez persuadé, monsieur, que tous les observa- « teurs impartiaux et compétents seraient choqués de cet « étrange renversement de rôles, s'ils pouvaient prendre « quelque intérêt à un tel débat.

« Il est possible, monsieur, que ma persistance invariable « dans la voie philosophique que j'ai suivie dès mes pre- « miers travaux passe dans votre esprit pour une sorte de

---

rappeler qu'ici, comme dans ses premiers opuscules et dans le *Système de philosophie positive*, Auguste Comte emploie encore le terme *religion* et ses dérivés, comme équivalent du mot *théologie*, etc. Alors, en effet, il n'avait point explicitement accompli l'analyse fondamentale, qui, distinguant à jamais la théologie de la religion, pose celle-ci comme le procédé essentiel de la synthèse humaine, dont la première ne forme plus qu'un cas particulier, et propre au début d'une telle évolution. Ce résultat décisif ne fut obtenu par lui que dans son œuvre principale, fruit de sa maturité, celle qui caractérise absolument ses tendances et son génie, le *Système de politique positive*. Néanmoins, *les Opuscules*, comme la *Philosophie*, témoignent incontestablement des mêmes aspirations synthétiques ou religieuses, mais *non théologiques*, vers le rétablissement de l'unité humaine par l'avénement d'une foi scientifique ou démontrable. Il n'existe donc de désaccord, à cet égard, que dans la forme, et nullement quant au fond. C'est pourquoi le lecteur impartial doit remplacer les mots *religion* ou *religieux* par ceux de *théologie, théologique*, qui donnent le véritable sens. Dès lors, le passage qui nous occupe serait ainsi transformé : « ..... Les travaux que je poursuis obstinément pour élever les théories sociales au rang des sciences physique, sont évidemment en opposition radicale et absolue avec toute espèce de tendance théologique ou métaphysique. » (Note du biographe.)

« répugnance aveugle à toute innovation, quoique vous « fussiez certes le premier à m'adresser un tel reproche. « Mais quand même je ne serais pas profondément con- « vaincu que la direction positive est la seule qui puisse « aujourd'hui nous conduire à une vraie et définitive ré- « novation des théories sociales, et par suite des institutions « politiques, j'aurais de la peine à comprendre qu'on exécu- « tât jamais rien d'important en changeant tous les deux « ou trois ans ses conceptions principales. Du reste vous « conviendrez, monsieur, que si je me suis trompé dans la « direction générale de ma philosophie, je n'ai pas choisi « du moins celle qui se prête le plus commodément à l'in- « fériorité et à la paresse de l'intelligence. Au lieu des lon- « gues et difficiles études préliminaires sur toutes les bran- « ches fondamentales de la philosophie naturelle qu'impose « absolument ma manière de procéder en science sociale; « au lieu des méditations pénibles et des recherches pro- « fondes qu'elle exige continuellement sur les lois des phé- « nomènes politiques (les plus compliqués de tous), il est « beaucoup plus simple et plus expéditif de se livrer à de « vagues utopies dans lesquelles aucune condition scienti- « fique ne vient arrêter l'essor d'une imagination déchaînée. « Il est surtout très-attrayant, je l'avoue, pour ceux qui « visent à la quantité des suffrages beaucoup plus qu'à leur « qualité, après avoir adhéré à trois ou quatre épigraphes « sacramentelles et sans prendre d'autre peine que celle de « composer quelques verbeuses homélies, de se trouver « tout à coup un grand homme, du moins momentanément, « aux yeux d'un cercle assez nombreux par lequel d'ail- « leurs on a l'avantage d'être vénéré comme un modèle de « vertus. Ajoutez que la voie saint-simonienne conduit à la « fortune et la mienne à la misère, et vous aurez achevé de « démontrer que j'ai suivi une fort mauvaise direction. Ce- « pendant, monsieur, je suis tellement obstiné que je ne « voudrais pas en changer, quoique je sois assez jeune

« pour pouvoir le faire avantageusement. L'estime et la « sympathie d'un très-petit nombre d'esprits éminents, « juges compétents de mes travaux, telle est la seule « grande récompense que se soit jamais proposée mon am- « bition, trop modeste ou trop élevée, comme vous croirez « devoir l'entendre.

« Votre société n'a point encore, à ce que l'on m'apprend, « arrêté les bases de sa nouvelle morale; j'espère cepen- « dant, monsieur, que, vous conformant, par provision du « moins, aux vieilles règles de la moralité littéraire, vous « voudrez bien insérer textuellement, dans le plus prochain « numéro du *Globe*, ma réponse à l'attaque inconsidérée « que vous vous êtes permise envers moi. Je désire qu'elle « ait sur vous assez d'influence pour vous empêcher dés- « ormais de me mêler en rien dans aucune histoire de la « secte saint-simonienne, à laquelle j'ai le droit d'exiger « qu'on me regarde comme ayant toujours été absolument « étranger. Quand vous croirez seulement devoir vous li- « vrer à une critique quelconque de ma philosophie, je « garderai le plus profond silence, parce qu'elle est effecti- « vement tombée, par le fait de la publicité, dans le do- « maine des journalistes disposés à la juger. Mais il ne « saurait en être de même lorsqu'il s'agit d'assertions erro- « nées relatives à ma personne, et qu'il m'importait beau- « coup de démentir.

« Je dois vous prier, monsieur, de vouloir bien excuser « la longueur de cette lettre; mais vous reconnaîtrez sans « doute que, s'il est aisé de présenter en deux lignes toute « la position d'un écrivain sous un point de vue absolument « faux, la rectification ne peut jamais être aussi concise.

« J'ai l'honneur d'être, etc.,

« A. Comte,

« ancien élève de l'École polytechnique,
« rue Saint-Jacques, n° 159.

« Paris, jeudi soir, 5 janvier.

« *P. S.* Je dois vous prévenir, monsieur, que dans le « cas où l'insertion exacte de cette lettre dans votre journal « me serait refusée, j'aurais recours, quoique avec le plus « grand regret, à la publicité des autres journaux. »

Une dernière considération doit terminer l'appréciation qui nous occupe : c'est que la *purification morale*, qui est le but suprême de la religion de l'Humanité, et la *glorification de la chair* qui caractérise finalement le saint-simonisme, montrent sous un tel jour l'opposition radicale de ces deux doctrines parvenues à leurs conséquences extrêmes, qu'il n'est plus permis désormais de les confondre, ni même de les comparer. Il est donc légitime d'espérer qu'un public sérieux ne verra dans les efforts actuels de quelques littérateurs pour rattacher l'œuvre d'Auguste Comte à la tentative de Saint-Simon, qu'une intrigue blâmable tendant à compromettre et entraver l'avénement de la religion universelle.

IV

Il résulte de tout ce que nous avons établi précédemment que l'élaboration des opuscules dans lesquels Augute Comte épancha le premier élan de ses aspirations sociales, avant que d'entreprendre leur développement systématique, constitue une phase bien remarquable de son existence. La vigueur de ce début lui conserve une chaleur qui pénètre profondément; et l'on sent véritablement, dans son auteur, le continuateur de Condorcet. De dix-neuf à vingt-huit ans, en effet, il sut aborder le problème de la réorganisation moderne, si admirablement entrepris par son illustre prédécesseur dans l'*Esquisse d'un tableau historique des*

progrès de l'esprit humain, et donner sa solution générale avec une rectitude et une force qui n'appartiennent qu'au génie.

On ne saurait assez admirer ce grand phénomène social par lequel un organe d'élite devient, à un moment donné, pour l'humanité tout entière, le promoteur des plus éminents progrès. Doué d'un esprit puissant, d'un grand cœur et d'une indomptable énergie, pourvu d'une instruction rigoureuse, inspiré par la révolution, et placé par elle dans le sens du mouvement humain, déterminé enfin par l'urgence du moment, Auguste Comte fut, pour notre temps, ce glorieux initiateur.

Nous avons dit son civisme spontané, sa positivité croissante, et l'insatiable besoin qui le poussait à accorder ses tendances intellectuelles avec ses aspirations sociales : nous devons rappeler encore le mémorable événement qui fit surgir en lui cette indispensable unité. En 1822, après bien des travaux et des efforts, dans le feu d'une ardente méditation, il découvrait, comme nous l'avons établi précédemment, la loi fondamentale de l'évolution humaine, intellectuelle et pratique. Par elle, la réorganisation politique recevait une base positive, et la rénovation moderne se trouvait assurée.

Quand on songe aux difficultés effectives et à l'importance capitale de ce prodigieux enfantement, aux efforts d'assimilation et d'abstraction qu'il suppose, à la force scientifique et logique de cette première élaboration, quand on apprécie la construction philosophique et religieuse dont elle devint l'origine, on n'hésite point à la considérer comme une des plus grandes découvertes qui aient éclairé la voie du progrès ; car, une fois dégagée du chaos de l'histoire, cette admirable loi sociologique allait bientôt permettre à une déduction hardie de fixer le sens et le but de la civilisation humaine, et son infatigable révélateur pouvait aussitôt proclamer au sein d'une société

de plus en plus déchirée par les efforts de l'empirisme rétrograde ou anarchique :

Que tous les phénomènes réels, sans excepter ceux de la politique, sont soumis à des relations invariables, à des lois naturelles ;

Que notre esprit, d'après une de ces lois, passe toujours des croyances théologiques initiales aux conceptions positives et finales, par l'intermédiaire éphémère des explications métaphysiques; tandis que notre activité, d'après une semblable impulsion, suit une marche non moins constante et naturelle, en allant de son début guerrier conquérant à son terme pacifique ou industriel, par la transition de l'état guerrier défensif;

Que toujours et partout l'état des opinions et des mœurs détermine celui des institutions, et que la nature des croyances générales amène en politique un ordre correspondant;

Que la philosophie donc, ou la croyance générale, passant de l'état théologique et métaphysique à l'état positif, la politique doit substituer le régime de l'activité pacifique à celui de l'activité militaire;

Et qu'enfin, la réorganisation spirituelle, condition préalable et nécessaire de la réforme sociale, doit résulter de l'avénement d'une *autorité démontrable*, basée sur l'ensemble de la réalité scientifique, ayant pour organe la classe des savants régénérés, constitués en corporation philosophique ou en sacerdoce, afin de procéder à la rénovation universelle.

Le but de l'évolution humaine était donc enfin positivement établi d'après les tendances réelles ou les lois manifestées par cette progression elle-même, et représenté comme consistant en un état de civilisation définitif dans lequel l'homme pourrait librement développer toutes les aptitudes légitimes de sa nature, pour sa plus grande satisfaction et celle de ses semblables, d'après une activité

pacifique toujours dirigée par une foi démontrable. Tout devait se résumer dans une morale positive, uniquement fondée sur des motifs humains, instituant, d'après une autorité spirituelle unanimement reconnue, un vaste système de devoirs privés et publics.

La série d'écrits par lesquels Auguste Comte établit, à son début, ces importantes propositions sociologiques, a été reproduite par lui, sur la fin de sa carrière, dans le dernier volume de la *Politique positive*, afin de faire sentir la parfaite harmonie de tous ses travaux. On ne saurait en effet méconnaître l'unité d'une telle carrière, en songeant que son dernier terme théorique (la *Synthèse subjective*, commencée en 1856), avait été annoncé dans l'opuscule de 1822, comme la *Politique* le fut dans les conclusions du cours de *Philosophie positive;* c'est pourquoi nous donnons ici la liste de ces premiers travaux, en appelant l'attention des hommes sérieux sur ces admirables productions, qui permettent de suivre, pour s'initier au positivisme, la marche spontanée de son fondateur, et qui témoignent de ses tendances constantes vers l'établissement de la religion démontrée.

Ces opuscules, les seuls qu'Auguste Comte ait jugés dignes d'être conservés, tous ses autres essais ayant été détruits ou désavoués par lui, comme étant prématurément conçus ou mal inspirés, sont, dans l'ordre chronologique :

1° *Séparation générale entre les opinions et les désirs* (juillet 1819);

2° *Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne* (publiée en 1820 dans *l'Organisateur*, et attribuée à Saint-Simon);

3° *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* (imprimé pour la première fois en avril 1822, dans une brochure intitulée *Du contrat social*, par H. de Saint-Simon; réimprimé en avril 1824, dans le troisième cahier du *Catéchisme des industriels*, sous le titre général de *Système de politique positive;*

4° *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants* (publiées en 1825, dans les nos 7, 8 et 10 du *Producteur*);

5° *Considérations sur le pouvoir spirituel;* 1826, nos 13, 20 et 21 du *Producteur;*

6° *Examen du traité de Broussais, sur l'irritation et la folie*, dans le *Journal de Paris*, août 1828.

En conséquence, toute autre publication que l'on voudrait attribuer à ce philosophe doit être considérée comme apocryphe.

Le second de ces opuscules, en ébauchant la conception générale du passé moderne, distinguait déjà les deux mouvements, positif et négatif, ou de décomposition et de recomposition, dont le concours caractérise la révolution occidentale. Le contraste historique entre la France et l'Angleterre, suivant que prévalut le pouvoir central ou la force locale, s'y trouvait assez établi pour avoir dès lors guidé plusieurs écrivains, qui n'en ont jamais indiqué la source. Le troisième, qui est aussi le plus essentiel, déterminait irrévocablement la direction philosophique et sociale de son auteur, d'après sa découverte des lois sociologiques et par la combinaison intime des deux points de vue scientifique et politique. Son titre général (*Système de Politique positive*), quoique prématuré, atteste cependant la constante unité d'une action, qui promettait, dès son début, la systématisation qui ne pouvait être effectuée que par sa maturité. Le quatrième opuscule (*Considérations sur les sciences et les savants*) manifestait une tendance encore plus directe vers l'établissement d'une nouvelle autorité spirituelle, d'après une philosophie fondée sur la science. Une démonstration suffisante des deux lois fondamentales de l'évolution sociale y précédait l'appréciation générale de la marche continue de l'Humanité vers la réorganisation du pouvoir théorique. Enfin, le cinquième et dernier écrit sociologique exposait d'une manière décisive la constitution

du nouveau pouvoir philosophique, d'après la division essentielle des deux puissances sociales élémentaires, théorique et pratique, ou spirituelle et temporelle.

Telle est cette phase initiale où fut posée, d'inspiration en quelque sorte, la première pierre de l'édifice positiviste. Dans la candeur de cet âge, Auguste Comte fit un appel solennel et naïf aux savants de l'Europe : il les conviait à la grande œuvre, à la construction effective de la nouvelle doctrine générale. Mais il apprit bientôt, par leur morne silence, que l'esprit n'était plus en eux..... Le développement continu de ses aspirations régénératrices, le rapide élan de son génie constructeur, ne tardèrent pas à lui faire sentir que cette tâche immense revenait à celui qui l'avait conçue, et qu'il fallait s'y préparer. Loin de lui donc les hésitations et le doute : à lui la foi dans l'avenir et le travail de géant; à lui seul l'élaboration de la philosophie positive!

V

Mais avant de raconter ces immortels travaux, nous devons descendre dans l'intimité d'une vie depuis longtemps remplie d'amertume et de difficultés.

C'est une des plus tristes fatalités de notre temps que cette émancipation générale des esprits, qui laisse tant de jeunes âmes sans frein et sans direction. Les inconvénients de cette anarchie morale ne sont pas aussi saillants chez les natures vulgaires, souvent retenues par l'intérêt lui-même, ou pour une médiocre activité des passions : mais les âmes ardentes en éprouvent, au contraire, les plus funestes effets. Or, plus que tout autre, Auguste Comte devait subir ce redoutable affranchissement, dont sa mission réno-

vatrice lui faisait une inévitable nécessité. Pour mieux sentir l'urgence de la reconstruction, il devait éprouver tous les dangers de la négation; et cette obligation fut pour lui bien pesante! Si, pour oser reconstruire, il fallait, pour un temps, rompre tout lien dans le présent comme dans le passé, cette révolte systématique contre les prescriptions de la sagesse vulgaire n'était pas sans danger; car le mépris des *préjugés*, c'est-à-dire des règles morales spontanément établies et empiriquement acceptées, qui sont si souvent respectables, attire parfois sur ceux qui s'en rendent coupables, les plus regrettables calamités.

A l'âge de vingt-sept ans, au plus fort de son élan rénovateur, mais avant qu'il eût pu reconstituer la morale sur des bases positives, le jeune et malheureux philosophe vint donc se briser contre un des plus dangeureux écueils de la vie : en dépit de la famille qui réclame la déférence filiale, en dépit de la société qui recommande la convenance des unions, il contracta le triste mariage qui remplit de tourments et de regrets tout le reste de son existence. C'était le 29 février 1825, sans autre consécration que l'enregistrement municipal, sans autre assistance que celle des témoins officiels, il épousait, malgré son père et malgré sa famille, la femme qu'un entraînement fatal le poussait à s'associer !..... Trop de confiance dans la puissance du cœur, et trop de rigueur envers des préjugés vénérables, le portèrent à cet égarement funeste, qui fut la seule faute vraiment grave de toute sa vie, et dont les terribles conséquences le poursuivirent jusqu'au delà du tombeau.

C'est au début d'une telle union, et parmi les complications morales qu'elle vint bientôt ajouter aux difficultés de sa situation, qu'Auguste Comte entreprit sa fondation philosophique. Sans aucune fortune personnelle, entièrement séparé de sa famille par sa vocation sociale et par son mariage, exclu d'ailleurs, d'après ses antécédents polytechniques et ses premiers travaux philosophiques, de toute

fonction dépendante du gouvernement, il n'avait d'autre ressource que celle de son travail. Il obtenait, comme nous l'avons dit, sa subsistance par l'enseignement privé des mathématiques; et ce pénible exercice, auquel il devait consacrer la meilleure partie de son temps, venait encore entraver l'accomplissement d'une œuvre qu'il poursuivait à travers tant d'obstacles, avec la plus énergique persévérance. Il allait même en exposer le plan dans un cours particulier que n'avaient pas dédaigné d'entendre des hommes tels que Fourier (le géomètre), de Humboldt, Broussais, de Blainville, etc., quand un événement terrible vint brusquement l'arrêter (1). Ébranlée par tant de secousses et de travaux, son âme fatiguée devait perdre quelques instants sa puissance et son unité pour subir un orage aussi passager que violent. Le trouble fut tel, que l'on crut devoir placer le précieux malade dans un établissement spécial, affecté au traitement de la folie. La crise dura plusieurs mois, et ce n'est que vers la fin de cette triste année que le calme put se rétablir. Enfin, la guérison était assez assurée, dès 1828, pour permettre au jeune philosophe de reprendre ses travaux.

Dans la vie ordinaire, lorsqu'un homme est frappé d'un semblable malheur, chacun s'empresse de le secourir ou de le plaindre : parents, amis, connaissances, étrangers même, lui témoignent une généreuse pitié. La sympathie les porte à protéger l'infortuné, à compenser pour lui les rigueurs de la fatalité, par un redoublement de délicatesse et d'affection. S'il vient à guérir, et qu'il puisse reprendre la pratique de la vie, une sollicitude charitable l'entoure encore, éloignant tout ce qui pourrait lui rappeler son malheur. Et quiconque oserait le lui reprocher, serait

(1) Ce cours eut lieu chez M. Comte, qui demeurait alors rue Saint-Jacques, n° 159. Il n'eut que trois séances, la maladie étant survenue.

flétri par l'opinion populaire, comme ayant forfait à la bienfaisance. Il n'en est pas toujours ainsi dans la république des lettres, et le pédantisme dispense, à ce qu'il paraît, des obligations de la moralité vulgaire. Malgré les éclatantes preuves de génie, de puissance et de rectitude mentales qu'Auguste Comte ne cessa de donner après comme avant cette fatale épreuve, malgré la pratique constante des plus mâles et des plus hautes vertus, une basse envie n'a pas craint d'exploiter contre lui cette noble infortune, et d'infirmer, à ce titre, ses plus éminents travaux. Des concurrents avides, des rivaux sans pudeur, ont usé de cette arme exécrable pour l'écarter de leur chemin ; après sa mort, une honteuse critique fit de ce douloureux épisode le principal fondement de ses lâches attaques ; enfin, quelques-uns de ceux qui, dans un temps, l'approchèrent de plus près, pour l'abandonner ensuite, n'ont pas rougi de ramasser dans le champ de la calomnie ce triste et coupable expédient ! Tant d'ingratitude et de haine fut souvent le partage des plus augustes bienfaiteurs de l'Humanité, et il aurait manqué quelque chose sans doute à la gloire du fondateur de la religion universelle, s'il n'avait eu aussi l'auréole du malheur, s'il n'avait bu jusqu'à la lie ce calice amer de l'injustice sociale, auquel la trahison sait mêler tant de fiel. Il connaissait si bien ce triste privilége du génie et l'abaissement de ses contemporains, qu'il adressait, dans le dernier volume de son œuvre philosophique, cette mémorable déclaration, à toutes les âmes loyales capables d'en apprécier le vrai caractère :

« L'essor initial de cette opération orale fut douloureuse-
« ment interrompu, au printemps de 1826, par une crise cé-
« rébrale, résultée du fatal concours de grandes peines mo-
« rales avec de violents excès de travail. Sagement livrée à
« son cours spontané, cette crise eut sans doute bientôt ré-
« tabli l'état normal, comme la suite le montra clairement.

« Mais une sollicitude trop timide et trop irréfléchie, d'ail-
« leurs si naturelle en de tels cas, détermina malheureu-
« sement la désastreuse intervention d'une médication empi-
« rique, dans l'établissement particulier du fameux Esquirol,
« où le plus absurde traitement me conduisit rapidement à
« une aliénation très-caractérisée. Après que la médecine
« m'eut enfin heureusement déclaré incurable, la puissance
« intrinsèque de mon organisation, assistée d'affectueux
« soins domestiques, triompha naturellement, en quelques
« semaines, au commencement de l'hiver suivant, de la
« maladie, et surtout des remèdes (1). Ce succès essentiel-
« lement spontané se trouvait, dix-huit mois après, tellement
« consolidé que, en août 1828, appréciant dans un journal
« le célèbre ouvrage de Broussais sur l'irritation et la folie,
« j'utilisais déjà philosophiquement les lumières person-
« nelles que cette triste expérience venait de me procurer
« si chèrement envers ce grand sujet. Le lecteur sait assez
« d'ailleurs comment je constatai irrécusablement, l'année
« suivante, que ce terrible épisode n'avait nullement altéré
« la parfaite continuité de mon essor mental, en accom-
« plissant jusqu'au bout l'élaboration orale ainsi interrom-

---

(1) Ces affectueux soins domestiques, dont parle ici l'auteur de la *Philosophie positive*, ne sont autres, en réalité, que ceux de son excellente mère, accourue à Paris pour l'assister dans sa maladie. M. Comte père, de Montpellier, ayant été informé le 17 mai 1826, *par une personne tierce*, que son fils était enfermé depuis le 18 avril précédent, c'est-à-dire depuis un mois, dans la maison d'aliénés que dirigeait le docteur Esquirol, et qu'il s'y trouvait abandonné, madame Comte mère, bien qu'âgée de soixante-deux ans, partit immédiatement et seule, pour Paris, le lendemain du jour où était arrivée cette fatale nouvelle. Elle y resta non-seulement jusqu'au temps où le malade sortit, avant d'être guéri, de la maison Esquirol, mais jusqu'à ce qu'il fût entièrement revenu à la raison, vers la fin de décembre 1826. Il ne restait alors à Auguste Comte qu'une extrême irritabilité. Après le départ de sa mère, de nouveaux chagrins le réduisirent à un tel désespoir, qu'il se précipita dans la Seine pour mettre fin à ses jours (avril 1827). Il en fut heureusement retiré; et cette violente secousse, au lieu de lui nuire, consolida, à ce qu'il paraît, définitivement sa guérison. (Note du biographe.).

« pue trois ans auparavant, et qui a ensuite fait naître le « traité que j'achève aujourd'hui.

« Je crois être maintenant assez connu pour qu'on n'im- « pute point à de vaines préoccupations personnelles la « confidence hardie que je viens d'adresser à tous ceux qui « sauront l'apprécier. En un temps où l'anarchie morale « comporte, chez des natures inférieures, le recours aux « plus indignes moyens, sous l'excitation passagère ou « permanente des antipathies individuelles ou collectives, « j'ai cru devoir me garantir d'avance, par cette franche « exposition, contre les insinuations infâmes que pourraient « ainsi secrètement susciter les animosités diverses que « soulèvera de plus en plus l'essor de ma nouvelle philo- « sophie, et auxquelles ce dernier volume doit surtout im- « primer spontanément une dangereuse impulsion. » (*Philosophie positive*, t. VI, préface, p. x et xi.)

Pendant le reste de son existence, Auguste Comte put souvent constater la justesse de cette prévision ; et depuis sa mort, les diatribes honteuses dont il a été l'objet ne l'ont que trop largement réalisée. Tous ceux qui vont demandant au journalisme ce qu'on doit penser des hommes et des choses, seraient bien surpris, assurément, si quelqu'un leur apprenait que l'auteur de la *Politique positive* n'est point un misérable insensé ! Ce résultat odieux prouve assez l'abaissement du niveau mental et moral dans cette classe de littérateurs qui, sous prétexte d'instruire, pervertit le plus souvent les esprits et les cœurs. Si Auguste Comte n'est pas, comme le prétendent ces tristes instituteurs des peuples, un fou dangereux, un ennemi du genre humain ; si, comme quelques hommes le croient ardemment, sa philosophie, sa politique et sa morale surgissent en un temps de dissolution pour éclairer, améliorer, pacifier et unir, quel mal n'ont pas produit ces blasphémateurs à gages, ces accusateurs systématiques, ces fanatiques aveugles qui, pendant tant d'an-

nées, ont tenu la lumière sous le boisseau, et s'efforcent encore aujourd'hui d'empêcher l'avénement d'une doctrine fatale à leur prépondérance, en appelant l'odieux et le ridicule sur la personne de son fondateur!...

VI

Dès la fin de 1828 Auguste Comte reprenait publiquement, à l'*Athénée* de Paris, l'exposition orale précédemment interrompue ; et cette fois il pouvait l'achever entièrement, en suivant le programme qu'il s'était tracé en 1826, et qui avait alors circulé manuscrit parmi ses auditeurs (1).

C'est seulement après une telle épreuve, qui témoigne de l'immense travail philosophique accompli chez lui dès cette époque, et qui peut seule donner une idée convenable de sa prodigieuse activité mentale et de la force de son génie, qu'il entreprit la publication de son ouvrage fondamental, le *Cours* ou *Système de philosophie positive*. Cette grande élaboration n'est, en effet, que le développement écrit de ses méditations antérieures et de ses leçons orales. Dès que le caractère social de son entreprise fut pleinement établi, il avait abordé la construction de la doctrine générale qu'il avait précédemment annoncée. En 1826 il en avait déjà coordonné le vaste plan, et c'est le violent effort nécessité par cette systématisation difficile qui, combiné à des perturbations affectives, provoqua la crise terrible dont nous venons de parler. En 1828 il en exposait publiquement le système, et de 1830 à 1842 il en fournissait le complet développement.

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 2.

Le premier volume du *Cours de philosophie positive* parut donc en 1830, et le dernier en 1842. La lenteur de cette publication s'explique d'après les obstacles privés et publics imposés à son auteur, encore plus que par la difficulté de l'œuvre; car, outre les embarras résultés d'occupations professionnelles absorbantes et de troubles domestiques continuels, la crise commerciale qui suivit l'explosion de juillet 1830, et qui ruina son premier éditeur, l'empêcha de rien publier avant 1835. Toutefois, l'importance comme la nouveauté du sujet le forcèrent de donner à la sociologie un développement qu'il n'avait pas d'abord prévu.

Quand on compare entre eux les principaux opuscules d'Auguste Comte, on ne peut y méconnaître une progression continue, dont le dernier terme caractérise nettement le but commun à tous les autres, savoir : la réorganisation du pouvoir spirituel d'après la rénovation de la philosophie. Dès son début, il avait cru cette réorganisation directement accessible : mais l'ensemble de ses premiers essais le conduisit bientôt à reconnaître qu'elle exigeait un travail intellectuel préalable, sans lequel il était impossible d'établir la doctrine générale destinée à terminer la révolution occidentale. Voilà pourquoi il dut finalement consacrer la première moitié de sa carrière à construire, d'après les résultats scientifiques obtenus, une philosophie vraiment positive, seule base possible de la religion universelle. Il fallait, en effet, à la nouvelle synthèse une assise immuable qui lui permît de résister à toute attaque, à toute discussion; une force étrangère à l'ancienne inspiration religieuse comme à toute révélation théologique : *la démonstration!...* Mais quand ce fondement théorique fut solidement établi par un labeur incessant de seize années, l'auteur dut revenir à son point de départ et consacrer le reste de ses forces à la destination sociale qu'il avait d'abord entrevue. Cette incontestable continuité de ses deux carrières, philosophique et religieuse, est manifeste-

ment attestée, du reste, comme nous l'avons dit, par le titre même de sa grande construction politique, qui se trouve identique à celui de l'opuscule fondamental de 1824. La philosophie positive n'est donc que la base intellectuelle de cette synthèse définitive, et son élaboration doit être envisagée comme une immense parenthèse intercalée par son auteur entre le début spontané et la réalisation systématique de ses premières aspirations sociales. Mais jamais cette opération préliminaire ne saurait être considérée comme présentant un caractère opposé à celui de la construction qui l'a suivie et à laquelle elle sert de fondement.

Considérée d'une manière générale et dans son état de complet développement, la nouvelle philosophie n'est autre chose, comme je l'ai précédemment exposé, que la systématisation positive des idées humaines, ou l'explication réelle du monde et de l'homme, d'après le régime des lois naturelles subtitué partout au règne des volontés arbitraires. Elle consiste donc essentiellement dans l'application complète de la notion de loi à tous les ordres de phénomènes réels, objectifs et subjectifs, ou dans la conception positive de l'ordre universel, cosmologique, vital, social et moral. Elle délaisse par conséquent les causes quelconques, théologiques ou métaphysiques, premières ou finales, comme étant à la fois inaccessibles et vaines ; elle abandonne le *pourquoi*, et ne cherche que le *comment*, c'est-à-dire les lois effectives des phénomènes de tous genres, leurs rapports réels et constants ; enfin, elle substitue partout le relatif à l'absolu, et renonce à toute systématisation extérieure, objective, d'après une cause première unique et génératrice, pour n'admettre que des lois multiples, dont la coordination ne peut être faite que subjectivement, par rapport à l'Humanité. En outre la philosophie positive repose tout entière sur la séparation du concret et de l'abstrait, sur la division de la science et de l'art ; elle ne spécule directement que sur l'existence, sur les phénomènes qui la composent, mais nulle-

ment sur les êtres qui la manifestent, et dont l'étude spéciale appartient à la pratique. Enfin, elle assure la combinaison finale des deux grandes méthodes subjective et objective, et institue la logique positive qui associe la réaction affective (logique des sentiments) à l'emploi des images et des signes, pour faciliter l'essor habituel de la méditation et procurer l'exercice normal de la vie cérébrale. Au point de vue logique comme au point de vue scientifique, la philosophie positive institue donc un renouvellement total, et un état plus parfait, de l'entendement humain.

Mais bien qu'elle ait été constituée avec tous ses caractères essentiels, dans l'ouvrage fondamental d'Auguste Comte, elle a cependant reçu de ses traités ultérieurs (la *Politique positive* et la *Synthèse subjective* surtout) des perfectionnements de la plus haute importance. C'est ainsi que son domaine fondamental, ou la hiérarchie abstraite des sciences élémentaires correspondant aux six grandes catégories de phénomènes réels, s'est accru d'une terme capital, par la subdivision nécessaire de l'ordre humain en *sociologie* et *morale*; c'est ainsi que le système des lois naturelles, que nous appelons aujourd'hui *philosophie seconde*, s'est vu précéder d'un préambule extrêmement important, la *philosophie première*, qui comprend un ensemble de lois plus générales encore, complétement indépendantes de la nature propre des phénomènes et pouvant être constatées dans chacune des grandes catégories d'événements qui forment l'ordre universel.

Quant au *Cours* ou *Système de philosophie positive*, outre l'institution de la hiérarchie encyclopédique, il contenait une construction scientifique aussi neuve que décisive, qui complétait l'édifice abstrait, et permettait la coordination de ses parties. Cet ouvrage fondamental expose donc la philosophie des sciences, depuis la mathématique jusqu'à la sociologie : chacune y est appréciée quant à sa nature, c'est-à-dire dans son objet propre, dans ses principes, et dans ses

divisions intérieures ; quant à sa position relative dans le système général, ou dans ses rapports avec chacun des éléments qui le composent. On sait que la généralité décroissante et la complication croissante des conceptions et des phénomènes correspondants, sont le principe universel de cette vaste coordination. Or, les fondements essentiels des sciences préliminaires, mathématique, astronomie, physique et chimie, ceux même de la biologie, étaient établis, avant Auguste Comte, mais leurs lois n'étaient rapprochées qu'en mathématique, de manière à constituer une véritable construction scientifique. Outre ce travail élevé et difficile de systématisation préliminaire qui consiste à tirer des constructions abstraites des observations précédemment accumulées, le fondateur de la philosophie positive devait donc créer avant tout le dernier terme de l'édifice abstrait, la sociologie ; car toute coordination générale, et même partielle, restait impossible sans cet élément prépondérant et final. C'est ce qu'il fit avec une incomparable vigueur : pour la première fois, les phénomènes historiques furent soumis à une méditation pleinement positive, dégagée de toute préoccupation concrète, de tout préjugé théologique ou métaphysique. Il fut établi que les phénomènes sociaux, malgré leur mobilité infinie, malgré leur extrême complication, présentent cependant des relations constantes et naturelles, qu'ils sont comme tous les autres, soumis à un ordre régulier, dont les dispositions fondamentales sont immuables ; que l'existence sociale a des lois fixes pour chacun de ses attributs élémentaires (l'intelligence, l'activité, la sociabilité) ; que ces lois expliquent rationnellement l'ordre humain individuel et collectif ; qu'enfin elles se subordonnent à celles des phénomènes moins élevés, quoique n'en résultant jamais, ce qui permet d'établir leurs rapports envers elles, et de combiner ces grandes relations en un système général qui représente l'ordre universel.

Le premier volume du *Cours de Philosophie positive*

expose d'abord le plan et le but de l'ouvrage, puis la philosophie mathématique. Le second fournit la philosophie astronomique et physique; le troisième, la philosophie chimique et biologique. Les autres tomes sont consacrés à la *Physique* sociale. Le quatrième commence par exposer la nécessité de rendre enfin positives les conceptions sociologiques; il donne une admirable appréciation de la politique théologique et métaphysique : il démontre leur danger et leur impuissance; puis il pose les bases essentielles, logiques et scientifiques, d'une politique positive, ou science sociale, envisagée au point de vue statique, mais surtout dynamique, ce dernier étant plus propre à mettre en évidence, surtout au début, la réalité de l'ordre humain. Quant aux cinquième et sixième volumes, ils apportent à l'appui des principes posés dans le précédent, l'institution de la série historique, c'est-à-dire l'explication scientifique de l'évolution humaine, philosophique, politique et sociale, une véritable *philosophie de l'histoire*; en outre, le tome final établit, d'après ces prémisses, le terme positif de l'évolution générale, l'état scientifique-industriel; et il expose les moyens généraux offerts par la nouvelle philosophie, pour assurer l'avénement de ce régime définitif. Sa conclusion contient en germe tous les résultats développés et obtenus depuis par le *Système de politique positive*, dont elle annonce l'élaboration; elle forme donc le lien indissoluble qui unit ces deux grandes opérations successives.

Nous donnons à la fin de cette notice l'annonce que fit alors Auguste Comte, de son ouvrage fondamental, et le plan qu'il traça lui-même, de cette grande exposition (1). Mais pour concevoir la valeur et la portée d'une telle œuvre, il est indispensable de la méditer profondément, si l'on a la préparation scientifique et la force intellectuelle qu'exige

(1) *Pièces justificatives*, nos 3 et 4.

une semblable étude. A cet égard, nous nous contenterons de répéter, après tant d'appréciateurs compétents, que cette immortelle fondation, en complétant l'évolution positive, et renouvelant les voies de l'entendement humain, place incontestablement son auteur dans la grande famille intellectuelle qui préside éternellement au progrès humain, à côté d'Aristote, de Bacon et de Descartes.

VII

Quoi qu'il en soit de la philosophie positive, son auteur fut totalement méconnu par ses contemporains; et cette grande œuvre ne sembla provoquer d'abord que l'outrage et l'abandon. Nous devons soulever ici le voile qui recouvre les péripéties de ce temps d'épreuve, et laisser entrevoir les motifs d'une semblable défection. Mais pour mieux faire comprendre cette réaction antipathique, nous ferons précéder notre récit de quelques réflexions sur l'état mental et moral du milieu spécial où elle s'est développée.

Depuis l'affaiblissement de l'autorité spirituelle instituée au moyen âge, c'est-à-dire depuis la décadence inévitable et indispensable de la foi catholique, deux ordres d'idées ont surtout dirigé la masse des esprits actifs en Occident. Savoir, les opinions scientifiques ou positives, et les croyances métaphysiques ou négatives; les unes élaborant l'ensemble des notions réelles qu'il nous est permis d'acquérir sur le monde et sur l'homme, les autres éliminant, par une critique ardente, les explications générales de la théologie et liant provisoirement, par des abstractions également chimériques, toutes les données isolées obtenues par l'investigation positive. Or, savants et métaphysiciens acquirent, par la force des choses, et surtout d'après la

désuétude croissante du théologisme, un tel ascendant social, que l'empirisme gouvernemental, afin de se subordonner ces forces nouvelles et pour s'en assurer le concours, fut conduit à les consacrer officiellement. C'est ainsi que s'est relevé et corroboré chez nous le régime académique, où toutes les spécialités scientifiques, et toutes les sectes métaphysiques, se trouvent rassemblées sous la prépondérance de l'autorité temporelle qui y maintient administrativement l'unité.

D'autre part, et pour obvier à l'incomplète investigation de la science officielle, qui laisse en dehors de l'étude positive les phénomènes intellectuels, moraux, et sociaux, en les abandonnant à une métaphysique évidemment incapable de résoudre de semblables problèmes, et surtout de diriger la conduite humaine, privée ou publique, le mouvement de décomposition spirituelle a fait surgir une nouvelle classe d'organes quasi-théoriques, qui font leur objet propre de l'étude de la politique, et même de sa direction. Cet avénement du journalisme consomme donc la division mentale et morale des sociétés actuelles, puisque le sentiment et la culture du cœur y restent au théologisme, tandis que la direction intellectuelle y appartient à l'académisme, et que le contrôle politique et social s'y trouve de plus en plus exercé par les organes de la presse périodique.

Les inconvénients de cette dispersion de l'action spirituelle ne sont que trop manifestés par le désordre qui règne actuellement partout dans les opinions et dans les mœurs; mais c'est surtout parmi les nouveaux organes de la fonction théorique que le mal est parvenu à son comble. Les savants se laissent de plus en plus détourner du but général de la culture scientifique, pour s'égarer dans une analyse indéfinie; les métaphysiciens, refusant toute base objective à leurs spéculations, creusent sans cesse l'abîme de l'irrationalité et de la divagation; et les journalistes, partagés entre un empirisme grossier et une ontologie chi-

mérique, appliquent sans scrupule leur incompétence générale aux plus difficiles questions qui puissent être proposées à la méditation humaine. L'action d'un tel corps théorique se trouvant nécessairement privée d'une direction commune, comme de toute vraie destination sociale, reste donc arbitraire, contradictoire, et l'absence de réglementation y entretient une irrationalité de culture, une anarchie d'opinions, un égoïsme de tendances et d'aspirations qui concourent également à sa dégradation mentale et morale. La science, comme la métaphysique et la politique, ne sont plus guère aujourd'hui que des moyens d'élévation personnelle, et les diverses classes qui se partagent leur domaine sont plutôt constituées en vue de l'exploiter collectivement, que pour le conserver et l'accroître. Elles semblent surtout préoccupées de perpétuer entre leurs mains le monopole qui leur est attribué, et forment, en réalité, des corporations oppressives, ardentes à écarter et à détruire tout ce qui pourrait porter atteinte à leur privilége.

On comprend quel accueil était fatalement réservé, dans ce milieu, à la doctrine qui prétendait restaurer l'autorité spirituelle, régler les forces intellectuelles en vue de leur destination sociale, enfin, remplacer l'anarchie académique et l'agitation parlementaire par une régénération totale des opinions, des mœurs et des institutions. L'Académie lança l'anathème sur la nouvelle philosophie, comme le journalisme sur la nouvelle politique; et toutes ces forces rétrogrades se trouvèrent spontanément coalisées pour empêcher l'avénement d'une religion nécessairement contraire à la perpétuité de leurs abus. Ainsi s'explique la malveillance, la haine, la rage même, que suscita la première comme la seconde élaboration de la foi nouvelle, et la réprobation unanime qu'elle rencontra, dès lors et toujours, parmi ces classes intéressées.

« Dès l'origine de mon essor philosophique, dit Auguste « Comte, dans la mémorable préface du tome VIe de son ou-

« vrage fondamental, dénué de toute fortune personnelle, « même future, j'ai eu le bonheur de comprendre que mon « existence matérielle devait directement reposer sur des « occupations professionnelles indépendantes de mes tra- « vaux spéculatifs, dont le succès serait, par leur nature, « trop lointain et trop incomplet pour jamais suffire à con- « solider ma position privée. Afin toutefois que cette néces- « sité continue tendît, autant que possible, à développer ma « vocation principale, sans jamais pouvoir l'altérer, je « choisis spontanément, à cet effet, en 1816, l'enseigne- « ment mathématique, envers lequel mon aptitude spéciale « avait été, j'ose le dire, déjà remarquée, pendant que « j'étudiais à l'École polytechnique, aussi bien par mes « chefs que par mes camarades. Cet enseignement a sans « cesse constitué, depuis cette époque, dans ses divers de- « grés, et sous tous ses modes, mon unique moyen d'exis- « tence. »

M. Comte fut introduit à l'École polytechnique en 1832, sous les auspices de M. Navier, professeur titulaire, comme répétiteur d'analyse transcendante et de mécanique rationnelle. En 1836, il y occupait, par intérim, la principale chaire mathématique, et s'acquittait de cette fonction avec une supériorité qui témoignait hautement de sa profonde capacité scientifique et didactique. Cette mémorable épreuve lui valut un triomphe bien flatteur : car on vit, fait exceptionnel, la noble sollicitude qu'elle suscita chez tous ses élèves, rivaliser avec celle de son chef principal, l'illustre Dulong, alors directeur des études, pour faire retentir avec éclat, dans tout le monde savant, la rare élévation de cet enseignement vraiment supérieur. C'est à la suite de cette manifestation qu'Auguste Comte devint examinateur d'admission, tout en conservant ses fonctions de répétiteur. Ce cumul lui permettant de réduire ses leçons particulières, il ne retint, en dehors de l'École polytechnique, que le cours de mathématiques spéciales qu'il professait

dans l'établissement de M. Laville, et qui était surtout apprécié pour la partie la plus difficile, l'enseignement du calcul différentiel, qu'Auguste Comte ajoutait de lui-même au programme ordinaire de ces cours.

Il fut examinateur d'admission jusqu'en 1844, répétiteur jusqu'en 1852; et de 1830 à 1848, pendant dix-sept années, il fit gratuitement, à la mairie du troisième arrondissement de Paris, un cours public d'astronomie qui attirait un auditoire de plus en plus nombreux. Cet enseignement très-actif, très-varié, très-étendu, qui ne subit jamais d'interruption, n'enlevait pas moins de huit heures par jour à ses travaux philosophiques; et, sans compter les publications et les cours relatifs à sa mission sociale, Auguste Comte put encore fournir, dans cet intervalle, deux ouvrages scientifiques proprement dits : la *Géométrie analytique*, qui parut en 1843, et l'*Astronomie populaire* qui est de 1844.

Quant à l'influence qu'il exerça sur le public mathématique, elle fut surtout due à ses fonctions d'examinateur. Élèves et professeurs sont en général trop dominés aujourd'hui par l'intérêt personnel pour sacrifier quelque chose au seul attrait scientifique. Tant que le philosophe put influer sur les admissions polytechniques, on fit donc quelques efforts pour s'élever jusqu'à lui; mais tout retomba dans l'ornière de la dégénération algébrique, lorsque la chute de l'auteur de la *Géométrie analytique* replaça l'École sous l'influence de l'esprit académique. Un instant ralentie par le puissant effort d'Auguste Comte, la décadence mathématique reprit donc, aussitôt qu'on l'eut écarté, son mouvement et sa vitesse antérieurs.

Toutefois, l'impression qu'il laissa dans ce milieu fut, on peut le dire, aussi honorable qu'unanime ; c'est, avant tout, le souvenir d'une moralité profonde, d'une intégrité parfaite, et ensuite le sentiment d'une incontestable supériorité théorique. Et l'on peut dire à cet égard qu'il fut autant apprécié par ses condisciples et par ses élèves que par ses

supérieurs officiels, MM. Fourier, Navier, Dulong, Poinsot, etc. Du reste, son émancipation totale était si bien connue, malgré qu'on en ignorât la véritable tendance et la portée réelle, que c'était un dire courant parmi les élèves : que le *père* Comte avait mis Dieu en équation, et qu'il n'avait trouvé que des racines imaginaires. Mais quoique sa justice et son incorruptibilité fussent généralement connues, son inflexibilité même et sa manière d'examiner le faisaient redouter de tous les candidats aux épreuves d'admission. Son mode d'interrogation, aussi nouveau qu'efficace, la difficulté des problèmes qu'il proposait, et qui, très-souvent, embarrassaient les professeurs eux-mêmes, provoqua parmi eux une véritable levée de boucliers, des mécontentements et une animosité très-vive, ce qui n'empêcha point ces questions de tomber dans le domaine public, et de passer plus tard dans les habitudes du corps enseignant.

Il y a deux indications bien distinctes dans un examen du genre de ceux que faisait subir M. Comte : Il faut s'assurer d'abord que l'élève possède l'ensemble des connaissances nécessaires pour suivre l'enseignement supérieur qu'il doit recevoir en cas d'admission ; puis apprécier, autant que possible, en dehors de cette capacité d'assimilation, la force intrinsèque de l'intelligence, la nature et la portée intellectuelles du candidat. L'interrogation de M. Comte répondait toujours à cette double nécessité ; et il fixait son jugement définitif d'après les résultats de cette investigation composée. Le degré d'instruction acquise était constaté par les questions ordinaires, et c'est seulement après qu'il introduisait ces problèmes ingénieux et profonds qui mettaient en jeu l'intelligence proprement dite, dont il tenait grand compte dans ses jugements.

Mais pourquoi des esprits très-forts, qu'il avait jugés tels, et admis par conséquent dans un bon rang à l'école, en sortaient-ils souvent dans les degrés moyens ou ultimes, tandis que des intelligences bien inférieures obtenaient les

premiers numéros? Il y a à cela des raisons morales et intellectuelles, nous ne parlerons que des dernières. Sous l'influence de la direction académique, l'enseignement de l'école qui serait plus justement appelée aujourd'hui *monotechnique* que *polytechnique*, d'après l'envahissement croissant des sciences physiques et mathématiques par le calcul algébrique, est devenu tellement vicieux, que la combinaison des signes y remplace presque partout les grandes théories et les conceptions essentielles, et que toute idée d'ensemble et de but y a disparu. Dès lors, les bons esprits, dégoûtés d'une culture aussi aride qu'inutile, s'en éloignent et la délaissent de plus en plus, tandis que les intelligences médiocres, où la mémoire et l'expression l'emportent sur la méditation, fleurissent dans la culture d'une telle déviation. C'est pourquoi M. Comte avait coutume de dire, d'après sa longue et judicieuse expérience, que les premiers sortants de cette école n'étaient, le plus souvent et sauf exception, que des esprits faux ou des intelligences amoindries; c'est pourquoi il se trouvait, à cet égard, en dissentiment si profond avec ses confrères et ses supérieurs officiels, et pourquoi son enseignement et sa manière d'examiner, quoique meilleurs, ont été attaqués et dépréciés par tous ceux qui devaient en subir l'écrasante supériorité.

L'enseignement ne fut pas du reste entre les mains du philosophe un vulgaire instrument de lucre, un moyen banal d'avancement personnel. En y apportant tous ses soins et cette scrupuleuse moralité qui distingua toujours sa conduite, il sut le rattacher directement à sa grande mission, et de très-bonne heure il aborda la rénovation mentale par la régénération des théories inférieures.

Vers la moitié du siècle dernier l'esprit humain avait achevé ses principales acquisitions mathématiques. Les éléments essentiels de cette grande science se trouvant dés-

ormais élaborés, leur coordination devait bientôt paraître autant accessible qu'urgente. Et c'est vers un tel but que le génie de Lagrange dirigea ses principaux efforts, ses découvertes spéciales ayant toujours tendu à lui faciliter cette grande opération. Cependant, malgré la puissance d'un tel esprit, malgré l'importance de cette mémorable tentative, il faut reconnaître que la systématisation de l'illustre géomètre a réellement avorté. La cause de cet insuccès résulte de ce que Lagrange ne pouvait se placer encore à un point de vue assez général ni assez élevé, la série scientifique n'étant pas encore complétée, et toute systématisation partielle du savoir humain se trouvant, par la nature même des choses, impraticable.

Auguste Comte reprit ce grand problème comme élément de la rénovation mentale qu'il méditait. Maître de tout le domaine positif, d'après la constitution récente de la sociologie, il put, en subordonnant toujours le premier degré de la science universelle à son ensemble, réaliser la systématisation vainement tentée pas son illustre prédécesseur. Quelques mots suffiront pour rappeler ici comment fut effectuée cette grande coordination.

Élémentaires ou supérieures, les études mathématiques ont toutes pour objet la connaissance des propriétés des nombres, de l'étendue et du mouvement. C'est-à-dire que cette science aborde directement, et sans aucun préambule, l'étude de l'existence universelle, réduite à ses phénomènes les plus simples et les plus généraux, ceux sur lesquels reposent nécessairement tous ses autres attributs. Il n'existe aucun objet, aucun être qui ne présente ces qualités fondamentales, tandis que la nature nous offre beaucoup de corps chez lesquels nous ne pouvons en constater d'autres. Tels sont les astres, par exemple, que leur situation lointaine ne nous permet d'explorer que sous le point de vue numérique, géométrique et mécanique. Ces trois aspects se trouvant réunis, du reste, dans tous les corps qui nous en-

tourent, on a pu les y découvrir et les y étudier plus facilement que dans les cas astronomiques, après avoir fait abstraction des autres événements qui en compliquaient l'observation. Dès lors, tout corps offrant ces attributs élémentaires, et certains êtres naturels n'en présentant aucun autre, on doit les considérer comme les phénomènes les plus généraux et les plus simples de l'existence universelle, tout ce qui ne comporte pas cette triple appréciation ne pouvant réellement exister que dans notre entendement. C'est pourquoi la mathématique est la science fondamentale, préliminaire, servant d'introduction nécessaire à toutes les autres, dont l'objet est à la fois plus spécial et plus élevé.

Le domaine naturel de cette science une fois reconnu, la coordination de ses trois éléments principaux, et celle de leurs parties respectives, devient une application de la loi du classement positif de nos conceptions, d'après leur généralité décroissante et leur complication croissante. Or, il est certain que les idées de nombre sont plus universelles et plus simples que celles d'étendue, qui sont elles-mêmes plus générales et moins compliquées que celles de mouvement. Car le nombre, indépendant par sa nature des deux autres attributs mathématiques, et pouvant s'appliquer à une bien plus grande quantité d'objets, est, en réalité, le terme extrême de l'abstraction positive, la notion la plus générale et la plus simple que comporte notre entendement. L'ordre mathématique est donc fidèlement représenté par la succession hiérarchique du calcul, de la géométrie et de la mécanique. Et cette progression, qui représente à la fois la marche historique de l'esprit humain et l'ordre didactique qui convient à son initiation, est en même temps conforme à l'ensemble du système abstrait.

Ainsi constituée quant à son domaine et à sa distribution intérieure, la mathématique se rattache à la hiérarchie scientifique par l'affinité de son terme supérieur, la mécanique, envers le second degré de la science universelle. En

effet, l'astronomie qui nous offre l'application la plus directe et la plus complète de la mathématique se confond avec elle par sa base essentielle, le double mouvement de la Terre, et les lois de sa gravitation étudiées au seul point de vue géométrico-mécanique.

Enfin je dois rappeler aussi que l'élément mathématique le plus général, le calcul (surtout algébrique) possède, outre son utilité propre, une importante destination logique, son office essentiel consistant à développer autant que possible notre puissance déductive. Au contraire, sous le rapport scientifique, la science fondamentale consiste principalement dans la géométrie et la mécanique qui instituent réellement la théorie de l'existence universelle, d'abord passive, dans l'étude de la forme, puis active dans celle du mouvement.

Telle est, en résumé, la conception générale qui a présidé à la systématisation de la mathématique. A cette indication trop sommaire, nous devons ajouter quelques détails sur la régénération spéciale de la géométrie analytique, afin de laisser entrevoir à ceux qui ne connaissent point ce travail, la puissance philosophique et la portée scientifique de son auteur.

On peut dire, à cet égard, qu'Auguste Comte est, avec d'Alembert, le seul qui ait convenablement senti et proclamé la haute importance de la rénovation mathématique commencée par Descartes. Cette grande initiative, surtout remarquable au point de vue logique, consiste dans la fondation d'une méthode nouvelle, bien plus que dans l'acquisition de théorèmes jusqu'alors inconnus. Surtout préoccupé de la rénovation mentale, Auguste Comte sut apprécier dignement l'œuvre de ce grand précurseur, et il en fit le premier comprendre la véritable nature. A ce point de vue déjà, la systématisation de la géométrie analytique par l'auteur de la philosophie positive, présente un puissant intérêt.

Dans cet ouvrage, après avoir hautement reconnu la valeur de l'initiative cartésienne, Auguste Comte introduit systématiquement la division fondamentale entre les spéculations abstraites et les recherches concrètes, en classant les objets de son étude d'après les diverses propriétés générales des différents types géométriques, dont l'appréciation particulière peut être dès lors effectuée d'après la connaissance de ces propriétés elles-mêmes. C'est ainsi que surgit, dans le cas le plus simple, la distinction fondamentale entre l'abstrait et le concret, bientôt appliquée par la philosophie positive à toute la série de nos conceptions réelles, depuis les plus inférieures jusqu'aux plus élevées. Partout l'abstrait étudie les propriétés et les événements : le concret s'appliquant seulement aux êtres.

Les anciens étudiaient courbe par courbe, individu par individu : et la révolution cartésienne a consisté dans la substitution de l'étude générale des propriétés, à l'étude spéciale des êtres géométriques. Toute l'évolution moderne s'est produite sous l'influence de cette conception rénovatrice qui, malgré les efforts d'Auguste Comte pour en faire comprendre la valeur, reste vraiment encore inaperçue, bien qu'elle gouverne tous les esprits.

Le *Traité philosophique d'Astronomie populaire*, le cours qu'il résume et la systématisation que l'un et l'autre ont élaborée, sont encore une application de la méthode générale de Descartes. Aussi, chacun de ces cours était-il précédé d'une importante introduction philosophique, qui faisait ressortir les caractères essentiels du véritable esprit scientifique, et qui rattachait l'astronomie au système complet des notions positives, en lui assignant son rang encyclopédique, entre la mathématique et la physique auxquelles elle se trouve respectivement liée (1).

---

(1) *Discours sur l'esprit positif*, prononcé à l'ouverture du cours d'astro-

C'est ce discours préliminaire sur l'esprit positif qui, prenant d'année en année plus d'importance et d'extension finit, en ajoutant à son caractère philosophique une tendance profondément sociale, par ébaucher, en 1847, la grande construction religieuse réalisée plus tard par le Traité de sociologie.

Quant à l'ouvrage lui-même, après un préambule qui institue l'astronomie comme l'étude céleste de la planète humaine, c'est-à-dire, comme la connaissance positive de nos relations géométriques et mécaniques avec les astres susceptibles d'affecter nos destinées en modifiant l'état de la Terre; après avoir élucidé quelques questions préliminaires, et indiqué les moyens généraux d'observation précise : l'auteur y classe les objets de l'astronomie proprement dite (géométrie et mécanique célestes), d'après les diverses recherches générales dont les astres sont susceptibles, au lieu d'étudier, comme on l'avait fait jusqu'alors, les différents corps spéciaux qui entrent dans la composition du système solaire. Ainsi, il étudie successivement la question générale des distances, des formes, des mouvements, etc.; et présente, dans un second cas très-important, une nouvelle application décisive de l'abstraction scientifique (1).

De tels travaux, des spéculations aussi vastes, qui avaient pour objet de fonder la philosophie des sciences, et qui parvinrent à ce grand résultat, portaient leur auteur à regarder le monde savant comme le centre normal de son action rénovatrice. C'est pourquoi ses efforts se dirigèrent

---

nomie populaire. Paris, 1844, un vol. in-8°, chez M. V. Dalmont et Dunod, libraires-éditeurs, quai des Augustins, 49.

(1) Nous devons à l'obligeance de M. Laffitte, les faits et les données essentielles de cette appréciation mathématique d'Auguste Comte, et l'on reconnaîtra facilement, à cet égard, ce que nous avons, de plus, emprunté au *Catéchisme positiviste.*

spontanément vers un milieu dont il devait espérer un accueil intelligent et sympathique. Il s'adressa donc, pour faire apprécier et prévaloir plus sûrement ses efforts de rénovation philosophique, aux organes sociaux qui lui semblaient devoir les comprendre et les seconder le mieux. C'est dans ce but qu'il demanda, en 1832, à M. Guizot, ministre de l'instruction publique, qui le connaissait depuis 1824, et qui avait paru apprécier ses premiers travaux, de fonder au collége de France, pour la lui confier, une chaire où serait enseignée l'histoire philosophique des sciences (1). C'est ainsi que, postérieurement, il crut devoir faire appel à l'Académie des sciences de Paris. Mais une triste expérience ne tarda pas à lui faire sentir, dans tous ces cas, combien il s'était trompé.

Convenablement apprécié par la dernière génération de savants dont la France puisse s'honorer, il se vit repoussé de tous, quand cette grande famille intellectuelle vint à s'éteindre sans laisser d'héritiers. Après la mort de Fourier (le géomètre), après celle de Navier, Auguste Comte se trouva en butte à l'animosité de corporations aveugles, où la noble protection de son dernier appréciateur mathématique, M. Poinsot, fut aussi impuissante que le zèle énergique de M. de Blainville, son ami. Du reste, l'isolement que subirent eux-mêmes, au milieu de la foule académique, ces deux hommes éminents, représentants ultimes du grand mouvement scientifique du XVIIIe siècle, confirme assez la déchéance de ce public. Loin de lui conquérir la considération, les encouragements et l'assistance qu'il méritait, l'essor philosophique d'Auguste Comte ne fit donc que provoquer à son égard une répulsion systématique. Et ce déplorable résultat fut surtout amené par la jalousie que

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 6 *bis*, les faits relatifs à cette demande et au refus de M. Guizot.

suscitait, chez des individualités étroites, son incontestable supériorité et par les appréhensions que leur inspirait une philosophie qui mettait en évidence les dangers et les vices du régime académique.

C'était une conséquence nécessaire de la systématisation positive d'après la prépondérance de la sociologie, que la juste réduction d'une influence mathématique si longtemps exercée. Les géomètres, habitués depuis un siècle à une domination absolue sur les différents domaines scientifiques, ne virent pas sans émoi leur suprématie définitivement remplacée par celle de la science sociale, et ils accueillirent avec une invincible répugnance la discipline mentale qui les obligeait à respecter désormais chacun des termes élémentaires de la grande échelle dont ils ne devaient occuper que le degré le plus infime, c'est-à-dire le plus éloigné des hautes études sociologiques et morales. Une telle subordination, quoique indispensable et légitime, ne pouvait être acceptée que par des cœurs sincèrement dévoués au progrès ou par des esprits assez puissants pour s'élever du plus humble échelon de la positivité abstraite à son couronnement sociologique : aucune âme de cette trempe ne répondit à l'appel positiviste ! Le monde savant se retrancha derrière la triple barrière de l'intérêt collectif, de la routine académique, de l'orgueil pédantesque : et toutes ses antipathies se concentrèrent au sein de l'Académie des sciences de Paris, pour écraser le rénovateur. C'est ainsi que le continuateur de Descartes, pour avoir fondé la sociologie et créé la philosophie des sciences, vit organiser par les savants une persécution destinée à étouffer sa voix, en détruisant ses moyens d'existence.

Seul excepté, d'après les exigences du parti théologique, de la réparation qui compensa, pour tous ses camarades, le dommage résulté de la proscription générale de 1816, il fut, en outre, formellement exclu de l'enseignement public. Écarté plus tard de la même carrière par l'influence du

parti métaphysique et privé de la publicité que méritaient ses travaux, d'après le silence concerté d'une presse essentiellement soumise à l'influence de ce parti (1), Auguste Comte n'obtint jamais de la classe intellectuelle à laquelle il appartenait, celle des savants, ni égards, ni protection, ni justice. Frustré deux fois, à l'École polytechnique, de la chaire mathématique à laquelle ses services, son mérite et ses travaux lui donnaient un incontestable droit, il fut dépouillé, sans plus de raison, de ses fonctions d'examinateur en 1844 et de son modeste emploi de répétiteur en 1852, à l'âge de cinquante-quatre ans, après dix-neuf années d'un irréprochable service!

Pour accomplir de pareils actes, il fallut violer ouvertement les règlements de l'Académie, abandonner les traditions administratives de l'École, préférer des rivaux dérisoires, combiner, enfin, les déplorables ressources de l'intrigue et de la calomnie (2). Tel fut le résultat des tentatives que fit le fondateur de la philosophie positive pour régénérer les savants. Tel fut l'accueil que reçut d'eux, dans sa patrie, celui dont le génie honorait déjà la France aux yeux de l'étranger. Mais tandis qu'il se voyait ainsi sacrifié par des coteries ennemies, il quittait le théâtre de sa chute emportant de la jeunesse qu'il avait scrupuleusement servie, sans jamais la flatter, et des chefs pratiques immédiats qui avaient pu le connaître, les témoignages les plus honorables d'estime, de considération et de regret (3).

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 6 *bis*, l'appréciation de cette influence, par Auguste Comte lui-même, dans la note relative à M. Guizot.

(2) Les détails de cette lutte se trouvent dans les diverses préfaces dont M. Comte faisait précéder ses ouvrages, notamment dans celle du VIe volume de *Philosophie positive*. Nous reproduisons en outre la lettre qu'il écrivit, en 1840, au président de l'Académie des sciences, et l'*appel* qu'il fit, en 1848, au public occidental. Voir aux *Pièces justificatives*, les n°s 5 et 6.

(3) Nous devons surtout rappeler la lettre du général qui commandait l'École polytechnique en 1852.

Mais si la direction générale des travaux d'Auguste Comte inspirait un éloignement unanime à nos diverses classes spéculatives, il était présumable que leur caractère social les ferait apprécier par des hommes qui semblaient chercher en dehors du monde officiel des éléments de progrès et de régénération. Il n'en fut rien : malgré ses antécédents républicains et sa sollicitude constante pour l'élévation des prolétaires, malgré l'indépendance et la dignité de son caractère, en dépit du civisme et de la haute émancipation de tous ses écrits, il ne fut ni mieux accueilli ni mieux jugé par notre démocratie. Bien qu'il fût connu de tous ses chefs, et qu'il figurât comme Vice-Président parmi les membres les plus dévoués de l'*Association polytechnique*, dont une des aspirations les plus importantes fut d'organiser un enseignement populaire (1), il ne put jamais influer, individuellement ou collectivement, sur ce qu'on appelait alors l'opposition républicaine. Ce résultat, qu'on ne saurait attribuer à l'indignité du successeur de Condorcet, s'explique par la profonde divergence d'opinions qui le séparait des membres de ce parti. Parmi les hommes qui marchaient alors, et dans des intentions diverses, sous le drapeau de la révolution, bien peu se trouvaient encore animés par le véritable esprit de son glorieux début. Ce grand mouvement social avait rapidement dévié de sa direction normale, et l'instinct républicain, si sûr et si puissant à son origine, s'était de plus en plus affaibli. L'édifice féodal une fois renversé et l'indépendance du foyer régénérateur se trouvant assurée, il fallait, suivant l'admirable pressentiment du grand parti qui a réellement accompli cette phase essentielle de notre révolution, instituer un état de choses ré-

---

(1) C'est comme membre de cette association qu'Auguste Comte ouvrit, le premier, en 1830, le cours public et gratuit d'*astronomie populaire*, qu'il continua jusqu'en 1847, bien que depuis longtemps il fût séparé de la société polytechnique.

gulier, quoique provisoire, dans lequel une dictature progressive pût maintenir l'ordre matériel indispensable à l'existence sociale et assurer l'entière liberté spirituelle nécessaire à la réorganisation. Au contraire, après la chute de Danton et l'anéantissement de la phalange républicaine, la sanglante et funeste réaction métaphysique de Robespierre vint inaugurer une période véritablement rétrograde en s'efforçant d'instituer l'ordre nouveau d'après les principes négatifs qui avaient présidé au renversement de l'ordre ancien.

Les dangers et les impossibilités d'une telle politique expliquent assez la nécessité des efforts continus exercés par le parti conservateur pour replacer la société sur ses anciennes bases, au lieu de l'abandonner à l'aveugle initiative de ces dangereux progressistes. De là cette série d'oscillations fatales, tantôt rétrogrades et tantôt anarchiques, qui depuis soixante années bouleversent le foyer de la préparation moderne sans atteindre à son véritable but, la conciliation de l'ordre et du progrès. Mais tandis que, cédant aux circonstances, aux nécessités de leur temps, nos conservateurs ont su modifier leurs principes absolus et les plier aux exigences contemporaines, le parti révolutionnaire, trop peu soucieux des leçons du passé, trop ignorant des progrès récemment accomplis, semble s'attacher irrévocablement aux préceptes d'un négativisme suranné. La philosophie de Rousseau et la politique de Robespierre inspirant de plus en plus les sentiments, les pensées et les actes de la démocratie, elle méconnaît chaque jour davantage les saines tendances de la révolution ; et les véritables promoteurs spirituels de notre grande république, Diderot et les encyclopédistes, ses vrais fondateurs politiques, Danton et les dantoniens, sont aujourd'hui sacrifiés, dans la mémoire même du peuple, aux sophistes immoraux et impuissants qui en ont amené la chute.

Pourtant ces citoyens illustres, intrépides apôtres d'une

liberté légitime et nécessaire, justes contempteurs d'une égalité anarchique, entendaient seuls réorganiser la société sur des bases nouvelles, et sentaient judicieusement qu'une négation complète, écartant également le théologisme et la guerre, devait précéder la transformation moderne, afin qu'on pût librement régénérer l'esprit par la science, le cœur par une morale vraiment humaine, et donner à notre conduite une pacifique et bienfaisante destination (1).

Il y a donc chez nous bien peu de républicains, parmi

---

(1) C'est peut-être ici le lieu de flétrir la défection de notre siècle envers celui qui l'a précédé. Tout en jouissant des résultats spirituels et temporels obtenus par nos derniers prédécesseurs, on n'a le plus souvent, pour eux, aujourd'hui, que malédictions et blasphèmes! Une littérature coupable, aussi vaine qu'immorale, ne cesse de répandre l'injure et la calomnie sur les libres penseurs, sur les citoyens intrépides auxquels notre France doit une si grande partie de sa gloire et de sa force : et cette lâche prévarication n'est que trop accueillie par un public avide de confortable seulement, et que sa défaillance d'esprit ou de cœur rend de plus en plus incapable d'apprécier les grandes pensées, comme les grandes actions. On oublie tristement, de nos jours, que pour sortir de la corruption résultée de la décadence de l'ancien régime, il fallait saper jusqu'aux moindres fondements de ce système provisoire, et que les hommes illustres, philosophes ou politiques, qui se vouèrent, au prix de tant d'efforts, à cette immense et pénible tâche, aspiraient tous ouvertement à un état de régénération totale, où la pensée ne se repaîtrait que de vérités positives, où l'activité serait consacrée au bien de tous, où la morale (selon le vœu d'un ami du grand Diderot) se verrait inébranlablement assise sur des motifs humains. Malgré tant de témoignages éclatants, qui forment au XVIIIe siècle une irrésistible auréole, les tartufes et les trissotins actuels ne cessent de le profaner : théologistes rétrogrades, métaphysiciens inconséquents, déistes hypocrites, révolutionnaires dégénérés, empiriques aveugles ou égoïstes, tous méconnaissent la grandeur de cette mémorable phase du mouvement humain. Incapables de comprendre combien un tel siècle fut grand dans les sciences, dans les arts et dans la philosophie, combien il fut bienfaisant et dévoué, les sophistes modernes ne sauraient non plus sentir qu'il fut avant tout héroïque par ses aspirations et par ses combats. Trop faibles d'esprit et trop glacés de cœur pour entendre cette sainte légende de l'Humanité, ils s'en vont propageant l'ingratitude sociale, ce poison funeste, qui détruit la continuité et provoque à la dissolution. Le positivisme seul, renouant la chaîne des temps et rattachant fortement le XVIIIe siècle au précédent et au nôtre, consacre au nom de l'ordre et du progrès, la grande et indispensable élimination qu'il dut accomplir.

tant de révolutionnaires. Et c'est ainsi qu'Auguste Comte recueillant presque seul le véritable esprit de la Convention, la direction philosophique et sociale du XVIIIe siècle, se trouvait isolé dans le camp démocratique, sans action sur les chefs, sans influence sur les masses. Résumant, d'après l'inspiration dantonienne, la politique contemporaine, dans l'institution d'une dictature progressive, il devait rester incompris de tous ces rêveurs empiriques qui poursuivaient des systèmes absolus, et projetaient des constitutions éternelles. Aussi le voyons-nous, après l'ébranlement de 1830, rappeler vainement, aux rois et aux peuples, le grand principe de la transition moderne (1), et accomplir, sans plus de fruit, en 1835, sur le parti démocratique, sa dernière tentative personnelle. Figurant au procès d'avril comme défenseur d'Armand Marrast, avec M. de Lamennais, et tant d'autres, il fit de nobles efforts pour combattre, chez ces jeunes hommes, les funestes principes de la métaphysique révolutionnaire, leur déisme incohérent, leur égalité perturbatrice, le dogme fallacieux de la souveraineté populaire. Mais que pouvait, sur des âmes ardentes, imprégnées de négativisme, avides de satisfactions immédiates, de réformes radicales et soudaines, l'austère et inflexible philosophe, qui voulait remplacer l'entraînement des passions par une méditation sévère, par une étude consciencieuse; qui prêchait la réforme individuelle, une longue et difficile éducation; qui posait enfin la reconstruction de l'ordre spirituel, celle des principes, comme l'indispensable condition d'une sage et véritable réorganisation sociale.

Une expérience solennelle est venue, depuis, soumettre la

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 7, l'adresse rédigée par Auguste Comte au nom de l'*Association polytechnique* et remise par lui à M. de Montalivet, dans une circonstance assez critique, le 22 décembre 1830, à quatre heures du soir, le jour de l'*émeute des ministres*.

politique révolutionnaire à une épreuve décisive : le gouvernement de la France échut, pour un temps, à cette ardente démocratie, et ses principes essentiels furent librement appliqués. On sait, hélas! quel terrible démenti l'impitoyable logique des faits vint infliger au parlementarisme démocratique, et combien ce régime, contre le gré de ses instituteurs, devint funeste à la cause qu'il prétendait servir..... Puisse l'enseignement que comporte un aussi grand revers ne pas être entièrement perdu pour notre génération.

Pour achever de caractériser la lourde pression qui fut, à cette époque, exercée par un milieu dégénéré sur le fondateur du positivisme, nous devons revenir sur l'intrigue instituée contre lui par la presse occidentale (surtout française), et qu'il a si justement qualifiée de *conspiration du silence*. Par une entente générale vraiment inouïe, les travaux de ce penseur furent si soigneusement dissimulés, que longtemps on ignora, en Europe et même en France, l'existence de cette vaste systématisation et jusqu'au nom de son auteur. Après les appréciations diverses qui accueillirent, en 1826, les premiers essais d'Auguste Comte, essais qui caractérisaient assez la nature et la force de son esprit, la tendance de ses recherches, un silence concerté, que rien ne put troubler, couvrit le développement progressif de son œuvre ; et la philosophie positive était depuis longtemps achevée, que rien n'en avait encore transpiré, du moins chez nous. C'est ainsi que cette grande construction demeura si longtemps ignorée, malgré l'hommage que lui avaient rendu à l'étranger (notamment en Angleterre), quelques hommes trop élevés pour se soumettre à de semblables artifices (1).

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 6 *bis*, le passage de la *Philosophie positive*, relatif au silence de la presse métaphysique, à l'égard du positi-

Ce n'est que vers 1844, après le signal parti de l'Angleterre, et grâce à l'intervention d'un écrivain assez connu, que la France put apprendre, par la voie de la presse périodique, la grande œuvre récemment accomplie par un de ses enfants. M. Émile Littré, membre de l'Institut, estimé déjà comme érudit et comme littérateur, honoré même comme homme public, pour son caractère et sa fixité politiques, prit enfin sur lui de rompre le silence qui pesait depuis quinze années sur l'élaboration de la philosophie positive, et publia, dans le journal *le National*, une série d'articles remarquables, où cette philosophie se trouvait dignement appréciée (1). Dans le même temps, d'autres appréciations surgirent, en Hollande, en Italie, en Amérique, et surtout

---

visme, dans la note consacrée à M. Guizot. Quant aux manifestations qui se produisirent en Angleterre, et qui précédèrent celle de M. Littré, en France, outre l'appréciation de sir David Brewster, qui parut dans la *Revue d'Edimbourg*, en 1838, nous signalerons un compte rendu signé F. C., extrait du *British and foreign Review*, et reproduit par la *Revue Britannique*, dans son numéro d'août 1843. Cet article est intitulé : les *Philosophes français*. L'auteur, après avoir examiné les diverses Écoles françaises, adhère formellement à la philosophie positive.

« Une philosophie de l'histoire est chose nécessaire (dit-il). Si la base que M. Comte a posée est bonne, son livre (le *Cours de Philosophie positive*) sera l'ouvrage le plus mémorable du XIXe siècle ; il aura fondé une science et fourni la loi qui y préside. M. Comte sera en même temps le Bacon et le Newton de la science sociale.

. . . . . .

« Pour nous (dit-il encore), M. Comte est le philosophe qui a montré, de-
« puis Bacon, la compréhension la plus vaste et la plus universelle. »

. . . . . .

« Ce que nous disons ici (il s'agit du style) après tant d'éloges, nous est
« inspiré par notre sincère désir de voir se répandre une doctrine qui est la
« nôtre, et que nous croyons destinée à être enfin la seule et vraie philoso-
« phie. »

(1) Les appréciations de M. Littré, publiées dans le *National*, de 1844 à 1850, ont été réunies en un volume sous le titre de *Conservation, révolution et positivisme* (chez Ladrange, rue Saint-André-des-Arts, 41, Paris, 1852). Bien que cette exposition du positivisme soit incomplète à beaucoup d'égards, et même inexacte sur quelques points, elle n'en constitue pas moins une publication pleine d'intérêt.

en Angleterre, qui toutes saluaient convenablement l'apparition de la nouvelle philosophie (1). Mais ces libres hommages, qui prouvent la puissance de la foi positive, bien que déjouant le silence obstiné de la presse, ne purent modifier ses dispositions. Au lieu du mutisme oppressif qu'avait observé pendant dix-huit ans le journalisme occidental, et qui continue encore à beaucoup d'égards, on vit se développer chez la plupart de ses organes un système de critique et de diffamation qui s'organisa surtout après la mort d'Auguste Comte, en France et en Angleterre, et sur lequel nous aurons à revenir plus loin.

Maudit par les théologiens, renié par les savants, écarté par les métaphysiciens et par les journalistes, incompris des révolutionnaires, profondément inconnu du peuple, Auguste Comte dut se retirer et attendre que l'on vînt à lui. Il vécut donc, pour un temps, dans un isolement absolu, mais qui ne fut pas, on le verra, sans profit pour l'Humanité.

Au moins recevait-il dans son intérieur l'appui moral, le concours affectif dont il avait besoin pour supporter les peines du dehors? et la compagne qu'il s'était choisie sut-elle adoucir, par une identification sympathique, la répulsion d'un monde ennemi? Non! Le mariage qu'il avait contracté dans un moment d'entraînement fatal resta la source de tourments et de regrets bien amers; les pures et douces joies du foyer n'en devinrent point le fruit, et les affections pleines de charme qui font le prix de la vie domestique ne lui furent pas accordées. Jamais il ne fut encouragé, consolé, soutenu par celle qu'il s'était si généreusement associée, et le poison des chagrins intérieurs se mêla constamment, dans le calice journalier de ses dou-

(1) Je dois signaler à ce sujet, dans la *Revue méthodiste* publiée à New-York, le cahier de janvier 1852, où l'œuvre philosophique d'Auguste Comte fut si dignement appréciée par un adversaire théologique.

leurs, au fiel des tribulations du dehors. Que d'heures cruelles dans cette triste cellule où fut achevée la *Philosophie positive!* quel froid glacial à son foyer désert! Qui pourra dire les souffrances, les sombres pensées, les tentations funestes, tous les dangers, enfin, de ce temps d'épreuve?.... et la magnanimité, la moralité profonde, l'incomparable énergie qu'il fallut à cet homme de cœur pour sortir triomphant, intact, de ce terrible combat?

Mais dans le temps même que se tramait sa perte, et que le monde officiel allait lui être fermé; dans le temps qu'il achevait, au milieu des plus douloureux déchirements intérieurs, son œuvre philosophique, sa plus pénible épreuve arrivait à son dénoûment. Le 5 août 1842, madame Comte abandonnait volontairement un foyer qu'elle ne devait revoir qu'après la mort, à jamais déplorable, du fondateur de la religion démontrée.

Si l'on embrasse d'un regard la période de quinze années environ, qui répond à l'élaboration de la philosophie positive; si l'on se représente la difficulté propre de cette œuvre immense, l'importance des résultats qu'elle a provoqués; si l'on se rappelle les obstacles de tous genres, matériels et moraux, privés et publics, qui ne cessèrent d'entraver son auteur; si l'on tient compte, enfin, de son délaissement absolu, du sacrifice complet et volontaire qu'il fit alors de sa personne à sa mission philosophique, on peut se demander quel fut le plus grand en lui de l'esprit ou du cœur?... Assurément, si le plus puissant génie pouvait seul accomplir une aussi vaste opération mentale, il fallait une sollicitude sociale et une énergie au moins égales, pour l'inspirer et la soutenir; et son immortel auteur nous apparaît comme un géant au milieu de la faible génération qui n'a pu le comprendre, et qui n'a pas mieux apprécié ses grandes pensées que le puissant sacrifice dont toute sa vie fut un exemple.

VIII

Une fois délivré de l'oppression intérieure qui si longtemps avait pesé sur lui, Auguste Comte dut jouir avant tout d'un calme nécessaire. « Après dix-sept années d'intimes souffrances, » il trouvait un véritable bonheur dans cet affranchissement tardif, quoique la satisfaction négative qui en résultait fût incapable de procurer un aliment réel à ses besoins moraux. Longtemps absorbé par un travail excessif et des tourments quotidiens, il avait vu ses goûts esthétiques se réveiller aussitôt qu'il avait abordé le domaine de la sociologie : il put les cultiver librement alors, excitant par là, sans les satisfaire entièrement, des dispositions sympathiques trop longtemps refoulées. Ainsi ébranlée, son âme généreuse et tendre renaissait à la douce espérance et s'exaltait à la pensée d'une félicité prochaine, si la faveur d'un noble amour lui était accordée.

Bien donc qu'il songeât à la grande composition qu'il avait promise, et qui devait reprendre la construction sociale abordée par les premiers essais de sa jeunesse, Auguste Comte se voyait irrésistiblement entraîné vers des relations indispensables à l'unité comme à la plénitude de son existence. Dans une telle attente, d'heureux contacts personnels lui fournirent une occasion décisive, unique peut-être. C'était en 1845 : il rencontra dans une famille bourgeoise où il était reçu une jeune dame dont la distinction fixa pour jamais son cœur. Outre les qualités essentielles qui recommandent la femme, tendresse et pureté, outre les charmes de l'esprit et les grâces du corps, madame Clotilde de Vaux offrait une singulière et touchante conformité de situation avec l'auteur de la *Philosophie po-*

sitive. Pour elle aussi la vie avait déployé toutes ses rigueurs, et le mariage avait été une épreuve fatale! Un événement sinistre, affreux, l'avait séparée de celui dont elle portait le nom, sans qu'elle dût jamais le revoir. Victime innocente et soumise d'une infortune imméritée, elle supportait dignement le poids d'une profonde imperfection légale qui l'attachait, hélas! au réprouvé que la société avait dû rejeter de son sein. Libre moralement, elle ne pouvait civilement s'appartenir.

Moins irréprochable et moins accablé dans son malheur, qui résultait d'une généreuse mais regrettable témérité, Auguste Comte ne se trouvait ni moins libre ni moins retenu envers l'épouse qui s'était séparée de lui, et qu'il ne devait plus revoir. Une telle fatalité, cette fraternité dans le malheur, un égal isolement et un égal besoin d'affection, tendaient déjà à rapprocher ces deux nobles victimes; mais l'estime et la sympathie que le temps fit surgir entre elles vinrent bientôt les unir par les liens les plus dignes que comportât leur situation.

Dans l'état d'exaltation morale et de tension affective où se trouvait Auguste Comte, le contact de madame de Vaux fut une révélation : il sentit aussitôt qu'en elle était le bonheur auquel il aspirait. Cependant il contraignit longtemps l'explosion de son cœur, et ne découvrit qu'en tremblant son amour. Ses premiers aveux sont pleins de délicatesse et de déférence, et ne furent accueillis que par une réserve imposante, qui commandait plutôt le respect et la crainte qu'une libre tendresse. La lettre qu'écrivit le philosophe, le 2 juin 1845, à l'occasion de la Sainte-Clotilde, indique assez comment il devait et savait aimer (1).

En août de la même année, M. Comte fut, avec son amie, parrain d'un enfant nouvellement né dans la famille de cette

(1) Voir le premier volume de *Politique positive*, dédicace, page XXXIV.

dame; et ce lien spirituel vint encore resserrer leur union. Il put dès lors la fréquenter plus souvent, plus intimement; et le charme naturel des relations sympathiques, l'attrait réciproque qui rapproche les âmes élevées, le besoin de deux cœurs jusqu'alors privés des jouissances les plus pures et les plus légitimes, engagèrent ces nobles amants dans les voies d'une indissoluble affection. L'inaltérable pureté de la dame, l'énergique loyauté, le respect chevaleresque du philosophe, assurèrent à leur commune tendresse un commerce vraiment auguste qu'aucune faiblesse ne put troubler. C'est ainsi que le fondateur de la foi positive reçut de sa chaste et généreuse amie les dons du cœur, les bienfaits de la grâce, l'investiture et la consécration morales.

Rien, dans notre temps, ne saurait approcher de ces nobles amours; et la grossièreté contemporaine, qui ne peut distinguer de la pure tendresse un instinct perturbateur et grossier, a dû les blasphémer sans les entendre. C'est donc aux plus dignes interprètes du moyen âge, aux sublimes amants de Béatrice et de Laure, que l'on doit remonter aujourd'hui pour comprendre une telle passion.

Et pourtant il y a là un enseignement précieux, la révélation d'un touchant mystère, la condition du bonheur à venir : je parle de la régénération intime de l'homme, de sa transformation morale par la puissance de l'ascendant féminin. Heureux ceux qui peuvent dire avec le poëte :

— « Quella che imparadisa la mia mente,
— « Ogni basso pensier dal cor m'avulse. »

A ce point de vue, quelle n'est pas la grandeur de la nouvelle Béatrice? Elle paraît, et le cœur du philosophe est ému, touché : la charité l'enflamme, ses meilleurs sentiments s'exaltent, son attachement, sa vénération, sa bonté s'accroissent; son génie prend un nouvel éclat, son énergie se retrempe à ce foyer vivifiant! On devait le croire épuisé par tant d'efforts, consumé par une existence de lutte et

de travail ; et le voilà qui renaît à une autre vie, plein d'enthousiasme, de force et de majesté. O miracle du cœur, c'est à toi que nous devons la religion de l'Humanité.....

Auguste Comte a laissé de son amour un monument inappréciable : c'est la correspondance qu'il eut avec sa bien-aimée. Et l'on trouve dans ses admirables lettres de si intimes preuves de sa grandeur morale, de la délicatesse et de l'excellence de son cœur, que nous n'avons pu résister au désir d'en présenter ici quelques fragments :

. . . . LETTRE.

« Avant de reprendre enfin la grande composition que je fus forcé, il y a trois mois, d'interrompre dès son début, j'éprouve, ma chère amie, le besoin d'avoir avec vous une explication définitive sur le vrai caractère général de cette mémorable crise, destinée à exercer une influence si fondamentale sur tout le reste de ma vie, tant publique que privée.

« Déjà l'intime affection que j'ai eu le bonheur de concevoir pour vous peut être regardée comme ayant assez subi l'épreuve du temps, puisqu'elle s'enracina toujours plus profondément à mesure qu'elle s'épura davantage. Le moment est donc venu de vous faire directement apprécier l'éternelle gratitude que je vous dois à ce titre, et dont vous ne pourriez autrement vous former une juste idée. Sans avoir d'abord satisfait à cette douce obligation générale, je ne saurais dignement commencer une élaboration où le cœur n'aura pas moins de part que l'esprit. En même temps, un tel préambule doit tendre à mieux développer, en la caractérisant davantage, la salutaire influence permanente que vous êtes ainsi appelée à exercer, fût-ce à votre insu, sur ce long travail.

« Jusqu'ici c'était surtout de ma vie publique qu'avaient dû émaner les consolations propres à ma vie privée. Voici

maintenant arrivée enfin, grâce à vous, l'heureuse réaction par laquelle, au contraire, mes affections personnelles vont directement perfectionner mon activité sociale. Telle est, ma Clotilde, l'importante explication que je dois aujourd'hui vous exposer convenablement une fois pour toutes, en réclamant d'avance, d'une manière spéciale, votre cordiale attention dans une appréciation aussi difficile, qui, tout en m'efforçant de l'éclaircir autant que possible, ne pourra devenir assez nette qu'après une lecture réitérée. »

« Dès l'origine de notre liaison, vous savez que je vous signalai expressément cette grande connexité, dont j'éprouvais déjà le sentiment intime quoique encore confus. Mais les circonstances mêmes au milieu desquelles s'accomplissait cette indication initiale devaient vous disposer à n'y voir alors qu'une sorte d'exagération passionnée. Tout au plus, aviez-vous pu y constater une nouvelle confirmation de la célèbre maxime générale de Vauvenargues, sur la relation nécessaire de l'essor mental à l'élan moral. Cependant, en consacrant à ma *sainte Clotilde* une délicieuse matinée, dont les suites m'ont été si précieuses à divers titres, et d'où datera toujours le cours régulier de notre sainte amitié, je vous donnai bientôt une manifestation effective du profond caractère qu'avait spécialement pris en moi cette affinité fondamentale. Néanmoins, un tel exemple ne pouvait que préparer, sans y suppléer, l'explication réfléchie que je tente maintenant, et d'après laquelle, écartant des généralités incontestables, mais trop vagues, pour considérer surtout la nature propre de mes travaux, et même la phase actuelle de leur développement total, j'espère vous faire bien comprendre, comme j'en suis profondément convaincu, que l'éternelle affection qui semble seulement destinée à charmer ma vie privée, doit aussi notablement améliorer ma vie publique. En un mot, l'harmonie fondamentale de ces deux ordres d'existence, qui jamais n'avait pu jusqu'ici s'accomplir chez moi, vient de se constituer enfin sur des

bases durables, pendant cet heureux trimestre exceptionnel où votre scrupuleuse amitié a pu craindre, au contraire, d'avoir involontairement troublé le cours général de mes travaux : voilà ce dont il m'importe aujourd'hui de vous convaincre, par suite d'une suffisante appréciation sommaire de ma double vie antérieure. »

« Naturellement voué, presque au sortir de l'enfance, à poursuivre de toutes mes forces l'immense régénération sociale profondément annoncée par mes précurseurs révolutionnaires, j'eus l'avantage de sentir suffisamment, de très-bonne heure, que cette noble destination de ma vie entière exigeait avant tout une forte préparation scientifique. Après avoir complétement satisfait à cette difficile condition fondamentale par une longue continuité d'efforts à la fois spontanés et systématiques, je dirigeai aussitôt mes premiers travaux personnels vers la réorganisation spirituelle des sociétés modernes, seule base solide d'une vraie rénovation ultérieure de leur système politique proprement dit. Mais le cours même de cette opération initiale me conduisit bientôt à reconnaître, il y a vingt ans, qu'une telle entreprise sociale resterait nécessairement prématurée tant qu'elle serait préalablement soumise à la graduelle initiation mentale que j'avais individuellement subie, et dont j'avais cru jusqu'alors pouvoir ainsi dispenser essentiellement le public. Suivant une telle conviction, je dus donc suspendre, presqu'à son début, ma grande élaboration politique, pour consacrer la première moitié de ma vie publique à la fondation d'une véritable philosophie, base indispensable de tous les travaux ultérieurs de rénovation sociale. Ma crise personnelle de 1826, que le fatal concours des peines morales avec les efforts intellectuels rendit épisodiquement si horrible, fut déterminée par l'établissement de cette intime solidarité, et me conduisit à la conception générale de cette philosophie nouvelle, directement destinée à imprimer enfin au XIXe siècle un caractère spéculatif

convenablement distinct de celui du siècle dernier. Outre les immenses difficultés mentales propres à une telle construction, les soins de ma santé et les divers embarras, intérieurs ou extérieurs, de ma situation individuelle, prolongèrent beaucoup la suffisante exécution, d'abord orale, puis écrite, de cette grande entreprise préalable, qui, comme vous le savez peut-être, n'est réellement achevée que depuis trois ans. Sa terminaison me ramenait dès lors, suivant le plan naturel de l'ensemble de ma vie publique, à reprendre désormais, sur cette large et solide base, mon élaboration primitive de la réorganisation sociale, que j'annonçai aussitôt, en effet, devoir constituer directement la destination nécessaire de la seconde partie de ma carrière, après un suffisant intervalle, aujourd'hui accompli, de repos et de préparation. Tel devait donc être le cours général de mon évolution philosophique, inévitablement partagée en deux grandes époques : l'une par dessus tout mentale, où le point de vue social ne domine que comme principale source de la systématisation abstraite, l'autre éminemment sociale, où il s'agit enfin de reconstituer, d'après une saine doctrine préalable, la vie morale de l'humanité. »

« La réorganisation spirituelle des sociétés modernes, où ma jeunesse avait vu une opération unique, se décompose nécessairement en deux entreprises successives, d'après les deux faces simultanées mais distinctes de notre existence morale, suivant que l'on considère la systématisation des idées ou celle des sentiments, double préparation indispensable à la systématisation finale des actions humaines. Si j'eusse persisté à systématiser les sentiments avant les idées, mon essor philosophique, contraire à la coordination naturelle, aurait pris inévitablement un caractère vague et même mystique, finalement dangereux, comme tendant à prolonger radicalement l'anarchie actuelle au lieu de la résoudre. Mais, aujourd'hui que la base intellectuelle est dignement posée, je dois directement tourner mes principales forces

vers la partie morale de ma grande entreprise. C'est ainsi, chère amie, que je suis enfin parvenu, pendant ces trois mois qui peut-être vous semblaient perdus pour mes travaux, à concevoir nettement le caractère qui doit profondément distinguer la seconde moitié de ma vie philosophique. Dans mon ouvrage fondamental, l'esprit de recherche, et même de discussion, devait prévaloir, afin de m'élever graduellement, suivant l'ordre naturel de nos diverses conceptions, au vrai point de vue définitif de la sagesse humaine. Maintenant que j'y suis solidement établi, il ne s'agira plus que de procéder désormais, d'après des principes déjà admis, à une dogmatisation sociale directement destinée surtout à systématiser nos sentiments essentiels. En un mot, je puis maintenant regarder la supériorité intellectuelle du positivisme comme assez constatée, du moins chez tous les esprits d'avant-garde; il me reste donc, dans mon second grand ouvrage, à en constituer aussi la supériorité morale, seule sérieusement contestable aujourd'hui.

« Telle est, ma chère Clotilde, l'unique portion qui puisse jamais être convenablement divulguée de l'importante explication que je vous expose maintenant. Déjà mes plus intimes amis ont reçu l'équivalent d'une semblable appréciation, que je communiquerai bientôt à d'autres, et un jour peut-être au public lui-même. Mais l'ensemble de l'explication restera nécessairement réservé toujours pour vous seule, vu l'intime éclaircissement personnel qui en constitue l'indispensable complément. Car cette sommaire détermination du vrai caractère propre à chacune des deux grandes parties de ma vie publique indique spontanément une disposition corrélative de ma vie privée, qui pourtant ne comporte, au moins de ma part, qu'un simple examen secret.

« Au début de ma carrière philosophique, où je poursuivis prématurément une immédiate réorganisation morale, j'ai vivement senti combien l'essor des affections tendres importait, non-seulement à mon bonheur personnel,

mais aussi à la plénitude de mon action sociale, et cette intime persuasion ne contribua pas peu à mon fatal mariage. L'imparfaite satisfaction d'un tel besoin détermina surtout le douloureux caractère de l'orage de 1826, qui, si j'eusse été assez heureux pour trouver alors une Clotilde, ne serait pas devenu, malgré sa gravité propre, plus dangereux que la crise, fort analogue au fond, d'où je sors amélioré à tous égards. Toutefois, la nature, plus intellectuelle que sociale, de mes principaux efforts philosophiques pendant les douze ans environ qui suivirent cet ébranlement décisif, ne dut pas me donner lieu, sauf les pertes de temps et de forces, de déplorer beaucoup, quant à ma vie publique, les tristes lacunes affectives inhérentes à ma malheureuse situation domestique. Mais, depuis trois ans, mon élaboration doit, au contraire, devenir pour tout le reste de ma vie, encore plus morale que mentale ; en sorte que les besoins du cœur, toujours restés si énergiques chez moi, faute d'avoir jamais été convenablement satisfaits, ont dû bientôt acquérir une irrésistible prépondérance. En même temps, par une précieuse coïncidence, une indispensable séparation, d'autant plus irrévocable de ma part que je ne l'ai nullement provoquée, m'a pleinement affranchi d'une intolérable oppression intérieure, heureusement convertie en une simple charge pécuniaire dont mon caractère m'empêche de sentir le juste poids réel. A la vérité, les deux premières années de cette nouvelle situation, pendant l'intervalle naturel entre la fin de ma grande élaboration primitive et le début de la suivante, se sont surtout passées à savourer la sorte de félicité négative résultée pour moi de ce calme inespéré, succédant à une si longue agitation journalière. C'est seulement depuis un an, environ, que l'approche de mon second grand ouvrage essentiel et le pressentiment graduel de son vrai caractère général, ont dû m'indiquer spécialement l'importance d'un essor personnel des affections douces, suivant les nouvelles exigences d'une élabo-

ration philosophique où le cœur doit désormais avoir encore plus de part que l'esprit : cette stimulation publique a été d'ailleurs en pleine harmonie spontanée avec l'impulsion privée qui, après avoir assez goûté le simple repos, devait naturellement me faire désirer le bonheur et redouter l'isolement. Telle est, ma très-chère Clotilde, la double disposition intime qui, à votre insu, m'a rendu si pleinement opportun le naïf développement de notre précieuse amitié, à quelques restrictions que puisse l'assujettir l'état préalable de votre propre cœur. Vous devez ainsi concevoir maintenant que je ne cède à aucun entraînement passionné en persistant aujourd'hui, autant qu'il y a trois mois, à considérer ce doux sentiment habituel comme désormais aussi indispensable au perfectionnement de ma vie publique qu'au bonheur de ma vie privée.

« Pour mieux concevoir la vraie relation générale des deux crises qui circonscrivent la seule partie de mon passé public ou privé qui puisse vous intéresser directement, il n'est pas inutile d'y joindre l'indication d'une sorte de crise intermédiaire, à caractère moins prononcé, mais de pareille nature, déterminée, en 1838, par le passage du préambule purement scientifique de ma grande construction philosophique à l'élément sociologique qui devait la constituer définitivement. Quoique dans cette seconde et principale moitié de ce long travail, le point de vue social dût rester surtout spéculatif, et par suite ne pût tendre aussi puissamment qu'aujourd'hui à développer en moi les besoins affectifs, cependant cette époque forme réellement une phase remarquable dans une telle histoire intime de ma double existence. Son principal résultat caractéristique a consisté en une vive excitation permanente de mon goût naturel des divers beaux-arts, surtout de la poésie et de la musique, qui reçut alors un notable accroissement habituel. Vous en sentez aussitôt l'affinité spontanée avec ma tendance ultérieure vers une vie principalement affective ;

et d'ailleurs il influa très-heureusement sur l'amélioration immédiate de mon ouvrage, en tout ce qui concerne l'évolution esthétique de l'Humanité. Dans l'ordre privé, cette époque présente aussi quelque intérêt comme également intermédiaire entre les deux crises essentielles ; car, c'est alors que je cessai, pour la première fois, de solliciter, tout en la permettant encore, une nouvelle cessation d'une séparation provisoire, et que je signifiai ma ferme résolution de rendre désormais irrévocable toute pareille situation renaissante.

« Enfin, il n'est peut-être pas superflu de compléter l'appréciation de ces trois crises personnelles, à la fois mentales et morales, en y indiquant accessoirement un singulier caractère matériel, qui, quoique secondaire, m'a beaucoup servi à perpétuer d'une manière plus tranchée leur souvenir respectif. Un de mes petits secrets philosophiques, dont je veux bien vous faire part, consiste dans ce précepte général, plus précieux qu'il ne semble d'abord : pour consolider et faciliter tout perfectionnement intellectuel ou affectif, il importe beaucoup de le lier à quelque perfectionnement physique, relatif surtout à une amélioration habituelle du régime matériel. C'est de ce principe que dérive au fond tout ce qu'il y a d'essentiel dans la théorie positive des sacrements, dont l'empirisme sacerdotal sentit confusément la portée, comme signes physiques de nos divers progrès spirituels. A ce titre, je puis vous dire que les trois crises essentielles de ma double évolution personnelle, pendant les années 1826, 1838 et 1845, se trouvent pour moi familièrement consacrées par un durable symptôme matériel, en ce que j'y ai été respectivement conduit à l'abstinence définitive, d'abord du café, puis du tabac et aujourd'hui du vin.

« Telles sont, ma chère amie, les diverses indications secrètes qui complètent la partie ostensible de ma difficile explication sur la nouvelle physionomie, à la fois publique

et privée, propre à la seconde moitié de ma carrière. Les vrais connaisseurs de la nature humaine soupçonneront bien que l'une des deux portions de cette analyse suppose nécessairement l'autre, mais sans qu'ils puissent réellement la deviner. Ils savent, en effet, qu'on ne peut agir profondément sur les sentiments des autres qu'en y participant soi-même, et que, par conséquent, une élaboration philosophique désormais relative directement à la vie affective exige, dans celui qui l'accomplit, le vif essor simultané d'une telle existence. Après avoir jadis conçu toutes les idées humaines, il faut maintenant que j'éprouve aussi tous les sentiments, même en ce qu'ils ont de douloureux : c'est une irrésistible condition préalable, naturellement prescrite à tous les régénérateurs de l'humanité. Une expansion habituelle de nos principales émotions, surtout de la plus décisive et de la plus douce à la fois, devient donc autant indispensable aujourd'hui à mon second grand ouvrage que mon ancienne préparation mentale dut d'abord l'être au premier. J'espère que, d'après ces aperçus, vous ne pouvez plus conserver aucun doute essentiel sur l'heureuse efficacité philosophique que j'attends de notre éternelle amitié.

« Mon organisation a reçu d'une très-tendre mère certaines cordes intimes, éminemment féminines, qui n'ont pu encore assez vibrer, faute d'avoir été convenablement ébranlées. L'époque est enfin venue d'en développer l'activité, qui, peu sensible directement dans le premier volume, essentiellement logique, de mon prochain ouvrage, caractérisera fortement le tome suivant, et encore plus le quatrième ou dernier. C'est de votre salutaire influence que j'attends, ma Clotilde, cette inestimable amélioration, qui doit dignement écarter les reproches de certains critiques sur le prétendu défaut d'onction propre à mon talent, où quelques âmes privilégiées ont seules reconnu déjà une profonde sentimentalité implicite, en m'avouant

avoir pleuré à certains passages philosophiques, ceux-là même que j'avais, en effet, écrit tout en larmes. A vous seule j'oserai librement soumettre d'avance tout ce que j'ai rêvé pour développer en tous sens la grandeur morale de l'homme, maintenant que vous commencez enfin à sentir combien serait étrange une amitié qui ne comporterait jamais d'entretiens sans témoins. Vous seule pourrez entièrement dissiper une mauvaise honte philosophique de paraître trop sensible, parce que la pureté et la sincérité de mes émotions ne vous seront jamais suspectes, quelque exaltées qu'elles puissent d'abord vous sembler. Il s'agit surtout, au fond, d'incorporer intimement au positivisme, avec des améliorations radicales, tout ce que le système catholique du moyen âge a pu réaliser, ou même ébaucher, de grand ou de tendre : l'éminente supériorité de votre nature morale me garantit que ce qui reste en vous d'esprit voltairien ne saurait vous empêcher de sympathiser dignement avec de telles tentatives, quand elles vous seront familièrement indiquées dans nos doux épanchements.

« Un célèbre écrivain (M. de Lamennais), qui connaissait déjà ma triste situation domestique, disait de moi, il y a vingt ans : *c'est une belle âme qui ne sait où se prendre.* J'espère lui avoir jusqu'ici prouvé que je le sais, s'il a réellement suivi de bonne foi mon développement total. Mais je compte, grâce à vous, l'empêcher désormais de conserver à cet égard le moindre doute sincère. Ne craignez pas, d'ailleurs, ma noble amie, que votre insuffisante instruction préalable vous prive d'exercer assez envers moi cette inappréciable assistance, que je cherchais vainement hors de votre éminente affection. Une douloureuse initiation personnelle a spontanément développé, dans votre rare intelligence, la plus fondamentale de toutes les études, celle de la nature humaine, qui, même à l'état empirique, importe bien davantage à la réalisation d'une telle influence

philosophique qu'une vaine préparation scientifique, d'où, en ce qu'elle offre de plus efficace, c'est-à-dire l'éducation mathématique, découle trop souvent aujourd'hui l'altération radicale du vrai régime logique par l'habitude d'un ergotage sophistique résulté d'une irrationnelle tendance à déduire quand il faudrait observer.

« Cette explication fondamentale, où l'esprit et le cœur ont également participé, est elle-même très-propre à caractériser, par le fait, l'heureuse connexité naturelle que j'ai voulu vous y rendre directement familière pour servir de base à la précieuse réaction philosophique que j'attends habituellement de notre amitié. La prochaine exécution d'un ouvrage que j'entreprends, j'ose le dire, dans la plus sainte disposition à saisir partout et à perpétuer dignement les divers mérites de l'ordre antérieur, en rendant toujours une affectueuse justice à tous nos prédécesseurs quelconques, ne pouvant être mieux préparée que par cette secrète dédicace où, en vous témoignant une digne reconnaissance de l'utile amélioration que je vous dois déjà, je place désormais mon essor direct de l'amour universel sous la stimulation continue de notre pur attachement privé.

« Votre ami dévoué,

« A. Comte. »

« Mardi matin 5 août 1845 (*midi*).

« *P.-S.* Ma gratitude me semblerait incomplétement exprimée, si, à cette précieuse influence permanente, je ne joignais ici l'indication d'une autre réaction favorable, qui, quoique passagère, doit vous être brièvement signalée. C'est l'aptitude spontanée de votre affectueux dévouement à écarter les graves inquiétudes que ma situation matérielle aurait récemment inspirées à tout autre, et peut-être aussi un peu à moi-même, malgré mes habitudes invétérées d'heureuse insouciance philosophique. Des embarras

temporaires, inhérents à la petite persécution financière dont nos coteries scientifiques m'ont honoré, n'offrent plus maintenant aucun danger sérieux, quoiqu'ils ne soient pas encore totalement dissipés (1); mais ils ont acquis, pendant les derniers mois, un aspect assez menaçant pour m'affecter si je n'eusse pas été délicieusement préoccupé de vous. Or, je puis me rendre, à cet égard, la pleine justice que, grâce à cette éminente diversion, ma crise nerveuse, d'ailleurs très-grave au fond, n'a pas été un seul instant troublée par aucune fâcheuse réflexion sur des difficultés qui devaient pourtant me sembler alors inévitables et prochaines. Recevez-en aujourd'hui, ma Clotilde, mon remerciement spécial. »

. . . . LETTRE.

« Je vous ai promis, ma noble amie, de vous indiquer sommairement l'ensemble des saines notions philosophiques sur l'importance fondamentale du mariage et de la famille. Une juste impatience me pousse à accomplir cette heureuse tâche plus promptement que je ne l'espérais, afin de hâter l'instant où mes conceptions trop systématiques acquerront, sous votre aimable plume, la grâce et l'onction qui peuvent seules les faire doucement pénétrer chez toutes les intelligences, en les rendant chères à tous les cœurs.

« La nouvelle philosophie sociale se distinguant surtout par son caractère toujours historique et son esprit sagement relatif, je crois devoir vous signaler d'abord la vraie filiation générale des opinions actuelles sur ce grand sujet. Cette seule appréciation préalable suffit pour y écarter

(1) On sait qu'au lieu de se ralentir, comme l'espérait alors Auguste Comte, avec sa longanimité habituelle, cette persécution ne fit que s'aggraver et finit par le priver totalement de ses moyens d'existence.

(Note du biographe.)

spontanément de longues discussions et de stériles déclamations. Elle ne saurait être convenablement indiquée sans la rattacher rapidement à la vraie théorie fondamentale de l'ensemble de l'évolution humaine, à la fois intellectuelle et sociale.

« Il n'existe, en tout genre, que trois manières de philosopher : 1° la méthode théologique, franchement fondée sur des fictions qui ne comportent aucune preuve ; 2° la méthode métaphysique, procédant toujours d'après des abstractions personnifiées ; 3° la méthode positive, qui part directement d'une exacte appréciation de la réalité. Chez l'individu et dans l'espèce, le premier mode convient seul à l'enfance de la raison humaine, et le dernier à sa pleine virilité ; le second, incapable de rien organiser, n'est destiné qu'à préparer l'émancipation mentale en permettant la transition de l'un à l'autre état. La vulgaire division générale des temps historiques constitue spontanément une sorte d'aperçu empirique de cette marche nécessaire ; car l'esprit de l'antiquité fut éminemment théologique, et celui du moyen âge essentiellement métaphysique, tandis que l'esprit moderne est principalement positif, comme l'indique de plus en plus, depuis cinq siècles, son essor préliminaire.

« Toutes les spéculations humaines, sans excepter les plus simples, ont d'abord surgi sous l'inspiration théologique, pour aboutir finalement à la démonstration positive, en passant par l'argumentation métaphysique. Mais cette marche commune a dû être plus ou moins rapide, suivant la complication croissante des divers sujets de contemplation. Les doctrines sociales devaient donc subir, après toutes les autres, cette transformation fondamentale, dont l'extension à ce principal domaine constitue la seule issue intellectuelle de l'immense révolution qui s'opère maintenant, d'après l'initiative française, dans tout l'occident européen.

« Pendant le siècle dernier, l'esprit métaphysique a irré-

vocablement complété l'émancipation préliminaire de la raison humaine, en ôtant à l'esprit théologique l'empire qu'il conservait encore sur les principales notions morales et politiques. Ce salutaire ébranlement préalable était aussi indispensable pour l'ordre que pour le progrès, parce que l'influence religieuse, si longtemps nécessaire à tous deux, avait dû, depuis la fin du moyen âge, devenir à la fois oppressive et impuissante. Mais cet immense service temporaire, maintenant assez accompli, ne doit pas empêcher aujourd'hui de reconnaître la nature purement négative de la philosophie métaphysique, qui dut triompher au XVIIIe siècle, et dont l'influence, quoique radicalement énervée, dirige encore la plupart des esprits actifs. Après avoir abouti partout au doute spéculatif, son génie exclusivement critique devait toujours pousser à l'anarchie sociale, en discréditant les anciennes maximes, sans pouvoir en établir de nouvelles. Succédant à ce déblai nécessaire, la systématisation positive reconstruira bientôt l'ensemble des saines notions sociales, sur des bases vraiment inébranlables, que ne comporta jamais le régime théologique. Mais pendant ce fatal interrègne, notre faible raison se trouve inévitablement livrée aux plus dangereuses fluctuations, d'abord théoriques, puis pratiques, envers toutes les règles fondamentales de la sociabilité.

« Un sophisme caractéristique, qui contenait en germe toutes les aberrations ultérieures, a conduit la métaphysique révolutionnaire, chez son plus éloquent organe, à condamner radicalement toute société, en faisant prévaloir la chimérique conception d'un préalable état de nature, qu'un prétendu contrat originaire avait fait de plus en plus dégénérer en existence sociale. Cette dangereuse hypothèse fournissait alors le seul moyen d'imprimer assez d'énergie, soit active, soit même spéculative, pour dégager l'avant-garde de l'Humanité des liens oppressifs d'une organisation caduque, afin de l'entraîner vers une régénération

totale. Néanmoins, de telles conceptions constataient spontanément l'impuissance radicale de l'esprit métaphysique à s'emparer convenablement du domaine social, toujours antipathique à son caractère essentiellement individuel. Sa tendance critique eut trop longtemps, et conserve encore, une véritable utilité politique, en s'appliquant au régime ancien. Mais depuis que cette application est assez complète pour avoir manifesté le besoin d'un système nouveau, cet esprit négatif, désormais privé de sa principale destination, est entraîné, par sa nature absolue, à une activité morale de plus en plus désastreuse, aveuglément tournée contre les bases élémentaires de la sociabilité humaine, de manière à constituer un obstacle direct à la régénération finale, en s'opposant à tout véritable régime quelconque. L'inévitable débordement des utopies anarchiques, bornées d'abord à l'ordre politique proprement dit, s'étend maintenant jusqu'au triple fondement universel de l'existence sociale, la propriété, la famille et le mariage.

« On cherche vainement à contenir ces ravages métaphysiques en s'efforçant de ranimer l'esprit religieux, dont la tendance, finalement rétrograde, a seule accrédité un tel abus du raisonnement. Ces efforts empiriques n'aboutissent réellement qu'à perpétuer et à aggraver le mal, en inspirant à la raison moderne des inquiétudes propres à maintenir l'office transitoire de l'esprit critique, qui, sans cela, resterait livré à son inopportunité actuelle, faute de toute importante application. L'inaptitude évidente des croyances théologiques à conserver leur antique empire intellectuel démontre assez leur impuissance radicale à protéger réellement les notions sociales laissées sous leur dangereux patronage. Il est certain, au contraire, qu'une telle solidarité compromet aujourd'hui de plus en plus toutes les saines maximes morales comme tous les vrais principes politiques, en faisant rejaillir sur elles le discrédit croissant d'un ordre d'idées devenu depuis longtemps incompatible

avec notre essor mental. Toutes les notions élémentaires sur le mariage et la famille sont tellement conformes aux tendances spontanées des populations modernes qu'elles n'ont, à vrai dire, pour les intelligences actuelles, d'autre tort essentiel que la forme religieuse encore inhérente à leur conception dogmatique. C'est donc exclusivement à l'esprit positif qu'est aujourd'hui réservée la sage consolidation de ces maximes fondamentales, qu'il peut seul dégager des sophismes métaphysiques. L'abus du raisonnement ne saurait être contenu par une philosophie hostile à l'essor final de la raison humaine, mais uniquement par celle qui le développe en le régularisant, et qui, à ce titre, peut seule surmonter désormais d'inévitables discussions.

« Quoique l'esprit positif ait dû surgir d'abord envers les plus simples sujets, il a ensuite étendu graduellement son domaine à des études de plus en plus compliquées. La systématisation directe des notions sociales constitue certainement sa principale destination, qu'il peut aujourd'hui aborder immédiatement, en résultat final de ce long préambule. Son incontestable supériorité intellectuelle devient le gage assuré de sa pleine efficacité morale. C'est à lui seul qu'il appartient de dissiper le fatal conflit qui existe, chez les modernes, entre les besoins du cœur et ceux de l'intelligence. En vertu de sa réalité caractéristique, il doit être éminemment social, puisque tout notre essor spéculatif s'accomplit par la société et pour elle : tandis que l'esprit théologique, naturellement personnel, n'avait pu devenir social qu'indirectement, en fournissant à la sagesse sacerdotale un précieux moyen initial de consacrer les résultats empiriques de l'expérience universelle.

« La saine philosophie conçoit, à tous égards, l'active intervention humaine comme subordonnée à un ordre invariable, spontanément résulté, en chaque cas, de l'ensemble des lois correspondantes. Cet ordre naturel n'est jamais modifiable qu'entre certaines limites déterminées, d'autant

plus distantes qu'il s'agit d'événements plus complexes. Quoique les effets sociaux comportent, à ce titre, plus de modifications que tous les autres, ils n'en sont pas moins autant assujettis à d'inaltérables lois, dont la découverte y offre seulement plus de difficultés. Il faut toujours s'attacher d'abord à connaître suffisamment cette économie spontanée, que notre sagesse systématique doit tendre ensuite à consolider et améliorer le plus possible. Un tel fondement extérieur peut seul prévenir les divagations et contenir les divergences auxquelles notre faible raison est sans cesse exposée; en même temps, un tel but garantit constamment notre vraie dignité, en assignant à notre judicieuse activité une noble et vaste destination, à la fois individuelle et collective, pour le perfectionnement universel. On comprend ainsi en quoi les institutions humaines sont également naturelles et artificielles.

« En ce qui concerne la famille, et surtout son principal fondement, le mariage, la part de la nature et celle de notre sagesse deviennent aisément appréciables, quand on se place au point de vue convenable. On ne peut douter que l'homme ne soit, comme beaucoup d'autres animaux, et même à un plus haut degré, entraîné spontanement vers l'état de mariage, dont il nous offre toujours et partout la réalisation essentielle, caractérisée surtout par la fixité d'union. La consécration systématique de la société n'intervient ensuite que pour mieux assurer la plénitude et la stabilité de ce lien élémentaire, en dissipant l'irrésolution et en prévenant l'inconstance.

« Cette double nécessité s'explique aisément par une saine appréciation de la nature humaine, envisagée surtout quant à la diversité des sexes. Notre humanité est principalement supérieure à toute animalité en vertu de sa combinaison caractéristique entre la raison et la sociabilité. Or, de ces deux attributs élémentaires, le premier est plus prononcé chez l'homme, et le second chez la femme. De là

résulte la prééminence naturelle du mariage sur toute autre association quelconque ; puisque les deux sexes se trouvent ainsi placés dans la disposition habituelle la plus favorable à leur perfectionnement mutuel, qui consiste surtout, pour chacun d'eux, à mieux développer par là les qualités qu'il possède moins. Telle est la noble destination sociale du mariage, directement envisagé, et même abstraction faite de la propagation sur laquelle on a trop exclusivement appuyé son appréciation réelle. Pour bien concevoir cette aptitude fondamentale, il faut considérer sommairement l'analyse positive de toute existence humaine.

« Notre vie se compose à la fois de pensées, de sentiments ou penchants, et d'actes. Dans leurs vaines disputes sur la prééminence de l'existence spéculative ou de l'existence active, les philosophes ont essentiellement négligé l'existence affective, qui pourtant imprime seule aux deux autres leur impulsion habituelle, sans laquelle leur exercice s'épuiserait bientôt en stériles efforts. Sous cet aspect, le positivisme consacre systématiquement l'heureux aperçu pressenti par l'instinct social du catholicisme, qui, à travers ses formes mystiques, proclama réellement l'amour universel comme le vrai mobile central de l'humanité. Les travaux de spéculation, et même ceux d'action, quoique beaucoup mieux adaptés à la plupart des organismes, déterminent communément, par leur persistance prolongée, une intolérable fatigue. Au contraire, les affections bienveillantes peuvent seules persévérer au plus haut degré sans jamais lasser, et leur simple diminution passagère inspire toujours d'intimes regrets. Elles constituent donc la principale base du bonheur personnel, outre leur tendance directe à garantir le bonheur général en poussant chacun à servir les autres, soit par ses pensées, soit par ses actes.

« C'est ainsi que le mariage devient le premier lien de l'humanité, en développant spécialement nos facultés affec-

tives. Après que l'éducation proprement dite a rendu chacun apte à l'action et à la spéculation, il complète cette double préparation élémentaire, par un digne essor de l'affection qui doit animer la vie sociale. En effet, c'est seulement entre les deux sexes, et en vertu de leur diversité caractéristique, d'abord naturelle, puis civile, que peut exister habituellement une entière liaison. Dans le même sexe, l'amitié reste presque toujours exposée à d'inévitables rivalités, qui en altèrent la sécurité avant d'en corrompre la pureté. La concurrence ne peut totalement disparaître que d'un sexe à l'autre, pour donner lieu, par leur union, au plus doux concours, résulté d'une tendance spontanée de leurs moyens respectifs vers leur commune fin. Qu'est-ce, en effet, que le sentiment conjugal, sinon la véritable amitié, consolidée et embellie par une incomparable possession mutuelle ? C'est ainsi que le plus énergique instinct de notre animalité, cessant de nous entraîner à de brutales perturbations, nous conduit à la plus douce harmonie dans cette sainte intimité qui utilise toute l'aptitude naturelle d'un tel appétit à nous dégager de l'égoïsme fondamental. S'il était possible que cette admirable économie n'eût pas encore existé, celui qui nous en offrirait l'utopique avénement serait certainement regardé comme le plus grand bienfaiteur de l'humanité. Auprès de cette notion fondamentale, on néglige bientôt, malgré leur gravité réelle, les inconvénients accessoires ou passagers, et même les dangers exceptionnels, que l'imperfection humaine attache inévitablement à cette première base du bonheur intime, individuel ou social. Quoiqu'on doive, sans doute, tendre toujours à diminuer autant que possible ces maux secondaires, le rétrécissement d'esprit et le dévergondage de cœur propre aux temps de transition anarchique ont pu seuls conduire à en exagérer la considération spéciale jusqu'à méconnaître l'efficacité essentielle d'une telle institution.

« Sa pleine spontanéité n'est pas douteuse pour celui qui apprécie judicieusement les efforts mêmes que l'excentricité, naturelle ou factice, a souvent tentés contre elle. Les plus rebelles à de tels liens finissent d'ordinaire par en déplorer amèrement l'absence. Toutes les intimités vraiment recommandables qui s'établissent hors de cet ordre régulier tendent bientôt à revêtir, autant que possible, ses principaux caractères, en constituant une affection à la fois exclusive et indissoluble. Quand l'imagination humaine s'est librement élancée à la conception idéale du parfait bonheur, elle a érigé l'éternité d'union en attribut essentiel de ses plus nobles utopies sur la vie future. L'inconstance systématique que tant d'esprits superficiels osent aujourd'hui prôner ne pourrait aboutir qu'à dégrader radicalement, chez les deux sexes, les principaux attributs de l'humanité, en s'opposant à toute profonde moralisation mutuelle.

« Malgré d'incontestables abus, la solennelle intervention de la puissance sociale est habituellement indispensable à la pleine efficacité de cette économie naturelle. Les organisations énergiques, seules susceptibles d'affections profondes, n'ont peut-être besoin d'une telle sanction que pour compléter leur doux bonheur par une noble publicité. Chez l'immense majorité, où tout est médiocre, en bien comme en mal, l'esprit, le cœur et le caractère, chaque vie privée, sans ce frein salutaire, se consumerait bientôt en capricieux essais aussi désastreux que superflus. On aperçoit aujourd'hui cette funeste tendance là où le protestantisme a assez altéré les mœurs modernes pour introduire un usage réel du divorce. Quant aux inconvénients propres à l'indissolubilité, ils sont ordinairement compensés, dans l'état normal, par les mêmes causes qui la rendent nécessaire. Car, l'aptitude à se modifier beaucoup résulte spontanément de cette médiocrité native qui interdit toute tendance très-prépondérante. Une telle faculté ne

peut alors se développer assez qu'en présence d'une situation vraiment inaltérable. Nul n'a choisi son père ni son fils, et pourtant ces relations comportent une pleine harmonie. Quoique l'union conjugale ne puisse être aussi préparée, le libre choix personnel qui lui est propre tend à compenser cette moindre consistance naturelle, mais seulement quand la consécration sociale a imposé un invincible frein aux caprices individuels. Entre deux êtres aussi divers, y a-t-il trop de toute leur vie pour se bien connaître et s'aimer dignement? La virginité préalable, la fidélité continue et le veuvage final, resteront toujours en honneur, même chez le sexe prépondérant.

« Outre cette indissoluble sanction, la société générale exerce spontanément une heureuse réaction sur le lien élémentaire qui lui sert de base, en assignant aux deux sexes des destinations distinctes, essentiellement conformes, d'ordinaire, à leur nature respective. Quelques séditieuses réclamations qu'excite aujourd'hui cette répartition fondamentale, l'étude positive de l'homme et de l'Humanité démontrera de plus en plus une telle harmonie, sans laquelle d'ailleurs on ne saurait comprendre l'universelle persistance de cette économie. Aucun esprit sérieux ne tentera d'expliquer par le simple abus de la force matérielle, un ordre où l'on voit si souvent la plus frêle créature obéie et respectée, même dans ses caprices, par tant de vigoureux agents. La vie affective étant spécialement prépondérante chez la femme, rien n'est plus sage qu'une constitution sociale qui lui en confie la principale culture permanente, en réservant à l'homme les travaux suivis, soit de spéculation, soit d'action, qui, d'ordinaire, lui conviennent mieux. Si la nature féminine est, en général, moins susceptible de résolutions à la fois énergiques et persévérantes, elle devient par cela même plus modifiable et s'adapte plus aisément à toute invariable situation. L'uniformité de destination se trouve aussi, chez les femmes, en harmonie

spontanée avec la variété beaucoup moindre de leurs types individuels. Toute saine appréciation de notre nature conduira donc à admirer profondément la sagesse instinctive de l'économie fondamentale qui, dans chaque acte social, réserve communément à l'homme la décision finale, en attribuant à la femme l'influence consultative ou modificatrice. La seule époque où l'intervention sociale des femmes ait été ainsi constituée dignement, sous l'ascendant du principe chevaleresque, indique hautement la noble efficacité que comporte cette apparente restriction. Si, par une impraticable aberration, les deux sexes pouvaient jamais être appelés à suivre indifféremment les mêmes carrières, on peut assurer que cette fatale concurrence, loin de seconder l'essor féminin, le rendrait bientôt impossible, en lui imposant des luttes trop inégales. Une situation impartiale, sans être indifférente, qui dispose à l'observation sans pousser à l'action, est certainement très-favorable au développement, à la fois intellectuel et moral, des facultés propres aux femmes dans le mouvement journalier de l'Humanité. L'absence correspondante de responsabilité pratique, et le droit fondamental à vivre du travail masculin, constituent d'ailleurs d'inévitables compensations habituelles de cette inertie relative, en complétant le régime élémentaire de toute association humaine.

« Telle est, en aperçu, l'appréciation positive de l'institution du mariage, envisagée dans ce qu'elle offre d'essentiellement commun à tous les modes quelconques de sociabilité. Une étude rationnelle des principales variations qu'y apporte successivement l'évolution nécessaire de l'Humanité n'aboutit qu'à éclaircir et à confirmer cette théorie élémentaire; quoique le spectacle inopportun de ces changements ait souvent conduit jusqu'ici, faute d'une véritable doctrine historique, à de très-dangereuses fluctuations, qui disposent encore tant d'esprits irréfléchis à regarder comme radicalement arbitraires les plus saines maximes sociales.

« Le positivisme constitue spontanément la conciliation nécessaire, si vainement cherchée jusqu'ici, entre l'ordre et le progrès, en montrant que non-seulement l'ordre est, à tous égards, la première condition du progrès, mais que sous tous les aspects sociaux, le perfectionnement humain consiste surtout à développer de plus en plus l'ordre fondamental, qui contient, dès l'origine, le germe naturel de toute amélioration quelconque. C'est ce que l'ensemble du passé prouve clairement quant au mariage.

« Si cette union élémentaire est destinée directement à permettre aux deux sexes l'essor mutuel de leurs facultés caractéristiques, on peut dire que ses variations régulières ont toujours tendu à la mieux adapter à ce grand but. Bien loin de disposer les deux types humains à la vaine égalité qu'on rêve aujourd'hui, le cours de la civilisation développe nécessairement leurs principales différences, surtout mentales et morales, qui sont d'abord peu prononcées, comme nous le montrent encore les rangs inférieurs, où se conserve spontanément, à beaucoup d'égards, l'image de chaque phase antérieure.

« Dans l'antiquité grecque et romaine, le pas principal a consisté, sous ce rapport, à substituer la monogamie à la polygamie primitive. Quoiqu'une superficielle appréciation ait souvent conduit à représenter la diversité de ces deux modes comme essentiellement régie par le climat, un plus mûr examen démontre qu'elle dépend partout du degré de civilisation. Au nord autant qu'au sud, on retrouve toujours la polygamie en remontant assez le cours des âges sociaux : le midi ne manifeste pas moins que le nord la tendance finale de notre espèce vers la vie pleinement monogame, qui prévaudra bientôt chez les plus civilisés Orientaux. Mais, quelle que fut l'importance de ce premier progrès, chez les populations grecques et surtout romaines, il s'y trouvait trop neutralisé, soit par la nullité sociale des femmes chez des nations militaires, soit par l'existence

de l'esclavage domestique, qui maintenait une sorte de polygamie pratique, soit aussi par l'excessif privilége de répudiation conservé aux hommes. C'est pourquoi le mariage y resta encore essentiellement borné à sa destination physique, et les sympathies morales que les modernes y apprécient surtout furent alors cherchées ailleurs, même par les plus éminentes natures.

« A l'admirable révolution accomplie au moyen âge, sous le catholicisme, l'Humanité devra toujours la première ébauche de la vraie constitution normale du mariage propre à notre espèce. La famille n'était constituée chez les anciens que d'après le despotisme presque illimité du chef domestique. Sauf cela, l'État ne s'y inquiétait que des qualités personnelles susceptibles de mieux développer la commune activité guerrière. Par l'initiation catholique, l'Humanité a commencé à sentir l'importance fondamentale de la vie domestique, soit comme la plus convenable à la plupart des hommes chez les sociétés industrielles, soit aussi comme la meilleure école de la vie pleinement sociale. Le mariage a pris, en même temps, la prépondérance qui lui convient dans l'ensemble des liens élémentaires : elle fut alors heureusement représentée par l'innovation spontanée qui obligea la femme à renoncer au nom de son père pour prendre celui de son époux. En ébauchant enfin l'indépendance radicale de la morale envers la politique, cette grande phase a irrévocablement placé dans la famille le véritable centre de la moralité humaine. Un aveugle esprit révolutionnaire peut seul entraîner aujourd'hui à méconnaître cet immense progrès, et à tendre vers l'antique subordination directe de l'individu à l'État, qui ne constituerait maintenant qu'une intime rétrogradation. Pendant cet âge catholique, que la métaphysique protestante ou déiste taxe si follement d'une ténébreuse barbarie, l'éducation sentimentale de notre espèce accomplit le plus grand pas qu'elle ait pu faire jusqu'ici. L'admirable institution de la che-

valerie vint alors témoigner au monde que, du moins chez les classes supérieures qui servirent ensuite de type universel, l'amour jusque-là si brutal, avait enfin développé la noble nature qui le distingue dans l'humanité. Fréquemment parvenu à la plus exquise délicatesse, il devint capable, par ses moindres encouragements, de déterminer avec persévérance d'actifs dévouements, également favorables au perfectionnement moral, et même physique, de l'un et l'autre sexe. La vraie condition sociale des femmes, la juste liberté de leur vie intérieure, les droits matériels et moraux inhérents à leur situation, et la sage restriction d'une indispensable suprématie, furent alors aussi normalement établis que le permirent la civilisation contemporaine et la nature propre de la doctrine précaire qui servait d'organe imparfait à la sagesse sacerdotale pour diriger l'essor spontané des populations d'élite.

« Sous tous ces aspects, le positivisme, successeur nécessaire du catholicisme, après la clôture de l'interrègne métaphysique, devra surtout accomplir dans un milieu plus favorable la systématisation finale de la morale humaine tentée par le noble régime du moyen âge, en consolidant sur des bases inébranlables et perfectionnant d'après de meilleures inspirations ce que le système antérieur n'avait pu ébaucher qu'avec des croyances passagères, bientôt hostiles au développement naturel de l'intelligence et de la sociabilité. C'est dans un tel changement de principes que doit aujourd'hui consister essentiellement la saine reconstruction philosophique de la doctrine du mariage. L'institution actuelle n'exige d'ailleurs aucune grande innovation spéciale, sauf les précieuses améliorations qu'amènera spontanément la refonte générale de l'éducation et des mœurs. Depuis la fin du moyen âge, l'ascendant catholique, même avant que sa décadence devînt ostensible, a radicalement perdu son ancienne aptitude à faire convenablement respecter les prescriptions morales que l'Humanité avait établies sous sa

direction initiale. Il n'a pu lancer qu'une impuissante flétrissure sur le dévergondage habituel qui discréditait de plus en plus, même publiquement, toutes les saines maximes conjugales, encore dangereusement adhérentes à des croyances justement déchues. Comment espérer, par exemple, qu'une indispensable émancipation pût maintenir un respect sincère pour la vraie subordination des sexes, quand sa consécration officielle dérivait uniquement d'une puérile fiction religieuse sur l'origine physique de la femme? La systématisation positive peut seule garantir ces grandes notions, comme toutes les autres conceptions vraiment sociales, aussi bien contre les frivoles sarcasmes que contre les sophismes anarchiques. Privé du caractère sacré que lui imprima le catholicisme, le mariage n'a pu être réduit que provisoirement, par la métaphysique de nos légistes, à la grossière nature d'un simple contrat temporel. Une véritable réorganisation lui rendra bientôt, suivant un mode plus efficace et plus durable, l'auguste consécration spirituelle qu'exige le premier lien élémentaire de toute société humaine. La même puissance morale qui en dirigera surtout l'usage habituel se trouvera d'ailleurs naturellement autorisée, par la nouvelle conviction publique, à corriger autant que possible ses inconvénients accessoires ou exceptionnels, sans recourir presque jamais, sauf les dispositions secondaires, à une intervention temporelle qui tend à dégrader cette sainte institution, quelque indispensable qu'y soit aujourd'hui son office hétérogène, jusqu'à l'avénement d'un ordre normal.

« Je n'ai pas besoin, ma chère amie, d'indiquer davantage cette sommaire appréciation, que votre esprit et votre cœur développeront sans difficulté, en l'adaptant convenablement à votre noble composition actuelle. La troisième partie de la lettre philosophique que j'eus le bonheur de vous offrir à l'occasion de la Sainte-Clotilde renferme d'ailleurs quelques aperçus directs, que j'ai pu dès lors écarter ici, sur l'avenir

social de votre sexe sous l'ascendant final du positivisme.

« En commençant l'indication que je viens d'achever, je comptais y aborder l'ensemble de la constitution de la famille humaine, qui, fondée par les liens conjugaux, se perpétue par les relations filiales, et s'étend par les rapports fraternels. Mais le sujet principal m'a trop entraîné pour me permettre, du moins cette fois, l'examen des deux autres éléments de cette théorie fondamentale : ils me semblent d'ailleurs beaucoup moins utiles à votre élaboration. Au reste, si vous désiriez, à leur égard, quelques éclaircissements immédiats, vous pourriez consulter avec fruit le cinquantième chapitre de mon grand ouvrage. Sa lecture spéciale, déjà recommandée, vous deviendra, pour l'étude de cette lettre, bien plus facile que ne le suppose votre admirable modestie. Ce n'est point aux savants que je m'y suis surtout adressé, mais à tous les esprits sains qu'animent des cœurs honnêtes, sans aucune autre initiation philosophique que celle qui ressort spontanément de l'ensemble de la vie réelle.

« Adieu, ma digne amie ; je vous remercie solennellement de m'avoir ainsi procuré la douce satisfaction spéciale de vous servir personnellement sans cesser de poursuivre convenablement ma mission sociale. »

« A. COMTE.

11 janvier 1846.

. . . . LETTRE.

« Quoique la réouverture de mon cours (1) doive désormais diminuer beaucoup la disponibilité de mon dimanche, j'espère, ma très-chère amie, qu'elle ne m'ôtera pas entière-

(1) Le cours d'Astronomie populaire.

(Note du biographe.)

ment le bonheur, dont j'ai si souvent joui pendant les six derniers mois, de m'occuper spécialement de vous ce jour-là. J'aime à vous le prouver déjà en vous adressant ces deux lignes cordiales avant d'aller à ma séance initiale. Votre noble ascendant a désormais lié profondément chez moi l'essor habituel des plus hautes pensées à celui des plus tendres sentiments. Ne soyez donc pas surprise que je tienne à inaugurer secrètement ce seizième service annuel par un souvenir spécial de ma bien-aimée. Je ne puis voir revenir cette journée sans me rappeler aussitôt combien l'ensemble de mon existence se trouve heureusement changé depuis la dernière réouverture, par la noble tendresse qui m'anime. Cette courte effusion ne peut d'ailleurs que me préparer mieux au ministère que je vais remplir, en faisant spontanément prévaloir la disposition la plus favorable à un tel acte philosophique.

« Le charmant bonjour auquel je n'ai pu répondre avant-hier me laissera le souvenir permanent d'une affectueuse expression caractéristique, dont j'éprouve le besoin de vous remercier spécialement, quand vous y avez daigné mentionner votre bonheur de *m'acquérir*. En effet, c'est bien là, ma Clotilde, le mot qui nous convient mutuellement, pour désigner à chacun de nous sa meilleure propriété. Plus notre intimité se développe et se consolide, mieux je sens journellement que cette chaste union est devenue chez moi la principale condition d'un bonheur que j'avais toujours ardemment rêvé, mais sans pouvoir, hélas ! l'éprouver jamais avant d'avoir subi votre bienfaisant empire.

« Combien je le comprenais hier, par exemple, pendant ces heures trop rapides de tendre contemplation et de libre épanchement que chaque semaine me ramène maintenant dans votre auguste solitude ! Quoique je ne vous aie point encore remerciée assez directement de cette incomparable concession, vous savez que j'en sens dignement tout le prix. Chacune de nos deux libres entrevues hebdomadaires a son

heureux caractère propre. Le jour que je vous reçois, il me semble que je commence enfin à posséder convenablement un véritable intérieur. Mais, quand je viens vous voir, c'est vous-même que j'apprécie surtout. La noble simplicité de votre modeste asile me rappelle plus vivement et vos malheurs exceptionnels et les éminentes qualités de votre cœur comme de votre esprit. Tout ce qui m'entoure y tend spécialement à me pénétrer davantage d'une affectueuse admiration, que ranimerait moins une brillante demeure. Ce contraste involontaire entre votre situation et votre mérite me fait mieux apprécier alors l'aimable résignation qui vous dispose habituellement à attendre sans impatience un plus digne avenir, que bientôt, j'espère, déterminera votre sage persévérance dans une précieuse élaboration.

« Adieu, ma noble et tendre Clotilde, comptez à jamais sur le respectueux amour dont votre cher philosophe se sent aussi fier qu'heureux.

« A^to^ COMTE. »

Dimanche matin, 25 janvier 1846 (10 heures).

« Quoique j'aie très-peu dormi, je suis assez bien portant pour espérer que ma séance m'excitera sans me fatiguer, malgré la solennelle émotion qu'une longue habitude et une pleine conviction ne m'empêchent pas d'éprouver lors de chaque réapparition annuelle devant mon public. L'acte d'adoration que je viens d'accomplir rapidement m'inspire, je le sens, un surcroît de zèle et de confiance pour le devoir qui va m'arracher à vous. »

On voit, d'après le caractère de ces incomparables entretiens, quelles préoccupations, quels sentiments animaient ces grands cœurs; la profonde moralité qui dominait leurs plus secrets épanchements, et le sublime idéal auquel il leur fut donné d'atteindre.

Cependant, Auguste Comte ne devait pas jouir longtemps d'un tel bonheur : après une année de relations exceptionnelles, sa dame lui fut ravie ! Coup affreux, terrible, qui l'ébranla profondément..... Sa douleur fut immense, telle qu'il n'en aurait pu supporter de plus forte ; et son cœur infiniment sensible, profondément attaché, fut déchiré cruellement. Rien ne témoigne mieux de sa peine et de ses regrets que l'effort accompli pour reprendre à la mort, à l'oubli, au néant, cette douce et angélique personne ! Pour un temps il ne sembla survivre qu'afin d'immortaliser son amie : et c'est à elle que fut dédié son principal ouvrage, sa grande construction religieuse. On ne saurait lire sans émotion la touchante dédicace, qui lui consacre le *Système de politique positive*, tant elle renferme de larmes et de regrets, de noble résignation, d'inépuisable gratitude :

« . . . . . Ton admirable modestie (dit cet « homme illustre à sa bien-aimée), cédant enfin à mon « affectueuse insistance, avait franchement accepté la « juste dédicace de ma seconde élaboration philosophique, « commencée, l'an dernier, sous la naissante stimulation « de la noble tendresse qui, malgré la mort, continuera « d'embellir tout le reste de ma mélancolique existence. « Que ta mémoire sacrée reçoive donc cet hommage so- « lennel d'une reconnaissance convenablement motivée, qui « n'est plus contenue par tes touchants scrupules. »

. . . . . .

« A toi seule, ma Clotilde, j'ai dû ainsi, pendant une « année sans pareille, l'expansion tardive mais décisive « des plus doux sentiments humains. » . . . . . .

. . . . . .

« . . . . . Ceux qui savent que l'essor « continu des instincts sympathiques constitue la princi- « pale source du bonheur, personnel ou social, respecteront

« ici ma solennelle gratitude pour l'ineffable félicité que tu « m'as dévoilée. » . . . . . .

. . . . . .

« . . . . . Après avoir noblement consacré « la première moitié de ma vie publique à développer le « cœur par l'esprit, je voyais sa seconde partie vouée sur- « tout à éclairer l'esprit par le cœur, sans les inspirations « duquel les grandes notions sociales ne peuvent acquérir « leur vrai caractère. Mais pouvais-je aspirer à ces nouvelles « lumières si je n'eusse dignement subi l'énergique ascen- « dant du sentiment le mieux propre à dégager l'homme de « sa personnalité fondamentale, en faisant dépendre d'au- « trui sa principale satisfaction ? » . . . . . .

. . . . . .

« Toi seule m'as donc permis de développer convenablement cette réaction du cœur sur l'esprit, devenue indispensable à l'ensemble de ma mission ! (1) » . . . . . .

Mais cette manifestation solennelle d'une douleur et d'une reconnaissance infinies, n'est pas seulement un acte personnel, sa portée sociale est immense, puisqu'elle met le progrès sous le patronage de l'ascendant féminin, qui lui semblait fatalement hostile. Motivée sur la participation féconde et décisive qu'eut une noble dame envers la transformation religieuse de la philosophie positive, elle associe intimement la femme au grand mouvement de régénération. Par elle, en effet, son puissant promoteur sentit la force et le charme des affections privées, et leur inestimable prix, comme condition du développement réel des sentiments sociaux. Dès lors il comprit le rôle du cœur, sa prépondérance universelle, et put saisir enfin la véritable grandeur de la femme, sa sainteté, la mission sacrée qu'elle remplit

(1) Voir la dédicace du *Système de politique positive*, tome Ier, page IIe.

dans le monde comme épouse et comme mère. Destination suprême dont dépend la terminaison de l'immense révolution qui, depuis tant de siècles, agite l'Occident; l'unité devant se rétablir par l'adhésion du sexe aimant aux principes de la sociabilité moderne.

A ceux qui peuvent comprendre la grandeur de ce résultat, la glorification de Clotilde de Vaux ne paraîtra point exagérée; et les âmes élevées sentiront toujours l'immensité de son bienfait. Sa gloire fut d'avoir mérité, et d'avoir laissé surgir le profond amour qui ouvrit au philosophe les sources bénies de la grâce, les voies sacrées de la religion! Associée dans le temps, par la vénération des âmes régénérées, à la gloire du fondateur de la synthèse universelle, comme elle lui fut unie, dans l'espace, par la plus pure affection, cette si digne et si touchante femme doit passer dans les plus lointains souvenirs, comme la compagne immuable de celui dont elle a charmé et grandi l'existence, pour le plus grand bien de l'humanité.

IX

L'influence de madame de Vaux, loin de cesser après sa mort, n'en devint que plus intime. Au lieu de laisser s'affaiblir le souvenir de la femme qu'il avait si profondément aimée, Auguste Comte fut amené, par la grandeur de son attachement et par l'extrême tendresse de sa nature, à lui vouer un culte quotidien qui devint à la fois et sa meilleure consolation et la source de tous ses progrès ultérieurs. C'est la réaction mentale et morale de cette salutaire adoration qui suscita le renouvellement spirituel auquel il dut les inspirations et les lumières indispensables à sa nouvelle élaboration, la régénération sympathique qui caractérise sa

CLOTILDE DE VAUX

seconde vie. Grâce à la généreuse affection qui ne cessa de le posséder depuis lors, il éprouva tellement la puissance du cœur, son invincible suprématie naturelle, que cette excitation constante lui inspira directement le principe affectif de la systématisation finale, les voies logiques de son accomplissement. De suite il reconnut que le grand problème consistait à soumettre l'esprit au cœur, la personnalité à la sociabilité, l'égoïsme à l'altruisme, le monde à l'amour! Et tirant aussitôt des prémisses de la sociologie la notion fondamentale de l'Humanité, il en forma le principe de la régénération politique, désormais instituée en vue de cette existence suprême. De là le règlement et le ralliement des forces humaines, l'unité individuelle et sociale obtenue par la religion démontrée. *L'amour pour principe et l'ordre pour base; le progrès pour but:* telle est, dès ce moment, la formule essentielle de la réorganisation moderne, que le fondateur du positivisme puisa dans les inspirations de son culte privé, et qu'il sut admirablement développer, sous l'assistance continue de cette même providence morale, dans son immortel Traité de sociologie.

Comme nous l'avons dit précédemment, la dédicace du *Système de politique*, écrite en 1846, dans les premiers moments d'un deuil éternel, put seule amener la reprise des grands travaux qu'imposait à Auguste Comte l'accomplissement de sa mission. Et dès l'année suivante, on put apprécier la puissance de cette incubation secrète, où la douleur et l'amour apportaient au génie tant de forces nouvelles. Le préambule philosophique du *Cours d'astronomie populaire* acquit alors un caractère et un développement qu'il n'avait jamais eu. Dans les douze séances consacrées à cette mémorable introduction, et qui occupèrent les mois de février, mars et avril 1847, le futur auteur de la *Politique positive* sut condenser tout le plan de cette immense construction, dès lors arrêtée dans les profondeurs de son génie; et par cette exposition saisissante, par ces longues

et puissantes improvisations sur les plus éminents sujets de la science humaine, la nouvelle philosophie acquit déjà la consistance et la dignité d'une véritable religion.

L'auditoire nombreux et recueilli qui suivait ce cours était surtout formé de prolétaires : Auguste Comte fut toujours, on le sait, désireux et fier d'un tel public, et toujours il lui réserva son meilleur enseignement. Or l'exposition de 1847 fut, entre toutes, recherchée des auditeurs populaires ; et ce fait nous semble aussi important que mémorable, bien qu'il ait excité les railleries mal inspirées de quelques pédants. Deux cents communistes, attirés par le bruit que commençait à faire la prédication positiviste, à une époque où le peuple cherchait et méditait profondément, s'étaient donné rendez-vous, pour apprécier la nouvelle doctrine sociale, aux séances consacrées à l'exposition des théories sur la propriété et le régime industriel.

Bien qu'une telle démarche n'ait eu d'autre résultat effectif que de provoquer quelques conversions personnelles, elle n'en constitue pas moins un fait historique plein d'intérêt, puisqu'elle témoigne hautement des ardentes préoccupations sociales qui animaient alors le prolétariat. Une presse superficielle et qui comptait sans doute exploiter, sans le comprendre, ce grand mouvement populaire, eut beau mettre tous ses soins à le laisser ignorer, il n'en fut que plus irrésistible quand, en 1848, il vint surprendre tant de gens *habiles* et mettre un terme à l'expérimentation constitutionnelle. Auguste Comte achevait alors la première partie du *Discours sur l'ensemble du positivisme*, et ce grand travail, résumé de la prédication religieuse et sociale qu'il avait faite en 1847, l'élevait naturellement au point de vue qui convenait à cette nouvelle situation. Quand éclata la révolte, il venait de résumer les principes philosophiques qui doivent servir de base à la reconstruction de l'ordre moderne et d'indiquer les éléments sociaux qui peuvent concourir à ce grand avénement : l'influence des idées

régénératrices ne pouvant s'exercer assez que par l'alliance des prolétaires et des philosophes, et par l'adhésion des femmes aux nouveaux principes de sociabilité. L'événement qui confondait tant de prétendus sages trouva donc le fondateur du positivisme admirablement préparé : instruit de l'avenir par la méditation continue du passé, il se mit à l'œuvre pour éclairer le présent, et put surmonter victorieusement cette épreuve capitale. Sans s'émouvoir d'un désordre inévitable ni se laisser entraîner par de folles espérances; sans s'effrayer de l'immensité de son isolement ni se laisser imposer par l'entraînement de tout un peuple; avec l'inflexible conviction du savant et l'intrépide fermeté du citoyen, il sut tracer à cette société chancelante sa route vers l'avenir, fixer le but et organiser les moyens.

Ainsi, le 25 février 1848, au lendemain de la lutte, au milieu du bouleversement général, il publiait un *appel* qui témoigne autant de la constante unité de sa foi que de la fermeté de sa conduite (1). Le 8 mars suivant, en annonçant la formation d'une association politique dont il se trouvait à la fois le fondateur et le président, il émettait son remarquable manifeste (2). Enfin, le *Discours sur l'ensemble du positivisme* venait, en juillet 1848, fixer définitivement la nature et les principes de la réorganisation moderne (3). Son épigraphe caractéristique : *Réorganiser, sans Dieu ni roi, par le culte systématique de l'Humanité*, résumait admirablement l'esprit d'une telle œuvre, puisque la double tendance irrécusable des sociétés modernes vers

---

(1) *Association libre pour l'instruction positive du peuple dans tout l'Occident européen.* Paris, 25 février 1848. (Voir aux *Pièces justificatives*, n° 8).

(2) *Le Fondateur de la Société positiviste à quiconque désire s'y incorporer.* Paris, le 8 mars 1848. (Voir aux *Pièces justificatives*, n° 9.)

(3) *Discours sur l'ensemble du positivisme*, par Auguste Comte, auteur du Système de philosophie positive. — Paris, juillet 1848, 1 vol. in-8°, chez V. Dalmont, libraire du corps des ponts et chaussées, quai des Augustins, 49.

une foi positive et vers une activité pacifique, s'y trouvait pleinement consacrée, en même temps qu'elle y était noblement associée à la réalisation des plus hautes aspirations du moyen âge envers l'établissement d'une religion universelle.

Ce grand discours préliminaire, qui établissait les caractères fondamentaux de la synthèse moderne, en attendant le traité magistral auquel il sert d'introduction, allait former le code de la phalange régénératrice dont la Société positiviste devenait le premier noyau. Et l'on peut dire que dès cette époque le positivisme se trouvait à la fois constitué comme école philosophique, comme parti politique et comme secte religieuse.

Mais la société fondée par Auguste Comte, dominée par des obstacles et par des conditions qu'il est aisé de se rappeler, ne put s'agrandir beaucoup ni devenir prépondérante. Si l'on en excepte un écrivain connu, M. Littré, elle n'était formée que d'hommes neufs, sans réputation et sans influence actuelles: des prolétaires, quelques médecins, quelques professeurs, d'anciens élèves de l'École polytechnique, etc., s'y trouvaient agrégés à des titres divers, c'est-à-dire avec des degrés différents de conviction et de sympathie. Toutefois, elle tirait de la personne de son fondateur une haute importance, et reçut de lui une direction que nulle autre association de ce genre ne put alors présenter.

S'il est vrai qu'en renversant le régime catholico-féodal, la première partie de notre révolution ait mis à l'ordre du jour la reconstruction de l'ordre social, il est certain aussi que la seconde moitié de ce grand ébranlement doit aspirer de plus en plus à remplacer ce qui a été détruit. Eh bien! la Société positiviste est la seule qui, dans ce temps et grâce à la direction qui lui fut imprimée par son illustre président, resta sans cesse, au milieu de la divagation générale, dans le véritable sens du mouvement humain; la seule qui ait reconnu, proclamé, que la reconstruction cherchée

devait s'accomplir, non pas d'après les principes négatifs qui avaient dirigé la démolition, mais d'après ceux, réellement organiques, que l'ensemble de notre évolution avait fait surgir pour un tel office, et que la philosophie positive a depuis longtemps établis. A ce point de vue, on ne saurait contester que la société formée par Auguste Comte pour assister les premiers efforts de reconstruction, ne mérite dans l'histoire (malgré l'obscurité de son origine et le peu de retentissement de ses actes) une place vraiment importante : car son intervention marque le point de départ du mouvement organique communiqué par le fondateur du positivisme et dont la continuation doit amener la terminaison de la révolution occidentale, par l'avénement d'un état social définitif. C'est pourquoi nous regardons comme essentiel de résumer ici les travaux de cette assemblée.

Dès qu'il eut constitué la Société positiviste, Auguste Comte y exposa sa théorie politique de la transition moderne, et le résumé de cette exposition servit de base aux *rapports* que nous devons analyser. Deux concernent l'organisation temporelle de la république naissante, tandis qu'un troisième a pour objet de préparer sa direction spirituelle.

Le premier de ces actes est le *Rapport sur la question du travail*, lu le 24 mai 1848, à la Société positiviste, par un de nos confrères les plus éminents, M. Fabien Magnin, ouvrier menuisier. Auguste Comte a lui-même jugé ce travail, qu'il qualifie de mémorable, et dans lequel, dit-il, le vrai mécanisme industriel se trouve mieux apprécié, en quelques pages, que dans tous les volumes consacrés à la prétendue science des économistes. Je me bornerai donc à dire que le publiciste prolétaire, convaincu que l'imprévoyance sociale est la principale cause des désordres industriels, concluait qu'en attendant une organisation réelle de l'industrie humaine, qui ne peut résulter selon lui que

d'une régénération préalable des opinions et des mœurs, le gouvernement devait, autant que possible, avec intelligence et sagesse, intervenir pour atténuer les plus criants abus; pour lever les embarras les plus proches, parer aux désordres les plus remédiables, et provoquer surtout, parmi les chefs industriels, des habitudes plus désintéressées et plus sages. Autrement dit, il invitait les gouvernements modernes, et celui de la république française en particulier, à exercer désormais la plus importante de leurs attributions initiatrices, durant la période transitoire qui doit nous élever de l'état de guerre à l'état de paix, en secondant sagement l'industrie, base essentielle du régime futur (1).

Quant au second rapport (2), sans être aussi original par le fond, il était plus important peut-être par son objet, directement relatif à la nature et au plan du gouvernement qui convenait alors à la situation française. Il fut présenté à la Société le 2 août 1848, par M. Littré, rapporteur, assisté, pour l'élaboration du projet, par MM. Lafitte, aujourd'hui directeur du positivisme, et Fabien Magnin, précédemment cité. Une exacte condensation des indications qu'avait fournies Auguste Comte relativement à la direction politique de la transition actuelle, fait de ce travail un document très-remarquable, et dont il nous faut rappeler les points principaux.

L'état révolutionnaire de la France et de tout l'Occident se trouvant plus manifestement démontré par l'ébranlement

---

(1) *Rapport à la Société positiviste, par la commission chargée d'examiner la question du travail.* Paris, juin 1848.

(2) *Rapport à la Société positiviste, par la commission chargée d'examiner la nature et le plan du nouveau gouvernement révolutionnaire de la République française.* Paris, août 1848, soixantième année de la grande révolution.

Ces deux opuscules et les suivants sont actuellement en vente chez MM. Dalmont et Dunod, libraires du corps des ponts et chaussées, quai des Augustins, 49.

de février, il fallait, après la chute de la monarchie constitutionnelle, établir un gouvernement qui répondît, chez nous d'abord, aux besoins d'une telle situation, et qui pût s'appliquer ensuite à toutes les parties de la république occidentale, à mesure que les circonstances l'exigeraient. Or, la principale condition d'un tel système était, bien évidemment, de régler le présent en vue d'un avenir déterminé, tout en tenant compte d'un passé irrévocable. La conception rationnelle de la nouvelle direction sociale ne pouvait donc émaner que de la philosophie positive, puisque seule elle avait su expliquer l'ensemble du mouvement humain et fixer son terme réel.

C'est ainsi qu'Auguste Comte se trouvait conduit à anticiper sur le plan de ses travaux ultérieurs, et à en détacher les considérations relatives à cette politique de transition.

D'après l'étude positive des antécédents et du but, cette situation intermédiaire devait être conçue comme tendant à instituer le régime pacifique et rationnel qui caractérisera l'état final de l'Humanité, et la direction politique correspondante, comme destinée à préparer cette transformation décisive. A une situation transitoire et révolutionnaire il fallait un gouvernement de circonstance, sciemment révolutionnaire, c'est-à-dire temporaire et préparatoire. Et comme le principe fondamental de l'organisation politique, pour l'état final, consiste dans la séparation complète des deux grands pouvoirs sociaux, spirituel et temporel, les fonctions intellectuelles n'y devant plus être exercées par les mêmes organes que les fonctions gouvernementales, et ces deux grandes actions sociales devant rester mutuellement indépendantes, la nature exclusivement pratique de la direction intérimaire s'y trouvait formellement indiquée. Abdiquant donc toute prétention théorique, et laissant aux philosophes le soin de la rénovation spirituelle, un tel pouvoir devait se borner à assurer l'existence sociale par un énergique maintien de l'ordre (tranquillité intérieure, paix

extérieure), et à favoriser le progrès en secondant sagement le développement industriel, et surtout en faisant scrupuleusement respecter la liberté d'exposition et de discussion indispensable à l'avénement d'une nouvelle doctrine générale.

Tel était le caractère essentiel de la dictature progressive, indiquée par la vraie théorie historique, pour franchir dignement l'intervalle qui nous sépare encore du terme définitif où l'Occident aspire depuis tant de siècles.

La nature sociocratique et la destination relative d'un tel pouvoir se trouvant incompatibles avec les habitudes absolues et les prétentions éternelles des gouvernements fondés sur le droit divin ou populaire, ou même résultés d'une transaction quelconque entre ces deux principes, il devait présenter une constitution également étrangère aux formes monarchique, démocratique et parlementaire. Le progrès étant finalement incompatible avec la royauté (puisqu'elle représente le dernier vestige du régime des castes, fatalement théologique, militaire, et par conséquent rétrograde), comme l'ordre est certainement inconciliable avec la démocratie (puisqu'aucun gouvernement réel n'est possible au moyen d'assemblées délibérantes), la forme républicaine, irrévocablement consacrée, restait ici la condition fondamentale du progrès, tandis qu'une dictature pratique et collective, limitée quant au nombre de ses agents par la nature des fonctions à remplir, y devenait le sûr garant de l'ordre. La devise caractéristique, *ordre et progrès*, surgissait donc pour indiquer la tendance fondamentale d'un gouvernement pacifique et constructeur, où trois *gouverneurs*, dirigeant respectivement (avec l'assistance d'une assemblée purement administrative), l'extérieur, l'intérieur et les finances, se trouvaient investis des seules attributions légitimes de l'ancienne royauté, modifiées selon les exigences de l'esprit et de la sociabilité modernes.

Pour donner au progrès des gages irrévocables, tout en

assurant puissamment la permanence de l'ordre, l'action politique, le gouvernement, qui, dans l'état final, doit appartenir aux chefs industriels régénérés, se trouvaient ici déférés, pendant cette transition exceptionnelle, aux plus éminents prolétaires, parmi lesquels devaient être choisis les *triumvirs*, tandis que l'*assemblée*, exclusivement chargée de voter le budget et de contrôler son emploi, se composerait naturellement de riches choisis par le suffrage universel convenablement modifié. C'était reconnaître solennellement, sans aucune menace perturbatrice, la plus haute obligation politique de la situation moderne, l'incorporation du prolétariat à la société, et consacrer aussi, sans aucun danger de rétrogradation, la légitimité et la nécessité de l'appropriation des capitaux humains. Car le progrès et l'ordre politiques dépendent certainement de ces deux conditions respectives.

Enfin une mesure décisive, satisfaisant à la double tendance de notre temps vers une activité pacifique et vers une foi démontrable, réduisait l'armée (transformée en gendarmerie) à ce qu'exige le maintien du repos public, et assurait sincèrement la liberté spirituelle, en supprimant le monopole universitaire et théologique par l'abolition des budgets correspondants. « La révolution ne sera « close, disait judicieusement le rapporteur, M. Littré, que « quand les opinions et les mœurs auront été réorganisées « sur les principes de la philosophie positive. Or, tant que « le gouvernement fera enseigner à titre officiel, soit la « doctrine théologique, soit la doctrine métaphysique, il « entravera, autant qu'il est en lui, cette révolution finale. « . . . . . Les trois doctrines sont en présence, « la théologie, la métaphysique et le positivisme; c'est « d'une discussion générale, parfaitement libre, parfaite- « ment égale, que le jugement définitif doit sortir. »

Telle était la marche rationnelle que devait suivre la nouvelle république pour reprendre l'œuvre de son éner-

gique devancière, pour continuer le XVIIIe siècle sans le reproduire, et pour nous élever enfin à l'état social entrevu par cette grande époque.

Le dernier rapport dont nous ayons à rendre compte se rattache à l'organisation du nouveau pouvoir spirituel (1). Exécuté d'après les indications d'Auguste Comte, ce travail fut présenté par le docteur Segond (rapporteur), et lu en assemblée le 28 février 1849. Quelques lignes, empruntées à l'introduction dont le président de la Société positiviste l'a honoré, suffiront pour en rappeler la teneur :

« Éclairée, dès son début, par une vraie théorie histo-
« rique, la seconde partie, nécessairement positive, de la
« grande révolution occidentale, peut et doit offrir tous les
« caractères essentiels d'une transition organique, toujours
« dirigée sciemment vers le régime final qu'indique l'en-
« semble du passé. Or, cet ordre définitif consistera sur-
« tout à réaliser convenablement, sur des bases systéma-
« tiques et inébranlables, la division fondamentale entre
« le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, surgie, au
« moyen âge, d'une ébauche, admirable mais prématurée,
« alors incompatible avec l'esprit théologique et l'acti-
« vité militaire qui prévalaient encore. Il faut donc, avant
« tout, réduire le gouvernement proprement dit à ses vé-
« ritables attributions pratiques, dégagées de toute vaine
« prétention à conserver la vicieuse prépondérance théo-
« rique qu'il dût provisoirement usurper sous la décompo-
« sition nécessaire du régime catholico-féodal. Tel est le
« principal objet de la conception du nouveau gouverne-
« ment révolutionnaire, publiée, en août dernier, par la So-
« ciété positiviste, pour constituer la politique exception-

(1) *Rapport à la Société positiviste, par la commission chargée d'examiner la nature et le plan de l'École positive, destinée surtout à régénérer les médecins.* Paris, mars 1849 (soixante-unième année de la grande révolution).

« nelle propre à la génération actuelle, en aussi pleine « harmonie que possible avec l'état normal. Il reste dès « lors à compléter l'organisation essentielle de la transi- « tion finale, en instituant aujourd'hui le noyau caracté- « ristique d'une véritable classe contemplative, capable « d'obtenir graduellement, sur les esprits et sur les cœurs, « le libre ascendant qui dirigera la régénération moderne. « Le travail que nous publions maintenant concerne sur- « tout cette fondation supplémentaire. Par la combinaison « naturelle de ces deux publications, la Société positiviste « aura pleinement caractérisé l'intime alliance entre les « vrais philosophes et les purs prolétaires, unique issue de « la présente anarchie. D'un côté, l'avénement politique « du peuple suscitera les seuls gouverneurs qui puissent « aujourd'hui renoncer sincèrement à toute domination « spirituelle; d'une autre part, la reconstruction des opi- « nions et des mœurs se trouvera confiée, dans tout l'Occi- « dent, à de dignes organes, profondément voués au « sacerdoce de l'Humanité, d'après leur systématique ab- « négation de toute autorité temporelle.

« Quand l'éducation occidentale aura été vraiment ré- « générée, suivant les indications de mon récent *Discours* « *sur l'ensemble du positivisme*, ce sacerdoce philosophique « n'exigera aucune initiation particulière, sauf la culture « spontanée des vocations ainsi préparées par le régime « commun. Alors, toutes les écoles spéciales pourront et de- « vront disparaître, afin de mieux développer l'instruction « universelle, c'est-à-dire populaire. Mais, au contraire, « pendant le reste du siècle actuel, les efforts systématiques « doivent, sauf l'enseignement primaire, se rapporter ex- « clusivement à la saine rénovation des hautes études spé- « ciales, soit pour instituer les types préliminaires de la « nouvelle éducation générale, soit pour en élaborer les « organes réguliers. »

Former une classe de théoriciens mentalement et mora-

lement régénérés, entièrement consacrés au service de l'Humanité, telle était donc la destination de l'*École positive* et le but du projet soumis par le rapport correspondant à l'examen du peuple central. S'il eût pu recevoir son accomplissement, la transition se serait trouvée bientôt pourvue d'organes spirituels, comme elle l'aurait été de véritables chefs temporels, par l'établissement du triumvirat proposé.

Pour assurer cette marche, pour consolider cette organisation et rattacher plus étroitement le présent, ainsi régularisé, à l'ensemble du mouvement humain, la glorification du passé devenait indispensable. Tel fut le but d'une autre création, *le Calendrier positiviste* (1). Cette grande conception, qui témoigne chez son auteur autant de savoir que de puissance mentale, et qui ne pouvait émaner que d'une âme aussi sympathique, est surtout destinée à rallier dans un même sentiment de reconnaissance et d'amour, de profonde et réelle vénération envers des bienfaiteurs et des ancêtres communs, les instincts civiques, patriotiques, humanitaires, spontanément développés par la civilisation occidentale. Exposée par Auguste Comte à la Société positiviste, elle fut bientôt condensée par lui dans une publication mémorable qui présentait la systématisation du culte spontané des grands hommes, d'après la vraie philosophie de l'histoire, et qui préparait, par la glorification des types immortels qui ont le mieux servi à l'évolution générale, l'adoration abstraite de l'Humanité.

---

(1) *Calendrier positiviste*, ou système général de commémoration publique, destiné surtout à la transition finale de la grande République occidentale, composée des cinq populations avancées, française, italienne, espagnole, britannique et germanique, toujours solidaires depuis Charlemagne; par Auguste Comte, auteur du *Système de philosophie positive*, et publié au nom de la Société positiviste. Paris, avril 1849 (soixante-unième année de la grande révolution.) — Voir aux *Pièces justificatives*, n° 10, la 8e édition de ce Calendrier.

Le *Calendrier positiviste* comprend donc la série des ancêtres intellectuels et sociaux de la grande famille occidentale, depuis le début théocratique de nos plus lointains aïeux jusqu'à l'ouverture de la crise finale qui entraîne depuis plus de soixante ans l'élite de notre espèce vers son organisation définitive. Chaque grande phase historique y est représentée par un nombre déterminé de types individuels, tandis que le grand ébranlement qui vint nous arracher alors au passé et nous pousser vers l'avenir y est solennellement consacré par l'usage exclusivement positiviste qui fait dater l'ère moderne du commencement de la révolution.

« Cette commémoration systématique de tout notre passé « est surtout destinée à développer profondément, chez la « génération actuelle, l'esprit historique et le sentiment de « continuité, afin d'imprimer à la seconde partie de la « grande révolution son vrai caractère propre. L'énergie « de nos pères ne pouvait entrevoir une pleine rénovation « sans leur haine instinctive du régime qui enchaînait leurs « conceptions. Au contraire, notre essor décisif vers l'a- « venir ne peut désormais reposer que sur une digne glo- « rification du passé dont ils nous ont affranchis. Depuis « leur victoire, cette solennelle justice constitue la seule « condition qui manque encore à notre irrévocable éman- « cipation. L'ordre et le progrès l'exigent également, car « les utopies subversives et les tendances rétrogrades ne « trouvent plus d'appuis vraiment dangereux que d'après « l'entière ignorance des lois fondamentales de l'évolution « humaine. » (Auguste Comte, *Calendrier positiviste*, 1re édition, page 11.)

Tels sont les actes principaux directement ou indirectement émanés du fondateur de la Société positiviste, et qui distinguent hautement l'existence de cette assemblée. Inspirés par une sociabilité profonde, éclairés par une science austère, empreints d'un noble civisme, tous tendaient à

diriger le présent, par des voies rationnelles et légitimes, vers un avenir assuré; tous se recommandaient aux méditations des gouvernements et des peuples par la sagesse des vues et par l'opportunité des moyens. Si d'aussi nobles efforts sont demeurés impuissants contre le désordre de cette époque, si ces enseignements salutaires ont été négligés et sont restés sans écho parmi notre génération, la faute en est à l'abaissement moral et à la faiblesse intellectuelle de ce temps. Oubliant quels faibles commencements ont eu les plus grandes choses, et quel triomphe obtient finalement la vérité, les rêveurs officiels, les empiriques accrédités, tous ceux, en un mot, qui ne s'inclinent que devant l'ascendant matériel et qui n'ont que la religion du succès, purent accueillir ces grandes leçons avec une dédaigneuse et superbe ironie : elles n'en restent pas moins la loi de l'avenir. Quant au présent, nul ne peut mettre en doute ce qui fut advenu si l'action positiviste, franchissant l'enceinte de la petite assemblée, se fût produite dans ces immenses réunions où le peuple éperdu cherchait vainement la lumière, et si l'esprit de l'Humanité l'eût assez profondément pénétré pour que la grande pensée moderne, s'unissant à la force populaire, conquît enfin l'universel ascendant?

Au lieu d'épuiser l'activité d'Auguste Comte, ces travaux préliminaires ne faisaient que le préparer à l'achèvement de son œuvre principale. L'élaboration de la *Politique positive* se poursuivait, en effet, à travers ces civiques occupations, au point de n'être plus retardée déjà que par des obstacles extérieurs. La dédicace de ce grand ouvrage avait été écrite en 1846, son discours préliminaire en 1848, et son introduction fondamentale se trouvait achevée dès 1850. L'ensemble de l'œuvre, préparé par les expositions hebdomadaires faites à la Société positiviste et par les cours philosophiques de 1849, 1850 et 1851, devait recevoir une pleine réalisation dès que les entraves matérielles

qui y mettaient empêchement viendraient à être levées.

Pour comprendre les difficultés qui retinrent la publication du traité de *Politique*, on doit considérer le dénûment de son auteur, et se rappeler que le fondateur du positivisme regardant justement les productions de l'esprit, les œuvres spirituelles, comme appartenant à l'Humanité plutôt qu'à l'individu, avait renoncé, dès cette époque, à tout mercantilisme philosophique et à tout profit résultant de la vente de ses écrits. Repoussant, en son nom et pour ses successeurs, le bénéfice de la prétendue *propriété littéraire*, il avait résolu d'affecter invariablement le produit de ses œuvres à l'acquittement des frais d'impression et à la fondation d'un fonds typographique destiné aux publications de l'École positiviste. Mais pour devenir ainsi son propre éditeur, et pour disposer à son gré de la vente ou de la distribution gratuite de ses livres, Auguste Comte devait, avant tout, obtenir la coopération d'un imprimeur, circonstance qui, vu sa constante pauvreté, demeura longtemps un obstacle.

Ce n'est qu'en 1851 que le positivisme se trouva assez avancé pour qu'une digne intervention de son propre public vint écarter ces regrettables difficultés. M. Joseph Lonchampt couvrit les frais d'impression du premier volume de la *Politique positive*, comme l'avaient fait en 1848, pour le Discours préliminaire, de généreux disciples hollandais, et comme le fit, en 1854, M. Georges Audiffrent envers le tome final de ce grand ouvrage, M. Thunot, l'honorable et habile imprimeur d'Auguste Comte, n'ayant exigé aucune garantie pour ses autres publications. Nous manquerions à un véritable devoir si, en consacrant ici cette noble protection, à laquelle nous devons la *Politique positive* et l'institution de notre fonds typographique, nous n'exprimions à son égard la profonde reconnaissance qu'elle mérite.

On doit remarquer enfin que si ces conditions étaient favorables à l'indépendance et à la dignité de la publi-

cité positiviste, en lui évitant l'avide oppression des éditeurs et le scandale qui résulte trop souvent de la réclame commerciale, elles pouvaient cependant, surtout au début, lui être nuisible par le peu de retentissement qu'elles lui procuraient.

L'obstacle matériel une fois levé, l'entière élaboration de la *Politique* se fit avec une régularité vraiment imposante, et sa publication s'accomplit avec une remarquable célérité. Le premier volume (depuis longtemps achevé) parut en juillet 1851 ; le second en mai 1852 (la même année que le mémorable opuscule qui résume si admirablement la religion de l'Humanité) ; le troisième fut édité en 1853, et le dernier en août 1854. Ainsi se trouvait assurée la plus grande tâche d'Auguste Comte, la réorganisation de la société moderne par la religion démontrée, d'après les bases fournies par la philosophie positive. Ainsi se trouvait réalisé, dans son âge mur, le hardi projet de sa jeunesse, quant à la restauration du pouvoir et de l'autorité spirituels.

X

Inspirée par la résurrection affective dont nous avons parlé, préparée par la rénovation philosophique qui l'avait elle-même précédée, la *Politique positive*, justement consacrée par son auteur à la mémoire de madame Clotilde de Vaux, constitue la principale création d'Auguste Comte, son œuvre essentielle.

La *Philosophie* avait accompli, au point de vue réel, la systématisation des idées humaines ; pour construire la foi nouvelle indispensable à l'Occident, pour instituer le sacerdoce définitif, la *Politique* devait effectuer, d'après les données de la première, la systématisation des sentiments. Elle institua donc la coordination des affections, la théorie

des devoirs, l'exercice normal de la sociabilité humaine, et prit ainsi possession définitive du domaine pratique. Car on ne peut régler l'esprit et le cœur sans diriger aussi les actes, sans atteindre la vie réelle, sans modifier les mœurs et les institutions, qui sont, au fond, le résultat de nos croyances et de nos affections. Voilà comment la systématisation morale, d'après la synthèse réelle, conduisit à l'institution d'une politique positive ; comment la saine philosophie, émanée de la science abstraite, put aboutir à la vraie religion.

Mais malgré leur indissoluble connexité, ces deux grandes constructions d'Auguste Comte devaient différer entre elles, d'après la distinction même de leur objet respectif, les opinions et les mœurs. Tandis que le caractère intellectuel distinguait la *Philosophie*, le point de vue moral devait nécessairement prédominer dans la *Politique*. L'esprit devait prévaloir dans le premier traité pour y établir la supériorité du positivisme sur un théologisme quelconque ; et le cœur dans le second pour manifester la prééminence morale de la vraie religion. Cette différence fondamentale rend compte aussi de la supériorité de la dernière élaboration sur la première, puisque la systématisation affective s'y surajoute à la coordination intellectuelle pour constituer la synthèse universelle.

La *Philosophie* et la *Politique* positives devaient en outre développer respectivement le point de vue dynamique ou statique ; car, dans le premier ouvrage, il s'agissait surtout d'établir l'existence des lois sociales, la réalité de l'ordre humain et pour y parvenir, il fallait avant tout déterminer la marche du progrès, en ramenant à une évolution invariable l'ensemble des phénomènes historiques, ce qui exigeait la prépondérance de l'appréciation dynamique. Au contraire, dans le second, l'auteur s'adressant à des esprits déjà convaincus de la nécessité des lois sociologiques, et persuadés de leur existence, d'après les

résultats obtenus par la *Philosophie*, l'étude abstraite de l'ordre devait y prévaloir sur celle du progrès qui n'en devait paraître que la conséquence naturelle et le complément nécessaire.

Enfin, le mode d'exposition propre à ces deux grands traités ne pouvait pas moins différer que leur esprit général. L'un présente surtout le caractère de recherche et de discussion nécessaire pour tirer d'une science dispersive les éléments de la philosophie réelle; l'autre, uniquement préoccupé de construire la vraie religion d'après des principes déjà établis, prend le caractère dogmatique conforme au régime normal.

Cette différence de forme se rattache surtout à la diversité logique qui constitue le principal contraste entre la *Philosophie* et la *Politique*. Tandis que dans la première élaboration, où il fallait prolonger l'investigation scientifique jusqu'à son terme normal (la sociologie), l'auteur avait dû employer exclusivement la méthode objective qui convient seule à une initiation s'élevant toujours du monde à l'homme, il lui avait fallu, au contraire, en vertu même des succès qu'elle avait précédemment obtenus, remplacer pour la systématisation politique, où l'on descend constamment de l'homme au monde, cette marche préliminaire, par la méthode subjective qui peut seule permettre une systématisation universelle. Le rétablissement de la prépondérance normale de cette logique supérieure, enfin régénérée et relevée par le positivisme, correspond naturellement, du reste, à l'ascendant spontané du cœur sur l'esprit, d'après l'office réel du sentiment envers l'intelligence dans leurs relations ordinaires.

Au lieu donc de suivre de bas en haut les degrés successifs de l'ordre universel, comme avait dû le faire la *Philosophie positive*, pour arriver à sa connaissance complète par la voie analytique, la *Politique* institue de haut en bas, et par la voie synthétique, tous les termes de la systé-

matisation subjective. D'abord suffisamment pourvue de la connaissance des lois générales, elle établit, en vue de l'Humanité et au nom de l'amour universel, le système de l'homme, de la société et même du monde ; elle institue, d'après cette destination suprême, les conceptions scientifiques dont elle était primitivement émanée ; elle fixe leur esprit général, leurs limites normales, leurs prétentions légitimes ; en un mot, elle coordonne tout le système d'après le but moral.

Les principaux résultats de cette reconstruction subjective, sont d'abord l'institution de la morale comme science distincte, ajoutée en terme final à l'édifice abstrait. Cette fondation capitale résulte, comme je l'ai expliqué précédemment, de la distinction de l'ordre humain en collectif et individuel. Ce terme définitif, aboutissant nécessaire de de toute science et source de l'art, rapproche autant que possible l'homme de l'Humanité et unit intimement, par son affinité naturelle avec l'art correspondant, la théorie à la pratique. Secondement, la systématisation subjective institue la théorie positive de la nature humaine individuelle, affective, intellectuelle et active, la conception systématique des relations du moral et du physique de l'homme. Cette construction, base de la morale, de l'éducation et de la politique, en démontrant la prépondérance naturelle du cœur sur l'intelligence et l'activité, en élevant la morale au-dessus de toutes les sciences et de tous les arts, provoqua aussi l'avénement du culte avant le dogme et le régime, dans l'arrangement définitif des trois parties essentielles de la religion, conformément à la formule la plus générale qui représente l'existence humaine : *aimer*, *penser*, *agir*.

Enfin, la systématisation finale enrichit aussi la philosophie positive d'une terme préliminaire extrêmement important, qui la complète et lui assure son indispensable universalité. Il s'agit du préambule abstrait qu'Auguste

Comte a définitivement proposé sous le titre de *Philosophie première* et comme introduction générale à l'étude de la philosophie positive proprement dite, ou de la hiérarchie des sciences fondamentales, connue désormais sous la dénomination de *Philosophie seconde.* Cette systématisation initiale, que l'on doit regarder comme la réalisation d'un vœu confusément exprimé par Bacon, et qui satisfait en même temps aux aspirations les plus élevées de tous les vrais penseurs positifs ainsi que des grands métaphysiciens comprend, outre l'institution logique du dogme positif, l'exposition des *principes universels*, c'est-à-dire des lois abstraites les plus générales, qui sont indépendantes de la nature même des phénomènes, et que l'on peut constater dans chacune des grandes catégories d'événements composant l'ordre réel. Voici, d'après Auguste Comte, l'énoncé de ces lois, dont l'étude forme la partie caractéristique de cette philosophie. Elles sont subjectives ou objectives, c'est-à-dire relatives à l'homme ou au monde et forment trois groupes principaux :

I. La première loi consiste dans le principe vraiment fondamental qui prescrit de former partout l'hypothèse la plus simple que comporte l'ensemble des documents à représenter. C'est donc une loi subjective, relative à l'entendement, ou logique. Elle est due, comme les deux suivantes, à Auguste Comte.

La seconde résulte du principe de l'immuabilité des lois quelconques qui régissent les êtres d'après les événements, quoique l'ordre abstrait permette seul de les apprécier. C'est une loi objective.

La troisième, également objective, complète la précédente, puisque les modifications quelconques de l'ordre universel s'y trouvent bornées à l'intensité des phénomènes dont l'arrangement demeure inaltérable.

II. Le second groupe est directement relatif à l'entendement, et comprend trois lois statiques et trois lois dyna-

miques intellectuelles. Quoique le domaine de ces six nouvelles lois semble plus restreint que celui des trois précédentes, elles ne sont pas moins universelles. Car, en réglant l'existence et le mouvement de la raison, elles régissent aussi les objets quelconques de son exercice, sans lequel ils resteraient inconnus.

La première des lois statiques de ce groupe, loi fondamentale établie par Aristote, développée par Leibnitz, complétée par Kant et définitivement formulée par Auguste Comte, consiste à subordonner les constructions subjectives aux matériaux objectifs.

La seconde résulte de ce que, dans l'état normal, les images intérieures sont moins vives et moins nettes que les impressions extérieures. Elle est due, comme les quatre suivantes, au fondateur du positivisme.

Enfin, la troisième prescrit la prépondérance de l'image normale sur celles que l'agitation cérébrale fait simultanément surgir. Sans ces deux dernières conditions, il y aurait folie ou excès de subjectivité, désaccord entre le dedans et le dehors, entre le sujet et l'objet.

Les lois dynamiques règlent l'évolution humaine tant individuelle que collective, c'est-à-dire les mouvements simultanés de l'intelligence, de l'activité et du sentiment.

La première consiste dans l'évolution des trois états, fictif, abstrait et positif, que présente chaque entendement envers des conceptions quelconques, mais avec une vitesse proportionnée à la généralité des phénomènes correspondants.

Par la seconde on reconnaît une progression analogue pour l'activité, d'abord conquérante, puis défensive, et enfin industrielle.

Dans la troisième on étend la même marche à la sociabilité, d'abord domestique, puis civique, enfin universelle, suivant la nature propre à chacun des trois instincts sympathiques.

Bien que ces deux dernières lois ne concernent pas directement l'intelligence, cependant elles sont réellement indispensables pour caractériser son mouvement. Car elles règlent la relation nécessaire et continue des conceptions théoriques, soit aux opérations pratiques, soit aux impulsions morales, qui constituent respectivement leur destination et leur source.

III. Ce groupe, où domine l'objectivité, est aussi composé de six lois que l'on peut ranger en deux séries égales, d'après leur nature propre et l'époque de leur avénement.

La première consiste en ce que tout état, statique ou dynamique, tend à persister spontanément, sans aucune altération, en résistant aux perturbations extérieures.

Dans la seconde, le mouvement se concilie avec l'existence, d'après l'aptitude d'un système quelconque à maintenir sa constitution, active ou passive, quand ses éléments éprouvent des mutations simultanées, pourvu qu'elles soient exactement communes.

La troisième régit les influences mutuelles en proclamant partout une équivalence nécessaire entre la réaction et l'action, si leur intensité se trouve mesurée conformément à la nature de chaque conflit.

Cette première série de lois objectives, dont l'universalité est restée jusqu'ici essentiellement méconnue, ne fut d'abord appréciée qu'envers les phénomènes mathématiques. Elle provient de la généralisation systématique des trois lois que l'on croit bornées au mouvement matériel, et dont la notion positive demeure profondément altérée par l'alliage métaphysique résulté de l'anarchie académique. Les lois spéciales respectivement instituées par Képler, Galilée et Newton, ou plutôt Huyghens, pour fonder la mécanique rationnelle, constituent donc les germes scientifiques de ces théorèmes philosophiques, applicables à des phénomènes quelconques. Mais leur systématisation définitive est exclusivement due à Auguste Comte, et elle exigeait, pour s'ac-

complir, que la positivité fût parvenue à son entière généralité.

La seconde série des lois objectives qui composent ce troisième groupe, se lie à la précédente par une loi encore émanée d'un germe mathématique. Elle consiste à subordonner partout la théorie du mouvement à celle de l'existence, en concevant tout progrès comme le développement de l'ordre correspondant, dont les conditions quelconques régissent les mutations qui constituent l'évolution. Bornée, chez les géomètres, à réduire les questions de mouvement aux problèmes d'équilibre, cette loi ne pouvait être généralisée que par le positivisme, quand Auguste Comte la saisit dans les phénomènes sociaux qui représentent sa principale destination.

La loi suivante consiste dans la règle fondamentale du classement positif des phénomènes et même des êtres, ou plutôt des existences, d'après la généralité objective décroissante. Elle est due à Auguste Comte.

Enfin, la dernière consiste à subordonner tout intermédiaire aux deux extrêmes dont il opère la liaison; son apparence subjective ne doit pas faire méconnaître son objectivité, car elle proclame autant la dépendance des états que l'enchaînement de leur étude. Bien que Buffon semble l'avoir entrevue, elle doit finalement être rapportée au fondateur du positivisme, comme la plupart des précédentes, qui, toutes plus ou moins soupçonnées par ses différents précurseurs, sont cependant propres à sa grande systématisation (1).

Tel est l'ensemble de ces quinze lois universelles sur le concours desquelles repose la construction finale du dogme positif, et qui forment par conséquent la partie essentielle

---

(1) Il est indispensable, pour prendre une connaissance exacte de cette *philosophie première*, de l'étudier dans le *Système de politique positive* lui-même, chapitres III et IV du dernier volume.

du préambule philosophique indispensable à son étude. On peut donc regarder maintenant comme accompli le vœu de Bacon sur la construction d'une philosophie première, susceptible de guider partout la méditation théorique et même d'assister la raison pratique. Son aptitude systématique fut directement utilisée par Auguste Comte, lorsqu'il institua, dans le tome final du Traité de sociologie, la hiérarchie positive des phénomènes et des conceptions, ou le dogme positif, d'après les principes généraux qu'elle fournit.

Nous devons maintenant analyser en lui-même le *Système de Politique positive*, ou Traité de Sociologie instituant la Religion de l'Humanité, après avoir avoir résumé ses caractères généraux et ses dispositions essentielles. Il comprend quatre parties principales, quatre volumes.

Le premier contient un exposé général de la doctrine positiviste et une introduction à la fois scientifique et logique. L'exposition préliminaire, qui n'est autre que le *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, publié séparément en 1848, résume successivement l'esprit fondamental de la nouvelle foi, sa destination sociale, son efficacité populaire, son influence féminine, son aptitude esthétique et sa nature religieuse. Quant à l'introduction, elle établit d'abord la nécessité de la logique subjective, sa prééminence intellectuelle et morale envers la construction de la synthèse finale, puis elle procède à la régénération directe des théories scientifiques (cosmologie et biologie) qui servent de base à la science sociale. L'unité encyclopédique se trouvant instituée au nouveau point de vue logique, le tome second peut dès lors aborder la construction directe de la philosophie politique.

Il accomplit cette synthèse principale en établissant la théorie abstraite de l'ordre humain, qui, en vertu de sa complication supérieure, offre un résumé nécessaire de l'ordre universel. L'existence sociale y est étudiée dans tous

ses éléments fondamentaux, et l'auteur y détermine envers chacun d'abord le régime normal qui lui est propre, ensuite la nécessité qui subordonne son avénement définitif à une longue préparation graduelle. Ainsi l'aspect le plus général de l'existence collective, le seul universel, y est immédiatement considéré, et fournit la théorie positive de la religion, envisagée suivant sa double aptitude sociale à régler et à rallier (1). La nature fondamentale et la destination définitive de cette institution y sont donc caractérisées d'une manière complète, ainsi que les diverses phases qui durent successivement préparer son état normal. On comprend l'importance de cette systématisation décisive, qui fournit le principe essentiel de la réorganisation moderne et qui constitue la partie fondamentale du Traité de politique. Toute l'œuvre est là.

Les autres chapitres de ce second volume exposent successivement, et de la même manière, c'est-à-dire dans leur état définitif et leurs mutations successives, la nature du problème humain qui donne lieu à la théorie de la propriété matérielle; la théorie positive de la famille, comme élément naturel de la société et comme base indispensable de l'essor moral, son état normal et ses vicissitudes, suivant les temps et les lieux; la transition naturelle de la famille à la société, d'après l'institution fondamentale du langage qui a surgi de la première, et qui s'est développée dans la seconde; la théorie positive de l'organisme social, analysé dans tous ses éléments essentiels, organes et fonctions communs à tous les temps et à tous les lieux; enfin la théorie positive des limites générales de variation propres à

(1) Cette théorie positive de l'unité humaine, où la religion se trouve enfin distinguée de la théologie, avait été conçue par Auguste Comte dès 1843, et indiquée par lui dans les différents cours publics qu'il fit après cette époque, ainsi que dans le *Calendrier positiviste*, le *Discours sur l'ensemble* et le *Catéchisme*.

l'ordre humain, qui permet de déterminer les modifications résultées de l'espace et du temps de celles qui sont dues à notre intervention.

Le tome troisième est consacré à la *dynamique* sociale, comme le précédent à la *statique*. Il expose la théorie du mouvement ou du progrès humain, et construit la vraie philosophie de l'histoire. Or, tout progrès réel n'étant jamais que le développement de l'ordre, cette dynamique constitue le complément nécessaire de la sociologie statique, qui, considérée isolément, resterait incapable de guider la vie réelle, où son application exclusive susciterait souvent de graves perturbations. De même, il est indispensable de ne pas séparer l'étude du mouvement de celle de l'existence, sous peine de n'arriver à supprimer l'absolu qu'en consacrant l'instabilité. C'est pourquoi ces deux points de vue essentiels, quoique distincts et nécessitant une étude successive, ne doivent jamais être réellement séparés. C'est pourquoi, dans ce volume, les théories dynamiques sont toujours rigoureusement rapportées et subordonnées aux conceptions statiques. Les lois de l'évolution collective se trouvent donc ainsi purgées de tout empirisme, en rattachant l'ensemble du mouvement humain à la constitution même de notre nature, ce qui leur procure une confirmation déductive qui les affermit doublement.

Le premier chapitre de la dynamique sociale, ou philosophie de l'histoire, établit la théorie fondamentale des évolutions, d'après la démonstration systématique des trois grandes lois sociologiques relatives à l'intelligence, à l'activité et au sentiment. Il explique la marche originale résultée des mutations spontanées et successives des populations les plus avancées, et les modifications propres aux civilisations retardées, qui pourraient être désormais soumises à des impulsions vraiment systématiques.

Le second chapitre aborde directement, d'après un tel préambule, l'explication du passé, en commençant par l'é-

tude du fétichisme. Cette indispensable appréciation, à peine indiquée dans la *Philosophie positive*, est admirablement accomplie par la *Politique;* et l'on peut dire qu'elle constitue la partie la plus originale et la plus remarquable de la systématisation historique. Cet état fondamental, le seul qui ne puisse jamais être évité dans aucune initiation humaine, individuelle ou collective, spontanée ou systématique, et dont la prépondérance se fait sentir dans toutes les grandes phases historiques préliminaires, y est exposée avec une puissance et une pénétration vraiment incroyables. Quoique étant le plus important à bien connaître, ce premier âge de l'Humanité était précisément le moins connu et le plus difficile à apprécier; car, à défaut de renseignements suffisants sur la vie de nos plus lointains prédécesseurs, il fallait, pour s'éclairer sur ses caractères véritables, suppléer par la méditation à la simple observation, en s'aidant des notions acquises sur la nature humaine, et de l'examen philosophique des civilisations les moins avancées. Ce travail fut effectué, nous l'avons dit, avec un plein succès, et l'étude de cette partie de notre histoire, qui arrache à une antiquité mystérieuse ses plus intimes secrets, offre au cœur, encore plus qu'à l'esprit, un attrait irrésistible. Les âmes vraiment humaines ne peuvent contempler, sans une émotion profonde, ce tableau à la fois touchant et solennel de l'existence de nos premiers pères, qui posèrent, au milieu de tant de difficultés et avec tant d'efforts, les fondements de l'état social dont nous jouissons paisiblement aujourd'hui.

Le troisième chapitre apprécie l'état théocratique, qui succéda partout à l'état fétichique, par l'intermédiaire d'une transition astrolâtrique. La théocratie constitue le seul mode durable de l'organisation théologique, dont tous les autres degrés ne sont que des modifications passagères et décroissantes. Ce régime est entièrement fondé sur la grande institution des castes, dont le principe procure à toutes les phases sociales suivantes la seule source de leur

consistance religieuse et politique. La théocratie, ou polythéisme conservateur, offre le premier type de systématisation générale de toutes les forces humaines, et c'est de son action que procédèrent directement tous les progrès ultérieurs de la civilisation. A ce régime initial succède une immense transition, dont la terminaison révolutionnaire se prolonge jusqu'à nos jours. Ce mouvement n'est pas, du reste, commun à tous les peuples, mais il se concentre successivement chez des populations d'élite, la masse dont elles se détachent restant à l'état théocratique, astrolâtrique ou même fétichique.

La transition qui s'étend de la théocratie initiale à la sociocratie finale que vient instituer le positivisme reste donc longtemps organique, puis elle devient de plus en plus révolutionnaire. Sa première phase, que l'on peut regarder encore comme véritablement évolutive, se décompose en trois parties nécessaires, spécialement relatives au développement de l'intelligence, de l'activité et du sentiment, et dont la succession spontanée explique l'ensemble des temps compris entre l'antiquité théocratique et le mouvement moderne. Ce sont : l'élaboration grecque, l'incorporation romaine et l'initiation catholico-féodale, qui se trouvent respectivement appréciées dans les chapitres quatrième, cinquième et sixième du volume en question. Cet enchaînement représente le moyen âge comme étant spontanément émané de l'ensemble de la civilisation antique, et comme constituant la moins durable des trois transitions organiques, celle qui peut, par conséquent, être le plus facilement épargnée aux civilisations retardées.

Cette dernière préparation une fois accomplie, le système théologique et militaire se trouve essentiellement épuisé; sa décomposition ultérieure ne peut donc plus tendre que vers une pure anarchie, devenue cependant inévitable, d'après l'impossibilité radicale d'instituer alors l'état final, dont la nature ne peut même pas encore être connue, vu le

faible développement de la science et de l'industrie. Alors surgit la révolution qui sépare du moyen âge la crise finale où se trouve actuellement engagé l'Occident. Le septième et dernier chapitre du troisième volume de la *Politique positive*, est donc consacré à l'appréciation des cinq siècles qui constituent la phase révolutionnaire de la transition générale; et il caractérise les deux mouvements simultanés de décomposition croissante du régime provisoire et d'élaboration graduelle des éléments propres à l'ordre définitif. « Unique issue de ce double mouvement, l'avénement dé-« cisif de la religion universelle devient aujourd'hui le « résultat inévitable de l'ensemble des préparations anté-« rieures et la base indispensable des efforts destinés à « surmonter l'anarchie moderne. Il constate et complète « l'épuisement connexe du théologisme et de la guerre, « de manière à calmer déjà toutes les sollicitudes, en « montrant qu'une courte transition nous sépare seule de « l'état normal. Une politique pleinement homogène, fon-« dée sur l'explication totale du passé, nous guidera direc-« tement vers l'avenir, sans craindre le retour d'orages es-« sentiellement dus à l'impossibilité de systématiser la « marche occidentale (1). »

Après cette inébranlable systématisation des lois de l'ordre et du progrès humain dont tous les esprits sérieux comprendront l'importance et le prix, en présence du désordre actuel, le dernier tome du traité de sociologie construit la théorie de l'avenir. Ce complément décisif consiste principalement à caractériser l'état normal avec la précision qu'exige la pratique sociale, et que pouvait seule procurer une suffisante explication du passé. Cette construction résulte donc de la combinaison des données statiques et dynamiques, par la morale, afin de respecter à la fois, dans

(1) Auguste Comte, *Politique positive*, tome III, page 622.

la conception de l'état futur, les lois générales de la constitution humaine et la suite essentielle de nos antécédents, rapprochées en vue du meilleur progrès. La considération de l'intelligence et de l'activité prévaut en sociologie, mais leur essor décisif permettant enfin leur vraie systématisation, fait explicitement dominer, en politique, le sentiment, qui constitue le domaine essentiel de la morale. Cette conception systématique de l'avenir est donc caractérisée surtout d'après sa correspondance complète avec la connaissance exacte de la nature humaine, qui proclame l'universelle prépondérance du cœur. Elle est destinée à fonder une politique capable de guider systématiquement la marche spontanée de chaque population vers l'état normal (scientifique-industriel) dont l'opportunité a été précédemment établie, et de caractériser ce système final dans tous ses détails et sa précision. Pour cela, il faut exposer la religion de l'Humanité, guide universel de notre état adulte, dans son ensemble d'abord, puis dans chacune de ses parties essentielles. C'est pourquoi le premier chapitre de ce volume institue directement la théorie fondamentale du Grand-Être, d'où résulte le tableau simultané de la religion universelle et de l'existence normale. D'après cette base systématique, les trois chapitres suivants exposent respectivement : le culte, d'après le tableau général de l'existence affective; le dogme, d'après celui de l'existence théorique; enfin le régime, d'après l'ensemble de l'existence active, de manière à régler les trois éléments fondamentaux de notre nature, le sentiment, l'intelligence et l'activité. Le dernier chapitre vient alors intercaler le présent, entre l'avenir et le passé, par la théorie générale de la transition extrême, pour terminer la révolution occidentale et prévenir sa reproduction chez les autres peuples. Voilà comment ce dernier volume, résumé par une conclusion rigoureuse et suivi de la noble action de grâces qui complète la touchante dédicace de l'œuvre tout entière,

inaugure irrévocablement la religion positive, d'après son exposition directe, dirigeant une application décisive.

Tel est l'ensemble de cette systématisation sans pareille, qui dépose les générations présentes sur le seuil de l'avenir, qui place son immortel auteur dans l'auguste phalange des grands fondateurs religieux, parmi les plus glorieux bienfaiteurs humains : Confucius, Moïse, saint Paul, Mahomet, et qui même l'élève au-dessus d'eux par la puissance intellectuelle et par le sentiment religieux, puisque la prééminence mentale et morale de la synthèse positive sur toutes les systématisations préliminaires ne saurait être contestée.

XI

Jusqu'ici nous n'avons considéré ce grand homme que comme philosophe et comme fondateur de la synthèse moderne : mais après l'achèvement du Traité de sociologie instituant la religion démontrée, nous le voyons grandir et s'élever tellement, sous l'ascendant moral et la réaction personnelle du nouveau culte, que nous ne pouvons l'envisager désormais que comme organe sacerdotal, comme agent du pouvoir spirituel régénéré, en un mot comme prêtre de l'Humanité. Nous allons donc, à ce nouveau point de vue, rappeler comment le fondateur du positivisme sut accomplir les fonctions essentielles de tout véritable sacerdoce : l'enseignement, le conseil, la consécration et le jugement.

Mais avant de retracer cette phase suprême d'une existence constamment vouée au triomphe du bien et du vrai, nous devons parler d'une institution qui plaça le nouveau Grand-Prêtre dans une situation normale, et assura la liberté de son essor religieux.

Lorsqu'en 1848, l'auteur du *Système de Philosophie positive* dut renoncer définitivement à l'espérance de recouvrer son principal office à l'École polytechnique, il se trouvait pour ainsi dire sans ressources; car il avait presque entièrement renoncé à l'enseignement privé des mathématiques pour remplir ses fonctions d'examinateur, et la rétribution qu'il recevait comme répétiteur d'analyse, était loin de pouvoir répondre aux charges et aux nécessités de sa situation domestique. Cette position était donc anxieuse et difficile, surtout si l'on songe aux loisirs dont avait besoin le futur auteur de la *Politique positive*. En réponse à l'appel adressé par Auguste Comte, en juillet de cette même année, au public occidental (1), M. Littré prit alors, avec les principaux positivistes qui se trouvaient à Paris, l'initiative d'une souscription destinée à réparer l'iniquité dont ce philosophe était victime et à lui assurer l'existence matérielle que l'on avait voulu détruire. Nous reproduisons à la fin de ce volume, la circulaire rédigée à cette occasion, et adressée à toute personne que l'on présumait devoir s'intéresser à l'injuste détresse du philosophe et de l'homme de bien (2).

Quoique instituée et acceptée à titre de réparation sociale, cette souscription garda pendant plusieurs années, sous la direction de M. Littré, le caractère personnel que les circonstances lui avaient assigné. Mais à mesure que le positivisme grandissait et que son fondateur s'élevait au rôle qui devait finalement lui appartenir, la nécessité se faisait sentir de donner un caractère plus large et une destination plus étendue à une institution primitivement surgie d'une nécessité individuelle (3).

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 6.

(2) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 11.

(3) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 17, la collection des circulaires annuelles adressées par Auguste Comte à chaque coopérateur du *subside posi-*

Dès ses premières circulaires, Auguste Comte avait donné à cette mesure privée un véritable caractère social, et laissé entrevoir la convenance de sa transformation ultérieure ; mais un fait aussi significatif qu'inespéré vint bientôt le confirmer dans cette tendance spontanée. Au lieu d'être alimenté par des souscriptions provenant du milieu où pouvait être appréciée la spoliation, le subside positiviste ne fut réellement composé, même à son origine, que de cotisations émanées de ceux qui avaient embrassé les conséquences sociales ou religieuses du positivisme. Des hommes étrangers au monde scientifique proprement dit avaient seuls reconnu l'obligation morale d'empêcher cette oppression, et Auguste Comte se trouvait assuré qu'on soutenait en lui le rénovateur, et qu'on voulait la continuation de sa grande œuvre.

Lorsqu'eut lieu, en novembre 1852, sa dernière exclusion polytechnique, le patronage qu'on n'avait d'abord institué que temporairement envers lui dut devenir définitif, et cette nécessité prépara directement la transformation de l'institution initiale. C'est ainsi que le subside positiviste, primitivement destiné à subvenir d'abord temporairement, puis bientôt après d'une manière permanente à l'entretien personnel d'Auguste Comte, reçut enfin pour but, en 1854, d'assurer la formation du nouveau sacerdoce.

Auparavant (septembre 1852), une importante simplification avait été introduite dans l'administration de ce noble protectorat : la centralisation des souscriptions qui avait jusqu'alors appartenu à M. Littré, passa, dès cette époque, et pour des motifs que nous devons ultérieurement apprécier, sous la direction d'Auguste Comte, qui dut ainsi se mettre en rapport immédiat avec chaque coopérateur, ou

---

tiviste. — Cette lecture est indispensable pour bien apprécier le développement religieux du positivisme.

tout au moins avec chaque centre de coopération. C'est à partir de ce moment que le subside, resté jusqu'alors insuffisant, prit une consistance qui lui permit enfin de répondre au but primitif de son institution. Ce résultat, que peut déjà motiver l'extension du public positiviste, malgré l'épuration de la société et la retraite spontanée de ses éléments incompatibles, se trouve surtout expliqué par la consolidation des convictions, depuis l'entière publication de la *Politique positive*. Il indique nettement que cette institution avait atteint sa véritable destination en prenant un caractère public et religieux, au lieu de rester simplement personnelle et philosophique. Enfin sa persistance, et même son accroissement, depuis la mort d'Auguste Comte, sont une irrévocable preuve de l'opportunité de cette transformation.

Désormais abrité contre la misère par le libre protectorat de ses vrais adhérents, complétement affranchi de l'influence de ses persécuteurs, et placé dans la situation indépendante et désintéressée qui convient au véritable prêtre, le fondateur du positivisme put développer librement son action et poursuivre sans entraves l'accomplissement de sa mission.

Son enseignement, pendant cette phase sacerdotale, comprend le *Cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité* et la publication du *Catéchisme positiviste*.

Pour des raisons facilement appréciables, le gouvernement de 1848 avait cru devoir sacrifier aux rancunes de certaines coteries, l'enseignement qu'Auguste Comte donnait gratuitement, depuis dix-sept années, à la mairie du IIIe arrondissement de Paris. Tandis que de tous côtés on détournait de leur destination habituelle des établissements publics, pour les ouvrir à la divagation révolutionnaire, le local consacré par des services aussi anciens et aussi profitables, était retiré à l'auteur du *Cours d'astronomie populaire*. Et ce n'est qu'en 1849, sous la Présidence, et par

l'influence de MM. Viellard et Bineau (alors ministre des travaux publics), qu'une salle fut accordée de nouveau à l'auteur du *Discours sur l'ensemble du positivisme*, pour y reprendre l'enseignement sociologique.

Bien que progressivement développé, et sans cesse perfectionné, pendant les trois années consécutives de sa durée, le cours sur l'histoire générale de l'Humanité se montra, dès l'origine, aussi supérieur par la nature de son objet et la haute portée de sa destination que par la richesse du fonds, la dignité de la forme et l'énergique loyauté de l'exposition. La foule alors entraînée vers d'autres soins, et toujours empêchée par les mêmes obstacles, ne vint point consacrer par son concours enthousiaste cette dogmatisation sans égale; mais il n'en reste pas moins vrai qu'aucune chaire, aucune tribune ne retentit jamais de leçons plus augustes, de vérités plus essentielles, d'un enseignement aussi profond (1).

Après une séance d'ouverture concernant la nature philosophique et la destination sociale du positivisme, le fondateur de la religion démontrée développait la théorie complète de l'évolution humaine, exposant successivement les lois intellectuelles et sociales de cette immense progression, d'après leur origine cérébrale et leur manifestation domestique, c'est-à-dire d'après la constitution fondamentale de la nature humaine et l'organisation spontanée de la famille.

A cet imposant début succédait l'exposition historique du développement social, depuis son origine fétichique jusqu'à la transition actuelle. L'antiquité, le moyen âge et la préparation moderne, profondément analysés au triple point de vue intellectuel, moral et social, y apparaissaient dans

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 12 et n° 13, l'annonce et le programme de ces mémorables prédications.

leur enchaînement indissoluble, comme les degrés progressifs par lesquels l'Humanité s'est élevée de la barbarie primitive à la sociabilité finale. Et la religion, guide tutélaire de cette immense évolution, se montrait présidant à chacune des grandes phases de notre civilisation : spontanée sous le fétichisme, inspirée chez nos ancêtres polythéistes et révélée dans le monothéisme, on la voyait s'affermir et s'épurer à sa transformation dernière pour devenir enfin démontrée sous le positivisme. C'est ainsi que cette progression séculaire était finalement conçue comme offrant deux seuls grands régimes systématiques et durables : la théocratie initiale et la sociocratie finale, séparées par une immense révolution, conduisant de l'une à l'autre par les phases successives de l'élaboration grecque, de l'incorporation romaine, de l'initiation catholico-féodale et de la préparation moderne.

En même temps qu'il fournissait une si haute vérification de la théorie d'évolution précédemment exposée, ce grand tableau sociologique embrassant à la fois le temps et l'espace, tous les âges et presque tous les lieux, constituait irrévocablement la vraie philosophie de l'histoire. Œuvre incomparable, puisque nul, avant Auguste Comte, ne put l'exécuter ni presque la concevoir !

Enfin, comme conclusion générale, surgissait la conception normale de l'avenir, réglé par la religion de l'Humanité. Puis un mémorable discours de clôture résumait l'ensemble de la nouvelle doctrine, de manière à présenter dans une seule parole la leçon des siècles écoulés, la loi des âges futurs et le devoir des contemporains. C'est à ce moment solennel que le premier Grand-Prêtre de l'Humanité, interprète auguste de l'élite des morts envers les générations suivantes, osa proclamer, dans ces termes énergiques, l'avénement de la foi et de l'action régénératrices : « Au nom du passé et de l'avenir, les serviteurs théoriques « et les serviteurs pratiques de l'HUMANITÉ viennent

« prendre dignement la direction générale des affaires ter-
« restres, pour construire enfin la vraie providence, morale,
« intellectuelle, et matérielle ; en excluant irrévocablement
« de la suprématie politique tous les divers esclaves de
« Dieu, catholiques, protestants, ou déistes, comme étant à
« la fois arriérés et perturbateurs (1). »

On sent combien il est difficile de rendre compte d'un enseignement aussi élevé, et de donner une idée convenable de cette exposition où le plus inébranlable civisme relevait hautement une science profonde, une raison transcendante, une auguste sociabilité. La force nous manque pour rappeler le génie de ces hautes leçons, et nous avons été subjugués par leur puissance, sans en comprendre toute la grandeur. Leur souvenir n'a pu s'effacer avec l'âge, et il nous remue profondément encore le cœur, à dix ans de distance, en nous rappelant cette parole vénérable, quelquefois sévère et même terrible, toujours grave et magnanime. Oui, dans ces heures bénies, où s'annonçaient de si grandes destinées, nous avons senti le souffle de l'Humanité, nous avons entrevu sa réalité, sa grandeur, nous nous sommes prosternés devant elle, et le saint enthousiasme de la foi démontrée s'est pour toujours allumé dans nos cœurs !

Telles furent les prédications du Palais-Cardinal.

Un livre admirable, que le fanatisme révolutionnaire a maudit, le *Catéchisme positiviste*, a résumé cet enseignement auguste ; mais si précieuse que puisse être une telle condensation de la foi nouvelle, pour en répandre les vérités principales, nous devons déplorer à jamais qu'une prédication si propre à la communication des grandes pensées et des plus hautes émotions ait été finalement en-

(1) Cette proclamation décisive ouvre le *Catéchisme positiviste*, introduction, page 1, et se trouve reproduite dans la *Politique positive*, t. IV, pages 532 et 533.

travée. Malgré le protectorat d'un disciple puissant, le fondateur du positivisme ne garda point la liberté de sa parole, et tous les trésors de sa profonde science, de son perfectionnement progressif, furent désormais perdus pour l'enseignement oral. Malgré des instances vainement répétées, Auguste Comte ne désespéra pas cependant de recouvrer cette liberté d'exposition, si indispensable à son office sacerdotal, et toute sa vie il ne cessa d'aspirer à une chaire enfin digne des vérités qu'il apportait. Il fit le plan de leur exposition systématique, et nous nous empressons de rapporter ici ce noble document (1). Il espérait alors reprendre au Palais-Cardinal le cours interrompu de ses prédications sociologiques; mais le Panthéon, consacré par la révolution au culte des grands hommes, aurait-il donc été détourné de cette civique destination, s'il fût devenu le premier temple ouvert à la religion de l'Humanité?

Le conseil, qui, dans tout véritable régime, forme une attribution essentielle de l'office sacerdotal, a surtout pour but d'obtenir que la vie réelle soit toujours instituée d'après les principes transmis et reçus pendant l'éducation. Ainsi, l'influence du pouvoir spirituel sur les jeunes générations qu'il a préparées par l'initiation systématique, ne s'arrête pas à cette première période, mais s'étend à toute l'existence, afin qu'il puisse rappeler sans cesse au but général de l'association humaine, ceux que les suggestions de la vie pratique parviendraient à en écarter. Office tutélaire qui tend à maintenir, par l'ascendant moral, en évitant des divergences funestes, la généralité de vues et la communauté de sentiments dont dépend l'harmonie sociale.

C'est cette haute attribution spirituelle, épreuve décisive et suprême aptitude de la capacité sacerdotale, que le premier prêtre de la religion universelle sut exercer avec tant

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 14.

de grandeur. Son ardente sociabilité tourna sans cesse les lumières de son intelligence et les efforts de son caractère vers la direction de la conduite privée et publique, afin d'engager ses contemporains dans les voies d'un véritable progrès et de les avancer vers le but réel de l'évolution qui s'achève. Sollicitude infatigable et dévouée, pleine de délicatesse et de désintéressement, qui put s'appliquer à tout, sans cependant atteindre aucune liberté respectable, ni blesser aucune susceptibilité légitime.

Pour mieux apprécier ce noble office, nous devons l'envisager sous un double aspect, c'est-à-dire dans son exercice social et dans ses rapports avec les personnes.

Sous le premier rapport, Auguste Comte fit de généreux efforts pour arracher la politique actuelle à l'empirisme qui la domine, pour l'engager dans sa voie normale et définitive. S'adressant à la fois à tous les éléments politiques de notre société, tantôt aux conservateurs, tantôt aux révolutionnaires, tantôt aux gouvernants et tantôt aux gouvernés, toujours il s'efforça de leur faire instituer le présent en vue de l'avenir, d'après les princpes et par les moyens que recommande la connaissance des lois propres à l'ordre et au progrès de l'Humanité. Mais sa sollicitude ne fut pas réduite à susciter l'installation du régime final dans l'Occident européen, elle tenta de préparer aussi l'extension de cette politique régénérée au reste du système humain, en agissant sur les chefs respectifs des peuples qui doivent servir d'intermédiaires à cette noble transmission. Ainsi, tandis que la lettre à M. Vieillard (1) indiquait la conduite des vrais conservateurs, celle à M. Barbès fixait la marche des aspirations progressistes; des conseils importants, adressés aux peuples et aux gouverne-

(1) Voir la *Lettre à M. Vieillard*, sénateur de la république française, dans le tome II de la *Politique positive*, pages xxv et suivantes de l'appendice de la préface.

ments (1), faisaient énergiquement ressortir les véritables conditions de la conciliation fondamentale entre l'ordre et le progrès; un éminent opuscule, dont le but général était de faire pénétrer la religion démontrée chez les conservateurs dignes de ce nom, se trouvait spécialement destiné à fournir des principes de conduite au parti qui doit diriger la politique occidentale jusqu'à l'installation de sa transition systématique, et reprendre la gestion des intérêts temporels, après l'avénement définitif de ce régime (2). Le manifeste au tzar (3), la lettre à Reschid-Pacha (4) venaient poser les bases sur lesquelles deux grands empires doivent fonder leur régénération intérieure et partager leurs relations extérieures entre l'Occident et l'Orient. Enfin, une démarche de la plus haute importance était accomplie par un jeune aspirant au sacerdoce positiviste, d'après la délégation formelle du fondateur de la religion universelle. Le prêtre du nouveau culte mandait au chef de l'un des ordres religieux qui ont le plus contribué à la persistance de l'ancien, qu'il voulût, de Rome, s'associer à lui pour obtenir l'abolition du budget ecclésiastique et concourir ainsi à favoriser le libre avénement de la nouvelle spiritualité, et à placer l'ancienne dans des conditions d'indépendance et de moralité nécessaires à sa tranformation positive ou à sa digne extinction.

---

(1) Voir les préfaces des tomes II, III et IV de la *Politique positive;* et *les conseils urgents* adressés par le fondateur de la religion de l'Humanité à tous les vrais républicains français : *Pièces justificatives,* n° 15.

(2) *Appel aux conservateurs,* par Auguste Comte, auteur du *Système de philosophie positive* et du *Système de politique positive.* — Paris, chez Victor Dalmont, libraire, quai des Augustins. 49. Août 1855 (soixante-septième année de la grande crise).

(3) *Lettre à Sa Majesté le tzar Nicolas,* tome III de la *Politique positive,* pages XXIX et suivantes de l'appendice de la préface.

(4) *Lettre à son excellence Reschid Pacha,* ancien grand-visir de l'empire ottoman, tome III de la *Politique positive,* pages XLVII et suivantes de l'appendice de la préface.

Cette haute initiative, dont on ne saurait trop apprécier le caractère, et qui devra longtemps fixer la méditation publique, fournit un ensemble imposant de principes et de moyens destinés à éclairer, à raffermir la marche chancelante des sociétés modernes dans leur aspiration vers un état régulier. En même temps, elle assure une gloire durable à celui qui, au milieu de l'anarchie actuelle, sut ressaisir et porter le sceptre spirituel avec tant de vigueur et de majesté. Force de vérité, grandeur morale, fermeté civique, tout se retrouve dans ces nobles exhortations, et tout y conspire pour témoigner de la sagesse et du dévouement qui les ont inspirées. Sans doute, une telle action ne fut point accueillie et ne put réformer le présent ; mais, sans compter les actes mémorables qu'elle a suscités (1), l'enseignement qu'elle a laissé n'est pas perdu : il éclaire, au contraire, les voies de l'avenir pour des générations plus élevées et plus fortes. Enfin, cette conduite magnanime a posé les fondements de l'ordre futur, et fournit partout le type normal que des successeurs empressés devront s'efforcer d'approcher ou d'atteindre.

Cependant ces préoccupations élevées ne détournaient pas le nouveau Grand-Prêtre des soins particuliers de la direction spirituelle, et il fit de constants efforts pour avancer la régénération de ceux qui l'entouraient.

Après le début politique dont nous avons parlé, la Société positiviste, limitée par les conditions défavorables du temps, dut de plus en plus restreindre son action extérieure et se borner à augmenter, au dedans, sa cohésion et son unité. C'est ainsi qu'après l'élimination spontanée des éléments incompatibles qui s'y étaient agrégés dans l'origine, elle tendit à former une véritable famille, où se développèrent

(1) J'ai le regret de ne pouvoir que mentionner ici les démarches entreprises et les résultats obtenus par Auguste Comte dans des circonstances politiques de la plus haute gravité.

les premières intimités nécessaires à toute action collective. Alors s'établit un heureux concours affectif résultant de l'attitude paternelle de celui qui dirigeait ses paisibles réunions, ainsi que de la fraternité réelle et de la vénération croissante de tous ceux qui y assistaient, entre eux, et envers leur illustre président. Auguste Comte s'efforçait, dans ces soirées hebdomadaires, de maintenir une convergence d'idées et de sentiments si difficiles à rencontrer de nos jours, d'épurer les cœurs, d'éclairer les esprits, de prévenir les entraînements irréfléchis, les suggestions perturbatrices, les espérances et les défaillances injustifiables ; de réformer les vieilles habitudes, les anciens errements ; de préparer, enfin, des hommes tels qu'en réclamait l'accomplissement des destinées modernes.

C'est aussi pour concourir à ce grand résultat et préparer intellectuellement la régénération occidentale, qu'il fut amené à faire, dans la bibliographie universelle, un choix d'ouvrages essentiels destinés à remplacer habituellement des livres imparfaits, souvent aussi nuisibles au cœur qu'à l'esprit. Présenté d'abord sous le titre de *Bibliothèque du prolétaire au* XIXe *siècle*, ce choix systématique reçut finalement celui de *Bibliothèque positiviste;* et si le premier indiquait mieux la constante sollicitude du réformateur envers l'immense classe au bénéfice de laquelle doit surtout se terminer la révolution, le second, moins exclusif, montrait une destination plus générale et plus durable.

Au reste, cette collection précieuse, qui condense en quelques volumes le trésor intellectuel de l'Humanité (poésie, science, histoire, religion, morale et philosophie), offre en même temps un ensemble complet d'études positives, le fonds inaliénable de la pensée collective, où l'on peut retrouver tous les germes, tous les éléments de la synthèse moderne et la confirmation de ses plus hautes vérités. La *Bibliothèque positiviste* peut suffire aux lectures et à l'étude

contemporaines, dans tout l'Occident européen, et fournir ses preuves permanentes à la nouvelle foi. En même temps, elle prépare l'avénement de la fraternité réelle des peuples, en popularisant la connaissance réciproque de leur histoire, ainsi que de leurs principaux chefs-d'œuvre esthétiques, scientifiques, politiques et philosophiques. Car elle contient tout ce qui s'est fait d'indispensable et de grand, depuis l'antiquité gréco-romaine jusqu'à nos jours, et met en lumière la coopération de chaque époque, de chaque nationalité, envers l'œuvre générale du développement humain, depuis les synthèses préliminaires les plus éloignées jusqu'à l'immense systématisation qui vient de s'accomplir.

Ceux que l'anarchie actuelle a égarés dans le désordre des lectures incohérentes, et qui n'ont trouvé dans cette ardente investigation que fatigue, erreur, dégoût; ceux qui ont usé leur temps et leurs forces à chercher, sans fil conducteur et sans résultat, le beau, le bon, le vrai, dans le labyrinthe infini des publications séculaires, sentiront l'immense service rendu à notre époque par ce choix systématique que la sollicitude sacerdotale devait seule inspirer, et qu'une si haute intelligence pouvait seule instituer convenablement (1).

Mais l'influence régénératrice d'Auguste Comte s'exerçait encore, à un degré plus intime, dans ces entretiens familiers que sa bonté accordait chaque jour aux besoins moraux de ceux qui l'approchaient. Nul ne sut se faire, avec plus de générosité et de charme, « *tout à tous*, » selon la naïve expression de son amie. C'est dans ces instants de douce et bienfaisante communication (moments tant regrettés de nous!) qu'il exerça le conseil, la direction privée, avec autant de charité que de puissance. Ils sont nombreux ceux que sa parole, dans ces heures saintes, a pour

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 16, le catalogue de la bibliothèque positiviste.

toujours arrachés au doute, à l'ennui, à l'irrésolution, aux tourments et aux dangers de la maladie révolutionnaire, à la mort morale, à cette lèpre envahissante de l'égoïsme, qui, de nos jours, dévore tant de natures égarées! Et beaucoup pourraient témoigner que jamais ils n'approchèrent cet homme auguste sans le quitter meilleurs, plus clairvoyants et plus résolus. Son ascendant fut tel, que plus d'un superbe dut passer, dans ces épreuves secrètes, sous les fourches caudines de la vénération, et courber l'infimité de son irréligion sous le poids de cette irrésistible grandeur. O tutélaire influence d'une âme élevée, magnanimité du cœur, splendeur de l'intelligence, héroïsme du caractère, quelle puissance vous est accordée!.....

C'est par cette action directe, par ces contacts intimes et répétés, qu'Auguste Comte parvint à fonder la famille positiviste, finalement composée de ceux de ses disciples qui, issus des diverses populations occidentales (France, Italie, Espagne, Grande-Bretagne, Allemagne, Amérique), étaient venus à lui par l'esprit et surtout par le cœur, de ceux enfin que la religion nouvelle avait sincèrement touchés et réellement convertis.

Mais outre ce noyau fondamental d'hommes entièrement dévoués, fortement convaincus, et qui, on doit le reconnaître, formèrent toujours son principal appui, sa providence matérielle et sa consolation, l'action directe du fondateur de la synthèse moderne s'étendit au loin. Après les adhésions religieuses complètes et vraiment actives, après les soumissions intellectuelles inévitables (nul ne pouvant se soustraire à l'évidence de la démonstration qu'il a comprise), les témoignages d'une admiration sincère, d'une sympathie vive et réelle l'accueillirent de plus en plus. De sorte qu'en quelques années son influence s'était notablement accrue, sans même la comparer ici au douloureux et complet isolement dans lequel il passa sa vie jusqu'au temps où surgit la religion de l'Humanité.

Ainsi, trois nobles Anglais, admirateurs de la *Philosophie positive*, subvinrent, en 1847, à l'existence de son auteur, ruiné par la persécution académique. En 1853, ce grand ouvrage fut publié en Angleterre, traduit et condensé par un écrivain des plus estimés (miss Harriet Martineau), à l'instigation d'un autre positiviste britannique, qui, sur le point de mourir, avait provoqué cette importante élaboration, aux frais de laquelle il pourvut généreusement par acte testamentaire. Enfin, vers la même époque, en France, un artiste distingué, que recommande hautement la culture synthétique des trois arts de la forme, M. Antoine Étex, prit une initiative qui mérite à tous égards d'être signalée. Touché par une première connaissance du positivisme, il demanda noblement à Auguste Comte de faire son portrait et son buste, et lui offrit libéralement son œuvre lorsqu'elle fut achevée. Quoique les sympathies de cet éminent artiste ne soient pas devenues des convictions complètes, sa conduite n'en mérite pas moins une vive reconnaissance, puisque nous lui devons une double image d'une grande valeur esthétique, et dont la mort de notre maître a encore augmenté le prix.

Enfin, pour achever de caractériser l'influence consultative qu'Auguste Comte exerça sur son milieu, nous devons rappeler l'usage des *circulaires annuelles* qu'il adressait à tous les coopérateurs du libre subside d'abord spontanément institué pour lui, et bientôt systématiquement consasacré à l'avénement du nouveau sacerdoce. Ces mandements périodiques annonçaient les besoins et la conduite de la nouvelle direction religieuse, en même temps qu'ils exposaient les progrès de l'Église naissante, reprenaient ses fautes, encourageaient ses efforts, et fixaient sa marche ou sa situation (1).

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 17, la série complète de ces circulaires.

La consécration, dans tout culte réel, est, comme on le sait, une sanction religieuse apportée aux principaux actes de la vie domestique par l'intervention sacerdotale, qui les dégage de leur spécialité propre, et leur donne un caractère général en les instituant au nom de la puissance universelle et éternelle, c'est-à-dire en les rapportant au service de la suprême Existence qui fait l'objet de la foi et de l'adoration communes. Elle rattache donc la vie privée à la vie publique, et l'y subordonne de manière à établir une harmonie convenable entre l'indépendance personnelle ou domestique et le concours social, d'où résulte la véritable unité.

Deux seulement des consécrations que la religion finale institue pour sanctifier les actes de la vie domestique, ceux de la naissance et du mariage, furent conférées par le fondateur du positivisme. Devant les nouveaux croyants rassemblés au berceau de leur foi, le premier prêtre de l'Humanité reçut les enfants que des parents positivistes vouaient au service du vrai Grand-Être, et les consacra pour cette noble destination. Ou bien encore, des époux prirent devant lui l'engagement de l'éternelle union qui constitue l'indispensable complément d'une monogamie réelle. Dans tous ces cas, le prêtre consacrait, au nom de l'Humanité, la naissance et le mariage, et signait avec les assistants le contrat de cette obligation morale. Enfin, la proclamation sacramentelle se trouvait précédée d'une instruction détaillée, qui exposait les devoirs résultés de pareils engagements.

Pour apprécier la valeur de tous ces actes, on doit se reporter à ce que nous avons dit du culte positif dans la première partie de cette notice, et se rappeler sa destination réelle, toujours relative au développement affectif et au perfectionnement moral. On sent alors le vrai caractère de ces premières applications d'une doctrine appelée surtout à régénérer le sentiment, et l'importance d'une initiative aussi délicate qu'urgente. En se dégageant assez

des influences perturbatrices d'un présent anarchique pour s'élever au véritable point de vue moral, on reconnaît bientôt la nécessité sociale de semblables institutions, et l'on éprouve une admiration profonde pour la courageuse sagesse qui les a posées en face de l'irréligion contemporaine comme les pierres d'attente inébranlables d'une prochaine reconstruction.

Mais outre leur efficacité morale, outre leur urgence sociale actuelle et définitive, ces consécrations recevaient de la situation même, et surtout de la personne qui les conférait, un caractère singulier d'importance et de grandeur. Chacune d'elles était un acte d'initiative, un précédent institué, une systématisation profonde, qu'on voyait surgir et se développer. Toute la puissance mentale et morale d'Auguste Comte se condensait dans ces improvisations sacrées, où il développait avec tant de science et de majesté les fondements sociologiques et moraux de ces saintes institutions, et tous ceux qui ont assisté avec une foi réelle à ces célébrations touchantes, en ont ressenti un ébranlement dont le noble souvenir ne s'effacera jamais. La religion ouvrait alors à l'infirmité révolutionnaire les trésors de sa grâce et comblait tant d'enfants prodigues de ses dons les plus chers : la paix du cœur, la sécurité de l'esprit, l'amour, la foi, l'unité! En présence de tant de bienfaits accordés dans le présent et réservés à l'avenir par le plus noble des cultes, les murmures de l'irréligion s'éteignent et les doutes du scepticisme sont levés.

Enfin, l'acte suprême par lequel le sacerdoce doit, dans l'avenir régénéré, apprécier la valeur de chaque existence accomplie, par un jugement intellectuel, moral, et social, des actes qu'elle a produits, s'éleva, sous le fondateur du positivisme, à une incomparable hauteur, dans la composition du *Calendrier*. Car la décision qui incorpore à cette admirable hiérarchie plus de cinq cents types d'élite, d'après leur coopération respective à la grande évolution, fournit

le plus éminent exemple de l'exercice de ce noble attribut, et la preuve mémorable de l'aptitude sacerdotale à juger les morts d'après l'ensemble de leur existence achevée. Toutefois, Auguste Comte ne borna pas ce jugement au passé, il dut l'exercer aussi sur quelques contemporains; mais ces appréciations, malgré leur haute valeur, ne sauraient figurer ici.

Tout le temps qui ne se trouvait point absorbé par ces grands travaux était consacré à la vie morale par le futur auteur de la *Synthèse subjective*. Cette culture altruiste, inspirée par le souvenir de Clotilde de Vaux, se trouvait activement stimulée par l'influence d'un affectueux entourage domestique. Éloigné de sa famille par les fatalités de sa mission et surtout par les incompatibilités résultées de son mariage; abandonné de sa femme; contraint par ses tendances et par ses travaux de s'isoler d'une société qui répugnait autant à son caractère qu'à ses idées, Auguste Comte se serait vu condamné (surtout après la mort prématurée de son amie) à une solitude absolue, bien amère et bien pesante, sans vie intime et sans foyer, si l'assistance dévouée qu'il rencontra dans une excellente famille prolétaire n'était venue combler ce vide de tous les instants. Mais une telle compensation n'eut rien de fortuit : il était légitime, inévitable même, que celui qui consacra sa vie à l'amélioration du sort humain, qui voua ses plus nobles efforts à assurer l'élévation sociale des travailleurs, et qui savait si généreusement apprécier et honorer les véritables natures prolétaires, fût lui-même accueilli, reconnu, entouré, par les meilleurs d'entre les enfants du peuple.

Sa grandeur d'âme, son malheur et ses chagrins avaient profondément ému la noble servante introduite à son foyer par l'épouse qui allait le quitter; un généreux instinct de protection la retint alors près de lui : et c'est à sa respectueuse affection, à sa charité, que le fondateur du positivisme dut de ne pas être payé de son infatigable dé-

vouement, par un délaissement universel. Bientôt même, le développement spontané de ces relations touchantes amena leur mémorable transformation, quand le maître fut assez grand pour considérer et proclamer comme sa fille celle qui l'aimait et le servait comme un père. C'est à ce titre, en effet, qu'après des épreuves décisives, Auguste Comte adopta cette excellente personne, et c'est ainsi qu'il put se créer par elle une véritable famille, en étendant son intime affection à son mari et à ses enfants incorporés au foyer commun. Cette adoption magnanime reçut la consécration du temps, une publicité complète, toute l'authenticité dont pouvait la revêtir le fondateur de la religion universelle, et demeure comme un gage solennel de l'alliance entre les prolétaires et les philosophes qui fait la condition essentielle de la rénovation moderne (1).

C'est au sein de cette famille choisie, à laquelle on doit toujours adjoindre quelques disciples affectionnés, qu'Auguste Comte passait sa vie la plus intime; c'est d'après son assistance qu'il put prolonger autant sa carrière; c'est par son contact bienfaisant qu'il fut pleinement initié aux joies, aux labeurs, aux réalités du foyer. Son génie systématique se retrempait aux sources vivifiantes de la spontanéité populaire, et des conceptions très-élevées furent plus d'une fois le fruit de ce rayonnement sympathique. Lorsqu'on médite les pages sublimes qu'il a tracées sur la vie domestique et sur l'avenir du prolétariat régénéré, lorsqu'on se rappelle la tendre sollicitude dont il était entouré, on sent combien ces nobles serviteurs méritent d'être associés par la reconnaissance publique à la grande existence qu'ils ont si dignement soutenue.

C'est dans ce milieu dévoué, et sous l'inspiration crois-

---

(1) Voir les conclusions du Traité de *Politique positive*, les *Circulaires annuelles*, les *Confessions*, la *Correspondance* et le *Testament* d'Auguste Comte.

sante de sa sainte patronne, que le fondateur de la religion démontrée put mener cette existence exceptionnelle qui l'approcha de plus en plus de la perfection suprême.

Un régime austère et laborieux assurait le développement croissant de cette vie toute spirituelle. Auguste Comte se levait invariablement à cinq heures du matin et se couchait à dix; sa journée s'ouvrait et se couronnait par la prière, qui était pour lui l'heure du plus complet recueillement et de la plus haute élévation, de l'expansion affective la plus tendre, des meilleures inspirations et des plus grandes pensées. Sauf une journée régulièrement réservée, chaque semaine, à une correspondance très-active, le fondateur du positivisme consacrait toutes ses matinées et toutes ses après-midi au travail constant de méditation, d'étude ou de rédaction, qu'exigeait l'élaboration de ses immortels ouvrages. Excepté le mercredi, où il présidait la Société positiviste, toutes ses soirées (de sept à neuf heures) étaient destinées à recevoir, ainsi que l'après-dînée du dimanche, qui devait faciliter son accès aux prolétaires. Celle du mercredi était également enlevée au travail par une visite hebdomadaire à la tombe de madame de Vaux.

Longtemps avant de connaître son amie, Auguste Comte avait spontanément renoncé aux superfluités nutritives qui jouent un si grand rôle dans l'existence actuelle, au café, au tabac, puis au vin; et le contact de cette noble femme lui avait apporté la plus importante de toutes les purifications. Sous le rapport spirituel, il avait renoncé de bonne heure aux lectures critiques et dispersives qu'offre la presse contemporaine, surtout périodique, pour s'adonner à la lecture habituelle des chefs-d'œuvre esthétiques. Il consacrait tous les jours un temps variable à ces lectures salutaires. Il reprenait entre autres chaque année, dans un ordre constant, la contemplation des plus grandes œuvres poétiques, celles d'Homère, de Dante et d'A'Kempis. Tandis que son âme n'était entretenue que des préoccupations les

plus élevées et les plus pures, son corps était réduit au plus strict nécessaire : deux repas chaque jour soutenaient son activité; l'un était simplement composé de lait, et l'autre, plus substantiel, bien que rigoureusement mesuré, se terminait par une pratique touchante : Auguste Comte y avait remplacé le dessert par un morceau de pain qu'il mangeait en songeant aux hommes encore si nombreux, hélas! auxquels un travail excessif ne peut même assurer toujours une réparation nutritive aussi indispensable que légitime.

Dans ses prières quotidiennes et dans les confessions annuelles qui en sont le complément, ce grand homme s'adressait à son amie comme à la meilleure personnification de l'Humanité; il rappelait toutes les phases, tous les événements de leur trop courte réunion, le charme et le bonheur de ces moments inespérés, la grande transformation qu'ils avaient accomplie! Pieusement recueillis, ces documents précieux, monuments d'une admirable tendresse, restent pour l'édification du présent et la glorification de l'avenir. Le fondateur du positivisme y a déposé tout ce que sa grande âme avait de bonté, d'exquise tendresse, de délicatesse chevaleresque, de pur et saint attachement. Et ces nobles épanchements, où la douleur, l'amour, les regrets et la reconnaissance confondent leurs élans généreux, montrent toute la puissance et toute l'élévation de son cœur. Une touchante commémoration retrace dans chaque prière les émotions croissantes d'après lesquelles sa noble bienfaitrice l'avait initié aux plus sublimes inspirations de l'altruisme, et une intime effusion, qui emprunte souvent les formes de la plus haute poésie, couronne cette contemplation sympathique par la proclamation d'une impérissable gratitude envers l'angélique organe de cet intime perfectionnement :

« O amanza del solo amore, o diva,
« Non è l'affezion mia tanto profonda
« Che basti a render voi grazia per grazia.

. . . . . « C'est uniquement à toi, ma sainte Clo-
« tilde, que je dois de ne pas quitter la vie sans avoir di-
« gnement éprouvé les meilleures émotions de la nature
« humaine. Une incomparable année fit spontanément sur-
« gir le seul amour, à la fois pur et profond, que compor-
« tât ma destinée. L'excellence de l'être adoré permit à
« ma maturité, mieux traitée que ma jeunesse, d'entrevoir
« dans toute sa plénitude, le vrai bonheur humain : *vivre*
« *pour autrui.* Voilà le vrai bonheur comme le vrai de-
« voir! Toi seule m'enseignas à fondre leurs formules!
« Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévoue-
« ment? » . . . . . .

« Cher ange méconnu, ton admirable ascendant ne devint
« dignement appréciable qu'en me disposant toujours à
« mieux servir le Grand-Être auquel je te sens irrévoca-
« blement incorporée, et dont tu m'offres la meilleure per-
« sonnification. Pendant une année sans pareille, ta douce
« impulsion spontanée a profondément facilité le plein es-
« sor du vrai caractère finalement propre à ma philosophie,
« la systématisation réelle de toute l'existence humaine
« d'après la prépondérance fondamentale du cœur sur l'es-
« prit en consacrant l'intelligence au service continu de la
« sociabilité. » . . . . . .

« Oui, ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur
« mon affection, mon estime et mon respect. » . . . . . .

« Au milieu des plus graves tourments qui puissent ja-
« mais résulter de l'affection, je n'ai pas cessé de sentir
« que l'essentiel pour le bonheur c'est toujours d'avoir le
« cœur dignement rempli;.... même de douleur, oui même
« de douleur, de la plus amère douleur.

« Sagrada es ya mi passion,
« La divinizó la muerte!

. . . . . .

« Addio, la mia Beatrice! addio, Clotilda! addio, Lucia! addio,
« Quella che 'mparadisa la mia mente, addio!

. . . . . .

« Amem te plus quam me, nec me nisi propter te! »

(*Extrait des Prières quotidiennes d'Auguste Comte.*)

C'est à cette intime adoration, véritable élévation de l'homme à l'Humanité, par l'angélique intermédiaire de la femme, qu'Auguste Comte dut ses plus éminents progrès et le perfectionnement continu de sa puissante nature. Loin d'affaiblir ses forces, cette douce excitation permanente des plus tendres sentiments ravivait son génie et retrempait son caractère, tout en épurant son grand cœur. Et c'est ainsi que son âme put atteindre les hauteurs morales où nos regards éblouis ont peine à l'entrevoir. Dans ce commerce auguste, où il venait épancher dans le sein de son amie, ses pensées, ses projets, ses aspirations, son âme toute entière, il recevait, en retour de son inaltérable affection, des lumières plus vives, des inspirations plus douces, des résolutions plus élevées, et trouvait à cette source féconde l'ascension progressive et la permanente jeunesse d'un génie qui ne faiblit jamais. Travail et prière, création et dévouement continus, civisme et sainteté, tel fut, de plus en plus, le résumé d'une vie dégagée de toute infirmité morale, entièrement consacrée au service de l'Humanité.

XII

La *Synthèse subjective*, ou système des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité, est le dernier effort de cette grande action. Résulté de tous les travaux antérieurs, ce nouveau traité fut commencé par le fondateur de la religion universelle dans les dispositions spéciales où le plaçait l'institution récente de son testament. Et c'est en quelque sorte du sein de la tombe qu'il devait formuler pour la

postérité ses dernières pensées sur l'exercice normal et définitif de la vie humaine. Cette œuvre finale, dont la promesse avait été faite dans l'opuscule initial de 1822, puis renouvelée dans la conclusion du *Cours de philosophie positive* et dans celle du *Traité de politique*, devait comprendre trois ouvrages successifs intimement liés entre eux : le *Système de logique positive*, ou Traité de Philosophie mathématique; le *Système de morale positive* ou Traité de l'éducation universelle; et le *Système d'industrie positive*, ou Traité de l'action totale de l'Humanité sur sa planète.

La *Politique* formait la base naturelle de cette élaboration complémentaire, qui devait achever la grande Trilogie positive successivement consacrée à la systématisation des idées, des affections et des actions humaines. C'est pourquoi son auteur souhaitait, en terminant la principale de ces trois élaborations, que la mort ou la misère ne vînt point l'empêcher d'en accomplir le dernier terme, « *nil actum reputans, si quid superesset agendum!* »

Ce noble vœu ne fut point satisfait, une mort à jamais déplorable ayant frappé le philosophe au moment où il allait aborder le Traité de Morale positive. Le premier terme de la *Synthèse subjective* fut donc seul achevé.

Ceux qui ont suivi la marche d'Auguste Comte, et qui ont le sentiment de son œuvre, peuvent seuls comprendre l'étendue de cette perte : le *Système de morale* devait condenser toutes les pensées, les recherches, les observations et les méditations que cet irrésistible génie avait, depuis tant d'années, accumulées en vue de résoudre le plus difficile de tous les problèmes philosophiques, celui de la nature humaine; et il suffit de jeter les yeux sur le plan qu'il a laissé d'un semblable travail, pour juger du désastre.

L'esprit général et le but de la *Synthèse subjective* se trouvent résumés dans l'importante introduction qui précède sa première partie, le *Système de logique positive*. Le

terme moyen de la construction totale, le Traité de morale, devait régler l'harmonie affective, tandis que le premier et le troisième développeraient la prépondérance normale du sentiment sur l'intelligence et l'activité, de manière à établir systématiquement l'unité humaine, en subordonnant le progrès à l'ordre, l'analyse à la synthèse et l'égoïsme à l'altruisme, c'est-à-dire en instituant définitivement l'harmonie des trois éléments fondamentaux de notre nature. Cette synthèse définitive était donc surtout destinée à guider le sacerdoce actuel dans l'accomplissement de la régénération mentale, et à fonder l'enseignement normal, dont elle devait instituer les deux termes extrêmes, la mathématique et la morale. Ainsi, des quatre parties qui devaient composer l'œuvre entière, deux auraient réglé la contemplation la plus simple (logique positive), puis la plus noble (morale théorique); et les deux autres l'action la plus éminente d'abord (morale pratique), puis la plus grossière (industrie positive); le traité moyen (morale théorique et morale pratique) concernait à la fois l'une et l'autre.

Cette systématisation finale du positivisme devait donc être caractérisée par l'institution de la prépondérance effective du cœur sur l'esprit et l'activité, du culte sur le dogme et le régime; enfin de la logique des sentiments sur celle des images et des signes. Pour atteindre un tel résultat, il fallait que le domaine de l'idéalisation, qui est invariablement lié au culte, et qui ne doit être cultivé que par la poésie, devînt aussi systématique que celui de la vérité pure, qui fait l'objet propre du dogme. C'est cette nécessité qui amena la combinaison de la fétichité initiale avec la positivité finale et l'annexion de cet état spontané de l'esprit humain au domaine de la raison abstraite. Ce grand résultat fut consigné dans la mémorable introduction du premier volume de la *Synthèse subjective* et caractérisé par l'institution de la Trinité positive, où la Terre est présentée comme siége actif et bienveillant du Grand-Être, tandis

que l'Espace y figure comme siége sympathique des lois abstraites. L'état normal de la mentalité humaine exigeant une combinaison permanente entre le dogmatisme et l'empirisme, entre la raison abstraite et la raison concrète, entre la théorie et la pratique, une telle harmonie ne pouvait être réalisée que par cette incorporation du fétichisme au positivisme, en complétant l'ordre légal, ou le système des lois abstraites, par l'ordre volontaire, ou l'ensemble des exigences pratiques propres à chaque cas ; en maintenant toutefois la constante prépondérance des lois sur les volontés. Mais ce fétichisme systématique, sciemment subjectif, et strictement destiné à l'idéalisation poétique, nécessitait une hypothèse préliminaire sur le monde extérieur ; il fallait considérer les corps que le fétichisme spontané croit vivants et la science, actifs seulement, comme vivants en effet, mais n'étant doués que de sentiment et de volonté, sans aucune intelligence. C'est ainsi que la Terre et l'Espace peuvent être regardés comme favorisant sympathiquement, quoique aveuglément, le développement de l'Humanité, affectueusement, intelligemment et volontairement assistée par ses serviteurs réels et ses libres auxiliaires, de manière à fonder véritablement sur l'amour la conception de l'ordre universel et l'institution de l'harmonie générale.

Il est aisé de sentir la valeur morale et la portée sociale d'une telle conception ; mais il est bon, pour qu'elle ne semble pas au premier abord trop éloignée des habitudes actuelles, de la rapprocher de dispositions analogues, spontanément développées dans le milieu contemporain. Ces tendances sont de deux sortes : les unes, philosophiques, sont représentées par le panthéisme proprement dit ; les autres, purement esthétiques, sont manifestées par le développement croissant des poésies fétichiques, depuis le commencement de ce siècle. Or, bien qu'on ne puisse considérer l'inspiration finale d'Auguste Comte comme

émanée d'un tel mouvement, puisqu'il y fut toujours profondément étranger; bien que ces tendances vagues et empiriques ne puissent, en aucune manière, être assimilées aux constructions systématiques du positivisme, il n'en est pas moins remarquable de voir cette doctrine, d'après sa réalité et son universalité propres, donner finalement aux aspirations affectives des âmes les plus délicates, une satisfaction que l'incompatibilité des doctrines antérieures, théologiques ou négatives, leur avait toujours refusée. Du reste, il ne faut pas oublier que le nouveau fétichisme reconnaît partout sa nature subjective, sa destination purement esthétique et morale, et que jamais il ne saurait altérer la rigueur des lois abstraites, qu'il doit seulement compléter.

Quant au premier terme de la synthèse subjective, le *Système de logique positive*, ou Traité de philosophie mathématique, le seul achevé, et qui parut en novembre 1856, il institue religieusement la science fondamentale, en lui donnant pour destination principale de préparer l'esprit par des habitudes de clarté, de précision et de consistance acquises dans l'étude la plus simple, à aborder convenablement le domaine sacré de la *morale*. En outre, une telle étude institue, dès le début de l'initiation mentale, le perfectionnement moral lui-même, par l'habitude de la soumission, qui résulte de l'adhésion nécessaire de notre esprit à d'inébranlables démonstrations, d'où provient le premier degré de la discipline de l'intelligence, qui est certainement l'attribut le plus perturbateur de notre nature.

L'ensemble des lois mathématiques est de plus conçu, dans ce traité, d'après l'institution des *milieux subjectifs*, comme étant empreint dans un espace sympathique qui le reçoit et qui nous fournit ainsi le premier type d'adoration du destin abstrait qui nous domine. Enfin, l'auteur élucide de plus en plus, dans le courant de cet admirable ouvrage,

à mesure que les diverses théories mathématiques lui en fournissent l'occasion, la connaissance des lois qui régissent l'entendement humain, et dont il a découvert un si grand nombre.

Le second terme de la Synthèse subjective est le *Système de morale positive*, divisé en deux parties, dont chacune devait successivement paraître en 1858 et 1859.

Après une année de méditation assidue, cette construction auguste, la plus importante de celles qu'eût accompli le fondateur du positivisme, après le traité de sociologie instituant la religion démontrée, allait être abordée, le plan en était tracé et le développement intérieur commençait à s'en faire, quand la maladie, la mort, ravirent fatalement à l'Humanité, l'infatigable serviteur qui a tant fait pour son bonheur et ses progrès.

Ce plan de la *morale positive*, communiqué par l'auteur à ses plus proches disciples et religieusement conservé par eux, a dû être reproduit scrupuleusement ici, comme le seul vestige de cette œuvre admirable, comme l'inappréciable témoignage de son importance et de sa grandeur. (Voir les tableaux ci-contre C et D.)

Cette indication doit sans doute augmenter les regrets en mesurant l'étendue de la perte, mais elle fournit un guide précieux pour l'avenir, et permet d'espérer qu'il se trouvera quelque esprit assez puissant pour exécuter, d'après ce magnifique programme, en suivant ses données et celles qui sont éparses dans le Traité de politique positive, non point l'œuvre à jamais perdue d'Auguste Comte, mais une construction analogue, capable de satisfaire aux besoins de l'Humanité.

Quant au troisième terme de la *Synthèse subjective*, rien n'en est resté, sauf quelques indications générales et un touchant projet de dédicace. Le *Système d'industrie positive* devait être dédié, comme nous l'avons dit précédemment, au digne industriel qu'Auguste Comte ne cessa d'appeler

[C] Paris (10, *rue Monsieur-le-Prince*), le dimanche 4 Homère 69 (1er février 1857).

PLAN DE MA *MORALE THÉORIQUE*,

Instituant la CONNAISSANCE DE LA NATURE HUMAINE.

INTRODUCTION. Philosophie première, philosophie seconde, morale théorique.

CHAPITRE 1. Théorie cérébrale. . . . . (Fonctions intérieures, fonctions extérieures, Innervation).
CHAPITRE 2. Théorie du Grand-Être. . . . . (Famille, Matrie, Humanité).
CHAPITRE 3. Théorie de l'Unité. . . . . (Union — Unité — Continuité).
CHAPITRE 4. Théorie vitale. . . . . (Existence, santé, maladie).
CHAPITRE 5. Théorie du sentiment. . . . . (Personnalité, sociabilité, moralité).
CHAPITRE 6. Théorie de l'intelligence. . . . . (Raison abstraite, raison concrète, harmonie mentale).
CHAPITRE 7. Théorie de l'activité. . . . . (Pratique, philosophique, poétique).

CONCLUSION. . . . . Synthèse, Sympathie, Religion.

(*Copie conforme*) Signé : AUGUSTE COMTE.

SYNTHÈSE SUBJECTIVE.

Tome III. — 1859.

SYSTÈME de MORALE POSITIVE.

2me partie.

TRAITÉ DE L'ÉDUCATION UNIVERSELLE.

[D] (suite)

PLAN DE MA *MORALE PRATIQUE*,

Instituant le PERFECTIONNEMENT DE LA NATURE HUMAINE.

INTRODUCTION.

CHAPITRE 1. Éducation propre à la première Enfance (depuis la conception jusqu'à sept ans). (Sous le sacrement de la *Présentation*).

CHAPITRE 2. Éducation propre à la seconde Enfance (de sept ans à quatorze). (Conduisant au sacrement de l'*Initiation*).

CHAPITRE 3. Éducation propre à l'Adolescence (de quatorze ans à vingt et un). (Entre l'*Initiation* et l'*Admission*).

CHAPITRE 4. Éducation propre à la Jeunesse (de vingt et un ans à vingt-huit). (Entre l'*Admission* et la *Destination*).

CHAPITRE 5. Éducation propre à la Virilité (de vingt-huit ans à quarante-deux). (Entre la *Destination* et la *Maturité*).

CHAPITRE 6. Éducation propre à la Maturité (de quarante-deux ans à soixante-trois). (Entre la *Maturité* et la *Retraite*).

CHAPITRE 7. Éducation propre à la Retraite (de soixante-trois ans à la mort). (Entre la *Retraite* et la *Transformation*).

CONCLUSION.

(*Copie conforme*).

Signé : AUGUSTE COMTE.

le *grand Ternaux*. Quant au *Traité de morale*, il aurait été consacré à la mémoire de la vénérable mère du fondateur de la religion démontrée; et des deux ouvrages qu'il se réservait d'écrire au temps de sa retraite, sa biographie et celle de son amie, enfin un poëme en treize chants sur l'Humanité, ce dernier devait être dédié à son plus ancien et à son principal disciple, M. Pierre Laffitte, président perpétuel de ses exécuteurs testamentaires.

Le fondateur du positivisme ne put donc remplir complétement la tâche théorique qu'il s'était imposée; mais son œuvre n'en est pas moins entière dans ses dispositions essentielles, et, telle que nous la possédons, elle suffit pleinement au renouvellement humain.

Il nous reste actuellement à raconter comment se termina cette grande existence, par quel déplorable concours de fatalités quelquefois terribles, mais toujours tristes et douloureuses, sa fin se trouva provoquée.

XIII

Quoique Auguste Comte ait été primitivement doué d'une constitution robuste, tant de luttes, de travaux et d'émotions n'avaient pu manquer d'user son corps avant le temps. Malgré la tranquillité qu'obtinrent ses dernières années, ses forces physiques présentèrent alors un décroissement prématuré, inversement proportionné en quelque sorte au développement incessant de sa puissance mentale et morale. A cette époque, on peut le dire, il avait réduit à sa dernière limite la satisfation des besoins matériels, et atténué autant qu'il est possible l'activité corporelle au profit de l'exercice cérébral.

Si l'on sent toute la grandeur d'une telle existence, on

en comprend aussi la fragilité ; et, bien qu'on pût raisonnablement espérer de voir cette vie si précieuse se prolonger assez pour consommer sa tâche tout entière, on devait craindre sans cesse que le moindre choc ne vînt la briser.

C'est alors, avril 1857, qu'un des plus anciens appréciateurs du positivisme, devenu finalement un disciple dévoué de son fondateur et même son patron politique, M. Vieillard, tomba dans un état de maladie qui dut bientôt inspirer des craintes très-vives à tous ses amis. Profitant d'un rétablissement apparent, M. Comte avait obtenu du malade une entrevue qui fut la dernière et dont la complète intimité avait beaucoup resserré leurs liens. Tout à coup l'on apprit que M. Vieillard était à l'extrémité, et sa mort fut si prompte, que la personne envoyée par M. Comte pour avoir des nouvelles de sa santé rapporta la lettre qui le conviait aux funérailles. Ce coup lui fut très-sensible, et il en éprouva un saisissement profond, malgré lequel il se rendit en toute hâte, et à pied, de la rue Monsieur-le-Prince à la rue Blanche où habitait M. Vieillard.

Il arriva un peu en retard à la maison mortuaire et refusa, par une raison de convenance morale, de monter dans une voiture de deuil pour rejoindre le convoi. Il ne put donc l'atteindre immédiatement ; et comme les billets d'enterrement indiquaient pour lieu de réunion l'église Saint-Louis-d'Antin, il s'y rendit isolément, ignorant que la marche du cortége venait d'être modifiée, la famille de M. Vieillard ayant scrupuleusement respecté son refus de toute intervention ou cérémonie théologique. M. Comte attendait donc que le convoi, qui s'était directement porté sur le cimetière de l'Est, arrivât en l'église Saint-Louis, lorsqu'il fut rejoint et averti de son erreur par un de ses disciples. Tous deux gagnèrent le cimetière rapidement et toujours à pied ; ils arrivèrent essouflés, et cherchèrent longtemps le lieu de la sépulture, auquel ils ne parvinrent

que quand les discours étaient finis et que la foule commençait à se retirer.

Le temps était orageux, la pluie menaçait, M. Comte, harassé de fatigue, dut s'aider d'une voiture pour regagner son domicile. En arrivant il fut pris de malaise et de frisson, la fièvre l'obligea de se coucher, sa nuit fut mauvaise et sans sommeil.

Tel est l'origine d'une indisposition déterminée par une forte émotion morale, suivie d'une grande fatigue physique, et qui amena dans la santé de notre maître un dérangement général caractérisé par de la courbature, par un léger état fébrile, par la perte de l'appétit, par des saburres, de l'insomnie et de l'agitation nocturne.

Cet état dura quelques semaines, du 21 mai aux premiers jours de juin, et s'améliora progressivement, jusqu'au rétablissement complet. Toutefois, bien que ce trouble ait pu se dissiper spontanément, il augmenta beaucoup la faiblesse générale dont nous avons parlé et rendit M. Comte encore plus accessible aux causes de perturbation. C'est ainsi qu'une attaque brutale subie le 13 juin suivant, et dont il aurait en toute autre occasion facilement triomphé, parvint à le frapper mortellement. En effet, à l'agitation qui suivit immédiatement cette émotion fatale, succédèrent bientôt la fièvre, la prostration des forces, l'inappétence, une très-forte congestion de l'appareil digestif, surtout de l'estomac et du foie, enfin une ictère considérable. En un mot, une perturbation morale violente provoqua une maladie aiguë nettement caractérisée, et qu'on ne saurait, à aucun titre, rapporter à l'existence d'une affection organique antérieure.

Envers un tel état, M. Comte institua lui-même, dès le début, un régime parfaitement approprié : le repos, une diète sévère, des boissons délayantes, des bains tièdes, etc.; mais il ne jugea à propos de recourir à aucune émission sanguine, bien qu'il en ait eu un moment la pensée. Comme

il arrive le plus souvent en pareil cas, l'effervescence initiale une fois calmée, l'ordre vital se rétablit insensiblement. Vers le milieu de juillet, l'état général s'était notablement amélioré, et tous les appareils affectés, sauf un seul, avaient repris leurs fonctions normales. Les palpitations, l'insomnie, l'agitation, la fièvre avaient disparu; la teinte ictérique était de moins en moins prononcée; les évacuations alvines (d'abord entièrement décolorées, puis diarrhéiques et bilieuses) prenaient un meilleur aspect; la miction redevenait normale quant à son produit et dans son mode d'accomplissement; enfin, les forces s'étaient relevées au point de permettre au malade de recevoir des visites et de répondre à quelques lettres. Mais l'appétit tardait à reparaître, l'abdomen, surtout à l'épigastre, restait sensible et embarrassé.

A cette époque, le malade s'était mis de lui-même à la diète lactée, qu'il observait rigoureusement; il y joignait quelques boissons froides et calmantes. Mais il refusa d'employer des moyens thérapeutiques plus actifs et notamment des révulsifs cutanés énergiques, que j'avais été conduit à lui proposer dans le but de diminuer la congestion gastro-intestinale, le moment des émissions sanguines étant passé. Pressé d'achever sa dernière œuvre, il craignait que ces agents perturbateurs ne ramenassent l'état fébrile qui venait d'entraver ses méditations, et il pensait que les efforts spontanés de son organisme, aidés de moyens surtout hygiéniques, pourraient amener la guérison.

C'est alors que se produisit l'accident du 26 juillet, où un vomissement de sang considérable survint, sans effort ni douleur, et amena beaucoup de soulagement dans la partie la plus souffrante. Le malade n'éprouvant plus dès lors qu'une extrême faiblesse, résultée de la perte du sang et de la longue diète qu'il avait subie, fut spontanément conduit à considérer comme une crise salutaire un phé-

nomène qui pouvait amener un heureux changement dans son état, mais qui constituait cependant un événement très-anxieux; car une hémorrhagie de ce genre, sans impliquer l'existence d'une lésion fatalement mortelle, résulte le plus souvent d'un état de perturbation profonde; et dans la situation difficile où se trouvait M. Comte, un pareil accident devait être regardé, même dans la meilleure hypothèse, comme une épreuve bien critique, ne fût-ce qu'au point de vue de l'affaiblissement qui allait en résulter.

On comprend que l'institution du traitement était ici chose délicate, car la situation présentait deux indications aussi urgentes qu'opposées : d'une part, il fallait réparer les pertes physiques et soutenir les forces défaillantes; d'autre part, on devait laisser le tube digestif dans l'inaction qu'exigeait le désordre dont il était affecté. L'illustre malade satisfit de lui-même aux nécessités d'une telle position en gardant d'abord un repos corporel et cérébral absolu, et ne prenant que quelques boissons appropriées; puis il revint progressivement à la première indication, celle de l'entretien des forces. L'alimentation fut reprise avec prudence; et les boissons nourrissantes, le lait coupé, l'eau albumineuse, les gelées animales, etc., précédèrent quelque temps les aliments proprement dits. Mais aucune médication active ne fut mise en usage.

Malgré l'incertitude et le danger même que comporte toute intervention médicale énergique, je regrettai longtemps que l'on n'ait pas davantage entrepris dans cette voie, et que l'on n'ait point insisté sur l'emploi des astringents, quels qu'aient été leurs inconvénients immédiats. Car, en présence du danger, le désir d'agir est aussi impérieux que spontané, sans être souvent pour cela ni mieux fondé, ni plus efficace. Je dois donc reconnaître que, même alors, je ne prétendais rien affirmer quant au succès d'une intervention thérapeutique quelconque, envers laquelle le temps

et la réflexion me portent à conserver de moins en moins de confiance, vu la gravité du mal.

Quoi qu'il en soit, les forces se relevant par l'effet d'un régime assez substantiel, et de mieux en mieux supporté, M. Comte commença, vers le milieu du mois d'août, à ne plus s'aliter dans le jour; il reprit sa correspondance et reçut quelques disciples. Cette amélioration apparente, réelle même à certains égards, lui fit penser qu'il était enfin parvenu à une convalescence dont l'amaigrissement et la faiblesse constituaient le seul danger, et qui serait nécessairement très-longue, très-anxieuse, vu le degré d'une telle complication. Or, de bien autres symptômes, auxquels il n'accordait point assez de gravité peut-être, et que son énergie naturelle le portait à considérer comme un simple résultat de son épuisement, ce qui était vrai en grande partie, d'autres symptômes, dis-je, vinrent bientôt nous frapper des plus sinistres appréhensions. Dès les derniers jours de juillet, on avait pu suspecter la formation d'un épanchement abdominal; le 1er août, la présence d'une certaine quantité de liquide dans le ventre était bien évidente, et un peu d'infiltration se montrait aux extrémités inférieures. Ces accidents ne firent qu'augmenter à partir de ce jour et prirent bientôt une intensité effrayante : toute la cavité abdominale se remplit de liquide, et les parties inférieures du corps, les pieds, les jambes, les cuisses, les parois du ventre même s'infiltrèrent successivement. De telle sorte que bientôt les mouvements étaient devenus extrêmement pénibles, et que la respiration se trouvait entravée; jusqu'à ce qu'une nouvelle hémorrhagie gastro-intestinale, nécessairement mortelle, vînt tarir les sources de la vie et mettre un terme à tant de souffrances.

Tels sont les faits principaux de cette maladie funeste. Après les avoir résumés, nous devons chercher à les faire comprendre : et pour que cette explication soit suffisante,

nous la ferons précéder d'une exposition sommaire de la théorie pathologique que devait contenir le Traité de morale, et qui constitue le dernier bienfait philosophique d'Auguste Comte.

D'après cette conception finale, qui forme le complément indispensable de la théorie positive de la nature humaine, et la base de la systématisation rationnelle de la pathologie, la maladie doit être considérée comme ayant toujours sa source dans le cerveau et principalement dans les organes des facultés affectives; les troubles de la vie végétative et animale, que l'on a regardés jusqu'ici comme la maladie elle-même, n'en constituant réellement que la réaction corporelle.

On ne saurait nier, en effet, que le cerveau, qui représente le véritable centre de toute vie développée, mais surtout de l'existence humaine; qui forme l'aboutissant de toutes nos impressions et le point de départ de toutes nos réactions; qui, dans l'état normal, stimule la vie de nutrition et coordonne la vie de relation; qui constitue le siége de nos passions, de nos conceptions et de nos résolutions, en un mot l'agent essentiel du ralliement et de l'action organiques; que le cerveau, dis-je, ne conserve dans la maladie, en ce qui concerne sa production, sa durée et sa terminaison, un rôle aussi prépondérant que celui qu'il exerce dans l'état de santé. Et puisque la santé résulte de l'harmonie générale du physique et du moral, du corps et du cerveau, d'après l'unité obtenue dans les fonctions de ce grand appareil, par la prépondérance habituelle de la sociabilité sur la personnalité, il s'ensuit que la maladie ne peut provenir que de la rupture de cette unité, quand l'altruisme, ou l'égoïsme, sort des limites de son action normale, soit par excès, soit par défaut. Mais de même que dans l'état de santé, l'union entre le cerveau et le corps est indissolublement établie par le système des vaisseaux et des nerfs qui subordonnent le premier à la vie de nutrition

comme à celle de relation, et qui lui permettent de réagir sur elles; de même, envers la maladie, c'est par cet intermédiaire inévitable que le cerveau se trouve affecté par le corps, ou qu'il le domine à son tour. C'est donc ce double lien vasculaire et nerveux, dont la connexité explique la possibilité et le mode des rapports du physique avec le moral et réciproquement, l'action du moral, de l'âme ou du cerveau sur le physique, c'est-à-dire sur le corps (1).

La nouvelle théorie pathologique peut ainsi se résumer dans l'action que le cerveau troublé dans son équilibre affectif (surtout d'après les variations de l'instinct conservateur) vient exercer sur le corps par le moyen des nerfs et des vaisseaux qui, dans l'intimité des parenchymes, leur sont inextricablement unis; l'action cérébrale peut être, du reste, directe et spontanée, ou bien indirecte et provoquée par des influences d'ailleurs extérieures ou intérieures. Autrement dit, le cerveau qui, dans l'état de santé, relie en un seul tout, par sa prépondérance continue, les différentes parties de l'organisme et institue l'harmonie totale, le *consensus* individuel, manque, dans l'état de maladie, à cette indispensable coordination des actes vitaux; et c'est cette rupture de l'unité normale, cette absence de ralliement et de gouvernement, qui constituent *la maladie* proprement dite, les actions organiques isolées et fatalement déréglées qui en résultent (exagération ou diminution des fonctions habituelles) n'étant, comme nous l'avons annoncé déjà, que les effets ou les symptômes corporels du trouble cérébral. Tant que le cerveau n'est pas intéressé par le dérangement du corps, il n'y a donc pas véritablement maladie, mais seulement *indisposition* ou

(1) Le cerveau modifie le corps par les nerfs moteurs et nutritifs; il est à son tour modifié par les nerfs sensitifs et par les vaisseaux. Ceux-ci peuvent aussi modifier le corps, mais toujours par l'intermédiaire des nerfs, qui provoquent les phénomènes fluxionnaires.

lésion, et le trouble du cerveau ou la maladie résultant surtout de la rupture de l'harmonie morale. par excès ou défaut de l'égoïsme ou de l'altruisme normal, il s'ensuit qu'en définitive la maladie, comme la santé, dépend de l'unité cérébrale, et que, par conséquent, la médecine qui s'efforce de rétablir la santé comme l'hygiène, qui a pour but de la conserver, est étroitement subordonnée à la *morale*, qui fournit seule les moyens d'instituer et de maintenir une telle unité (1).

Enfin, il est essentiel d'ajouter que l'action des causes perturbatrices, physiques ou morales, est d'autant plus puissante qu'elle s'exerce sur des cerveaux plus développés et dont le degré d'impressionnabilité, comme celui de réaction, est d'autant plus grand, ainsi que le prouve l'observation de la série animale et surtout celle de notre espèce. Mais cette considération ne suffit pas encore pour expliquer, d'après la théorie précédente, l'invasion de la maladie sans cause extérieure directe ou d'après une simple perturbation morale, ainsi que la persistance des désordres corporels, après que l'équilibre cérébral s'est rétabli; pour le faire comprendre, il est nécessaire que nous ajoutions quelques mots sur la prédisposition morbide, ou sur ce que les pathologistes ont appelé *constitution médicale*.

La systématisation positive de cette importante notion, introduite par M. le docteur Audiffrent dans sa thèse inaugurale (2), et conçue par lui, tant d'après une indication

---

(1) Les limites de cette notice nous interdisant de donner à ce grand sujet tout le développement qu'il exige, nous sommes forcé de renvoyer le lecteur au *Traité de politique positive*, où est exposée la théorie de la nature humaine, et surtout aux précieuses *Lettres sur la maladie* dans lesquelles Auguste Comte a ébauché le complément pathologique de cette grande théorie, et que nous reproduisons à la fin de ce volume. Voir aux *Pièces justificatives*, n° 18.

(2) *Réflexions sur un cas de névrose de la cinquième paire, et sur les*

d'Auguste Comte que d'après ses propres méditations sur les résultats consignés à cet égard dans les écrits des grands épidémistes, résulte de la considération de la relation directe de l'homme avec son double milieu cosmologique et social, c'est-à-dire de la réaction de ce milieu, dont le second élément devient de plus en plus prépondérant, sur les trois grands appareils cérébral, nerveux et viscéral, qui subissent respectivement son influence. Or l'étude de ces appareils, qui composent le dualisme organique fondamental cerveau et corps, démontre que la constitution qui prédomine aujourd'hui est caractérisée par une grande instabilité cérébrale, par un éréthisme considérable, à la fois nerveux et sanguin; enfin, par une altération des humeurs (surtout du sang), consistant en une diminution de leur plasticité, qui prédispose singulièrement aux troubles nerveux et aux désordres végétatifs : fluxions rapides, suppurations, hémorrhagies et infiltrations. C'est-à-dire que, chez de pareils tempéraments, le défaut d'harmonie cérébrale tenant toujours une porte ouverte à la maladie (ou rupture de l'unité propre à ce grand appareil), celle-ci se produit brusquement et pour la moindre cause, et que, d'abord cérébrale, elle devient finalement viscérale d'après la violence de ses réactions nerveuses et l'état des parenchymes où elles s'exercent. Cette vue complémentaire de la grande théorie pathologique d'Auguste Comte permet enfin d'expliquer d'une manière positive tous les états anormaux en tenant compte, bien entendu, dans tous les cas, des causes personnelles et de l'idiosyncrasie, ou de l'état particulier de chaque individu (1).

---

névroses en général, par le docteur Audiffrent; thèse pour le doctorat en médecine; Montpellier, 1859.

(1) Cette systématisation partielle est due, comme je l'ai dit, au docteur Audiffrent, auquel je dois beaucoup pour l'appréciation de cette triste phase de la vie d'Auguste Comte.

Eh bien, c'est cet état spécial de prédisposition individuelle que nous devons déterminer, chez le fondateur du positivisme, avant d'analyser en elle-même l'affection à laquelle il succomba. Quelle était sa situation cérébrale et corporelle quand il fut atteint de la perturbation fatale?

Auguste Comte était né, je le répète, avec une forte constitution, dont son extrême activité mentale arrêta le développement dans l'âge de l'adolescence surtout; car la concentration intellectuelle est directement défavorable à l'accroissement organique, en troublant et entravant le travail digestif et l'élaboration nutritive. Cette suractivité cérébrale coïncidant chez lui, et de très-bonne heure, avec une vie tout à fait sédentaire, enlevait à son corps la stimulation nécessaire, et plaça bientôt toutes ses fonctions végétatives et animales dans un état de langueur qui ne manqua pas de se compliquer des susceptibilités nerveuses qui se développent en pareil cas. De là ces troubles digestifs continuels qui le tourmentèrent si longtemps. Le meilleur correctif d'une pareille disposition est, sans aucun doute, le repos de l'âme, la modération de l'exercice intellectuel et une activité corporelle suffisante; mais la situation personnelle et domestique de M. Comte, les besoins irrésistibles de sa nature mentale et morale, les exigences de sa mission, ne permirent jamais chez lui de semblables ménagements; il ne put même avoir, pendant longtemps, un régime nutritif convenable. Des excès de travail incessants, une alimentation insuffisante, à l'âge même où le corps a le plus besoin, une grande irrégularité de régime, les chagrins et les luttes qui furent le triste et constant apanage de sa vie, amenèrent de bonne heure, chez lui, l'arrêt du développement végétatif, la détérioration de sa constitution, cette surexcitation nerveuse à laquelle se joignit bientôt la singulière mobilité fluxionnaire que tous ceux qui l'ont connu ont pu remarquer et qui avait provoqué, dès son enfance, une hémorrhagie pulmonaire à laquelle il faillit

succomber; puis cette flaccidité des chairs et cette tendance à l'infiltration qui, du reste, paraîtrait héréditaire dans sa famille.

D'autre part, malgré son énergie exceptionnelle, malgré ses vives dispositions spontanées à la vénération et à la bienveillance, par suite même de son entreprise de rénovation, l'équilibre cérébral resta fort instable chez lui jusqu'au moment où la profonde affection qu'il conçut pour madame Clotilde de Vaux, lui permit d'atteindre sa plenitude et son unité morales. Un organisme aussi délicat, une âme aussi sensible à l'impression, aussi prompte à la réaction, exigeait sans aucun doute un milieu social plus stable et moins perturbateur que celui résulté de la décomposition révolutionnaire; mais il y a des fatalités inéludables.

Chacune des grandes compositions d'Auguste Comte fut précédée de crises pathologiques dont les deux extrêmes furent véritablement foudroyantes. La première, résultée de chagrins accablants et des méditations excessives qu'avait exigées la conception de la philosophie positive, aboutit à la terrible maladie de 1826. La seconde, qui survint pendant le travail préparatoire du Traité de politique, se termina après une longue agitation fébrile, par un érysipèle de la face; la troisième consista dans l'exaltation nerveuse qui précéda la rédaction du premier terme de la *Synthèse subjective;* enfin, la dernière, déterminée par une émotion meurtrière survenue pendant l'excitation résultée de la méditation préparatoire du Traité de morale, termina une existence qui s'était accomplie dans les luttes les plus anxieuses et les plus pénibles contre une organisation corporelle dont la faiblesse acquise constituait une cause permanente d'insurrection. Car, d'après un éréthisme nerveux spontané, accru par cette débilité organique, l'abstraction continuelle exigée par des travaux transcendants, laissait le corps habituellement dépourvu d'action cérébrale régulière, de gou-

vernement, et dès lors accessible à toutes les influences étrangères perturbatrices.

Ainsi donc, à l'époque où nous prenons cette histoire, au commencement de l'année 1857, M. Comte, bien que sa santé ait paru s'améliorer d'après la disparition de ses dérangements gastriques antérieurs, qui avaient cessé par suite du calme moral résulté à la fois de son culte quotidien, de la transformation de sa position sociale et de l'achèvement de son élaboration la plus essentielle (la Politique positive), M. Comte, dis-je, n'en était pas moins dans un état d'affaiblissement progressif très-sensible et très-inquiétant, où la tendance fluxionnaire se prononçait de plus en plus. L'indisposition qui suivit la mort de M. Vieillard avait encore accru, comme je l'ai dit précédemment, sa faiblesse et sa susceptibilité nerveuse, la tendance aux congestions par conséquent, et l'imminence de tous les accidents qui peuvent en résulter. C'est alors qu'eut lieu, le 13 juin, par suite d'une attaque aussi inattendue qu'imméritée, la violente commotion morale qui vint porter le dernier coup à cet organisme déjà si fatigué. Cette agression brutale et les funestes débats que suscita sa répression, provoquèrent en effet un orage intérieur, une rupture momentanée de l'unité cérébrale, dont le corps aurait, en tout autre temps, surmonté le contre-coup, mais qu'il subit à ce moment d'une manière désastreuse. Le moral réagissant trop fortement sur ce physique débilité, y porta le trouble qui l'agitait, et produisit bientôt l'anarchie organique que nous avons décrite : la fièvre, des congestions rénale, gastro-intestinale, hépatique, l'ictère; enfin, la plupart des dérangements viscéraux qui correspondent à une perturbation profonde de l'harmonie cérébrale. L'unité morale fut bientôt rétablie, il est vrai, et le plus grand nombre des organes végétatifs affectés revint, quoique lentement, à son état normal; mais, ce que l'on pourra comprendre d'après les données théoriques que nous avons fournies plus haut, le tube di-

gestif (l'estomac et l'intestin grêle surtout), soit qu'ils fussent antérieurement plus affaiblis que les autres parties, ou qu'ils aient été sur le moment davantage frappés, restèrent le siége d'une congestion passive, considérable et persistante. Et c'est cet état d'hyperémie chronique qui donna lieu aux principaux accidents que nous avons signalés, surtout à l'hémorrhagie, à l'ascite, et plus tard à l'anasarque.

Voici donc, en résumé, comment on doit concevoir, selon nous, l'ensemble de cette perturbation générale : le trouble cérébral fut suivi d'un état spasmodique des viscères abdominaux, portant principalement sur le foie et sur le système capillaire abdominal (surtout sur les vaisseaux qui envoient leur sang à la veine porte) ; ce spasme détermina d'abord la résorption de la bile, et l'ictère, qui se dissipa peu à peu, avec le relâchement des conduits hépatiques. Les matières fécales, d'abord décolorées, reprirent alors leur couleur ordinaire, et les selles devinrent même diarrhéiques et bilieuses. Quant au spasme des capillaires, il produisit d'abord les troubles habituels, tels que la diminution ou la suspension des sécrétions normales, puis sa résolution fut suivie d'une congestion intense de ces vaisseaux, aggravée par la faiblesse de leurs parois, qui ne pouvaient opposer à la distension une résistance suffisante. De cette congestion résulta, entre autres, l'empâtement abdominal, les douleurs épigastriques et lombaires, l'ascite, enfin la première hémorrhagie. Après cet accident il y eut nécessairement augmentation de la faiblesse générale, de la laxité des tissus et de l'appauvrissement du sang, comme le témoignent les progrès rapides de l'ascite et l'infiltration de toute la partie inférieure du corps ; enfin, la seconde hémorrhagie en fut encore une conséquence, car la congestion gastro-intestinale, toujours passive, dut nécessairement se reformer aussitôt après le premier dégorgement, les vaisseaux se trouvant de plus en plus incapables de

toute rétraction tonique de leurs parois. Cette seconde perte de sang, quoique peu considérable, amena inévitablement la mort, par épuisement.

Auguste Comte a donc succombé aux suites d'une maladie aiguë, que tout autorise à considérer, dans l'origine, comme un ictère idiopathique ou essentiel ; affection d'abord cérébrale, puis bientôt corporelle, et finalement incurable, d'après les dispositions antérieures du malade ; car, au lieu de se dissiper entièrement, après que l'ordre général fut rétabli, le désordre local s'aggrava de plus en plus, sans que les efforts spontanés de l'organisme, ni les moyens thérapeutiques parfaitement appropriés qui furent mis en usage, parvinssent à le dissiper. Tout autorise donc à croire que, vu l'état de faiblesse corporelle antérieur, la réaction cérébrale provoquée par une cause trop intense, fit dépasser de prime abord à ce grand organisme les limites de variation vitale qui lui étaient alors assignées, et que sa destruction devint dès ce moment inévitable, bien que l'affection dont il était atteint ne fût, de sa nature, aucunement incurable, puisqu'elle guérit au contraire facilement dans les conditions ordinaires de la vie.

Tous les faits que nous avons recueillis à cet égard, tous les symptômes que nous avons constatés, et que nous avons précédemment reproduits, confirment pleinement, j'ose le dire, cette manière de voir, qui, de plus, se trouve parfaitement conforme à la théorie positive de la nature humaine, seule source réelle des explications relatives à la santé ou à la maladie. C'est donc avec une entière conviction, et ce n'est point sans autorité, que je repousse totalement ici l'idée d'une affection organique, d'un cancer de l'estomac ou même du foie. Cette opinion, d'ailleurs émise par des hommes qui n'ont point suivi la maladie, qui ne l'ont point observée directement, ni d'une manière complète, et qui sont du reste opposés à la conception positive de l'homme, comme à la nouvelle théorie pathologique, se

trouve en contradiction trop formelle avec les faits pour qu'il soit possible de l'accepter.

Entre autres symptômes, le cancer de l'estomac et même celui du foie, s'annoncent par un dérangement constant des digestions et par un amaigrissement progressif, bien avant que l'affection soit localement appréciable. Cette lésion est caractérisée, au début, par une marche lente, presque insensible, sans état aigu et sans causes déterminantes immédiates. Plus tard elle donne lieu à des vomissements fréquents de plus en plus caractéristiques, et le plus souvent à des douleurs particulières dans la région affectée, à une tumeur plus ou moins appréciable, à une coloration jaune-paille des téguments, très-différente de la teinte ictérique. S'il se produit des hémathémèses, ce qui n'a lieu pour le cancer du foie que si l'estomac est en même temps affecté, elles ont encore, sous le rapport de la fréquence, de la qualité et de la quantité, des caractères assez spéciaux. Enfin survient l'impossibilité de digérer ; les malades meurent d'inanition en quelque sorte.

Or, dans le cas qui nous occupe, pas de dérangement des digestions avant l'invasion de la maladie, pas d'amaigrissement progressif; au contraire, les dérangements gastriques antécédents avaient, comme nous l'avons expliqué, disparu depuis quelques années, et l'affaiblissement organique auquel nous avons fait allusion donnait plutôt lieu à une sorte d'infiltration et de bouffissure des tissus, qu'au desséchement observé au début du cancer. Survient la maladie : elle a une cause immédiate parfaitement connue, et prend un caractère général aigu, fébrile, tout à fait incontestable. C'est un ictère simple. Les troubles et les désordres se dissipent peu à peu, mais au lieu d'une convalescence franche et complète, la partie moyenne du tube digestif restant passivement congestionnée, on observe l'inappétence, des douleurs épigastriques et lombaires peu aiguës, un empâtement général de l'abdomen. Du reste, le foie,

non plus que l'estomac, ne présentent de variations de volume anormales, aucune tumeur, aucun engorgement appréciables (1). On ne voit non plus, ni les *douleurs en barre* du cancer gastrique, ni les vomissements qui l'accompagnent toujours. L'hématémèse se produit : elle est très-abondante, facile, de sang noir, mais nullement altéré ; elle amène un soulagement immédiat de l'estomac, l'appétit reparaît et s'accroît peu à peu, les *digestions se font*, les évacuations alvines qui avaient gardé quelque temps la coloration noire, due au sang versé dans l'intestin, perdent progressivement cette teinte et reprennent quelque consistance ; il n'y a aucune régurgitation d'aliments, de mucosités, ni surtout de matières noires pathognomoniques, de *marc de café*. La veille de sa mort, le malade avait encore pris et *digéré* sa nourriture quotidienne ! Sont-ce là, je le demande, les phénomènes du cancer?

On ne peut donc admettre que la double hémorrhagie gastro-intestinale qui survint dans le cours de la maladie d'Auguste Comte, soit due à une affection organique de l'estomac ou du foie, incurable et fatalement mortelle de sa nature. Et l'on doit reconnaître qu'elle eut pour cause la congestion passive qui se forma, suivant le mode et d'après les motifs que nous avons indiqués, dans le réseau capillaire des muqueuses gastrique et intestinale supérieure, ainsi que dans les radicules correspondants de la veine porte. Quant au mode immédiat de production de cette hémorrhagie, que nous qualifierons d'essentielle, faute d'un terme plus convenable, et en donnant à ce mot la signification positive qu'il comporte, il eut lieu sans doute d'après

---

(1) Ajoutons que les autres viscères, le cœur, les poumons, les reins, etc., soigneusement explorés, ne présentèrent aucun dérangement important. L'urine, d'abord rare et très-concentrée, devint ensuite plus abondante, et resta quelque temps chargée de bile, mais elle ne contint jamais ni sucre ni albumine.

les efforts spontanés effectués par l'organisme, pour surmonter l'obstacle circulatoire et dissiper la stase sanguine. Il s'agit ici des contractions exercées sur leur contenu par les parois des vaisseaux engorgés, contractions exécutées d'après la tonicité de ces canaux eux-mêmes, et d'après l'excitation exercée sur eux par la partie du cerveau qui préside aux actes intimes de la nutrition, et qui agit dans la profondeur des parenchymes au moyen des nerfs nutritifs inextricablement unis aux plus petits vaisseaux. Ces deux hémorrhagies constituent donc à nos yeux, comme à ceux de l'illustre malade, de véritables crises dont la première avorta, par les motifs que nous avons indiqués, et bien qu'elle ait produit un soulagement momentané, mais dont la seconde fut nécessairement mortelle d'après l'épuisement sanguin qu'elle produisit. Il n'est pas moins vrai que ces accidents, le premier surtout, auraient pu, dans des conditions organiques moins défavorables, amener une guérison réelle; et nous sommes convaincu que tous les praticiens ont pu observer des faits de ce genre (1).

Enfin il est indispensable de remarquer que la vigueur cérébrale et l'énergie tout à fait exceptionnelle d'Auguste Comte, tendent également à corroborer cette opinion. D'après tout ce que nous avons dit précédemment, il n'est plus permis de douter du rôle fondamental que le cerveau joue

---

(1) L'hémorrhagie se serait-elle produite par *ulcération simple et non cancéreuse* de la muqueuse gastro-intestinale? La facilité avec laquelle cette lésion se développe dans les tissus chroniquement congestionnés, où la circulation capillaire languit, et où un sang appauvri ne répare point assez les tissus, de même que certains symptômes de la maladie, pourraient fournir quelque autorité à une semblable conjecture; mais le retour de l'appétit et le rétablissement des digestions nous la font définitivement écarter. En tout cas, le traitement qui fut suivi aurait été loin de lui être contraire; et cet accident eût-il existé, qu'il ne saurait être considéré que comme consécutif et très-secondaire, malgré toute la gravité qui lui est propre; surtout, on ne pourrait le regarder jamais comme constituant la maladie elle-même.

dans la maladie, de l'influence considérable qu'il exerce sur sa production, ses complications, sa marche et sa terminaison. Son action est favorable ou funeste, suivant que l'harmonie générale s'y rétablit plus ou moins vite, plus ou moins complétement, c'est-à-dire suivant que l'esprit et le caractère s'y subordonnent ou non au cœur, et que celui-ci est ou n'est pas suffisamment altruiste. Si l'esprit conserve assez de netteté pour ne point exagérer la situation, si le caractère reste assez ferme pour pousser, soutenir et retenir, si le cœur surtout est ému de sentiments bienveillants, de désirs généreux, la réaction du cerveau sur le corps sera salutaire, il tendra de plus en plus à reprendre le gouvernement organique, le ralliement viscéral, en un mot à rétablir l'harmonie générale qui constitue la santé. Au contraire, si l'intelligence s'affaiblit ou s'égare, si l'énergie fait défaut, si le cœur est déplorablement absorbé par les terreurs d'un aveugle égoïsme, l'ordre cérébral ne peut se reconstituer, et l'anarchie organique s'aggrave de plus en plus. Cependant il est des situations où, malgré toute sa vigueur et son unité, le cerveau ne peut dissiper des désordres végétatifs trop profonds, devenus irremédiables. Tel fut, hélas! le cas d'Auguste Comte, chez qui une force d'âme, peut-être sans exemple, n'aboutit qu'à retarder au delà de toute attente la destruction inévitable d'un organisme entièrement épuisé. C'est, en effet, par le dévouement et par la volonté seule, par la stimulation puissante qu'exerça sur une végétalité défaillante le noble et énergique appareil qui sert de siége aux attributs de la socialité (le sentiment, l'intelligence et l'activité), que ce grand homme parvint à soutenir aussi longtemps des organes infimes, mais indispensables à toute manifestation supérieure.

Tel est l'ensemble de cette scène pathologique. Quant aux soins nécessités par une pareille situation, ils ne firent pas défaut. Le traitement général de la période

aiguë fut parfaitement institué par le malade lui-même, et la médication qu'il suivit pendant la période chronique de cette affection fut aussi d'une remarquable sagacité. La diète lactée fut longtemps la base du régime que choisit Auguste Comte, et qu'il aida, suivant les circonstances, de moyens accommodés à son idiosyncrasie, et répondant aux indications de l'appareil symptomatique. Je crois donc fermement que tout ce qu'il était prudent et rationnel de tenter, dans cette situation extrême, a été mis en usage; et si j'ai regretté sur le moment, et d'après l'anxiété que m'inspirait une telle épreuve, qu'une médication plus active n'ait point prévalu, je rappelle que je n'ai jamais exprimé aucune espérance quant à son succès, et que je ne vois aujourd'hui aucun fondement légitime à cette présomption.

Malgré la sagesse d'une telle conduite, malgré la compétence au moins officielle des hommes auxquels M. Comte demanda les renseignements spéciaux dont il crut avoir besoin, les mêmes personnes qui, sans avoir suivi ni observé sa maladie, conclurent de l'hématémèse à l'existence d'un cancer, taxèrent d'irrationalité le traitement qui fut adopté, et donnèrent à penser que le défaut de connaissance médicale, que l'inhabileté pratique et l'absence de soins suffisamment éclairés, furent pour beaucoup dans la mauvaise issue de cette affection.

Comme tous ces dires intéressés, qui fournirent au journalisme le thème de railleries odieuses, ont de plus excité les regrets de personnes bienveillantes, maïs mal informées, il est de notre devoir de les réfuter ici. Pour cela, il suffira, je crois, de signaler la contradiction manifeste qui existe entre ces diverses allégations; car si Auguste Comte était réellement atteint de cancer, qu'importait le traitement de cette inexorable affection? Les princes de la science ne la guérissent pas davantage que les médicastres campagnards, et tous les praticiens savent combien il est

avantageux de ne point tourmenter un tel état pathologique par des efforts thérapeutiques inconsidérés. Qu'ils mettent donc leurs discours d'accord, ceux qui, pour décharger un coupable d'une responsabilité terrible, émettent des assertions aussi incompatibles et aussi injustes, et qu'après avoir, autant qu'il dépendait d'eux, entravé, tourmenté, compromis l'existence du fondateur de la religion universelle, ils ne viennent point reprocher sa perte à ceux qui lui furent toujours soumis et dévoués, et qui s'efforcèrent constamment d'assurer ou de prolonger sa vie.

Mais ce serait peu que d'avoir réduit de semblables imputations, et je dois surtout insister sur la haute initiative que prit Auguste Comte en conservant la direction générale de son traitement. La grandeur d'une telle résolution devait, en effet, échapper à des hommes exclusivement préoccupés de trouver dans sa conduite des sujets de scandale ou de ridicule, et ce n'était point à eux qu'il appartenait de la signaler à l'attention publique.

Ici, comme partout ailleurs, le fondateur du positivisme voulut systématiquement fournir un type de la conduite humaine régénérée, un exemple anticipé de l'existence normale. Il dut par conséquent, dans cette grave circonstance, appliquer courageusement, à ses risques et périls, les principes de conduite qui prévaudront dans l'avenir. A ce nouveau point de vue, la maladie étant toujours individuelle, et ne concordant jamais directement avec les types abstraits construits par la raison théorique, le malade reste le meilleur juge de sa situation. C'est ce qui fut formulé par Auguste Comte lui-même, pendant sa maladie, dans cet aphorisme important : *La médecine présente un vice logique essentiel, puisqu'elle est réduite à recourir à des procédés généraux dans des cas spéciaux.* Donc, tout malade qui possède les connaissances biologiques indispensables, s'il conserve, au milieu du trouble pathologique, son intelligence et son énergie, doit toujours instituer lui-même l'ensemble

du traitement qui lui convient, en fournir les indications principales et ne recourir au médecin proprement dit que pour obtenir des renseignements plus exacts sur la valeur des symptômes, ou sur l'emploi particulier des moyens. C'est ce que fit notre maître ; il conserva jusqu'à la fin l'institution, la surintendance et la responsabilité de son traitement, et ne demanda d'avis médicaux que pour préciser la signification de certaines manifestations pathologiques ou de quelques applications thérapeutiques (1).

Quelle conduite plus ferme, plus digne, plus conforme à ses principes, et aussi plus prudente et plus sage, pouvait-il tenir? Nul ne contestera, je pense, la compétence biologique de l'auteur de la théorie positive de la nature humaine? Nul, sa lucidité constante et son inébranlable énergie pendant la longue maladie qui le conduisit au tombeau? Quoi de plus rationnel et de plus sage alors que son refus de recourir à l'empirisme médical, si souvent incapable de justifier ses moindres prescriptions, et auquel, il faut bien le reconnaître, les insuccès ne font pas défaut? N'en déplaise donc aux susceptibilités pédantesques, en s'affranchissant de cette dernière tutelle provisoire comme

---

(1) Ces avis spéciaux furent demandés par Auguste Comte à plusieurs de ses disciples médecins : entre autres, à MM. les docteurs Segond, alors professeur agrégé près la Faculté de médecine de Paris, et Audiffrent, de la Faculté de Montpellier, qui le visitèrent à différentes époques. Enfin notre maître voulut aussi, par un excès de bienveillance dont je demeure aussi confus que reconnaissant, me demander particulièrement des avis. Il m'annonça par une lettre du mercredi, 7 Dante 69 (23 juillet 1857), qu'il m'avait choisi pour être *son médecin*, comme il l'entendait, et comme je viens de l'expliquer ci-dessus. Je le visitai donc plus souvent depuis cette époque, surtout dans les derniers temps de sa maladie; et, bien qu'il se soit toujours réservé le choix des médications qui lui furent appliquées, bien qu'il ait écarté le plus grand nombre de mes conseils, j'ai cru devoir m'honorer, dans ce livre, d'un titre qui ne convient guère à ma médiocrité, je le reconnais, mais qui reste à jamais précieux pour moi, comme étant un témoignage de la trop généreuse affection que daigna m'accorder ce grand homme.

il s'était affranchi déjà de la théologie, de la métaphysique et même de la science, c'est-à-dire *en gardant de chacune d'elles tout ce qui pouvait s'incorporer au positivisme ou à la religion finale*, Auguste Comte agit normalement, glorieusement, comme un véritable maître!..... Devait-on préférer de lui voir abdiquer, en cette circonstance suprême, et la puissance de son génie, et la majesté de son courage, pour remettre en tremblant, à des inférieurs incompétents, le soin de son existence menacée? L'avenir répondra.

Si, pendant toute sa vie, le fondateur du positivisme avait témoigné de la plus constante énergie, l'exemple qu'il donna durant sa dernière épreuve vint dignement couronner sa carrière. Pendant le temps qui sépara les deux hématémèses, c'est-à-dire du 26 juillet aux 4 et 5 septembre, temps qui fut si rempli de souffrances, il témoigna d'une patience et d'une force d'âme incomparables. Alors aussi put se montrer dans toute son étendue l'affection de la famille prolétaire qui s'était consacrée à son assistance domestique, et dont le dévouement atteignit en cette circonstance sa plus touchante et sa plus vive expression.

Convaincu de la nécessité de ses derniers travaux, Auguste Comte voulait vivre encore, non pour lui, mais pour autrui, pour ses contemporains et pour ses descendants, pour achever la *Synthèse subjective* et surtout le Traité de morale, enfin pour assurer plus fortement l'action de la nouvelle doctrine par le choix et l'installation d'un successeur religieux. Rien de grand comme la lutte qu'il soutint alors; et l'on doit admettre, comme je l'ai dit, que c'est cette force de volonté qui lui permit de résister aussi longtemps. Maîtrisant la douleur, insensible à toute infirmité, jugeant avec sang-froid du danger de sa situation, il put rester impassible, plein de sérénité morale, de vigueur intellectuelle, de confiance et de fermeté. Tels furent son héroïsme et sa foi, jusqu'au moment où la seconde hématémèse vint lui annoncer qu'il fallait se recueillir et quitter la vie. Cette

mâle intrépidité, ce complet renoncement personnel, procurèrent à ses derniers moments une paix profonde, qui jamais ne permit à sa grande âme de faiblir sous le poids des fatalités corporelles.

Dans les derniers jours d'août, et même au commencement de septembre, l'état d'Auguste Comte était demeuré stationnaire, les forces physiques, augmentées par son énergie morale, semblaient se ranimer; et, bien que l'infiltration progressât aux parties inférieures, l'appétit et les digestions se maintenaient encore. Le malade ne s'alitait plus, même la nuit, et préférait s'étendre sur un canapé. Son sommeil était rare, entrecoupé, plus difficile encore sa locomotion. M. Comte passait sa vie dans des alternatives de repos éveillé et de lente déambulation dans son appartement. Il partageait son temps entre ses méditations habituelles, sa correspondance intime et ses visites familières; il s'entretenait souvent avec sa fille adoptive et son excellent mari, dont l'assistance lui devenait de plus en plus indispensable; enfin, il trouvait dans les épanchements de son culte privé, le soulagement et le repos. Je le visitais, autant qu'il m'était permis, et le souvenir de notre dernier entretien ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Lors de notre précédente entrevue, l'auguste malade, apercevant que je ne partageais point sa fermeté, m'avait invité à lui livrer le fond de ma pensée sur sa situation, et le courage m'avait manqué pour formuler un tel aveu en sa présence. J'avais donc répondu d'une manière évasive; mais sentant bientôt la gravité d'une semblable dissimulation, je lui avais écrit, avec autant de ménagements que possible, combien sa position me semblait actuellement désespérée. « Pardonnez (disais-je en terminant ma lettre), « cher et vénéré maître, une démarche aussi hardie; mais « je ne crois pas qu'il soit convenable d'abuser un malade « tel que vous. Ce triste expédient, ressource des âmes « faibles, est indigne d'un grand cœur, et si chaque mor-

« tel, avant de rendre à la Terre ses organes corporels, « doit se recueillir religieusement et résumer dans le chant « du cygne une existence qui s'achève, combien cette « grande pensée de la mort ne doit-elle pas être familière « et présente aux méditations du philosophe et du prêtre, « pour qui le passage à l'immortalité doit encore être « un acte de dévouement et d'enseignement social! » (31 août 1857).

Lorsque je l'abordai, M. Comte me parla de cette lettre, qui ne l'avait aucunement ébranlé. Il me reprocha paternellement ma faiblesse, et me rappela que médicalement il avait fait tout ce qui était raisonnable pour écarter la mort; tandis que, par son testament, il avait pourvu, en ce qui dépendait de lui, aux suites d'un tel événement; qu'alors il fallait attendre avec calme l'issue naturelle d'une lutte très-anxieuse en effet, mais dont il ne désespérait pas encore de sortir triomphant. Il m'entretint ensuite d'une entrevue toute récente que sa longanimité habituelle n'avait pu refuser aux instances de M. Littré, et me dit toute la peine que lui avait causée cette regrettable visite. A travers les remontrances, les objections et les critiques qui avaient rempli la conversation de M. Littré, il avait senti la profonde animosité que nourrissait contre lui cet ancien disciple, et il s'était promis de ne plus le revoir.

Laissant alors les préoccupations du présent, son entretien se porta sur les espérances de l'avenir; il me parla du grand travail qu'il achevait et des projets qu'il avait conçus pour hâter l'avénement du positivisme. Puis, s'abandonnant à l'ardeur habituelle de ses épanchements familiers, il éleva la conversation vers les plus hautes régions de l'action religieuse, en contemplant chez nos descendants régénérés tout ce que son génie avait conçu pour la grandeur et l'amélioration de l'homme. Tel je l'avais vu dans ses plus grands jours, au temps des prédications philosophiques du Palais-Cardinal, dans le feu de ses aspirations les plus no-

bles, tel je le revoyais alors. L'ardeur et la majesté de son âme enflammaient son regard, transformaient ses traits et sa voix! Au lieu d'un mourant, j'avais devant moi le fondateur du positivisme, aussi plein de grandeur et de force que je l'eusse jamais rencontré. Avec un sentiment indicible d'enthousiasme et de douleur, de confiance et de désespoir, j'embrassai pieusement ses mains amaigries; c'était la dernière fois que je devais entendre sa parole.... Je m'en fus éperdu, navré par le spectacle de sa décadence physique, exalté par la puissance de sa nature morale, hésitant entre la réalité corporelle et la splendeur cérébrale. Certes je n'espérais plus que cet organisme épuisé pût triompher des désordres qui le minaient, mais je m'abandonnais à la pensée qu'une âme aussi puissante pourrait soutenir quelque temps encore ses instruments débilités.

La journée du 4 septembre fut passable. M. Comte put prendre quelques dispositions d'administration domestique, et régla sa dépense avec l'ordre caractéristique qu'il introduisait partout. Mais au repas du soir l'appétit fit défaut; le malade éprouvait un malaise général, inaccoutumé, une tristesse et des pressentiments involontaires; il dut refuser sa nourriture et s'étendre sur son lit de repos. A neuf heures du soir le désordre s'accrut et présenta tous les signes d'une hémorrhagie interne. En effet, M. Comte s'étant levé pour chercher quelque soulagement, rejeta aussitôt par la bouche une petite quantité de sang. Cet événement plongea dans la consternation l'excellente famille qui, nuit et jour, veillait sur lui. Elle voulait me faire mander immédiatement, mais notre maître, par un regrettable excès d'altruisme, et pour éviter à tous ce dérangement, préféra qu'on attendît au jour. A quatre heures du matin, se sentant soulagé, il exigea que *ses enfants*, qui depuis si longtemps ne dormaient guère et qui avaient encore passé cette nuit tout entière auprès de lui, allassent prendre du re-

pos. Ils se retirèrent, mais veillèrent à sa porte au lieu de se coucher. Vers cinq heures du matin, ayant entendu quelque bruit, ils entrèrent et trouvèrent l'auguste malade étendu sans forces et sans mouvement près de l'autel chéri de son culte privé. Tandis qu'il offrait à sa noble patronne les derniers actes de sa gratitude, le meilleur et le plus profond de son cœur, un nouveau vomissement de sang l'avait surpris et abattu.

— « M. Robinet avait raison, mes enfants (murmura-t-il d'une voix éteinte), il faut le prévenir; mais faites en sorte de ne point l'effrayer. »

Puis il se fit étendre sur un tapis, la tête posée sur un coussin, devant le canapé où il avait passé la plus grande partie de sa maladie: et, désirant se recueillir, il pria ses enfants de s'éloigner, en se faisant attacher au bras le cordon d'une sonnette, afin d'appeler s'il en était besoin. A sept heures il sonna pour demander quelque boisson : « Voilà, dit-il à madame Sophie, comment je serai dans ma tombe. » Il resta dans la même attitude jusqu'à midi qu'il appela pour se faire conduire à son lit. Comme il refusa de s'y laisser porter et que sa chambre était assez éloignée, cette translation fut longue et difficile, tant il était entravé, défaillant. « Que je suis donc faible, mes enfants ! » furent les seuls mots qu'il prononça.

Après s'être couché, il eut un peu d'agitation, quelques mouvements automatiques; il demanda souvent à boire et exprima plusieurs fois son regret de ne me voir point arriver. Enfin, vers trois heures, il voulut parler encore à M. Lonchampt; notre confrère était venu dans la matinée déjà, et m'avait de suite averti par dépêche télégraphique. Mais la fatalité voulut que je fusse absent pour le service de ma profession, et cet empêchement me laissera des regrets éternels.....

Lorsque M. Lonchampt revint il était quatre heures : Auguste Comte se trouvait plongé dans un abattement dont

il ne sortait, par intervalle, que pour jeter un regard éperdu sur le bouquet de fleurs artificielles, ouvrage et présent de Clotilde de Vaux, qui se trouvait placé en face de son lit. Ce signe de vie fut le dernier! Privées de leur excitant normal, toutes les fonctions de ce grand organisme allaient s'éteindre une à une, lentement, paisiblement; les plus élevées d'abord, les sens, le mouvement, la pensée, l'affection; puis les plus élémentaires, celles qui servent de base indispensable à nos meilleurs attributs.

Quand j'arrivai près de l'auguste malade il venait de tomber dans un assoupissement profond. Son regard était fixe, sa physionomie calme et imposante; le sourire de la résignation et de la paix intérieure animait encore son visage, mais il s'y mêlait une navrante expression de regret! L'immobilité de la mort s'était emparée de lui. La respiration, très-irrégulière, était à peine sensible; le pouls, intermittent et misérable, annonçait la fin de la lutte. Les enfants adoptifs d'Auguste Comte, assistés de M. Lonchampt, veillaient en silence à son chevet; ils attendaient son réveil! Je dus briser cette illusion dernière et déchirer ces cœurs si profondément attachés au meilleur et au plus grand des hommes, en annonçant que ce calme trompeur n'était qu'une irrévocable agonie, le prélude inexorable de la mort. Parole cruelle et dont ceux-là seuls qui ont perdu les êtres les plus chers à leur affection pourront comprendre tout l'effet. Nous confondions notre douleur, nos larmes et nos sanglots sur les restes de ce père bien-aimé, quand les cris déchirants de la malheureuse Sophie annoncèrent que le fondateur de la religion de l'Humanité venait de rendre le dernier soupir! (Samedi, 5 septembre 1857, six heures et demie du soir.)

La nuit se passa dans les pleurs et les plus tristes émotions, à veiller près du lit funèbre, à prendre les mesures que nécessitait le fatal événement. Les 6 et 7 septembre furent employés en préparatifs funéraires, sous la direction

de M. Lonchampt et de la manière la plus conforme aux recommandations de l'illustre défunt. Son corps, laissé jusque-là sur son lit de mort dans l'attitude suprême, fut respectueusement préservé de toute investigation anatomique comme de toute opération d'embaumement, et ne fut enveloppé du linceul et renfermé dans la bière que quand les progrès de la décomposition physique eurent fourni la preuve absolue de la mort. Ceux des disciples d'Auguste Comte qui étaient venus se joindre à ses enfants adoptifs, pour veiller près de lui, accomplirent avec eux ce pieux devoir.

D'après le souhait qu'il avait formulé, pour le cas où il ne pourrait obtenir la communauté de sépulture qu'il regardait comme sa meilleure récompense, le fondateur du positivisme fut placé dans son cercueil la main droite sur son cœur et tenant embrassé le médaillon que Clotilde de Vaux lui avait offert, garni de ses cheveux, en l'appelant le *don du cœur*. A défaut du cercueil conjugal, un simple cénotaphe portant l'inscription suivante : *Clotilde de Vaux, éternelle compagne d'Auguste Comte, née le* 3 *avril* 1815, *à Paris, et décédée le* 5 *avril* 1846 *à Paris*, fut placé dans la bière avec un autre emblème consacrant un vœu filial et un regret bien touchant, ainsi exprimés : *A la digne mère d'Auguste Comte, Rosalie Boyer, née le* 28 *janvier* 1764, *à Jonquières (Hérault), et décédée le* 3 *mars* 1837, *à Montpellier.*

Les funérailles eurent lieu le 8 septembre : elles furent ce qu'elles devaient être, simples, touchantes, respectueuses. Vu l'éloignement de la plupart des positivistes (quelques-uns étaient accourus de bien loin cependant!), le cortége était peu nombreux. Des voisins et quelques invités s'étaient joints aux disciples proprement dits et marchaient dans l'ordre suivant : les cordons du char funèbre étaient tenus par MM. Fabien Magnin, Auguste Hadery, Martin Thomas et Robinet; les exécuteurs testamentaires suivaient,

puis les membres de la Société positiviste, enfin les assistants étrangers. Quelques dames accompagnaient, dans les voitures de deuil, la fille adoptive d'Auguste Comte, et partageaient sa douleur.

Le convoi se rendit au cimetière du Père-Lachaise, choisi par notre maître comme lieu de sépulture ; et, suivant son vœu, en passant dans la rue Saint-Antoine, il s'arrêta quelques instants devant l'église Saint-Paul pour consacrer un pieux souvenir. Au champ du repos, le corps fut déposé dans un caveau provisoire, où il devait attendre qu'une tombe définitive fût prête à le recevoir. Au milieu de l'émotion générale, quelques paroles de regrets et de glorification furent prononcées (1), et les disciples du fondateur de la religion universelle se séparèrent après avoir déposé sur sa tombe et sur celle de son éternelle compagne l'hommage funèbre de leur vénération.

XIV

Avant de quitter entièrement notre principal sujet pour passer au récit des événements qui suivirent cette mort funeste, nous devons nous recueillir un instant encore, et jeter un dernier regard sur la vie qui l'a précédée, afin d'en retenir une impression plus forte.

Lorsque surgit Auguste Comte (1820), l'anarchie et la rétrogradation étaient également discréditées : le régime sanglant de Robespierre avait trop prouvé l'impuissance organique de la métaphysique révolutionnaire ; et la domination militaire vainement tentée par Bonaparte n'avait

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 19.

pas moins démontré l'impossibilité de toute rétrogradation systématique. Comme après la crise qui termina le XVIIIe siècle, et plus encore qu'à cette époque, la société exigeait une réorganisation instituée en dehors des anciens principes évidemment épuisés.

La reconstruction de l'ordre spirituel était donc aussi urgente qu'indispensable, et il fallait dès ce moment un esprit capable de l'accomplir; car l'Humanité prépare le progrès, elle en élabore tous les éléments, mais la coordination finale dont il résulte à un moment donné, ne peut jamais être effectuée que par un organe déterminé. Ici, l'entreprise était bien difficile, puisqu'il s'agissait, en s'appuyant sur tout le travail des générations antérieures, de changer les bases de la mentalité humaine. Un génie de premier ordre, tel qu'en possédèrent Aristote et Descartes, était donc avant tout nécessaire ; mais cette rare et précieuse condition ne suffisait pas encore. Il fallait que le sentiment social assistant puissamment un tel esprit, le poussât vers les spéculations générales. Or, parmi les plus grandes intelligences de cette époque, aucune ne suivait cette voie : Condorcet n'était plus ! de Maistre donnait à sa recherche un caractère rétrograde tout à fait incompatible, et manquait de préparation scientifique; Gall, Broussais, de Blainville, s'occupaient de questions essentielles, mais spéciales. Seul, Auguste Comte, à la fois savant et philosophe, ardemment républicain, aspirait à la régénération sociale. Rappeler l'urgence et la difficulté d'une telle œuvre, la manière dont elle fut conduite et achevée, c'est dire combien un tel homme fut indispensable et précieux, combien il était nécessaire au progrès et au salut de l'Humanité (1); car l'avénement d'un pareil organe était possible,

(1) Nous avons emprunté les considérations ci-dessus et les suivantes au cours de M. Laffitte sur l'histoire générale de l'Humanité.

d'après les antécédents intellectuels et politiques, surtout d'après les résultats du XVIIIe siècle ; mais on conçoit aisément qu'il aurait pu tarder et même ne jamais avoir lieu. Dès lors, la société occidentale demeurait condamnée à languir longtemps encore dans des oscillations indéfinies entre la métaphysique et la théologie, entre l'anarchie et la rétrogradation, voire même à se dissoudre sous l'action du ferment révolutionnaire, malgré toute compression matérielle. C'est d'après de telles considérations qu'il faut mesurer l'influence et la valeur des grands hommes.

Malgré son admirable unité, la vie du fondateur du positivisme peut se partager en trois phases distinctes : dans la première, qui a surtout un caractère social, il conçoit et proclame la nécessité de la restauration spirituelle ; dans la seconde, principalement philosophique, il construit les bases systématiques de cette nouvelle autorité ; dans la troisième, essentiellement religieuse, il institue le culte correspondant au dogme préalablement élaboré.

Comme nous l'avons expliqué précédemment, avant d'ouvrir la première phase de sa vie publique, Auguste Comte s'était préparé spontanément par le culte de la révolution et par l'étude approfondie du système scientifique. Il réunissait donc les deux conditions indispensables à une telle mission, l'aspiration sociale et l'esprit positif ; il joignait l'ardeur rénovatrice au véritable génie philosophique.

Dès 1822 il fournit la solution du problème admirablement mais vainement abordé par Condorcet, en découvrant les lois sociologiques ; dès 1825 et 1826 il donnait à cette découverte un grand but social, en la prenant pour base d'une nouvelle autorité spirituelle, destinée à rétablir l'ordre mental et moral dans tout l'Occident européen et par suite à réorganiser les institutions politiques et sociales. Les principes de la régénération moderne étaient posés, il fallait passer à l'œuvre et commencer l'application. C'est alors

que le jeune rénovateur s'aperçut que le dogme de la foi nouvelle n'était ni complet ni coordonné, et qu'il fallait avant tout effectuer cette immense systématisation. Laissant donc pour un temps son entreprise sociale, il consacra patiemment à cette élaboration fondamentale seize années de son existence, et produisit le système de philosophie positive, dogme éternel de la religion finale, où tout le savoir humain se trouve condensé en vue de la sociologie. Phénomène incomparable, inouï, et qui témoigne autant de sa grandeur morale que de sa force intellectuelle.

C'est alors seulement qu'il put reprendre « le hardi projet de sa jeunesse » : fonder la religion universelle et instituer un nouveau sacerdoce. Mentalement, il avait tous les éléments nécessaires ; moralement, l'aspiration et l'énergie ne lui faisaient pas défaut. Cependant il est à craindre que, sans le développement d'une affection à la fois profonde et pure dont il avait été jusqu'alors privé, il n'ait pu consommer cette tâche décisive ; car, pour instituer ce dernier terme, il fallait systématiser *le sentiment*, restaurer la culture du cœur, et pour cela il était indispensable d'avoir aimé profondément, d'avoir éprouvé le bienfait des affections tendres, l'action intime des sentiments les plus purs et les plus délicats. On sait comment Auguste Comte obtint ce bonheur ; il ne pensa plus dès lors que sous la bienfaisante inspiration de la femme, et produisit son œuvre principale, le Traité de sociologie instituant la religion de l'Humanité.

Mais il n'y a pas de religion sans sacerdoce : fonder une religion c'est fonder un sacerdoce, qui a pour but d'en conserver les principes, de les enseigner à tous, et de régler la conduite humaine d'après une croyance commune. Auguste Comte commença le nouveau sacerdoce par lui-même ; il donna, comme nous l'avons vu en toute occasion pendant sa seconde vie, l'exemple d'une existence vraiment régénérée, et agit, par l'enseignement de sa doctrine, sur quelques hommes assez préparés par l'esprit et par le cœur

pour en recevoir le bienfait. Il renonça à toute possession et bénéfice matériels, à toute fonction temporelle (1), prêcha, conseilla, consacra, en un mot remplit les fonctions spirituelles comme s'il eût vécu dans le régime normal. Et non-seulement il fonda le sacerdoce par lui-même, mais encore il en institua, pour ses successeurs, les conditions essentielles, personnelles, intellectuelles et morales. Dès lors il n'était plus simplement philosophe, mais prêtre dans toute la rigueur du mot, fondateur et premier pontife de la religion finale.

A ce moment d'organisation et de rayonnement spirituels, et quand il s'apprêtait à fournir la foi positive de son plus précieux complément, Auguste Comte mourut. Sa perte est irréparable, car, outre son action directe, elle priva l'Humanité du Traité de morale qu'il allait élaborer, c'est-à-dire de la construction la plus essentielle qu'il ait pu produire, après l'institution de la religion elle-même.

Toutefois la mort n'a pu détruire ni arrêter son œuvre, et la continuité du mouvement régénérateur s'est maintenue. Nous dirons plus loin comment elle fut assurée ; nous devons actuellement insister seulement sur les attributs puissants et les vertus fondamentales qui permirent à cet homme incomparable de concevoir, d'entreprendre et de consommer sa mission.

Il reste trop de preuves de sa grandeur intellectuelle, des monuments trop imposants de son génie, pour qu'il soit besoin d'attirer l'attention publique sur ce côté nécessairement saillant de sa nature. Laissant donc aux esprits com-

---

(1) Le renoncement temporel d'Auguste Comte fut proclamé par lui le 27 février 1848, en son nom et celui de tous les véritables aspirants au sacerdoce de l'Humanité, dans sa prédication philosophique hebdomadaire, à la mairie du IIIe arrondissement.

Voir la préface du *Discours sur l'ensemble du positivisme*, qui contient également le récit de la civique démarche qu'il accomplit, dans la même séance, envers M. Arago.

pétents le soin de mesurer eux-mêmes à quel degré de puissance il porta chacune des facultés élémentaires de l'intelligence, quelles furent sa force d'assimilation, sa vigueur créatrice, inductive ou déductive, et surtout sa puissance d'abstraction, j'insisterai plutôt sur les qualités moins connues de son cœur et de son caractère. Toutefois, pour ceux qui ne liront jamais Auguste Comte, je dois ébaucher les principaux traits de sa nature mentale.

Outre ses connaissances concrètes, c'est-à-dire des notions très-étendues sur les arts techniques et libéraux, sur les faits de l'histoire naturelle proprement dite, sur les théories théologiques et métaphysiques; outre sa profonde instruction historique et une culture esthétique extrêmement riche, Auguste Comte possédait à fond toutes les *sciences abstraites :* mathématiques, astronomie, physique, chimie et biologie. Il avait donc une capacité encyclopédique, une universalité d'instruction encore plus étendue que celles de Diderot et de Condorcet; et, suivant l'expression d'un praticien judicieux, « aucune science n'eut pour lui de secrets. » C'est sur ce fonds précieux, embrassant tout le savoir humain, surtout abstrait, qu'il exerça sa méditation, de manière à en dégager les lois de la sociologie et l'immense systématisation scientifique qui constitue la philosophie positive. Comme savant, Auguste Comte a donc créé la *science sociale*, la plus élevée et la plus difficile de toutes les sciences; comme philosophe, il a fondé la philosophie des sciences, accompli la systématisation positive des idées humaines et institué le système de logique qui lui correspond; enfin, comme fondateur religieux, on lui doit la théorie positive de la nature humaine, la systématisation des sentiments et l'institution de la religion démontrable, à laquelle il devait encore donner pour couronnement le traité de morale positive, dont il ne put que poser les bases essentielles.

Voilà pour l'intelligence proprement dite; quant à l'ex-

pression elle fut ce qu'elle devait être. Auguste Comte écrivit la philosophie et la politique comme on doit écrire toute science, comme écrivaient Clairault, Leibnitz et Bossuet. Ils se méprennent donc étrangement, ceux qui imputent au style de ce philosophe la difficulté qu'ils éprouvent à le comprendre. En présence de conceptions aussi fortes, c'est leur intelligence et leur instruction qui font défaut, mais non pas la parole du maître. Qu'ils se rappellent, avant de critiquer un style aussi substantiel, qu'à vingt-quatre ans Auguste Comte découvrait les lois de la sociologie ; qu'alors il écrivait des opuscules dont un seul suffirait pour immortaliser un penseur ; qu'à vingt-huit ans, et dans le feu d'une méditation non interrompue de quatre-vingts heures, il arrêtait le plan de la philosophie positive ; que cette œuvre fondamentale fut écrite pendant les loisirs insuffisants que lui laissaient des occupations professionnelles très-absorbantes, et que troublaient encore des déchirements intérieurs ; qu'enfin, l'auteur de la *Philosophie* et de la *Politique positives* livra toujours ses manuscrits à l'impression sans les transcrire, sans même y faire de corrections notables.

A contempler tant de puissance intellectuelle, on pourrait croire que l'esprit fut ce qu'Auguste Comte eut de plus grand. Cependant, si l'on se rappelle combien ce noble instrument a besoin, pour s'exercer à un aussi haut degré, d'être inspiré, sollicité, soutenu par le sentiment, on concevra facilement que, chez un tel homme, le cœur dut encore surpasser l'intelligence. Ceux même qui n'ont point connu le fondateur du positivisme peuvent s'assurer de la tendresse de sa nature par le profond altruisme qui respire dans tous ses écrits, et d'après le principe même de sa doctrine : la subordination de l'esprit au cœur, et de la personnalité à la sociabilité. Son âme est empreinte dans les pages immortelles qu'il a laissées, et partout on y retrouve les élans de l'amour le plus élevé. La vénération, qui relie au passé, l'attachement et la bonté, qui rattachent au pré-

sent comme à l'avenir, étaient les sentiments prépondérants de cette nature exceptionnellement aimante, chez qui la suprême qualité du cœur, l'*humanité*, s'étendait, suivant le privilége des âmes nobles, à tout ce qui est faible, opprimé, souffrant. Cette excellence morale était, du reste, la condition indispensable de la conception d'une rénovation dans laquelle la première obligation de la politique est de se soumettre sans cesse à une morale résumée par la devise *vivre pour autrui*, et dont la maxime la plus générale prescrit le *dévouement des forts aux faibles*. Aussi l'amour est-il le principe de la religion positive; et le sacerdoce qui l'enseigne doit surtout diriger la force morale destinée à épurer et adoucir la puissance matérielle chargée de guider, dans l'intérêt de tous, l'exploitation collective du monde extérieur. Il est donc impossible de ne point reconnaître l'immense charité qui a suscité tant de vues bienfaisantes, la profonde sociabilité qui a fait concevoir et organiser le concours permanent de toutes les forces sociales (actuellement encore si opposées), afin d'assurer la constante élévation de l'homme, la plus complète amélioration de sa situation comme de sa nature; et l'on ne peut s'empêcher de vénérer cette force de cœur qui donne pour but essentiel à la plus haute systématisation mentale d'assurer la délivrance et la rédemption des classes déshéritées, l'incorporation sociale de ces immenses et généreuses phalanges de travailleurs, courbés depuis tant de siècles sous le poids de fatalités écrasantes, et qui vont enfin s'élever à une existence véritablement humaine, en recevant l'investiture civique de la religion démontrée.

La sociabilité d'Auguste Comte ne fut pas moindre dans la vie privée : son abord était des plus faciles, son commerce plein de bienveillance et d'aménité. Il appliquait à la pratique des hommes une maxime tout opposée à celle de l'égoïsme bien entendu, et faisait toujours sur ceux qui l'approchaient la meilleure hypothèse compatible avec l'en-

semble des renseignements qu'il obtenait par la fréquentation. Jamais même il ne se départait de ce premier jugement qu'à la dernière extrémité, quand des preuves contraires et certaines le forçaient à le modifier. On comprend à quelles déceptions dut l'exposer cette confiance systématique, à une époque où le déréglement de l'esprit et la révolte de la personnalité suppriment tous les scrupules et tous les devoirs. Auguste Comte fut donc bien souvent éprouvé dans ses relations intimes, indignement circonvenu, grossièrement trompé, lâchement trahi par ceux-là même qu'il avait le plus libéralement acceptés. Et l'on peut dire qu'aucun de ses ennemis publics ne se porta jamais à des excès comparables à ceux dont se rendirent coupables les hommes qui, sous ce rapport, lui devaient le plus. Mais cette ingratitude n'ôte rien à la magnanimité de sa conduite; et les inconvénients pratiques résultés de son excessive bienveillance ne sauraient équivaloir, en aucun cas, aux avantages moraux de son inaltérable disposition à aimer, à estimer, à secourir, à jeter sans cesse, sur les faiblesses et les infirmités humaines, le voile généreux de la pitié. Il était si charitable et si bon que le malheur avait souvent recours à lui; et plus d'une fois, malgré sa pénurie, il lui arriva de partager avec l'indigent ses dernières ressources. Dès sa première jeunesse il avait spontanément offert de se désister de toute prétention à l'assistance et même à l'héritage paternels, afin de faciliter l'établissement de sa sœur.

Mais des âmes sincères approchèrent aussi du fondateur de la religion démontrée. Privé de ses véritables amis depuis la mort du vieux citoyen Bonnin et de sa digne fille, il eut, en compensation, des rapports vraiment intimes avec quelques disciples dévoués. A ces hommes aimants et respectueux il prodiguait, nous l'avons déjà dit, dans une noble familiarité, toutes les grâces de son affection, tous les charmes de sa bienveillance : prolétaires, bourgeois, aristocrates,

tous étaient accueillis avec une égale bonté, traités avec autant de délicatesse et de sympathie. Les femmes surtout, quelle que fût leur condition, étaient pour Auguste Comte l'objet d'égards et de respects que la grossièreté contemporaine a presque bannis de nos mœurs. Son culte pour madame de Vaux en offre le témoignage le plus parfait, et l'institution de sa famille adoptive en fournit une preuve tout aussi décisive.

Quant au caractère, il suffit d'avoir sur l'œuvre d'Auguste Comte une idée très-sommaire pour comprendre quelle dut être son énergie. Ce n'était point assez de sentir et de concevoir le principe de la régénération moderne, il fallait consacrer toute une vie de travail et d'efforts à le dégager des obscurités qui l'enveloppaient, à l'appuyer sur tout ce qui devait lui donner de la force et le mettre en lumière, à le propager et le faire accepter des contemporains. Pour arriver à ce grand résultat, pour s'affranchir des entraves de la tradition et des influences de l'entourage, pour s'abstraire du présent, pour remonter assez haut dans le passé et descendre assez profondément dans l'avenir : que de labeurs, que de persévérance, quelle force de volonté ! On ne peut douter qu'Auguste Comte, avec sa haute intelligence et sa forte science, n'eût pu faire, comme et mieux que tant d'autres, sa fortune et son chemin scientifiques. Mais il eût fallu pour cela renoncer à la grande mission qui l'appelait, dont il eut dès l'abord le sentiment secret, et plus tard l'entière conscience. Il repoussa donc les suggestions les plus légitimes de l'intérêt personnel et les séductions d'un succès immédiat. La certitude des tribulations qui l'attendaient dans la carrière sociale ne l'arrêta pas un instant, et avant que d'y entrer il accepta résolûment la lutte ; il épousa la pauvreté, le malheur et l'abandon, sans que rien pût l'ébranler : ni les menaces, ni les actes, ni l'oppression, ni la ruine !

Les sympathies d'une jeune femme également obscure et

distinguée, le dévouement filial d'une pauvre famille prolétaire, le protectorat dévoué de quelques disciples, furent son unique récompense actuelle, et lui permirent seuls d'achever ses derniers travaux dans le recueillement et la paix.

Ce n'est pas, du reste, dans l'accomplissement de son œuvre seule qu'il déploya cette indomptable énergie, condition essentielle de toute action importante. Comme nous l'avons indiqué précédemment, la vie privée d'Auguste Comte, autant que sa vie publique, fut une lutte dans laquelle il ne faiblit jamais. Et c'est à cette force de caractère que tant de faux appréciateurs de la nature humaine, d'ailleurs souvent intéressés eux-mêmes à porter un tel jugement, imputèrent la prétendue sécheresse et la dureté de son cœur, sans jamais tenir compte des nécessités de sa mission, ni de leur propre indignité. Quand Auguste Comte avait définitivement reconnu qu'une action, une démarche, une pensée, étaient mauvaises ou fausses, il le faisait sentir avec une inflexible fermeté : rien ne lui coûtait alors pour rectifier, pour faire prévaloir le bien et le vrai. C'est cette disposition qui, malgré l'affabilité et la longanimité habituelles de sa nature sympathique, lui suscita, dans le monde et parmi ceux qui le recherchaient dans des vues diverses, tant d'ennemis et de détracteurs. C'est elle qui le fit tant de fois présenter comme insociable et oppressif, par ceux qu'il avait dû reprendre. Chacun ne reconnaissant guère aujourd'hui, surtout envers la vie privée, que sa propre autorité, on comprend que la courageuse action du fondateur du positivisme, toujours préoccupé de régénération morale, dut plus d'une fois blesser à vif cet orgueil intraitable, cette vanité envieuse et vindicative, qui forment le caractère prédominant de la personnalité moderne. De là ces haines implacables, avouées ou secrètes, impudentes ou hypocrites, mais toujours destructrices, qui le poursuivirent jusqu'à la mort, qui le frappèrent au sein du tom-

beau, et qui, après avoir abrégé son amère existence, cherchent à souiller au moins une mémoire qu'elles ne peuvent anéantir!

Ajoutons enfin, qu'à la splendeur du génie, à la chaleur du sentiment et à la force du caractère, Auguste Comte joignit la combinaison suprême de tous ces nobles attributs, la moralité. Ce résultat éminent est, en effet, très-différent de la sociabilité elle-même, avec laquelle on le confond habituellement. Car la sociabilité consiste dans l'existence et l'exercice spontanés des sentiments altruistes, tandis que la moralité comprend, outre cette base affective, un autre élément essentiel, l'intervention mentale, qui reconnaît et fait comprendre que les bons sentiments doivent toujours subordonner leur essor à la règle commune, aux principes de conduite admis, de manière à faire regarder comme une chose sacrée, l'obligation morale, le devoir. Enfin, un certain degré d'énergie est encore nécessaire pour que cette combinaison puisse s'établir et surtout se manifester. Des individus très-richement doués de sociabilité, peuvent donc manquer de moralité; et réciproquement, des hommes moins favorisés sous le rapport du cœur, peuvent porter la moralité à un très-haut point. Auguste Comte possédait au degré le plus éminent cette qualité propre de l'homme de bien, la religion du devoir.

Aucun philosophe ne fut plus sincère, et il est le premier, le seul peut-être, qui n'ait fait, dans ses écrits ou dans sa conduite, aucune concession à ses intérêts, au détriment de ses convictions. Sans doute, la liberté des temps est ici différente, mais elle n'explique pas seule cette constante véracité; et la courageuse franchise de ses écrits a pour nous sa principale source dans cette moralité profonde qui l'empêcha toujours de rien dissimuler. C'est ainsi qu'aucun organe spirituel n'osa parler avec tant de fermeté, soit au nom de l'ordre, soit au nom du progrès, et toujours en vue

de leur conciliation finale. Ni de Maistre, ni Condorcet, n'eurent à cet égard plus d'ardeur ou d'opiniâtreté, comme le prouve la civique persévérance qu'il mit à flétrir, sous tous les régimes politiques, la déviation révolutionnaire, l'orgie militaire et la mystification parlementaire qui nous ont tant éloignés du but social entrevu par nos derniers prédécesseurs.

Le langage austère qu'il parla toujours au peuple, tout en travaillant ardemment pour son bonheur et son émancipation, en fournit une autre preuve : jamais il ne flatta ses passions ni ses entraînements; jamais il ne fit appel à des sentiments de violence et de convoitise pour assurer le succès de sa parole. Et s'il posa d'une manière inéludable les conditions de la rédemption prolétaire, ce fut toujours en rappelant les obligations morales et les devoirs sociaux qu'elle impose.

Dans une circonstance anxieuse et solennelle, au milieu des civiques alarmes et de la douloureuse perplexité suscitées par un de nos plus graves déchirements sociaux, l'ange modeste qui exerçait, comme fille, au foyer d'Auguste Comte, la salutaire protection de la femme, laissa échapper cette sentence mémorable : « *Les philosophes doivent braver les épées sans en porter.* » Tous ceux qui connaissent assez les ouvrages du fondateur du positivisme et qui ont assisté à ses courageuses prédications, sentiront combien cette noble formule résume admirablement l'intrépidité de son action publique, politique ou religieuse.

Ce profond sentiment du devoir ne domina pas moins la vie privée d'Auguste Comte. S'il commit une faute grave au début de sa jeunesse et quand il n'avait pas encore reconstruit les bases systématiques de la morale humaine, il employa toute sa vie à la subir, à la réparer. Pendant dix-sept années, il souffrit avec longanimité les tourments résultés de cet entraînement juvénile; et quand une sépara-

tion qu'il n'avait aucunement provoquée, vint lui rendre sa liberté morale, il se reconnut encore matériellement responsable, et consacra cette obligation au delà de la mort elle-même. Le reste de son existence offre un semblable caractère d'intégrité. Dans le temps même de sa plus haute élaboration philosophique, il accomplissait avec une probité scrupuleuse les pénibles devoirs de sa fonction spéciale, et apportait dans les moindres actes de la vie privée, la rigueur et l'honnêteté les plus irréprochables (1).

C'est par cette croissante pratique de la vertu, par cette recherche continue du bien, par cette incessante préoccupation du perfectionnement moral, qu'Auguste Comte se dégagea progressivement des infirmités inhérentes à l'homme, qu'il dépouilla graduellement les faiblesses et les vices du siècle, pour s'élever enfin, dans les derniers temps d'une existence toujours vouée au travail et constamment éprouvée par le malheur, au plus sublime état que comporte le progrès humain, la sainteté! Terme auguste et qui peut seul caractériser dignement une action aussi élevée, aussi rapprochée de l'idéal moral. A ce caractère suprême, on doit reconnaître dans le fondateur du positivisme un élu de l'Humanité, et considérer son existence comme la plus grande et la plus complète qu'elle ait encore pu produire, puisqu'au génie d'Aristote il joignit la sociabilité de saint Paul et l'énergie de Junius Brutus, et qu'il confondit dans une seule âme : la sagesse antique, la tendresse chevaleresque et la pureté catholique, la raison et le sentiment modernes.

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 21, *Souvenirs personnels d'Auguste Comte.*

TROISIÈME PARTIE

LE POSITIVISME

APRÈS LA MORT D'AUGUSTE COMTE.

TROISIÈME PARTIE.

LE POSITIVISME

APRÈS LA MORT D'AUGUSTE COMTE.

Il n'y a qu'un Positivisme :
C'est la Religion de l'Humanité !

I

Si infime que soit une personne, si peu qu'elle tienne à la terre, la mort ne l'anéantit pas en un instant, et ne brise pas aussitôt les relations qui l'attachaient au milieu où elle a vécu. Mille choses la relient longtemps encore aux survivants : et sans parler des traces plus ou moins durables que le mourant a pu laisser dans la vie publique, il tient à la vie privée, non-seulement par le souvenir et l'affection de ceux qui l'ont connu, mais aussi par les nécessités et les intérêts qui ont rapport à sa personne, et qui résultent de son passé. Ainsi, la famille et la société doivent pourvoir à sa sépulture, consigner sa disparition, répartir son héritage ; et tous ces soins, à défaut d'obligations plus élevées, rattachent pour un temps encore à la vie commune celui que la mort en a séparé.

S'il en est ainsi du moindre des hommes, que doit-il advenir de ceux que l'importance et la grandeur de leur existence élèvent au-dessus de la foule? Les honneurs rendus à leur dépouille mortelle deviennent un devoir public, l'exécution de leur volonté suprême une obligation sacrée, et tout ce qui reste d'eux, un héritage précieux et vénéré, que la piété domestique ou la reconnaissance sociale doit recueillir avec respect. Or que le fondateur du positivisme, par sa grandeur intellectuelle et morale, par son auguste caractère, par ses services et ses bienfaits, ait mérité ces devoirs funèbres, nul (parmi ceux qui l'ont connu) n'oserait le contester? Mais qu'il n'ait dû sa sépulture, la réalisation de ses derniers vœux, et la transmission de son héritage qu'aux efforts et au dévouement de quelques disciples, voilà ce que nous devons faire connaître, pour dire ensuite ce que devint son œuvre entre leurs mains.

Rien ne restait indécis, ni dans l'ordre des intérêts publics, ni dans le cercle des affaires privées, après la mort d'Auguste Comte : un testament écrit de sa main, deux années avant ce fatal événement, indiquait avec précision la conduite que devaient tenir ses disciples en cette occurrence et relatait, avec le plus grand détail, les souhaits et les prescriptions que lui inspirait une telle prévision. Il ne pouvait donc y avoir d'incertitude à cet égard pour ceux que des convictions et des sentiments réels rattachaient, à un degré quelconque, au positivisme et à la personne de son fondateur; pour tous, une même obligation, un seul devoir : respecter le vœu suprême et concourir avec dévouement à son entière exécution. C'est pourquoi nous devons résumer ici l'ensemble de ce document.

Le testament d'Auguste Comte comprend sept divisions principales, des additions, une note secrète et des pièces justificatives. D'une manière générale, il a pour objet de développer les trois dispositions fondamentales présentées en 1854 dans l'invocation finale qui couronne le Traité de

politique positive et d'indiquer les moyens propres à assurer leur exécution. Voici le texte de ces dispositions :

« 1° L'ensemble de mes adhérents continuera l'annuité « viagère de deux mille francs indiquée dans ma quatrième « circulaire, afin que j'accomplisse jusqu'à son terme na- « turel l'obligation résultée, dès ma jeunesse, de ma seule « faute vraiment grave ;

« 2° Une annuité viagère, de quinze cents francs, sera « consacrée, par la reconnaissance des vrais croyants, à « la fille adoptive qui m'a voué, depuis treize ans, son in- « comparable assistance ;

« 3° Cette éminente prolétaire gardera, pour mon suc- « cesseur, dans son état actuel, aux frais de l'église uni- « verselle, le saint domicile où surgit et s'accomplit l'évo- « lution religieuse du positivisme, dont les rites sacrés « continueront de s'y célébrer jusqu'à l'avénement d'un « temple spécial. »

La première partie du testament, A, institue le corps des treize organes à la fidélité desquels est confiée son exécution. Ces treize mandataires sont choisis par Auguste Comte parmi ses disciples occidentaux, théoriciens et praticiens. M. Pierre Laffitte, directeur actuel du positivisme et qui vivait alors depuis quatorze années déjà dans l'intimité du testateur, est nommé président perpétuel de ce corps, définitivement composé de :

MM. Audiffrent, docteur-médecin, ancien élève de l'École Polytechnique ;
De Capellen (1) ;

(1) M. Richard Congrève, autrefois membre du clergé anglican et professeur distingué à l'université d'Oxford (Wadham college), déjà membre du *Conseil positiviste* et de la *Société des exécuteurs testamentaires* d'Auguste Comte, a été introduit récemment dans le Corps des exécuteurs testamen-

MM. Le baron Willem de Constant-Rebecque, officier de la marine hollandaise ;
Deullen, banquier ;
Don José Segondo Florez, homme de lettres ;
Foley, docteur-médecin, ancien élève de l'École polytechnique, officier de marine démissionnaire ;
Auguste Hadery, propriétaire-cultivateur ;
Pierre Laffitte, professeur de mathématiques (président) ;
Joseph Lonchampt, associé d'agent change, ancien élève de l'École polytechnique ;
Fabien Magnin, ouvrier menuisier ;
Papot, professeur de mathématiques ;
Robinet, docteur-médecin ;
Le comte Van Limburg-Stirum, officier du génie hollandais.

Dans la seconde partie de son testament, section B, Auguste Comte explique la nature et les conditions d'un tel acte. Irrévocablement lié par l'imprudent et trop généreux contrat qu'il avait souscrit lors de son mariage, il lui était interdit de rien léguer désormais, puisque nul ne peut disposer deux fois d'une même chose (1). Mais, comme depuis son élimination de l'École polytechnique, le subside positiviste était devenu la source unique où il pût puiser de quoi parfaire l'annuité de deux mille francs qu'il avait volontairement constituée à son épouse, au moment où elle se sépara de lui, M. Comte pensait qu'en assurant à cette

---

taires pour remplacer, suivant les formes prescrites, M. de Capellen démissionnaire.

(1) Outre une pleine communauté de biens actuels et futurs, réversibles au dernier vivant, son inexpérience et sa générosité lui avaient fait légalement consacrer une fiction trop usitée de nos jours, en reconnaissant à celle qu'il épousait, un apport de vingt mille francs, environ vingt fois supérieur à l'ensemble de ce qu'elle possédait.

dame, après qu'il serait mort, la continuation de cette rente, il obtiendrait d'elle, à la faveur d'une telle mesure, l'exécution de ses autres volontés, d'où la possibilité de tester encore malgré le contrat initial.

La troisième partie du testament, C, contient des recommandations relatives à l'inhumation : refus de toute entrevue ou cérémonie théologique, soit avant, soit après le moment suprême; interdiction motivée de toute investigation anatomique, comme de toute opération d'embaumement; désignation du lieu de sépulture; indications sur la marche et la composition du cortége funèbre, dont se trouvaient formellement exclus quatre faux disciples, et tout concours individuel ou collectif émané de la veuve, ou de l'École polytechnique. Viennent ensuite quelques indications concernant l'ensevelissement, l'inhumation proprement dite, et l'érection de la tombe.

La quatrième partie, section D, se rapporte au payement des dettes, tant privées que publiques, que le fondateur du positivisme avait dû contracter par suite du dénûment où il fut laissé par ses contemporains. Les premières devaient être immédiatement soldées, après sa mort, par ses exécuteurs testamentaires; voici ce qui est dit à cet égard : « Premièrement, M. Captier, mandataire des fabricants de draps de Lodève, demeurant à Paris (22, rue Neuve Bréda), m'a noblement prêté *mille francs* le 26 mars 1846. Secondement, mon excellente Sophie et son digne mari m'ont offert, de la manière la plus touchante, quand ma détresse a commencé, *six cents francs*, que leurs saintes instances m'ont enfin fait accepter, le 20 octobre 1848. Quoique dans ces deux cas personne n'ait compté faire un placement, j'espère que mes exécuteurs testamentaires y pourront obtenir, en mon nom, de joindre au remboursement de la dette le payement des intérêts simples à cinq pour cent l'an. » — (*Testament*, page 8 du duplicata.)

Quant aux dettes publiques, elles résultent des frais

d'impression de divers ouvrages, qu'Auguste Comte n'avait encore pu acquitter, d'après le produit de la vente, au moment de sa mort. De plus, il faut y comprendre la somme non évaluée destinée à la publication d'un volume posthume, dont il charge ses exécuteurs testamentaires, et qui devra contenir, outre tout ce qui resterait de la *Synthèse subjective*, son testament lui-même, ses prières quotidiennes, ses confessions annuelles et sa correspondance avec madame de Vaux, ainsi que sa correspondance générale (1). Enfin, à ces diverses obligations, il faut ajouter les charges plus durables dont le fondateur de la religion universelle a grevé le budget de la nouvelle Église, savoir : la pension de sa veuve ; l'annuité viagère de sa fille adoptive ; et l'entretien de son domicile comme siége religieux du positivisme.

La cinquième section, E, contient, outre des développements relatifs aux trois dispositions précédentes, des recommandations concernant l'engagement pris par le fondateur du positivisme de souscrire personnellement pour 100 francs par an à l'entretien du clergé catholique, dès que la suppression générale des divers budgets théoriques aura été obtenue. On sait que cette noble promesse fut faite publiquement par lui, en 1851, au Palais-Cardinal, dans la prédication philosophique où il invoqua la suppression du budget des cultes et de l'instruction publique, comme la seule garantie réelle d'une véritable liberté de conscience, comme le moyen le plus indispensable à l'affranchissement et à la régénération du pouvoir spirituel, enfin, comme la condition essentielle du libre avénement de la nouvelle foi et de la digne transformation des anciennes croyances, chaque culte se trouvant dès lors soutenu seulement par les contributions volontaires émanées de ses vrais adhérents. Quant à

(1) La publication de ce volume a dû être ajournée par suite d'entraves dont il n'est pas actuellement possible de fixer le terme.

la préférence ainsi témoignée au culte catholique, elle est trop légitimée, je crois, d'après les immenses services sociaux rendus, surtout au moyen âge, par ce dernier précurseur du positivisme, pour qu'il soit nécessaire de la commenter ici.

Après ces dispositions générales, vient la notification des legs particuliers laissés par Auguste Comte aux divers membres de sa famille naturelle ou adoptive, ainsi qu'à quelques-uns de ses disciples. Il lègue son buste à son respectable père ; son portrait lithographié à mademoiselle Alice Comte, sa sœur ; il lègue entre autres, à sa fille adoptive, madame Sophie Thomas, le portrait de madame de Vaux, qu'il appelle, en cette circonstance, *notre* Clotilde ; enfin, il laisse des livres ou des objets consacrés par son usage personnel à ses plus intimes disciples. Sauf ces détournements spéciaux, tout ce qui, à sa mort, sera trouvé dans son domicile, meubles, livres, tableaux, lettres, manuscrits, etc., appartient à ses successeurs sacerdotaux, et doit y être conservé aux frais de l'Église positiviste. Il est aisé de sentir combien le caractère social de ces dispositions ajoutait de prix et méritait de respect à ce saint héritage.

La sixième section du Testament, F, renferme des recommandations ayant rapport aux intérêts publics du positivisme et à sa direction générale. Elle fournit quelques indications relatives à la composition du nouveau sacerdoce ; contient la nomination d'un successeur perpétuel comme président de la Société positiviste ; enfin des désignations concernant la formation *du Comité occidental*, et quelques autres fonctions publiques.

Dans le dernier paragraphe, G, le testateur résume au point de vue philosophique et moral la nature et l'ensemble des émotions suscitées en lui par l'accomplissement de cet acte suprême, qui le dispose à mieux aborder sa grande élaboration finale, la *Synthèse subjective*.

Commencé le dimanche 21 Frédéric 67 (25 novembre 1855), le testament d'Auguste Comte, entièrement écrit de sa main, fut terminé le jeudi 11 Bichat (13 décembre 1855), signé par lui comme fondateur de la religion de l'Humanité, et revêtu de son cachet sacerdotal.

Les additions, toutes postérieures à cette date, furent écrites à mesure que de nouvelles indications se présentaient. Quatre sont relatives à d'autres legs particuliers; deux renferment des modifications secondaires; une troisième exclut encore du convoi funèbre un faux disciple déjà déchu de toute participation au subside sacerdotal; enfin, les deux dernières exposent : l'une, un projet tendant à assurer aux exécuteurs testamentaires la propriété des œuvres d'Auguste Comte; l'autre, un incident qui donna lieu aux explications qu'il crut devoir leur fournir, le dimanche 20 Moïse 68 (20 janvier 1856), sur ses malheurs domestiques et sur la persécution dont il fut l'objet de la part de l'Académie.

Les pièces justificatives annexées au Testament, sont des lettres relatives aux deux sujets précédents; jointes à la *note secrète*, elles fournissent, pour ceux qui en auraient besoin, tous les éléments de la justification d'Auguste Comte.

Tel est l'ensemble de ce testament, qui, dans les circonstances difficiles où il fut composé, témoigne chez son auteur autant de sagesse que de justice et de magnanimité (1).

---

(1) D'après le contrat dont nous avons parlé, le testament de M. Comte ne pouvait avoir de valeur légale, en ce qui concerne quelques-unes de ses dispositions. Il ne lui reconnaissait donc lui-même, à certains égards, qu'une autorité morale; et il est essentiel de remarquer qu'il avait préféré cette solution aléatoire, à toute fiction judiciaire qui aurait parfaitement atteint son but, mais qu'il dut rejeter comme indigne de son caractère.

II

Si, dans la vie commune, de semblables actes imposent des obligations réelles, même envers des mourants vulgaires, et dans des cas quelquefois peu dignes : à plus forte raison, le dernier témoignage de ce grand serviteur de l'Humanité devait-il paraître assuré d'un inviolable respect. Hélas ! il n'en fut rien ; après sa mort comme durant sa vie, Auguste Comte fut le jouet de passions hostiles, de fatalités déplorables ; et d'indignes entraves furent accumulées pour empêcher l'exécution de ses derniers vœux. On vit alors celui qui, pendant toute son existence, avait travaillé pour la vérité et combattu pour le bien ; celui qui, en un temps d'égoïsme et de corruption, avait toujours donné l'exemple du plus entier désintéressement et de la plus civique moralité ; celui qui, par son testament même, témoignait encore de sa complète identification sociale et de son renoncement personnel ; on vit cet homme de bien, cet incomparable génie, outragé, blasphémé, trahi !..... Son héritage fut dispersé, ses legs particuliers furent vendus à l'encan ; la partie la plus sainte de ses dépouilles, les gages affectueux qu'il avait reçus de Clotilde de Vaux, et qu'il avait sanctifiés par son culte intime, par sa plus tendre affection, furent ravis et profanés ! et ce ne fut que par des efforts persévérants, extrêmes, en opposant l'opiniâtreté du dévouement à l'acharnement de la haine, que quelques hommes dévoués purent en sauvegarder les débris.

Avertie dans la matinée du 6 septembre de la mort de son mari, par MM. Joseph Lonchampt, exécuteur testamentaire, et Bazalgette, membre de la Société positiviste, ma-

dame Comte resta quelques jours sans se découvrir. M. Littré se trouvant alors absent de Paris, elle annonça qu'elle attendrait son retour pour prendre une décision.

Le 12 septembre, quelques jours après les funérailles, cette dame, assistée de M. Littré, se présenta donc au domicile du fondateur de la religion universelle. Elle entra d'autorité dans ce lieu consacré par tant de grands souvenirs, et dont tout semblait l'éloigner. Foulant aux pieds une défense formelle, elle franchit un seuil qu'elle n'avait pas passé depuis quinze ans, et qui lui était à jamais interdit. Enfin, pour mieux caractériser sa démarche, elle eut le triste courage d'insulter aux êtres les plus chers à Auguste Comte, sans se voir empêchée par celui qui l'accompagnait. Cette épreuve ne fut point la seule et ne se renouvela que trop souvent, surtout quand madame Comte fit interdire aux positivistes l'entrée de SON LOGEMENT, et qu'elle empêcha la commémoration qui devait y être célébrée par eux pour honorer la mémoire et consacrer la perte de leur maître. Elle occupa donc judiciairement l'appartement sacerdotal, pendant que les disciples repoussés allaient chez un de leurs frères (M. J. Florez) accomplir ce pieux devoir.

Aussitôt après le retour de M. Littré, madame Comte avait fait savoir qu'elle n'acceptait point le testament et qu'elle userait de son droit. Néanmoins, l'exécution testamentaire, conformément à son mandat, lui avait offert par l'organe de son président, le 9 septembre 1857, de payer toutes les dettes de la succession, d'acquitter toutes ses charges et de lui continuer sa vie durant la pension qu'elle recevait depuis quinze ans de son mari, à condition qu'elle abandonnerait toute prétention sur son héritage et sur la propriété littéraire de ses œuvres. Bien que cette proposition fût matériellement très-avantageuse, puisque l'actif de la succession ne pouvait équivaloir à son passif et que la propriété littéraire se trouvait dans ce cas beaucoup plus onéreuse que lucrative, bien qu'elle fût scrupuleusement

conforme à la volonté expresse du testateur, et qu'elle n'apportât aucun changement dans la position de sa veuve, elle fut, cette fois et toujours, entièrement repoussée. Madame Comte arguait qu'elle ne pouvait accepter sans déshonneur une pension que son mari considérait comme une obligation résultée de la faute qu'il avait commise en l'épousant. Or, depuis 1842, époque de leur dernière séparation, elle avait régulièrement perçu et même réclamé cette annuité, quoiqu'elle ne lui ait jamais été accordée qu'à ce titre. Dès 1851, c'est-à-dire depuis le temps où M. Comte avait perdu sa dernière fonction polytechnique et depuis l'épuration spontanée de la Société positiviste, elle savait pertinemment que cette somme annuelle lui provenait exclusivement du subside sacerdotal. Enfin, elle avait continué de la recevoir après la publication, en 1854, du dernier volume de *Politique positive*, contenant cette recommandation caractéristique : « L'ensemble de mes adhérents continuera l'annuité viagère de deux mille francs indiquée dans ma quatrième circulaire, afin que j'accomplisse jusqu'à son terme naturel l'obligation résultée, dès ma jeunesse, de ma seule faute vraiment grave. » La mort d'Auguste Comte n'apportait donc aucun changement à cet égard, et c'est par de tout autres motifs que sa veuve refusait, en 1857, l'allocation qu'elle avait jusqu'alors recherchée. En se portant héritière selon le droit, madame Comte pouvait faire vendre la dépouille de son mari et annuler son testament : c'est ce parti qu'elle adopta sans retour.

Les disciples d'Auguste Comte, ses exécuteurs testamentaires, sa famille adoptive, sa sœur et son respectable père s'unirent pour empêcher ce désastre, et firent tous leurs efforts pour le conjurer; mais sa veuve en poursuivit la consommation avec la plus inflexible rigueur. Une vente aux enchères se fit par son ordre les lundi 14 et mardi 15 décembre 1857, et, je le répète, sans le dévouement que déployè-

rent quelques-uns de nos frères, ce que le fondateur du positivisme léguait à ses enfants adoptifs, à sa propre famille, à ses disciples, à la postérité, aurait été perdu sans retour. Tout ce qui lui avait appartenu, ses meubles, ses livres, ses vêtements, fut exhibé, dans ces jours néfastes, pour un encan profanateur. Son domicile fut envahi par la foule des habitués de ventes judiciaires, ses vêtements furent essayés à l'hilarité générale par des brocanteurs facétieux, et toutes ses précieuses reliques se trouvèrent pétries, souillées, par cette gent mercantile et grossière qui, trompée dans l'assurance de sa curée habituelle et se voyant opiniâtrément disputer sa proie, témoignait son dépit par d'ignobles ricanements sur les traces que le dénûment et la misère avaient imprimées à ces restes vénérés.

Ce n'est pas tout : dans une séance de référé demandée par l'exécution testamentaire et qui précéda la criée, madame Comte fit articuler par son avoué, *elle présente*, qu'elle n'acceptait point le testament de son mari, parce qu'il était l'œuvre *d'un athée et d'un fou!* Enfin, elle ne craignit point d'infliger alors à sa mémoire le plus cruel outrage, en taxant de libertinage les relations si touchantes et si pures qu'il avait eues avec madame Clotilde de Vaux et avec madame Sophie Thomas, *sa fille adoptive!*.....

La nature morale d'Auguste Comte, sa vie et ses œuvres repoussent assez de semblables imputations pour qu'il nous soit interdit de les apprécier ici, même pour les flétrir. Nous ferons seulement observer, d'après un tel fait, combien notre maître, que l'on a si légèrement taxé d'exagération dans ses jugements envers la personne qui porte son nom, fut, en réalité, retenu et modéré dans ses appréciations, magnanime dans sa justice et dans sa conduite (1).

---

(1) Lire le détail de ces tristes événements aux *Pièces justificatives*, n° 26, neuvième et dixième *circulaires annuelles* du directeur du positivisme.

Comme on a pu le voir, madame Comte ne fut pas seule dans cette affaire. Généralement assistée alors, comme avant et depuis, par tous ceux que des antipathies spontanées excitent contre la religion nouvelle, elle fut en outre directement soutenue par l'homme qui résume au plus haut point l'ensemble de ces incompatibilités. Incapable de subir véritablement l'ascendant intellectuel et moral du grand rénovateur, M. Littré (que la philosophie positive semblait avoir un moment éclairé) s'était de bonne heure soustrait à l'influence de son illustre auteur.

Lorsque madame Comte eut quitté le domicile de son mari, les sympathies de cet écrivain lui furent bientôt acquises, et c'est l'ascendant progressif d'une telle liaison, favorisée par ses antipathies naturelles, philosophiques et politiques, qui l'éloigna graduellement de son ancien maître, pour l'engager finalement dans les voies de la révolte et de l'agression.

Après s'être volontairement retiré de la Société positiviste en 1852, M. Littré eut quelque temps encore des relations de convenance avec son président; mais l'insistance qu'il mit à réclamer de lui l'augmentation de la pension annuelle de madame Comte, provoqua une rupture d'ailleurs inévitable (1). Au lieu de solliciter, comme il l'avait fait jusqu'alors, M. Littré exigeait cette fois. Il voulait que notre maître abandonnât son appartement, ce foyer consacré par la présence et le souvenir de madame de Vaux, ce domicile où avait surgi et où s'accomplissait l'évolution religieuse du positivisme, et que, se séparant de sa famille adoptive, il allât se reléguer dans quelque mansarde, afin

(1) Il est bon de rappeler ici que la souscription instituée pour subvenir à l'existence d'Auguste Comte ne s'élevait pas alors à cinq mille francs, sur lesquels étaient prélevés les deux mille francs affectés à la pension de sa femme. Il faut noter aussi que cette annuité, d'abord portée par lui à trois mille francs lorsque cette dame le quitta, ne fut réduite à deux mille, qu'après sa première spoliation polytechnique.

d'augmenter le confortable d'une existence tout à fait hostile. Et pour le cas où M. Comte n'obtempérerait pas à ces injonctions, *il le menaçait de lui retirer son appui moral, son crédit littéraire*, c'est-à-dire, selon sa pensée, de lui enlever ses dernières ressources.

La réponse d'Auguste Comte fut ce qu'elle devait être : il ôta, sans hésiter un seul instant, la direction de la souscription positiviste à M. Littré, et la prit entre ses mains. C'est à partir de ce moment que cette institution reçut un développement réel, et qu'elle put satisfaire à sa plus urgente destination, ce qui réduit à néant les prétentions du patronage académique (1).

Plus tard, et pour divers motifs, M. Littré fut poussé à des demandes en réconciliation peu dignes, et qui provoquèrent un rapprochement momentané. Mais, évidemment, de tels hommes étaient trop différents de cœur et d'esprit pour sympathiser et se comprendre; ils devaient renoncer à se voir. C'est ce qui ne tarda point à arriver.

Or, depuis cette époque, et surtout après la mort d'Auguste Comte, l'action de M. Littré, qu'elle restât secrète ou qu'elle se produisît au grand jour, se montra de plus en plus hostile, et il est impossible d'admettre qu'il soit resté étranger à la conduite qu'adopta madame Comte envers le testament de son mari. On se rappelle qu'il l'assista dans toutes les démarches que nous avons signalées, et surtout qu'il ne la désavoua point après la déclaration produite dans la séance de référé. En outre, M. Littré fit un appel public en faveur de cette dame; sa demande, qui fut distribuée en France et à l'étranger, *excepté aux positivistes*, parut néanmoins sous le titre de *circulaire positiviste*, le 1er décembre 1857, dans

(1) Le subside positiviste s'élèva en 1852, à la somme de cinq mille six cents francs.

une *revue* critique et littéraire qui se publiait alors à Paris (1). Après y avoir jugé à sa manière l'œuvre et le mérite d'Auguste Comte, M. Littré provoquait une souscription destinée à l'entretien de sa veuve. Mais il omettait totalement d'instruire le public que l'illustre défunt avait laissé un testament, et que les disciples désignés par lui pour faire exécuter ses dernières volontés s'étaient constitués en vue de satisfaire à leur mandat. Il omettait de faire connaître que le testateur avait pourvu lui-même, et d'une manière très-explicite, à la subsistance de cette veuve, au payement de ses créanciers, à l'organisation de ses disciples. Il taisait entièrement les propositions faites par l'exécution testamentaire, le refus opiniâtre qui les avait accueillies et les débats judiciaires, alors pendants, qui en étaient résultés! Il laissait donc à penser que le fondateur du positivisme avait disparu sans pourvoir à aucune éventualité, sans former aucune prévision, sans satisfaire à aucun de ses devoirs personnels ou sociaux. Et de l'initiative qu'il prenait en cette occasion, l'on pouvait inférer qu'il surgissait légitimement pour réparer le désordre résulté d'un aussi grave abandon. En outre, dans le préambule de sa circulaire, M. Littré affirmait que dans la distribution du subside sollicité par quelques positivistes *réunis en vue de pratiques cultuelles* (c'est ainsi peut-être qu'il croyait pouvoir désigner la société des exécuteurs testamentaires), ne se trouvait pas comprise la veuve d'Auguste Comte, qui ne vivait que de la pension annuelle que lui faisait son mari, et qui se trouvait, lui mort, dénuée de tout moyen d'existence. Or, à cette époque, des propositions souvent réitérées et présentées sous toutes les formes avaient été faites à madame Comte, par l'exécution testamentaire et par ses représentants judiciaires, pour qu'elle acceptât la pension de deux mille francs qui lui était conti-

(1) Voir ce document aux *Pièces justificatives*, n° 24.

nuée par son mari; *une de ces tentatives avait eu lieu le 9 septembre, deux mois auparavant, en présence de M. Littré!* Et une circulaire émanée des exécuteurs testamentaires avait paru, dès le 9 septembre également (quelques jours après la mort d'Auguste Comte), portant la notification formelle de la pension qu'il laissait à sa veuve, ainsi que des mesures prises pour la lui assurer (1). Enfin, dans le post-scriptum d'un article nécrologique sur Auguste Comte, inséré le 1er octobre 1857, par un ami commun de madame Comte et de M. Littré, dans la *revue* même où ce dernier produisait, deux mois plus tard, son inqualifiable dénégation, le directeur de ce recueil consignait en termes formels le refus de cette dame à l'égard de l'annuité qui lui était offerte par les exécuteurs testamentaires de son mari (2).

Eh bien! je le demande, après tant de faits dont il était pertinemment informé, comment M. Littré a-t-il pu témoigner, dans un acte public, que la veuve d'Auguste Comte n'était pas comprise dans la répartition du subside sollicité par ses exécuteurs testamentaires? Comment a-t-il osé dissimuler l'existence de ce testament? Comment a-t-il pu prendre sous le couvert du devoir, sous le prétexte du bien, l'initiative d'une souscription qui annulait les dernières volontés du fondateur de la religion universelle, qui foulait aux pieds ses vœux les plus sacrés et les plus explicites? Comment a-t-il pu affirmer que madame Comte n'avait fait vendre à l'encan l'héritage de son mari, ses legs particuliers, ses dépouilles personnelles, que pour satisfaire à quelques créanciers? Comment, enfin, s'est-il cru dispensé de mentionner au moins les efforts tentés par les disciples d'Auguste Comte pour empêcher ce désastre et pour le réparer?

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 22.
(2) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 23.

Tous ces faits et tant d'autres que nous laissons dans l'ombre, donnent à la conduite de M. Littré un caractère d'hostilité telle, qu'il est impossible de le ranger encore parmi ceux qui reconnurent Auguste Comte. On doit donc, en toute justice, le regarder finalement comme un ennemi privé de ce grand homme, et nous verrons bientôt qu'il ne se sépara pas moins de sa doctrine que de sa personne.

Quant aux anciens adversaires du positivisme, la mort du fondateur, au lieu de les rendre plus scrupuleux et plus dignes, ne fit qu'exciter leur passion. Leur animosité ne connut plus de frein, et dès lors affranchis de la contrainte qu'imposait la personne vivante, ils se portèrent aux plus honteux excès. La grossièreté morale le dispute seule à la faiblesse intellectuelle, dans ces critiques déloyales suscitées par des haines de classes et de partis ou par des rancunes personnelles, et qui, pour se produire avec tout leur fiel, avaient attendu que la pierre du tombeau se fût appesantie sur la victime ! La diffamation forme le thème habituel de ces diatribes haineuses, et une incompétence radicale s'y joint toujours à une profonde ignorance des principes et des choses critiquées ; quelques-unes même se distinguent par le cynisme de l'insulte, par des bouffonneries crapuleuses, par des railleries aussi lâches que cruelles.

On comprend que, par respect pour la mémoire de notre maître et pour le public auquel nous nous adressons, nous ne puissions flétrir explicitement ici ces attaques indignes ; nous réfuterons donc seulement les imputations générales qu'elles renferment. Nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser de la filiation saint-simonienne du positivisme, et que cette opinion n'était propagée par la critique rétrograde et révolutionnaire que pour l'atténuer et le compromettre ; nous devons examiner, en outre, les accusations de matérialisme, de mysticisme, de fatalisme, d'anarchie et de rétrogradation qui sont exploitées dans le même but.

D'abord il faut remarquer la contradiction de semblables

dires; car tandis que, d'une part, le positivisme est taxé de matérialisme et d'athéisme, d'autre part, on lui reproche d'être mystique : ceux-ci le réprouvent comme doctrine révolutionnaire, et ceux-là comme système rétrograde. Or, comme il ne peut être à la fois l'une et l'autre de ces choses, on doit admettre déjà, comme nous le démontrerons du reste, qu'il n'est ni l'une ni l'autre. Et l'entente unanime de tout ce qui tient à la réaction ou à la subversion pour attaquer en même temps, bien que dans un esprit opposé, le positivisme, témoigne combien il est contraire à ces deux états extrêmes et qu'il assure l'ordre, autant que le progrès, en dehors de toute anarchie comme de toute rétrocession.

Qu'est-ce que l'athéisme? Au fond une doctrine métaphysique qui nie Dieu, mais qui continue d'expliquer l'essence et le commencement des choses, leur état actuel et leur fin dernière, par des hypothèses toujours indémontrables, telles que la rencontre d'atomes élémentaires, le hasard, une force occulte qu'il appelle nature, etc. La morale de cette doctrine, purement négative, c'est l'intérêt personnel, le régime de l'égoïsme bien entendu. Évidemment, le positivisme n'a rien de commun avec un tel système. Mentalement, il ne fonde aucune théorie sur la négation de Dieu : trouvant cette grande et antique conception dans le champ de l'histoire, il la consacre et l'explique comme un des plus grands phénomènes intellectuels qui aient influé sur la marche de l'Humanité. Moralement, on sait qu'il se résume dans la devise affective : *Vivre pour autrui.* Il est donc entièrement étranger à l'athéisme.

Il en est de même du matérialisme proprement dit, ou du matérialisme théorique particulier à la culture scientifique spéciale et incomplète, lequel consiste à expliquer les phénomènes les plus élevés, par ceux qui le sont moins; la sociologie et la morale par la biologie, ou la biologie elle-même par la physique et la chimie, etc., et

qui prétend appliquer rigoureusement aux spéculations supérieures les méthodes propres aux investigations les plus simples. Or, ce n'est point encore le fait du positivisme qui seul, au contraire, pouvait instituer la réfutation sytématique du matérialisme théorique, et qui a si souvent reproduit cette importante démonstration.

« Cette réaction normale (de la religion de l'Humanité sur « les classes théoriques), dit Auguste Comte dans son der- « nier ouvrage, *la Synthèse subjective*, ne saurait pleinement « surgir si les deux éléments du public théorique n'étaient « d'abord purifiés du matérialisme fatalement inhérent à « l'ensemble de la philosophie naturelle, et surtout à ses « deux extrémités. C'est pourquoi je me suis spécialement « efforcé, dans toutes les parties de ce volume, de déra- « ciner, à sa véritable source, le matérialisme théorique, « que le positivisme pouvait seul juger et surmonter. J'ai « successivement examiné les trois modes, algébrique, « géométrique, et mécanique, naturellement propres au « matérialisme mathématique, moins actif mais plus tenace « que le matérialisme médical ; le second est trop incon- « séquent pour troubler les esprits assez dégagés du pre- « mier. Malgré cette sollicitude spéciale et continue du « seul philosophe qui pût normalement instituer la théorie « et la réfutation du matérialisme, la malveillance et la « déloyauté des déclamateurs métaphysiques me sont telle- « ment connues, que j'attends de nouvelles calomnies en « retour de ce service. Un de leurs coryphées assista, pen- « dant mon cours public de 1850 au Palais-Cardinal, à la « leçon directement consacrée au jugement sytématique du « matérialisme ; ce qui ne l'empêcha pas, quelques semaines « après, de reproduire les diatribes convenues.

« Dédaignant ces ignobles attaques, les vrais positivistes « doivent habituellement prouver par leur conduite, privée « et publique, que la sécheresse aveuglément attribuée à « l'esprit scientifique est seulement propre à sa dégénération

« académique, où la spécialité dispersive entrave la cul-
« ture esthétique et l'essor moral. »

Le positivisme, en effet, signale et repousse d'autres formes d'un matérialisme pratique fort en honneur aujourd'hui, et que l'on rencontre même trop souvent chez nos prétendus spiritualistes, savoir le matérialisme du cœur, qui résulte de la prépondérance habituelle d'un égoïsme brutal ou raffiné, dans la conduite individuelle, quand la cupidité, l'intempérance, le libertinage, la violence ou la critique, la vanité et l'orgueil, y remplacent incessamment les sentiments supérieurs d'attachement, de vénération et de bonté. Et aussi le matérialisme des actes, qui consiste à rechercher par la force ce qui ne s'obtient que par l'influence intellectuelle et morale. A chacune de ces tendances vicieuses, le positivisme apporte de puissants correctifs : à la première, il oppose ce principe essentiel, que les phénomènes sociaux, intellectuels et moraux, comme ceux de l'activité, ont leurs lois propres, entièrement distinctes, quoique dépendantes de celles qui régissent l'existence physique, la vie végétative et la vie animale ; et qu'à l'étude de chaque grande catégorie de phénomènes réels, ou à chaque science fondamentale, correspond une méthode spéciale qui en permet l'investigation. Envers la seconde, il institue aussi le principe de la subordination permanente de la personnalité à la sociabilité ; la nécessité de la prépondérance systématique du cœur sur l'esprit et le caractère ; la domination habituelle de l'altruisme, comme condition de notre unité. Enfin, au matérialisme actif ou politique, il oppose cette règle fondamentale, que la régénération des opinions et des mœurs doit précéder partout la réforme des institutions. Et c'est parce que le positivisme attaque ainsi le matérialisme, que quelques-uns de ses détracteurs ont cru devoir l'accuser de mysticisme, lui reprochant d'opprimer les phénomènes inférieurs par les supérieurs, ou d'exagérer la prépondérance du sentiment sur

les besoins, au détriment de la nécessité. Or la philosophie qui s'élève par degrés non interrompus de la mathématique à la morale, et qui partout prend l'observation réelle pour base de ses raisonnements, qui reconnaît que les phénomènes les plus éminents sont subordonnés aux plus infimes, sans en résulter jamais, ne s'égare pas à ce point. Elle fixe, au contraire, à chacun des attributs fondamentaux de notre nature, son influence légitime. On n'est point mystique pour reconnaître à la sociabilité le noble rôle qui lui revient dans l'existence humaine, ou parce que l'on subordonne à la morale la politique et même l'économie politique. D'ailleurs, en caractérisant la prépondérance altruiste dans sa principale maxime sociale : *Vivre pour autrui*, le positivisme consacre normalement l'existence et la satisfaction des nécessités corporelles, loin de les méconnaître comme fit le catholicisme.

Il est également aisé de faire comprendre que la nouvelle doctrine générale n'est pas moins favorable à la véritable liberté, bien qu'on l'ait accusée de l'annuler par un fanatisme écrasant. Sans rappeler ici ce que nous avons dit précédemment de l'immuabilité et de la modificabilité de l'ordre universel, ou des conditions qui permettent la variation tout en maintenant l'ordre, nous citerons seulement, à cet égard, quelques paroles d'Auguste Comte empruntées à son *Cours ou Système de philosophie positive* et au *Catéchisme positiviste :*

« . . . . . La vraie liberté ne peut consister, sans « doute, qu'en une soumission rationnelle à la seule pré- « pondérance, convenablement constatée, des lois fonda- « mentales de la nature, à l'abri de tout arbitraire com- « mandement personnel. La politique métaphysique a « vainement tenté de consacrer ainsi son empire, en déco- « rant de ce nom de lois les décisions quelconques, si sou- « vent irrationnelles et désordonnées, des assemblées sou- « veraines, quelle que soit leur composition ; décisions

« d'ailleurs conçues, par une fiction fondamentale, qui ne « peut changer leur nature, comme une fidèle manifesta- « tion des volontés populaires. Mais tout ce culte méta- « physique des entités constitutionnelles ne saurait au- « jourd'hui vraiment dissimuler la tendance profondément « arbitraire, qui caractérise nécessairement toute philoso- « phie non positive. Tant que les phénomènes politiques ne « seront point, à l'exemple de tous les autres, rattachés à « d'invariables lois naturelles, et qu'ils continueront à être « essentiellement rapportés à des volontés quelconques, « soit divines, soit même humaines, l'arbitraire ne saurait « être vraiment exclu des divers règlements sociaux ; et, « par conséquent, malgré tous les artifices constitutionnels, « la liberté restera forcément illusoire et précaire, à quelque « volonté qu'on prétende d'ailleurs appliquer notre obéis- « sance journalière. » (*Philosophie positive*, t. IV, p. 196-197.)

La femme. — « Avant d'aborder le meilleur domaine « théorique, je dois, mon père, vous soumettre un scrupule « général résulté des objections méthaphysiques que j'ai « souvent entendu faire contre cette extension décisive du « dogme positif. Tout assujettissement du monde moral et « social à des lois invariables, comparables à celles de la « vitalité et de la matérialité, est maintenant représenté, « par certains raisonneurs, comme incompatible avec la « liberté de l'homme. Quoique ces objections m'aient tou- « jours paru purement sophistiques, je n'ai jamais su les « dissiper chez les esprits, trop nombreux encore, qui « laissent entraver ainsi leur marche spontanée vers le « positivisme. »

Le prêtre. — « Il est aisé, ma fille, de surmonter cet em- « barras préliminaire, en caractérisant directement la vraie « liberté.

« Loin d'être aucunement incompatible avec l'ordre réel, « elle consiste partout à suivre sans obstacles les lois pro-

« pres au cas correspondant. Quand un corps tombe, sa li-
« berté se manifeste en cheminant, selon sa nature, vers le
« centre de la terre, avec une vitesse proportionnelle au
« temps, à moins que l'interposition d'un fluide ne modifie
« sa spontanéité. De même, dans l'ordre vital, chaque fonc-
« tion, végétative ou animale, est déclarée libre, si elle
« s'accomplit conformément aux lois correspondantes, sans
« aucun empêchement extérieur ou intérieur. Notre exis-
« tence intellectuelle et morale comporte toujours une équi-
« valente appréciation qui, directement incontestable envers
« l'activité, devient dès lors nécessaire pour son moteur
« affectif et son guide rationnel.

« Si la liberté humaine consistait à ne suivre aucune loi,
« elle serait encore plus immorale qu'absurde, comme ren-
« dant impossible un régime quelconque, individuel ou col-
« lectif. Notre intelligence manifeste sa plus grande liberté
« quand elle devient, suivant sa destination normale, un
« miroir fidèle de l'ordre extérieur, malgré les impulsions
« physiques ou morales qui tendraient à la troubler. Aucun
« esprit ne peut refuser son assentiment aux démonstra-
« tions qu'il a comprises. Mais, en outre, chacun est inca-
« pable de rejeter les opinions assez accréditées autour de
« lui, même quand il ignore leurs vrais fondements, à
« moins qu'il ne soit préoccupé d'une croyance contraire.
« On peut défier, par exemple, les plus orgueilleux méta-
« physiciens de nier le mouvement de la terre, ou des doc-
« trines encore plus modernes, quoiqu'ils n'en connaissent
« aucunement les preuves scientifiques. Il en est de même
« dans l'ordre moral, qui deviendrait contradictoire si
« chaque âme pouvait, à son gré, haïr quand il faut aimer,
« ou réciproquement. La volonté comporte une liberté sem-
« blable à celle de l'intelligence, lorsque nos bons penchants
« acquièrent assez d'ascendant pour rendre l'impulsion
« affective conforme à sa vraie destination, en surmontant
« les moteurs contraires.

« Ainsi, la liberté véritable se trouve partout inhérente « et subordonnée à l'ordre, tant humain qu'extérieur. Mais, « à mesure que les phénomènes se compliquent, ils de- « viennent plus susceptibles de perturbation, et l'état nor- « mal y suppose plus d'efforts, que d'ailleurs y permet une « plus grande aptitude aux modifications systématiques. « Notre meilleure liberté consiste donc à faire, autant que « possible, prévaloir les bons penchants sur les mauvais; « et c'est aussi là que notre empire a le plus d'étendue, « pourvu que notre intervention s'y conforme toujours aux « lois fondamementales de l'ordre universel.

« La doctrine métaphysique sur la prétendue liberté mo- « rale doit être historiquement regardée comme un résultat « passager de l'anarchie moderne. Car, elle est directement « destinée à consacrer l'individualisme absolu, vers lequel « tendit de plus en plus la révolte occidentale qui dut suc- « céder au moyen âge. Mais cette protestation sophistique « contre toute vraie discipline, privée ou publique, ne sau- « rait aucunement entraver le positivisme, quoique le ca- « tholicisme n'ait pu la surmonter. On ne parviendra jamais « à représenter comme hostile à la liberté et à la dignité de « l'homme le dogme qui consolide et développe le mieux « l'activité, l'intelligence, et le sentiment.» (*Catéchisme positiviste*, 4e entretien; ordre humain, d'abord social, puis moral, p. 104 à 107.)

Enfin, quelques-uns reprochent au positivisme de manquer de sanction, parce qu'il rejette la croyance des anciennes philosophies à la rémunération et au châtiment éternels, au mérite et au démérite, comme mobiles indispensables de la moralité humaine. La religion démontrée délaisse, il est vrai, de semblables moyens; mais abdique-t-elle pour cela toute efficacité sociale? s'abuse-t-elle parce que, convaincue de l'existence spontanée des sentiments bienveillants autant que de celle des penchants égoïstes, seuls admis avant elle pour expliquer la nature morale de

l'homme, elle fonde sur le développement social de l'altruïsme, et sur la compression systématique de l'égoïsme, la réformation et le perfectionnement de notre nature; parce qu'elle veut la justice sur terre, la pratique désintéressée du bien et de la vertu? Il faut le reconnaître, même alors, ce serait une grande et belle illusion! Mais il y a dans cette conviction plus qu'une espérance, et l'on peut être assuré que cette auguste transformation est rigoureusement accessible, qu'elle est inévitable; car la science réelle, en s'élevant à l'étude morale, a démontré l'existence d'une bienveillance spontanée, que le développement social tend à faire prévaloir de plus en plus. Ce n'est donc point une entreprise chimérique que de diriger dans ce sens le progrès humain, puisque c'est obéir à une loi de notre nature, associer une force qu'on ne peut écarter, et systématiser un mouvement empirique irrésistible. Oui, l'homme peut faire le bien sans arrière-pensée d'égoïsme; ses meilleurs sentiments l'y poussent, et ces nobles instincts pourront désormais inspirer sa conduite. Malheur à ceux qui ne voient de sanction que dans l'appât d'une récompense ou dans la crainte d'un châtiment; qui proclament qu'on ne peut être pur, dévoué, utile, que par intérêt personnel! honte à ceux qui n'évitent le mal que par peur, ou ne font le bien que par convoitise; leur moralité est douteuse, leur vertu bien précaire, et pour eux il n'y a pas de régénération.

Entre le désintéressement héroïque qui suscita dans une âme véritablement républicaine, cette parole sublime : *Que mon nom soit maudit, mais que la patrie soit sauvée!* et la préoccupation misérable de l'égoïste qui ne comprend et ne pratique le monde qu'au seul point de vue de son salut éternel, la pensée moderne ne saurait hésiter.

Là, se trouvent la sanction et la force de la religion positive.

Comment donc le positivisme a-t-il pu susciter les reproches auxquels nous venons de répondre? Tout s'explique, si l'on considère que l'accusation d'athéisme et de matérialisme émane exclusivement du journalisme théologico-métaphysique, et que celle de mysticisme provient du journalisme révolutionnaire; car ces divers organes théoriques, ne pouvant réduire par le raisonnement une philosophie qui doit les écarter totalement de la direction spirituelle, cherchent à la perdre ou à l'empêcher de se faire jour en égarant l'opinion sur la nature réelle de ses aspirations et de ses principes. Ils la représentent donc systématiquement aux conservateurs comme étant subversive et aux progressistes, surtout aux prolétaires, comme étant rétrograde.

Eh bien, de telles manœuvres sont-elles légitimes, et pourront-elles finalement prévaloir envers une doctrine qui a dévoilé les conditions réelles de l'ordre humain, les lois naturelles du progrès social? Admettra-t-on toujours la compétence et l'impartialité d'écrivains qui n'ont accueilli une élaboration aussi importante que par le sarcasme et la diffamation? Peut-on croire qu'ils aient en vue les intérêts de l'ordre et du progrès en témoignant tant de mépris et de haine à l'égard d'une foi qui conserve, en les améliorant, toutes les institutions essentielles fondées par nos pères et qui font la grandeur et le soutien de l'Humanité? Était-ce bien le fait de conservateurs véritables que de jeter ainsi l'anathème sur l'homme qui, dans un temps de doute universel, a reconstitué des principes démontrables d'organisation et de gouvernement? Était-ce surtout à des progressistes sincères, ou à des gens se disant tels, de repousser ainsi celui qui a dégagé des profondeurs de l'histoire la loi du progrès humain, fixé le but de notre évolution, légitimé, glorifié les plus énergiques efforts qui aient jamais été produits pour assurer la progression, et qui offrit dans sa personne un des types les plus purs de civisme et d'incorrup-

tibilité? Pourquoi donc s'acharner avec tant de rage sur ce philosophe qui, malgré l'abaissement et le désordre de son époque, a su reconstituer la morale sur des bases positives, restaurer la culture du cœur, systématiser les idées, relever l'autorité spirituelle, consacrer le pouvoir temporel, légitimer la propriété, consolider la famille, en un mot, rétablir partout, sur des bases compatibles avec les exigences de l'esprit moderne, les conditions de stabilité et de développement dont dépend le bonheur social. Et sont-ils des publicistes loyaux, des citoyens intègres, des hommes d'ordre ou de progrès ceux qui se sont ainsi voués à empêcher et retarder cette grande transformation?

Non, le positivisme n'est pas comme ils le prétendent, rétrograde et anarchique! il ne fonde le progrès sur l'ordre qu'afin de les mieux concilier; il développe le passé en le consacrant; et s'il reprend l'œuvre du catholicisme, il continue aussi la tâche de la Convention, pour résoudre enfin le grand problème qui nous fut légué par le moyen âge, et que posa si glorieusement le XVIIIe siècle (1).

---

(1) Il est au moins étrange de voir de simples économistes révolutionnaires, qui ont directement contribué à étouffer le sentiment social sous le matérialisme industriel, accuser Auguste Comte d'avoir failli à la révolution, de l'avoir maudite! Lui qui en a le mieux compris et démontré la véritable grandeur, qui l'a inébranlablement rattachée à l'ensemble du mouvement humain, qui a fixé à cette mémorable époque le commencement de l'ère moderne, celui de la régénération finale, et qui a courageusement tiré toutes les conséquences philosophiques, politiques et sociales implicitement contenues dans cet immense événement. La révolution, c'est la république : c'est-à-dire l'élimination complète du régime théologico-militaire, et l'avénement du régime scientifique-industriel; c'est-à-dire, l'institution d'une foi démontrable, d'une religion universelle, et l'incorporation du prolétariat à la société; c'est-à-dire encore, le positivisme. Voilà ce qui confondra toujours la calomnie démagogique.

Il est également indispensable de bien comprendre ce que le positivisme honore et honorera toujours dans le catholicisme, vers lequel on l'accuse de rétrograder : c'est, exclusivement, la période organique et ascendante de

Pour achever l'examen des attaques générales dirigées contre le positivisme, nous devons apprécier enfin la plus subtile et la plus dangereuse de toutes, la tentative annoncée (mais non point accomplie) par M. Littré, pour *mettre au courant* et *rectifier* l'œuvre d'Auguste Comte.

Tous ceux qui sont initiés aux choses du positivisme, savent combien fut toujours précaire l'adhésion de cet écrivain. Quoique pourvu, par une étude patiente, de connaissances scientifiques variées, il n'eut véritablement jamais un esprit positif; son intelligence est restée métaphysique,

---

cette phase religieuse où ont été établis, d'abord, la systématisation morale, nécessairement monothéique, qui devait succéder au polythéisme épuisé; et ensuite, le seul lien général que comportât la féodalité, le lien spirituel. Pour plus de précision, l'admiration reconnaissante et le culte des Occidentaux régénérés doit, d'après la religion démontrée, s'appliquer surtout aux véritables fondateurs de ce que l'on a si justement appelé le *Catholicisme romain*, aux vrais Pères de l'Église, depuis l'immortel saint Paul, jusqu'au grand Hildebrand. Viennent ensuite les propagateurs spirituels et les soutiens politiques du monothéisme occidental : saint Augustin d'Angleterre, saint Boniface, saint Bernard, etc.; Charlemagne, Alfred le Grand, Godefroi de Bouillon, Innocent III, saint Louis. Là finit le moyen âge, et la révolution commence : c'est-à-dire la décomposition croissante et inévitable du régime catholico-féodal, honorée cependant par les efforts des saint François-d'Assise et des saint Ignace, pour régénérer le catholicisme et retarder sa chute ; par ceux des Fleury et des Bossuet, pour l'accommoder aux progrès intellectuels et aux besoins moraux de la société révolutionnaire. Après quoi, la situation sociale devenant de plus en plus défavorable, et le clergé de plus en plus insuffisant, l'impuissance et l'incompatibilité irrévocable de cette doctrine se caractérisent progressivement, sans que l'on ait à signaler, dans ce mouvement de décadence rapide, aucune manifestation digne d'intérêt. Car la tentative de J. de Maistre, qui a été utile, au point de vue philosophique, en provoquant une meilleure appréciation du moyen âge, surtout catholique, a été très-funeste, au point de vue social et politique, en reconstituant une influence rétrograde, profondément perturbatrice. Aujourd'hui donc, on ne peut voir dans le catholicisme que les restes d'une institution qui rendit, au temps de sa vigueur, des services immenses, et qui maintient encore à un certain degré, les habitudes religieuses, les apparences de la culture du cœur, mais qui n'ayant aucune influence sur la vie publique, et réglant de moins en moins la conduite privée, ne satisfait plus, depuis longtemps, au gouvernement spirituel de la société.

tout en contemplant des sujets réels, et l'on peut dire qu'il a plutôt manifesté les qualités d'un littérateur érudit que celles d'un véritable savant. D'autre part, les habitudes académiques et parlementaires de M. Littré le disposaient à moins subir encore la régénération morale que la rénovation intellectuelle; jamais donc il n'accepta réellement la religion basée sur la philosophie positive. Cependant, jusqu'alors, il avait paru adhérer à quelques-uns de ses dogmes et les avait vulgarisés sous toutes les formes, de sorte qu'on devait le considérer comme se rattachant au positivisme par certaines manières de voir. Mais, depuis sa dernière manifestation littéraire, qui écarte ou met en oubli les principes logiques et scientifiques les plus essentiels de cette doctrine, force est de le regarder comme irrévocablement séparé et comme retombé pour jamais dans les errements métaphysiques (1).

« Dans l'esquisse de développement que je viens de « tracer (dit M. Littré dans ses *Paroles de philosophie posi-* « *tive*, page 44), j'ai noté comme quatre degrés successifs: « le besoin, qui est le degré inférieur et premier; le moral, « qui est le second; le sens et la culture du beau, qui est « le troisième; et la science, qui est le quatrième. J'anti- « cipe ici sur un travail qui m'occupe depuis longtemps « et que je n'ai pas encore publié. On voit aussitôt que je « n'ai pas suivi Auguste Comte dans sa série sociologique. « Lui l'a définie en disant que les conceptions passent par « trois états : l'état théologique, l'état métaphysique et « l'état positif. Cette loi, car c'en est une, fut heureuse- « ment trouvée; elle détermina le sens de l'évolution et « fonda la sociologie. Mais elle est empirique en ce sens « qu'elle est seulement l'expression abstraite du fait lui-

(1) *Paroles de philosophie positive*, par E. Littré, chez Adolphe Delahaye, libraire; Paris, mars 1859; br. in-8° de 62 pages.

« même ; Auguste Comte a constaté par l'histoire que nos « conceptions subissaient cette évolution ; et, transformant « en principe le fait, il y a établi la loi de l'histoire ; fon- « dement définitif si les recherches ultérieures ne vont pas « au delà, provisoire si sous cette assise elles en mettent « à nu une autre. Je m'explique par un exemple : on n'a « jamais rencontré d'homme qui ne marchât sur les deux « pieds ; on en tira la loi empirique que jamais les hommes « n'ont marché à quatre pattes ; mais si l'on démontre ana- « tomiquement que le trou occipital, placé chez l'homme « autrement que chez les quadrupèdes, ne permet pas « qu'il ait jamais eu une autre marche, la loi, d'empirique, « devient rationnelle. L'avantage logique de cette transfor- « mation est évident ; car, dans le premier cas, il était seu- « lement infiniment probable qu'il n'y avait jamais eu des « hommes marchant à quatre pattes ; dans le second cas « c'est absolument certain. Une loi empirique rend d'in- « contestables services ; souvent elle est le dernier terme « auquel on puisse atteindre ; mais, à cause de la défectuo- « sité qui y est inhérente, elle est une excitation continuelle « à trouver la loi rationnelle qui y correspond. C'est ce que « j'ai fait, je veux dire c'est ce que j'ai cherché à faire. « Pensant que le développement collectif devait reproduire « dans ses traits essentiels le développement individuel, « j'ai été frappé qu'il n'y eût aucune concordance entre « l'analyse mentale dont Auguste Comte a emprunté les « bases à Gall, et la loi empirique qu'il avait découverte en « sociologie. J'ai donc conçu d'un tout autre point de vue « cette même analyse mentale, et, la posant comme point « de départ de l'analyse sociologique, j'ai été amené à une « loi rationnelle qui, sans toucher à la réalité de la loi « empirique d'Auguste Comte, va au delà, l'explique et en « fait un cas particulier. Donc il me semble que l'histoire « se partage en quatre âges fondamentaux : le plus ancien « est celui où l'humanité est sous l'empire prépondérant

« des besoins; le plus ancien ensuite, ou âge des religions,
« est celui où le moral, se développant, suscite les premières
« créations civiles et religieuses; le troisième, ou âge de
« l'art, est celui où le sens du beau, devenu à son tour, ca-
« pable de satisfactions, enfante les constructions et les
« poëmes; enfin, le quatrième, ou âge de la science, est
« celui où la raison cessant d'être employée exclusivement
« à l'accomplissement des trois fonctions précédentes, tra-
« vaille pour elle-même et procède à la recherche de la
« vérité abstraite. Le point que je touche ici est impor-
« tant; j'y appelle l'attention de ceux qui méditent sur
« l'histoire. Aussi n'ai-je pas hésité à donner de ma ten-
« tative un aperçu qui servira du moins d'indication et de
« jalon. »

Ainsi, la *loi des trois états* découverte par Auguste Comte ne serait qu'une acquisition empirique spéciale, qu'un cas accessoire et particulier d'une loi plus générale, celle des *quatre âges historiques*, récemment inventée par M. Littré. En s'appuyant sur la première, la sociologie positive n'aurait donc trouvé qu'un fondement provisoire; la philosophie de l'histoire serait à refaire; et la synthèse moderne, péchant par sa base même, serait tout entière à reconstituer ?

Heureusement on peut réduire à néant de semblables prétentions et mettre en évidence leur complète inanité. Nous allons démontrer que la conception de M. Littré est aussi dépourvue de valeur logique que de rigueur scientifique; que les lois abstraites établies en sociologie par Auguste Comte n'ont aucun rapport avec cette théorie de circonstance, qu'elles n'en sont un cas ni particulier, ni accessoire; et qu'enfin, la trouvaille de M. Littré ne saurait pas plus infirmer que corroborer la systématisation positive. Pour cela, nous devons un instant revenir sur les éléments de la nouvelle philosophie, que l'auteur des *Paroles* semble avoir totalement oubliés, ou même n'avoir jamais bien compris.

D'après ces principes fondamentaux, la connaissance des lois *concrètes* relatives aux êtres nous serait interdite vu son extrême complication, et il n'y aurait d'accessible pour notre esprit que les lois *abstraites* concernant les phénomènes, c'est-à-dire l'existence. L'abstraction, qui seule permet une systématisation réelle, forme donc le caractère fondamental de toute science, et la recherche d'une loi scientifique quelconque, exige toujours une abstraction préalable des considérations étrangères à son objet propre, obligation qui complique singulièrement l'opération mentale par laquelle s'effectue la découverte. Or, puisqu'une telle élimination se trouve nécessitée par l'étude des faits les plus simples, combien ne devient-elle pas indispensable à l'égard des phénomènes sociaux, qui sont d'une complication si supérieure ? Quand, par exemple, nous ne pouvons découvrir la loi des variations atmosphériques, ni même prévoir rigoureusement le parcours d'un mollusque, entre deux points fixes ou le trajet exact d'un projectile, comment avoir la prétention de trouver la loi de l'évolution d'un peuple déterminé et surtout de l'espèce humaine tout entière ?

Il faut donc, en sociologie plus encore qu'en physique et en biologie, considérer séparément chacune des grandes catégories de phénomènes qui composent l'existence correspondante, pour arriver à la connaissance des lois élémentaires qui permettent d'expliquer de tels événements. Les lois sociologiques ne sont donc autres, comme nous l'avons dit tant de fois, que celles des phénomènes primitifs qui constituent l'existence sociale elle-même, celles des faits permanents et communs à tous les états sociaux, dans tous les temps et dans tous les lieux. Il doit donc y avoir au moins autant de lois sociologiques que l'existence collective présente de phénomènes fondamentaux, et comme l'état de société ne peut que développer les attributs essentiels de notre nature personnelle, sans jamais en créer de nou-

veaux, il doit nécessairement offrir trois grandes catégories de lois, correspondant au sentiment, à l'intelligence et à l'activité, que manifeste à un moindre degré toute vie individuelle. Les lois sociologiques comprennent donc en définitive l'ensemble des phénomènes élémentaires communs à tous les cas humains et qui se réduisent finalement aux manifestations de ces trois grands attributs.

Or, le sentiment ne fournissant que des impulsions intérieures, comme nous l'avons remarqué déjà, et ne donnant jamais lieu, comme l'intelligence ou l'activité, à des produits extérieurs susceptibles de s'accumuler et de servir de point de départ à de nouveaux résultats (d'où succession, évolution et progrès), il s'ensuit qu'il n'a pas ou que du moins nous ne pouvons connaître la loi propre de sa progression. Nous n'avons, quant au développement de la sociabilité, qu'une *loi résultante*, indirecte, consistant dans les variations qu'elle présente, d'après la réaction qu'exercent sur elle les progrès de l'intelligence et de l'activité. Le sentiment devait donc encore être écarté de la recherche des lois sociales, où l'investigation restait finalement limitée aux deux derniers éléments.

Mais il fallait de plus que la découverte de la loi mentale précédât celle de la loi pratique, puisque l'intelligence a plus d'importance dans la vie publique que dans la vie privée, où le sentiment domine ; et que pour agir collectivement, il faut avant tout s'entendre, l'esprit déterminant le mode d'activité qui doit prévaloir dans une situation que lui seul peut apprécier.

Enfin, cette recherche, pour rester posititive et devenir efficace, devait s'exercer sur les résultats extérieurs accumulés par le mouvement intellectuel et n'y considérer que la succession des opinions, d'après les constructions qu'elles ont produites, dans ce qui est commun à tous les cas sociaux, comme à tous les sujets auxquels puisse s'appliquer notre esprit. C'est seulement à ce degré d'abs-

traction et de généralité que l'on pouvait effectuer la découverte fondamentale de la loi d'évolution de l'intelligence humaine.

Telle fut la marche difficile, nouvelle, pleinement scientifique et nullement empirique suivie par Auguste Comte, et qui lui permit de saisir enfin le fait élémentaire, permanent et universel qui constitue la loi de l'évolution mentale. Or un tel fait ne peut s'observer qu'en contemplant un état social assez avancé pour manifester tous les caractères de cette succession ; à plus forte raison ne pouvait-on le découvrir en observant l'individu au lieu de l'espèce. C'est donc inductivement, et par la contemplation de l'ensemble de tous les produits de l'esprit humain, dans un temps et dans un espace suffisant, que le génie positif put s'élever à cette grande découverte sans qu'il fût aucunement possible de procéder autrement. Toutefois, une telle loi résultant de la nature même de notre intelligence, aurait pu se trouver déductivement, si sa découverte n'avait dû précéder celle des diverses lois logiques ajoutées finalement par Auguste Comte à la conception fondamentale d'Aristote, et servir de base par conséquent à une théorie systématique de la nature humaine, à la fois affective, intellectuelle et active. C'est pourquoi la faculté d'arriver aujourd'hui, déductivement et en s'appuyant sur la constitution élémentaire de notre esprit, à l'institution et à la vérification de cette même loi d'évolution, en fournit une nouvelle et précieuse confirmation.

Des considérations aussi fortes s'appliquant à la loi d'évolution de l'activité humaine, on ne saurait nier qu'Auguste Comte n'ait établi, pour les trois attributs fondamentaux de l'existence sociale (l'intelligence, l'activité et le sentiment), les lois abstraites qui la régissent ; que ces lois ne s'appliquent également aux mêmes éléments de la vie individuelle ; qu'elles ne comprennent par conséquent tous les cas humains, personnels et sociaux ; qu'elles n'expli-

quent toutes les situations privées et publiques, toutes les civilisations, le passé, le présent, l'avenir, en un mot, l'existence humaine tout entière. Elles sont donc assez générales pour embrasser tous les cas, sans pouvoir jamais rentrer dans aucun d'eux.

Mais puisqu'il n'y a d'accessible pour nous que les lois abstraites, qui établissent les relations constantes de succession qu'affectent entre eux des phénomènes de même nature (ceux, par exemple, de végétalité, d'animalité, d'entendement, d'activité, etc., respectivement considérés); puisque les besoins, le moral, le beau, la science, qui représentent des facultés et des produits, sont des objets tout à fait hétérogènes, la théorie *des quatre âges*, qui fait simultanément concourir ces différents termes à la formation d'une loi unique de civilisation, au lieu de les considérer isolément pour en tirer les lois abstraites correspondantes dont la combinaison peut seule expliquer l'existence sociale (à condition encore que chaque terme élémentaire soit bien choisi), cette théorie, dis-je, ne peut représenter une succession abstraite, homogène et systématique, une véritable loi. Une telle impossibilité est d'ailleurs indiquée par la contradiction du langage lui-même, puisque, présentée par son auteur comme une loi rationnelle ou mentale, la théorie en question embrasse des considérations tout à fait étrangères à l'esprit, comme le sont les besoins et le sentiment. Il ne peut donc y avoir dans le rapprochement illogique qu'a fait M. Littré de ces termes incompatibles, aucune loi scientifique proprement dite, mais un simple aperçu littéraire, qui reproduit d'une manière beaucoup trop imparfaite, cette pensée d'Auguste Comte : le développement de nos besoins matériels précède nécessairement l'état social, dans lequel seul peuvent se développer suffisamment nos hautes facultés intellectuelles, morales et pratiques, suivant leurs lois particulières.

Par conséquent aussi, la loi abstraite de l'évolution men-

tale découverte par Auguste Comte, ne saurait rentrer dans l'aperçu de M. Littré. Nos conceptions, en effet, qu'on les considère dans leur ensemble ou dans leur détail, n'ont point passé par l'âge des besoins, du moral, et du beau, comme le pense cet écrivain : théologique, métaphysique ou positive, la philosophie (la foi) a toujours eu pour objet l'explication de l'univers et de l'homme; elle a toujours consisté dans une recherche purement intellectuelle, profondément distincte de la satisfaction de nos besoins, comme de l'exercice de nos affections et de nos aptitudes esthétiques. De même, pour aucune science (mathématique, astronomie, physique, chimie, etc.), il n'y a eu un âge des besoins, du moral, ou du beau, par la raison qu'il ne peut exister aucune homogénéité entre un besoin et une pensée, entre une inspiration morale ou esthétique et une construction scientifique.

Évidemment M. Littré s'est mépris dans l'institution du problème qu'il a voulu, sans plus de succès que de raison, reprendre à nouveau. Oubliant ou ignorant le principe fondamental, essentiel, de toute philosophie positive, la distinction nécessaire entre le concret et l'abstrait; méconnaissant l'irrationalité de l'étude théorique des êtres; au lieu de méditer sur les phénomènes élémentaires de l'existence sociale, il s'est mis à la recherche d'une loi concrète de la civilisation, non-seulement de tel ou tel peuple, mais de l'espèce humaine tout entière. De plus, au lieu de poursuivre cette loi dans la série historique, il a voulu la déduire de l'analyse mentale de l'individu (1). Or une telle marche est pleinement opposée à la méthode positive,

(1) Les résultats de cette analyse étant autres, nécessairement, pour M. Littré, que pour Auguste Comte, il est au moins singulier que cet écrivain n'ait point songé à les publier; car toute sa réforme devant reposer sur une telle base, il eût été à propos de faire connaître cette nouvelle théorie de l'âme humaine.

puisque, la loi étant la même pour la société que pour l'individu, les cas sociaux sont beaucoup plus prononcés, et par conséquent plus faciles à saisir, que les cas individuels. Il ne faut donc pas s'étonner des conséquences singulières auxquelles M. Littré est parvenu.

Le fétichisme et la théocratie ont ébauché, institué même, simultanément, l'industrie, l'art, la science, la politique, la morale, la religion, et déposé dans le domaine social tous les germes essentiels que l'évolution ultérieure devait féconder, pour les rendre propres à constituer l'état final de la civilisation humaine. Les grandes phases historiques qui suivirent ce début, nécessairement préparatoires et transitoires, en conservant le fonds commun, développèrent chacune un des éléments fondamentaux de l'existence normale. C'est ainsi que l'élaboration grecque, principalement intellectuelle, mais *tout à la fois esthétique, philosophique et scientifique*, fournit un résultat mental aussi essentiel que brillant. C'est ainsi que l'incorporation romaine, sans délaisser les autres aspects de la vie collective (l'industrie, la religion, la philosophie, la poésie, la science), développa d'une manière si prépondérante l'activité sociale; c'est ainsi encore que l'initiation catholico-féodale compléta cette préparation partielle, par la culture directe du sentiment. Après quoi, la phase moderne effectua le double mouvement de décomposition du régime ancien et de recomposition du régime nouveau, qui devait permettre l'avénement de l'état final de l'Humanité, où tous les éléments organiques développés pendant les âges préparatoires seront combinés, sans en exclure aucun, pour assurer sa constitution définitive et sa complète activité. Mais, dans un tel mouvement, jamais la satisfaction des besoins, qui n'est pas moins pressante aujourd'hui que par le passé et qui rentre dans l'étude biologique plutôt que dans l'appréciation sociale, n'a pu caractériser aucune époque véritablement historique. Jamais, chez aucun peuple, le beau n'a

constitué une préoccupation unique, une évolution exclusive. Nulle part, et dans aucun temps, l'âge de la religion n'a cessé; nulle part le développement systématique ou prépondérant du moral ne précéda celui de l'intelligence; dans le cas le plus décisif surtout, celui du noyau européen, où la culture affective, propre au moyen âge, suivit, au lieu de le devancer, le développement intellectuel et social de l'antiquité. Enfin, on ne saurait justement considérer la science comme fournissant la caractéristique de l'âge moderne, l'apanage exclusif de la civilisation à venir. Ébauchée par le fétichisme et la théocratie, admirablement développée par l'initiation grecque, cultivée à Rome, transmise par le moyen âge aux temps modernes qui la constituèrent et la systématisèrent définitivement, elle se trouve finalement incorporée par le positivisme (et comme simple élément) au système universel de la sociabilité normale. Elle sert de base à la philosophie qui constitue la foi nouvelle, mais elle ne détruit aucunement son aptitude esthétique ni sa nature religieuse. Non-seulement elle fournit à la grande synthèse son caractère positif, sa puissance de ralliement, mais elle offre à la culture poétique un champ immense d'idéalisation, et vient s'associer à l'art et se soumettre à la morale pour procurer à la religion une réalité, une force, un charme et une sainteté qu'elle n'atteignit jamais. Au lieu de reléguer dans le passé cet âge de la religion, du moral et du beau, au lieu de le restreindre à l'enfance de l'Humanité, loin de proclamer la déchéance de l'esprit religieux et de le déclarer incompatible avec l'esprit scientifique, la foi positive enseigne, au contraire, que son plus complet développement est réservé à l'avenir, et que l'homme comme la société, deviennent de plus en plus religieux, c'est-à-dire sympathiques, synthétiques et synergiques (1). Le jugement opposé, inspiré

(1) Il est essentiel d'avoir toujours présent à l'esprit, ici plus qu'ailleurs,

par l'orgueil révolutionnaire et par la sécheresse académique, peut rester l'opinion de quelques natures sceptiques, de quelques âmes étroites et refroidies, mais il n'est point l'expression du vrai, et ne prévaudra jamais dans la croyance générale, ni dans l'adhésion populaire.

La théorie de M. Littré n'explique donc réellement ni le passé, ni le présent, ni l'avenir de l'Humanité; elle ne s'appuie pas sur un fait universel, permanent, incontestable, coordonnant d'une manière naturelle tous les événements de l'histoire; elle n'explique pas davantage la vie individuelle, qui résulte de l'accord simultané du sentiment ou du moral, de l'intelligence et de l'activité, subordonnés à des besoins continus, mais nullement de l'exercice successif, suivant des phases distinctes, des besoins, du sentiment, de l'intelligence et de l'activité qui constituent la nature physique et morale de l'homme. La loi des quatre âges n'est donc pas plus admissible pour l'individu que pour la société.

Or cette prétendue théorie, déjà injustifiable si on l'examine du point de vue philosophique ou général, n'est pas mieux assurée lorsqu'on la considère dans ses détails, et surtout dans les motifs spéciaux qui l'ont inspirée.

D'abord la loi d'Auguste Comte consiste, comme toutes les lois scientifiques, dans une relation abstraite obtenue par induction, et résulte de l'observation d'un rapport fixe, constaté entre des phénomènes présentés par l'existence universelle comme dépendant l'un de l'autre. A ce titre elle est aussi rationnelle que celles de Képler, de Galilée, de Newton, de Mariotte, de Bichat, etc. Rien ne justifie donc l'espèce de défaveur métaphysique que tend à jeter sur elle M. Littré, en la traitant d'empirique. L'expression est d'autant moins propre, et le commentaire ostéologique qu'en

---

la distinction fondamentale que la synthèse positive établit entre la religion proprement dite et la théologie.

donne M. Littré est d'autant moins heureux, que la découverte de la loi d'évolution intellectuelle ayant été faite d'après un travail d'abstraction très-prolongé, et non par observation directe, a nécessité des méditations profondes, de très-grands efforts de raisonnement, une concentration rationnelle considérable, un véritable génie en un mot. Il n'est donc point exact de la présenter comme un fait de pure observation empirique, ni comme un aperçu résulté en quelque sorte d'un heureux hasard. Mais il y a plus : Auguste Comte ayant établi plus tard, dans la *Politique positive*, que le progrès n'est que le développement de l'ordre, et qu'à ce titre les lois dynamiques de la sociologie sont subordonnées à ses lois statiques, a, en même temps, rendu déductive la conception de ces lois, qui n'avaient pu être primitivement obtenues que par induction. Il les a donc établies rationnellement, comme une conséquence nécessaire des lois de l'existence sociale, et comme lois propres de l'entendement. M. Littré n'aurait pas dû ignorer, ou omettre, ce progrès important (1).

Il est encore moins vrai de dire, comme l'a fait cet écrivain, qu'il n'y a aucune concordance entre l'analyse mentale dont Auguste Comte a emprunté les bases à Gall, et la loi empirique d'évolution intellectuelle qu'il a découverte en sociologie. D'abord, l'auteur de la *Philosophie positive* n'a aucunement emprunté à Gall les bases de son analyse mentale : au contraire, il a toujours et justement signalé la construction de ce philosophe comme étant surtout défectueuse en ce qui concerne l'analyse intellectuelle. Aussi, la théorie qu'il a donnée lui-même des facultés de l'esprit ne résulte point, comme celle de Gall, de l'observation directe et biologique en quelque sorte de l'individu, mais de l'ana-

(1) Voir le *Système de politique positive*, tome III, Préambule général, et ch. 1er.

lyse des produits de l'intelligence humaine dans tous les temps, dans tous les lieux, et sur tous les sujets qui lui sont accessibles. Il y a donc une différence fondamentale entre la marche suivie par Auguste Comte et celle adoptée par son illustre prédécesseur. D'ailleurs celui-ci ne cherche à déterminer que des fonctions et des organes, tandis que le premier s'applique surtout à découvrir les lois de l'existence intellectuelle. Aussi la différence est grande entre leurs résultats respectifs : comme on peut s'en convaincre en comparant, en ce qui concerne les facultés de l'esprit surtout, le tableau cérébral fourni par Auguste Comte et celui qui résume l'analyse de Gall.

Enfin, il y a une concordance si parfaite entre la loi sociologique de l'évolution mentale et les lois logiques individuelles, que la première peut se déduire de la principale loi statique de l'entendement ou de sa disposition fondamentale à faire toujours l'hypothèse la plus simple compatible avec l'ensemble des renseignements obtenus, et qu'elle figure, à ce titre, parmi les lois de l'intelligence humaine. Partout Auguste Comte signale, pour le sentiment, l'esprit et l'activité, cette identité fondamentale, l'évolution sociale résultant de la constitution individuelle, et reproduisant toujours, sauf des différences d'intensité, la marche spontanée présentée par l'individu. Cette vérité essentielle est établie, rappelée, dans tous ses ouvrages, et l'on a droit de s'étonner, au moins, de rencontrer sous la plume de M. Littré des inexactitudes aussi étranges, aussi inexplicables que celles que nous venons de relever, et qui ne sont malheureusement point les seules infidélités que présentent les *Paroles de philosophie positive.* Comment lire sans surprise, par exemple, l'énumération des quelques idées dérivées qu'il croit avoir *ajoutées* au fonds trouvé chez Auguste Comte? A cet égard, on ne peut lui reconnaître en propre que sa théorie des quatres âges historiques, qui ne dérive point, assurément, de la méthode ou de la doctrine positive, et qui

établit, au contraire, le divorce complet de son auteur avec cette grande philosophie.

Mais, si la démarche de M. Littré n'est, intellectuellement, qu'une illusion académique, elle offre plus de gravité quand on la considère du point de vue social. Le positivisme, qu'elle attaque par sa base, n'est pas, en effet, la fantaisie d'un moment, un hochet philosophique inventé pour la distraction de quelques curieux littéraires. C'est une doctrine sociale qui aspire à un grand but, c'est une foi universelle qui commence une entière et bien urgente rénovation, et qui, de plus en plus, doit fournir le fil conducteur de la politique contemporaine pour devenir l'agent de sa régénération. Il y a donc une inconvenance réelle (outre l'irrationalité du fait), une légèreté bien coupable, à vouloir infirmer ainsi, sans motif social, un système aussi respectable; à appeler le doute sur ses principes les plus fondamentaux, à condamner dans une brochure de quelques pages, *sans fournir aucune preuve*, aucun développement, sans énoncer aucun fait, une doctrine appuyée sur tant de travaux, de démonstrations et de découvertes, et sur laquelle repose à cette heure tout l'avenir de l'Humanité !

Du reste, nous sommes forcé d'ajouter que les circonstances au milieu desquelles s'est produite l'attaque de M. Littré, lui donnent un caractère encore plus déplorable. On sait comment et jusqu'à quel point il devint contraire au fondateur de la religion démontrée, et que, de plus en plus, il voulut témoigner contre lui. Les encouragements ne manquèrent pas pour l'enhardir dans cette voie : les faux positivistes qui le suivirent quand il quitta la société fondée par Auguste Comte, les académiciens (métaphysiciens ou savants), les littérateurs et les révolutionnaires l'y provoquèrent à l'envie. Tous d'exalter son mérite et d'en venir à des flagorneries si étranges, qu'au dire d'une presse à la vérité aussi peu désintéressée que compétente

dans cette question, la France compterait peu d'hommes comme M. Littré ; que la révolution n'en aurait guère à lui comparer ; qu'enfin il serait, par le génie et le caractère, infiniment au-dessus de son prétendu maître, celui *qui a si prodigieusement accru la philosophie positive*, et dont le nom signifie tout ensemble : intelligence de premier ordre, savoir infini, suprême moralité !

Pour déjouer cette intrigue coupable, il eût été honorable à M. Littré de réduire, par une courte et modeste déclaration, des exagérations aussi évidentes ; de reconnaître qu'il est plutôt érudit que savant, puisqu'il n'a fait aucune découverte ni coordination scientifique ; plutôt écrivain que philosophe, puisqu'il n'a produit aucune théorie réelle sur le monde et sur l'homme, puisqu'il n'a fourni que de simples travaux littéraires (traductions, préfaces, notes et commentaires, articles de journaux et de revues, etc., mais pas un seul ouvrage important, pas une seule pensée originale) ; qu'enfin, au lieu d'accroître prodigieusement la philosophie positive, il n'en a jamais accepté momentanément que quelques aperçus généraux, pour s'y montrer bientôt radicalement hostile.

Mais loin de là : M. Littré s'est gardé de troubler le zèle de ses panégyristes ; il a laissé brûler devant ses autels un encens mérité par une autre gloire ; enfin, il est descendu dans la voie que l'esprit de parti lui traçait et dans laquelle sa haine personnelle pour le fondateur du positivisme le poussait depuis longtemps. Sa circulaire du 1er décembre 1857 affecte un ton jusqu'alors inusité et qu'il n'eût certainement osé prendre du vivant d'Auguste Comte : elle parle des *lacunes* de la philosophie positive ; pense que ce serait une illusion de croire qu'il ne reste plus qu'à prêcher une sorte de foi, et qu'il y a lieu de *mettre au courant* cette doctrine, là où elle n'y est pas, de la *rectifier où elle pèche*. Puis M. Littré fait un nouveau pas : amené à reconnaître qu'en effet M. Comte fut atteint,

en 1826, d'un accès d'aliénation mentale dont il guérit, *il ne voudrait cependant pas nier absolument que, sur les derniers temps de sa vie, ce penseur n'ait éprouvé quelques-uns des inconvénients inhérents au régime mystique auquel il s'était soumis* (1). Plus tard, cette première insinuation publique se trouve corroborée : M. Littré distingue assez perfidement les deux moitiés de la vie de son ancien maître, surtout les grandes compositions qui les caractérisent respectivement, la *Philosophie* et la *Politique positives*. Il accorde encore à la première son approbation, mais il couvre la seconde d'un silence injurieux. Il se contente de noter en passant, et sans descendre aux preuves, qu'Auguste Comte a manqué la déduction sociale que préparait sa fondation philosophique, et qui reste le travail des générations à venir. En même temps il laisse le journalisme répéter sur tous les tons qu'en prenant à la philosophie positive ce qu'elle a de bon, il avait eu le rare mérite d'éviter les illusions et la chute de son application sociale. Enfin, M. Littré fait savoir *qu'il prend en héritage* cette philosophie positive malgré ses lacunes et ses imperfections, et passant aux rectifications promises, il exhibe sa théorie des *quatre âges* qui commence *pour lui* le remaniement, c'est-à-dire une tentative de dispersion de l'œuvre d'Auguste Comte. Après quoi, venant au moment présent, aux délibérations et aux œuvres, et prenant sa plus haute initiative, son plus vaste essor, il annonce que l'action régénératrice doit se borner désormais à se tenir aussi près que possible de l'esprit moderne pour profiter de ses inclinations, pour le conseiller dans ses épreuves, pour l'éclairer sur la vraie signification de ce qu'il veut et de ce qu'il fait.

Voilà comment le seul homme qui ait eu jusqu'ici, parmi les vulgarisateurs du positivisme, pouvoir de publicité, en-

(1) *Journal des Débats*, numéro du 29 décembre 1857.

tend rendre compte à ses contemporains de la nature de cette doctrine, de la marche qu'elle a suivie, des efforts qu'ont produits ses véritables adhérents, et des résultats qu'ils ont obtenus!.....

Certes, Auguste Comte n'avait pas lui-même entrevu jusqu'où pourrait s'étendre une telle défection, lorsqu'il l'appréciait, il y a plus de trois ans, dans une addition de son testament, et qu'il en signalait le principal danger.

M. Littré n'est donc pas et ne fut à aucune époque le représentant du positivisme : jamais cette religion ne toucha son cœur, n'éclaira son esprit ; et son action définitive fut telle, que la première réparation qui doive être faite par l'opinion publique au nouveau culte, est de ne plus considérer un tel adversaire comme son principal patron, de tenir pour apocryphe le prétendu positivisme qu'il enseigne, et de renier, sous ce nom, la soi-disant école qu'il semble diriger; car il serait à la fois trop injuste et trop dangereux de confondre ainsi la religion positive avec les derniers efforts de l'esprit négatif, qui ne lui emprunte passagèrement quelques armes que pour recommencer la guerre de l'incrédulité.

Il n'y a qu'un positivisme : c'est la religion de l'Humanité! Et ceux-là seuls sont positivistes ou près de l'être, qui acceptent tous ses dogmes et cherchent sincèrement à les appliquer. Il est donc juste que le public cesse de se méprendre aussi gravement à cet égard ; il est urgent qu'il cesse, en dépit du journalisme, de regarder comme les représentants légitimes de notre doctrine quelques partisans inconséquents du régime académique et parlementaire. Il faut qu'il sache que des prolétaires, des patriciens et des bourgeois ont embrassé la foi nouvelle ; que des femmes, des enfants et des hommes la pratiquent réellement; qu'elle a son siége, son culte, son sacerdoce; qu'elle eut un saint pour fondateur et qu'elle aura, s'il le faut, ses confesseurs et ses martyrs!.....

III

Ceux qui s'attachèrent à Auguste Comte pendant sa vie, et qui sauvegardèrent autant qu'ils purent son existence matérielle ruinée par la persécution académique et compromise par la défection révolutionnaire, se retrouvèrent après sa mort pour assurer ses dernières volontés et continuer son œuvre. Le groupe de disciples qu'il avait choisis pour exécuter son testament, et qui avait à sa tête un président aussi digne que capable, surgissait naturellement pour entreprendre cette double tâche.

L'exécution du testament ne présentait, on le sait, d'autre difficulté capitale que le mauvais vouloir de la seule personne qui pût y apporter obstacle, et qui fit, en effet, tout ce qui dépendait d'elle pour l'entraver.

Après avoir assuré la sépulture d'Auguste Comte et satisfait à toutes les obligations funéraires (soin que personne ne vint lui disputer), l'exécution testamentaire poursuivit l'accomplissement de son mandat : elle s'assura de la jouissance du domicile sacerdotal et se prépara au payement des dettes, ainsi qu'à l'acquittement des annuités qui lui incombaient; enfin, dès que la vente de l'héritage d'Auguste Comte fut annoncée, elle en décida le rachat. C'est alors que se manifesta, par des sacrifices au moins honorables, la sincérité des adhésions positivistes. En France, en Angleterre, en Hollande, des subsides furent spontanément rassemblés et adressés au président de l'exécution testamentaire, ce qui lui permit d'intervenir avec efficacité (1).

---

(1) Parmi ces généreux coopérateurs, je dois rappeler notre excellent con-

La presque totalité des objets composant la succession fut recouvrée et rétablie dans l'appartement consacré; ce qui reconstitua le siége matériel du positivisme, désormais confié, suivant le vœu du fondateur, à la garde de sa fille adoptive. Enfin, la cérémonie commémorative indiquée par le testament eut lieu le troisième dimanche après la mort d'Auguste Comte (1), et sa tombe fut érigée à l'endroit et suivant le mode qu'il avait prescrits. Ses disciples remplirent donc ses dernières volontés autant que le permirent les circonstances difficiles où ils se trouvaient (2).

Quant à la continuation de l'œuvre, elle présentait des difficultés plus graves encore : le premier Grand-Prêtre de la religion universelle n'ayant choisi, ni par conséquent désigné, aucun successeur immédiat, s'il était impossible de laisser une vacance dans la direction spirituelle de

---

frère et ami le docteur Cousin qui, des premiers, offrit ses ressources disponibles.

René Cousin, qu'une mort subite a enlevé, depuis, à l'affection de sa famille et de ses amis, le 31 décembre 1858, était venu au positivisme par une voie bien touchante, celle des tendres sentiments. Dans le deuil profond que lui laissait la mort d'une épouse ardemment aimée, il eut notion du culte si noble et si consolant que la religion positive indique à tous ceux qui ne peuvent et ne veulent oublier. Il écrivit à Auguste Comte pour avoir des explications sur ce culte intime, qu'il institua aussitôt envers celle qu'il pleurait. C'est ainsi qu'il devint positiviste, et qu'il le resta jusqu'à la mort. Le docteur Cousin demeura veuf pendant huit années; il respecta scrupuleusement toutes les obligations de ce noble état, et fut toujours fidèle à la mémoire de sa compagne. Il exerçait avec modestie et dévouement, dans un village de la Brie, le sacerdoce médical, et reçut sur sa tombe la plus douce récompense que puisse obtenir un homme de bien : l'expression des regrets de toute une population attendrie, par l'intermédiaire spontané d'un de ces prolétaires qu'il aimait tant à secourir.

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 20.

(2) C'est surtout au zèle et à la sagesse de M. Lafitte qu'est due l'exécution du testament. M. Lonchampt présida aux soins de l'inhumation, et M. Audiffrent, à qui nous devons en outre la pensée du *Conseil positiviste*, obtint la concession du logement. On ne doit pas oublier enfin que la possibilité d'agir fut assurée par le dévouement de nos principaux patrons temporels.

l'Église naissante, il n'était pas sans danger de pourvoir à sa restauration. La nécessité suggéra le meilleur parti : les positivistes désignés par Auguste Comte dans son testament, comme devant se préparer aux fonctions sacerdotales, se constituèrent en *conseil*, et décidèrent que le président de cette réunion prendrait, à titre provisoire, la direction du positivisme. Du reste, le provisoire ne devait porter que sur la personne du fonctionnaire, mais nullement sur la valeur des actes accomplis. M. Pierre Lafitte, déjà président perpétuel des exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte, et désigné par lui comme approchant le plus de la préparation sacerdotale, fut naturellement appelé par ses confrères à l'occupation de ce poste difficile, qu'il sut accepter avec dévouement. En même temps, notre éminent confrère, M. Fabien Magnin, inaugurait la présidence temporelle que lui conférait le testament. La direction positiviste se trouvait donc suffisamment reconstituée.

Le nouveau chef spirituel eut d'abord à s'occuper du ralliement que pouvait compromettre la mort de son illustre prédécesseur. Il l'obtint, d'après la fermeté du plus grand nombre des adhésions, par suite des efforts communs que nécessita la restauration du siége religieux, par la continuation des *circulaires annuelles*, enfin par son ascendant personnel et par l'assistance dévouée et la noble subordination volontaire de M. Richard Congreve, l'un des membres britanniques du Conseil positiviste et le principal représentant de la nouvelle religion en Angleterre. Ce n'est qu'après avoir satisfait aux nécessités les plus urgentes du moment que M. Lafitte put régulièrement aborder l'exercice de l'office sacerdotal. Alors le culte, jusqu'ici limité aux consécrations domestiques, s'agrandit en ébauchant les célébrations sociales réservées à l'avenir. Deux fêtes, qui pourront recevoir quelques modifications ultérieures, mais qui se perpétueront assurément dans le temps, comme elles s'étendront dans l'espace, furent instituées par le

nouveau directeur pour célébrer respectivement la naissance et la mort du fondateur de la religion universelle. Ces solennités touchantes, en rappelant chaque année les vrais croyants au berceau de leur foi, ravivent leurs souvenirs, rapprochent leurs cœurs, élèvent leurs âmes et systématisent, dans un cas profondément senti, la disposition croissante que témoignent de plus en plus les Occidentaux émancipés pour le culte des grands serviteurs de l'Humanité.

En même temps, la pratique du culte privé se maintenait par l'administration d'un des sacrements les plus importants, celui de la *destination sociale*. Tandis que s'organisait la continuité sacerdotale, une noble ébauche du patriciat avait surgi : un de nos plus éminents confrères pouvait enfin aborder le problème agricole sur une échelle digne de lui. Après avoir lutté longtemps contre un sol avare, avec des forces insuffisantes et dans des conditions trop défectueuses, M. Auguste Hadery se voyait près de succomber et de renoncer à la tâche importante qu'il avait entreprise, quand il fut secouru par une intervention magnanime. Un jeune positiviste anglais dont je regrette profondément de ne pouvoir signaler le nom à l'admiration publique, avait su apprécier la valeur de notre confrère et comprendre la haute opportunité de son entreprise; il lui offrit généreusement les capitaux nécessaires pour la continuer, ou plutôt pour la reprendre sur des bases plus larges et plus convenables. Une somme de 250,000 francs fut volontairement consacrée par lui, à titre de *don social*, pour former le nouvel établissement agricole de M. Hadery. Nous croyons devoir insister sur le double caractère politique et religieux de cet acte. D'abord il réalise, à un premier et très remarquable degré, la prévision d'Auguste Comte sur l'institution spontanée de riches artificiels, comme moyen de fournir des chefs industriels régénérés, c'est-à-dire acceptant des obligations sociales, et

comme un procédé parfaitement normal pour recruter à l'origine le patriciat positiviste. Ensuite elle prouve la puissance des convictions déterminées par la nouvelle foi, qui peut inspirer déjà de pareils actes de dévouement, dans une classe que l'on regarde injustement comme nécessairement dépourvue de sentiments sociaux. Mais l'entreprise de M. Hadery étant de son côté une tentative toute civique, accomplie jusqu'ici dans des conditions inouïes et avec une abnégation personnelle véritablement trop absolue, l'intervention que nous venons de signaler surgissait, on peut le dire, envers un cas tout à fait exceptionnel. C'est cette initiative spontanée que la religion positive a dû consacrer, afin de lui assurer son véritable caractère, toute sa grandeur et toute sa portée.

Le 25 Guttemberg 71 (6 septembre 1859), le lendemain de la célébration annuelle instituée pour la mort d'Auguste Comte, devant les positivistes occidentaux réunis au siége de leur foi, le ministre actuel du culte de l'Humanité a conféré à M. Hadery, propriétaire-cultivateur, le sacrement social de la *destination* (1). Cette noble investiture fut précédée d'une longue exposition des principes de la nouvelle économie politique, ou de l'organisation réelle de l'industrie moderne. Et après avoir rappelé les devoirs réciproques des entrepreneurs et des travailleurs, des chefs industriels, des riches ou nouveaux patriciens, et des prolétaires ou nouveaux citoyens, entre eux et envers la société, leurs obligations communes envers l'Humanité, le représentant du sacerdoce positif proposa au nouveau chef industriel les conditions essentielles de tout engagement de ce genre :

Vous reconnaissez, lui dit-il, que la richesse, sociale

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 25, la 12e *circulaire annuelle* du directeur du positivisme.

Le sacrement de la destination a été de nouveau conféré cette année, le 25 Guttemberg 72 (6 septembre 1860), à Paris, à un positiviste anglais.

dans sa source et dans sa destination, doit néanmoins recevoir une appropriation personnelle qui lui assure son entière efficacité reproductrice, et qui permette la digne indépendance du fonctionnaire chargé d'en diriger l'emploi pour le service de l'Humanité?

Vous promettez de ne prélever qu'avec une sage économie ce qui est nécessaire à votre entretien personnel, de manière à employer surtout le revenu de votre capital à l'amélioration des agents du travail et au perfectionnement des instruments?

Vous promettez d'instituer, autant que possible, une digne hérédité sociocratique du capital que vous allez administrer au nom de l'Humanité?

C'est après avoir juré solennellement adhésion et fidélité à ces trois points fondamentaux de toute fonction industrielle que M. Auguste Hadery fut consacré, à titre de fonctionnaire-propriétaire, comme chef agricole, dans la 4e classe du patriciat positiviste.

En même temps que le culte, l'enseignement se trouvait abordé. Le 15 Bichat 70 (17 décembre 1858), M. Lafitte inaugurait quant à lui cette grande fonction sacerdotale. Il reprenait *le Cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité*, professé jadis avec tant de grandeur par le fondateur du positivisme. Cette longue prédication hebdomadaire exposant d'abord les lois fondamentales de l'existence sociale au point de vue de sa constitution et de son évolution, fournit ensuite leur vérification d'après l'examen de la série historique, depuis son origine fétichique jusqu'à la dernière crise révolutionnaire, pour en déduire finalement les principes de la réorganisation moderne (1).

---

(1) Pour donner une idée exacte du cours de M. Lafitte nous en avons reproduit le programme dans nos *Pièces justificatives*, n° 26.

Ce cours a été renouvelé cette année (1859-1860), et le *Discours d'ouverture* qui en indique le but, la destination et le plan, a été imprimé en 1859

On comprend l'importance et la difficulté d'un tel enseignement, et quelle épreuve anxieuse il constituait. C'est donc avec bonheur que nous consignons ici la manière éminente suivant laquelle il fut accompli. Pour posséder pleinement l'ensemble scientifique et logique sur lequel repose une semblable exposition, son esprit général et les connaissances spéciales qu'elle exige ; pour présenter avec méthode et exactitude les lois les plus abstraites et les faits les plus complexes ; pour parler avec une égale autorité sur la poésie, la science, la philosophie, la religion et la politique, il fallait une instruction universelle, un esprit droit et puissant. Or, le civique dévouement avec lequel le nouveau directeur s'est consacré à sa fonction publique, au détriment de ses intérêts privés, le zèle et la sagesse qu'il apporta dans les affaires dont il était chargé, la profonde pureté de sa vie intime nous avaient depuis longtemps appris tout ce qu'on pouvait attendre de lui au point de vue moral. Mais il faut le reconnaître, sa première prédication philosophique fut une brillante révélation. Dès lors on ne pouvait douter qu'il ne remplît les difficiles conditions imposées au prêtre de l'Humanité : le génie abstrait, l'instruction encyclopédique, l'aptitude esthétique, l'énergie, la moralité.

En Angleterre, un autre organe du nouveau pouvoir spirituel, M. Richard Congreve, autrefois membre distingué du clergé anglican, aujourd'hui l'un des apôtres les plus éminents et les plus dévoués de l'Église positive, publiait, en dépit du système d'hypocrisie qui pèse sur son pays, une remarquable traduction du *Catéchisme positiviste*. Puis exerçant le conseil avec autant de courage, dans une circonstance bien grave, et malgré l'entraînement unanime de l'opinion

---

(broch. in-8°, Paris, chez Dalmont et Dunod, quai des Augustins, 49). Le cours oral de M. Laffitte sera continué en 1860-1861, rue Mr-le-Prince, n° 10.

dévoyée par les meneurs parlementaires, il rappelait ses concitoyens à la pitié, à la justice, envers les malheureuses populations qu'une politique avide vouait à l'exploitation et au massacre (1). Dans la dernière grande crise industrielle qui agita le Royaume-Uni, avec autant de dévouement que de sagesse, il offrit aux prolétaires coalisés les conseils éclairés et sympathiques de la nouvelle religion (2). Enfin il réunit chaque année les positivistes anglais pour célébrer l'anniversaire de la grande naissance (3), et accomplit en 1860, dans un local qui appartient aux *sécularistes* de Londres, une exposition générale du positivisme.

En Amérique, un autre de nos frères que les épreuves de la maladie révolutionnaire et de l'adversité n'ont pu dérober au sacerdoce positiviste, M. Henry Edger, poursuit avec un dévouement héroïque, dans un milieu profondément anarchique, l'œuvre de la régénération sociale, et accomplit, avec l'autorisation spéciale du fondateur du positivisme, tous les actes essentiels de cette religion relatifs à la prédication et à la consécration. Chaque année aussi l'apôtre des États-Unis, entouré de ses premiers prosélytes, célèbre au delà de l'Océan la naissance et la mort d'Auguste Comte.

Récemment enfin, une noble tentative s'est produite au

---

(1) *India*, by Richard Congreve. John Chapman, 8, King William street, Strand, London, 1857. — Traduction française, à Paris, chez Dalmont et Dunod, libraires, quai des Augustins, 49.

Voir aussi aux *Pièces justificatives*, n° 27, la noble protestation de M. Congreve contre le Te Deum chanté à Londres en l'honneur de la soumission de l'Inde.

(2) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 28.

(3) A cette occasion, M. Congreve a fait les deux prédications suivantes : I. *The new Religion in its attitude towards the old;* II. *The propagation of the Religion of Humanity ;* dont la dernière a été traduite et insérée dans nos *Pièces justificatives*, n° 29.

centre occidental. L'action déréglée de l'Europe menaçant la plus vaste et la plus respectable civilisation spontanée qui se soit produite en dehors de la nôtre, la religion finale, par l'intermédiaire de son seul organe systématique, a dignement élevé la voix. Contrairement à tous les docteurs du libéralisme qui légitiment toujours par de tristes sophismes l'exploitation du faible par le fort, le directeur du positivisme a démontré que ces prétendus barbares méritent à tous égards nos sympathies et notre respect. Pour la première fois, depuis que l'Europe connaît ce vaste empire, il a exposé la nature réelle de son organisation politique, religieuse et sociale, le mystère de son existence et de sa constitution; il a fourni la théorie positive de cette immense civilisation, l'explication rationnelle de cette grande énigme historique. Puis faisant appel aux devoirs résultés, pour l'Occident moderne, de la grandeur même d'un tel peuple, il a formulé, d'après les considérations les plus fortes, la nécessité de l'abstention systématique qui doit caractériser à cet égard, comme dans tous les autres cas, la politique française, pour assurer d'une manière générale l'indépendance, le respect et même la protection des peuples moins avancés (1).

Or, de tous ces faits il résulte que l'action d'Auguste Comte ne s'est pas, comme on l'a dit, éteinte avec lui; que la continuité de son œuvre n'est point rompue; que le positivisme survit à son fondateur; qu'il n'a pas cessé de développer son véritable caractère intellectuel et social; qu'il n'est point un vain système scolastique, une simple utopie révolutionnaire, mais une grande et bienfaisante re-

---

(1) Cette exposition a été faite par M. Lafitte à son *Cours sur l'histoire générale de l'humanité*. Elle a été recueillie grâce à une intervention dévouée, et sera publiée prochainement sous ce titre : *Considérations générales sur l'ensemble de la civilisation chinoise et sur les relations de l'Occident avec la Chine*.

ligion! Son siége matériel est constitué, ses adhérents augmentent et se rallient des divers points de l'Occident; son subside, quoique trop insuffisant encore, se maintient et pourvoit aux plus urgentes nécessités (1); sa direction spirituelle agit; la corporation philosophique qui la représente se prépare, étudie, s'épure et enseigne; enfin son patriciat s'ébauche et procède à la réorganisation sociale.

Le positivisme aborde donc avec sagesse les deux grandes nécessités de la situation moderne : l'éducation et le travail; il poursuit avec recueillement l'œuvre d'une régénération décisive qui doit s'étendre de l'Occident au reste de la Terre.

---

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, n° 25 *bis*, le relevé général des souscriptions positivistes.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

Citations relatives à l'appréciation de H. de Saint-Simon.

§ Ier. *Préparation et capacité scientifiques de Saint-Simon.*

— « Le second ouvrage de Saint-Simon fut publié en 1808 sous le titre d'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, 2 vol. in-4°, tirés à cent exemplaires seulement. Cet ouvrage était suscité par le programme de travail que Napoléon assigna à l'Institut : « Rendez-moi compte, avait dit l'Empereur, des progrès de la science depuis 1789, de son état actuel, et dites-moi quels sont les moyens propres à les activer. » Question immense, qui donna lieu à de beaux mémoires publiés par les secrétaires de chacune des classes de l'Institut. Saint-Simon n'entreprit rien moins que de traiter à lui tout seul et à sa manière le sujet tout entier. Son ouvrage est une vaste ébauche, *une énorme bouleille à l'encre, dont la partie scientifique ne vaut rien :* il a lui-même déclaré plus tard qu'il avait renoncé à cette entreprise, parce que, dit-il, « je me suis aperçu que j'avais mal commencé l'exposition de mes idées, et que je n'étais pas encore mûr pour rédiger et contexturer l'ouvrage que j'avais conçu. » (*Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien; *Biographie de Saint-Simon*, p. 50.)

— « Si l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle* mérite, par la grandeur et la nouveauté des vues générales dont le principe s'y trouve déposé, de devenir l'objet des méditations de tout esprit philosophique, *il faut reconnaître que la question purement scientifique y est traitée avec une grande faiblesse;* Saint-Simon y critique les théories de l'École sans avoir *même pris au préalable le temps et le soin nécessaires pour se mettre au courant*

des sujets dont il entreprend la discussion; il relève, par exemple, chez Newton, une contradiction dans laquelle ce grand physicien n'est jamais tombé ; et dans le second volume, il hasarde une théorie cosmogonique qui contredit sur plusieurs points des vérités incontestables en mécanique. » (*Œuvres choisies de C.-H. de Saint-Simon*, précédées d'un essai sur sa doctrine, 3 volumes in-12; Bruxelles, 1859. Chez Fr. Van Meenen et Cᵉ, imprimeurs, rue de la Putterie, 33. Introduction, p. XXXVII et XXXVIII.)

— « Saint-Simon publia alors ses *Lettres au bureau des longitudes*, qui ne furent pas saisies davantage. Elles contenaient, en outre d'un examen plus approfondi de l'utilité d'un nouveau système scientifique, quelques observations sur l'importance en physique des idées du vide et du frottement. La critique, à cette époque, dédaignait toutes les idées générales, quelles qu'elles fussent, aussi ne chercha-t-elle point à approfondir l'idée capitale énoncée dans l'*Introduction* et dans les *Lettres au bureau des longitudes*, pour la faire accepter et passer dans le domaine public; elle s'en prit justement à ces observations particulières, que Saint-Simon du reste abandonna dans la suite, et qu'il ne produisait que comme hypothèses; car il pensait, lui aussi, que toutes les lois physiques, pour être reconnues vraies, ont besoin d'être vérifiées par le calcul, et il s'était abstenu de vérifier celles qu'il avait énoncées. C'était, de la part de la critique, bien mal comprendre son rôle, *car Saint-Simon n'a jamais prétendu faire de science proprement dite :* il visait à la philosophie des sciences, et doit être considéré comme un philosophe, non comme un savant ou comme un érudit. » (*Saint-Simon, sa vie et ses travaux*, par M. G. Hubard; suivi de fragments des plus célèbres écrits de Saint-Simon. Chez Guillaumin et Cᵉ, libraires, rue Richelieu, 14; Paris, 1857. 1 vol. in-12, p. 46 et 47.)

— « Aussitôt que j'eus rompu avec lui (M. de Redern), je conçus le projet de frayer une nouvelle carrière à l'intelligence humaine, la carrière *physico-politique*. Je conçus le projet de faire faire un pas général à la science, et *de rendre l'initiative à l'école française*. » (Saint-Simon, *Premier fragment sur sa vie écrite par lui-même* (1808); édition des *Œuvres de Saint-Simon*, par O. Rodrigues, p. XX.)

— « J'ai employé mon argent à acquérir de la science; grande chère, bon vin, beaucoup d'empressement vis-à-vis des professeurs, auxquels ma bourse était ouverte, me procurèrent toutes les facilités que je pouvais désirer. » (*Ibidem*, p. XXI.)

— « De retour de ces voyages, je me suis marié; j'ai usé du ma-

riage comme d'un moyen pour étudier les savants, chose qui me paraissait nécessaire pour l'exécution de mon entreprise; car, pour améliorer l'organisation du système scientifique, il ne suffit pas de bien connaître la situation de la connaissance humaine, il faut encore savoir l'effet que la culture de la science produit sur ceux qui s'y livrent..... » (*Ibidem*, p. XXIII.)

— « On voit que je n'ai rien négligé, rien épargné pour assurer le succès de mon entreprise scientifique; c'est après avoir terminé tous les travaux préparatoires dont je viens de rendre compte que j'ai pris la plume. »

« J'ai d'abord fait imprimer deux volumes ayant pour titre *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle. J'ai abandonné cette entreprise parce que je me suis aperçu que j'avais mal commencé l'exposition de mes idées. Cette expérience m'ayant prouvé que je n'étais pas encore mûr pour contexturer et rédiger l'ouvrage que j'avais conçu* (1), j'ai pris le parti de publier des lettres (2) où j'ai traité séparément les questions dont les solutions partielles sont les principes que j'emploierai à l'organisation du système scientifique. » (*Ibidem.*)

§ II. *Émancipation théologique de Saint-Simon.*

— « *C'est Dieu qui m'a parlé :* un homme aurait-il pu inventer une religion supérieure à toutes celles qui ont existé ? *Il faudrait supposer qu'aucune d'elles n'a été instituée par la Divinité :* Regardez comme le précepte est clair dans la religion qui m'a été révélée, voyez comme son exécution est assurée. . . . . »

« Je ne m'étendrai pas davantage à ce sujet : *tout homme qui croit à la révélation* sera nécessairement convaincu que Dieu seul a pu donner à l'Humanité le moyen de forcer chacun de ses membres à suivre le précepte de l'amour du prochain. » (Saint-Simon, *Troisième lettre d'un habitant de Genève à ses contemporains*, 1802.)

— « A l'époque la plus cruelle de la révolution, et pendant une nuit de ma détention au Luxembourg, *Charlemagne m'est apparu et m'a dit :* Depuis que le monde existe, aucune famille n'a joui de l'honneur de produire un héros et un philosophe de première

---

(1) C'est cet écrit que plusieurs des panégyristes actuels de Saint-Simon considèrent comme son œuvre fondamentale, tandis qu'il la regarde lui-même comme une tentative avortée. (Note du biographe.)

(2) Généralement désignées sous le titre de *Lettres au bureau des longitudes.* (*Id.*)

ligne. Cet honneur était réservé à ma maison. *Mon fils, tes succès, comme philosophe, égaleront ceux que j'ai obtenus comme militaire et comme politique*, et il a disparu. » (Saint-Simon, *Prospectus d'une nouvelle Encyclopédie*, 1810.)

— « Le conservateur. Croyez-vous en Dieu?

« Le novateur. Oui, je crois en Dieu.

« Le conservateur. Croyez-vous que la religion chrétienne ait une origine divine?

« Le novateur. Oui, je le crois. » (Saint-Simon, *Nouveau christianisme*, 1825.)

— « *Oui, je crois que le christianisme est une institution divine*, et je suis persuadé que Dieu accorde une protection spéciale à ceux qui font leurs efforts pour soumettre toutes les institutions humaines au principe fondamental de cette doctrine sublime; *je suis convaincu que moi-même j'accomplis une mission divine, en rappelant les peuples et les rois au véritable esprit du christianisme.* Et, plein de confiance dans la protection divine accordée à mes travaux d'une manière spéciale, je me sens la hardiesse de faire des représentations sur leur conduite aux rois de l'Europe qui se sont coalisés, en donnant à leur union le nom sacré de *sainte-alliance;* je leur adresse directement la parole, j'ose leur dire :

« Princes,

« Quelle est la nature, quel est le caractère, aux yeux de Dieu et des chrétiens, du pouvoir que vous exercez? etc. » (*Nouveau christianisme*, 1825.)

§ III. *Capacité philosophique de Saint-Simon.*

— « Le seul moyen pour faire faire des progrès positifs à la philosophie est de faire des expériences. Les expériences philosophiques les plus capitales sont celles qui portent sur des actions neuves, ou sur de nouvelles séries d'actions. Toute action neuve ne peut être classée que d'après des observations faites sur ses résultats ; ainsi, l'homme qui se livre à des recherches de haute philosophie doit, pendant le cours de ses expériences, commettre beaucoup d'actions marquées au coin de la folie. »

« Enfin, il résulte de la nature des choses que, pour faire faire un pas capital à la philosophie, il faut remplir les conditions suivantes :

« 1° Mener, pendant tout le cours de la vigueur de l'âge, la vie la plus originale et la plus active possible;

« 2° Prendre connaissance avec soin de toutes les théories et de toutes les pratiques;

« 3° Parcourir toutes les classes de la société, se placer personnellement dans les positions sociales les plus différentes, et même créer des relations qui n'aient point existé;

« 4° Enfin employer sa vieillesse à résumer les observations sur les effets qui sont résultés de ses actions pour les autres et pour soi, et à établir des principes sur ces résumés.

« L'homme qui a tenu cette conduite est celui auquel l'humanité doit accorder le plus d'estime; c'est celui qu'elle doit classer comme le plus vertueux, puisqu'il est celui qui a travaillé le plus méthodiquement aux progrès de la science, seule véritable source de la sagesse. » (Saint-Simon, *Troisième fragment de sa vie écrite par lui-même* (1810), p. XXXIII et XXXIV de l'édition O. Rodrigues.)

— « De tout ce que nous *aurons dit* dans ce second mémoire, nous conclurons :

« 1° Qu'on peut déduire d'une manière plus ou moins directe l'explication de tous les phénomènes, de l'idée de la gravitation universelle;

« 2° Que le seul moyen pour réorganiser le système de nos connaissances est de lui donner pour base l'idée de la gravitation, qu'on l'envisage sous le rapport scientifique, religieux ou politique;

« 3° Que l'idée de la gravitation n'est point en opposition avec celle de Dieu, puisqu'elle n'est autre chose que l'idée de la loi immuable par laquelle Dieu gouverne l'univers;

« 4° Qu'en y mettant les ménagements convenables, la philosophie de la gravitation peut remplacer successivement et sans secousses, par des idées plus claires et plus précises, tous les principes de morale utile que la théologie enseigne. » (Conclusion du second mémoire inséré par Saint-Simon dans son *Travail sur la gravitation universelle;* Paris, 1813. Ce travail avait été dédié par lui à l'empereur Napoléon, et présenté au Sénat conservateur, au conseil d'État, et aux trois premières classes de l'Institut, sous ce titre : *Moyen de forcer les Anglais à reconnaître l'indépendance des pavillons*, par Henry de Saint-Simon, cousin du duc de Saint-Simon, auteur des *Mémoires de la régence;* décembre 1813.)

— « Nous conclurons *de ce que nous aurons dit* dans ce troi-

sième mémoire, qu'il est possible d'organiser une théorie générale des sciences, tant physiques que morales, *basée sur l'idée de la gravitation considérée comme loi à laquelle Dieu a soumis l'univers*, et par laquelle il le régit. » (Saint-Simon, conclusion du troisième mémoire, dans le même travail.)

— « . . . . . Enfin, nous sommes certain de faire paraître, avant un an, notre troisième mémoire qui sera une bonne ébauche d'une théorie scientifique générale basée *sur l'idée de la gravitation universelle considérée comme loi générale, unique et immuable à laquelle Dieu a soumis l'univers, et par laquelle il le gouverne*, ébauche suffisante pour donner à la corporation des savants les moyens de faire application de cette nouvelle théorie générale à la science politique. » (Saint-Simon, conclusion générale du *Travail sur la gravitation.*)

§ IV. *Désintéressement et sincérité théoriques de Saint-Simon.*

— « . . . . . Je croyais qu'une somme de 144,000 livres me suffirait pour pousser mon entreprise à bout, *et que j'obtiendrais une place scientifique honorable avant de l'avoir épuisée.* » (Saint-Simon, *Deuxième fragment de sa vie écrite par lui-même*, 1808.)

— « L'Empereur aurait besoin d'un lieutenant scientifique capable de comprendre ses projets et d'en seconder l'exécution ; il lui faudrait un second Descartes. Sous de pareils chefs, les travaux de l'École seraient prodigieux. »

— « Descartes, s'il sortait du tombeau, n'aurait pas à envier le sort d'Aristote : Napoléon, mieux qu'Alexandre, sait apprécier et utiliser la capacité des savants. »

« Les circonstances actuelles sont éminemment favorables pour l'exécution d'un grand projet scientifique. Tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce qui est bon, tout ce qui est juste, est puissamment protégé par l'Empereur. »

« Faire une bonne encyclopédie est un travail qui exige le concours des premiers savants du globe, vingt ans de travaux et *cent millions.* Ce projet est digne d'être présenté à l'Empereur. Il est la seule réponse convenable à la question qu'il a faite à l'Institut. C'est un fruit provenu du grain qu'il a semé. » (Saint-Simon, *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, t. II ; Paris, 1808.)

— « La capacité de l'Empereur ne pourra être jugée d'une manière très-exacte que par la postérité ; mais ses contemporains

peuvent en avoir conscience d'une manière plus ou moins forte. L'homme le plus fort, après l'Empereur, est incontestablement celui qui l'admire le plus profondément. »

« Il existe trois actes de hautes dispositions organisatrices napoléoniennes, *pour lesquels je suis plus exalté d'admiration qu'aucune personne que je connaisse :* la constitution du royaume d'Italie, l'établissement de la Légion d'honneur, la combinaison des deux établissements scientifiques. » (Saint-Simon, *ibidem.*)

— « *A Sa Majesté l'Empereur.*

« SIRE,

« Voici le moyen de forcer les Anglais à reconnaître l'indépendance des pavillons :

« Que Votre Majesté rende le décret suivant :

« L'Empereur décrète :

« 1° *Il sera accordé une récompense de vingt-cinq millions* à l'auteur du meilleur projet de réorganisation de la société européenne, etc. » (Saint-Simon, *Moyen de forcer les Anglais à reconnaître l'indépendance des pavillons*, placé en tête du *Travail sur la gravitation*, 1813.)

— « Je connais plusieurs personnes qui croient à la nécessité d'une religion pour le maintien de l'ordre social, et qui sont convaincues que le déisme est usé; que la religion fondée sur le déisme ne peut pas être rajeunie, et qui travaillent, en conséquence de cette opinion, à organiser une religion fondée sur le physicisme. Ces personnes se trompent sur un point essentiel : l'organisation d'une nouvelle religion n'est pas encore possible. Il n'y a d'exécutable que ce que fait le gouvernement : ce sont des concordats entre les différentes sectes déistes. » (*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, t. II; 1808.)

— « Mon opinion n'est pas autre chose que le résumé des réflexions que j'ai faites sur les dispositions de l'Empereur. »

« Je crois à la nécessité d'une religion pour le maintien de l'ordre social; je crois que le déisme est usé, je crois que le physicisme n'est point assez solidement établi pour servir de base à une religion.

« Je crois que la force des choses veut qu'il y ait deux doctrines distinctes : *le physicisme pour les gens instruits, et le déisme pour la classe ignorante.* » . . . . . .

. . . . . .

« Ma conduite est conforme à mon opinion ; je travaille à per-

fectionner le physicisme; mais je ne publie point mes idées; je ne les communique qu'aux personnes suffisamment éclairées pour envisager les choses de ce point de vue, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour la société; je ne mets point mon ouvrage en vente, je n'en fais point parler dans les journaux, je le fais imprimer, mais je n'en fais tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires; et je ne les place qu'en mains sûres. Enfin, je respecte ostensiblement le déisme, comme étant et devant être encore pendant longtemps la doctrine publique. Je dis que c'est la conduite que je tiens, et je dis vrai; mais je ne dis pas que je l'ai toujours tenue; j'en ai suivi une tout à fait opposée, jusqu'à l'époque à laquelle les dispositions de l'Empereur ont fait tomber la cataracte qui m'aveuglait. » (Saint-Simon, *ibidem.*)

— « Je dis, je crois avoir prouvé que l'idée Dieu ne doit point être employée dans les sciences physiques, mais je ne dis pas qu'elle ne doit pas servir dans les combinaisons politiques, au moins pendant longtemps. Elle est la meilleure manière qu'on ait trouvée de motiver les hautes dispositions législatives. » (Saint-Simon, *ibidem.*)

— « Je le répète et je le répéterai encore souvent: j'admire les dispositions du gouvernement relativement à la religion. Je suis pénétré du plus grand respect pour la profonde sagesse dont il a donné cette éclatante preuve. J'éprouve pour l'Empereur, cette tendre affection et cette vive reconnaissance dont l'âme du bon écolier se sent voluptueusement agitée pour le professeur transcendant dont il a compris la leçon. » (Saint-Simon, *ibidem.*)

— « Je dis qu'il existera incessamment deux doctrines bien distinctes : celle des savants, ils seront physicistes; celle du peuple, il restera déiste. Je le dis avec confiance, parce que telle est l'opinion que l'Empereur a manifestée dans ses dernières dispositions. » . . . . . .

— « Peu de jours après, l'Empereur a fondé l'Université. Il a placé à sa tête un philosophe sage, bien capable d'apprécier les travaux des physiciens *et de faire passer dans l'instruction de la jeunesse tout ce qui peut y être introduit de physicisme sans troubler l'ordre social.* » (Saint-Simon, *ibidem.*) . . . . . .

— « Ce n'est plus l'idée Dieu qui doit lier les conceptions des savants, *c'est l'idée de la gravitation considérée comme loi de Dieu, pour ne point entrer en opposition avec les idées superstitieuses de la classe pauvre, qui, faute d'instruction* OU DE FORCE D'INTELLIGENCE, *ne peut s'élever à la hauteur des grandes abstractions.* » (Saint-Simon, *Travail sur la gravitation*, 1813.)

—« Je vois bien clairement que le pouvoir des théologiens passera dans les mains des physiciens et qu'il se revivifiera à cette époque ; mais je ne suis nullement en état de dire quant ce passage aura lieu ni de quelle manière il s'opérera. »

« J'attends que le chef des travaux de l'esprit humain, que le grand Napoléon ait parlé. Ses dispositions seront un trait de lumière qui éclairera mes recherches. » (Saint-Simon, *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, t. II, 1808). . . . . .

« L'idée de partager le corps scientifique en deux classes, l'une chargée du perfectionnement de la science, l'autre chargée de l'enseignement, est sublime. Cette idée trouvée, cette vérité découverte par l'Empereur servira de base à toutes les combinaisons scientifiques que je présenterai. » (Saint-Simon, *Introd. aux trav.*, etc., t. II, 1808.)

§ V. *Fixité politique de Saint-Simon.*

I. Sur la Révolution.

1790. — « Je suis très-flatté, Messieurs, d'avoir par votre choix l'honneur de vous présider ; une seule chose trouble la joie que j'en ressens, c'est la crainte que j'ai qu'en me nommant vous ayez eu l'intention de marquer un égard à votre seigneur, et que ce ne soient point mes qualités personnelles qui aient déterminé vos suffrages. Il n'y a plus de seigneurs, Messieurs ; nous sommes ici tous parfaitement égaux ; et pour éviter que le titre de comte ne vous induise en l'erreur de croire que j'ai des droits supérieurs aux vôtres, je vous déclare que je renonce à jamais à ce titre de comte que je regarde comme très-inférieur à celui de citoyen, et je demande, pour constater ma renonciation, qu'elle soit insérée dans le procès-verbal de l'assemblée..... » (Saint-Simon, *Discours prononcé à l'assemblée électorale du 7 février* 1790, *à Fulvy*, district de Péronne.)

— « Frappés d'admiration à la vue de chaque article de la constitution, pleins d'une noble fierté en pensant que notre volonté a créé le grand code de la justice et de la raison, pénétrés pour l'Assemblée Nationale du plus grand respect qu'une petite partie doit au grand tout dont elle dépend, les électeurs du canton de Marchelepot ont arrêté à l'unanimité de consacrer les premiers moments de l'existence politique qu'elle nous a donnée, à la féliciter du sublime usage qu'elle fait du pouvoir suprême, de la volonté générale dont elle est l'organe. »

« Nous vouons entre ses mains le plus souverain mépris à ces dévots mondains qui osent appeler Dieu au secours de leurs richesses, feignant de craindre pour la religion, à l'instant même que vingt-cinq millions d'hommes, donnant le grand exemple à l'univers de se rappeler que l'Éternel les a tous indistinctement créés à son image, cessent enfin d'insulter à la majesté de sa toute-puissance par les distinctions *impies* de la naissance, et que, ne voulant plus obéir qu'à *ceux d'entre eux qui se rapprochent le plus de ses divines perfections*, ils déclarent que tous les citoyens sont également admissibles à toutes les dignités, charges et emplois publics, selon leur capacité, et sans autres distinctions que celles de leur vertu et de leurs talents. Que l'Assemblée Nationale n'imagine pas que la chaleur avec laquelle nous sentons le principe religieux d'égalité et des droits des hommes, nous porte à voir avec chagrin qu'elle ait laissé subsister jusqu'à présent ces titres qui nous rappellent l'ordre hiérarchique de la tyrannie. Nous avons admiré au contraire sa prudence, en anéantissant tous les priviléges qui y étaient attachés, de nous avoir précisément conservé le moyen facile de distinguer ceux d'entre nous que l'intérêt séparait de la cause commune. Mais en ce jour que l'empire de la justice solidement établi ne craint plus les puissants efforts de quelques adversaires, *nos augustes législateurs ne trouveront-ils pas que l'époque heureuse à laquelle ils peuvent sans inconvénient effacer jusqu'au souvenir de l'ancien régime est enfin arrivée?* » (Saint-Simon, adresse rédigée par lui, sur sa demande, et envoyée à l'Assemblée Nationale, le 12 mai 1790, par l'assemblée primaire du canton de Marchelepot.)

1807. — « J'écris parce que j'ai des choses neuves à dire; je présenterai mes idées telles qu'elles ont été forgées par mon esprit ; je laisse aux écrivains de profession le soin de les limer; j'écris comme un gentilhomme, comme un descendant des comtes de Vermandois, comme un héritier de la plume du duc de Saint-Simon. »

« Ce qu'il y a eu de plus grand de fait, de plus grand de dit, a été fait, a été dit par des gentilshommes : Copernic, Galilée, Bacon, Descartes, Newton et Leibnitz étaient gentilshommes. Napoléon aurait mis par écrit les conceptions qu'il exécute, si le trône ne s'était pas trouvé vacant. » (Saint-Simon, *Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle*, tome 1er, 1808.)

1808. — « La révolution était commencée lorsque je revins en France (1789); je ne voulus pas m'en mêler, parce que, d'un côté, j'avais la conviction que l'ancien régime ne pouvait pas être pro-

longé, et que, d'un autre côté, j'avais de l'aversion pour la destruction, et qu'il n'était possible de se lancer dans la carrière politique qu'en s'attachant au parti de la cour qui voulait anéantir la représentation nationale, ou au parti révolutionnaire qui voulait anéantir le pouvoir royal. *Mon activité se porta du côté des spéculations financières, je me livrai à des spéculations sur la vente des domaines nationaux*, je m'associai un prussien nommé le comte de Redern. »

. . . . . .

« J'ai travaillé dans cette direction financière jusqu'en 1797, avec ardeur, confiance et succès. » (Saint-Simon, 1er fragment sur sa vie écrite par lui-même.)

« C'est en 1798 que je suis entré dans la carrière scientifique ; je possédais à cette époque, une somme de 144,000 livres. Cette somme n'était qu'un bien petit prélèvement sur les bénéfices auxquels j'avais droit ; *car ces bénéfices se montaient à cent cinquante mille livres de rentes en immeubles*, fortune qui existe entre les mains du comte de Redern qui n'avait droit qu'à la moindre partie de cette fortune, puisque *mon industrie* et les risques que j'avais courus avaient infiniment plus contribué à son acquisition, que les faibles capitaux versés par lui dans mes spéculations. » (Saint-Simon, 2me fragment sur sa vie écrite par lui-même, 1808.)

1813. — « La révolution française commence peu d'années après la publication de l'Encyclopédie; la lie s'élève jusqu'à la partie supérieure, elle y monte en écume; la classe ignorante s'empare de tous les pouvoirs et par son ineptie vient à bout de constituer la famine au milieu de l'abondance (1). Un homme de génie réalise les souhaits de tous les gens instruits en réorganisant la monarchie, et en lui donnant le Sénat et le Corps Législatif pour limites constitutionnelles. » (Saint-Simon, *Mémoire sur la science de l'homme*, 1813.)

1814. — «... Les novateurs cherchent un appui dans la populace qu'ils échauffent; des sociétés populaires s'établissent.... Tous les pouvoirs étant placés entre les mains de la classe la plus ignorante sont mal administrés, l'anarchie s'établit, la guerre civile et la famine achèvent le malheur public..... Le désordre est à son comble, les esprits fatigués cherchent à revenir à l'ordre et

---

(1) Est-ce donc l'ineptie des Prieur, des Cambon, des Lindet, des Carnot, etc., qui aurait affamé la France républicaine, plutôt que l'agiotage des Redern et des Saint-Simon? (Note du Biographe.)

à la subordination, le despotisme d'un seul paraît moins fâcheux que le despotisme populaire, quiconque osera régner est sûr d'être accueilli. Alors s'élève de la foule un ambitieux hardi, un Cromwell, un Bonaparte qui, armé d'une volonté ferme et fort de la nécessité publique, arrache le pouvoir des mains *de la canaille* et le concentre dans les siennes; et comme la force militaire pouvait seule écraser la puissance du peuple, une domination toute guerrière s'élève sur les ruines de l'anarchie démocratique.

. . . . . .

« Quel est parmi nous l'homme parvenu à cinquante ans qui n'a pas conservé des souvenirs divers et des beaux jours de l'assemblée nationale, et des folies de l'assemblée législative, et des atrocités de la convention ? Quel est celui que n'a pas indigné la tyrannie dont la France est délivrée, et qui ne s'est pas senti émouvoir de joie en voyant les fils de Louis XII et de Henri IV nous rapporter d'un long exil, avec les vertus de leurs aïeux, des institutions convenables à nos lumières.» (Saint-Simon, *De la réorganisation de la société européenne*, etc., par M. le comte de Saint-Simon et par A. Thierry, son élève; publié en octobre 1814 sous la première restauration.)

1822. — « Quant à moi, mon opinion a toujours été que la forme du gouvernement monarchique est celle qui nous convient le mieux, et que le trône doit rester héréditaire dans la maison de Bourbon. » (*Du contrat social* par H. de Saint-Simon, introduction, page 9; Paris 1822.)

1823. — « L'institution de la royauté a un caractère de généralité qui la distingue et qui la met au-dessus de toutes les autres « institutions. Son existence n'est point liée au système politique « actuel, à un système politique quelconque. Cette institution « conviendra également à tous les systèmes d'organisation sociale, « dont les progrès de la civilisation pourront nécessiter l'établissement. . . . . .

« Ainsi, le changement que nous proposons n'est point hostile à « l'égard de la royauté, de la légitimité et *même du droit divin ;* il « tend au contraire directement à donner au roi plus de tranquillité, et à lui procurer par conséquent plus de bonheur positif. » (Saint-Simon, *Catéchisme des industriels*, 1er cahier.)

II. Sur l'Empereur.

1802. — « Quoi de plus beau, de plus digne de l'homme, que de diriger ses passions vers le but unique de l'augmentation de ses

lumières! Heureux moments que ceux où l'ambition, ne voyant de grandeur et de gloire que dans l'acquisition de nouvelles connaissances, laissera ces sources impures où elle cherchait à apaiser sa soif. Sources de misère et d'orgueil, qui servaient à désaltérer des ignorants, des héros, des conquérants, des dévastateurs de l'espèce humaine! Vous tarirez par abandon, et vos philtres n'enivreront plus ces superbes mortels. Plus d'honneurs pour les Alexandre : vivent les Archimède! » (Saint-Simon, *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, 1re lettre.

1813. — « Il faut qu'une nation réunisse deux sortes de supériorité sur toutes les autres, pour être décidément classée comme premier peuple par les historiens impartiaux. Ces deux genres de supériorité sont la supériorité militaire et la supériorité scientifique. » (Saint-Simon, *Mémoire sur la science de l'homme*, 1813.)

1808. — « Charlemagne avait organisé la fédération européenne. Luther, en la divisant, a travaillé à la dissoudre.

« Cette belle fédération aurait été anéantie ; tous les peuples du continent auraient perdu leur liberté, ils auraient été asservis par les Anglais, si Napoléon ne les eût pas coalisés contre cette poignée d'insulaires. » (*Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle* par H. de Saint-Simon, tome 2.)

— « L'Empereur conquerra le monde et lui donnera des lois; sa supériorité, l'ascendant qu'il a acquis et la force des choses le commandent. Les Anglais résistent encore, mais bientôt ils succomberont, et la chute de leur empire terminera nécessairement la guerre, puisqu'il n'existera plus de force en état de s'opposer aux volontés de l'Empereur. » . . . . . .

« La monarchie universelle ne sera point héréditaire. Elle n'existera qu'une fois pendant toute la durée de la planète et c'est Napoléon qui en aura été le chef. Pour donner des lois à l'Humanité, il était nécessaire qu'il réunît tous les pouvoirs dans ses mains. » . . . . . .

« Il faudrait posséder le génie de l'Empereur et l'égaler en prévoyance pour dire ce qui arrivera après lui ; pour donner une idée de l'organisation sociale que l'humanité aura reçue de ce législateur suprême. On peut seulement affirmer qu'elle sera la meilleure possible, puisque son législateur est le génie le plus transcendant qui ait jamais paru. » . . . . . .

« N'est-il pas possible de conjecturer d'après les premières dispositions de l'Empereur, que le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel seront divisés; que le premier passera dans les mains d'un pape et d'un clergé physicistes; que le second sera réparti

entre les différents princes qui se trouveront à la tête des diverses fractions de l'Humanité, et que les intérêts nationaux de chacune de ces fractions seront surveillés par des corps de représentants choisis parmi les plus grands propriétaires et les lettrés les plus marquants ?

« Les deux idées que je viens de présenter, doivent être considérées (si elles sont justes) comme l'épanouissement d'un rayon lumineux émané du foyer de l'intelligence impériale. . . . . .

« L'Empereur est le chef scientifique de l'Humanité, comme il en est le chef politique. D'une main, il tient l'infaillible compas ; de l'autre l'épée exterminatrice des opposants au progrès des lumières. Autour de son trône doivent se ranger les plus illustres savants du globe, comme les plus vaillants capitaines. L'école ayant Napoléon pour chef, doit élever, sous sa direction, un monument scientifique d'une dimension et d'une magnificence qui ne puisse être égalée par aucun de ses successeurs.

« Faire une bonne encyclopédie, organiser le système scientifique projeté par Descartes, est le seul travail scientifique digne des vues du grand Napoléon.

« Mon ouvrage sera une réponse à la question de l'Empereur»....

— « Jusqu'à notre génération, il est entré dans le temple de la gloire, un nombre égal d'hommes par la porte scientifique et par la porte héroïque. L'histoire moderne a écrit, en lettres d'or, les noms de cinq génies héroïques et de cinq génies scientifiques du premier ordre : Alexandre, Annibal, César, Mahomet et Charlemagne ; Socrate, Platon, Aristote, Bacon et Descartes.

« Jusqu'à notre génération aucun homme n'était entré dans le temple de la gloire par les deux portes.

« L'Empereur y est entré par les deux portes.

« Pour offrir à l'Empereur un monument digne de lui, il faudrait tailler le mont Saint-Bernard, en faire sa statue qui n'aurait pour base que la terre même. » (Saint-Simon, *Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle*, 1808.)

1815. — *Profession de foi du comte de Saint-Simon, au sujet de l'invasion du territoire français par Napoléon Bonaparte.*

Paris, ce 15 mars 1815.

« Le roi convoque extraordinairement les chambres; il semble que l'État est menacé et qu'une guerre civile se prépare. Les citoyens troublés jettent autour d'eux un regard inquiet et s'observent les

uns les autres avec une sorte de défiance ; dans ces conjonctures, il est du devoir de quiconque a entrepris de parler ou d'écrire avec liberté sur les affaires publiques de ne point laisser un moment douter de ses vues, et de déclarer hautement ses principes à l'opinion qui en est le juge. » . . . . . .

« Un homme se présente à nos frontières, qui pendant dix années a désolé la France par tous les excès du despotisme militaire; cet homme a été renversé du trône par *nos volontés unanimes*, et il ose prétendre de régner encore sur nous! Et il ose espérer que nous nous joindrons à lui contre nous-mêmes! Croit-il donc qu'une tyrannie passée donne des droits à une tyrannie nouvelle? croit-il qu'un peuple rendu à lui-même puisse risquer une seconde fois sa liberté? croit-il que nous oublierons ce qu'il fut, ce que nous sommes, ce que nous voulons être! »

« Ce n'est point un Jacques III qui se présente, c'est un Cromwell qui nous menace ; ce qu'on veut nous ravir, ce que nous avons à défendre, ce ne sont pas quelques priviléges et une famille qui nous les garantit, c'est notre constitution tout entière, c'est une dynastie qui nous l'assure ; c'est un roi avec lequel notre liberté est venue et dont notre liberté a besoin. »

« Napoléon promet à la France une liberté illimitée; sans insister sur l'extravagance d'une telle promesse, pense-t-il que nous puissions y croire? . . . . . .

« Le premier vœu d'un Français est que la France soit libre, le second qu'elle sache longtemps l'être, le troisième qu'elle soit libre sous les Bourbons, etc., etc. (1) »

1825. — « La seconde expérience a été celle entreprise par Bonaparte qui a tenté de faire revivre le siècle de Charlemagne. Cette seconde expérience a été moins absurde que la première, par la raison que la rétrogradation était moins forte. »

« Mais ce qui avait été de la part de Charlemagne une conception portant le cachet d'un génie du premier ordre, n'a été, chez son imitateur Bonaparte, qu'une ineptie philosophique, soutenue par un grand talent et par une volonté ferme. »

« L'entreprise de Bonaparte a commencé d'une manière brillante et séduisante pour la nation Française, que ses succès militaires ont enivrée ; elle a obtenu surtout l'approbation complète de la partie *servile et avide* de cette nation..... » (Saint-Simon, *Opi-*

---

(1) On ne connaît qu'un seul exemplaire de cette proclamation, et il se trouve à la bibliothèque du Louvre! (Note du biographe.)

nions littéraires, philosophiques et industrielles, 1825; troisième opinion : sur les tentatives faites pour réorganiser la société depuis 1789.)

N° 2.

COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE,

EN 72 SÉANCES,

Du 1er Avril 1826 au 1er Avril 1827

	PRÉLIMINAIRES GÉNÉRAUX.	2 séances.		1° Exposition du but de ce Cours. 2° Exposition du plan.
	MATHÉMATIQUE.	16	—	Calcul. . . . . 7 Géométrie. . . . . 5 Mécanique. 4
Sciences des corps bruts.	ASTRONOMIE.	10	—	Géométrique. . . . . 5 Mécanique. 5
	PHYSIQUE.	10	—	
	CHIMIE.	10	—	
Sciences des corps organisés.	PHYSIOLOGIE	10	—	
	PHYSIQUE SOCIALE.	14	—	

N° 3.

Cours de Philosophie positive de M. Auguste Comte, ancien élève de l'École polytechnique.

ANNONCE.

Depuis le grand mouvement imprimé à l'esprit humain il y a deux siècles, en résultat général de tous les travaux antérieurs, par l'action combinée des préceptes de Bacon, des conceptions

de Descartes et des découvertes de Galilée, les différentes branches de nos connaissances réelles se sont dépouillées nettement et de plus en plus, du caractère théologique et métaphysique qu'elles avaient toujours conservé jusqu'alors, quoique de moins en moins, pour prendre un caractère entièrement positif. L'observation des faits a été unanimement reconnue comme la seule base solide de toute spéculation raisonnable; toute recherche théorique n'ayant point pour objet de découvrir les lois effectives de quelques phénomènes, c'est-à-dire leurs relations constantes de succession et de similitude, a été regardée comme vide de sens, comme inaccessible à nos moyens véritables.

De cette mémorable époque date la manifestation sensible d'une nouvelle philosophie, la philosophie positive; qui, bornée dans les temps antérieurs aux seules questions mathématiques, s'est dès lors successivement étendue à tous les ordres principaux des phénomènes naturels, selon le degré de simplicité de leur étude, c'est-à-dire aux phénomènes astronomiques, physiques, chimiques et physiologiques.

Elle a fini par embrasser de nos jours presque tout le domaine intellectuel. C'est dans cette direction qu'ont été habituellement employées dans les deux derniers siècles les plus grandes forces de l'esprit humain, et qu'elles ont obtenu les plus admirables résultats permanents.

Partout où les idées vagues et mystiques ont pu être remplacées par des conceptions positives, la préférence décidée que tous les esprits ont accordée de plus en plus à ces dernières, et qui est aujourd'hui si hautement prononcée, confirme clairement, ce qu'expliquent des considérations plus élevées, que la philosophie positive est l'état définitif de l'intelligence humaine, et doit constituer désormais le véritable esprit général de la société moderne.

Mais pour atteindre à ce but final, indiqué par la marche naturelle et constante de l'esprit humain, la philosophie positive, afin de se constituer définitivement, doit préalablement remplir deux grandes conditions indispensables, d'abord se compléter, ensuite se résumer, se coordonner. Se compléter, c'est-à-dire acquérir le caractère d'universalité qui lui manque encore, en s'emparant de l'étude d'une dernière classe de phénomènes, les seuls qui ne soient pas jusqu'ici compris dans son domaine, les phénomènes sociaux, encore entièrement abandonnés aux théories théologiques ou aux théories métaphysiques. Se résumer, se coordonner, c'est-à-dire présenter toutes les sciences fondamen-

tales comme soumises à une méthode unique, et formant, malgré la diversité nécessaire des principales lois naturelles, les différentes parties d'un corps de doctrine homogène, au lieu de continuer à les concevoir comme autant de corps isolés. Tel est le double but de ce cours.

Il ne s'agit donc point d'y considérer dans leurs spécialités les diverses branches principales de la philosophie naturelle, dont l'étude préalable est, au contraire, indispensable pour sentir complétement et pour juger avec connaissance de cause les remarques philosophiques dont elles seront les sujets dans ce cours. Il s'agit encore moins, en ambitionnant une unité chimérique, d'y présenter les phénomènes de tous les ordres comme assujettis à une seule loi commune, au moyen d'une de ces prétendues explications universelles que cherchent seuls aujourd'hui des esprits entièrement étrangers aux méthodes et aux théories scientifiques. Il est simplement question dans ce cours, en prenant pour base l'état actuel des diverses sciences positives, de considérer chacune d'elles dans ses relations naturelles avec toutes les autres, après avoir étudié son esprit, c'est-à-dire ses méthodes principales et ses résultats les plus importants. Tout se réduit donc à une revue philosophique des sciences.

Outre l'importance propre et directe d'une telle opération, comme dernier complément nécessaire de la grande régénération intellectuelle commencée par Bacon, par Descartes et par Galilée, cette nouvelle série de travaux, si elle est entreprise convenablement et suivie avec constance, présente pour les progrès généraux de l'esprit humain, quatre propriétés principales de la plus haute importance :

1° En étudiant la marche effective de notre entendement dans ses travaux les plus étendus et les plus parfaits, elle peut seule manifester par expérience les lois que suivent dans leur accomplissement nos fonctions intellectuelles, et, par suite, déterminer la manière de procéder convenablement à la découverte de la vérité; double étude capitale, abandonnée jusqu'ici à la prétendue méthode psychologique, qui n'a rien produit et ne peut rien produire, comme étant radicalement nulle dans son principe.

2° Elle doit permettre la réorganisation de notre éducation générale, encore essentiellement théologique et métaphysique, quoique les besoins de la civilisation moderne et la tendance évidente de l'esprit du siècle actuel, prescrivent de la rendre désormais essentiellement positive, ce qui ne peut avoir lieu que

N° 4.

Programme du cours de Philosophie positive, de M. Auguste COMTE, ancien élève de l'École polytechnique.

Préliminaires généraux. . . . . 2 séances.
- 1° Exposition du but de ce Cours ou Considérations générales sur la nature et l'importance de la philosophie positive.
- 2° Exposition du plan ou Considérations générales sur la hiérarchie des sciences positives.

SCIENCE DES CORPS BRUTS.

Mathématiques . . . . . 10 »
- Considérations philosophiques sur l'ensemble de la science mathématique. 1
- Considérations générales sur
  - le Calcul. 3
  - la Géométrie. 3
  - la Mécanique rationnelle. 3

Astronomie. . . . . 6 »
- Considérations philosophiques sur l'ensemble de la science astronomique. 1
- Considérations générales sur
  - l'Astronomie géométrique. 2
  - l'Astronomie mécanique. 2
- Considérations sur la Cosmogonie positive. 1

Physique. . . . . 6 »
- Considérations philosophiques sur l'ensemble de la physique. 1
- Considérations générales sur
  - la Barologie. 1
  - la Thermologie. 1
  - l'Acoustique. 1
  - l'Électrologie. 1
  - l'Optique. 1

Chimie. . . . . 4 »
- Considérations philosophiques sur l'ensemble de la chimie. 1
- Considérations générales sur
  - la Chimie inorganique. 2
  - la Chimie organique. 1

SCIENCE DES CORPS ORGANISÉS.

Physiologie. . . . . 8 »
- Considérations philosophiques sur l'ensemble de la science physiologique. 1
- Considérations générales sur
  - la structure et la composition des corps vivants. 1
  - la classification des corps vivants. 1
  - la physiologie végétale. 1
  - la physiologie animale. 2
  - la physiologie intellectuelle et affective. 2

Physique sociale. . . . . 12 »
- Introduction. . . 2 séances.
  - 1° Considérations générales sur la nécessité et l'opportunité de la physique sociale. . 1
  - 2° Examen des principales tentatives entreprises jusqu'ici pour la fonder. 1
- Méthode. . . . . 2 »
  - 1° Des caractères de la méthode positive appliquée à l'étude des phénomènes sociaux. 1
  - 2° Des relations de la physique sociale avec les autres branches de la philosophie positive. 1
- Science. . . . . 8 »
  - Considérations sur la structure générale des sociétés humaines. 1
  - Loi naturelle fondamentale du développement total de l'espèce humaine. 1
  - Étude historique de la marche de la civilisation.
    - Époque théologique.
      - Fétichisme. . 1
      - Polythéisme. . 1
      - Monothéisme. 1
    - Époque métaphysique. 1
    - Époque positive. 2

Résumé général et conclusion. 2 »
- 1° Résumé de la méthode positive.
- 2° Résumé de la doctrine positive.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, 26, rue Racine.

par la coordination des sciences naturelles en un seul corps de doctrine.

3° Cette étude spéciale des généralités scientifiques est même destinée à procurer aux sciences particulières de nouveaux moyens d'avancement, en ce qu'elle seule peut organiser convenablement les recherches nécessaires pour la solution de certaines questions très-importantes de philosophie naturelle, qui, dépendant de l'intime combinaison de plusieurs sciences, ne sauraient être traitées avec succès dans l'état actuel d'isolement trop prononcé des études particulières.

4° Enfin, le triomphe général et définitif de la philosophie positive, sur la philosophie théologique et la philosophie métaphysique, peut seul déterminer le retour des sociétés actuelles à un état normal, la crise révolutionnaire de l'Europe moderne tenant surtout à l'anarchie intellectuelle, et celle-ci consistant essentiellement dans l'emploi simultané qui a lieu aujourd'hui de trois philosophies profondément incompatibles, dont la concurrence perpétuelle empêche tout accord réel des esprits.

Tels sont en général, autant que puisse l'exprimer une indication aussi sommaire, l'objet et la tendance de ce cours. Le tableau ci-joint (Pièce n° 4) suffira pour donner une idée nette du plan.

N° 5.

Lettre écrite par Auguste Comte au Président de l'Académie des sciences de Paris, le 27 juillet 1840.

Conformément au règlement formel de l'Académie des sciences, la lettre suivante devait être lue intégralement à cette Académie, dans sa séance du lundi 3 août 1840, sur la demande spéciale d'un membre (M. de Blainville), qui en avait personnellement garanti la convenance. Après la lecture des deux premiers alinéas, un académicien (M. Thénard) a demandé que cette lecture ne fût point continuée, et elle a été en effet supprimée, par suite d'une délibération à laquelle la grande majorité de l'Académie paraît être restée essentiellement étrangère. Dans l'intérêt de ma

candidature, je crois donc devoir aujourd'hui publier textuellement ma lettre, afin que les nombreux académiciens qui, n'ayant point participé à cet acte d'oppression, ne sont pas décidés à me condamner sans m'entendre, ne se trouvent pas ainsi privés d'une communication susceptible d'éclairer l'important jugement qu'ils doivent prochainement prononcer. Il faut aussi que le public impartial et éclairé, supérieur aux passions et aux préjugés des coteries scientifiques, puisse directement apprécier si aucune partie quelconque de ma lettre a réellement motivé une telle dérogation aux usages, aux règlements, et, j'ose le dire, aux devoirs académiques, surtout en un cas où, me trouvant en concurrence avec un membre de cette Académie, je devais, ce me semble, davantage espérer qu'une respectueuse discussion ne m'y serait pas violemment interdite. Cette mesure exceptionnelle paraîtra maintenant d'autant plus étrange que, dans une occasion identique, une lettre essentiellement semblable, soit pour le fond, soit pour la forme, que j'avais adressée à l'Académie le 19 septembre 1836, y avait été, sur la demande de l'illustre Dulong, lue entièrement, à la satisfaction générale de l'Académie et du public, comme le témoignèrent alors spontanément les comptes rendus des principaux journaux; quoique je n'eusse point fait encore, à l'École polytechnique, les leçons de haute mathématique qui constituent aujourd'hui mon titre le plus décisif à la chaire que je réclame.

AUG. COMTE.

Paris, le mardi 4 août 1840.

A Monsieur le président de l'Académie des sciences.

Monsieur le président,

Dans ma dernière candidature pour la chaire d'analyse transcendante et de mécanique rationnelle, alors, comme aujourd'hui, vacante à l'École polytechnique, j'eus l'honneur, il y a quatre ans (le lundi 19 septembre 1836), de soumettre à l'Académie quelques respectueuses réclamations, que cette illustre compagnie daigna écouter intégralement avec une bienveillante attention, quoiqu'elles fussent entièrement dirigées contre l'esprit habituel de telles élections. En les reproduisant sommairement aujourd'hui, je dois d'autant plus compter sur une disposition non moins favorable, qu'une expérience décisive, dont je parlerai ci-après, et qui alors n'avait pu encore avoir lieu, est venue de-

puis confirmer, à mon avantage, l'exactitude de ces réflexions générales.

N'ayant opéré, pendant un siècle et demi, d'autres élections que celles de ses propres membres, l'Académie a dû être spontanément entraînée, par l'irrésistible ascendant d'une telle habitude, à transporter ensuite le même esprit à tous les autres choix dont elle a été successivement investie dans le siècle actuel, en jugeant aussi les professeurs, comme les académiciens eux-mêmes, d'après la considération prépondérante des mémoires spéciaux relatifs à des points particuliers de la science. Or, cette disposition très-rationnelle à l'égard des choix purement académiques, du moins jusqu'à ce que la constitution de l'Académie s'adapte plus complétement aux besoins actuels de l'esprit humain, devient au contraire, j'ose le dire, essentiellement empirique, quand on l'étend abusivement à des élections d'une tout autre nature, auxquelles devrait présider un tout autre esprit. Une aussi sage compagnie n'a certainement besoin que d'être franchement avertie à ce sujet, pour se tenir désormais suffisamment en garde contre l'entraînement involontaire de ses propres antécédents, afin que le public impartial et éclairé ne puisse point lui reprocher de ne connaître qu'un seul mode immuable d'apprécier les hommes, à quelques destinations diverses qu'il s'agisse de les appliquer. Si l'Académie, comme le sont ailleurs d'autres corporations savantes, était directement investie du droit de députation à nos assemblées nationales, elle ne continuerait point, sans doute, à prendre encore la considération des mémoires académiques pour mesure essentielle de la capacité politique. Appliqué à la capacité didactique, cet aveugle usage n'y est pas, au fond, plus conforme à l'harmonie nécessaire entre les moyens et la fin.

D'éclatants exemples, qu'il serait superflu de citer, ont nettement prouvé, de nos jours, surtout dans l'histoire de l'École polytechnique, qu'une éminente aptitude au perfectionnement isolé de divers sujets scientifiques était pleinement conciliable avec une radicale inaptitude à tout enseignement rationnel, non-seulement oral, mais encore écrit. Cette irrécusable observation sera aisément expliquée par tous ceux qui auront convenablement approfondi la théorie de l'enseignement, où l'esprit d'ensemble devient spécialement indispensable, puisqu'il y faut surtout la considération habituelle du caractère fondamental de la science, de l'exacte coordination de ses diverses parties, et de ses rapports essentiels avec le reste du système scientifique. Est-il

donc surprenant que cet esprit d'ensemble, sans être rigoureusement incompatible avec l'esprit de détail qui doit ordinairement présider aux travaux académiques proprement dits, accompagne toutefois très-rarement l'aptitude aux recherches spéciales, presque toujours concentrées sur des points de doctrine isolés, dont la préoccupation continue doit disposer à oublier ou à négliger les autres éléments de la science? Aussi, quoique n'ayant pas composé de *Mémoires*, et ayant dirigé tous mes travaux vers la philosophie des sciences positives, j'ose croire que mes titres sont réellement beaucoup plus spéciaux pour une candidature, non académique, mais didactique, que si j'eusse employé autant de temps et d'efforts à perfectionner les connaissances de détail. Ceux mêmes, parmi les juges compétents, auxquels mes recherches inspirent le moins de sympathie, ne sauraient méconnaître que les trois premiers volumes de mon *Traité de philosophie positive* sont éminemment propres, par leur nature, à déterminer péremptoirement si leur auteur possède ou non la capacité didactique, pour laquelle la plupart des mémoires ne peuvent, au contraire, fournir que des indications vagues, indirectes, fort équivoques et souvent trompeuses.

Si l'esprit philosophique, en tant que distinct de l'esprit purement scientifique, est généralement indispensable à tout enseignement rationnel, aucun autre cas ne saurait, ce me semble, plus impérieusement exiger une telle condition fondamentale que celui dont il s'agit ici, vu l'importance supérieure de cette chaire transcendante, destinée surtout à faire nettement ressortir les conceptions principales de la science mathématique, l'intime solidarité de ces diverses parties essentielles, et l'ensemble de ses vraies relations avec les différentes branches de la philosophie naturelle. Beaucoup de juges compétents qui ont pu convenablement observer, soit en lui-même, soit dans ses résultats ordinaires, le système actuel d'enseignement de l'École polytechnique, y déplorent avec raison l'abus des habitudes algébriques trop exclusives, qui disposent à mal concevoir la relation générale de l'abstrait au concret, une vicieuse prépondérance des signes sur les idées, qui tend bien plus à orner la mémoire qu'à exercer le jugement, enfin un penchant trop commun à faire prévaloir la considération isolée de l'instrument analytique sur celle des phénomènes dont il est éminemment destiné à perfectionner l'étude rationnelle : d'où résultent trop fréquemment de graves altérations à l'heureuse influence, pratique ou théorique, de cette belle institution. Or, de tels dangers exigent évidem-

ment l'introduction directe de l'esprit philosophique, qui ne sacrifie plus l'interprétation concrète des formules à leur contemplation abstraite, et qui, toujours préoccupé de la considération approfondie de l'ensemble de l'étude de la nature, sache enfin disposer les jeunes intelligences à sentir judicieusement la vraie destination de l'analyse mathématique, tout en faisant dignement ressortir ses éminents attributs.

Telles sont les indications préliminaires relatives à l'appréciation spéciale, pour ma candidature actuelle, de mes travaux écrits, que chaque juge peut directement examiner. Quant à mes titres pratiques, je dois d'abord rappeler que, depuis vingt-quatre ans, mon existence n'a jamais cessé de reposer uniquement sur l'exercice le plus actif et le plus pénible de l'enseignement mathématique, dans tous les modes et à tous les degrés dont il est susceptible : en sorte que je ne saurais craindre, sous ce rapport, aucune concurrence quelconque. Attaché depuis huit ans à l'Ecole polytechnique, j'y ai été inopinément conduit par mes devoirs, aussitôt après avoir échoué dans ma candidature de 1836, à remplir provisoirement, pendant deux mois, les éminentes fonctions que je sollicite aujourd'hui. La manière dont je m'en acquittai est maintenant devenue tellement notoire, que les juges même les plus mal disposés envers moi n'hésiteront pas, j'espère, à reconnaître l'imposant témoignage qui en résulte en ma faveur. Qu'il me soit permis, à ce sujet, de rappeler spécialement l'irrécusable suffrage d'un illustre savant, dont l'Académie, comme l'Ecole Polytechnique, déplorera longtemps encore la perte prématurée, et qui, alors directeur des études de cette école, avait personnellement assisté à beaucoup de mes leçons : je n'oublierai jamais le zèle généreux avec lequel sa rare et scrupuleuse loyauté, surmontant sa modeste réserve habituelle, lui fit une loi de proclamer énergiquement les impressions favorables que cette épreuve décisive lui avait inspirées à mon égard, afin de repousser, par l'irrésistible ascendant de son esprit et de son caractère, les injustes et malveillantes insinuations auxquelles j'avais été en butte un peu auparavant, au sein même de cette Académie. Malgré que sa voix consciencieuse ne puisse plus hélas ! s'élever pour faire rendre à mes services la tardive justice qu'il avait daigné me promettre d'après une telle expérience, je ne crains point aujourd'hui d'appeler directement, en garantie de ce que je viens d'avancer, tous ceux qui, à un titre quelconque, ont en connaissance de cette affaire : j'en adjure spécialement l'illustre géomètre auquel tous les bons esprits se félicitent de voir enfin confiée la

direction générale de notre enseignement mathématique, et qui, ne m'ayant jamais perdu de vue depuis que j'eus le bonheur, il y a plus de vingt-cinq ans, d'être son élève à l'École polytechnique, est le plus propre à juger mon aptitude réelle aux fonctions didactiques que je viens réclamer aujourd'hui.

En cette grave conjoncture, d'où va dépendre tout mon avenir social, je crois devoir, avec une haute franchise, me placer immédiatement sous la protection de l'ensemble de l'Académie contre les préventions qui ont pu subsister à mon égard dans les sections spéciales auxquelles se rapporte naturellement une telle candidature. Si une sage institution n'a point confié aux sections isolées de semblables nominations, et, leur attribuant seulement la présentation et la discussion, a soigneusement réservé au corps entier de l'Académie la décision finale, ce n'est point, sans doute, uniquement dans la crainte des rivalités personnelles : ce doit être surtout afin de neutraliser, autant que possible, par cette indispensable pondération mutuelle, les divers préjugés inhérents à chaque spécialité, et dont les autres académiciens doivent spontanément être mieux préservés. C'est donc sur leur haute raison que je compte le plus ici pour rappeler convenablement l'harmonie rationnelle qui doit exister entre les fonctions à remplir et les conditions les plus propres à leur accomplissement. On doit, sans doute, toujours désirer, surtout en un cas aussi capital, que le talent didactique ne soit pas, s'il est possible, séparé d'une vraie capacité d'invention : mais, sous ce dernier aspect, il est évident que les *Mémoires* ne constituent point la seule garantie décisive. Tous ceux qui, même sans adopter mes principes, auront impartialement apprécié mes travaux, me rendront, je l'espère, la justice de reconnaître que la non-production de mémoires académiques ne tient nullement chez moi à la stérilité d'invention, mais à la direction inusitée que ma vocation caractéristique a dû imprimer à l'ensemble de mes propres recherches, dont les principaux résultats, quoique d'une autre nature, ne sont certainement, j'ose le dire, abstraction faite de leur réalité, ni moins originaux, ni moins difficiles, ni moins importants, que ceux qui se rattachent à la marche la plus suivie depuis deux siècles. Si, à raison même de son caractère, et surtout de sa nouveauté, ma direction philosophique m'interdit inévitablement presque toute participation aux divers encouragements, utiles ou honorifiques, que l'organisation actuelle prodigue très-justement aux recherches purement scientifiques, faut-il aussi me voir enlever, par suite de cette position exceptionnelle, jusqu'aux attri-

butions qu'une telle vie intellectuelle doit me rendre plus spécialement apte à remplir? Personne n'oserait l'admettre, à moins de regarder la philosophie des sciences comme ne méritant, de la part des savants, aucune sorte d'encouragement quelconque, et comme en devant être, au contraire, systématiquement repoussée : ce qui certes n'est nullement l'intention de l'Académie, qui, en conséquence, empêchera, j'espère, que le principe de la spécialité, abusivement détourné, à mon préjudice, de sa vraie destination rationnelle, ne soit ici érigé en maxime directement opposée au principe universel de l'aptitude, dont il ne doit évidemment constituer qu'un simple cas particulier, par la subordination constante du moyen au but.

Je ne crois pas, en terminant, devoir excuser, auprès de l'Académie, l'étendue inusitée de la discussion que je viens d'ébaucher, sauf le regret que j'éprouve de n'avoir pu l'indiquer sans confusion en termes plus concis. Car, des réflexions directement destinées à perfectionner, au profit de tous, une des plus importantes attributions actuelles de l'Académie, ont tout autant de droits, sans doute, à sa scrupuleuse sollicitude que les communications journalières qu'elle reçoit sur des points particuliers de doctrine. Le périlleux honneur d'avoir cette fois pour concurrent un académicien, me fait d'ailleurs espérer que ma respectueuse remontrance obtiendra aujourd'hui un surcroît spécial d'attention et même d'intérêt; de manière à prévenir ou à dissiper des inquiétudes trop conformes à l'esprit critique de notre temps pour devoir être entièrement dédaignées. Au reste, quel que doive être le sort réel de cette nouvelle candidature, je dois ici déclarer finalement que je ne renoncerai jamais à une chaire qui, depuis vingt-quatre ans, fut, à mes yeux, un but constant d'efforts journaliers; l'expérience ayant désormais pleinement motivé cette juste obstination, en démontrant, d'une manière irrécusable, que mon aptitude effective correspond suffisamment à cette légitime ambition.

Daignez agréer, Monsieur le président, l'hommage de la respectueuse considération de votre dévoué serviteur,

AUGUSTE COMTE,

Ancien Élève de l'École polytechnique,
Répétiteur d'Analyse transcendante et de Mécanique rationnelle
à cette École,
et Examinateur des candidats qui s'y destinent.

Rue d'Ulm, n° 5, *près le Panthéon.*

Paris, le lundi 27 juillet 1840.

N° 6.

Appel au Public Occidental (1).

Paris, le dimanche 9 juillet 1848.

La persécution que je caractérisai, en 1842, dans la préface exceptionnelle du dernier volume de mon ouvrage fondamental, s'est ensuite développée au delà de mes propres prévisions. Après avoir empêché l'avancement dû à mes services polytechniques, l'infatigable haine de nos coteries scientifiques a dès lors attenté à mes principaux moyens d'existence, en m'enlevant, il y a quatre ans, l'office que j'avais rempli d'une manière irréprochable pendant les sept années précédentes. Mais cette iniquité ne fut consommée que par *dix* votes contre *neuf*, dans un Conseil composé de vingt-huit membres, dont les neuf absents m'étaient presque tous favorables. Je dus donc regarder cet acte, quelque funestes que me fussent ses conséquences immédiates, comme une sorte de surprise légale, qui n'annonçait point une irrévocable animosité. D'ailleurs, le ministre compétent (M. le maréchal Soult), d'après un examen approfondi de toute cette affaire, avait énergiquement blâmé mes ennemis, dans une lettre officielle du 15 juillet 1844, où il refusait formellement de sanctionner une telle oppression. Quoique ce suprême jugement n'ait pu finalement me protéger contre une légalité vicieuse, il m'a dispensé de toute explication publique sur la véritable source de ma spoliation. Tous ces motifs me déterminèrent à supporter en silence les suites matérielles de cette persécution, jusqu'à ce qu'une vacance quelconque parmi les quatre examinateurs d'admission à l'école polytechnique pût permettre une juste réparation.

Cette occasion vient de s'offrir, de la manière la plus complète, par la retraite simultanée de trois de ces fonctionnaires. Dans chacun de ces trois cas, la commission spéciale chargée, sous la noble présidence de M. Poinsot, de proposer au conseil polytechnique les deux candidats à présenter au choix du ministre, m'a toujours mis au premier rang. Pour la première nomination, où

(1) Cet *appel* a été publié à la suite du *Discours sur l'ensemble du positivisme*, p. 395 à 399.

ce Conseil m'a placé le second, le ministre a préféré mon jeune concurrent, que j'admis moi-même à l'École polytechnique en 1839. Quant aux deux autres cas, le Conseil m'a totalement exclu de sa présentation officielle.

D'après cette épreuve décisive, il ne peut plus rester aucun doute ni sur la volonté ni sur le pouvoir de rendre irrévocable la spoliation accomplie en 1844, et même d'empêcher toutes les autres compensations polytechniques qui me sont dues. Tant que prévaudra l'oppressive pédantocratie que j'ai signalée, et que le gouvernement n'a jamais osé détruire depuis qu'il en reconnaît les vices, un implacable acharnement académique s'efforcera toujours de briser mon existence matérielle. Ce n'est point ici le lieu d'exposer l'histoire de cette persécution sans exemple, où la haine ne recula devant aucune immoralité légale. Une telle appréciation, qui imprimera sur chaque oppresseur sa légitime flétrissure, appartient à la préface du dernier volume du traité dont ce discours n'est que le prélude. Je dois ici me borner à mentionner l'attentat définitif, pour invoquer dignement l'appui du public occidental.

Cette haute tutelle me devient d'autant plus indispensable que, après m'avoir ôté la meilleure moitié de mes ressources matérielles, mes lâches ennemis vont tenter aussi de détruire toutes les autres, qui sont loin d'être inaccessibles à leurs atteintes. Les haines scientifiques seront d'ailleurs secondées par les antipathies métaphysiques, qui m'interdiront tout abri officiel extérieur à l'École polytechnique. Depuis l'avénement de notre république, j'ai repris la proposition que je fis vainement, en 1832, au ministre Guizot, pour fonder, au collége de France, une chaire d'*Histoire générale des sciences positives*. Or, cette fois, je n'ai pas même reçu la moindre réponse quelconque. D'un autre côté, le parti qui voudrait réduire la révolution actuelle à de simples substitutions de personnes ou de coteries, écarte, sous de vains prétextes, l'enseignement gratuit par lequel, pendant dix-sept ans, j'ai initié les prolétaires parisiens à la nouvelle philosophie. Nos idéologues ne sont pas, au fond, moins hostiles au positivisme que les psychologues eux-mêmes, et ils sentent mieux le danger dont il menace toutes les renommées usurpées. A mesure que la nouvelle situation française facilite l'ascendant social de la véritable science et de la saine philosophie, nos empiriques et nos sophistes s'efforcent davantage d'en interdire au peuple l'accès décisif. Mon discours va beaucoup augmenter leurs animosités naturelles, en leur prouvant que mon silence, depuis ma spoliation, ne résulte d'aucune renonciation, volontaire ou forcée, à ma mission philoso-

phique et sociale. Heureusement contenues par notre civilisation, ces coupables haines, qui jadis eussent compromis ma liberté et peut-être ma vie, ont dû se contenter d'attenter à ma fortune. Mais, du moins, les divers persécuteurs avaient-ils espéré, d'après ma pauvreté personnelle, réduire désormais toute mon activité à lutter contre la misère. Cet écrit leur apprendra qu'ils n'ont pas mieux réussi à étouffer ma voix qu'à ébranler ma constance. Ils vont donc redoubler leurs efforts, concertés ou spontanés, pour empêcher, à tout prix, ce nouvel essor systématique, que l'adhésion naissante des prolétaires et la prochaine sanction des femmes rendent plus redoutable à tous les jongleurs.

Mais cet ignoble concours de tant de puissantes antipathies contre une seule existence peut être aisément déjoué par le public impartial, quand cet appel aura dignement révélé à tout l'Occident l'imminence de ma situation personnelle. L'épreuve qui vient d'avoir lieu me détermine à faire désormais dépendre mes ressources matérielles du libre enseignement privé des sciences mathématiques, suivant tous les modes et degrés qu'il comporte. Après avoir suffi vingt ans à ma laborieuse existence, sans empêcher mon essor philosophique, cette profession indépendante dut être abandonnée, en 1837, pour mon principal office polytechnique. Depuis ma spoliation, je n'ai recouru qu'accessoirement à ce moyen primitif, dans l'attente toujours prochaine d'une réparation unanimement jugée inévitable. Aujourd'hui que la méchanceté de quelques-uns, secondée par la faiblesse de beaucoup d'autres, a rendu l'iniquité pleinement irrévocable, je commence mon second demi-siècle en reprenant à jamais l'humble et pénible profession qui ne semblait convenir qu'à ma jeunesse. Mais, quoique je n'aie nullement interrompu, depuis plus de trente ans, une pratique très-active de l'enseignement mathématique, élémentaire ou transcendant, cette désuétude presque totale des leçons privées pendant les onze dernières années m'a détourné de toutes les relations favorables. D'ailleurs, une vie solitaire, où les contacts habituels sont plutôt philosophiques que scientifiques, aggrave beaucoup mes difficultés naturelles à cet égard. Enfin, il faut aussi compter que la rage de mes divers ennemis me poursuivra même dans cet extrême refuge, que leurs atteintes peuvent indirectement troubler. C'est pourquoi j'ai dû terminer ce discours en invoquant sans détour le public occidental, afin d'obtenir, comme tout autre prolétaire, un exercice continu de la profession que je pratique depuis ma première jeunesse.

Un tel appel provoque naturellement deux sortes de sympa-

thies, les unes spéciales, les autres générales. D'une part, je compte sur ceux qui, sans admettre ma philosophie, compâtissent sincèrement aux injustices dont ma carrière scientifique fut toujours entravée, et reconnaissent d'ailleurs mon aptitude didactique. En même temps, je dois trouver encore plus d'appui chez tous les vrais appréciateurs de mes travaux systématiques, dont mes embarras matériels pourraient beaucoup gêner l'essor pendant les années de vigueur mentale qui me restent. Pour les uns et les autres, c'est un devoir social de ne pas laisser consommer un attentat qu'ils peuvent facilement annuler. Mais tous ceux qui s'intéressent au positivisme, comme unique base normale de la régénération occidentale, sont moralement obligés d'empêcher que son principal organe ne s'éteigne, dans une injuste détresse, au temps de sa plus parfaite maturité. Tant que la nouvelle philosophie n'aura point librement obtenu l'ascendant public, c'est sur ses adhérents privés que devra retomber l'indispensable entretien de la classe contemplative par la classe active. Puisse mon infortune particulière susciter des manifestations propres à convaincre les persécuteurs quelconques du nouveau culte que leurs criminelles menées n'empêcheront jamais l'essor philosophique de la seule issue mentale et sociale que comporte l'anarchie actuelle !

AUGUSTE COMTE

(10, rue Monsieur-le-Prince, près l'Odéon.)

N° 6 bis.

Relations d'Auguste Comte avec M. Guizot (1824-1833).

On lit dans les *Mémoires* de M. Guizot (1), tome III, page 125, 126 et 127 :

« J'eus à la même époque quelques rapports avec un homme « qui a fait, je ne dirai pas quelque bruit, car rien n'a été moins

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, par M. Guizot. — Paris, Michel Lévy frères, libraires-éditeurs, rue Vivienne, 2 *bis*, 1858-1860.

« bruyant, mais quelque effet, même hors de France, parmi les « esprits méditatifs, et dont les idées sont devenues le *credo* « d'une petite secte philosophique. Ces chaires nouvelles, créées « soit au collége de France, soit dans les facultés, mettaient en « mouvement toutes les ambitions savantes. M. Auguste Comte, « l'auteur de ce qu'on a appelé et de ce qu'il a appelé lui-même « la *Philosophie positive*, me demanda à me voir. Je ne le con- « naissais pas du tout, et n'avais même jamais entendu parler de « lui. Je le reçus et nous causâmes quelque temps. Il désirait « que je fisse créer pour lui, au Collége de France, une chaire « d'histoire générale des sciences physiques et mathématiques ; « et pour m'en démontrer la nécessité, il m'exposa lourdement et « confusément ses vues sur l'homme, la société, la civilisation, « la religion, la philosophie, l'histoire. C'était un homme simple, « honnête, profondément convaincu, dévoué à ses idées, modeste « en apparence quoique, au fond, prodigieusement orgueilleux, et « qui sincèrement se croyait appelé à ouvrir, pour l'esprit humain « et les sociétés humaines, une ère nouvelle. J'avais quelque « peine, en l'écoutant, à ne pas m'étonner tout haut qu'un esprit « si vigoureux fût borné au point de ne pas même entrevoir la « nature ni la portée des faits qu'il maniait ou des questions qu'il « tranchait, et qu'un caractère si désintéressé ne fût pas averti « par ses propres sentiments, moraux malgré lui, de l'immorale « fausseté de ses idées. C'est la condition du matérialisme mathé- « maticien. Je ne tentai même pas de discuter avec M. Comte ; sa « sincérité, son dévouement et son aveuglement m'inspiraient cette « estime triste qui se réfugie dans le silence. Il m'écrivit peu de « temps après une longue lettre pour me renouveler sa demande « de la chaire dont la création lui semblait indispensable pour la « science et pour la société. Quand j'aurais jugé à propos de la « faire créer, je n'aurais certes pas songé un moment à la lui « donner. »

Voici la lettre en question, que nous reproduisons textuellement, c'est-à-dire telle qu'elle est insérée dans le IIIe volume des *Mémoires :*

« *M. Auguste Comte à M. Guizot.*

Paris, le samedi 30 mars 1833.

« Monsieur,

« Quoique, depuis plus de trois semaines, je diffère à dessein de vous écrire, je dois d'abord vous demander sincèrement pardon de vous entretenir d'affaires si peu de temps après la perte cruelle

et irréparable que vous venez d'éprouver, et à laquelle je compatis vivement. Mais, comme, d'après ce que vous aviez bien voulu m'annoncer dans notre dernière entrevue, c'était vers le commencement de mars que devait être examinée définitivement la proposition que j'ai eu l'honneur de vous soumettre le 29 octobre dernier, sur la création d'une chaire d'*Histoire générale des sciences physiques et mathématiques* au Collége de France, je craindrais, en gardant plus longtemps le silence à cet égard, de donner lieu de croire que j'aurais renoncé à ce projet.

« Il serait déplacé, monsieur, de rappeler ici, même sommairement, les diverses considérations principales propres à faire sentir l'importance capitale de ce nouvel enseignement, et sa double influence nécessaire pour contribuer à imprimer aux études scientifiques une direction plus philosophique, et pour combler une lacune fondamentale dans le système des études historiques : c'est, ce me semble, le complément évident et indispensable de la haute instruction, surtout à l'époque actuelle. Je m'en réfère à cet égard à ma note du 29 octobre ; ou, pour mieux dire, monsieur, je m'en rapporte à votre opinion propre et spontanée sur une question que la nature de votre esprit et de vos méditations antérieures vous met plus que personne en état de juger sainement. Car, je vous avoue, monsieur, que ce à quoi j'attache le plus d'importance dans cette affaire, c'est que vous veuillez bien la décider uniquement par vous-même, à l'abri de toute influence, en usant de votre droit à l'égard du Collége de France qui se trouve heureusement, et par la loi, et par l'usage, hors des attributions du Conseil d'instruction publique. Les deux seuls savants qui fassent actuellement partie de ce conseil, quoique distingués d'ailleurs dans leurs spécialités, sont, en effet, par une singulière coïncidence, généralement reconnus dans le monde scientifique comme parfaitement étrangers à tout ce qui sort de la sphère propre de leurs travaux, et comme pleinement incompétents en tout ce qui concerne la philosophie des sciences et l'histoire de l'esprit humain. Il y aurait, monsieur, je dois le dire avec ma franchise ordinaire, plus que de la modestie, dans une intelligence comme la vôtre, à subordonner votre opinion à la leur sur une question de la nature de celle que j'ai eu l'honneur de soulever auprès de vous. Si vous pouvez à ce sujet recueillir des conseils utiles, ce n'est pas du moins de la part de vos conseillers officiels.

« Comme depuis cinq mois vous avez eu certainement le loisir d'examiner cette affaire avec toute la maturité suffisante, sans

être importuné de mes instances, je crois pouvoir enfin, monsieur, sans être indiscret, réclamer à cet égard votre décision définitive. Je suis loin de me plaindre de la situation précaire et parfois misérable dans laquelle je me suis toujours trouvé jusqu'à présent, car je sens combien elle a puissamment contribué à mon éducation. Mais cette éducation ne saurait durer toute la vie, et il est bien temps, à trente-cinq ans, de s'inquiéter enfin d'une position fixe et convenable. Les mêmes circonstances qui ont été utiles (et à mon avis indispensables ordinairement) pour forcer l'homme à mûrir ses conceptions et à combiner profondément le système général de ses travaux, deviennent nuisibles par une prolongation démesurée, quand il ne s'agit plus que de poursuivre avec calme l'exécution de recherches convenablement tracées. Pour un esprit tel que vous connaissez le mien, monsieur, il y a, j'ose le dire, un meilleur emploi de son temps, dans l'intérêt de la société, que de donner chaque jour cinq à six leçons de mathématiques. Je n'ai pas oublié, monsieur, que, dans les conversations philosophiques trop rares et si profondément intéressantes *que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous autrefois, vous avez bien voulu m'exprimer souvent combien vous me jugeriez propre à contribuer à la régénération de la haute instruction publique, si les circonstances vous en conféraient jamais la direction.* Je ne crains pas, monsieur, de vous rappeler cette disposition bienveillante et d'en réclamer les effets lorsqu'il s'agit d'une création qui, abstraction faite de mon avantage personnel, présente en elle-même une utilité scientifique incontestable et du premier ordre, et qui se trouve en une telle harmonie avec la nature de mon intelligence et les recherches de toute ma vie qu'il serait, je crois, fort difficile aujourd'hui qu'elle pût convenir à une autre personne.

« J'espère, monsieur, que vous ne trouverez pas déplacée mon insistance à cet égard après un si long délai. Vous n'ignorez pas que, bien que ce projet fût pleinement arrêté dans mon esprit avant votre ministère, je n'ai point essayé de le soumettre à votre prédécesseur, par la certitude que j'avais de n'en être pas compris, et il est plus que probable que la même raison m'empêchera également d'en parler à votre successeur. Vous concevez donc, monsieur, qu'il est de la dernière importance pour moi de faire juger cette question pendant que le ministère de l'instruction publique est occupé, grâce à une heureuse exception, par un esprit de la trempe du vôtre et dont j'ai le précieux avantage d'être connu personnellement.

« Comme cette fonction ne présente heureusement aucun caractère politique, je ne pense pas qu'on puisse trouver, dans le système général du gouvernement actuel, aucun motif de m'exclure, malgré l'incompatibilité intellectuelle de ma philosophie positive avec toute philosophie théologique ou métaphysique, et par suite avec les systèmes politiques correspondants. Dans tous les cas, cette exclusion ne saurait offrir l'utilité d'arrêter mon essor philosophique qui est maintenant trop caractérisé et trop développé pour pouvoir être étouffé par aucun obstacle matériel, dont l'effet ne pourrait être au contraire que d'y introduire, par le sentiment involontaire d'une injustice profonde, un caractère d'irritation contre lequel je me suis soigneusement tenu en garde jusqu'ici. Comme je ne pense pas que les vexations purement gratuites et individuelles se présentent à l'esprit d'aucun homme d'État, dans quelque système que ce soit, je dois donc être pleinement rassuré à cet égard. Si cependant, monsieur, quelque motif de ce genre contrariait ici l'effet de votre bienveillance, je ne doute pas que vous ne crussiez devoir me le déclarer franchement, par la certitude que vous auriez que je vous connais trop bien pour ne pas regarder un esprit aussi élevé que le vôtre comme parfaitement étranger à toute difficulté de cette nature.

« Je ne pense pas non plus avoir aucun obstacle à rencontrer dans les considérations financières, car le budget du collége de France me semble actuellement pouvoir comporter aisément cette nouvelle dépense sans aucune addition de fonds, la chaire d'économie politique ne devant point probablement être rétablie, à cause du caractère vague et de la conception irrationnelle de cette prétendue science, telle qu'elle est entendue jusqu'ici. Dans tous les cas, il est nécessaire d'abord de reconnaître en principe la convenance du cours d'histoire des sciences positives, sans y mêler aucune question d'argent. Je puis d'autant plus faciliter une telle décision que je consentirais volontiers à faire ce cours sans aucun traitement, jusqu'à ce que la chambre eût alloué des fonds spéciaux, si le budget était réellement insuffisant.

« Par ces divers motifs, j'espère, monsieur, que vous voudrez bien m'assigner prochainement une dernière entrevue pour me faire connaître, au sujet de cette création, votre détermination définitive, soit dans un sens, soit dans un autre. J'ai besoin de n'être pas tenu plus longtemps en suspens à cet égard, afin de pouvoir donner suite, si une telle carrière m'était malheureusement fermée, aux démarches susceptibles, dans une autre direc-

tion, de me conduire à une position convenable, ce qui est devenu maintenant pour moi, après une insouciance philosophique aussi prolongée, un véritable devoir.

« J'ai dédaigné, monsieur, d'employer auprès d'un homme de votre valeur, les procédés ordinaires de sollicitations indirectes et de patronages plus ou moins importants que j'eusse pu néanmoins mettre en jeu tout comme un autre. C'est moi seul, Monsieur, qui m'adresse à vous seul. Il s'agit ici d'une occasion unique de m'accorder une position convenable, sans léser aucun intérêt, et en fondant une institution d'une haute importance scientifique, susceptible, je ne crains pas de le dire, d'honorer à jamais votre passage au ministère de l'instruction publique. Je crois donc pouvoir compter sur l'épreuve décisive à laquelle je soumets ainsi *votre ancienne bienveillance pour moi* et votre zèle pour les véritables progrès de l'esprit humain.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance bien sincère de la respectueuse considération de votre dévoué serviteur,

« AUGUSTE COMTE. »

N° 159, rue Saint-Jacques.

« *P. S.* Je vous prie, monsieur, de vouloir bien accepter l'hommage du premier volume de mon *Cours de philosophie positive*, dont j'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint un exemplaire. La publication de cet ouvrage, que les désastres de la librairie avaient suspendue pendant deux ans, va maintenant être continuée sans interruption par un autre éditeur. Je m'empresse de profiter de la première disponibilité de quelques exemplaires pour satisfaire le désir que j'avais depuis si longtemps de soumettre ce travail à un juge tel que vous. »

Eh bien! est-il possible de croire que si M. Guizot n'avait jamais vu ni entendu M. Comte avant leur entrevue de 1832, celui-ci lui aurait écrit à lui-même : « *Je n'ai pas oublié, monsieur, que, dans les conversations philosophiques trop rares et si profondément intéressantes que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous autrefois, vous avez bien voulu m'exprimer souvent combien vous me jugeriez propre à contribuer à la régénération de la haute instruction publique, si les circonstances vous en conféraient jamais la direction.* » Et plus loin : « *Je crois donc pouvoir compter sur l'épreuve décisive à laquelle je soumets ainsi votre ancienne bienveillance pour moi et votre zèle pour les véritables progrès de l'esprit humain?* »

Évidemment M. Guizot n'a point relu cette lettre avant de la livrer à l'impression; évidemment ses souvenirs lui ont fait défaut en cette circonstance; ce qu'il faut attribuer, sans doute, et au temps qui s'est écoulé depuis cet événement, et au peu d'importance qu'il paraît y attacher.

Cependant, comme tout ce qui touche à la mémoire d'Auguste Comte offre de l'intérêt à nos yeux, nous croyons devoir attacher à cet incident une gravité réelle, et nous nous croyons obligé de rappeler au lecteur dans quels termes ce philosophe en a lui-même parlé, ce qui fera mieux comprendre et les motifs de sa démarche, et la raison du refus qu'elle dut essuyer. Voici ce qu'écrivait à cet égard, en 1842, le fondateur du positivisme :

« Envers le parti métaphysique, soit gouvernant, soit aspirant, ma position nécessaire, quoique relative à une collision moins prononcée, est, au fond, encore plus dangereuse pour moi, à cause de la grande prépondérance qu'il exerce aujourd'hui, à tous égards, en France. Plus éclairé et plus souple que le précédent (1), ce parti équivoque sent confusément que, depuis Descartes et Bacon, l'essor graduel de la philosophie positive a été surtout dirigé spontanément contre sa domination transitoire, non moins intéressée aujourd'hui que les prétentions purement théologiques à empêcher, à tout prix, l'installation sociale de la vraie philosophie moderne. En considérant d'abord la portion de cette école qui règne maintenant, je puis aisément signaler, chez son plus éminent organe, un exemple très-caractéristique de sa disposition instinctive à me tenir, autant que possible, non sans doute dans l'oppression sacerdotale, mais dans une profonde obscurité personnelle, à la fois mentale et sociale. Ayant été, dès mon premier essor philosophique, individuellement apprécié, à certains égards, en 1824 et 1825, par M. Guizot, je lui ai fait l'honneur, il y a dix ans, lors de son principal avénement politique, de m'écarter une seule fois envers lui de la règle constante que je me suis prescrite de ne jamais rien demander aux divers pouvoirs actuels en dehors de ce qui m'est strictement dû d'après les usages établis. Quelques ouvertures de sa part me conduisirent alors à lui proposer de créer, au collége de France, une chaire directement consacrée à l'histoire générale des sciences positives, que seul encore je pourrais remplir de nos jours, et à laquelle j'eusse spontanément donné un caractère convenablement relatif

(1) Le parti théologique. (Note du biographe.)

à l'ascendant scientifique et logique de la nouvelle philosophie. Or, après diverses tergiversations, M. Guizot, qui a fondé, là et ailleurs, pour ses adhérents ou ses flatteurs, tant de chaires inutiles ou même nuisibles, fut bientôt entraîné, par ses rancunes métaphysiques, à écarter définitivement une innovation qui pouvait honorer sa mémoire, et dont il avait d'abord semblé comprendre la valeur naturelle. Je fus même ensuite obligé de publier, dans deux journaux, en octobre 1833, avec quelques commentaires spéciaux, la note philosophique que j'avais dû composer à ce sujet, afin d'empêcher au moins que cette proposition, qui, en effet, est ainsi restée ultérieurement intacte, ne se trouvât finalement gaspillée au profit de quelque courtisan. Quant à la partie de l'école métaphysique qui constitue aujourd'hui ce qu'on appelle vulgairement l'opposition, et dont la principale influence réside dans la presse périodique, ses dispositions envers moi sont, sans doute, assez caractérisées par l'étrange silence que ses divers organes, quotidiens ou mensuels, ont unanimement gardé, pendant douze ans, pour la première fois peut-être, envers ma publication philosophique. C'est jusqu'ici seulement en Angleterre, du moins à ma connaissance, que ce traité a donné lieu à un sérieux examen, par la consciencieuse appréciation dont un illustre physicien (sir David Brewster) honora, en 1838, dans la célèbre *Revue d'Édimbourg*, mes deux premiers volumes, quoiqu'il eût d'ailleurs assez peu compris l'ensemble de mon opération philosophique, malgré l'admission formelle de ma loi fondamentale, pour regarder un tel préambule comme constituant mon principal objet. Sauf cette unique discussion, ainsi plutôt scientifique que vraiment philosophique, ce long travail n'a jamais été même annoncé dans aucun journal de quelque importance, sans que l'on puisse assurément attribuer une telle réserve au sentiment personnel d'une insuffisance d'instruction préalable qui n'empêche pas l'essor habituel des jugements les plus tranchés. Quoique quelques organes avancés aient dû, à ce sujet, attendre naturellement la fin d'une élaboration qui n'est, en effet, pleinement jugeable que dans son ensemble total, on ne peut douter que ce silence exceptionnel ne soit surtout dû à la répugnance involontaire avec laquelle les métaphysiciens, qui dominent partout la presse périodique, voient aujourd'hui surgir une philosophie supérieure à leur influence, et qui tend directement à faire cesser leur prépondérance actuelle, sous l'inflexible prescription continue de rigoureuses conditions mentales, à la fois logiques et scientifiques, qu'ils se sentent incapables de remplir suffisam-

ment. » (*Cours de philosophie positive*, t. VI, préface personnelle, pages XIX à XXII.)

D'après ces faits et d'autres, que nous pourrons produire si besoin est, on ne saurait contester qu'Auguste Comte ne fût depuis longtemps personnellement connu de M. Guizot, lorsqu'il s'adressa à lui en 1832(1). Il est donc au moins singulier que la mémoire de ce dernier lui ait fait aussi complétement défaut à ce sujet.

Du reste, il est assez curieux de voir cet homme superbe, sur la fin de sa carrière, dans son testament publie en quelque sorte, rompre un silence de trente-six années pour adresser, lui aussi, des paroles de dédain et d'attaque à la philosophie positive et à son fondateur. Il n'est pas non plus sans intérêt d'entendre l'ancien ministre, malgré son mépris pour cette philosophie, reconnaître qu'elle a produit quelque effet, en France et à l'étranger, *parmi les esprits méditatifs*, et consacrer en termes formels la *vigueur d'esprit et de moralité* qui distinguait son auteur. Enfin, c'est pour nous un fait très-significatif que M. Guizot n'ait pas cru pouvoir s'empêcher aujourd'hui de parler du positivisme.

N° 7.

Adresse du Comité permanent de l'Association polytechnique, au Roi des Français.

Paris, à l'hôtel-de-ville, le mercredi 22 décembre 1830, trois heures après-midi.

SIRE,

Une réparation généralement regardée comme insuffisante, fournit en ce moment l'occasion de dévoiler le vrai caractère fondamental de la situation politique où la France a été placée par la fausse direction donnée à l'ensemble du gouvernement.

(1) Voir aux p. 152 et 153 de cette notice.

depuis la grande révolution de Juillet, par les divers ministères qui se sont succédés.

Le désappointement universel de la masse de la population, qui n'a pu voir encore qu'un simple déplacement du pouvoir dans les suites de cet immense mouvement, qui devait amener une amélioration positive dans sa condition sociale et politique; la frivole jactance des législateurs, qui ont voulu s'attribuer la gloire et le profit d'une régénération à laquelle ils ont été généralement étrangers; l'extrême incurie des chambres et du ministère pour tout ce qui concerne l'instruction du peuple; leur dédain pour sa participation aux avantages sociaux en proportion de l'importance de ses travaux; enfin, l'infériorité constatée, soit sous le rapport intellectuel, soit sous le rapport moral, d'une vaine aristocratie, qui n'a d'autres titres à la direction de la société que sa naissance ou sa fortune : telles sont les causes radicales, explicites ou implicites, des mécontentements populaires, auxquels une affaire critique a permis de donner une expression qui, même comprimée aujourd'hui, se reproduirait nécessairement dans toute autre occasion favorable.

En d'aussi graves circonstances, considérant que la vérité sur la situation du pays et l'indication de la marche politique propre à y remédier ne sauraient être transmises à Votre Majesté par des Chambres dont l'incapacité politique et la faiblesse morale ne sont pas moins constatées que l'impopularité, le Comité de l'Association polytechnique s'est cru autorisé, par la pureté de ses intentions et par les garanties que présente la composition de la Société dont il émane, à s'adresser directement à Votre Majesté pour lui promettre sa participation contre toute tentative anarchique, et la supplier en même temps d'imprimer à la marche générale du gouvernement la haute direction progressive, seule conforme au véritable esprit de la société actuelle.

Sire, le comité de l'Association polytechnique, convaincu que le pouvoir personnel de Votre Majesté est aujourd'hui la seule autorité constituée dont les actes puissent obtenir l'assentiment populaire, fait reposer sur votre loyale intervention toutes ses espérances pour le rétablissement d'un ordre vraiment durable.

Les membres du comité permanent de l'Association polytechnique,

A. Comte, Lechevalier, Meissas, Reynaud, Raucourt, Larabit, Bommart, Wissocq, Guyot.

N° 8.

ORDRE ET PROGRÈS.

Association libre pour l'instruction positive du peuple dans tout l'Occident européen.

La réorganisation préalable des opinions et des mœurs constitue la seule base solide d'après laquelle puisse s'accomplir la régénération graduelle des institutions sociales, à mesure que l'esprit public aura librement adopté les principes fondamentaux du régime final vers lequel tend l'ensemble du passé chez l'élite de l'humanité. Ainsi, la saine instruction populaire devient aujourd'hui la première condition du vrai caractère propre à la terminaison organique de la grande révolution. Ce besoin est surtout compris par les prolétaires eux-mêmes, qui, malgré l'admirable spontanéité de leurs nobles instincts, sentent combien la culture systématique en est indispensable.

D'après un double droit, désormais incontestable, de libre enseignement et de libre association, j'annonce donc la récente formation d'une Association indépendante qui, sous la devise caractéristique *Ordre et Progrès*, accomplira, autant que possible, un tel office social. Elle s'attache exclusivement à développer, dans des cours toujours gratuits, dont le libre accès ne sera jamais restreint, l'instruction positive proprement dite, comprenant : d'une part, les études mathématiques, inorganiques et biologiques; et, d'une autre part, l'histoire, qui, quoique habituellement empirique, contient le préambule nécessaire de la vraie science sociale. Mais, écartant tout principe indiscutable, elle s'interdit soigneusement tous les sujets qui ne comportent pas de véritables démonstrations.

Loin de dissimuler jamais la tendance directement sociale de son enseignement, cette Association s'efforcera sans cesse d'y subordonner profondément l'intelligence à la sociabilité, en considérant toujours l'esprit comme le principal ministre du cœur. A ses yeux, il n'existe, au fond, qu'une seule science, celle de l'humanité, envers laquelle toutes les autres études réelles ne constituent que des préambules indispensables, dont la spécialité

actuelle ne peut être corrigée que par cette destination continue. Mais, sauf ce principe universel, la convergence habituelle des divers cours restera toujours livrée exclusivement aux libres convictions des professeurs quelconques, sans qu'aucun programme leur soit jamais imposé.

Cette Association positive comprend, au même titre, deux sortes de membres, en nombre illimité, dont les uns consacrent une portion régulière de leur temps à l'enseignement populaire, tandis que les autres en facilitent, par toutes les voies légitimes, l'exercice et l'extension.

Quoiqu'elle doive considérer Paris comme le siége essentiel de ses opérations, son service ne se borne point à la France. Il embrasse les cinq populations avancées qui, toujours plus ou moins solidaires, même dès l'assimilation romaine, composent, depuis Charlemagne, la grande république occidentale, au sein de laquelle, malgré les diversités nationales, aggravées ensuite par les dissidences religieuses, s'est accompli un développement intellectuel et social dont le reste de l'humanité n'offre point encore, même en Europe, un véritable équivalent. Ainsi, en conservant au centre français l'initiative naturelle que la première partie de la révolution lui a pour jamais rendue, l'Association occidentale étendra ses fonctions habituelles, d'une part à l'Allemagne et à l'Angleterre, d'une autre part à l'Italie et à l'Espagne. Cette indispensable extension d'un office partout urgent exige nécessairement que l'association positive, sans refuser jamais l'assistance des divers gouvernements occidentaux, se tienne toujours indépendante de l'un quelconque d'entre eux.

Dans cette grande entreprise sociale, j'invoque directement la coopération de tous ceux qui, à un titre quelconque, peuvent y concourir utilement. Mais j'y invite plus spécialement, d'une part, pour les sciences inorganiques, mes anciens camarades ou élèves de l'Ecole Polytechnique qui se sentent disposés à la seconder; et, d'une autre part, pour les études biologiques, les médecins ou naturalistes qui peuvent y coopérer.

Les demandes quelconques d'admission seront reçues chez moi (10, rue Monsieur-le-Prince), tous les soirs, de sept à neuf heures, ou par correspondance.

AUGUSTE COMTE,

Ancien élève de l'École polytechnique, auteur du *Système de philosophie positive*.

Paris, le vendredi 25 février 1848.

N° 9.

ORDRE ET PROGRÈS.

Le Fondateur de la Société positiviste, à quiconque désire s'y incorporer.

Paris, le mercredi 8 mars 1848.

Je viens de fonder, sous la devise caractéristique *Ordre et Progrès*, une Société politique destinée à remplir, envers la seconde partie, essentiellement organique, de la grande révolution, un office équivalent à celui qu'exerça si utilement la Société des Jacobins dans la première partie, nécessairement critique. Son action sera même plus purement consultative, sans aucun mélange d'intervention temporelle, puisqu'elle reposera sur une nouvelle doctrine générale, dont les partisans sont encore trop peu nombreux pour obtenir d'autre influence sociale que celle qui pourra émaner d'une libre appréciation publique de la sagesse de leurs jugements et de leurs avis. Cette doctrine est exposée dans mon traité fondamental de *Philosophie positive*. Elle est surtout caractérisée par l'élaboration historique des deux derniers volumes, qui, d'après l'ensemble du passé humain, détermine sans utopie l'avenir social, de manière à fonder la véritable science politique, base rationnelle de l'art correspondant.

La Société Positiviste se propose donc de faire graduellement prévaloir les principes de cette nouvelle science, en les appliquant avec opportunité au cours naturel des événements, soit pour apprécier les faits accomplis et les mesures adoptées, soit surtout pour signaler les tendances réelles et indiquer les meilleurs moyens de les régulariser. Quoiqu'elle doive se consacrer surtout aux questions amenées par la situation générale et sur lesquelles l'attention publique se fixe d'elle-même, elle se réserve aussi d'introduire quelquefois des sujets de discussion qui ne seraient point encore à l'ordre du jour, pourvu qu'elle ait bien reconnu leur aptitude à éclaircir les débats spontanés. En un mot, elle a pour but général de faciliter l'avénement du nouveau pouvoir

spirituel que le positivisme représente comme seul propre à terminer la révolution, par la fondation directe du régime final vers lequel tend aujourd'hui l'élite de l'humanité. A cet effet, elle appliquera la doctrine fondamentale à ébaucher spontanément, autant que le comporte le milieu actuel, les fonctions d'appréciation, de conseil, et de préparation, que ce pouvoir définitif devra ensuite accomplir systématiquement, sous l'assistance continue des sympathies universelles.

D'après une telle destination, l'office spirituel de la Société Positiviste ne se bornera point à la France. Il embrassera naturellement toutes les populations avancées qui maintenant participent, malgré leurs diversités nationales, au même besoin fondamental de régénération sociale, comme le prouve aujourd'hui l'extension graduelle de la crise révolutionnaire. Ainsi, il doit comprendre l'ensemble de la grande république occidentale, qui, préparée par l'incorporation romaine, et directement constituée sous Charlemagne, a partout accompli, depuis le moyen âge, un développement intellectuel et social, à la fois négatif et positif, dont le reste de l'humanité n'offre point encore, même en Europe, un véritable équivalent. Cette famille d'élite contient, autour du centre français, d'une part l'Allemagne et l'Angleterre avec leurs annexes naturelles, d'une autre part l'Italie et l'Espagne. Telle est, suivant la saine théorie historique, l'extension nécessaire de l'office spirituel que la Société Positiviste vient aujourd'hui ébaucher, en s'adaptant toujours aux convenances réelles de chaque nationalité. La première partie de la révolution devait être essentiellement française, l'ébranlement initial ne pouvant ailleurs devenir aussi décisif, faute de s'y trouver assez préparé. Mais sa seconde partie se présente, au contraire, comme nécessairement commune à tout l'Occident, la réorganisation spirituelle, qui doit surtout la caractériser, se montrant déjà partout urgente. La conciliation fondamentale entre les instincts encore opposés de l'ordre et du progrès ne peut être conçue et réalisée qu'en s'élevant habituellement à un tel point de vue historique, seul à la fois assez défini et assez étendu pour indiquer convenablement le mal et le remède. Puisque la démolition du régime ancien a commencé, au quatorzième siècle, par la désorganisation spontanée de ses fonctions occidentales, il faut bien que la construction du nouveau système suive aujourd'hui la même marche. Ainsi la Société Positiviste ne sera, dans ses sentiments et dans ses pensées, ni nationale, ni cosmopolite, mais occidentale: d'ailleurs, elle conçoit la régénération finale comme devant ensuite s'étendre,

suivant une progression déterminée, à tout le reste de l'humanité, sous la sage assistance de l'Occident réuni.

Pour les observateurs rationnels, la seconde partie de la révolution, qui doit être, surtout aujourd'hui, plus spirituelle que temporelle, a déjà commencé depuis que la fondation de la science sociale a dévoilé le vrai caractère général de l'avenir humain, si confusément entrevu jusqu'alors, même par mon principal précurseur, l'illustre et malheureux Condorcet. Mais cette condition intellectuelle ne motivait point assez la formation de la Société Positiviste, jusqu'à ce que la merveilleuse transformation politique qui vient de s'opérer en France eût à la fois montré la possibilité et l'urgence d'une telle association.

La proclamation, désormais irrévocable, de la République française, constitue, à tous égards, le plus grand événement survenu en Occident depuis la chute de Bonaparte. Elle résume nettement l'ensemble de la partie négative de la révolution, en détruisant radicalement les espérances et les illusions rétrogades, qui, dès la seconde moitié du règne de Louis XIV, se rattachaient, en France, au seul nom de la royauté, sous quelque forme qu'elle s'y maintînt. D'un autre côté, le titre de *République* présente, dans son heureuse acception organique, le programme universel, plutôt sentimental que rationnel, du véritable avenir social. Il annonce ainsi la subordination continue de la politique à la morale, admirablement ébauchée, au moyen âge, sous le principe catholique, mais qui n'était pleinement réalisable que d'après un meilleur régime spirituel et dans un milieu plus favorable. La réorganisation des opinions et des mœurs, seule base solide de la régénération graduelle des institutions sociales, vient donc se placer naturellement au grand ordre du jour, avec beaucoup plus d'énergie et de netteté que ne le comportait naguère la prépondérance factice d'un régime contraire à l'ensemble du passé français, et qui pourtant prétendait offrir le dénoûment final. En même temps que plus urgente, la réorganisation spirituelle devient ainsi plus facile, d'après l'absence totale de convictions systématiques qui distingue cette salutaire secousse de toutes les précédentes. Une doctrine vraiment complète, et cohérente dans toutes ses applications, doit alors trouver beaucoup plus d'accès chez des esprits lassés de l'anarchie mentale, et incapables de résister profondément aux démonstrations philosophiques.

Quoique le besoin de formules quelconques semble, par suite même de cette immense lacune, susciter aujourd'hui une sorte de retour officiel aux doctrines métaphysiques qui convinrent à

la partie négative de la révolution, chacun sait que, sauf quelques hommes arriérés et peu influents, ces théories surannées ne déterminent aucune foi sérieuse chez ceux qui sont ainsi forcés d'y recourir provisoirement. La prépondérance habituelle et unanime des sentiments d'ordre fera bientôt ressortir, à tous égards, combien cette impuissante restauration d'une philosophie purement révolutionnaire se trouve antipathique aux besoins et aux tendances qui caractérisent notre siècle, surtout en France, où l'anarchie n'est pas moins repoussée que la rétrogradation.

Toutes les inquiétudes qu'excite déjà ce réveil passager des principes négatifs aboutiront nécessairement à faciliter l'ascendant de la philosophie positive, seule source désormais possible des convictions systématiques capables de contenir d'imminentes aberrations, contre lesquelles les croyances théologiques n'offrent plus, depuis longtemps, aucune garantie réelle. Ainsi, par exemple, il s'élèvera, dans notre prochaine Assemblée nationale, de graves débats au sujet de la devise républicaine, entre les partisans de la formule révolutionnaire qui vient d'être momentanément rétablie, et ceux de la devise provisoire que l'heureux instinct de la classe moyenne adopta spontanément sous le régime déchu. Cette lutte inévitable permettra naturellement à la société Positiviste d'espérer déjà l'unanime consécration de sa propre devise (*Ordre et Progrès*), qui correspond certainement au vrai caractère de l'avenir social, comme annonçant la conciliation fondamentale, à la fois politique et philosophique, des deux besoins généraux de l'humanité. De même, les intimes difficultés industrielles qu'aggravera de plus en plus la tendance métaphysique à prescrire légalement ce qui doit surtout être réglé par les mœurs, fourniront à la nouvelle société beaucoup d'occasions décisives de faire nettement sentir, aux travailleurs et aux entrepreneurs, combien cette discipline si désirable dépend d'une vraie réorganisation spirituelle, seule capable d'établir et les principes qui doivent y présider, et l'autorité, aussi impartiale qu'éclairée, qui peut les appliquer sagement à chaque conflit. En ce qui intéresse spécialement le progrès, il nous manque une dernière garantie essentielle, pour compléter la liberté de discussion indispensable à la régénération finale, en étendant convenablement à l'exposition orale la juste indépendance déjà propre à l'exposition écrite. Or, la Société Positiviste peut seule aujourd'hui solliciter, avec l'infatigable énergie qu'inspire une pleine conviction, la consécration légale des conditions nécessaires à la liberté d'enseignement et d'association que l'heureuse secousse de Février nous a

spontanément procurée. Toutes les autres écoles actuelles répugnent plus ou moins à cette plénitude d'examen, que leurs théories ne pourraient supporter.

Sans spécifier ici d'autres applications, on conçoit, en général, que cette société fera utilement intervenir sa doctrine universelle dans toutes les occasions décisives que présentera le développement spontané de notre anarchie spirituelle pour manifester le besoin de véritables principes sociaux, propres à fournir une base solide de jugement et de conduite. Quoique la situation semble favoriser les utopies quelconques en leur permettant désormais un libre essor théorique, elle leur ôte, par cela même, l'attrait involontaire résulté d'une oppressive interdiction et l'illusion naturelle d'une lointaine perspective. Ainsi placées en présence de la réalité, elles ne pourront plus soutenir, aux yeux du public impartial, l'examen rationnel que la nouvelle philosophie peut seule leur faire dignement subir.

D'après sa destination, la Société Positiviste exercera son office spirituel, non-seulement par ses discussions intérieures, mais aussi par ses écrits et ses discours publics, par ses pétitions systématiques à l'Assemblée nationale ou au pouvoir central, etc. ; en un mot, par tous les modes propres à l'influence théorique et consultative, pure de toute intervention pratique. Jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez d'extension et d'importance, ses séances continueront à se tenir chez moi, chaque dimanche soir, de sept heures précises à dix heures. Mais rien ne pouvant désormais devenir efficace, comme l'avaient senti les Jacobins, que ce qui s'accomplit au grand jour, sa mission ne fructifiera pleinement que quand ses réunions habituelles seront consacrées par la silencieuse présence d'un libre auditoire. C'est seulement alors qu'elle achèvera de préparer une vraie réorganisation spirituelle, en ébauchant, dans son sein, le culte final de l'Humanité, surtout d'après un système général de commémoration publique, que la saine théorie historique lui permettra d'étendre, sans aucune inconséquence, à toutes les phases de l'évolution humaine.

Pour mieux assurer l'unité de composition indispensable à la Société Positiviste, je resterai seul juge de l'aptitude intellectuelle et morale de tous ceux qui demanderont à y entrer. Mais, quoique le nombre des membres doive demeurer illimité, il importe aussi de garantir spécialement la fraternité de leurs relations mutuelles C'est pourquoi chacun de mes nouveaux choix sera toujours soumis à l'acceptation des anciens membres.

Les explications précédentes indiquent évidemment, comme

première condition indispensable, une suffisante adhésion à l'esprit général du positivisme. Ceux qui éprouveraient un vrai désir de s'agréger à la nouvelle Société, sans avoir encore étudié mon grand traité, devront au moins adopter pleinement le *Discours sur l'esprit positif*, que je publiai, il y a quatre ans, pour caractériser sommairement le positivisme, et l'éminent opuscule *de la Philosophie positive*, publié, un an après, par M. Littré, au sujet de mon ouvrage fondamental. Quiconque n'adhérerait pas complétement aux cinq conclusions essentielles de ce petit écrit, devrait dès lors renoncer à une telle incorporation, du moins immédiate. Au reste, je publierai bientôt un *Discours sur l'ensemble du positivisme*, qui, sous tous les grands aspects philosophiques et politiques, pourra, comme preuve de cette admission, dispenser de la longue et difficile étude d'un traité peu accessible à la plupart des lecteurs actuels.

Tous les philosophes positifs, qui veulent désormais vouer sérieusement leur vie entière au sacerdoce de l'Humanité, doivent systématiquement renoncer à toute position politique proprement dite, même à celle qui leur serait proposée par la confiance directe de leurs concitoyens. En leur nom, comme au mien, j'ai récemment proclamé, dans une occasion décisive, ce solennel engagement, résultat nécessaire des profondes convictions qui, depuis plus de vingt ans, m'ont familiarisé avec les conditions essentielles de cette séparation continue des deux puissances élémentaires où je vois le principe fondamental de la saine politique moderne. Il est clair, néanmoins, qu'aucune renonciation semblable ne saurait jamais être imposée à la plupart des membres de la Société Positiviste, puisqu'elle serait directement contraire au but général de cette association, l'universel ascendant de la nouvelle philosophie. Destinés, non à fonder une doctrine qui déjà existe, ni même à la développer et à la perfectionner, mais seulement à la faire prévaloir par une application continue et spéciale au cours naturel des événements, ces membres émaneront indifféremment de tous les rangs actuels. La classe active en devra fournir le plus grand nombre, surtout parmi ces nobles prolétaires français qui sont tant disposés, de cœur et d'esprit, à une telle mission. Bien loin d'oublier jamais leur caractère pratique dans nos séances positivistes, ils viendront y retremper périodiquement leur énergie mentale et morale, pour mieux remplir leurs divers offices publics, en faisant pénétrer partout l'esprit fondamental du positivisme.

D'après l'extension occidentale ci-dessus attribuée à ses fonc-

tions essentielles, la Société Positiviste ne se compose point exclusivement de Français. Ses membres peuvent appartenir à l'une quelconque des cinq populations qui forment l'avant-garde de l'humanité, et même à celles qui en sont émanées par colonisation moderne. Toutefois, sa principale activité devant aujourd'hui s'exercer en France, où d'ailleurs réside le centre normal de cette grande famille, j'aurai toujours soin d'y maintenir une forte majorité française. Au lieu d'introduire dans la société-mère beaucoup d'autres Occidentaux, il sera préférable d'étendre surtout son territoire par la formation graduelle de sociétés affiliées dans les diverses capitales de l'Occident, comme dans les principales villes de France ; en sorte que le foyer parisien puisse aisément répandre partout son impulsion systématique, et aussi subir, à son tour, toutes les réactions partielles convenables à sa destination.

L'association dont je viens d'esquisser la nature et le but s'honorera toujours de son affinité naturelle avec l'énergique devancière qui concourut si heureusement au triomphe initial de la même cause. En remplissant spontanément, envers notre glorieuse assemblée républicaine, l'office d'un pouvoir spirituel, autant que le permettaient l'époque et la situation, les Jacobins complétèrent l'admirable institution, trop peu appréciée encore, du gouvernement révolutionnaire. Pour diriger aujourd'hui la terminaison organique de la révolution, les Positivistes viennent exercer un office équivalent, auprès du nouveau pouvoir temporel, local ou central, dont la principale destination, toujours nécessairement provisoire, consiste à garantir l'ordre matériel tant que durera l'interrègne intellectuel et moral.

Si les jacobins eurent sur nous l'avantage d'appliquer une doctrine préalablement adoptée, qui les dispensait de toute forte discussion de principes, la nôtre compense sa nouveauté et sa difficulté par son caractère évidemment définitif et par son aptitude à tout embrasser. Elle remplit même, avec toute l'énergie convenable, et pourtant à l'abri de toute tendance anarchique, le genre d'attributions sociales que conserve encore l'esprit révolutionnaire proprement dit, qui peut ainsi s'éteindre sans danger. Chacune des deux doctrines convient tellement à sa principale destination, d'une part critique, de l'autre organique, que je crois pouvoir assurer que presque tous les vrais jacobins seraient aujourd'hui de zélés Positivistes.

Malgré la grande diversité de leurs opinions respectives, toutes poursuivent, au fond, le même but essentiel, par des moyens

adaptés aux temps et aux situations. La principale différence philosophique consiste dans l'esprit anti-historique qu'exigeait l'ébranlement initial, où l'humanité, pour sortir énergiquement du régime ancien, devait alors être animée d'une haine aveugle envers le passé ; tandis que désormais l'esprit dominant doit, au contraire, devenir profondément historique, soit pour rendre au passé une justice indispensable à notre entière émancipation, soit pour fonder notre avenir sur sa seule base solide, en le liant toujours à l'ensemble de l'évolution humaine, apprécié par une théorie qui n'eût été, au début de la révolution, ni possible ni opportune.

AUGUSTE COMTE,

Auteur du *Système de philosophie positive*,

10, rue Monsieur-le-Prince.

N° 10.

Calendrier positiviste.

AVIS SUR CETTE HUITIÈME ÉDITION.

Nous avons dû nous borner à reproduire ici le *Calendrier* proprement dit, tel qu'il a été finalement modifié par Auguste Comte ; et nous renvoyons aux premières éditions, publiées de 1849 à 1852, et que l'on trouvera chez les dépositaires des ouvrages positivistes, pour les détails sur la nouvelle division de l'année et pour les notions générales sur le système de commémoration.

C'est avec l'autorisation de M. Pierre Lafitte, directeur actuel du positivisme, que nous avons apporté à cette nouvelle édition du *Calendrier*, les modifications scrupuleusement conformes aux indications manuscrites laissées par Auguste Comte.

(Note du Biographe).

Les quatre premières éditions de ce Calendrier furent publiées, avec le préambule intitulé *Système de commémoration*, en avril 1849, avril 1850, février 1851, et mai 1852; la cinquième en octobre 1852, dans le *Catéchisme positiviste*; la sixième, en août 1854, dans le tome quatrième du *Système de politique positive*; et la septième, en août 1855, dans l'*Appel aux conservateurs*.

CALENDRIER POSITIVISTE,

POUR UNE ANNÉE QUELCONQUE;

OU

TABLEAU CONCRET DE LA PRÉPARATION HUMAINE, destiné surtout à la transition finale de la république occidentale formée, depuis Charlemagne, par la libre connexité des cinq populations avancées, française, italienne, espagnole, britannique, et germanique :

PAR LE FONDATEUR DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ.

AVIS.

Les noms inscrits en italiques désignent des adjoints, qui, dans les années bissextiles, remplacent les types correspondants.

		PREMIER MOIS. **MOÏSE.** LA THÉOCRATIE INITIALE.	DEUXIÈME MOIS. **HOMÈRE.** LA POÉSIE ANCIENNE.	TROISIÈME MOIS. **ARISTOTE.** LA PHILOSOPHIE ANCIENNE.	QUATRIÈME MOIS. **ARCHIMÈDE.** LA SCIENCE ANCIENNE.	CINQUIÈME MOIS. **CÉSAR.** LA CIVILISATION MILITAIRE.	SIXIÈME MOIS. **SAINT-PAUL.** LE CATHOLICISME.	SEPTIÈME MOIS. **CHARLEMAGNE.** LA CIVILISATION FÉODALE.
Lundi	1	Prométhée. *Cadmus.*	Hésiode.	Anaximandre.	Théophraste.	Miltiade.	Saint-Luc. *Saint-Jacques.*	Théodorie-le-Grand.
Mardi	2	Hercule. *Thésée.*	Tyrtée. *Sapho.*	Anaximène.	Hérophile.	Léonidas.	Saint-Cyprien.	Pélage.
Mercredi	3	Orphée. *Tirésias.*	Anacréon.	Héraclite.	Érasistrate.	Aristide.	Saint-Athanase.	Othon-le-Grand. *Henri-l'Oiseleur.*
Jeudi	4	Ulysse.	Pindare.	Anaxagore.	Celse.	Cimon.	Saint-Jérôme.	Saint-Henri.
Vendredi	5	Lycurgue.	Sophocle. *Euripide.*	Démocrite. *Leucippe.*	Calien.	Xénophon.	Saint-Ambroise.	Villiers. *La Valette.*
Samedi	6	Romulus.	Théocrite. *Longus.*	Hérodote.	Avicenne. *Averrhoës.*	Phocion. *Épaminondas.*	Sainte-Monique.	Don Juan de Lépante. *Jean Sobieski.*
DIMANCHE	7	**NUMA.**	**ESCHYLE.**	**THALÈS.**	**HIPPOCRATE.**	**THÉMISTOCLE.**	**SAINT-AUGUSTIN.**	**ALFRED.**
	8	Bélus. *Sémiramis.*	Scopas.	Solon.	Euclide.	Périclès.	Constantin.	Charles-Martel.
	9	Sésostris.	Zeuxis.	Xénophane.	Aristée.	Philippe.	Théodose.	Le Cid. *Tancrède.*
	10	Menou.	Ictinus.	Empédocle.	Théodose-de-Bythinie.	Démosthènes.	Saint-Chrysostome. *Saint-Basile.*	Richard. *Saladin.*
	11	Cyrus.	Praxitèle.	Thucydide.	Héron. *Ctésibius.*	Ptolémée Lagus.	Sainte-Pulchérie. *Marcien.*	Jeanne-d'Arc. *Marina.*
	12	Zoroastre.	Lysippe.	Archytas. *Philolaüs.*	Pappus.	Philopœmen.	Sainte-Geneviève-de-Paris.	Albuquerque. *Walter Raleigh.*
	13	Les Druides. *Ossian.*	Apelles.	Apollonius de Tyane.	Diophante.	Polybe.	Saint-Grégoire-le-Grand.	Bayard.
	14	**BOUDDHA.**	**PHIDIAS.**	**PYTHAGORE.**	**APPOLLONIUS.**	**ALEXANDRE.**	**HILDEBRAND.**	**GODEFROI.**
	15	Fo-Hi.	Ésope. *Pilpaï.*	Aristippe.	Eudoxe. *Aratus.*	Junius-Brutus.	Saint-Benoît. *Saint-Antoine.*	Saint-Léon-le-Grand. *Léon IV.*
	16	Lao-Tseu.	Plaute.	Antisthènes.	Pythéas. *Néarque.*	Camille. *Cincinnatus.*	Saint-Boniface. *Saint-Austin.*	Gerbert. *Pierre Damien.*
	17	Meng-Tseu.	Térence. *Ménandre.*	Zénon.	Aristarque. *Bérose.*	Fabricius. *Régulus.*	St-Isidore-de-Séville. *St-Bruno.*	Pierre-l'Ermite.
	18	Les théocrates du Tibet.	Phèdre.	Cicéron. *Pline-le-Jeune.*	Ératosthène. *Sosigène.*	Annibal.	Lanfranc. *Saint-Anselme.*	Suger. *Saint-Éloi.*
	19	Les théocrates du Japon.	Juvénal.	Épictète. *Arrien.*	Ptolémée.	Paul-Émile.	Héloïse. *Béatrice.*	Alexandre III. *Thomas Becket.*
	20	Manco-Capac. *Tamèhamèa.*	Lucien.	Tacite.	Albategnius. *Nassir-Eddin.*	Marius. *Les Gracques.*	Les archit. du moyen âge. *S.-Benezet.*	St-François-d'Ass. *St-Dominique.*
	21	**CONFUCIUS.**	**ARISTOPHANE.**	**SOCRATE.**	**HIPPARQUE.**	**SCIPION.**	**SAINT-BERNARD.**	**INNOCENT III.**
	22	Abraham. *Joseph.*	Ennius.	Xénocrate.	Varron.	Auguste. *Mécène.*	St-François Xav. *Ignace de Loyola.*	Sainte-Clotilde.
	23	Samuel.	Lucrèce.	Philon d'Alexandrie.	Columelle.	Vespasien. *Titus.*	St-Charles-Borrom. *Fréd. Borrom.*	Ste-Bathilde. *Ste-Math.-de-Toscane.*
	24	Salomon. *David.*	Horace.	Saint-Jean-l'Évangéliste.	Vitruve.	Adrien. *Nerva.*	Ste-Thérèse. *Ste-Cather.-de-Sienne.*	St-Étienne-de-Hong. *Mat. Corvin.*
	25	Isaïe.	Tibulle.	Saint-Justin. *Saint-Irénée.*	Strabon.	Antonin. *Marc-Aurèle.*	St-Vinc.-de-Paule. *L'abbé de l'Épée.*	Sainte-Elisabeth de Hongrie.
	26	Saint-Jean-Baptiste.	Ovide.	Saint-Clément-d'Alexandrie.	Frontin.	Papinien. *Ulpien.*	Bourdaloue. *Claude Fleury.*	Blanche de Castille.
	27	Haroun-al-Raschid. *Abdérame III.*	Lucain.	Origène. *Tertullien.*	Plutarque.	Alexandre-Sévère. *Aétius.*	W. Penn. *G. Fox.*	Saint-Ferdinand III. *Alphonse X.*
	28	**MAHOMET.**	**VIRGILE.**	**PLATON.**	**PLINE-l'ancien.**	**TRAJAN.**	**BOSSUET.**	**SAINT-LOUIS.**

Huitième édition, en Shakespeare 72 (octobre 1860), dans la *Notice sur l'œuvre et sur la vie d'*AUGUSTE COMTE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

Cette huitième édition a été modifiée d'après les indications manuscrites laissées par Auguste COMTE.

Les quatre premières éditions de ce Calendrier furent publiées, avec le prémabule intitulé *Système de commémoration*, en avril 1849, avril 1850, février 1851, et mai 1852; la cinquième en octobre 1852, dans le *Catéchisme positiviste;* la sixième, en août 1854, dans le tome quatrième du *Système de politique positive;* et la septième, en août 1855, dans l'*Appel aux conservateurs.*

CALENDRIER POSITIVISTE,

POUR UNE ANNÉE QUELCONQUE;

OU

TABLEAU CONCRET DE LA PRÉPARATION HUMAINE, destiné surtout à la transition finale de la république occidentale formée, depuis Charlemagne, par la libre connexité des cinq populations avancées, française, italienne, espagnole, britannique, et germanique:

PAR LE FONDATEUR DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ.

AVIS.

Les noms inscrits en italiques désignent des adjoints, qui, dans les années bissextiles, remplacent les types correspondants.

		HUITIÈME MOIS. **DANTE.** L'ÉPOPÉE MODERNE.	NEUVIÈME MOIS. **GUTTEMBERG.** L'INDUSTRIE MODERNE.	DIXIÈME MOIS. **SHAKESPEARE.** LE DRAME MODERNE.	ONZIÈME MOIS. **DESCARTES.** LA PHILOSOPHIE MODERNE.	DOUZIÈME MOIS. **FRÉDÉRIC.** LA POLITIQUE MODERNE.	TREIZIÈME MOIS. **BICHAT.** LA SCIENCE MODERNE.	
Lundi	1	Les Troubadours.	Marco-Polo. *Chardin.*	Lope de Vega. *Monlalvan.*	Albert-le-Grand. *Jean de Salisbury.*	Marie de Molina.	Copernic. *Tycho-Brahé.*	
Mardi	2	Boccace. *Chaucer.*	Jacques Cœur. *Gresham.*	Moreto. *Guillen de Castro.*	Roger Bacon. *Raimond Lulle.*	Côme de Médicis l'ancien.	Kepler. *Halley.*	
Mercredi	3	Rabelais. *Swift.*	Gama. *Magellan.*	Rojas. *Guevara.*	Saint-Bonaventure. *Joachim.*	Philippe de Comines. *Guicciardini.*	Huyghens. *Varignon.*	
Jeudi	4	Cervantes.	Neper. *Briggs.*	Otway.	Ramus. *Le cardinal de Cusa.*	Isabelle de Castille.	Jacques Bernoulli. *Jean Bernoulli.*	
Vendredi	5	La Fontaine. *Robert Burns.*	Lacaille. *Delambre.*	Lessing.	Montaigne. *Érasme.*	Charles-Quint. *Sixte-Quint.*	Bradley. *Roëmer.*	
Samedi	6	Foë. *Goldsmith.*	Cook. *Tasman.*	Goëthe.	Campanella. *Morus.*	Henri IV.	Volta. *Sauveur.*	
DIMANCHE	7	**ARIOSTE.**	**COLOMB.**	**CALDERON.**	**SAINT-THOMAS-d'Aquin.**	**LOUIS XI.**	**GALILÉE.**	
	8	Léonard de Vinci. *Le Titien.*	Benvenuto Cellini.	Tirso.	Hobbes. *Spinosa.*	L'Hôpital.	Viète. *Harriott.*	
	9	Michel-Ange. *Paul Véronèse.*	Amontons. *Wheatstone.*	Vondel.	Pascal. *Giordano Bruno.*	Barneveldt.	Wallis. *Fermat.*	
	10	Holbein. *Rembrandt.*	Harrison. *Pierre Leroy.*	Racine.	Locke. *Malebranche.*	Gustave-Adolphe.	Clairaut. *Poinsot.*	
	11	Poussin. *Lesueur.*	Dollond. *Graham.*	Voltaire.	Vauvenargues. *Mme de Lambert.*	De Witt.	Euler. *Monge.*	
	12	Velasquez. *Murillo.*	Arkwright. *Jacquart.*	Métastase. *Alfieri.*	Diderot. *Duclos.*	Ruyter.	D'Alembert. *Daniel Bernoulli.*	
	13	Téniers. *Rubens.*	Conté.	Schiller.	Cabanis. *Georges Leroy.*	Guillaume III.	Lagrange. *Joseph Fourier.*	
	14	**RAPHAEL.**	**VAUCANSON.**	**CORNEILLE.**	Le Chancelier **BACON.**	**GUILLAUME-le-Taciturne.**	**NEWTON.**	
	15	Froissart. *Joinville.*	Stévin. *Torricelli.*	Alarcon.	Grotius. *Cujas.*	Ximenès.	Bergmann. *Scheele.*	
	16	Camoens. *Spenser.*	Mariotte. *Boyle.*	Mme de Motteville. *Mme Roland.*	Fontenelle. *Maupertuis.*	Sully. *Oxenstiern.*	Priestley. *Davy.*	
	17	Les Romanceistes espagnols.	Papin. *Worcester.*	Mme de Sévigné. *Lady Montague.*	Vico. *Herder.*	Mazarin. *Walpole.*	Cavendish.	
	18	Châteaubriand.	Black.	Lesage. *Sterne.*	Fréret. *Winckelmann.*	Colbert. *Louis XIV*	Guyton-Morveau. *Geoffroy.*	
	19	Walter-Scott. *Cooper.*	Jouffroy. *Fulton.*	Mme de Staal. *Miss Edgeworth.*	Montesquieu. *d'Aguesseau.*	D'Aranda. *Pombal.*	Berthollet.	
	20	Manzoni.	Dalton. *Thilorier.*	Fielding. *Richardson.*	Buffon. *Oken.*	Turgot. *Campomanes.*	Berzélius. *Ritter.*	
	21	**TASSE.**	**WATT.**	**MOLIÈRE.**	**LEIBNITZ.**	**RICHELIEU.**	**LAVOISIER.**	
	22	Pétrarque.	Bernard de Palissy.	Pergolèse. *Palestrina.*	Robertson. *Gibbon.*	Sidney. *Lambert.*	Harvey. *Ch. Bell.*	
	23	Thomas A'Kempis. *Louis de Grenade et Bunyan.*	Cuglielmini. *Riquet.*	Sacchini. *Grétry.*	Adam Smith. *Dunoyer.*	Franklin. *Hampden.*	Boërhaave. *Stahl et Barthez*	
	24	Mme de Lafayette. *Mme de Staël.*	Duhamel (du Monceau). *Bourgelat.*	Gluck. *Lully.*	Kant. *Fichte.*	Washington. *Kosciusko.*	Linné. *Bernard de Jussieu.*	
	25	Fénelon. *Saint-François-de-Sales.*	Saussure. *Bouguer.*	Beethoven. *Handel.*	Condorcet. *Ferguson.*	Jefferson. *Madison.*	Haller. *Vicq-d'Azyr.*	
	26	Klopstock. *Gessner.*	Coulomb. *Borda.*	Rossini. *Weber.*	Joseph de Maistre. *Bonald.*	Bolivar. *Toussaint-Louverture.*	Lamarck. *Blainville.*	
	27	Byron. *Élisa Mercœur et Shelley.*	Carnot. *Vauban.*	Bellini. *Donizetti.*	Hegel. *Sophie Germain.*	Francia.	Broussais. *Morgagni.*	
	28	**MILTON.**	**MONTGOLFIER.**	**MOZART.**	**HUME.**	**CROMWELL.**	**GALL.**	

Jour complémentaire. . . . . Fête universelle des MORTS.

Jour bissextile. . . . . Fête générale des SAINTES FEMMES.

Huitième édition, en Shakespeare 72 (octobre 1860), dans la *Notice sur l'œuvre et sur la vie d'*AUGUSTE COMTE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

Cette huitième édition a été modifiée d'après les indications manuscrites laissées par AUGUSTE COMTE.

N° 11.

CIRCULAIRE INITIALE.

Paris, le 12 novembre 1848.

M

Nous sollicitons votre attention, et, si vous jugez qu'il y a lieu, votre concours, pour un objet qui nous paraît intéresser à la fois la moralité publique et la science.

M. Auguste Comte, auteur du *Système de philosophie positive*, est trop connu pour que nous nous étendions longuement sur les services qu'il a rendus. Son grand ouvrage, distinguant nettement de la science concrète la science abstraite, a, par une hiérarchie admirable, systématisé pleinement cette dernière. Il a fait entrer l'histoire dans le domaine de la science positive, et, de la sorte, tracé le cercle de la connaissance humaine. Mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie, tel est l'ensemble du développement scientifique, tel est le corps de la philosophie moderne ou positive, telle est la cause profonde, telle est la règle de plus en plus apparente des mutations sociales que nous offrent le passé et le présent. Aussi l'œuvre capitale de M. Comte, si féconde au point de vue de la science pure, ne l'est pas moins au point de vue social et politique.

Ces travaux ont employé la vie de M. Comte. Parallèlement il a pourvu, étant sans fortune, aux nécessités de la vie d'abord, par des leçons de mathématiques, puis par des fonctions didactiques qui lui ont été confiées à l'École polytechnique et dans une institution particulière. Des inimitiés persévérantes, qu'il faudrait qualifier sévèrement si c'était ici le lieu d'en parler, l'ont privé de sa place d'examinateur, toujours honorablement remplie. Enfin dans ces derniers temps, sa disgrâce s'étendant, il a perdu la position qu'il avait dans une pension de Paris.

Telle est la marche de la rémunération à mesure que les travaux accomplis et les services rendus ont été plus grands. Nous pensons que la moralité publique est intéressée à ce que de telles injustices soient réparées, à ce que des hommes équitables s'in-

terposent pour empêcher le mal de se faire. Il reste à M. Comte une place de répétiteur à l'École polytechnique, mais les 2000 francs qu'elle rapporte sont complétement absorbés par des affaires domestiques. Il nous a semblé qu'une somme de 5000 francs, fournie annuellement par cotisation, aussi longtemps du moins que M. Comte n'aura pas réussi d'ailleurs à se procurer des ressources quelconques, suffira aux besoins de son existence et de ses travaux. C'est donc cette somme que nous demandons par contribution aux amis de la science, aux ennemis de l'injustice, et à laquelle, bien entendu, nous contribuons des premiers pour notre part.

Salut et fraternité (1).

Suivent douze signatures.

---

(1) Cette circulaire est due, comme je l'ai dit précédemment, à l'initiative et à la rédaction de M. Littré.

N° 12.

COURS PHILOSOPHIQUE

SUR

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'HUMANITÉ,

PROFESSÉ GRATUITEMENT, EN VINGT-NEUF DIMANCHES,

PAR M. AUGUSTE COMTE,

Auteur du *SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE.*

ORDRE ET PROGRÈS!

Ce COURS aura lieu, comme de coutume, avec une entière publicité, tous les Dimanches, à MIDI PRÉCIS, à partir de Dimanche prochain 6 avril 1851, jusqu'au 19 octobre, au PALAIS-NATIONAL, dans la même salle qu'auparavant (ancienne salle de Physique), située au troisième étage, 8, rue Masséna, près le Théâtre-Français.

Ce Cours est surtout destiné à donner au peuple une juste idée de l'intime liaison du présent avec l'ensemble du passé, pour concevoir, sans utopie, l'avenir social, de manière à régulariser la transition finale, d'après la théorie historique qui caractérise le positivisme.

AUGUSTE COMTE,
10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE.

Paris, le mardi 1er *avril* 1851.

N° 15.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE.

Ordre et Progrès. — Vivre pour autrui.

PROGRAMME SOMMAIRE

DU

COURS PHILOSOPHIQUE SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'HUMANITÉ,

Professé gratuitement, en vingt-neuf dimanches,
au Palais-Cardinal, en 1851,
comme dans les deux années précédentes,

PAR L'AUTEUR DU *SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE.*

Séance d'ouverture (le Dimanche 6 avril 1851). Discours général sur la nature philosophique et la destination sociale de cet enseignement.

EXPOSITION DE LA THÉORIE D'ÉVOLUTION.

NATURE DE L'ÉVOLUTION.

2me *séance.* Théorie fondamentale de la nature humaine, d'après la doctrine subjective du cerveau.

3me *séance.* Caractères fondamentaux de l'évolution humaine, à la fois intellectuelle et sociale; ou position générale du problème humain.

4me *séance.* Conditions nécessaires de cette évolution spontanée; ou théorie générale de la famille.

MARCHE DE CETTE ÉVOLUTION.

5me *séance.* Loi fondamentale de la filiation historique, ou *loi des trois états.* (Première loi sociologique.)

6me *séance.* Loi générale du classement hiérarchique. (Seconde loi sociologique.)

7me *séance.* Loi complémentaire de l'activité pratique. (Troisième loi sociologique.)

CONSTRUCTION DE LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

L'ANTIQUITÉ.

8me *séance.* Appréciation générale de l'état fétichique.

9me *séance.* Considérations fondamentales sur l'ensemble du régime polythéique.

10me *séance.* Appréciation générale de l'âge théocratique. (Polythéisme conservateur.)

11me *séance.* Appréciation générale de l'élaboration grecque. (Polythéisme intellectuel.)

12me *séance.* Appréciation générale de l'incorporation romaine. (Polythéisme social.)

LE MOYEN AGE.

13me *séance.* Considérations fondamentales sur l'ensemble du catholicisme occidental. (Monothéisme progressif.)

14me *séance.* Considérations fondamentales sur l'ensemble de la civilisation féodale. (Double système de guerres défensives.)

15me *séance.* Appréciation générale de la première phase du moyen âge. (Établissement fondamental.)

16me *séance.* Seconde phase du moyen âge. (Répression des invasions polythéiques.)

17me *séance.* Troisième phase du moyen âge. (Répression des invasions monothéiques.)

LA PRÉPARATION MODERNE.

18me *séance.* Considérations fondamentales sur l'ensemble du double mouvement moderne.

19me *séance.* Appréciation générale de sa phase spontanée. (Quatorzième et quinzième siècles.)

20me *séance.* Appréciation générale de la phase protestante.

21me *séance.* Appréciation générale de la phase déiste.

22me *séance.* Appréciation générale de la partie négative de la grande révolution.

CONCLUSION GÉNÉRALE SUR L'AVENIR HUMAIN.

ÉTAT FINAL.

23me *séance.* Tableau fondamental de la sociabilité finale, réglée par la Religion de l'Humanité.

24me *séance.* Régénération totale de l'éducation occidentale, à la fois morale et intellectuelle.

25me *séance.* Appréciation générale du nouveau régime spirituel, tant privé que public.

TRANSITION EXTRÊME.

26me *séance.* Considérations fondamentales sur l'ensemble de la dernière transition propre à l'Occident.

27me *séance.* Organisation temporelle de cette transition.

28me *séance.* Organisation spirituelle de cette transition.

Séance de clôture. (Le Dimanche 19 Octobre 1851.) Résumé général de la théorie positiviste sur l'appréciation du passé, la conception de l'avenir, et la régularisation du présent.

AUGUSTE COMTE,
Fondateur et Président de la Société positiviste.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Paris, le 7 Archimède 63 (mardi 1er avril 1851).

N° 14.

PROGRAMME SOMMAIRE

DU

COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE [1]

Professé gratuitement, au Palais-Cardinal, avec une entière publicité, par l'auteur du *Système de Philosophie positive* et du *Système de Politique positive.*

PREMIÈRE ANNÉE,

En 37 Séances, principalement consacrées à la *Philosophie de l'Histoire.* Tous les Vendredis, Dimanches, et Mardis, à midi précis.

Séance d'ouverture. Exposition du but et du plan de ce cours, d'après la vraie doctrine de l'unité.

INTRODUCTION, CONDENSANT LA PHILOSOPHIE PREMIÈRE.

2me *séance.* Théorie positive de l'abstraction.
3me *séance.* Premier groupe des lois universelles, formé des trois qui sont autant objectives que subjectives.
4me *séance.* Second groupe des lois universelles, formé des six qui sont plus subjectives qu'objectives.
5me *séance.* Dernier groupe des lois universelles, formé des six qui sont plus objectives que subjectives.
6me *séance.* Institution de la hiérarchie encyclopédique.
7me *séance.* Comparaison de ses diverses constitutions.

8me *séance.* Appréciation fondamentale de l'existence sociale.
9me *séance.* Théorie positive de l'évolution humaine.
séance. Appréciation générale de l'âge fétichique.
11me *séance.* Fétichisme nomade, idéalisé dans la *Fête des animaux.*
12me *séance.* Fétichisme sédentaire, idéalisé dans la *Fête du Feu.*
13me *séance.* Fétichisme sacerdotal, idéalisé dans la *Fête du Soleil.*

---

(1) Ce cours n'a jamais eu lieu, par les raisons que nous avons indiquées p. 273.

14me *séance.* Fétichisme militaire, idéalisé dans la *Fête du Fer.*
15me *séance.* Appréciation générale de l'État théocratique.
16me *séance.* Représentation du polythéisme conservateur par la *Fête des Castes.*
17me *séance.* Appréciation générale du polythéisme intellectuel.
18me *séance.* Représentation de son évolution esthétique, par *Homère, Eschyle* et *Phidias.*
19me *séance.* Représentation de son évolution théorique, par *Thalès, Pythagore, Aristote*, avec *Hippocrate*, *Archimède*, *Appollonius, Hipparque.*
20me *séance.* Appréciation générale du polythéisme social.
21me *séance.* Sa représentation par *Scipion, César* et *Trajan.*
22me *séance.* Avénement nécessaire du moyen âge d'après l'ensemble de l'antiquité.
23me *séance.* Appréciation générale du monothéisme théocratique, représenté par *Abraham, Moise* et *Salomon.*
24me *séance.* Appréciation générale du monothéisme catholique.
25me *séance.* Sa représentation par *Saint-Paul, Charlemagne, Alfred, Hildebrand, Godefroy, Saint-Bernard;* son résumé dans le culte de la Vierge.
26me *séance.* Appréciation générale du monothéisme islamique.
27me *séance.* Sa représentation par *Mahomet, Omar,* et *Haroun-al-Raschid.*
28me *séance.* Appréciation générale du monothéisme métaphysique, d'où révolution occidentale.
29me *séance.* Représentation du double mouvement moderne par *Dante, Descartes* et *Frédéric.*
30me *séance.* Résultat général de l'initiation humaine.
31me *séance.* Vue général de l'état normal, réglé par la Religion de l'Humanité.
32me *séance.* Tableau général du culte positif.
33me *séance.* Tableau général du dogme positif.
34me *séance.* Tableau général du Régime positif.
35me *séance.* Plan général de la transition fondamentale.
36me *séance.* Succession générale de ses treize compléments.

Séance de clôture. Appréciation du positivisme comme instituant la doctrine propre aux vrais conservateurs.

Paris, le jeudi 4 aristote 67 (1er mars 1855.)

AUGUSTE COMTE,
(10, rue Monsieur-le-Prince),
Né le 19 janvier 1798, à Montpellier.

Ce tableau est extrait de l'*Appel aux conservateurs.*

N° 15.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE.
Ordre et Progrès. — Vivre pour autrui.

CONSEILS URGENTS

ADRESSÉS PAR LE FONDATEUR DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ, A TOUS LES VRAIS RÉPUBLICAINS FRANÇAIS.

1° Réduire leur devise à *Liberté* et *Fraternité*.

2° Consacrant, au nom de leur cause, et même complétant, la récente abolition du régime parlementaire en France,

Fonder leur gouvernement sur une dictature sagement énergique, mais purement pratique,

Dont le caractère toujours progressif soit garanti par une pleine et inviolable liberté d'exposition et de discussion.

3° Exclure de tous les offices vraiment politiques, même gratuits, quiconque y participa depuis le 24 février 1848.

Paris, le 4 Aristote 65 (mardi 1er mars 1853).

Signé AUGUSTE COMTE,
Auteur du *Système de Philosophie positive*, du *Système de Politique positive* et du *Catéchisme positiviste*.
(10, rue Monsieur-le-Prince).

N° 16.

BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE [1].

—

CENT CINQUANTE VOLUMES.

—

1° POÉSIE (TRENTE VOLUMES).

L'ILIADE et l'ODYSSÉE, réunies en un même volume, sans aucune note.
ESCHYLE, suivi de l'ŒDIPE-ROI de Sophocle, et ARISTOPHANE, *idem*.
PINDARE et THÉOCRITE, suivis de DAPHNIS et CHLOÉ, *idem*.
PLAUTE et TÉRENCE, *idem*.
VIRGILE complet, HORACE choisi, et LUCAIN, *idem*.
OVIDE, TIBULLE, et JUVÉNAL, *idem*.
FABLIAUX DU MOYEN AGE, recueillis par Legrand d'Aussy.
DANTE, ARIOSTE, TASSE, et PÉTRARQUE choisi, réunis en un seul volume italien.
Les THÉATRES choisis de Métastase et d'Alfieri, *idem*.
Les FIANCÉS, par Manzoni (un seul volume italien).
Le DON QUICHOTTE et les NOUVELLES de Cervantes (dans un même volume espagnol).
Le THÉATRE ESPAGNOL choisi, recueil édité par Don José Segundo Florez (un seul volume espagnol).
Le ROMANCERO ESPAGNOL choisi, y compris le poëme du Cid (un seul volume espagnol).
Le THÉATRE choisi de P. Corneille.
MOLIÈRE complet.
Les THÉATRES choisis de Racine et de Voltaire (réunis en un seul volume).

---

[1] D'après l'autorisation de M. Pierre Laffitte, directeur actuel du positivisme, nous avons introduit, dans cette nouvelle édition de la *Bibliothèque positiviste* les additions et suppressions dont Auguste Comte a laissé des indications manuscrites. (*Note du biographe*).

Les FABLES DE LA FONTAINE, suivies de quelques FABLES de Lamotte et de Florian.

GIL BLAS, par Lesage.

La PRINCESSE DE CLÈVES, PAUL ET VIRGINIE, et le DERNIER ABENCERRAGE (à réunir en un seul volume).

Les MARTYRS, par Châteaubriand.

Le THÉATRE choisi de Shakespeare.

Le PARADIS PERDU et les POÉSIES LYRIQUES de Milton.

ROBINSON CRUSOÉ et le VICAIRE DE WAKEFIELD (à réunir en un seul volume).

TOM JONES, par Fielding (en anglais, ou traduit par Chéron).

Les sept chefs-d'œuvre de Walter-Scott. { IVANHOÉ, WAVERLEY, la JOLIE FILLE DE PERTH, l'OFFICIER DE FORTUNE, les PURITAINS, la PRISON D'ÉDIMBOURG, l'ANTIQUAIRE.

Les OEuvres choisies de Byron (en supprimant surtout le Don Juan).

Les OEuvres choisies de Gœthe.

Les MILLE ET UNE NUITS.

2° SCIENCE (TRENTE VOLUMES).

L'ARITHMÉTIQUE de Condorcet, l'ALGÈBRE et la GÉOMÉTRIE de Clairaut, plus la TRIGONOMÉTRIE de Lacroix ou de Legendre (à réunir en un seul volume).

La GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE d'Auguste Comte, précédée de la GÉOMÉTRIE de Descartes.

La STATIQUE de Poinsot, suivie de tous ses mémoires sur la mécanique.

Le COURS D'ANALYSE de Navier à l'École Polytechnique, precédé des RÉFLEXIONS SUR LE CALCUL INFINITÉSIMAL, par Carnot.

Le COURS DE MÉCANIQUE de Navier à l'École Polytechnique, suivi de l'ESSAI SUR L'ÉQUILIBRE ET LE MOUVEMENT, par Carnot.

La THÉORIE DES FONCTIONS, par Lagrange.

L'ASTRONOMIE POPULAIRE d'Auguste Comte, suivie des MONDES de Fontenelle.

La PHYSIQUE MÉCANIQUE de Fischer, traduite et annotée par Biot.

Le MANUEL ALPHABÉTIQUE DE PHILOSOPHIE PRATIQUE, par John Carr.

La CHIMIE de Lavoisier.

La STATIQUE CHIMIQUE, par Berthollet.

Les ÉLEMENTS DE CHIMIE, par James Graham.

Le MANUEL D'ANATOMIE, par Meckel.

L'ANATOMIE GÉNÉRALE de Bichat, précédé de son TRAITÉ SUR LA VIE ET SUR LA MORT.

Le premier volume de Blainville SUR L'ORGANISATION DES ANIMAUX.

La PHYSIOLOGIE de Richerand, annotée par Bérard.

L'ESSAI SYSTÉMATIQUE SUR LA BIOLOGIE, par Segond, et son TRAITÉ D'ANATOMIE GÉNÉRALE.

Les NOUVEAUX ÉLÉMENTS DE LA SCIENCE DE L'HOMME, par Barthez (seconde édition, 1806).

La PHILOSOPHIE ZOOLOGIQUE, par Lamarck.

L'HISTOIRE NATURELLE de Duméril.

Le TRAITÉ DE Guglielmini SUR LA NATURE DES FLEUVES (en italien).
Les DISCOURS SUR LA NATURE DES ANIMAUX, par Buffon.
L'ART DE PROLONGER LA VIE HUMAINE, par Hufeland, précédé du TRAITÉ SUR LES AIRS, LES EAUX ET LES LIEUX, par Hippocrate, et suivi du livre de Cornaro SUR LA SOBRIÉTÉ (à réunir en un seul volume).
L'HISTOIRE DES PHLEGMASIES CHRONIQUES, par Broussais, précédée de ses PROPOSITIONS DE MÉDECINE et d'abord des aphorismes d'Hippocrate (en latin), sans aucun commentaire.
Les ÉLOGES DES SAVANTS, par Fontenelle et Condorcet.

3° HISTOIRE (SOIXANTE VOLUMES).

L'ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, par Malte-Brun.
Le DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE de Rienzi.
Les VOYAGES DE COOK, et ceux de Chardin.
L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par Mignet.
Le MANUEL DE L'HISTOIRE MODERNE, par Heeren.
Le SIÈCLE DE LOUIS XIV, par Voltaire.
Les MÉMOIRES de Mme de Motteville.
Le TESTAMENT POLITIQUE de Richelieu, et la VIE DE CROMWELL (à réunir en un seul volume).
L'HISTOIRE DES GUERRES CIVILES DE FRANCE, par Davila (en italien).
Les MÉMOIRES de Benvenuto Cellini (en italien).
Les MÉMOIRES de Commines.
L'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE, par Bossuet.
Les RÉVOLUTIONS D'ITALIE, par Denina.
L'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE, par Ascargota.
L'HISTOIRE DE CHARLES-QUINT, par Robertson.
L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, par Hume.
L'EUROPE AU MOYEN AGE, par Hallam.
L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, par Fleury.
L'HISTOIRE DE LA DÉCADENCE ROMAINE, par Gibbon.
Le MANUEL DE L'HISTOIRE ANCIENNE, par Heeren.
TACITE complet (traduction Dureau de la Malle).
HÉRODOTE ET THUCYDIDE (à réunir en un volume).
Les VIES DE PLUTARQUE (traduction Dacier).
Les COMMENTAIRES de César et l'ALEXANDRE d'Arrien (à réunir en un volume).
Le VOYAGE D'ANACHARSIS, par Barthélemy.
L'HISTOIRE DE L'ART CHEZ LES ANCIENS, par Winckelmann.
Le TRAITÉ DE LA PEINTURE, par Léonard de Vinci (en italien).
Les MÉMOIRES SUR LA MUSIQUE, par Grétry.

4° SYNTHÈSE (TRENTE VOLUMES).

La POLITIQUE D'ARISTOTE, et SA MORALE (à réunir en un volume).
La BIBLE complète.

Le CORAN complet.

La CITÉ DE DIEU, par Saint-Augustin.

Les CONFESSIONS de Saint-Augustin, suivies du TRAITÉ SUR L'AMOUR DE DIEU, par Saint-Bernard.

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST (l'original et la traduction en vers de Corneille).

Le CATÉCHISME DE MONTPELLIER, précédé de l'EXPOSITION DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE, par Bossuet, et suivi du COMMENTAIRE SUR LE SERMON DE J-C., par Saint-Augustin.

L'HISTOIRE DES VARIATIONS PROTESTANTES, par Bossuet.

Le DISCOURS SUR LA MÉTHODE, par Descartes, précédé du NOVUM ORGANUM de Bacon, et suivi de l'INTERPRÉTATION DE LA NATURE, par Diderot.

Les PENSÉES choisies de Cicéron, d'Épictéte, de Marc-Aurèle, de Pascal, et de Vauvenargues, suivies des CONSEILS D'UNE MÈRE par Mme de Lambert et des CONSIDÉRATIONS SUR LES MŒURS, par Duclos.

Le DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, par Bossuet, suivi de l'ESQUISSE HISTORIQUE, par Condorcet.

Le TRAITÉ DU PAPE, par De Maistre, précédé de la POLITIQUE SACRÉE, par Bossuet.

Les ESSAIS PHILOSOPHIQUES de Hume, précédés de la double DISSERTATION SUR LES SOURDS ET LES AVEUGLES, par Diderot, et suivis de l'ESSAI SUR L'HISTOIRE DE L'ASTRONOMIE, par Adam Smith.

La THÉORIE DU BEAU, par Barthez, précédée de l'ESSAI SUR LE BEAU, par Diderot.

Les RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL DE L'HOMME, par Cabanis.

Le TRAITÉ SUR LES FONCTIONS DU CERVEAU, par Gall, précédé des LETTRES SUR LES ANIMAUX, par Georges Leroy.

Le TRAITÉ SUR L'IRRITATION ET LA FOLIE, par Broussais (première édition).

La PHILOSOPHIE POSITIVE d'Auguste Comte (condensée par Miss Martineau), sa POLITIQUE POSITIVE, SON CATÉCHISME POSITIVISTE et sa SYNTHÈSE SUBJECTIVE.

Paris, le 3 Dante 66 (mardi 18 juillet 1854).

AUGUSTE COMTE,

(10, *rue Monsieur-le-Prince.*)

N° 17.

CIRCULAIRES ANNUELLES.

PREMIÈRE CIRCULAIRE.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE.

Ordre et Progrès. — Vivre pour autrui.

L'auteur du *Système de Philosophie positive*, à chaque coopérateur du libre subside exceptionnellement institué pour lui.

Paris, le 17 Aristote 62 (jeudi 14 mars 1850).

M

Le noble patronage collectif dont je suis devenu l'objet, a maintenant assez duré pour que ma gratitude publique puisse prendre son vrai caractère. Cette protection exceptionnelle fut toujours appréciée comme un devoir social, soit par l'éminent collègue qui l'institua, soit par les dignes confrères qui secondèrent spontanément sa généreuse initiative. Aussi n'hésitai-je jamais à l'accepter hautement, au double titre de garantie légitime contre la coupable spoliation officiellement accomplie envers moi et de gage de sécurité méritée pour la continuation de mes travaux philosophiques. Il me suffisait qu'un tel subside, ne pût émaner que de ceux qui reconnaîtraient en moi la victime d'une iniquité constatée ou un penseur digne d'encouragement continu. Or, ma position personnelle se trouvait déjà caractérisée assez nettement, sous l'un et l'autre aspect, pour dissiper tous mes scrupules.

Quand mon existence polytechnique fut ruinée, en 1844, le ministre compétent (M. le maréchal Soult) flétrit solennellement cet attentat par un blâme énergique, résulté d'un examen approfondi. Il ne laissa consommer cette spoliation qu'après avoir épuisé les insuffisantes ressources que lui permettait une légalité

vicieuse. Lorsqu'avorta, en 1848, une réparation généralement attendue, le nouveau ministre dont elle dépendait (M. le général Lamoricière) en reconnut complétement la nécessité. Dans notre conférence spéciale, il admit pleinement la réalité et l'opportunité du principe que j'invoquais : tout office public dignement rempli constitue, tant que la fonction subsiste, une propriété aussi sacrée qu'une terre ou une maison. Mais, dès que, d'après cela, j'accusai directement de vol la corporation qui m'avait dépouillé, il éluda cette irrécusable conséquence, oubliant qu'il devenait ainsi complice de l'attentat reconnu par lui-même et dont la réparation était alors en son pouvoir.

Sous ce premier aspect, je ne pouvais donc que m'honorer d'une libre intervention destinée à neutraliser une iniquité notoire, soumise, pendant quatre ans, à l'appréciation publique, surtout dans le milieu polytechnique. Ce protectorat volontaire contre une injuste persécution constitue, à mes yeux, une digne inauguration des véritables mœurs républicaines. Il tend à faire convenablement revivre l'esprit chevaleresque, sous la forme la mieux adaptée à notre état social, où les oppresseurs attaquent surtout la fortune, faute de pouvoir atteindre la vie, et même la liberté. A ce titre, je me féliciterai toujours que mon malheur personnel ait suscité une semblable manifestation, tant susceptible d'une heureuse imitation. Je regrette seulement que l'égoïsme polytechnique ait trop neutralisé ce généreux appel, même parmi la jeunesse, chez la portion du public qui connaissait le mieux l'attentat à réparer. Mais cette sécheresse inattendue fait davantage apprécier la participation spontanée des nobles prolétaires qui ont compensé un tel abandon.

Ayant voué toute ma vie à fonder enfin, sur l'ensemble des sciences, la saine philosophie, et par suite, la vraie religion, je devais, en second lieu, accepter dans mon injuste détresse, l'appui de tous ceux qui regardent la foi positive comme la seule issue de l'anarchie actuelle. Leur sympathie est, en effet, devenue le principal fondement du patronage institué contre une persécution secrètement destinée à empêcher la continuation de mon œuvre régénératrice. En ce sens, une telle mesure inaugure déjà les mœurs qui conviennent à l'avénement graduel du nouveau pouvoir spirituel. Comme le clergé catholique, le sacerdoce de l'humanité doit longtemps subsister de libres cotisations privées, avant de mériter et d'obtenir la munificence publique qui les régularisera quand la foi nouvelle aura suffisamment prévalu. Sans cette sollicitude spontanée de tous ceux qui reconnaîtront

l'utilité de leurs travaux, les nouveaux philosophes ne pourraient assez accomplir leur office social. Du moins, ils seraient alors forcés de le subordonner, ou à une fortune personnelle peu compatible avec leur vocation, ou à une profession accessoire qui entraverait leurs efforts habituels.

Tels sont les divers motifs d'après lesquels j'ai accepté, avec reconnaissance, une protection pleinement normale, dont l'apparence exceptionnelle résulte seulement de notre situation anarchique, qui altère toutes les notions sociales. Quoique la souscription n'ait guère atteint jusqu'ici que la moitié du taux proclamé indispensable dans la circulaire initiale, je ne doute pas que cette honorable sauvegarde ne devienne bientôt suffisante tant que la persécution durera. Tous ceux qu'indigne ma spoliation, et tous ceux qui sentent la portée sociale du positivisme, se croiront moralement obligés de neutraliser, suivant leurs moyens, une oppression odieuse et funeste. Ma confiance est telle, à cet égard, que déjà elle développe en moi les habitudes convenables à un penseur devenu l'objet de dignes sympathies. Non-seulement ma construction religieuse n'a jamais subi le ralentissement qu'avaient surtout en vue mes persécuteurs. Mais j'ai spécialement ébauché les mœurs normales du nouveau sacerdoce, en renonçant systématiquement à tout profit personnel dans la prochaine publication de mon second grand ouvrage (*Système de politique positive, ou Traité de sociologie, instituant la religion de l'humanité*).

L'importante mesure pour laquelle je vous adresse aujourd'hui mes remercîments solennels, excite à la fois le sentiment social chez ceux qui y concourent, dans celui qui en est l'objet, et parmi tous ceux qui la connaissent. A ce triple titre, son efficacité morale, et même sa véritable dignité, augmentent avec sa dissémination. Une philosophie destinée surtout à systématiser l'avénement social du prolétariat occidental, doit spécialement s'honorer des sympathies populaires. C'est pourquoi, en me glorifiant de l'appui spontané que j'ai partout obtenu, je serais encore plus fier de soutenir mon existence matérielle d'après des souscriptions d'un centime quotidien.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Je joins ici une note transmise par M. Littré, membre de l'Institut, comme fondateur et directeur de la souscription, pour résumer sa gestion pendant l'année 1849.

M. Littré a reçu de M. . . . . la somme de. . . . . pour la souscription de M. Comte en 1849, laquelle monte en tout à 2,928 fr. 30 c.

Remis à M. Comte.	2,865 fr.	» c.	2,928 fr. 30 c., somme égale.
Affranchissements divers. .	35	10	
Reste en caisse.	28	20	

DEUXIÈME CIRCULAIRE.

Paris, le 27 Aristote 63 (lundi 24 mars 1851).

M

L'expression initiale de ma gratitude publique caractérisa, l'an dernier, l'esprit dans lequel fut institué et accepté le digne patronage collectif dont je suis devenu l'objet. Une plus longue expérience me permet aujourd'hui de compléter cette appréciation, en déterminant mieux la source de cet honorable protectorat.

Il semblait devoir émaner, non-seulement des vrais positivistes, disposés à neutraliser ainsi une persécution dirigée, au fond, contre notre doctrine, mais aussi de ceux qui, sans aucune sympathie de principes, reconnaîtraient spécialement l'iniquité de ma spoliation polytechnique. On pouvait même croire que ceux-ci, plus nombreux et plus riches, contribueraient davantage au subside réparateur. Une espérance aussi naturelle n'a point été confirmée par l'événement. Sauf quelques exceptions très-rares, le public polytechnique, quoique ayant pleinement réprouvé l'attentat commis envers moi, n'a nullement concouru à cette juste sauvegarde, même parmi mes anciens camarades et mes nombreux élèves. La protection est uniquement provenue de ceux qui, adoptant mes convictions, ont voulu, d'après mes services sociaux, assurer la paisible continuation de mes travaux philosophiques.

Un contraste aussi propre à montrer où se trouve aujourd'hui le vrai sentiment du devoir, devient encore plus décisif en précisant davantage cette dernière observation.

La nouvelle doctrine universelle obtient maintenant deux sortes d'adhésions : les unes, insuffisantes, quoique plus anciennes, se bornent aux principes philosophiques ; les autres,

plus récentes, mais seules complètes, s'étendent aux conséquences sociales. Cette distinction est surtout tranchée en Angleterre, où de nombreux et puissants suffrages ont, depuis longtemps, mieux établi que partout ailleurs la supériorité intellectuelle du positivisme, tandis que sa destination morale et politique y reste peu appréciée. Or les adhésions purement philosophiques n'ont inspiré jusqu'ici aucune participation durable à ce noble patronage. Il émane exclusivement des positivistes complets, pour lesquels la nouvelle philosophie ne constitue pas seulement la base finale de la réorganisation moderne, mais aussi le guide nécessaire de la transition actuelle.

Cette irrécusable comparaison montre la faible efficacité pratique des convergences intellectuelles qui ne sont pas liées à des sympathies morales. Une seule dissidence suffit à l'esprit pour rendre stérile la plus grande conformité d'opinions, tandis que le cœur surmonte aisément de graves divergences d'après un même sentiment poussant vers un but commun. Néanmoins, ces positivistes incomplets ne contestent nullement la maxime sociale qui charge la classe active de nourrir la classe contemplative. Ils reconnaissent même que, envers le nouveau pouvoir spirituel, cette obligation doit rester longtemps privée, jusqu'à ce que les convictions publiques soient assez élaborées. Mais, dans ce cas décisif, ils sont devenus aussi indifférents à mon sort que s'ils rejetaient mes principes fondamentaux.

Ainsi, la véritable union dépend beaucoup plus du cœur que de l'esprit. Le positivisme doit de moins en moins compter sur ceux qui l'accueillent seulement comme un puissant moyen de satisfaction mentale, lié d'ailleurs à une lointaine régénération sociale. Son avénement ne peut résulter que des sentiments disposés à y rattacher directement la seconde partie de la grande révolution. Or, cette terminaison de l'anarchie occidentale exige deux constructions principales, l'une théorique, l'autre pratique, naturellement connexes; l'établissement d'un nouveau pouvoir spirituel, et l'incorporation normale du prolétariat à la société moderne. Plus notre situation se développe, mieux on sent que le moyen âge nous a irrésistiblement légué ce double programme, qui suppose une intime combinaison entre les vrais philosophes et les dignes prolétaires. Il n'y a de véritables positivistes, théoriciens ou praticiens, que ceux qui embrassent ainsi toute la question fondamentale, en y subordonnant toujours l'intelligence à la sociabilité. En un mot, la philosophie positive n'émane de la science réelle que pour aboutir à la vraie religion.

Depuis que ce but final est assez caractérisé, il écarte de plus en plus les adhérents purement spéculatifs de la nouvelle doctrine générale. Ils deviendront bientôt indifférents, et même hostiles, envers elle, quand il faudra se prononcer sur sa tendance religieuse, qui seule embrasse l'ensemble de ses attributions. Comme lettrés ou comme riches, ils répugnent à seconder le sacerdoce positiviste, qui, au nom de l'humanité, impose déjà d'irrécusables obligations sociales à l'emploi continu des forces quelconques, et surtout du talent ou de la fortune. Les diverses puissances actuelles désirent secrètement la prolongation de l'anarchie spirituelle, qui les affranchit des devoirs propres au moyen âge, sans y substituer aucun équivalent moderne. Elles redoutent d'autant plus l'avénement du nouveau pouvoir moral qu'il combinera toujours la démonstration avec le sentiment, et qu'il appuiera leur concours sur une formidable opinion publique, que le positivisme peut seul organiser.

Parmi ces positivistes d'esprit, les plus généreux, complétant leur tardive évolution, se joindront enfin aux positivistes de cœur, pour coopérer dignement à la régénération occidentale. Les autres, surmontant leurs antipathies intellectuelles, serviront finalement de chefs à l'opposition théologique et métaphysique, afin de prolonger un système d'hypocrisie favorable à leur égoïsme. Je crains une semblable issue chez plusieurs des prétendus positivistes qui ont refusé de participer à un patronage caractéristique, toujours érigé en véritable devoir social par son éminent fondateur, et ainsi accepté de tous ses dignes coopérateurs.

Essentiellement restreinte aux positivistes complets, une telle intervention devait d'abord être insuffisante. Quoique le subside réparateur ait un peu augmenté pendant sa seconde année, il reste encore notablement inférieur au taux proclamé indispensable lors de son institution. Mais les embarras matériels que j'éprouve ainsi n'altèrent pas ma sécurité morale. Je compte prochainement sur l'entière efficacité d'une sauvegarde émanée de ceux qui, venant imposer à la richesse de dignes obligations sociales, acceptent nécessairement pour eux-mêmes des devoirs analogues, indépendants de toute dissidence secondaire.

Ce protectorat normal pousse à développer graduellement les mœurs finales, dont il offre partiellement une heureuse ébauche. Je renonçai ainsi, l'an dernier, à tout profit matériel dans la publication de mon second grand ouvrage, *Système de politique positive*, ou *Traité de Sociologie, instituant la Religion de l'Humanité*. Cette résolution systématique, indispensable à la dignité du

nouveau sacerdoce, vient de produire une précieuse réaction, qui dissipe les difficultés relatives à l'impression du tome premier, terminé le 24 février 1850. Depuis que j'ai aussi consenti à l'achat séparé de chaque volume, un positiviste dévoué a noblement garanti les frais typographiques, en sorte que ce volume, déjà sous presse, doit paraître en juillet prochain. Quoique la difficulté ne soit ainsi levée matériellement qu'envers le tome premier, cette heureuse solution m'assure moralement la publication successive des trois autres.

Le positivisme commence donc à suffire, par ses propres ressources, à l'ensemble de ses besoins essentiels. Cette aptitude doit y compenser l'absence spéciale de toute protection hétérogène. Les autres rénovations trouvèrent toujours, dans le milieu correspondant, quelques précieuses assistances, en même temps que de puissantes entraves. Seule, la régénération finale se développe aujourd'hui sans aucun secours étranger. Cette exception semble inexplicable envers une doctrine dont le caractère relatif et l'esprit historique lui procurent des affinités partielles avec toutes les écoles actuelles. Mais la parfaite cohérence du positivisme dispose naturellement à lui refuser des concessions qu'on ne pourrait point limiter, tandis que la nature vague des synthèses antérieures ne faisait pas redouter un tel entraînement. Cette pleine harmonie, à la fois spontanée et systématique, secondera bientôt l'ascendant universel de la nouvelle doctrine générale. Mais elle nous prive maintenant de toute adhésion incomplète. La religion qui vient réduire notre espèce à sa propre providence devait elle-même surgir sans aucune assistance hétérogène.

Malgré cette condition nécessaire, il ne manque maintenant au positivisme qu'une seule fondation essentielle, pour avoir assez organisé, sur une modeste échelle, l'ensemble de ses moyens d'avénement. Il nous reste à instituer la *Revue occidentale* qui développera l'application hebdomadaire de notre doctrine au cours naturel des événements, intellectuels ou sociaux. Mais cette importante institution, que je proposai vainement en octobre 1848, est aujourd'hui pourvue d'un nombre suffisant de dignes collaborateurs, français et occidentaux. Elle n'attend plus que les garanties matérielles indispensables à sa pleine efficacité, qui rendrait heureusement inutile mon subside actuel.

Salut et fraternité,

AUGUSTE COMTE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Je joins ici, de même que l'an dernier, une note transmise par M. Littré, membre de l'Institut, comme fondateur et directeur de la souscription, pour résumer sa gestion pendant l'année 1850.

M. Littré a reçu de M. la somme de pour la souscription de M. Comte en 1850, laquelle monte en tout, à 3,268 fr. 75 c.

Remis à M. Comte.	2,865 fr.	» c.	3,268 fr. 75 c., somme égale.
Frais accessoires.	40	85	
Reste en caisse	27	90	

TROISIÈME CIRCULAIRE.

Paris, le lundi 5 Moïse 64 (5 janvier 1852).

M

Dans mes précédentes circulaires, j'ai suffisamment expliqué, d'abord la nature, puis la source, du subside exceptionnel auquel vous voulez bien coopérer. J'en dois aujourd'hui faire spécialement apprécier la destination et le caractère, que le temps seul pouvait assez déterminer. Proposée et acceptée comme un devoir social, cette noble sauvegarde dut exclusivement émaner de ceux qui sentaient dignement l'iniquité de la spoliation à réparer et l'importance du service à garantir. Mais tous supposèrent spontanément, avec moi-même, que ce patronage collectif serait purement temporaire, nul ne pouvant prévoir qu'un tel attentat resterait sans aucune réparation ou compensation. Il importe donc de savoir que, contre notre espoir naturel, ce digne protectorat doit, d'après une expérience trop décisive, devenir maintenant perpétuel.

Loin d'aboutir à la moindre réparation, ma persécution officielle vient d'être irrévocablement complétée en m'ôtant, après dix-neuf années d'un irréprochable exercice, le poste subalterne qu'on me laissa, dans une école dégénérée, quand on m'y ravit, en 1844, mon principal office. Ce complément d'iniquité, que j'avais dès lors prévu et même annoncé, s'est d'ailleurs accompli, comme la spoliation initiale, sans aucune vraie participation d'un gouvernement qui, sous divers régimes, a depuis longtemps abdiqué sa juste suprématie polytechnique. Les deux actes éma-

nent uniquement des différentes coteries scientifiques auxquelles ce célèbre établissement se trouve successivement livré. Toutes s'acharneront toujours contre le seul philosophe qui puisse aujourd'hui démasquer le charlatanisme et la médiocrité académiques en subordonnant activement tous les travaux de détail à de véritables conceptions d'ensemble. Depuis que ce vol légal est entièrement consommé, le chef suprême de la malheureuse école vient de me prouver, par une noble lettre, combien les dignes praticiens sont étrangers aux viles passions qui poussent de prétendus théoriciens vers ces méprisables attentats.

Ce coup final achève de dissiper tout espoir de réparation polytechnique. D'un autre côté, quoique le gouvernement ait toujours regretté son impuissance légale contre ma double spoliation, il n'a jamais tenté de me procurer ailleurs quelque juste compensation. Ainsi frustré de toute ressource officielle, je n'ai pu même replacer mon existence matérielle sur sa base primitive du libre enseignement privé des sciences mathématiques. Trois années de loyaux efforts pour reprendre une profession qui ne convint qu'à ma jeunesse viennent de me démontrer l'impossibilité d'y trouver désormais un abri contre ma pauvreté personnelle. L'élévation même de mon enseignement empêche une telle efficacité, depuis que ces études fondamentales sont, surtout en France, aussi dégradées habituellement par la stupidité des vues que par l'indignité des motifs.

D'après cette situation définitive, je suis donc contraint, à cinquante-quatre ans, de fonder toute ma subsistance sur la noble souscription publique qui d'abord surgit comme une garantie partielle et passagère. Mais les grands travaux qui m'ont attiré ce sort exceptionnel m'assurent aussi le concours croissant des actives sympathies, intellectuelles et sociales, qu'exige une telle destinée.

J'ai systématiquement voué toute ma vie à tirer enfin de la science réelle les bases nécessaires de la saine philosophie, d'après laquelle je devais ensuite construire la vraie religion. La première tâche est entièrement achevée depuis dix ans, et la seconde vient de commencer par la publication décisive, en juillet 1851, du tome premier de mon *Système de politique positive, ou traité de sociologie, instituant la religion de l'Humanité.* Ce second ouvrage établira la supériorité morale du positivisme aussi solidement que mon livre fondamental en démontre la supériorité intellectuelle. Ayant ainsi constitué la seule synthèse vraiment complète, autant relative désormais au cœur qu'à l'es-

prit, je dois obtenir des adhésions assez profondes et assez nombreuses pour me procurer dignement la sécurité matérielle que réclame ma difficile mission.

Une harmonie nécessaire rattache, en effet, cette construction sans exemple à l'incomparable révolution qui, faisant osciller l'Occident entre la rétrogradation et l'anarchie, ne peut se terminer qu'en conciliant radicalement l'ordre et le progrès. A mesure que se développe une telle situation, tous les occidentaux sentent de plus en plus l'impuissance finale des croyances théologiques et l'intime danger des doctrines métaphysiques. En même temps, l'insuffisance croissante des repressions purement matérielles, fait profondément ressortir le besoin universel d'une réorganisation spirituelle, seule adaptée à la vraie nature de la maladie occidentale. La religion positive doit ainsi fournir l'unique force systématique qui puisse contenir également les inclinations rétrogrades des gouvernements et les tendances anarchiques des populations, en recommandant à la fois l'ordre au nom du progrès et le progrès au nom de l'ordre.

Cette double aptitude est assez sentie déjà pour procurer au fondateur du positivisme une suffisante protection contre l'ignoble persécution qui a maintenant détruit toutes ses ressources matérielles. Le public occidental préservera d'une injuste misère le philosophe dont il utilise de plus en plus les travaux, et qui peut encore, s'il n'est point entravé, tant servir la grande régénération humaine. Quoique la souscription instituée pour moi soit jusqu'ici restée notablement inférieure au taux proclamé d'abord indispensable, son accroissement continu, surtout pendant l'année qui vient de finir, garantit sa prochaine efficacité, malgré le surcroît qu'exige ma dernière spoliation. Outre les divers symptômes généraux que constatent les récents succès du positivisme, deux manifestations inattendues ont, en 1851, spécialement annoncé l'appréciation décisive de son aptitude caractéristique à satisfaire également les besoins les plus opposés. Toutes deux concernent, quoique en sens inverse, la lutte nécessaire qui terminera la révolution occidentale, par le libre ascendant du positivisme sur le communisme.

Les principaux conservateurs des États-Unis d'Amérique ont noblement invoqué la religion positive comme leur seul abri systématique contre les tendances subversives de la plus anarchique des populations occidentales, dans un milieu qui d'ailleurs exclut toute répression matérielle. Ils acceptent dignement les sévères obligations morales que leur imposera le nouveau pou-

voir spirituel, en retour du juste respect qu'il obtiendra pour leur libre emploi d'une richesse socialement possédée.

En même temps, d'éminents prolétaires lyonnais ont irrévocablement embrassé le positivisme, comme convenant mieux que le communisme à tous les vrais besoins du peuple. Une heureuse culture de la vie de famille leur facilite spécialement la saine appréciation de la seule religion qui convienne également aux deux sexes, et d'après laquelle la régénération moderne consiste surtout à développer l'existence domestique dans toutes les classes.

C'est ainsi que le positivisme commence réellement à satisfaire les pauvres en rassurant les riches, d'après son aptitude exclusive à traiter moralement des questions irrésistibles auxquelles on cherche dangereusement de vaines solutions politiques. Son fondateur peut donc compter à la fois sur le généreux patronage de quelques puissants disciples et sur le concours, encore plus noble, de ces subsides d'un centime quotidien pour lesquels ma première circulaire témoignait ouvertement une juste préférence.

La prochaine extension de cette double sauvegarde justifiera ma paisible résignation aux plus extrêmes conséquences d'une honorable spoliation. Au lieu d'atteindre son but oppressif, cette persécution ne m'a jamais rendu que plus calme et plus actif à la fois, en me vouant avec plus de pureté et de plénitude à mon office fondamental. Elle m'inspira toujours de nouveaux progrès vers les mœurs finales du prêtre de l'Humanité qui doit entièrement appuyer son existence matérielle sur une libre gratitude, d'abord privée, puis publique, en renonçant loyalement à toute richesse personnelle, comme à toute grandeur temporelle. Ma première circulaire indique ma renonciation systématique à tous les profits qui pourraient désormais résulter de mes ouvrages quelconques, sauf le seul recouvrement des frais d'impression. Ce principe religieux, appliqué déjà dans ma récente publication, vient de recevoir son complément naturel sous l'impulsion spéciale de ma nouvelle spoliation. Poussé par ce coup final à m'abandonner, sans aucune réserve, au noble patronage de mes vrais appréciateurs, j'ai bientôt étendu la même règle à notre future *Revue occidentale*, en y renonçant d'avance à toute rétribution, soit comme directeur, soit comme collaborateur. Mon caractère sacerdotal achève ainsi de se purifier, mes diverses prédications écrites devenant alors aussi gratuites que le furent toujours mes prédications orales. En diminuant d'un cinquième les frais annuels attribués d'abord à cette publication mensuelle, ce dernier complément d'une digne résolution hâtera, j'espère,

l'institution d'un enseignement que réclame de plus en plus l'état présent de l'Occident.

Ce concours permanent du dévouement avec l'oppression m'a donc procuré finalement l'existence la plus homogène qui convienne au sacerdoce régénérateur. Les dix années de pleine vigueur cérébrale que l'ordre normal me réserve encore pourront ainsi s'appliquer, sans aucune entrave, aux grandes compositions que je promis en terminant mon ouvrage fondamental, et qui sont spécialement rappelées dans la récente préface du principal de ces quatre traités. J'ose assurer qu'elles seront toutes accomplies dignement, si le public occidental ne me laisse pas succomber. C'est pourquoi j'attends, avec une entière confiance, la suffisante extension d'une garantie aussi méritée par l'ensemble de mes services que d'après mes désastres. Tous ceux qui doivent y coopérer reconnaissent, en général, les obligations sociales de la classe active envers la classe contemplative, et ils sentent spécialement que, de nos jours, elles resteront longtemps privées, avant de pouvoir devenir publiques. Malgré le profond égoïsme qui distingue le milieu polytechnique, j'espère même que ma dernière spoliation y développera des sympathies exceptionnelles, fondées sur l'appréciation plus spéciale d'une telle persécution, indépendamment de toute adhésion philosophique ou sociale. A plus forte raison, dois-je compter que cette consommation inattendue réveillera le zèle des positivistes incomplets, si puissants en Angleterre, qui admettent ma philosophie sans accepter encore la politique correspondante. Mais les positivistes conséquents sont assez nombreux déjà pour que leur intervention doive me suffire, quand leurs sentiments s'élèveront au niveau de leurs convictions, sous l'impulsion combinée de cette extrême nécessité privée et des plus graves intérêts publics. J'aborde donc, sans aucune inquiétude, l'expérience si périlleuse en apparence, que ma situation m'oblige de tenter maintenant sur la véritable efficacité des inspirations régénératrices chez les âmes qui se dégagent de notre anarchie mentale et morale. Non-seulement ma modeste existence sera bientôt préservée de toute perturbation matérielle : mais les efforts ainsi déterminés vont inaugurer spontanément la juste protection due, en général, à chaque digne apôtre de la religion universelle.

Salut et Fraternité,

AUGUSTE COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Je joins ici, suivant ma coutume, la note transmise par M. Littré, membre de l'Institut, comme fondateur et directeur de ma souscription, pour résumer sa gestion pendant l'année 1851.

M. Littré a reçu de M. la somme de pour la souscription de M. Comte en 1851, laquelle monte en tout à 4,205 fr. 50 c. y compris deux cotisations exceptionnelles, l'une de 500 fr., l'autre de 300 fr. envoyées de Philadelphie, à M. Comte directement.

Reçu par M. Comte	4,130 fr.	» c.	4,205 fr. 50 c., somme égale.
Frais accessoires.	37	60	
Reste en caisse.	37	90	

N. B. En 1849, première année de la souscription, elle produisit 2,928 fr.; en 1850, elle parvint à 3,268 fr.

Dans la circulaire initiale du 12 novembre 1848, qui fonda cette souscription, le produit indispensable fut fixé au taux annuel de 5,000 fr. en sus du traitement de deux mille francs que M. Comte conservait alors.

QUATRIÈME CIRCULAIRE.

Paris, le 3 Homère 65 (lundi 31 janvier 1853).

M

Quoique encore insuffisant, le noble subside annuel auquel vous participez a maintenant atteint sa constitution définitive. Institué d'abord pour une protection partielle et temporaire, ce patronage collectif devint ensuite la base unique et perpétuelle de ma subsistance, d'après la spoliation finale accomplie envers moi par les coteries polytechniques, en novembre 1851, malgré l'impuissante sympathie du gouvernement. Le notable accroissement d'une telle souscription pendant l'année 1852 témoigne combien fut accueilli l'appel décisif que dut faire, à cet égard, ma troisième circulaire.

Cette situation finale vient de déterminer une modification nécessaire, qui complète l'organisation du libre protectorat. Jusqu'ici la souscription avait toujours été gérée par l'habile écrivain qui la fonda dignement en novembre 1848, et dont je n'oublierai jamais l'active sollicitude. Mais, depuis que ce subside constitue irrévocablement ma seule ressource, j'ai besoin, surtout tant qu'il reste insuffisant, d'en connaître et d'en recueillir les produits successifs plus fréquemment que ne pourrait le comporter un direc-

teur quelconque. C'est ainsi que l'expérience m'a définitivement conduit, en septembre dernier, à devenir moi-même l'unique administrateur de cette souscription, dont les centres partiels ou provisoires pourront d'ailleurs se multiplier autant qu'il le faudra, mais sans ma participation.

Amenée par une nécessité matérielle, cette simplification finale doit faire mieux ressortir le caractère social d'un tel patronage, en me procurant habituellement des relations directes avec chaque coopérateur. Quiconque sent dignement la tendance actuelle de l'Occident vers une véritable réorganisation spirituelle, seule base possible de la régénération temporelle, regardera bientôt ce subside comme le premier essor décisif d'une grande institution. Car il prépare déjà l'indépendance du nouveau sacerdoce, en procurant une juste sécurité matérielle au fondateur de la religion positive. En terminant ma précédente circulaire, j'annonçai qu'il devait bientôt s'étendre à d'autres théoriciens, à mesure que se développerait irrécusablement leur vocation sacerdotale. Quoique cette extension demeure encore prématurée, je puis assurer aujourd'hui que plusieurs jeunes esprits d'élite, animés par de nobles cœurs et soutenus par d'énergiques caractères, se préparent silencieusement au sacerdoce de l'Humanité par de fortes études encyclopédiques. Aussitôt que leur difficile initiation se trouvera convenablement accomplie, je n'hésiterai point à réclamer directement le juste patronage temporel de l'avant-garde du public occidental envers cette précieuse ébauche du clergé positif. Il me suffira d'invoquer alors les motifs généraux que manifesta d'abord mon cas personnel, premier et principal exemple de la situation nécessaire qui caractérisera longtemps le nouveau pouvoir spirituel.

Le second volume de mon *Système de politique positive* ne laisse maintenant aucune incertitude sur cette condition fondamentale. Outre que la préparation normale du vrai sacerdoce ne peut guère s'accomplir spontanément chez des riches, un tel office ne saurait jamais émaner dignement que d'organes volontairement dépourvus de tout ascendant temporel. L'application graduelle de ce principe social m'a fait enfin accepter, et même développer, comme pleinement régulière, une situation privée qui d'abord semblait exceptionnelle. Dès longtemps frustré de tout patrimoine, je fus ensuite dépouillé successivement de mes diverses ressources professionnelles, et bientôt je complétai volontairement cette préparation pontificale en renonçant d'avance aux réparations ou compensations quelconques. Les ignobles

iniquités dirigées contre mon existence matérielle étaient surtout destinées à détruire dans son germe une régénération, intellectuelle et sociale, incompatible avec l'anarchique ascendant des médiocrités académiques. Mais cette infâme persécution n'aboutit, au contraire, qu'à constituer naturellement le meilleur type personnel de la nouvelle situation sacerdotale, en fondant toute ma subsistance sur le libre patronage temporel de mes vrais clients spirituels.

Quoique la classe active accomplisse toujours collectivement son devoir social de nourrir la classe contemplative, ce concours volontaire comporte deux modes distincts : l'un privé, l'autre public. Celui-ci prévaudra sans doute dans la constitution finale du sacerdoce positif, d'après le suffisant avénement de la religion universelle. Mais le premier convient seul à la transition occidentale, et l'on doit désirer qu'il persiste au moins jusqu'à la fin du siècle actuel. Il caractérise mieux le libre assentiment sur lequel repose la vraie dignité spirituelle ; et d'ailleurs il manifeste davantage la juste subordination de la théorie à la pratique, souvent méconnue des penseurs modernes.

Tant qu'un tel patronage se borne à moi seul, il rend même plus sensible le principal contraste des deux pouvoirs sociaux en opposant la concentration spontanée de l'influence théorique à la dispersion naturelle des forces pratiques. Éminemment divisibles, et par suite coalisables, celles-ci peuvent toujours être surmontées d'après un suffisant concours. L'ascendant spirituel, nécessairement indivisible, ne redoute jamais une coalition quelconque. Son office fondamental pourrait toujours être assez rempli par un seul cerveau, si l'étendue et la diversité des applications simultanées n'exigeaient pas que le suprême organe de l'Humanité fût assisté de ministres secondaires. Une telle opposition entre les deux puissances humaines va devenir familièrement appréciable d'après les rapports personnels qui désormais me lieront directement à chacun de mes souscripteurs annuels. Dans ce contact habituel, chaque coopérateur sentira l'ensemble des services qui m'ont procuré ce noble concours ; tandis que lui-même ne se reconnaîtra qu'une faible participation, qui, sans me dispenser d'aucune gratitude, n'altérera jamais mon indépendance. Ce contraste décisif entre le mérite et le nombre, qui seul explique assez l'irrésistibilité du véritable ascendant spirituel, ressortira moins quand la subsistance du sacerdoce positif ne dépendra plus de ses adhérents privés.

Dans un temps d'instabilité, la persistance d'un tel subside et

son accroissement continu sont très-propres à manifester sa portée sociale comme premier pas vers la libre constitution du nouveau pouvoir spirituel. Car on ne saurait douter maintenant que la plupart de ses coopérateurs permanents le conçoivent ainsi, d'une manière plus ou moins distincte. Quand il commença, je présumais assez de mes contemporains pour espérer qu'il émanerait surtout du nombreux public polytechnique qui connaissait pleinement l'iniquité de ma spoliation, sans s'occuper d'ailleurs de mes services philosophiques. Mais une triste expérience me prouva bientôt que j'avais mal apprécié ce milieu dégradé, d'où ne surgit jamais la moindre assistance, ni chez mes propres élèves, ni parmi mes camarades, ni même chez mes supérieurs les mieux disposés. D'après ce lâche égoïsme, qui mérite une flétrissure historique, le protectorat collectif fut toujours dû seulement aux diverses sympathies déterminées par mes travaux. Je puis même étendre cette appréciation à la participation, noblement exceptionnelle, des dignes adversaires américains indiqués dans la préface du tome deuxième de ma *Politique positive*. Car ils regardent comme un véritable devoir social de soutenir ainsi l'existence matérielle du philosophe dont ils ont proclamé la valeur intellectuelle et morale plus complétement que ses propres auxiliaires publics. Quoique de tels cas puissent désormais se multiplier beaucoup, je ne devrai jamais compter essentiellement que sur des appuis positivistes.

Ceux-là se divisent maintenant en deux classes générales, selon que leur adhésion reste positivement philosophique ou qu'elle s'étend jusqu'à la religion. Une telle distinction résulte le plus souvent de l'application sociale du positivisme, surtout envers la politique actuelle. La révolution occidentale étant principalement intellectuelle, les positivistes placés dans le milieu le moins agité peuvent longtemps borner leurs convictions à la nouvelle philosophie, afin de mieux garantir ce fondement rationnel contre toute altération passionnée. Cette inconséquence, encore excusable, cessera spontanément quand le mouvement de régénération totale aura pris, en Occident, son extension naturelle. Devant une imminente anarchie, ces positivistes incomplets, très-multipliés en Angleterre, sentiront combien serait vaine une rénovation qui s'arrêterait aux pensées sans embrasser les sentiments, seule source réelle de la conduite. Si même ils concevaient, avec assez de profondeur, le simple problème de l'unité mentale, ils reconnaîtraient déjà que sa vraie solution devient inséparable de la reconstruction générale de l'unité humaine, dont le principe

consiste dans la prépondérance du cœur sur l'esprit. Mais ils n'accompliront cet effort décisif que sous l'impulsion continue d'une active sollicitude sociale. Quant à ceux qui, vivant au centre de l'agitation rénovatrice, et journellement préoccupés de ses principales exigences, se bornent pourtant à la philosophie positive en rejetant la religion correspondante, je n'hésite point à regarder leur conversion comme avortée. Leur inconséquence, alors sans excuse, indique nécessairement ou l'impuissance de l'esprit ou l'insuffisance du cœur, et presque toujours toutes deux. Car la religion positive, quoique destinée finalement à tous, ne convient aujourd'hui qu'aux natures d'élite, d'ailleurs moins rares chez les prolétaires que parmi les lettrés et les riches.

Le caractère sacerdotal de mon subside se trouve déjà confirmé par son extension occidentale. Quoique les souscripteurs français prévaillent encore par le nombre, le produit principal émane maintenant du reste de l'Occident, comme l'indique le résumé statistique qui termine ma circulaire. Cette prépondérance normale ne pourra qu'augmenter beaucoup à mesure que la vraie nature de la situation occidentale se développera davantage. On sentira partout que, dans l'essor décisif de la doctrine finale, la France a seulement l'initiative nécessaire d'une élaboration commune à tous les Occidentaux, et destinée ensuite à toute notre espèce. Les besoins de l'ordre absorbant de plus en plus les tendances au progrès, on reconnaîtra bientôt l'universelle efficacité du pouvoir spirituel que j'ai fait irrévocablement surgir dans la vraie métropole humaine. Au milieu de l'anarchie mentale et morale, quand les gouvernements et les populations cherchent aveuglément l'avenir sans consulter le passé, je viens seul représenter dignement le double ensemble des ancêtres et des successeurs. L'instinct de la continuité, principal attribut de notre sociabilité, fut d'abord altéré profondément par le catholicisme, dont le brutal avénement repoussa tous nos antécédents gréco-romains. Il subit ensuite une atteinte non moins grave quand le protestantisme vint réprouver tout le moyen âge. Complétant cette anarchique progression, l'aveugle déisme émané du XVIIIe siècle pousse aujourd'hui les Occidentaux à méconnaître toute filiation historique pour ne laisser prévaloir qu'une sauvage solidarité.

Dans cette orageuse situation, plus ou moins commune à tout l'Occident, les vrais conservateurs ne tarderont pas à comprendre l'importance de la seule doctrine qui systématise la notion et le sentiment de la continuité. En se préoccupant dignement de l'ordre profondément compromis, on reconnaîtra que les positi-

vistes complets, c'est-à-dire religieux, peuvent seuls devenir ses appuis normaux, vu le caractère plus ou moins anarchique qu'offrent aujourd'hui tous les autres partis. C'est surtout d'une telle conviction que j'attends désormais l'extension décisive du subside sacerdotal, où les purs révolutionnaires participeront de moins en moins, comme étant, au fond, les principaux ennemis du positivisme. Mes dignes patrons temporels se sentiront ainsi liés de plus en plus par une grande destination commune, qui partout les poussera, sous ma direction, à saisir convenablement la surintendance des affaires occidentales, à mesure que leurs convictions se compléteront. Telle est déjà la disposition spontanée des vrais positivistes, même britanniques, surtout depuis la récente propagation de ma doctrine en Irlande, où l'agitation sociale interdit de se borner au positivisme intellectuel.

Néanmoins, à quelque phase que s'arrêtent mes divers adhérents, je suis autorisé maintenant à réclamer solennellement leur juste assistance. Car j'ai pleinement réalisé déjà toutes les conditions d'abnégation personnelle qu'exigeait mon essor complet. En même temps, malgré les embarras matériels encore inhérents à l'insuffisance de mon subside, une expérience décisive vient de confirmer mon aptitude à bien employer le noble loisir propre à ma situation finale. Pendant l'année 1852, la première de toute ma vie où j'aie pu librement disposer de mon temps et de mes forces, j'ai construit et publié le volume le plus décisif de mon principal traité. Quelques mois après son apparition, j'ai dignement composé l'opuscule exceptionnel que j'avais promis pour systématiser la propagation décisive du positivisme. Malgré ce double effort, je publierai, vers le milieu de la présente année, le tome troisième de ma *Politique positive*, dont le volume final paraîtra l'an prochain. Après cette immense construction, je me sens capable d'exécuter convenablement les trois traités moins étendus, mais très-importants, que je promis également en terminant, en 1842, ma première vie. Quoique je commence maintenant ma cinquante-sixième année, j'ose assurer que tous ces services seront accomplis avant l'âge normal de ma sage retraite, si d'ignobles entraves ne surgissent pas de mon injuste détresse matérielle.

C'est pourquoi je somme tous les Occidentaux capables de sentir, d'une manière quelconque, la vraie portée de mes travaux, de concourir loyalement, suivant leurs moyens respectifs, au digne protectorat institué pour moi. Si les positivistes incomplets persistaient à motiver leur coupable indifférence sur leurs diver-

gences partielles envers l'ensemble de ma doctrine, je dévoilerais aisément l'égoïsme mal caché sous ce vain prétexte. Car les principes qu'ils admettent déjà sont plus que suffisants pour mériter au fondateur un juste abri contre la misère, quand même tous ses autres travaux devraient être oubliés.

Un tel dédain d'une obligation sociale dont les motifs sont irréécusables résulte trop souvent de la secrète aversion qu'inspire l'avénement d'un sacerdoce capable d'établir enfin une discipline réelle et complète. La morale positive se trouve appelée, dès sa naissance, à la principale épreuve de sa force, pour surmonter aujourd'hui l'universelle insurrection des vivants contre l'immuable empire des morts, en tirant de l'ensemble du passé le seul point d'appui désormais efficace. Quand elle aura suffisamment accompli cet office décisif, déjà réalisé chez les âmes régénérées, nul ne pourra plus douter de sa puissance contre les perturbations quelconques. Par un secret pressentiment de cette autorité naissante, toutes les influences vicieuses redoutent maintenant le pouvoir qui, venant enfin juger irrévocablement les morts, n'hésitera jamais à juger aussi les vivants, d'après l'extension nécessaire des mêmes principes.

L'obligation de concourir au subside sacerdotal est devenue tellement irrécusable, pour quiconque se reconnaît positiviste, que je l'érigerai prochainement en condition préliminaire d'une telle qualification. Quelque peu répandue que soit jusqu'ici ma doctrine, le moment me semble déjà venu de distinguer formellement ses vrais adhérents d'avec ceux qui prennent indûment un titre destiné bientôt à procurer l'estime publique. C'est pourquoi je ne tarderai point à soumettre tous les prétendants au système d'épreuves régulières dont la récente publication du *Catéchisme positiviste* fournit la base naturelle. Mais, avant d'être ainsi jugé, chacun d'eux devra s'engager à participer, selon ses moyens, au subside sacerdotal. L'entière impuissance, qui seule dispenserait d'une coopération quelconque, est extrêmement rare envers une souscription dont le minimum fut fixé, dans ma première circulaire annuelle, au taux d'un centime quotidien, que j'ai vu quelquefois se réaliser dignement. Ma *Politique positive* a systématiquement établi le caractère social que doit maintenant développer la propriété matérielle pour obtenir enfin une consistance inébranlable. Je dois donc empêcher désormais que ceux qui sollicitent une telle transformation tentent eux-mêmes d'en éluder les conséquences normales, dans leurs relations personnelles avec le sacerdoce régénérateur.

Avant de terminer cette circulaire décisive, il faut expliquer convenablement à mes patrons temporels l'état présent du subside et ses prochaines exigences.

En l'instituant, on fixa la somme de *sept mille francs* pour le minimum total de ma dépense annuelle, y compris une pension exceptionnelle de *deux mille francs* que je regarde comme moralement obligatoire. J'ai toujours accepté dignement cette détermination primitive, et je ne demanderai jamais qu'elle soit notablement dépassée. Quand la souscription sera parvenue au delà, j'appliquerai l'excédant, soit au juste soulagement des vrais aspirants au nouveau sacerdoce, soit à faciliter mes publications, soit à tous autres usages positivistes, constamment assujettis à des comptes spéciaux. Mais, malgré l'accroissement continu du subside pendant les quatre années écoulées depuis sa fondation, il n'a point encore atteint ce minimum jugé d'abord indispensable. Devenu l'unique base de ma subsistance, son insuffisance m'aurait récemment suscité de graves embarras sans la restitution inattendue des retenues officielles que subit longtemps mon dernier traitement polytechnique. Ce secours accidentel, qui combla presque la lacune de 1852, ne peut plus se renouveler, et je ne dois en espérer aucun autre. Il faut donc que le subside suffise seul dès 1853. Les chiffres ci-dessous indiqués prouvent que cette condition exige un accroissement actuel égal à celui de l'année précédente. J'ai donc lieu de présumer que le patronage va devenir complet, d'après la stimulation continue d'une impérieuse situation, qui désormais pousse simultanément les populations et les gouvernements vers le positivisme, comme seule garantie systématique de l'ordre et du progrès.

La morale positive me prescrivant de vivre au grand jour, je crois devoir ici m'expliquer une seule fois sur une apparente anomalie de ma dépense personnelle, où, contre l'usage naturel, le logement compte davantage que la nourriture. En évitant tout détail superflu, ma vraie dignité ne souffrira point d'un tel éclaircissement public, qui préviendra des reproches irréfléchis, et peut-être même une ignoble malveillance.

Quoique l'appartement que j'habite depuis douze ans excède réellement mes besoins matériels, je regarderais comme un profond malheur l'obligation de le quitter, d'après l'ensemble des divers souvenirs incomparables qui m'y lient de cœur et d'esprit. Je ne pourrai jamais oublier que là fut écrit, en 1842, le volume décisif qui termina mon ouvrage fondamental par la systématisation directe de la nouvelle philosophie. Mais ce domicile doit

surtout m'être devenu sacré, trois ans après, comme le lieu de la régénération morale que me procura, pendant une année sans pareille, l'angélique impulsion qui dominera toujours ma seconde vie. Vu les fruits décisifs que l'Occident en a déjà recueillis, j'oserais taxer d'ingratitude tous ceux qui, participant aux bienfaits, publics et privés, de la religion nouvelle, me laisseraient matériellement ravir le siége de sa fondation. Ces saintes murailles, à jamais empreintes de l'image adorée, m'aidèrent à développer journellement le culte intime de la meilleure personnification du vrai Grand-Être, pendant ces années déjà nombreuses où sa glorieuse éternité subjective succéda trop tôt à sa triste existence objective. Là s'établit, sous cet irrésistible patronage, une telle harmonie entre ma vie privée et ma vie publique, que les progrès de chacune purent aussitôt s'étendre à l'autre; de manière à me faire sentir la vraie théorie de l'unité longtemps avant de la formuler. Aussi la même enceinte où je fus d'abord régénéré se trouva-t-elle consacrée bientôt par plusieurs célébrations décisives des principaux sacrements sociaux.

Les positivistes trop abstraits que toucherait peu l'importance évidente d'un tel domicile envers mon bonheur personnel devraient, au moins, se reconnaître obligés de concourir à me le conserver comme un précieux instrument de travail. Quiconque sent assez la vraie logique pour ne la point réduire au seul emploi des signes, doit comprendre la puissance philosophique des images et des sentiments que ces murs me rappellent. J'y viens d'accomplir la principale moitié de ma construction religieuse, et l'opuscule décisif où la participation subjective de ma sainte collègue éternelle est déjà reconnue unanimement. Pourrais-je aussi bien achever ailleurs cette élaboration capitale, et même les ouvrages moins importants qui la suivront? J'ai maintenant atteint l'âge où je dois scrupuleusement ménager mon temps et mes forces pour exécuter, avec une pleine vigueur cérébrale, tout ce que je promis à la fin de mon livre fondamental. C'est pourquoi je repousserai toujours la stupide économie matérielle qui me priverait d'une puissante assistance spirituelle.

Pour compléter cet éclaircissement spécial, il faut d'ailleurs noter que mon anomalie personnelle se borne au simple échange des répartitions usitées, sans affecter réellement ma dépense totale. Son taux primitif fut, en effet, fixé dans la supposition d'une restriction domiciliaire. Néanmoins, je m'y soumis tout en conservant l'enceinte sacrée, grâce à la réduction exceptionnelle de mes autres dépenses, et surtout de ma nourriture. Mon heureuse

sobriété concourt, sans doute, à ce précieux résultat. Toutefois, il est dû principalement à l'incomparable auxiliaire que déjà chaque vrai positiviste respecte et chérit comme ma digne fille adoptive. D'après son admirable sollicitude, nous sommes nourris tous les deux pour une somme inférieure à celle que coûterait ma propre alimentation si je vivais isolément. Parmi les Parisiens dont la dépense personnelle est de cinq mille francs par an, je suis peut-être le seul auquel le logement coûte *seize cents francs*. Mais réciproquement, aucun d'entre eux, sans doute, ne se borne, comme je le fais, à *mille francs* pour la nourriture totale de sa maison.

L'auguste destination de ces renseignements privés me permet d'espérer que mon vrai public ne les jugera point indignes de son attention. Ils réduisent définitivement à la seule transposition de deux nombres une apparente irrégularité, qui n'altère aucunement la juste austérité de mes mœurs sacerdotales. C'est pourquoi je me félicite d'avoir été conduit à présenter dignement une explication d'après laquelle tous mes contemporains sauront désormais respecter un domicile destiné, j'ose le dire, à devenir sacré pour la postérité.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE,
(10, rue Monsieur-le-Prince.)
Né à Montpellier le 19 janvier 1798.

P. S. D'après le but du subside sacerdotal, je dois, en général, inviter chaque coopérateur à m'envoyer, autant que possible, sa souscription dans le premier trimestre de l'année ; à moins qu'il ne préfère la fractionner, comme plusieurs l'ont heureusement pratiqué déjà.

Résumé général des souscriptions pour le subside sacerdotal en 1852.

40 souscriptions françaises	2,400 fr.	Minimum,	5 fr.
		Moyenne,	60 fr.
		Maximum,	200 fr.
26 autres occidentales (dont 1 collective de 650 fr., à Londres)	3,155 fr.	Minimum,	25 fr.
		Moyenne,	100 fr. (en écartant la collecte).
		Maximum,	500 fr.
4 anonymes	45 fr.		
Total 70 souscriptions	5,600 fr.	Moyenne,	80 fr.

N. B. Pendant les trois premières années, le subside sacerdotal fournit 3,000 fr. en 1849, 3,300 en 1850, et 4,200 en 1851.

CINQUIÈME CIRCULAIRE.

Paris, le 22 Moïse 66 (dimanche 22 janvier 1854).

M.

L'année qui vient de finir a suffisamment réalisé les espérances exprimées dans ma précédente circulaire envers l'accroissement nécessaire du noble subside auquel vous concourez. D'après le résumé numérique ci-joint, le minimum normal de sept mille francs (ou plutôt vingt francs par jour) s'est trouvé, pour la première fois, atteint en 1853.

Suivant mon appréciation antérieure, ce résultat décisif représente un tel patronage comme une institution sociale, spontanément surgie, à travers l'anarchie actuelle, afin de consolider l'avénement du nouveau pouvoir spirituel, seul capable de terminer la révolution occidentale. Tant que l'intervention collective parut uniquement destinée à compenser une infâme spoliation, elle resta très-insuffisante, vu le peu d'énergie que comportent aujourd'hui les sentiments civiques, surtout dans le milieu profondément égoïste où la persécution s'accomplit. La protection n'est devenue assez efficace que quand je l'ai directement rattachée au principal besoin de notre siècle. Même les dignes adversaires dont j'y dois toujours honorer la participation exceptionnelle sympathisent réellement avec la mission à laquelle j'ai constamment voué ma vie, quoiqu'ils diffèrent de moi sur les moyens convenables. A plus forte raison, cette coopération est-elle obligatoire aux yeux de ceux qui, sans accepter la politique et la religion positives, ont sincèrement adopté ma philosophie, à moins que l'infériorité morale n'accompagne chez eux l'incohérence mentale.

Parmi les positivistes complets, auxquels le subside sacerdotal devra de plus en plus sa principale consistance, ce concours constitue une fonction sociale, où chaque âme régénérée contribue, selon ses forces, à préparer le régime final en secondant l'initiative théorique. En publiant l'opuscule qui systématise notre propagande, j'ai directement représenté les serviteurs de l'Humanité comme venant dignement saisir la direction générale des affaires terrestres, d'après une séparation fondamentale entre le conseil et le commandement. Cette proclamation sans exemple

se trouve, depuis quinze mois, spontanément ratifiée par le silence décisif de tous les partis actuels, dont chacun a tacitement reconnu la suprématie naturelle de la solution positive. Nul ne peut aujourd'hui contester ni la nécessité de concilier radicalelement l'ordre et le progrès, ni l'aptitude exclusive du positivisme envers une telle harmonie. Voilà comment une compression empirique se trouve involontairement conduite à respecter l'essor continu de la doctrine régénératrice. Quiconque peut assez se placer au point de vue de la postérité doit déjà regarder la réorganisation occidentale comme ayant vraiment commencé, depuis que la religion universelle est pleinement caractérisée. En faisant librement surgir des convictions complètes sous une fluctuation anarchique et rétrograde, le sacerdoce positif disposera bientôt les classes dirigeantes à transférer partout le gouvernement aux seuls praticiens capables de surmonter une imminente dissolution.

Telle est la sainte ligue que le développement du subside positiviste vient spontanément organiser entre les deux forces, active et spéculative, dont le digne concours doit présider à la reconstruction moderne. Vouées à cette grande destination, toutes les âmes d'élite se rallieront graduellement autour du positivisme, pour dominer le XIXe siècle, comme les esprits forts conduisirent le XVIIIe siècle d'après l'encyclopédisme. Une semblable coopération peut seule les dégager de l'oppression exceptionnelle où les plonge une anarchie exclusivement favorable aux médiocrités de tous genres. Or la première condition d'un tel résultat consiste à toujours mériter, par nos sentiments et notre conduite, personnelle, domestique, ou civique, la prépondérance à laquelle notre doctrine nous appelle ouvertement. Le régime final est destiné surtout à régler convenablement toutes les forces humaines, tant privées que publiques, assez développées dans l'évolution préparatoire. Il exige donc que ses dignes promoteurs prouvent d'abord sur eux-mêmes l'efficacité générale de la discipline positive.

Déjà la foi démontrable a partout prévalu mentalement sur les croyances chimériques, qui ne sont plus recommandées en vertu de leur réalité, mais seulement au nom de leur utilité. Pour compléter son ascendant, le principe positif doit donc constater, par une expérience continue, que son efficacité morale et sociale est en pleine harmonie avec son aptitude intellectuelle. C'est ainsi que les vrais positivistes peuvent tous concourir à l'avénement graduel de leur religion, en remplissant mieux que les di-

vers théologistes, d'abord leurs fonctions spéciales, puis leur sage participation à l'économie générale.

Une telle supériorité leur procurera partout un respect habituel, sans qu'ils soient jamais forcés d'altérer une morale qui leur prescrit surtout de vivre au grand jour. Le caractère toujours relatif de leur doctrine doit d'ailleurs les préserver de toute hostilité déplacée envers les croyances dont ils sont irrévocablement affranchis, quoiqu'ils ne puissent attendre la même justice d'adversaires dirigés par des opinions absolues.

Outre qu'une telle attitude constitue le meilleur privilége du positivisme, elle devient indispensable aux régénérateurs occidentaux, qui, devant également guérir les anarchistes et les rétrogrades, ne sauraient pourtant hésiter désormais à préférer ceux-ci. Depuis que la crise française a spontanément posé la question organique, les révolutionnaires ont irrévocablement perdu leur office passager, surtout chez le peuple central, où leur intervention ne fait plus qu'entraver, à tous égards, l'élaboration décisive. Au contraire, les conservateurs, tandis qu'ils maintiennent l'ordre matériel, préservent d'une entière indiscipline des âmes chez lesquelles les convictions les plus arriérées sont très-préférables, même mentalement, au pur scepticisme. Sans accorder jamais aux croyances surnaturelles une prépondérance incompatible avec la solution occidentale, le positivisme ne peut succéder au théologisme qu'en glorifiant toujours ses services antérieurs et respectant son efficacité présente, malgré son insuffisance radicale. Il faut donc transformer le système d'hypocrisie en un système de ménagement, en préférant l'état rétrograde à l'état négatif, dans une génération dont les directeurs peuvent seuls atteindre déjà l'état normal.

Cette attitude des positivistes envers les partis actuels se trouva caractérisée dès 1826, quand je publiai, sur le pouvoir spirituel, un opuscule décisif, suscitant aussitôt les reproches des déistes et les éloges des catholiques. Suspendue, en apparence, pendant que j'élaborais ma fondation philosophique, elle s'est développée, avec une énergie croissante, à mesure qu'a surgi ma construction religieuse, surtout depuis l'abolition du régime parlementaire en France. Mon récent volume sur la philosophie de l'histoire consacre irrévocablement une telle disposition, comme devant habituellement distinguer notre siècle du précédent. Je dois la motiver spécialement quand je vais caractériser l'avenir humain et la transition extrême, dans le tome final qui sera publié vers le milieu de la présente année. Les positi-

vistes sont tellement appelés à gouverner l'Occident, qu'ils doivent déjà préparer leur dictature systématique en secondant, à leur manière, une empirique concentration, provisoirement indispensable à l'ordre matériel. Une telle assistance peut seule garantir la liberté d'exposition qu'exige l'élaboration occidentale, en transférant l'active défense des principes sociaux à l'unique doctrine qui puisse dissiper les utopies subversives. En faisant perdre aux révolutionnaires le prestige de la persécution, le positivisme représentera ce parti comme le plus arriéré de tous, dans un siècle voué nécessairement à la reconstruction.

Inspirées par l'accroissement décisif du subside sacerdotal, ces réflexions sont pleinement conformes à la vraie nature de mes circulaires annuelles, où je dois désormais adresser des conseils opportuns aux meilleurs adhérents de la religion de l'Humanité. Mes explications spéciales de l'an dernier me dispenseront toujours de revenir sur mes besoins personnels, auprès de quiconque sent combien l'économie des forces l'emporte sur celle des matériaux, et même du temps. L'augmentation du subside ayant assez ratifié ce préambule nécessaire, je puis maintenant consacrer cette communication périodique à sa destination sociale, sans y mêler aucun éclaircissement privé.

Afin de mieux apprécier une telle extension, il faut remarquer qu'elle est surtout due à des souscripteurs plus nombreux, puisque la moyenne générale n'a point changé sensiblement. Cette multiplicité de coopérateurs serait même plus prononcée si la rigueur numérique ne m'avait interdit d'y comprendre ceux qui, sans renoncer à leur participation, furent empêchés, par des obstacles passagers, de la réaliser en 1853. Mais un tel accroissement est surtout devenu decisif en s'accomplissant malgré l'irrévocable retraite de plusieurs souscripteurs qui furent toujours plus révolutionnaires que positivistes. D'après l'estime qui déjà s'attache à cette dernière qualification, on doit désormais la réserver soigneusement aux vrais adhérents de la religion universelle, où conduit notre philosophie et d'où procède notre politique. Si l'on continuait d'accorder ce titre aux âmes dont l'évolution est incomplète, il faudrait bientôt le laisser prendre par les esprits voués aux spécialités positives. Car leur aveugle répugnance envers toute généralisation et systématisation n'offre que l'entier développement de l'empirique inconséquence des prétendus positivistes qui veulent empêcher la nouvelle philosophie d'aboutir à la vraie religion. Quiconque ne s'élève point jusqu'à cette conclusion synthétique ne comporte

envers le positivisme que d'insuffisantes sympathies, incapables de résister, dans la vie réelle, au moindre ébranlement, public ou privé.

L'impuissance pratique, et même l'instabilité théorique, de ces convictions incomplètes sont devenues pleinement irrécusables d'après la crise dictatoriale de 1851, où les positivistes religieux surent seuls juger d'avance comme la postérité, malgré leurs émotions passagères. Je fus alors abandonné par tous mes autres prétendus adhérents, destinés, sans doute, à mourir en regrettant le régime parlementaire. Cette épuration spontanée augmente la consistance du vrai parti positiviste, et l'on voit qu'elle n'a pas entravé son extension.

Rien n'est plus propre à dissiper les préventions empiriques qui, du moins en France, détournent la plupart des conservateurs de la seule doctrine qui consacre et systématise leurs aspirations. Faute d'une telle base, ceux qui, depuis soixante ans, veulent sincèrement concilier l'ordre et le progrès, n'aboutissent qu'à perpétuer simultanément l'anarchie et la rétrogradation afin de pouvoir toujours opposer l'une à l'autre.

Voilà comment le positivisme, également dégagé des sympathies vicieuses et des aveugles antipathies qu'il dut d'abord susciter, tend désormais à régénérer directement la politique actuelle, en devenant la doctrine propre aux conservateurs systématiques. Ses dignes adeptes pourront ainsi, les uns par le conseil, les autres par le commandement, prévenir de nouvelles catastrophes dans le centre occidental, et préserver les peuples adjacents d'une agitation naturellement propre à la nation investie de l'initiative moderne.

Mon appréciation du subside de 1853 resterait incomplète si j'y laissais ignorer que l'accroissement du nombre des souscripteurs n'aurait pas suffi pour réaliser le minimum normal sans le zèle exceptionnel de plusieurs coopérateurs. Un digne appel, suscité par une détresse imprévue, produisit, dans le dernier trimestre, un admirable élan, qui permit d'atteindre ce taux décisif, mais d'après un surcroît d'efforts sur lequel je ne saurais habituellement compter. Néanmoins, la plénitude du subside me semble désormais assurée, parce que l'accroissement continu du nombre des souscripteurs doit déjà dispenser de tout supplément. Les coopérateurs par grâce ou caprice s'étant heureusement retirés, je n'ai plus que des patrons qui regardent leur intervention comme un véritable devoir, toujours développable avec leurs moyens effectifs. Je ne signale donc cette généreuse

anomalie qu'afin d'en témoigner publiquement ma juste reconnaissance, et surtout pour constater l'aptitude de la foi positive à susciter déjà les sentiments qu'exige sa destination sociale.

On doit finalement regarder un tel symptôme comme concourant avec tous les indices qui, dans cette même année, viennent de manifester spontanément l'efficacité morale du positivisme. Une épreuve décisive a spécialement montré la puissance de la vraie religion envers le perfectionnement des devoirs privés, en appliquant dignement la loi du veuvage et la règle qui prescrit à l'homme de nourrir la femme. En même temps, l'élimination des révolutionnaires a permis un développement général de la vénération et de la fraternité, jusqu'alors entravées par la défiance et l'insubordination propres au négativisme. De nouvelles célébrations ont confirmé l'aptitude naturelle du culte positif à consacrer profondément tous les liens domestiques. Le progrès public de la doctrine régénératrice a correspondu dignement à son extension privée, surtout d'après le plein avénement d'un foyer irlandais déjà comparable au noble noyau qui se développe, depuis huit ans, en Hollande.

Tous les caractères, intellectuels et moraux, du mouvement positiviste se trouvent heureusement réunis dans le pas décisif qui termina l'année 1853. Un travail sans exemple, où la conscience et le talent sont toujours en harmonie, vient de procurer une nouvelle vie à mon ouvrage fondamental, qui devra désormais, chez la plupart des lecteurs, être étudié, de préférence, d'après cette traduction exceptionnelle. Quoique destinée surtout à la population britannique, cette précieuse publication deviendra bientôt commune à tout l'Occident, de manière à systématiser partout les tendances spontanées vers le positivisme. L'efficacité naturelle d'une telle opération doit d'ailleurs augmenter d'après les nobles dispositions qui l'ont préparée et complétée. Dès son début, un digne patronage, maintenant brisé par la mort, pourvut généreusement à tous les frais qu'elle exigeait. Après sa réalisation, mon éminente collègue, ignorant mon irrévocable renonciation aux profits quelconques de mes ouvrages, m'a, par un admirable scrupule, réservé spontanément un bénéfice égal au sien; de manière à fournir un nouvel exemple de la supériorité des mœurs positivistes.

Quelle que soit l'importance directe de cet événement, son mode d'accomplissement doit donc le rendre plus décisif, surtout comme émané d'une femme. Un tel concours dissipera bientôt les préjugés pédantesques contre l'aptitude philosophique du sexe

le mieux disposé pour le seul point de vue vraiment universel. Ainsi surgit spontanément l'alliance fondamentale entre le sexe affectif et la classe contemplative, afin de diriger convenablement la réorganisation occidentale. Ma construction religieuse commença sous une angélique impulsion, dont l'inaltérable efficacité, consolidée et développée par la mort, est de plus en plus appréciée. Je vais maintenant l'achever après avoir acquis l'active assistance d'une femme vraiment supérieure, dont la noble initiative déterminera bientôt de dignes imitations, qu'annonce déjà le concours naissant du sexe affectif à ma protection collective.

Suivant l'ensemble des indications précédentes, la marche du positivisme tend désormais à réaliser la généralisation que je proclamai, l'an dernier, dans la destination, d'abord personnelle, du subside que j'ai toujours qualifié de sacerdotal, afin d'en signaler l'extension normale. Ma propre subsistance étant maintenant assurée, la prochaine terminaison de mon principal traité me permettra de compléter dignement ma carrière par la paisible exécution de tous les ouvrages promis à la fin de mon livre fondamental. Pendant cette élaboration finale, je dois activement préparer le développement du sacerdoce pleinement institué dans la construction que j'achève. Il faut, d'une part, garantir l'existence matérielle des jeunes théoriciens que j'ai déjà représentés comme sérieusement voués à la formation du clergé positif, depuis qu'ils combinent assez leur amélioration morale avec leur initiation encyclopédique. En même temps, il convient déjà d'organiser l'intervention du comité permanent auquel, dès 1842, je réservai, sous ma direction, la systématisation graduelle de la transition occidentale. Ce double besoin m'autorise pleinement à réclamer ici toute l'extension possible du subside sacerdotal. Mon insistance à cet égard se trouve d'autant mieux motivée que j'ai proclamé, l'an dernier, ma résolution de ne jamais dépasser personnellement le taux maintenant réalisé, comme le prouvera toujours la publicité de mes opérations quelconques.

Salut et fraternité.

AUGUSTE COMTE,

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Né à Montpellier le 19 janvier 1798.

Résumé général des souscriptions pour le subside sacerdotal en 1853.

70 souscriptions avouées.	48 françaises.	3,720 fr.	Minimum,	3 fr. 65 c.
			Moyenne,	78 fr.
			Maximum,	300 fr.
	22 autres occidentales.	2,850 fr.	Minimum,	25 fr.
			Moyenne,	130 fr.
			Maximum,	500 fr.
	21 anonymes, de diverses nations.	830 fr.	Minimum,	4 fr.
			Moyenne,	40 fr.
			Maximum,	200 fr.
Total.	91 souscriptions.	7,400 fr.	Moyenne,	82 fr.

N. B. Fondé le 12 novembre 1848, le subside fournit 3,000 francs en 1849, 3,300 en 1850, 4,200 en 1851, et 5,600 en 1852.

SIXIÈME CIRCULAIRE.

Adressée, par l'auteur du *Système de Philosophie positive* et du *Système de Politique positive*, à chaque coopérateur du libre subside spontanément institué pour le sacerdoce de l'Humanité.

Paris, le lundi 15 Moïse 67 (15 janvier 1855).

M.

D'après le résumé numérique placé ci-dessous, l'année qui vient de finir n'a point réalisé les espérances indiquées, dans ma précédente circulaire, envers l'accroissement décisif du noble subside auquel vous coopérez. Cette institution n'a pu jusqu'à présent commencer à s'étendre au delà de sa destination initiale. Quoique le minimum normal qu'exige le but primitif ait encore été strictement atteint en 1854, ce résultat a nécessité le généreux renouvellement de quelques efforts exceptionnels, que j'avais crus bornés à 1853.

Le patronage collectif dont je suis l'objet ne sembla d'abord destiné qu'à réparer l'infâme spoliation accomplie envers moi. Mais, dès le début, on sentit que cette persécution était surtout dirigée contre une philosophie qui, complétant la préparation objective, faisait irrévocablement prévaloir la synthèse sur l'ana-

lyse, de manière à discréditer tous les théoriciens actuels. Ainsi surgit le caractère essentiellement social que manifesta de plus en plus un protectorat toujours émané de ceux qui s'intéressent à mes travaux, sans aucune participation du milieu spécialement renseigné sur l'iniquité commise. Sous cette digne tutelle, le coup frappé pour m'éteindre m'a finalement conduit à consacrer exclusivement mon temps et mes forces à ma mission exceptionnelle, dont le sort décisif consolide le patronage qui l'a permis. Néanmoins, le subside positiviste ne sera pleinement apprécié comme une institution sociale, destinée à fonder l'indépendance du sacerdoce régénérateur, que lorsqu'il aura notablement dépassé le taux qui me suffit personnellement.

Cet accroissement doit bientôt résulter de la construction religieuse que je viens d'achever, et dont l'ensemble ne pouvait être suffisamment compris avant la récente publication du tome final, qui seul institue directement la synthèse universelle. Après avoir expliqué le passé, le positivisme a déterminé l'avenir et régularisé le présent, de manière à satisfaire autant les besoins sociaux que les exigences intellectuelles. On peut ainsi juger son aptitude à terminer la révolution occidentale en ralliant et réglant les âmes d'élite par la seule foi susceptible d'universalité comme de perpétuité. La formation du sacerdoce positif, jusqu'ici réduit au fondateur de la Religion de l'Humanité, devient alors la première condition d'une régénération non moins indispensable à l'ordre qu'au progrès. De plus en plus sentie, cette nécessité doit rapidement développer un subside sans lequel ne pourrait surgir la classe dignement contemplative qui, pure de toute ambition temporelle, inspirera partout une sage politique, toujours fondée sur l'ensemble des affaires humaines, passées, futures, et présentes.

Il ne faut point s'étonner, ni surtout s'inquiéter, de la lenteur qu'offre encore l'essor d'une telle garantie, qui, d'abord spontanée, ne pouvait devenir systématique avant l'entière terminaison de ma construction religieuse. L'aptitude du positivisme à dominer l'avenir, même prochain, lui suscite, dans le présent, de puissantes entraves. Car, depuis sa naissance, il lutte directement contre l'anarchie mentale et morale, sur laquelle, au contraire, s'appuyaient les aberrations éphémères dont le facile succès fit la honte du dix-neuvième siècle. A la vérité, le positivisme appelle ouvertement ses dignes adeptes, théoriques ou pratiques, à la domination, spirituelle ou temporelle, qu'exige le développement de la régénération humaine. Mais leur ascendant nécessaire ne

peut reposer que sur une vraie supériorité de cœur, d'esprit, et de caractère, supposant une préparation difficile, et prescrivant une conduite, personnelle, domestique, et civique, toujours conforme au type normal qu'ils proclament. Un tel empire ne peut encore inspirer beaucoup d'attrait à ceux qui le posséderont, tandis qu'il doit profondément choquer les hommes destinés à le subir. Quoique la réorganisation intellectuelle et morale soit généralement désirée, son essor décisif soulève d'actives antipathies parmi ceux qui se sentiraient ainsi forcés de régler leur conduite et d'abaisser leurs prétentions.

Telle est la principale source des entraves secrètes qu'éprouve, surtout en Angleterre, le développement complet du positivisme, chez la plupart des esprits qui d'abord accueillirent dignement sa base philosophique. Si, renonçant à la mission que mes opuscules fondamentaux avaient caractérisée, j'eusse dirigé mes travaux vers une destination purement intellectuelle, ces premières sympathies auraient bientôt acquis une grande extension, aussi favorable à ma sécurité qu'à ma célébrité. Car, sans imposer aux libres penseurs une reconstruction difficile et gênante, je leur aurais ainsi permis de prolonger le dix-huitième siècle au milieu du dix-neuvième, en les dégageant du joug que la logique rétrograde faisait peser sur eux depuis que leur impuissance organique était constatée. Mais je ne pouvais oublier que l'ensemble du passé, surtout français, m'assignait une mission sociale, à laquelle ma philosophie devait seulement fournir une base systématique. Quand mon principal office, après avoir été suffisamment préparé, fut directement poursuivi, ces affinités se trouvèrent bientôt transformées en antipathies, chez ceux qui voudraient borner ma carrière à la phase que j'avais toujours représentée comme purement préliminaire. Je dois pourtant reconnaître qu'une disposition analogue peut quelquefois indiquer seulement l'insuffisance d'évolution, surtout quand le milieu fait peu sentir l'urgence sociale. Néanmoins, la plupart des prétendus positivistes qui se qualifient d'intellectuels n'aspirent qu'à perpétuer la situation révolutionnaire ; aussi s'abstiennent-ils de coopérer à mon subside, quoiqu'un tel devoir se trouve assez motivé par les services qu'ils me reconnaissent.

Quelle que soit l'influence de ces divers obstacles, la lenteur des progrès du positivisme résulte surtout de la fatalité qui le força de naître dans le milieu le moins favorable à son développement. Dès mon début, je dus attaquer le principe révolutionnaire plus systématiquement que n'avait pu le faire aucun rétro-

grade. Néanmoins, je ne pouvais d'abord obtenir de succès que dans le camp correspondant, seul assez accessible aux innovations philosophiques et sociales. Par l'aveugle inertie des conservateurs empiriques, la doctrine qui concilie radicalement l'ordre et le progrès se trouve encore repoussée du milieu le plus propre à l'appliquer. Les conversions décisives que le positivisme a maintenant obtenues chez les meilleurs révolutionnaires concourent même à le rendre suspect dans l'autre camp, qui jusqu'ici ne sait point y voir une irrécusable épreuve de l'aptitude organique de la nouvelle synthèse.

On reconnaît ainsi que, pour hâter l'essor de la doctrine régénératrice, il faut aujourd'hui la transplanter parmi les conservateurs, qui seuls présentent les dispositions et les habitudes qu'exige son installation. Malgré leurs empiriques répugnances, ils ne peuvent, faute de dogmes qui leur soient propres, s'empêcher d'ouvrir leurs rangs à tout digne défenseur des institutions fondamentales de la société, non moins compromises par la rétrogradation que par l'anarchie. C'est à ce titre que les vrais positivistes y transplanteront bientôt leur foi, seule capable de procurer une consistance décisive à des résistances jusqu'ici restées radicalement insuffisantes.

Malgré leur origine révolutionnaire, tous ceux qui sont sincèrement convertis à la Religion de l'Humanité se trouvent aujourd'hui transformés en conservateurs systématiques, destinés à devenir les véritables chefs du parti de l'ordre, qu'ils vont dégager de ses inconséquences. Seuls ils sont aussi purifiés des tendances anarchiques que des inclinations rétrogrades, puisqu'ils conçoivent la régénération humaine comme consistant surtout à régler les forces graduellement surgies pendant la préparation spontanée que dirigea l'ancienne foi. Réalisant les vœux conciliables de tous les partis, et dissipant leurs prétentions incompatibles, le positivisme surmonte l'hypocrisie théologique, aussi dégradante quand on l'exerce qu'oppressive lorsqu'on la subit, sans susciter l'hypocrisie métaphysique, plus nuisible et moins excusable. En appelant ses dignes adeptes à gouverner le monde, il proclame que leur avénement politique doit être aujourd'hui précédé, pendant douze ans, d'une influence purement philosophique, qui disposera les chefs actuels à leur transmettre sagement le pouvoir. Ainsi doit partout surgir une classe de véritables hommes d'État, qui manquent surtout au centre occidental, soit en vertu des difficultés propres à la mission française, soit d'après la marche de notre préparation. Le cours des événements fait de

plus en plus ressortir l'intime connexité de toutes les populations humaines, de manière à manifester le danger de l'irrationnelle politique qui considère chaque peuple isolément. Or, le positivisme peut seul compléter et consolider cette régénération des vues sociales, en étendant à l'ensemble des temps la liaison ainsi sentie entre les divers lieux.

Faute de pouvoir embrasser l'ordre collectif, la théologie et la métaphysique ne surent jamais inspirer une politique vraiment rationnelle, dont l'institution était nécessairement réservée à l'esprit positif, principalement caractérisé par la construction de la sociologie. Établissant l'unité spirituelle, et dissipant toute aberration envers l'unité temporelle, la religion positive fera partout prévaloir l'ensemble des affaires humaines, sans altérer la spontanéité des impulsions spéciales. Tansformant Paris en patrie adoptive des âmes d'élite, la foi nouvelle fonde l'ascendant intellectuel et moral de la métropole universelle sur sa digne renonciation à la domination matérielle, même dans le milieu français.

Pour terminer la révolution occidentale, il faut irrévocablement constituer la division fondamentale des deux puissances, prématurément ébauchée au moyen âge d'après une doctrine insuffisante. Le principe révolutionnaire consiste surtout dans l'absorption du pouvoir spirituel par les forces temporelles, qui ne reconnaissent d'autre autorité théorique que la raison individuelle, du moins envers les questions les plus importantes et les plus difficiles. Tous les partis actuels méritent ainsi d'être également qualifiés d'anarchiques et de rétrogrades, puisqu'ils s'accordent à demander aux lois les solutions réservées aux mœurs. Cette perturbation est devenue tellement universelle et profonde, que les meilleurs amis de la liberté n'hésitent jamais à recourir aux moyens matériels pour faire prévaloir leurs opinions quelconques. Voilà comment le pouvoir théorique se trouve forcé de surgir dans un milieu brutal, où la moindre dissidence l'expose toujours à subir un refus de subside, que l'ordre normal réserve aux chefs pratiques, et borne aux conflits exceptionnels.

Le sacerdoce positif doit donc surmonter des difficultés devenues presque autant morales que mentales, puisque le trouble des pensées a gravement altéré les sentiments. Sans doute, la révolution moderne est principalement intellectuelle, tandis que celle qui s'accomplît au moyen âge fut essentiellement sociale. Mais, pendant les cinq siècles de l'anarchie occidentale, et surtout depuis l'explosion de la grande crise qui doit la terminer, le

désordre de l'esprit a de plus en plus affecté le cœur. C'est d'après celui-ci qu'il faut maintenant définir la maladie révolutionnaire, consistant dans une sur-excitation continue de l'orgueil et de la vanité, par suite d'une tendance, éminemment contagieuse, vers l'infaillibilité personnelle. Ainsi se trouve directement compromis le principal résultat de l'ensemble du régime théologique; le développement de la vénération, seule base de la vraie discipline, et garantie nécessaire des deux autres instincts sympathiques. Il faut que le positivisme fonde ses meilleurs titres au gouvernement spirituel sur la reconstruction décisive de ce grand sentiment, plus essentiel et plus altéré qu'aucun autre. Un tel succès n'appartient qu'à la religion universelle, puisque toutes les croyances arriérées ont réellement aggravé ce désordre; sans excepter le catholicisme, qui ne peut vénérer qu'un essor de dix siècles dans une seule moitié du monde romain.

Ainsi, la maladie occidentale exige un traitement plus affectif qu'intellectuel, depuis que l'esprit a rempli son principal office en construisant la philosophie positive d'après la fondation de la sociologie, appuyée sur l'ensemble des sciences préliminaires. Quoique les positivistes aient dû d'abord monter de la foi vers l'amour, ils doivent désormais préférer la marche, plus rapide et plus efficace, qui descend de l'amour à la foi. Le sentiment étant moins troublé que l'intelligence, c'est surtout de lui que dépendra le rétablisement de l'ordre occidental. Seul capable de compléter et de consolider les convictions émanées de l'esprit, le cœur peut même en dispenser à beaucoup d'égards, du moins envers l'assistance générale qu'exige toute grande construction. Je ne regarderai le subside positiviste comme ayant acquis assez de consistance que lorsqu'il reposera principalement sur des impulsions sympathiques, au lieu de dépendre d'adhésions intellectuelles, toujours flottantes au moindre choc.

Invoquant le cœur plutôt que l'esprit pour consolider et développer cette institution naissante, je dois en agrandir la base en y provoquant la participation de toutes les âmes qui, quelle que soit leur foi, sentent dignement le besoin d'une réorganisation spirituelle. Leur ralliement continu peut seul préserver les Occidentaux de la dégradation vers laquelle ils tendent de plus en plus en négligeant la culture morale pour développer le progrès matériel. Mais ce concours sympathique ne saurait être présidé par aucune des croyances théologiques, puisque leur nature absolue les rend directement inconciliables. Toutes peuvent, au contraire, se subordonner au positivisme, qui, toujours relatif,

les consacre nécessairement, chacune dans son milieu, comme autant d'institutions provisoires que l'Humanité fit spontanément surgir afin de diriger son initiation. Sous leur inanité théorique, elles conservent, à divers degrés, une efficacité morale que la religion positive honore et développe, en reconnaissant que les plus imparfaites sont aujourd'hui devenues, quand elles rallient, préférables au scepticisme dispersif. Aucun fanatisme spécial ne disposant, de nos jours, à négliger le but pour les moyens, toutes les âmes vraiment religieuses peuvent se réunir contre les dangers universels de l'irréligion. En respectant avec sagesse la réserve provisoire de leurs solutions respectives, le positivisme peut utiliser leurs dispositions organiques en les faisant dignement concourir à surmonter les tendances révolutionnaires.

Je suis ainsi conduit à terminer cette circulaire en osant directement placer le subside positiviste sous la sympathique assistance des théologistes sincères qui regardent l'avénement d'un pouvoir spirituel comme le premier besoin de notre temps. Après avoir assez rempli toutes les conditions intellectuelles qu'exige désormais une telle construction, j'en ai loyalement réalisé les conditions morales, tant privées que publiques. Une carrière vouée, dès son début, à la réorganisation spirituelle fut, en temps opportun, complétée par l'intime régénération résultée de l'influence féminine, d'après un type angélique, que la mort consolide et développe. Mon indépendance théorique se trouve pleinement garantie en vertu d'une irrévocable renonciation à toute existence officielle, à toute pension, et même aux profits matériels de mes travaux quelconques. L'aptitude décisive de ma doctrine à glorifier l'ensemble des temps et des lieux, déjà caractérisée d'après mon appréciation abstraite du passé, devient irrécusable depuis ma systématisation concrète de la commémoration occidentale.

Voilà comment je puis maintenant espérer que les âmes vraiment religieuses, disposées à la synthèse par la sympathie, sauront bientôt surmonter les discordances dogmatiques pour encourager le seul effort de notre siècle envers la religion universelle. Dès mon début, le célèbre écrivain qui défendait alors le catholicisme témoigna dignement cette affinité, qui ne cessa que lorsqu'il devint un déplorable auxiliaire des doctrines anarchiques. Le développement de ma carrière a fait spontanément surgir, au sein du protestantisme, d'équivalentes manifestations, dignement caractérisées par une noble coopération au subside positiviste. En même temps, j'ai directement constaté mon active

sympathie envers les cultes utiles et sincères, d'après un engagement solennel d'alimenter le budget catholique, quand il sera seulement fondé sur de libres souscriptions. Ainsi, de tous côtés, ont déjà surgi les germes essentiels de la grande alliance que les principaux besoins du dix-neuvième siècle doivent bientôt développer entre les âmes religieuses contre les instincts irréligieux.

Une génération tout entière, s'est maintenant écoulée depuis ma découverte fondamentale des lois sociologiques, en 1822, jusqu'à ma construction décisive de la religion positive, en 1854. Ce long enfantement a dû susciter, envers la synthèse universelle, des sympathies et des antipathies qui ne pouvaient être que provisoires. Devenu maintenant appréciable, son ensemble va partout déterminer les dispositions définitives auxquelles je subordonnerai l'avénement du sacerdoce de l'Humanité. Surmontant, par la vénération, toute divergence secondaire, les vrais positivistes, plaçant le cœur au-dessus de l'esprit, sauront activement développer les convergences fondamentales. Partout devenus les directeurs systématiques de l'ordre et du progrès, ils laisseront les dissidents retomber, plus que le vulgaire, dans un cours stérile d'oscillations empiriques entre l'anarchie et la rétrogradation. Le conflit de ces mouvements doit bientôt procurer à chaque élément du subside positiviste une persistance morale essentiellement équivalente à la fixité légale dignement instituée par le malheureux Wallace. Envers une coopération où les plus minimes cotisations sont admises, l'inconstance ne peut résulter que de l'instabilité des convictions, due surtout à l'insuffisance des sentiments.

D'après la préface de mon volume final, on sait que je consacrerai la présente année, soit au repos qu'exige ma construction religieuse, soit à la préparation des trois traités qui doivent la compléter, et dont le premier est annoncé pour 1856. Mais, outre le cours déjà promis, et qui peut-être sera toléré, je suspendrai ce chômage en publiant, vers le milieu de l'année actuelle, un opuscule exceptionnel (d'environ cent pages in-8°). Préparé par ma lettre au tzar, cet *Appel à tous les vrais conservateurs* doit directement développer les principales considérations que la présente circulaire ne pouvait qu'indirectement signaler.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE,

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Né à Montpellier, le 19 janvier 1798.

Résumé général des souscriptions pour le subside positiviste en 1854.

53 françaises	3,360 fr.	Minimum,	5 fr.
		Moyenne,	63
		Maximum,	300
21 autres occidentales	2,480 fr.	Minimum,	10
		Moyenne,	118
		Maximum,	500
Plus 5 anonymes, de diverses nations	1,164 fr.		
Total 79 souscriptions	7,004 fr.	Moyenne,	89

N. B. Fondé le 12 novembre 1848, le subside positiviste fournit 3,000 francs en 1849, 3,300 en 1850, 4,200 en 1851, 5,600 en 1852, et 7,400 en 1853.

SEPTIÈME CIRCULAIRE.

Paris, le mardi 15 Moïse 68 (15 janvier 1856).

M

L'insuffisance du subside positiviste, déjà signalée par ma précédente circulaire, s'est encore aggravée pendant l'année qui vient de finir. Quoique le minimum normal ait été strictement atteint, ce résultat, outre le noble renouvellement de quelques efforts exceptionnels, a surtout exigé le généreux patronage d'un de mes plus éminents disciples, qui, dès qu'il a su ma détresse, a quintuplé son large tribut habituel. Si le nombre total des coopérateurs a peu diminué, c'est parce que treize nouveaux souscripteurs ont presque compensé la retraite de dix-sept anciens.

Ma sixième circulaire avait prévu cette perte, comme propre à l'année exceptionnelle où la terminaison de ma construction religieuse devait naturellement éteindre une partie des adhésions surgies avant que le positivisme fût assez jugeable. Quoique la plupart des convictions antérieures aient supporté cette épreuve de manière à devenir maintenant définitives, elles n'ont pas suffisamment régénéré les habitudes, même chez ceux dont les sentiments sont vraiment modifiés. Les souscripteurs qui, pauvres ou riches, contribuent réellement en proportion de leurs moyens,

forment à peine le quart du nombre total ; et les quatre cinquièmes au moins des divers adhérents au positivisme restent entièrement étrangers au protectorat volontaire.

Ce double contraste est surtout marqué dans la partie de l'Occident où la nouvelle synthèse a le plus retenti. L'ensemble du milieu britannique, tant américain qu'européen, fournit seulement neuf souscriptions, qui, réunies, n'équivalent pas à l'annuité posthume du noble Wallace. Dans cette coopération, on ne voit aucunement figurer les deux littérateurs dont la renommée fut surtout obtenue en initiant le public anglais à la philosophie positive. J'avais d'abord espéré que la torpeur britannique se trouverait essentiellement dissipée d'après le juste succès d'une incomparable traduction. Mais ce retentissement n'a point diminué l'apathie, malgré la noble conduite de ma puissante auxiliaire.

Suivant les explications de ma précédente circulaire, la lenteur générale de l'installation du positivisme doit être surtout attribuée à la fatalité qui le fit surgir dans le milieu le moins favorable à son essor. Une doctrine essentiellement destinée à reconstruire l'ordre n'a pu jusqu'ici pénétrer que chez les partisans exclusifs du progrès. Cette fausse position conduit à mal apprécier le subside positiviste, dont l'insuffisance est spécialement résultée de son imparfaite institution.

Fondé dans des vues trop étroites, quoique en un temps de larges aspirations, il fut d'abord représenté comme une garantie personnelle, et même temporaire, destinée à compenser une infâme persécution. Il est encore envisagé sous ce seul aspect par la plupart des coopérateurs, sans excepter ceux qui l'érigent en devoir social. Ce motif devait d'abord sembler suffisant, vu l'iniquité de ma spoliation, le mérite des services, spéciaux et généraux, que j'avais déjà rendus, et l'importance de ceux qu'on pouvait encore attendre de moi. Mais l'expérience a manifesté la faiblesse d'un tel sentiment, en un temps où la dissolution radicale de la morale publique laisse partout prévaloir l'individualisme, surtout dans le milieu systématiquement dégradé qui pouvait le mieux apprécier ce cas. Les plus nobles infortunes ne peuvent maintenant inspirer une sollicitude durable qu'en se liant aux besoins généraux de la situation occidentale.

Voilà pourquoi je me suis toujours efforcé, dès ma première circulaire, de représenter le subside positiviste comme ayant surtout une destination sociale, à titre de garantie permanente

pour l'indépendance nécessaire au sacerdoce dont l'avénement peut seul terminer la révolution moderne. Mais ces efforts n'ont pu jusqu'à présent faire assez prévaloir une telle appréciation, parce que, l'institution du positivisme restant insuffisante, il ne pouvait trouver d'accès que chez le parti qu'il doit surmonter ou transformer, et dont les chefs lui sont nécessairement hostiles. Quoique la nouvelle doctrine ait bientôt été regardée comme l'organe le plus avancé du progrès humain, elle ne pouvait susciter que de rares ou faibles sympathies parmi les progressistes actuels. Car, ils bornent le perfectionnement à dissoudre l'ancienne discipline, tandis qu'elle le fait consister à régler toutes les forces suivant leurs lois naturelles. Néanmoins, si les intentions de nos révolutionnaires eussent, en général, été plus pures, ils auraient vivement accueilli la doctrine qui pouvait seule ranimer et consolider l'esprit d'émancipation en le dégageant du joug rétrograde que notre situation impose aux sceptiques. Une telle affinité n'a pu surmonter la répugnance qu'inspire l'avénement d'une règle universelle, qui ne pourra jamais être éludée parce qu'elle restera toujours démontrable. Les honteux succès momentanément obtenus par deux sectes également immorales, l'une plus corruptrice, l'autre plus dégradante, ont achevé de prouver que l'activité révolutionnaire émane aujourd'hui des impulsions égoïstes, du moins chez les meneurs.

En France, la situation disposait les lettrés à sentir que ma *Philosophie positive*, sous une apparence purement intellectuelle, tendait à fonder un nouveau pouvoir spirituel, dont mes opuscules primitifs leur avait directement annoncé l'avénement nécessaire. C'est pourquoi, dès le début, leur silence, autant concerté que spontané, tenta d'étouffer une doctrine radicalement incompatible avec le crédit usurpé que leur procurait, depuis un siècle, l'interrègne théorique. Des conditions encyclopédiques qu'ils ne pouvaient pas plus éluder que remplir devaient aggraver leur antipathie, en leur ôtant tout espoir de s'incorporer au nouveau sacerdoce. Moins stimulés, moins clairvoyants, et moins avertis, les lettrés britanniques se laissèrent aller à la séduction que le positivisme offrit aux âmes émancipées en les dégageant de l'oppression anglicane. Leur accueil brisa, même en France, la conspiration du silence, avant qu'ils fussent assez éveillés sur la destination sociale d'une philosophie encore plus hostile à toute métaphysique qu'à toute théologie. Ils ne se tournèrent contre elle que quand le début décisif de ma seconde élaboration vint leur apprendre que mes travaux avaient toujours eu pour

but de terminer la révolution occidentale par la reconstruction de la discipline spirituelle. Afin d'échapper à la contradiction résultée de leur première approbation, ils introduisirent le sophisme qui consiste à représenter le développement de ma carrière comme une déviation.

Quelque grossière que soit cette tactique, elle a jusqu'à présent réussi dans un milieu trop peu sollicité par les aspirations sociales : les âmes même qu'elles préoccupent le plus ignorent encore l'existence de ma *Politique positive*. La seconde conspiration du silence est mieux ourdie que la première, parce que les lettrés britanniques, surtout européens, restant étrangers aux rivalités politiques de leurs collègues français, concertent davantage les intérêts communs à toute la classe littéraire. Sous leur esprit d'émancipation, on peut toujours reconnaître leur tendance prépondérante à prolonger indéfiniment un interrègne spirituel qui favorise leurs prétentions sans gêner leurs goûts, sauf leur adhésion, au moins passive, à l'hypocrisie anglicane. Cette disposition se trouve nettement caractérisée dans le scandaleux mensonge solennellement formulé par le plus intelligent et le plus hardi de mes prôneurs britanniques.

Malgré leur aversion pour le théologisme, les métaphysiciens seconderont, aux États-Unis comme en Angleterre, sa résistance au positivisme, jusqu'à ce que les besoins sociaux aient partout poussé vers la seule doctrine capable de surmonter l'anarchie moderne. Tel est, sans doute, le motif qui fit récemment cesser le noble concours fourni, pendant trois ans, au subside positiviste, par deux de mes adversaires américains ; les antipathies de secte ont finalement dominé l'élévation personnelle.

On peut cependant assurer que la seconde conspiration du silence aura moins de succès et de durée que la première, puisque les meneurs de la double presse britannique ne sauraient longtemps empêcher leur public de connaître la seule doctrine vraiment conforme à ses vœux sociaux. Les lettrés français purent, pendant une demi-génération, détourner leurs lecteurs d'une philosophie qui semblait d'abord amortir l'élan rénovateur, en représentant la grande crise comme plus spirituelle que temporelle. Mais leurs collègues britanniques s'efforceront vainement de cacher l'application sociale d'un système qu'ils ont intellectuellement propagé. Pour surmonter leur habile tactique, il suffira peut-être de la traduction anglaise du *Catéchisme positiviste*, actuellement élaborée par l'un de mes meilleurs disciples. J'ose, du moins, affirmer que ces ténébreux efforts ne résisteraient

point à la digne réalisation du projet, déjà formé, de traduire séparément le tome troisième de ma *Politique positive*, sous son titre propre de *Philosophie de l'histoire*. Une telle publication peut seule rectifier l'opinion officielle qui représente la révolution anglicane de 1688 comme devant préserver l'Angleterre de la crise aujourd'hui commune à tout l'Occident. En expliquant l'avortement de la vraie révolution anglaise, la saine théorie historique fera partout sentir que son prolongement nécessaire consiste dans la révolution française, destinée à réaliser la régénération prématurément tentée sous le grand Cromwell.

C'est ainsi que doit bientôt cesser l'anomalie qui rend le plus hostile au positivisme social le pays où le positivisme intellectuel fut le mieux accueilli. Quoique cette contradiction soit conforme au régime le plus contraire à la séparation des deux puissances, les vrais théoriciens britanniques ne tarderont pas à développer des aspirations religieuses, secondées par un sexe secrètement lassé de la sécheresse protestante. Le peuple où le matérialisme, scientifique, esthétique, et politique, s'est le plus développé doit davantage apprécier la seule religion qui le surmonte dans son principe théorique. Même avant que les prolétaires britanniques se soient dégagés de la torpeur anglicane, le positivisme complet pénétrera chez les lecteurs anglais déjà familiarisés avec sa base philosophique. Toutefois, il ne pourra vraiment s'installer en Angleterre qu'en s'étendant au delà du public théorique, quand les dignes praticiens, éveillés par les sollicitudes sociales, invoqueront son aptitude organique. Pour sentir là supériorité des adhésions pratiques, il suffit d'opposer, à l'exiguïté du contingent britannique, la noble munificence des sept souscripteurs hollandais, qui seuls fournissent le sixième de mon subside habituel, outre leur coopération prépondérante aux suppléments exceptionnels. Indépendamment du mérite personnel, ce zèle et cette persévérance, dans un milieu mal disposé, résultent d'une situation qui pousse à juger les doctrines philosophiques d'après leur efficacité sociale et détourne des prétentions incompatibles avec la subordination spirituelle.

Ayant obtenu, malgré les influences protestantes, des succès qui manifestent son aptitude organique, le positivisme, désormais purifié de son origine révolutionnaire, doit trouver un accueil plus décisif chez les populations catholiques Outre qu'il a seul apprécié l'ensemble des services du catholicisme, il en fait aujourd'hui sentir l'importance habituelle, soit pour résister aux dispositions subversives, soit pour entretenir une culture morale

dont l'imperfection est toujours préférable à sa désuétude. Sous ce double aspect, le positivisme doit bientôt devenir le défenseur systématique des habitudes catholiques contre les impulsions protestantes, dont la réaction, théorique ou pratique, a déjà cessé d'offrir aucune compensation de leur inconséquence mentale et de leur danger moral. Dans ce milieu plus normal, où le sentiment de l'unité ne s'est jamais perdu, les positivistes, développant la construction ébauchée au moyen âge, feront aisément reconnaître que la révolution occidentale ne peut se terminer que par l'établissement de la religion universelle. Ils se trouveront là dispensés de réfuter les thèses, protestantes ou déistes, sur l'avénement d'une religion sans culte et sans sacerdoce; comme si la sociologie ne répugnait pas, davantage que la biologie, aux fonctions sans organes. Tandis que le protestantisme accorde au dogme une vicieuse prépondérance, le catholicisme tend à faire spontanément prévaloir le culte, auquel il s'est presque réduit chez les méridionaux. Le positivisme ayant systématisé cette préférence empirique, où l'instinct moral surmonta la pensée théologique, il doit bientôt susciter d'actives sympathies au sein des populations dont il rétablit la préséance occidentale.

Il faut donc regarder l'influence acquise au nom du progrès comme un prélude nécessaire, pour la doctrine universelle, à sa destination envers l'ordre, qu'elle peut seule protéger à la fois contre la rétrogradation et l'anarchie. Elle dut obtenir le premier résultat quand elle se trouvait à l'état purement philosophique, tandis qu'elle ne peut réaliser le second office que depuis qu'elle est devenue pleinement religieuse. Ce mode final doit désormais diriger la propagation du positivisme, qu'une suffisante élaboration rend capable de satisfaire notre principal besoin, la reconstruction systématique de l'ordre spirituel, pendant que les gouvernements maintiennent empiriquement l'ordre matériel. Au début de ma construction religieuse, je représentai les serviteurs de l'Humanité comme venant dignement saisir la direction, évidemment vacante, de l'ensemble des affaires terrestres. L'assentiment tacite de tous les partis a, depuis quatre ans, ratifié cette proclamation décisive, ébauchée dans mes opuscules primitifs, et justifiée par l'institution complète de l'unité positive. On doit peu s'étonner que les défenseurs du catholicisme gardent, à cet égard, le respectueux silence que leur inspire l'attitude toujours organique de la nouvelle synthèse. Mais il faut noter que les métaphysiciens, seuls ennemis réels de la

religion universelle, n'ont pas protesté contre la proclamation positiviste, même dans leur ignoble attaque de janvier 1855.

Une telle déclaration avait besoin d'être complétée d'après mon récent *Appel aux conservateurs*, où l'attitude actuelle des vrais positivistes se trouve directement fixée, en décomposant leur avénement social en deux phases nécessaires, l'une spirituelle, l'autre temporelle. Leur intervention purement consultative dans l'inauguration de la transition organique doit faciliter leur ascendant décisif au centre de l'Occident, en dissipant toute rivalité politique envers la nouvelle religion. Si, pour régler une existence indivisible, on ne peut méconnaître la nécessité de subordonner les vues de détail aux conceptions d'ensemble, on ne saurait davantage contester le privilége actuel du positivisme quant à l'unité réelle. D'après une telle supériorité, quand les vrais croyants seront au niveau de leur mission, ils auront bientôt obtenu la confiance et le respect des gouvernés et des gouvernants, également dépourvus de véritables principes de conduite. Cette lacune s'est récemment spécifiée en dirigeant l'expédition occidentale vers un démembrement aussi vicieux que celui qu'elle dut empêcher, et par la puérile exhibition destinée à développer les préoccupations matérielles dans un milieu qui souffre de leur prépondérance. Malgré des intentions irréprochables, les deux cas n'ont pu même compenser les déviations politiques ou morales en resserrant les liens occidentaux, puisque ces événements ont aggravé la funeste tendance du centre occidental à préférer le Nord au Midi. Tous les mouvements de notre époque, soit qu'ils émanent des populations ou des gouvernements, font spécialement sentir qu'un tel milieu ne peut éviter les fautes qu'en s'abstenant d'agir, jusqu'à ce que l'interrègne spirituel ait dignement cessé.

Pour développer une discipline qui ne peut rien régler sans tout embrasser, il faut, depuis que la religion positive est suffisamment instituée, que le sacerdoce de l'Humanité ne se réduise plus à moi seul. Or, les nouveaux prêtres ne sauraient obtenir assez d'indépendance et de dignité que d'après leur exclusive consécration à des fonctions qui, d'ailleurs, vont bientôt absorber leur temps et surtout leurs forces. Cette condition exige que l'accroissement du subside positiviste permette au Grand-Prêtre de l'Humanité d'assurer la subsistance de ceux qui, comme moi, se trouvent entièrement dépourvus de fortune personnelle, suivant le cas le plus ordinaire, principalement aujourd'hui.

Tant que le positivisme resta purement philosophique, je pus, sans inconséquence ni dégradation, pourvoir à mon existence matérielle, en exerçant, dans l'économie actuelle, des fonctions secondaires, soit pratiques, soit même théoriques. Cette possibilité cessa quand ma doctrine, irrévocablement devenue religieuse, tendit directement à régler la vie humaine, en instituant un pouvoir apte à discipliner les volontés au lieu d'imposer les actes, suivant le but assigné, dès l'origine, à l'ensemble de ma carrière. Alors tout office pratique m'aurait nécessairement mis en contradiction permanente avec le principe fondamental du régime positif sur la séparation normale des deux puissances. L'opposition, quoique moins sensible, eût été plus profonde, en acceptant, par des fonctions théoriques, une incorporation subalterne au triple pouvoir spirituel, théologique, métaphysique, et scientifique, auquel nous sommes officiellement soumis, et dont je viens délivrer l'Occident. Sans me dégager d'un tel joug, l'enseignement privé devait y joindre une double dégradation, en m'assujettissant aux caprices individuels pour vendre des services dont j'ai systématiquement proclamé la gratuité normale. On peut ainsi mesurer la justice et la sincérité de ceux qui, vivant au milieu des souscriptions, repoussent mon subside au nom d'une dignité qu'ils ne sauraient comprendre puisqu'ils la confondent avec l'orgueil. Une équivalente appréciation convient au prétexte qui prévaut en France, où, suivant l'habitude nationale, on attend que le gouvernement me fournisse un appui contraire à ma destination, sans que les auteurs de ces vœux concourent à me faire provisoirement vivre.

Mes spoliateurs n'ont donc abouti qu'à me pousser par nécessité, mieux que je ne l'eusse fait par choix, vers le mode d'existence le plus conforme, d'abord à la construction, puis à l'installation de la religion rationnelle et sociale. Dans le même temps, une autre conséquence de ma pauvreté m'a bientôt conduit à compléter mon attitude personnelle en instituant le meilleur mode de publication de mes écrits. Il tend à me dégager, autant que possible, de l'ignoble régime que la vénalité révolutionnaire a graduellement introduit, surtout en France, envers la prétendue propriété littéraire. Pour cela, je me suis trouvé conduit, dès le début de ma construction religieuse, par l'impossibilité d'avoir un éditeur, soit privé, soit public, à renoncer aux profits personnels de mes écrits quelconques, en consacrant leur vente au payement des frais typographiques. Une scrupuleuse pratique a toujours confirmé l'engagement systématique

que je pris, à cet égard, en 1850, afin de me rapprocher des mœurs normales autant que me le permet la transition actuelle. C'est ainsi que j'ai graduellement fondé mon crédit typographique auprès d'un honorable chef (M. Thunot), de manière à surmonter le dernier vœu d'une infâme persécution, qui, n'ayant pu détruire ma personne, espérait, du moins, éteindre ma voix. Bornée d'abord à chaque volume séparément vendu, cette garantie devint bientôt mutuelle entre les divers tomes d'un même ouvrage, et je l'ai finalement rendue réciproque envers mes productions quelconques, y compris celles qui précédèrent cette institution.

Le subside positiviste et le fond typographique, telles sont les deux bases, profondément connexes, de mon existence normale, à la fois privée et publique. Pour en avoir assez compris l'économie, il faut étendre chacune de ses conditions à l'ensemble de mes dignes auxiliaires permanents. D'après la marche générale des destinées humaines, je dus exceptionnellement réunir deux offices, mal distingués jusqu'ici : l'un, principal mais temporaire, comme fondateur de la religion universelle ; l'autre, accessoire mais continu, comme Grand-Prêtre de l'Humanité. Si j'obtiens la longévité de Fontenelle, ou seulement celle de Hobbes, ou du moins celle de Voltaire, je rendrai cette distinction pleinement sensible, par un long exercice du second office quand j'aurai, dans sept ans, accompli le premier. C'est uniquement envers le second que je puis et dois avoir un successeur, qui se trouvera, j'espère, parmi les dignes théoriciens que je pourrai directement vouer au sacerdoce universel : le premier ne comporte que des adjoints, passagers comme lui, mais actuellement nécessaires.

Quoique ma construction religieuse exige le complément synthétique que je vais commencer, elle est assez développée pour devenir pleinement applicable, dans une situation tellement urgente que, dès le but de mon principal ouvrage, mon travail de fondateur fut quelquefois suspendu par mes fonctions de pontife. Souvent invoquées désormais, ces fonctions ont déjà besoin d'organes spéciaux, qui puissent, sous ma direction, non-seulement enseigner et prêcher, mais principalement consacrer et discipliner, au nom de l'Humanité. Comme fondateur, il me faut aussi des auxiliaires dignement soumis, capables de seconder l'installation spontanée de ma doctrine par des cours et des livres, soit généraux, soit surtout spéciaux, dont je leur indiquerais le but et le plan. De tels apôtres, esthétiques ou théoriques, peuvent

beaucoup faciliter la régénération occidentale, sans être pourtant incorporés au sacerdoce positif, faute d'en pouvoir assez remplir les conditions encyclopédiques. Ils représenteront aujourd'hui les pensionnaires propres à l'état normal, avec cette double différence que leur office aura maintenant plus d'importance et leur mérite plus de valeur, leurs lacunes scientifiques étant ordinairement dues à leur situation davantage qu'à leur nature.

C'est ainsi que le subside positiviste et le fond typographique doivent maintenant m'assurer deux sortes d'auxiliaires permanents, dignement voués à seconder, les uns le fondateur de la religion universelle, les autres le Grand-Prêtre de l'Humanité. Le positivisme ne pouvant pas, avant la fin du siècle actuel, convertir au delà d'un millième des chefs de famille, ce qui lui suffit pour reconstruire l'occidentalité, la corporation régénératrice doit seulement comprendre, dans le même temps, cinquante philosophes, tant apôtres que prêtres. Quelque petit que semble ce nombre, sa proportion à celui des vrais croyants excède le double du taux normal, comme l'exige maintenant un service plus difficile et moins aidé. Si je vis suffisamment, j'empêcherai que le clergé positif ne dépasse une telle extension, afin que tous ses membres, indirects ou directs, outre les préparations convenables, soient, de cœur, d'esprit, et même de caractère, au niveau de la mission que je leur assigne au nom du Grand-Être. On peut ainsi déterminer le développement que doit acquérir le subside positiviste, jusqu'à ce qu'il se transforme en budget central du sacerdoce universel, quand les gouvernants et les gouvernés seront assez convertis à la vraie religion.

Envers le fond typographique, il suffit de compléter son institution en étendant à tous les auteurs régénérés la mutualité que j'ai maintenant poussée jusqu'à mes divers écrits. Quoique un tel complément ne dépende pas immédiatement de moi, j'espère bientôt l'établir, d'après les avantages évidents qu'il procurera, dès son but, à la communauté littéraire, où j'apporterai fort au delà de ce que j'en retirerai d'abord. Ainsi dégagés de la librairie et du journalisme, les auteurs positivistes, outre la dignité due à leur renonciation à la vénalité révolutionnaire, obtiendront une indépendance actuellement incompatible avec d'ignobles marchés, qui toujours empêchent la vraie police des publications. Puisque le fond typographique suffit maintenant à sa destination, il doit naturellement continuer d'y suffire à mesure qu'elle s'agrandira ; car les ressources y croîtront suivant une progression

nécessairement supérieure à celle des besoins, plus qu'en tout autre cas de vraie réciprocité. Destiné, comme le subside positiviste, à la transition organique, il est autant susceptible de préparer l'état normal, en faisant graduellement surgir, sous forme de livres, le trésor du pontife universel pour toutes les dignes publications.

Je puis ici faire directement sentir, envers ces deux institutions connexes, que le zèle de mon public est maintenant inférieur aux services que pourraient déjà rendre mes vrais auxiliaires, s'ils étaient assez soutenus. L'apostolat, et même le sacerdoce, sont actuellement susceptibles d'une ébauche décisive, puisque j'ai trouvé, pour chaque classe, un fonctionnaire aujourd'hui digne d'être entretenu, sous ma responsabilité, par le subside positiviste. Il m'est également permis d'assurer que plusieurs écrits, déjà projetés d'après mes inspirations, pourraient utilement seconder la régénération occidentale, si leurs auteurs avaient la faculté de les élaborer et publier convenablement. Envers la formation la plus difficile et la plus importante, j'ose annoncer, d'après l'état où je vois mes meilleurs théoriciens, que, dans quelques années, j'y trouverai sept dignes membres du sacerdoce universel, de manière à pouvoir instituer un premier collége positiviste, sauf les vicaires. Un second groupe encyclopédique aurait même pu déjà commencer, si je n'eusse pas perdu récemment, au milieu de sa trentième année, un éminent disciple, dont le talent, plus poétique que philosophique, émanait d'un noble cœur, malgré l'insuffisante énergie de son caractère.

Sous de telles impulsions, j'ai jugé maintenant opportun d'instituer le système d'épreuves philosophiques qui devra toujours garantir, au pontife comme au public, l'aptitude théorique des aspirants au sacerdoce positif, quand leur valeur morale sera suffisamment constatée. Il consiste en sept thèses imprimées, mathématique, astronomique, physique, chimique, biologique, sociologique, et morale, successivement présentées, à des intervalles d'un à trois mois, et publiquement suivies chacune, sept jours après son admission, d'un examen oral sur la science correspondante. Les difficultés propres à la transition actuelle pourront exceptionnellement exiger, pour ne pas écarter d'éminentes natures, surtout morales, que je dispense, sous ma responsabilité, de quelques thèses cosmologiques, sans que je croie pouvoir jamais dispenser des trois thèses extrêmes. J'espère vivre assez pour faire ainsi surgir enfin de véritables philosophes, capables de terminer la progression, de plus en plus révolutionnaire, qui

devait, en Occident, séparer, pendant trente siècles, la théocratie initiale et la socioeratie finale. Tant qu'elle resta sacerdotale, la philosophie fut directement appliquée à la destination pratique que son nom rappelle, et dont elle tendit graduellement à s'écarter pendant sa préparation spéculative, nécessairement indisciplinée. Elle doit maintenant reprendre ce grand office, avec une efficacité supérieure, en réglant la vie humaine, dont les lois sont assez appréciables depuis qu'on a suffisamment dévoilé, d'abord celles du Monde, puis celles de l'Humanité, qui dominent toujours l'existence individuelle. Mais un tel office exige des prêtres capables de surmonter le matérialisme théorique, en procurant aux études les plus nobles leur prépondérance normale, à la fois logique et scientifique, dans un milieu préoccupé des spéculations les plus grossières.

Il faut maintenant compléter cette circulaire en indiquant les divers progrès de l'avénement positiviste pendant une année exceptionnelle. Elle est devenue, comme pour moi-même, un temps de recueillement, mais non d'inertie, chez mon public, qui, s'y trouvant privé de l'impulsion annuelle jusqu'alors résultée d'un nouveau tome, a dû pareillement s'occuper d'appréciation et de préparation. Cette suspension a permis de saisir l'ensemble de ma construction religieuse, dont chaque partie avait successivement inspiré des réflexions trop exclusives. Tous les positivistes ont ainsi senti, comme leur chef, la confiance que suscite la plénitude et l'homogénéité d'une doctrine enfin parvenue à présenter, sur toutes les questions essentielles, des solutions décisives, toujours d'accord entre elles. La puissance que comporte une telle supériorité, dans un milieu profondément divisé, devint alors, chez mes meilleurs disciples, pleinement conciliable avec les ménagements qu'exige l'état, anarchique et rétrograde, des Occidentaux. Ainsi se prépare le digne ascendant des âmes d'élite, qui doit bientôt réaliser, épurés et combinés, l'empire universel que Mahomet promit aux vrais croyants, et le règne général que Cromwell annonçait aux saints. Gênée, dans l'antiquité, par l'hérédité sacerdotale et militaire, la domination normale des natures supérieures fut ébauchée sous la chevalerie et la papauté ; le positivisme l'institue, suivant les pressentiments du jésuitisme et du jacobinisme, en liguant et guidant les véritables chefs.

Une telle coalition a réellement commencé quand le subside positiviste a fait assez surgir de dignes dévouements, en leur assignant une destination directe, précise et continue. Au prix de quelques souffrances, j'ai pu, suivant la naïve remarque de ma

fille adoptive, mieux juger les âmes destinées à prévaloir, et même les attirer davantage, que si la position de Buffon, de Cavendish, ou de Lavoisier, m'eût entouré de flatteurs. Sept ans d'épreuves continues m'ont ainsi permis de constater que la religion universelle a déjà rallié des âmes d'élite, dont la fraternité mutuelle et la commune vénération n'exigent, pour obtenir un irrésistible essor, que les contacts résultés d'un même dévouement.

La postérité regardera l'état normal de l'Humanité comme ayant spirituellement commencé pendant l'année qui vient de finir, puisque la religion positive, pleinement instituée l'année précédente, s'est alors appliquée à l'installation politique de la transition finale. Quoique mon *Appel aux conservateurs* n'ait encore profité qu'aux positivistes, quelques adhésions décisives m'ont déjà permis d'espérer qu'il atteindra bientôt ses lecteurs spéciaux, sans attendre que la doctrine régénératrice soit directement invoquée au secours de l'ordre. Il manifeste l'avénement du pouvoir occidental, éclairant les gouvernements nationaux sur la marche propre à surmonter à la fois les rétrogrades et les révolutionnaires, en utilisant chaque parti selon sa nature. J'y réduis l'appréciation directe de la régénération positive à ce fait général, indépendant de toute controverse : « *En rapportant tout à l'Humanité, l'unité devient plus complète et plus stable qu'en s'efforçant de tout rattacher à Dieu.* » Mais il témoigne aussi la vénération que l'ancienne synthèse inspire au philosophe qui pourrait borner sa bibliothèque au poëme de l'*Imitation*, complété par les épopées de Dante et d'Homère, en condensant la progression occidentale dans sa principale représentation. Cet opuscule fait profondément sentir ma constante disposition à respecter le gouvernement, en quelque main qu'il réside, quoique je ne doive jamais cesser de lui conseiller une meilleure conduite, consistant surtout à ne point sortir de sa mission actuelle. Elle se borne à résister sans pousser, jusqu'à ce que la réorganisation spirituelle ait assez rectifié les aspirations subversives et guidé les inspirations organiques.

Ce respect continu pour le pouvoir temporel devient une obligation spéciale chez la puissance spirituelle qui, venant instituer l'occidentalité, doit aujourd'hui se regarder comme implicitement associée à tous les gouvernements occidentaux, et surtout à celui du peuple central. Elle ne peut dignement régler la vie humaine sans offrir, dans sa propre conduite, un type anticipé des mœurs normales au monde profondément troublé qu'elle veut

régénérer. Sous un aspect plus spécial, le clergé positif doit aujourd'hui sentir que toute commotion politique entrave la réorganisation religieuse, en faisant toujours prévaloir d'abord l'anarchie, puis la rétrogradation, jusqu'à ce que le retour du calme ait rétabli le cours des préparations suspendues. D'après leurs missions respectives, les deux pouvoirs se trouvent d'ailleurs animés d'une commune antipathie, spontanée ou systématique, envers la classe radicalement subversive où l'on commence sa carrière par s'ériger en juge universel. Avec une entière liberté d'exposition et de discussion, le sacerdoce le plus favorable à l'essor intellectuel aurait bientôt délivré l'Occident d'un fléau que la compression matérielle perpétue et développe depuis quarante ans.

Outre ce pas général et direct vers l'avénement de la saine politique, le positivisme a récemment fait de précieux progrès dans l'application et la propagation de la vraie religion. Trois mois se sont à peine écoulés depuis que j'ai consacré, pour la première fois, entre deux nobles prolétaires, le chaste préambule par lequel je venais de compléter le mariage positiviste, dont il fournit un caractère aussi décisif et plus fréquent que le veuvage correspondant. Chacun peut ainsi sentir combien le positivisme a déjà touché les deux éléments nécessaires de l'immense milieu sur lequel il doit surtout s'appuyer ; quoique le journalisme et la littérature entravent des contacts contraires à leur anarchique influence. Rien ne pourra bientôt empêcher le peuple de sentir que le positivisme assure, mieux que le communisme, le bonheur et la dignité des travailleurs, tout en développant la prépondérance des entrepreneurs. Il sera pareillement impossible de cacher aux femmes l'avénément décisif de la seule religion qui, sans les retirer du sanctuaire domestique, consacre leur juste ascendant et réalise toutes leurs dignes aspirations, tant esthétiques que morales. A mesure que les contacts s'établiront, elles reconnaîtront que le positivisme systématise la double culture du sentiment, de manière à la faire toujours prévaloir, surtout chez le peuple, où résidera le meilleur type féminin. Les prolétaires des deux sexes doivent, de cœur et même d'esprit, mieux sentir que les lettrés la vraie philosophie de l'histoire, en appréciant la transition affective qui, sous le catholicisme et la féodalité, combinés dans la chevalerie, fit pleinement surgir les deux principaux éléments de la sociabilité finale.

En même temps que le positivisme perfectionnait son culte domestique au sein de la métropole universelle, son efficacité reli-

gieuse commençait à se manifester parmi les plus anarchiques de tous les occidentaux. D'après une délégation spéciale, j'ai pu récemment conférer, à travers l'Atlantique, le premier sacrement social à la nouvelle fille qu'un couple régénéré vient de donner à l'Humanité. Grâces au zèle continu d'un éminent apôtre, notre naissante église américaine a déjà pris une attitude décisive, surtout depuis qu'elle s'est enrichie d'un noble prolétaire, au centre des divagations protestantes et de l'agitation mercantile.

Pendant que le positivisme manifestait, sur une échelle restreinte mais décisive, son aptitude normale à régler la vie humaine, tant privée que publique, parmi les deux principaux éléments de l'ordre final, il témoignait aussi sa puissance envers les classes transitoires. Sans m'arrêter à celles qui doivent radicalement s'éteindre, il me suffit ici de considérer la mieux disposée de celles que la régénération occidentale oblige seulement à se transformer en s'élevant. Depuis sa naissance, la systématisation positive a toujours trouvé des sympathies croissantes, d'abord passives, puis actives, parmi les médecins, surtout en France, où leur défaut de discipline collective facilite l'évolution individuelle. Cette affinité s'est surtout développée chez les purs praticiens, mieux susceptibles que les prétendus théoriciens de sentir la nature et les conditions de la synthèse médicale, normalement inséparable de la reconstruction universelle. Il n'appartient qu'à ceux-là d'apprécier assez les perturbations cérébrales et les rapports continus entre le physique et le moral pour reconnaître combien le positivisme ennoblit leur office en rendant l'homme toujours inséparable de la société. Renonçant à des positions académiques ordinairement échues à des fortunes dégradantes, les vrais médecins, surtout français, sont éminemment susceptibles de seconder la régénération occidentale, et même de fournir quelques dignes prêtres de l'Humanité. J'ai vu récemment accomplir la noble transformation d'un officier de marine en médecin positiviste, capable de concourir, avec d'autres déjà surgis, à constituer, en médecine, une école synthétique, que plusieurs dignes préparations tendent à consolider bientôt.

Mon année exceptionnelle a confirmé l'ensemble des progrès du positivisme, en manifestant, dans la vente de mon principal ouvrage, un accroissement propre à rassurer envers le subside protecteur. Le coupable silence de la presse anglaise et française n'a point empêché la *Politique positive* d'acquérir au moins cinq cents lecteurs, d'autant plus sérieux que cette tactique m'a naturellement préservé des attentions frivoles ou malveillantes.

Quand leurs convictions seront assez formées et leurs sympathies suffisamment stimulées, on doit présumer que la moitié d'entre eux concourra régulièrement au subside positiviste, dès lors devenu bientôt capable de soutenir le clergé régénérateur. Une fois que les rénovateurs sont parvenus à ne plus rencontrer que des difficultés pécuniaires, elles ne tardent point à se dissiper, surtout en un temps où la situation universelle fait continuellement ressortir le besoin d'une doctrine et l'aptitude du système surgi. Si mes embarras excitent moins de dévouement que ceux de mes prédécesseurs, dont la vie et la liberté restaient habituellement menacées, ils demandent, chez mes patrons, une moindre abnégation, et comportent, de leur part, un plus vaste concours.

Rassuré par une telle conviction, je vais commencer, avec une parfaite sérénité, le complément de ma carrière intellectuelle, après laquelle je me livrerai, sans écrire, à mon office social, où je dois jusqu'alors me borner à guider le clergé naissant. Ma *Synthèse subjective*, ou *Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité*, va continuer ma *Politique positive*, comme celle-ci prolongea ma *Philosophie positive*, début nécessaire de ma grande trilogie. Si, dans la progression normale que forment ces trois termes d'égale grandeur, quelques sophistes ont nié la continuité du second, j'ose assurer que personne ne contestera celle du troisième. De ses trois éléments nécessaires, théorique, moral, et pratique, dont le second aura seul deux tomes, je vais aborder le premier, mon *Système de logique positive*, ou *Traité de philosophie mathématique*, que j'espère publier en octobre. Ce travail sera suivi d'une nouvelle année de repos, essentiellement consacrée à la préparation spéciale de la seconde et principale partie du complément synthétique de ma construction religieuse.

Vu l'approche de cette dernière moitié de ma seconde vie théorique, j'ai dû terminer l'année exceptionnelle par le Testament dont j'ai posé les bases générales à la fin de ma *Politique positive*. Le digne accomplissement d'un tel devoir a retrempé mes forces et consolidé mes espérances, même envers la longévité convenable à ma mission, en perfectionnant mon unité, d'après une meilleure appréciation, privée et publique, de ma subjectivité finale. Quoique je n'aie pu, malgré mes efforts et mes illusions, y remplir la principale destination d'un tel acte en instituant un successeur qui n'est pas trouvé, j'ai pourtant satisfait à toutes ses autres conditions, comme le prouvera sa publicité définitive. Mes treize exécuteurs testamentaires sont tellement choisis que

leurs dignes remontrances me permettront d'y réaliser les principales améliorations que pourrait y susciter un contrôle plus étendu mais moins profond et moins pur. Cette opération me procure une nouvelle attitude ainsi définie : « Habitant une « tombe anticipée, je dois désormais tenir aux vivants un langage « posthume, qui sera mieux affranchi des divers préjugés, surtout « théoriques, dont nos descendants se trouveront préservés. » Ayant dû jusqu'ici parler au nom du passé, quoique en aspirant toujours à l'avenir, c'est de l'état futur, irrévocablement déduit de l'ensemble des divers modes antérieurs, que je dois maintenant occuper le public occidental, afin de discipliner en consacrant. Sans cesser de vivre avec nos meilleurs ancêtres, je vais surtout vivre avec nos descendants, jusqu'à ce que je revive dans eux et par eux, après avoir assez vécu pour eux.

Salut et Fraternité,

AUGUSTE COMTE,

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Né le 19 janvier 1798, à Montpellier.

Résumé général des souscriptions pour le subside positiviste en 1855.

54 françaises	3,796 fr.	Minimum,	5 fr.	
		Moyenne,	70	
		Maximum,	400	
18 autres occidentales	2,740 fr.	Minimum,	5	
		Moyenne,	152	
		Maximum,	1,087	
Plus 3 anonymes	520 fr.			
Total 75 souscriptions	7,056 fr.	Moyenne,	94	

N. B. Fondé le 12 novembre 1848, le subside positiviste fournit 3,000 francs en 1849, 3,300 en 1850, 4,200 en 1851, 5,600 en 1852, 7,400 en 1853, et 7,004 en 1854.

HUITIÈME CIRCULAIRE.

Adressée, par l'auteur du *Système de Philosophie positive*, du *Système de Politique positive*, et de la *Synthèse subjective*, à chaque coopérateur du libre subside spontanément institué pour le sacerdoce de l'Humanité.

Paris, le jeudi 15 Moïse 69 (15 janvier 1857).

M

Après sept ans de pénible préparation graduelle, le subside positiviste a sensiblement dépassé son minimum normal pendant l'année qui vient de finir. Quoique ce résultat ait encore exigé quelques efforts exceptionnels, principalement dus, comme de coutume, à la munificence hollandaise, il annonce une amélioration durable. Cette indication est spécialement confirmée par la permanence spontanée de l'ensemble des souscripteurs, sauf de rares mutations, dont la plupart sont heureuses. On peut ainsi présumer que les embarras matériels vont désormais cesser d'entraver le développement et l'installation de la doctrine régénératrice, si l'extension du libre protectorat devient assez conforme à celles du sacerdoce et de l'apostolat. Je dois seulement inviter chaque coopérateur à régulariser la conduite financière en réalisant, pendant le premier semestre, sinon la totalité, du moins la moitie, de sa cotisation annuelle.

Le résultat que je viens d'annoncer ayant immédiatement suivi les explications décisives de ma septième circulaire sur la destination sociale du subside positiviste, je suis ainsi conduit à mieux apprécier que je ne l'avais d'abord fait la principale source d'un tel patronage. Quelques souscriptions conservent le caractère d'une sorte de grâce personnelle, dont je me sens plus gêné que touché; mais cette participation est maintenant minime, et doit graduellement cesser. Presque tous les coopérateurs, et surtout les principaux, ont essentiellement en vue de seconder la fondation du nouveau pouvoir spirituel qui peut seul terminer la révolution occidentale.

Mes soins exceptionnels envers un grand nombre d'élèves privés, pendant une génération entière (de 1816 à 1849), n'ont jamais déterminé le moindre concours au protectorat volontaire. Il en est de même dans le milieu polytechnique, quoiqu'on y puisse pleinement apprécier l'iniquité de la spoliation qui ter-

mina mes dix-neuf années de dignes services (de 1832 à 1851). Je n'ai pas trouvé plus de reconnaissance parmi les nombreux auditeurs des divers cours publics que j'ai gratuitement professés pendant vingt et un ans (de 1831 à 1851). La lecture, très-propagée, de ma *Philosophie positive*, dont l'édition originale (à mille exemplaires) est depuis longtemps épuisée, et qui fut puissamment assistée d'une incomparable traduction, n'a pas été moins stérile chez ceux qui se sont bornés à ce début. Si ces divers modes d'ingratitude manifestent l'anarchie spirituelle que le positivisme vient radicalement surmonter, ils font également ressortir la nature sociale et le caractère religieux du noble patronage qui seconde la régénération occidentale en combinant la chevalerie et le sacerdoce.

On peut ainsi regarder le subside positiviste comme ayant déjà pris une consistance vraiment normale en 1856, sous le concours spontané de deux influences croissantes, l'une théorique, l'autre pratique. D'une part, la récente terminaison de ma construction religieuse a dès lors produit son effet naturel, en indiquant la puissance sociale d'une doctrine pleinement capable de guider le présent dans la paisible élaboration de l'avenir. En même temps, l'irrévocable accomplissement d'un grave épisode militaire a partout ranimé, surtout chez le peuple central, les aspirations régénératrices ainsi suspendues.

Ces deux impulsions doivent bientôt se développer en se combinant, à mesure qu'on sentira la connexité naturelle entre le perfectionnement social et la tranquillité politique. Déjà les vrais progressistes reconnaissent l'incompatibilité des aspirations rénovatrices avec les perturbations extérieures. Une équivalente appréciation doit davantage prévaloir envers l'ordre intérieur, dont toute altération suspend les dispositions régénératrices en ranimant des sollicitudes aveuglément conservatrices. Le positivisme consolide ces tendances spontanées en les systématisant, puisque le régime de l'activité pacifique repousse tout avénement violent. Il dispose les gouvernés à regarder les commotions politiques comme directement contraires à l'élaboration des questions sociales, dont la vraie solution est principalement religieuse. En même temps, il montre aux gouvernants que la prépondérance normale des aspirations régénératrices constitue la meilleure garantie de l'ordre matériel, en écartant l'agitation métaphysique, d'après l'ascendant graduel des devoirs sur les droits. On peut ainsi reconnaître que toute restriction habituelle de la liberté d'exposition et de discussion tend à perpétuer la si-

tuation révolutionnaire, en dissimulant l'interrègne religieux qui la produisit et la maintient.

En ce qui me concerne, je dois ici rendre un hommage spécial à la dictature actuelle du peuple central, heureusement qualifiée de *socialisme impérial* par un éminent positiviste britannique. Si le socialisme parlementaire et démagogique avait momentanément prévalu, je n'aurais point accompli ma construction religieuse avec la pleine liberté dont elle fut dignement entourée, et qui d'avance annule toute tentative oppressive. Mais, quoique mes écrits quelconques, et ceux de tous mes vrais adhérents, aient maintenant acquis une suffisante liberté, je dois toujours demander qu'elle soit convenablement étendue à mes divers adversaires, y compris les plus anarchiques. L'universel affranchissement de la presse, et même de la parole, est désormais indispensable à la réorganisation spirituelle, pour éteindre l'usurpation théorique à laquelle le pouvoir pratique fut de plus en plus conduit depuis la fin du moyen âge. Cette libération exige que, sauf les ménagements convenables envers les personnes, tous les clergés soient maintenant réduits à la condition actuelle du nouveau sacerdoce, en ne vivant que des libres subsides de leurs adhérents respectifs.

Un tel mode, loin de nuire au catholicisme, peut seul procurer à ses vrais organes l'indépendance indispensable à l'efficacité sociale que la foi du moyen âge doit naturellement conserver jusqu'à la fin de la transition occidentale. La situation matérielle où je me suis irrévocablement placé devient aujourd'hui conforme aux conditions communes de la dignité spirituelle. C'est ainsi que le positivisme instituera la ligue religieuse qui doit graduellement surmonter l'ensemble des tendances irréligieuses, en faisant seule converger le catholicisme, l'islamisme, et même le protestantisme. Nulle autre doctrine ne ferait habituellement prévaloir les sollicitudes spirituelles, quand les gouvernants et les gouvernés ne s'accordent qu'à chercher des solutions purement politiques à des questions essentiellement morales. Seul, le positivisme rétablit et réalise, d'après de meilleures bases, l'irrévocable programme universel que le moyen âge posa : régler la vie humaine, tant privée que publique, en subordonnant au sentiment l'intelligence et l'activité, que les modernes ont exclusivement cultivées.

Graduellement développée par le protestantisme, le déisme, et le scepticisme, la maladie occidentale consiste dans une révolte continue de la raison individuelle contre l'ensemble des

antécédents humains. Résultée de la décadence nécessaire des croyances propres au moyen âge, elle a pour siége primitif la région spéculative du cerveau. Mais sa principale gravité provient de son extension spontanée à la région affective, en surexcitant l'orgueil et la vanité, tandis qu'elle comprime la vénération, et, par suite, les deux autres instincts sympathiques. Développant à la fois la présomption intérieure et la défiance extérieure, elle a pour résultats caractéristiques, dans les trois parties du cerveau, l'ennui, le doute, et l'irrésolution, que la foi positive fait seule cesser. Loin de se borner aux vrais révolutionnaires, le mal s'étend jusqu'aux plus purs rétrogrades, qui, sans admettre le dogme de l'infaillibilité personnelle, sont involontairement conduits à le pratiquer envers les principales questions habituelles. Ils ont spécialement manifesté cette tendance d'après leur participation croissante au journalisme, qui, résulté de l'interrègne religieux, tend à le perpétuer. Seuls, les vrais positivistes s'abstiennent d'employer activement, et même d'alimenter passivement, une institution radicalement anarchique, dont ils apprécient les ravages intellectuels et moraux, en s'efforçant d'en délivrer l'Occident d'après un digne usage de la liberté spirituelle.

Tels sont les principaux motifs qui, de plus en plus efficaces à mesure que le dix-neuvième siècle se caractérise, doivent involontairement procurer une consistance croissante au subside sacerdotal. L'insuffisance sociale, tant privée que publique, des croyances surnaturelles, fait universellement respecter la morale, toujours démontrable, qui, dégagée des préoccupations célestes, consacre et discipline toutes les relations humaines, suivant les lois qui leur sont propres. Depuis la fin du moyen âge, les âmes émancipées manifestent une supériorité spontanée, non-seulement d'esprit, mais aussi de caractère, en bravant les diverses peines officiellement liées au rejet de l'ancienne foi. C'est ce qui motiva la qualification que le dix-huitième siècle fit habituellement prévaloir à leur égard. Mais celle qui l'avait longtemps précédée indiquait combien la corruption morale se trouvait fatalement liée à l'affranchissement théorique et pratique, d'après la désuétude croissante de la culture affective. Un tel conflit ne pouvait être radicalement dissipé que par la religion de l'Humanité, qui rend au sentiment sa prépondérance normale, tout en développant l'intelligence et l'activité mieux que sous l'impulsion révolutionnaire. Voilà comment les dignes positivistes sont les seuls Occidentaux vraiment émancipés dans un

siècle où le besoin de construire impose à tous les sceptiques l'hypocrisie la plus dégradante, à la fois théologique et métaphysique.

Il faut maintenant indiquer les principaux développements, privés ou publics, par lesquels le positivisme a spécialement confirmé son opportunité, morale et sociale, pendant l'année qui vient de finir.

Sous le premier aspect, je dois d'abord signaler l'essor spontané des habitudes religieuses qui, consolidant la véritable unité, peuvent seules assurer la pleine efficacité de la foi régénératrice. Quoiqu'on puisse difficilement instituer le culte intime au milieu d'une anarchie qui souvent altère les types convenables, de dignes positivistes ont déjà recours à ces secrètes pratiques journalières, où j'ai, depuis onze ans, puisé mes principales améliorations de tous genres. Ces fruits décisifs doivent indirectement former le meilleur indice d'un usage peu susceptible de vérification directe.

Quant au culte domestique, seul pleinement appréciable aujourd'hui, l'année 1856 a dignement complété la première application vraiment normale de l'aptitude du positivisme à consolider et perfectionner le lien fondamental. Un second exemple du chaste préambule caractéristique, dont l'année précédente avait déjà fourni le cas initial, a spécialement manifesté la tendance des âmes régénérées vers les habitudes sagement conciliantes qu'exige leur mission sociale. En prévenant de graves conflits domestiques par la préparation catholique du mariage positiviste, un digne couple a noblement témoigné la déférence civique qu'inspire la religion universelle envers tous les cultes locaux et temporaires.

Plusieurs adhésions précieuses, même féminines, ont récemment confirmé la tendance du positivisme à rallier toutes les âmes d'élite par une suffisante conformité de sentiments, de convictions, et de destinations. J'ai spécialement admiré la pleine régénération, personnelle et sociale, d'un jeune révolutionnaire éminent, qui déjà voue au mouvement organique la noble ardeur longtemps appliquée à l'agitation subversive. Cette conversion décisive semble d'ailleurs promettre au positivisme un organe poétique dignement préparé par une éducation encyclopédique.

La même année fournit une seconde confirmation pratique de la noble résolution où mon incomparable traductrice fit spontanément surgir le meilleur type actuel des mœurs littéraires,

Ses deux envois, en 1854 et 1856, ont heureusement acquitté le tiers des frais typographiques du tome final de mon principal ouvrage. Cette scrupuleuse conduite d'une célébrité longtemps indépendante du positivisme constitue la meilleure flétrissure des deux écrivains dont la réputation est surtout due à la vulgarisation britannique de la nouvelle synthèse.

Vers la fin de 1856, l'évolution positiviste a fait un pas fondamental par la publication du premier volume de ma *Synthèse subjective*. Dès ce début décisif, ma construction finale a directement caractérisé le complément nécessaire de la religion de l'Humanité d'après l'incorporation systématique du fétichisme convenablement développé. La destination spéciale de ce tome initial constate l'aptitude du positivisme à discipliner l'intelligence, en régénérant la science la plus opposée à toute subordination philosophique. Outre son efficacité normale, cette synthèse mathématique, directement émanée de la religion universelle, doit bientôt produire une réaction indispensable à l'ensemble de la transition organique, en dissipant le dernier prestige spéculatif. Pleinement affranchis de la théologie, et même de la métaphysique, les meilleurs positivistes, surtout théoriciens, restent encore dominés, comme je le fus longtemps, par la science proprement dite. Ils ne peuvent dignement conduire la réorganisation occidentale sans avoir convenablement surmonté ce dernier joug spirituel, plus contraire qu'aucun autre à la juste prépondérance du génie d'ensemble sur l'esprit de détail. Cette émancipation finale doit surtout résulter d'un traité qui prouve, dans le cas le plus décisif, l'inanité de la science empiriquement isolée de son but social, et dès lors réduite à construire une suite de programmes essentiellement irréalisables.

Trois opuscules caractéristiques ont successivement représenté l'année 1856 comme l'époque naturelle où le positivisme, pleinement institué, devait directement inaugurer son ascendant occidental en suscitant un digne apostolat, d'abord pratique, puis théorique. La population centrale, encore préoccupée de vaines tendances politiques, est essentiellement étrangère à cette triple manifestation, due aux milieux où la révolution moderne suscita les trois secousses partielles qui préparèrent la grande crise. En Hollande, en Amérique, en Angleterre, l'insuffisance, pleinement appréciable, des ébranlements préliminaires, dispose les âmes d'élite à mieux sentir l'opportunité de la construction religieuse qui caractérise le vrai positivisme. Sans doute, la régé-

ration occidentale doit finalement trouver son principal appui chez les populations méridionales, où les femmes et les prolétaires, évitant le protestantisme et le déisme, ont davantage conservé les traditions sympathiques et synthétiques du moyen âge. Mais la foi régénératrice devait d'abord être spécialement assistée, pour l'apostolat comme envers le subside, par les dignes types essentiellement émanés des peuples prématurément ébranlés.

Du noble foyer hollandais, qui, depuis dix ans, fournit au positivisme le meilleur patronage moral et matériel, a spontanément surgi le premier hommage public à la religion universelle. Un éminent praticien a pleinement manifesté l'opportunité de la réorganisation théorique en proclamant une digne subordination envers un pouvoir auquel il n'aspire pas. Outre leur puissante réaction sur un milieu sceptique, qui ne résiste que passivement à la foi régénératrice, de tels exemples prouvent que les âmes les plus énergiques doivent aujourd'hui devenir les mieux disciplinables, de manière à mériter l'ascendant qui leur est normalement promis.

A l'éminent fondateur de notre église américaine devait naturellement appartenir le précieux opuscule théorique où, vers le milieu de 1856, la religion positive trouva, sous un titre trop modeste, sa meilleure appréciation actuelle. La situation générale d'un tel pays est directement propre à manifester la nature, essentiellement religieuse, de la vraie solution occidentale, en montrant l'inanité sociale des remèdes politiques les plus prônés par les docteurs révolutionnaires. Dépourvue d'antécédents spéciaux, la colonie universelle doit mieux sentir le besoin de se rattacher à l'ensemble de l'humanité. Ses conservateurs sont naturellement exempts des illusions propres aux nôtres sur l'efficacité politiques des clergés officiels et des armées permanentes. En même temps, ses progressistes peuvent aisément reconnaître que la suppression de ce double joug laisse pleinement subsister les difficultés sociales partout propres au prolétariat occidental. Privés du pouvoir officiel par les lettrés et les légistes, les riches, actifs ou passifs, y doivent mieux apprécier la religion qui consacre à la fois le capital et le travail, tandis qu'elle y peut davantage détourner les pauvres d'une agitation uniquement profitable aux déclamateurs. Tous ces privilégcs de la situation américaine recevront un prochain essor, d'après les travaux continus du digne apôtre qui vient de s'y caractériser et du noble prolétaire qu'il a pleinement adjoint à l'association régénératrice.

Je devais spécialement attendre de l'impulsion anglaise le mémorable opuscule politique où l'un de mes meilleurs disciples, profondément imbu de ma théorie historique, a dignement terminé cette année décisive en inaugurant la diplomatie positiviste par l'application la plus convenable. Chez le peuple où les vues de détail ont le plus entravé les pensées d'ensemble, le positivisme social ne peut immédiatement pénétrer d'après une exposition générale, directement contraire à la confusion officielle des deux pouvoirs. Un régime qui représente l'établissement de la dynastie anglicane comme ayant spécialement préservé ce pays de la grande crise occidentale, doit aujourd'hui repousser toute régénération intérieure. Mais il reste pleinement accessible à la rénovation de sa politique extérieure, actuellement dépourvue d'un plan quelconque. L'anarchie occidentale ayant d'abord affecté les relations internationales, c'est aussi par elles que la nouvelle spiritualité doit maintenant installer son influence sociale. En politique, comme en logique, les principes les plus importants devant d'abord prévaloir envers les questions les plus simples, la diplomatie positiviste ne pouvait convenablement surgir que dans le cas le moins orageux. Tels sont les principaux motifs du précieux opuscule qui tend à régénérer la politique britannique en flétrissant, d'après un rapprochement décisif, l'outrage que subit, depuis un siècle et demi, la plus énergique des nations occidentales.

Moins de deux ans ont donc suffi pour réaliser la prévision finale de mon principal ouvrage, le prochain avénement spontané, parmi les âmes régénérées, d'un digne apostolat positiviste, tant pratique que théorique, qui nous délivre de la dangereuse assistance des littérateurs quelconques. La formation de notre sacerdoce est moins avancée, parce que, avec une difficile préparation encyclopédique, il combine une rare harmonie entre le cœur, l'esprit, et le caractère; sans que je révoque, à cet égard, les espérances propres à ma septième circulaire. Quand il aura suffisamment surgi, son service, public et privé, sera plus moral qu'intellectuel, et recourra davantage à la parole qu'à la presse, malgré la destinée exceptionnelle de son fondateur.

Pour compléter l'appréciation des divers progrès du positivisme pendant la principale année de son installation, je dois maintenant remarquer qu'ils ont tous été naturellement restreints à quelques âmes régénérées, sans aucun concours actif de l'ensemble des vrais croyants. La planète humaine contient déjà cinq cents positivistes au moins, que mes circulaires finis-

sent par atteindre d'après mes volumes. Ainsi, l'exiguïté du subside sacerdotal est surtout due à ce que les quatre cinquièmes d'entre eux n'y prennent jamais part, toute insuffisance personnelle étant d'ailleurs inadmissible envers une cotisation annuelle qui peut se borner à cinq francs. Voilà comment la plupart de mes adhérents deviennent involontairement complices de la seule persécution habituellement possible dans un milieu qui met hors d'atteinte la vie, et même la liberté, des vrais régénérateurs. Outre que tous mes lecteurs assidus reconnaissent les obligations sociales des richesses personnelles, tous admettent la division des deux puissances, et les devoirs matériels de la masse active envers l'élite contemplative, nourrie de libres subsides, jusqu'à ce que son budget officiel résulte de la conversion universelle. En considérant l'avénement du catholicisme, ils peuvent tous sentir que mes contemporains seront surtout jugés, individuellement et collectivement, d'après leur conduite envers le positivisme : deux flétrissures personnelles ont déjà prouvé que j'ose, à cet égard, devancer la Postérité. Je dois donc attribuer la coupable inertie de la plupart de mes adhérents à ce que leur conversion n'a point passé de l'esprit au cœur, principale source de la conduite; ce qui fait naturellement espérer une prochaine amélioration, à mesure que la vraie théorie de l'unité leur fera mieux apprécier le sentiment.

Synthétiquement considérée, la réorganisation occidentale doit surtout consister à reconstruire la vénération normale des faibles pour les forts d'après un dévouement exceptionnel des forts aux faibles. Cette abnégation continue ne saurait maintenant émaner que du sacerdoce positif, auquel tous mes vrais disciples, tant pratiques que théoriques, resteront spontanément associés jusqu'à ce que les gouvernements aient librement transféré le commandement aux hommes d'État régénérés. Outre que le patriciat normal ne peut immédiatement surgir, la puissance personnelle qu'il exige l'empêcherait de fournir un type suffisant du dévouement social, propre à stimuler la vénération populaire sans la supposer. Les vrais positivistes ne peuvent donc prévaloir qu'en développant, chez eux-mêmes, pour les exciter en autrui, les trois instincts connexes dont la systématisation constitue le principal privilége de leur foi. Voilà pourquoi je dus, à tout risque, au début de ma construction religieuse, refuser toute existence officielle, et même des pensions quelconques, sans retirer aucun profit personnel de mes divers travaux, afin de ne plus vivre que d'un libre subside, longtemps insuffisant. Tous

ceux de mes adhérents qui continueraient à s'abstenir du facile concours imposé par leurs convictions seraient bientôt assimilés aux faux positivistes qui, lettrés ou riches, repoussent la réorganisation spirituelle pour perpétuer l'indiscipline morale. Je puis donc espérer que le subside régénérateur pourra prochainement permettre l'essor systématique du sacerdoce normal et de l'apostolat théorique.

La réorganisation spirituelle est tellement urgente, que le positivisme y devra bientôt obtenir l'appui continu de toutes les âmes vraiment religieuses, qui, surtout féminines, sans partager notre foi, seconderont nos efforts pour préserver l'Occident du matérialisme universel. Elles peuvent déjà sentir combien la vie humaine, tant privée que publique, a besoin d'être systématiquement réglée, dans une situation où l'empirisme politique ne maintient l'ordre matériel qu'en altérant l'ordre moral. Que les vrais positivistes se montrent habituellement dignes d'une telle assistance en élevant leur conduite, personnelle, domestique, et civique, au niveau de leur foi ; les âmes impartiales ne tarderont pas à leur accorder une admiration qui bientôt s'étendra de la personne à la croyance. Ils seront ainsi reconnus les seuls hommes véritablement complets que comporte l'anarchie occidentale, et leur présidence sociale, d'abord religieuse, puis politique, sera dès lors incontestée. Mais cet ascendant nécessaire suscite le danger, déjà sensible, de développer en soi la surexcitation continue de l'orgueil et de la vanité d'après nos efforts même pour la guérir en autrui, vu l'opinion exagérée que nous sommes ainsi conduits à concevoir de notre propre mérite. Une telle chute doit maintenant déterminer la principale sollicitude de tous les vrais positivistes, qui déjà prévaudraient s'ils étaient assez unis et disciplinés : leurs sentiments seuls retardent le triomphe social d'une doctrine pleinement adaptée à la situation correspondante. Cette entrave sera graduellement surmontée d'après une meilleure appréciation de leur destination et de leur croyance, qui concourent à leur prescrire, par-dessus tout, le perfectionnement moral, seule source de l'unité réelle, et, par suite, de la dignité comme du bonheur.

Il doit aujourd'hui consister principalement à reconstruire la vénération chez les âmes d'élite, seules vraiment disciplinables dans une génération anarchique, qui ne peut être, sinon transformée, du moins dominée, que d'après leur propre rénovation directe. Les dignes positivistes doivent donc fournir l'exemple continu, non-seulement d'une subordination religieuse envers

leur chef spirituel et ses délégués quelconques, mais aussi d'une obéissance civique à toutes les autorités temporelles, quelle que soit leur origine. Au milieu d'une agitation empirique, ils feront systématiquement sentir l'importance de conserver le commandement et la richesse chez leurs possesseurs actuels, qui ne peuvent sincèrement élaborer l'avenir social tant qu'ils restent naturellement préoccupés du présent personnel.

On aurait incomplétement apprécié l'insuffisance spontanée du subside occidental, si l'on méconnaissait les avantages, même intellectuels et surtout moraux, qui jusqu'ici compensèrent les inconvénients, privés et publics, d'une telle détresse. Elle m'a spécialement préservé de l'orgueil, écueil ordinaire d'un pouvoir naturellement enclin à la vanité; son influence extérieure m'a fait mieux juger mon entourage, suivant la naïve remarque spécialement citée dans ma septième circulaire. Je dois même souhaiter que l'accroissement nécessaire du subside sacerdotal ne soit pas plus rapide que celui du service correspondant. Le positivisme est tellement opportun que, à chaque secousse sociale, on a communément supposé qu'il allait bientôt obtenir un grand ascendant, que la confusion des deux puissances dispose à croire plus temporel que spirituel. Souvent le zèle, et quelquefois la souscription, de certains adhérents tinrent à l'espoir d'atteindre ainsi l'élévation qu'ils ambitionnent, ou du moins l'aisance et l'estime qu'ils désirent sans les mériter : si le subside eût été plus large, ils m'auraient peut-être trompé. Quoi qu'il en soit, je me sens assez averti pour oser désormais garantir que le public positiviste n'aura pas davantage à regretter envers autrui qu'à mon propre égard l'usage, toujours responsable, du noble appui matériel qu'il fournit à ma mission sociale. Si le subside sacerdotal dépasse sa destination directe, tant collective que personnelle, j'appliquerai l'excédant à l'utile extension du fonds typographique, qui, par sa nature, comporte une addition quelconque, sans permettre aucune soustraction.

En terminant ma huitième circulaire, je dois spécialement déclarer que la lenteur des progrès sociaux du positivisme est plus imputable aux positivistes eux-mêmes qu'au public occidental et surtout qu'aux gouvernements actuels, principalement chez le peuple central. Forcée d'émaner du milieu révolutionnaire, pour une rénovation plus mentale que morale, la doctrine qui constitue la religion universelle, d'après la subordination de l'esprit au cœur, n'a pu jusqu'ici toucher le sentiment qu'à travers l'intelligence. Plus convenable au Midi qu'au Nord, mieux

appréciable chez les femmes et les prolétaires que parmi les classes spéciales, elle n'a maintenant converti que des âmes exceptionnellement émanées de situations défavorables, en substituant la conviction à la persuasion. Les résultats obtenus suivant un tel mode font assez sentir quelle sera la rapidité du succès quand la prédication positiviste, enfin devenue plus poétique que philosophique, aura directement pris son caractère normal et sa destination naturelle. Grâce à la noble tolérance du dictateur qui produisit la meilleure sentence du dix-neuvième siècle, la liberté de mes volumes s'étend à mes opuscules, et même à mes circulaires, où la République Occidentale est annuellement proclamée sous le timbre impérial. Une sagesse spontanée a toujours senti que ce frontispice systématique caractérise la prépondérance nécessaire d'une paisible reconstruction spirituelle sur un orageux mouvement temporel. Récemment invoquée pour un besoin exceptionnel, l'occidentalité ne peut normalement renaître qu'en reposant, mieux qu au moyen âge, sur la combinaison continue de l'indépendance politique avec la communauté d'éducation, de religion, et de sacerdoce.

Salut et Fraternité,

AUGUSTE COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)
Né le 19 janvier 1798, à Montpellier.

Résumé général des souscriptions pour le subside positiviste en 1856.

52 souscriptions françaises.	4,102 fr.	Minimum,	5 fr.
		Moyenne,	79
		Maximum,	520
15 autres occidentales.	2,697 fr.	Minimum,	10
		Moyenne,	180
		Maximum,	710
6 anonymes, de diverses nations.	1,447 fr.	Minimum,	42
		Moyenne,	241
		Maximum,	710
Total 73 souscriptions	8,246 fr.	Moyenne,	113

N. B. Fondé le 12 novembre 1848, le subside positiviste fournit 3,000 francs en 1849, 3,300 en 1850, 4,200 en 1851, 5,600 en 1852, 7,400 en 1853, 7,004 en 1854, et 7,056 en 1855.

N° 18.

Lettres d'Auguste Comte, au docteur Audiffrent, sur la maladie (1).

(Copie conforme.)

1re LETTRE.

Paris, le samedi 14 Frédéric 66.

Mon cher disciple,

Vous faites très-sagement d'aborder à Marseille, l'étude clinique, dès le début de votre cours médical, sans attacher une importance exagérée à la subordination de la pathologie envers la biologie. L'existence et même la structure, ont été si mal étudiées et restent si peu connues, que vous ne gagneriez rien à retarder l'examen direct des malades, jusqu'à ce que vous possédiez sur l'état normal, des notions statiques et dynamiques plus développées que celles qui vous sont maintenant familières. Si nul art, même mathématique, ne comporte réellement une pleine rationalité, celui que vous allez apprendre repousse surtout cette illusion théorique. En comparant la médecine d'Hippocrate avec la nôtre, vous ne trouverez pas le progrès moderne en harmonie avec les acquisitions scientifiques, même après avoir écarté celles qui sont équivoques ou vicieuses. Rien ne pourra jamais dispenser de guider la thérapeutique d'après un suffisant ensemble d'explorations pathologiques coordonnées par une rationalité spontanée. D'ailleurs, les études cliniques sont éminemment propres à signaler les lacunes et les imperfections de la biologie, dont les conceptions qui ne comportent aucune application médicale sont, par cela seul, oiseuses ou vicieuses. Une appréciation pleinement positive dispose à sympathiser avec les praticiens qui dédaignent une culture biologique trop souvent incompatible avec la vue synthétique de l'organisme.

---

(1) Ces lettres, surtout précieuses en ce qu'elles ébauchent la grande théorie pathologique que devait élaborer le *Traité de morale*, ont été adressées, en 1854 et 1855, par le Fondateur du Positivisme, à un de ses disciples les plus éminents et les plus dévoués, M. G. Audiffrent, qui a droit à toute notre reconnaissance pour avoir provoqué et mérité une telle communication, et pour l'avoir aussi libéralement transmise.

D'après une telle considération, vous pouvez dignement accomplir, à Marseille, votre principal cours d'études médicales, en utilisant les avantages d'un milieu plus abondant en malades qu'en médecins; sans regretter les ressources plus apparentes que réelles, qui sont propres à Paris. Le même motif doit ensuite vous déterminer à passer une année, dans l'école de Montpellier, dont l'esprit plus ontologique se trouve compensé par un caractère plus synthétique, et qui vous fera mieux sentir la médecine hippocratique. Mais il faudra venir passer votre dernière année à Paris, surtout afin que votre doctorat émane du foyer le plus accrédité.

Quant à votre grande question sur le classement des maladies végétatives, vous avez judicieusement pressenti sa précocité. Toutefois, je puis, à votre intention, ébaucher sommairement une doctrine qui ne m'absorbera directement, que dans trois ans.

Par une contradiction décisive, le langage indique partout l'irrationalité générale des conceptions pathologiques. Quoique la maladie soit universellement définie par contraste à la santé, le premier mot devient ordinairement pluriel, tandis que le second reste toujours singulier. Cela signifie que les prétendues maladies classiquement distinguées, se réduisent essentiellement à de simples symptômes. Il ne peut au fond exister qu'une seule maladie, consistant à ne pas se bien porter. Or, puisque la santé réside dans l'unité, la maladie résulte toujours d'une altération de l'unité, par excès ou défaut d'une des fonctions en harmonie. Le désordre peut provenir du dehors ou du dedans, quand les limites normales de variation se trouvent dépassées, en un sens quelconque, par l'action prolongée, soit du milieu, soit de l'organisme. A mesure que l'espèce devient plus éminente, et plus civilisée, c'est surtout le second cas qui prévaut.

Chez les Occidentaux actuels, même masculins, la maladie doit donc être habituellement attribuée au centre cérébral, qui domine mieux l'ensemble de l'organisme, et d'ailleurs fonctionne davantage. Les altérations émanés du milieu n'acquièrent ordinairement de gravité que d'après leur réaction indirecte sur le cerveau, par les nerfs, ou les vaisseaux. Mais on est habituellement trompé sur le vrai siége de *la maladie* parce que *les symptômes* affectent rarement les fonctions cérébrales, sauf les cas de grand danger. Ils consistent presque toujours dans les altérations que le cerveau troublé détermine sur les autres organes. Vous pouvez ainsi sentir à quel point la pathologie reste éloignée d'une vraie rationalité, puisqu'elle se trouve ainsi forcée d'ériger ces divers

symptômes en autant de maladies distinctes, tant qu'elle ne peut diriger l'élaboration, au moins subjective, vers le siége réel.

On ne peut espérer un tel progrès avant d'avoir assez avancé l'analyse du système nerveux, qui n'est jusqu'ici que grossièrement ébauchée, d'après la destination, d'ailleurs confuse le plus souvent, entre les trois sortes de nerfs, sensitifs, moteurs, et nutritifs. Les premiers ont surtout besoin d'une séparation rationnelle envers les nerfs respectifs de la musculation, de la caloriton et de l'électrition, vaguement fondus jusqu'ici dans ceux du tact. Vos observations cliniques pourront à cet égard fournir d'utiles renseignements sur une distinction aussi délicate qu'importante sans laquelle les conceptions pathologiques ne comportent jamais assez de précision.

Un tel préambule est ici destiné principalement à vous empêcher d'exagérer, suivant la tendance actuelle, l'importance du classement prématuré que vous me demandez. Puisque les maladies ne sont que des symptômes, il y faut suivre l'ordre essentiel des fonctions correspondantes. Tel est le principe de classement indiqué dans mon volume final, d'après la distinction des trois modes, végétatif, animal et cérébral, de l'existence humaine. Il vous suffira de prolonger cette règle en développant les fonctions correspondantes, pour obtenir un classement raisonnable des maladies végétatives, c'est-à-dire des symptômes du trouble cérébral, d'après la vie de nutrition. Cette existence se compose d'absorption et d'exhalation, dont l'une consiste en élaboration suivie d'assimilation, et l'autre en dépuration suivie d'excrétion. Son ensemble a donc pour centre la circulation, également nécessaire à ces quatre fonctions générales. A chacun de ces groupes d'actes et d'agents organiques, appliquez les variations par excès ou défaut, au delà des limites normales (qui sont mal connues encore); vous obtiendrez le classement demandé, des symptômes végétatifs de l'altération cérébrale de l'unité, chez l'homme et les animaux supérieurs, mais sans négliger jamais l'influence continue du milieu.

2e LETTRE.

Paris, le lundi 9 Bichat 66.

Mon cher disciple,

Votre lettre de vendredi, que j'ai reçue hier, vérifie spécialement votre disposition habituelle à dignement utiliser mes con-

seils pathologiques. C'est pourquoi je dois aujourd'hui compléter ceux de ma dernière réponse, en y joignant quelques autres réponses sur la théorie systématique des maladies.

Le principe que j'ai posé permet de concevoir leur classement rationnel d'après leurs sources essentielles, puisque toutes résident dans le cerveau. Car cette classification doit dès lors résulter du tableau cérébral. Puisque la région affective domine dans l'état normal, elle doit surtout prévaloir envers ses perturbations, d'autant plus que son exercice est seul continu. Quant aux deux autres régions cérébrales, elles ne peuvent influer que sur les subdivisions, outre leur participation aux symptômes, lorsque le trouble atteint son maximum. Il faut donc rapporter les maladies au sentiment dont l'intelligence et l'activité ne sont que les ministres généraux, dépourvus d'ailleurs de relations directes avec la vie végétative.

On est ainsi conduit à distinguer d'abord les maladies en égoïstes et altruistes, comme les moteurs affectifs, quoique les unes et les autres puissent avoir lieu par excès ou par défaut, le premier cas appartient surtout aux premières, et le second aux secondes. Un insuffisant essor de l'altruisme constitue la source secrète d'une foule de perturbations radicalement méconnues. Telles sont surtout les épidémies qui succèdent aux commotions politiques, comme les affections cholériques survenues dans ce siècle, après la secousse antibourbonienne de 1830, la crise républicaine de 1848, et finalement la crise dictatoriale (1851). La source nécessairement cérébrale de toute grave maladie devient spécialement irrécusable envers ces vastes perturbations, que l'empirisme matérialiste proclame inintelligibles.

De ce classement général, on peut, d'après le même principe, procéder successivement aux distinctions particulières, en suivant l'ordre normal des instincts, personnels ou sympathiques, dont l'intensité mesure celle des perturbations. Vous pourrez ainsi développer simultanément les deux modes essentiels, l'un rationnel et l'autre empirique, que comporte la classification des maladies, en comparant tantôt leurs sources, tantôt leurs symptômes.

Cette synthèse pathologique conduit dans la pratique à des conséquences générales qui rattachent directement la médecine à la morale. En effet les maladies résultant d'une altération de l'unité, tandis que l'unité repose essentiellement sur la sympathie, il est rigoureusement démontré que le meilleur moyen de se bien porter consiste à développer la bienveillance. La gaieté,

la sécurité que procure l'habitude de *vivre au grand jour*, chez ceux qui *vivent pour autrui*, garantit autant leur santé que leur bonheur; par contraste à la belle remarque de Hufeland sur la faible longévité des comédiens, et généralement de quiconque est souvent forcé de dissimuler.

En étendant le principe pathologique hors de notre espèce, il permet aussi d'expliquer la moindre diversité, comme la moindre gravité des maladies parmi les animaux, même les plus rapprochés de nous. Car, privés du mouvement social, ces cerveaux fonctionnent beaucoup moins, et d'ailleurs réagissent moins sur les viscères nutritifs.

Telles sont les sommaires indications que je devais joindre ici à mes aperçus antérieurs, envers une doctrine capitale qui ne m'absorbera directement que dans trois ans, et pour laquelle néanmoins je ne regrette pas les efforts que m'a déjà suscités votre demande. . . . . .

3e LETTRE.

Paris, le jeudi 19 Bichat 66.

Mon cher disciple,

. . . . . .

. . . . . Je dois aussi saisir cette occasion de vous résumer l'ensemble de mes deux dernières lettres en concluant à l'introduction systématique du point de vue social, tant dynamique que statique, dans toutes les conceptions médicales, qui ne sauraient autrement devenir assez réelles et rationnelles.

La pensée biologique ne peut rester binaire qu'envers les animaux, chez lesquels il suffit de comparer l'organisme et le milieu. Dans notre espèce, on ne doit employer ce dualisme qu'en décomposant le premier élément en individuel et collectif; ce qui rend ternaires les conceptions fondamentales. Pour que les médecins cessent de dégénérer en vétérinaires :

« Entre l'homme et le monde il faut l'Humanité; »

sans un tel médiateur, on ne peut assez représenter l'action réciproque des deux éléments du grand dualisme. Car c'est surtout à travers l'Humanité que le monde domine l'homme et l'homme modifie le monde. Quoique l'ordre universel affecte directement chacun de nous, son influence réelle sur l'individu reste surtout indirecte, d'après le poids total de l'économie extérieure envers

l'ensemble de nos prédécesseurs et de nos contemporains. En comparaison d'une telle résultante, la propre composante de chacun devient de plus en plus minime. D'ailleurs l'Humanité protége l'homme contre le monde, en même temps qu'elle lui transmet sa principale action.

Il faut désormais écarter la considération de l'homme isolé, comme une abstraction aussi vicieuse en médecine qu'en politique. En constituant le dualisme médical d'après la réaction mutuelle entre le corps et le cerveau, l'existence corporelle reste nécessairement soumise à deux influences continues, l'une extérieure, l'autre intérieure. La première lui transmet l'action du milieu matériel, seul apprécié jusqu'à présent, et la seconde celle du milieu social qui tend de plus en plus à prévaloir.

Après m'avoir hier entendu lire à nos confrères votre lettre de dimanche, accompagnée des réflexions qu'elle me suscite, l'excellent docteur C...., que mes précédentes communications sur la théorie synthétique des maladies avaient beaucoup frappé, me fit spécialement remarquer la tendance caractéristique vers une telle philosophie dans l'école propre à Montpellier, du moins avant son altération actuelle, et telle que la résume le principal traité de Barthez. Cette affinité spontanée constitue la compensation naturelle des inconvénients d'une doctrine ontologique qui néanmoins dispose à la synthèse et détourne du matérialisme si funeste à l'école de Paris, même chez Cabanis et Broussais. Mais une telle tendance ne pouvait devenir décisive que d'après deux grandes conditions successivement remplies par Gall et par moi. D'abord il fallait que Gall eût placé dans le cerveau toutes les fonctions affectives, en éliminant leurs siéges végétatifs, de manière à constituer l'appareil par lequel les morts gouvernent les vivants. En second lieu, l'existence et surtout l'évolution de la société devaient être ramenées à des lois positives, par ma fondation de la sociologie, sans laquelle les aperçus spontanés des spiritualistes de Montpellier ne pourraient acquérir une vraie consistance, ni comporter une efficacité décisive.

D'après la loi d'interposition, le point de vue biologique, en tant qu'intermédiaire entre le cosmologique et le sociologique, ne pouvait être systématisé sans une suffisante institution, non-seulement de la cosmologie, mais aussi de la sociologie. C'est ainsi que la science et l'art tendent partout à se fondre finalement dans la morale qui, théorique, établit la connaissance, et, pratique, le gouvernement de la nature humaine, seul objet définitif de nos saines spéculations.

4e LETTRE.

Paris, le vendredi 14 Moïse 67.

Mon cher disciple,

. . . . . .
. . . . . La théorie synthétique des maladies se trouve ainsi résumée par la définition sociologique du cerveau comme appareil de l'action des morts sur les vivants. On peut dès lors apprécier combien l'anarchie occidentale constitue une véritable maladie, puisqu'elle consiste surtout dans une insurrection continue des vivants contre les morts, ce qui tend directement à produire un trouble chronique de l'économie cérébrale. Mais vous pouvez mieux lier la médecine à la morale en formulant ainsi la définition subjective du cerveau : *Le double placenta permanent entre l'homme et l'Humanité.*

Il importe de dire *double*, afin de distinguer toujours les deux ordres simultanés de relations subjectives, d'une part envers le passé, de l'autre envers l'avenir. Cela fait même ressortir la gravité de la maladie occidentale qui tend à rompre le placenta dans les deux sens. . . . . .
. . . . . .

5e LETTRE.

Paris, le dimanche 21 Guttemberg 67.

Mon cher disciple,

. . . . . .
. . . . . Pour rendre plus précises vos méditations sur l'enveloppe muco-dermique, siége essentiel de la réaction continue entre le corps et le milieu, je vous invite à considérer particulièrement les ganglions sensitifs, et surtout celui du tact, d'après lequel la vie organique affecte directement la vie cérébrale, et par suite l'unité vitale. Quoique son influence soit souvent confondue avec celle des ganglions de la calorition et de l'électrition, l'exploration des maladies permet de la distinguer, et conduit à la regarder comme la principale source des perturbations cérébrales, dues à l'état du muco-derme sous l'impulsion

extérieure. Le corps modifie le cerveau par ces trois ganglions, comme le cerveau modifie le corps par les nerfs émanés de son organe nutritif. Mais pour concevoir ces relations générales, il faut s'écarter de la routine actuelle, dont la conservation constitue la principale source de confusion dans la thèse noblement exceptionnelle de M. F., qui trop tard averti par moi persiste à réunir l'appareil cérébral à l'ensemble des nerfs, tandis qu'il ne leur appartient pas plus qu'aux muscles. Il n'existe réellement que trois classes de nerfs, nutritifs, sensitifs, et moteurs, qui constituent, si l'on veut, autant de systèmes, respectivement subordonnés aux trois régions du cerveau, lequel ne forme ni l'aboutissant, ni l'origine, des nerfs quelconques, mais un appareil distinct et supérieur, dont les nerfs intérieurs se réduisent, sans enveloppe fibreuse, aux faisceaux passifs à l'aide desquels ses différentes parties communiquent entre elles.

Vous avez pleinement raison de ne pas séparer la pathologie de la thérapeutique, à laquelle toutes ses conceptions doivent directement viser. Au fond, la médecine est toujours restée, comme la morale, rebelle à toute vaine séparation entre la théorie et la pratique, dont les domaines se confondent envers tout ce qui concerne immédiatement l'homme proprement dit, vu la coïncidence entre l'objet et le sujet, d'où résulte que l'abstraction se trouve réduite autant que possible. Elle s'y borne à ce qu'exige la généralité des préceptes, toujours destinés à l'homme en général, sans tenir compte des diversités individuelles, lesquelles doivent finalement prévaloir dans l'application, qui ne saurait ainsi comporter jamais une rationalité complète. Quand la médecine sera rentrée dans la morale, dont elle est normalement inséparable, leur commun caractère synthétique deviendra pleinement irrésistible, et fera sentir comment l'Humanité constitue l'intermédiaire nécessaire entre l'homme et le monde, ou le milieu. Si l'on décompose le Grand-Être, comme va l'indiquer mon opuscule, dans sa trinité chronologique, en trois êtres collectifs (priorité, public, et postérité), on voit que les deux extrêmes se lient directement à l'homme par le placenta cérébral, tandis que le moyen appartient réellement au milieu, qu'il faut ordinairement considérer comme social aussi bien que comme vital et matériel, puisque ces trois influences sont souvent analogues ou connexes, tant en médecine qu'en morale. . . . . .

. . . . . .

6e LETTRE.

Paris, le dimanche 14 Shakespeare 67.

Mon cher disciple,

. . . . . Votre nouvelle question sur l'innervation ne me semble point assez nettement posée pour que j'y puisse faire maintenant une réponse spéciale. Je vous invite seulement à vous efforcer directement de concevoir le dualisme général entre le corps et le cerveau. Pour cela vous devez regarder *le corps* comme composé de trois parties, l'une végétative, les *viscères*, deux autres animales, active et passive, les muscles (y compris les os) et les sens. Ces trois systèmes corporels sont respectivement subordonnés aux trois régions cérébrales. La liaison s'établit par les trois appareils nerveux, nutritif, moteur et sensitif, dont la moelle épinière et le grand sympathique constituent seulement des moyens de perfectionnement. . . . . .

7e LETTRE.

Paris, le mardi 23 Bichat 67.

Mon cher disciple,

. . . . . En outre son développement (1) m'a permis la vérification spéciale de ma conception générale sur la source essentiellement cérébrale de la maladie, au moins dans l'homme, surtout civilisé. Car elle a suscité, comme tous les préambules de mes grands travaux, une crise physique, principalement relative à l'appareil digestif, dont la surexcitation m'a contraint à m'abstenir de dîner pendant treize jours. De végétative, la réaction cérébrale est aujourd'hui devenue animale, et consiste dans une agitation convulsive qui, bientôt dissipée, va me ramener un état pleinement normal, sauf la stimulation durable de la région spéculative, succédant à celle de la région active, d'après une influence primitivement affective; ce qui me représente en petit la marche essentielle de nos

(1) Il s'agit ici du testament d'Auguste Comte. (Note du biographe.)

perturbations ; en sorte que, comme médecin, vous pourrez utiliser l'incident que je me plais à vous décrire à cette fin. . . . .
. . . . . .

8e LETTRE.

Paris, le vendredi 7 Charlemagne 67.

Mon cher disciple,

. . . . . .
. . . . . Quant à vos conjectures sur la longévité, je ne dois que vous encourager à les rendre plus fermes et plus vastes en les systématisant davantage. Nous ne sommes, en tout genre, qu'au début du perfectionnement, même envers notre situation et surtout pour notre nature. La longévité, qui suscitait tant de vagues espérances chez Bacon et Descartes, doit nous fournir un ample domaine de conceptions et d'améliorations. Mon père spirituel allait jusqu'à rêver l'extension indéfinie. Quoique la philosophie positive écarte de telles chimères, elle confirme l'espoir continu d'un succès notable et croissant, d'après les progrès du régime humain, complété par l'hérédité.

Ceci me conduit à terminer ma réponse en vous indiquant à cet égard, une conception générale, qui trouvera normalement sa place, en 1858, dans le traité de la nature humaine, où doit consister la première moitié de ma *Morale positive*. Il faut regarder comme la principale imperfection de notre organisme individuel, l'insuffisante harmonie entre le corps et le cerveau. Le cerveau pourrait, je crois, user deux corps, et peut-être trois, si la succession était possible, tant sa constitution est plus stable. Dans la plupart des cas normaux, la statue ne tombe que parce que le piédestal est pourri. Cette discordance ne convient pas seulement aux morts précoces : elle existe souvent chez de dignes vieillards. Après un siècle de durée, le cerveau de Fontenelle ne cessa de fonctionner que faute de base végétative. Vous pouvez dès lors sentir quelle portée comportent nos moyens d'augmenter la longévité, quant ils seront systématiquement dirigés vers l'institution d'une meilleure harmonie entre le corps et le cerveau, par le développement des réactions, à peine ébauchées jusqu'ici, du moral sur le physique.

En fixant à près de deux siècles le maximum de durée compatible avec la constitution humaine, Hufeland n'était inspiré

que d'après des observations purement empiriques sur les meilleurs cas de longévité constatée. Mais, s'il avait été guidé par la conception précédente, il aurait pu faire mieux accueillir son appréciation, en posant la question de longévité systématisée, comme consistant à faire durer le corps autant que le cerveau pourrait naturellement vivre. Ainsi conçue, l'utopie semble finalement réalisable, et même on doit raisonnablement espérer d'augmenter l'intrinsèque longévité du cerveau. . . . . .

N° 19.

Paroles prononcées aux funérailles d'Auguste Comte,

Le 27 Guttemberg 69 (mardi 8 septembre 1857),

Par le Dr ROBINET.

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est à la postérité qu'appartient la glorification de la grande existence qui vient de finir; elle ne saurait être assez honorée que dans l'avenir, et vouloir l'apprécier aujourd'hui serait presque une profanation.

C'est donc pour accomplir un pieux devoir et satisfaire au commun besoin de nos cœurs, que nous osons prononcer sur cette tombe sacrée quelques paroles de regret.

La mort, qui nous éprouve si cruellement, n'enlève pas seulement l'objet de quelques affections privées, elle frappe aussi l'Humanité dans ses plus chers intérêts; et ce n'est point tant un malheur domestique que nous avons à déplorer, qu'une immense calamité sociale! Ceux de nous qui ont eu le bonheur de partager l'intimité de ce noble mortel, pourront sans doute mesurer, à la douleur qu'ils ressentent, l'étendue de leur perte. Mais qui saurait calculer ce que ce fatal événement apporte de retards et d'écueils à la grande œuvre de la régénération moderne? Le majestueux édifice religieux, récemment élevé par ce glorieux

créateur, se trouve, à jamais peut-être, privé de son sublime couronnement moral ! La famille positiviste reste orpheline à son berceau, et la rénovation spirituelle perd en même temps et son moteur et sa direction.

Devant un semblable désastre, tout ami du progrès, tout homme de bien, tout vrai citoyen de la Terre, sent son âme profondément ébranlée, et porte sur l'avenir des regards pleins d'effroi ! . . . . . .

Mais la mort n'a rien d'absolu, messieurs ! quand la terre funèbre a dévoré la dépouille mortelle, l'âme se retrouve dans les œuvres qu'elle a produites, et dans les souvenirs qu'elle a inspirés : c'est ainsi que les grands hommes ne meurent jamais. La fin de leur existence n'est que le commencement de leur immortalité ; et ils font plus encore, du sein de la tombe, qu'ils n'ont accompli pendant leur trop courte durée.

Tu es donc immortel, ô maître vénéré ! immortel comme Aristote et Descartes, immortel comme le grand saint Paul, immortel comme fondateur de la Religion de l'Humanité ! ta mémoire est éternelle comme tes œuvres ; et ton nom sera béni dès ce jour jusqu'aux âges les plus reculés.

Car ta doctrine, toute d'amour, va toucher les cœurs et gagner les âmes : par elle, l'ordre va renaître dans les esprits bouleversés, l'ardente charité éteindra toute haine, et la douce concorde régnera, après tant d'orages, pour l'accomplissement des plus hautes destinées.

Par elle, la paix s'étendra sur la Terre, séchant partout et le sang et les larmes !

Voilà l'avenir, messieurs ; quant au présent, il reste plein d'amertume et de difficultés !...

Mais si nous voulons remplir notre tâche, et devenir les fils de ce glorieux père, ne nous éloignons jamais de lui : conservons son auguste souvenir au plus profond de notre cœur ; portons à sa mémoire un culte journalier, purifions, agrandissons nos âmes pour l'y conserver religieusement ; pénétrons-nous de son esprit, animons-nous de ses généreux sentiments, de son inaltérable civisme, de son intrépide courage ; venons souvent à sa tombe bénie, répéter la formule sacrée de notre sublime Religion :

L'Amour pour principe,
Et l'Ordre pour base ;
Le Progrès pour but.

N° 20.

Discours prononcé pour la commémoration funèbre d'Auguste Comte,

Le 18 Shakespeare 69 (27 septembre 1857), le 3e dimanche après sa mort,

Par le Dr ROBINET,

Désigné, à cet effet, par MM. P. LAFFITTE, président des exécuteurs testamentaires, et F. MAGNIN, président de la Société positiviste.

MESDAMES ET MESSIEURS (1),

La vie des grands hommes s'offre à la vénération publique sous deux aspects essentiels : l'un, social, embrasse l'ensemble des services rendus à l'Humanité; l'autre, simplement domestique, concerne les actes privés et les qualités personnelles.

Je vais donc essayer ici de retracer sous ces deux aspects, la plus grande existence qui ait encore surgi.

La carrière publique d'Auguste Comte offre deux périodes aussi glorieuses qu'inséparables, répondant à chacune des grandes élaborations qui le placent au premier rang, parmi les bienfaiteurs de l'Humanité. Dans cette phase toute philosophique, bien qu'elle ait été constamment inspirée et soutenue par le plus énergique sentiment social, notre glorieux maître posa les bases de la spiritualité moderne. Rassemblant, par un effort sublime, les éléments épars d'une positivité jusqu'alors incomplète, il sut relier en un seul faisceau, désormais indestructible, les constructions partielles et séculaires de ses plus nobles devanciers, par son incomparable création sociologique.

On sentira de plus en plus, messieurs, qu'un aussi héroïque début dans la carrière philosophique, ne pouvait appartenir qu'à

(1) La première partie de ce discours, consacrée à l'appréciation de l'acte qui privait les positivistes du lieu normal de leurs réunions, en cette triste et solennelle circonstance, ne saurait être reproduite ici. Quant à la cérémonie, elle eut lieu, comme je l'ai dit, chez un de nos frères les plus dévoués, Don José Segondo Florez.

celui qui s'élançait sur les traces d'Aristote et de Descartes, en portant au plus profond de son cœur l'enthousiasme et le feu sacré de notre immortelle Convention ! — Grâce à lui nous savons aujourd'hui que la sympathie est la noble mère de la synthèse et de la synergie. — Vous connaissez tous, mieux que moi, quels furent les fruits de ce sublime enfantement : la philosophe positive naquit bientôt après la découverte des lois sociales. Observer et raisonner, tel est le principe logique qui éclaira cet incomparable génie pour élever le phare de la positivité, au milieu des ténèbres théologico-métaphysiques ; et c'est à sa vive clarté qu'il dut de jeter les fondements inébranlables de la base philosophique sur laquelle il érigea plus tard notre majestueux édifice religieux. N'oublions donc jamais cet immortel début de la philosophie positive, qui, séparant pour toujours le concret de l'abstrait, et étendant aux phénomènes sociaux l'invincible notion de loi, limita chaque science en la rattachant à ses sœurs par des liens naturels, de manière à former un admirable système universel, embrassant dans son cadre puissant tous les phénomènes et tous les êtres réels. N'oublions jamais que la conclusion de ce traité philosophique, inspirée du même sentiment social, du même civisme qui vivifièrent toute l'existence de notre maître, regardait la restauration de l'autorité spirituelle comme la plus noble tendance des travaux accomplis et comme le but sacré des efforts ultérieurs.

Mais si puissante que fût cette première élaboration, ce n'était jamais qu'une philosophie, et, à ce titre, elle demeurait insuffisante en présence des immenses besoins de la société moderne ; car les conceptions religieuses deviennent seules populaires et universelles, tandis que les plus hautes élaborations philosophiques restent profondément étrangères à la masse des hommes.

Pour répondre aux nécessités de la situation occidentale, le génie philosophique devait donc se transformer et s'agrandir, en passant du domaine de l'esprit par celui du cœur, sur le terrain social et religieux. . . . . .

Neuf années de recueillement et d'efforts ne furent pas vaines : et grâce à la tutélaire intervention de la tendresse féminine, cette grande transformation put s'accomplir ! Car, vous le savez tous, c'est à l'ange consolateur qui répandit sur *la grande existence* les trésors de son ineffable affection, les seules joies qui l'aient quelque temps adoucie, que l'Humanité doit surtout cette inappréciable rénovation. L'âme du philosophe, exaltée, régénéré

par ce saint amour, fut enlevée par son immuable compagne jusqu'aux plus sublimes régions de la subjectivité humaine ; comme autrefois la suave Béatrice ravit son immortel amant vers les splendeurs de l'idéalisation catholique.

« Les grandes pensées viennent du cœur ; » on le vit bien au début de la construction religieuse qui caractérise la seconde vie de notre maître : sous l'influence de sa rénovation affective, tout s'était ennobli ; le cœur soumettait l'esprit et l'activité à sa douce prépondérance, et la philosophie, descendue d'un trône provisoire, n'était désormais qu'un magnifique flambeau éclairant de sa vive lumière l'auguste morale éternellement assise au sommet de l'échelle des conceptions humaines, comme suprême regulatrice de la science et de l'art. Dès lors aussi le problème social était conçu dans toute sa majesté : subordonner la personnalité à la sociabilité sans sacrifier la dignité individuelle au concours social.

Gloire éternelle à celui qui trouva l'énigme séculaire ; qui sut dégager à jamais la réalité du nouveau Grand-Être et rallier invinciblement, sous cette suprême existence, les pensées, les sentiments et les actes humains.

On sait comment la *Politique positive*, code sacré de l'avenir, s'empare du domaine social en appuyant la doctrine nouvelle sur l'adhésion des prolétaires et des femmes ; comment elle institue le gouvernement moral du Monde, par leur union continue avec le sacerdoce, seul organe direct et systématique de l'Humanité. On sait par quelle série de créations originales et puissantes cette sublime construction s'élève de son préambule social au tableau synthétique de l'avenir humain : la cosmologie condensée prépare le théâtre ; la théorie cérébrale pose les bases de l'éducation morale, elle ouvre les sources de la grâce ; la statique et la dynamique sociales expliquent les conditions de l'existence collective et les lois de son mouvement, elles nous déposent au seuil de la terre promise où nous pouvons entrevoir, au milieu des splendeurs de l'avenir régénéré, la Postérité glorieuse et reconnaissante ! Là nous voyons la socioeratie finale exploitant, dans un majestueux concert, le domaine terrestre, et nous pouvons contempler la religion universelle embrassant à la fois la science épurée, l'art sanctifié, la politique ennoblie, et guidant, par la morale, notre éternelle recherche du bien, du beau et du vrai.

Mais pour mieux apprécier la difficulté d'une telle œuvre et la

puissance de son créateur, nous devons descendre des sublimités où elle transporte les âmes ardentes, au triste monde anarchique et dégradé qui ne put l'empêcher de surgir. Tous ceux que la révolution n'a pas animés de sentiments sociaux ont été perdus par elle! et le grand naufrage de la foi théologique laissant la multitude des âmes ordinaires privée de frein moral, on a vu se développer partout la révolte intellectuelle et le débordement de la personnalité. De nos jours, le désordre des esprits hâtant la corruption des cœurs, menace d'une ruine prochaine les plus antiques et les plus vénérables institutions sociales : propriété, famille, patrie, religion, tout est près de s'anéantir! Et l'homme lui-même sent son individualité se dissoudre sous le ferment de l'irréligion, impitoyable mère du doute, de l'irrésolution et de l'ennui.

C'est à ce moment anxieux et solennel que le Fondateur de la foi positive entra dans la carrière. Sans autres moyens qu'un cœur ardent, qu'un invincible génie, qu'un inébranlable caractère; enrichi par un labeur infatigable de l'héritage spirituel des siècles accomplis, il sut élever l'arche sainte qui porte vers l'avenir le palladium de l'Humanité! Rien ne put l'arrêter : ni les langueurs de l'isolement, ni les sombres heures de la misère, ni les douleurs du foyer, ni les fatigues d'un travail surhumain, ni les séductions de l'intrigue ou les menaces de la haine, ni les déceptions de l'amitié trahie et de la paternité spirituelle tant de fois trompée! Son âme toute romaine, profondément touchée par le moyen âge et si fortement illuminée par le génie moderne, put s'élever toujours au-dessus du présent, en vivant dans le passé, pour sauver l'avenir. Et l'on peut dire que rien n'égale ses œuvres, si ce n'est sa vertu. Qui de nous, messieurs, ne se sent pénétré d'un saint respect, à la pensée de cette vie austère qui s'écoula dans le travail et l'amertume? Qui de nous n'eût donné sa vie pour ajouter quelques instants de plus à cette précieuse existence?

Mais la plus cruelle des fatalités qui pèsent sur notre Terre, l'inexorable mort, qu'un acte impie semble avoir ici provoquée, est venue le ravir à notre affection, comme à ses augustes devoirs. Longtemps l'Humanité saignera de cette fatale blessure, et nous ne pourrons assez regretter et pleurer celui qu'elle vient de perdre. . . . . .

O vénéré maître, glorieux fondateur et premier Grand-Prêtre de la Religion universelle, régénérateur et bienfaiteur des contemporains et de la postérité! reçois par notre bouche les regrets

du présent et les enthousiastes hommages de l'avenir. Ta vie ne fut qu'un acte de dévouement, qu'une création continue, qu'une lutte intrépide, qu'une longue souffrance; et ta mort vint encore nous donner un auguste enseignement. Oh! le plus grand des serviteurs de l'Humanité! grand par le cœur, par l'esprit et le caractère; grand par tes œuvres immortelles! reçois l'ardent et respectueux tribut de notre amour, de notre dévouement, de notre vénération, et que la douloureuse transformation qui vient de s'accomplir te dépose éternellement dans le sein de l'Humanité.

N° 21.

Mes souvenirs personnels d'Auguste Comte.

Nous croirions manquer à un devoir en ne reproduisant pas ici la touchante narration qu'un ancien élève d'Auguste Comte a publiée après sa mort, dans un journal anglais de Dublin, le *Pater Noster*.

Ne sachant ni le nom ni la demeure de celui qui a tracé ces lignes sympathiques, nous n'avons pu lui demander l'autorisation de les traduire, mais nous sommes convaincus qu'il ne se serait point opposé à leur insertion dans le travail qui nous occupe. En tous cas, l'attachement et le respect qu'elles témoignent pour la mémoire de notre maître, méritent à son auteur la gratitude et la sympathie de tous les vrais positivistes.

(Note du biographe.)

De même que par un chemin détourné, le poëte s'approche des Champs-Élysées, l'auteur, en cherchant à donner une légère esquisse d'une des plus grandes intelligences de sa génération, se trouve obligé de rappeler quelques circonstances insignifiantes de son obscure existence.

En 1836, le monde était encore nouveau pour moi, ou moi

pour lui.— Algébriquement, sinon autrement, c'est une position identique — j'étais tourmenté de ce que je trouvais d'insuffisant dans l'enseignement privé d'Angleterre, et j'obtins à force d'ardentes prières la permission de venir continuer mes études préparatoires à l'Université de Paris. Là, dans chaque branche de l'éducation, dont le plan m'était tracé par une main libérale, je fus confié aux premiers professeurs de l'époque.

J'appris plus tard avec quelles difficultés les leçons d'un d'entre eux avaient été obtenues; mais quoique je fusse bien jeune j'en sentis instinctivement toute la valeur. Ce maître, dont je fus le dernier élève mathématique, était Auguste Comte.

Chaque jour, au moment où l'horloge du Luxembourg sonnait huit heures, quand le frémissement du marteau sur le timbre était encore sensible, la porte de ma chambre s'ouvrait, et alors entrait un homme petit, mais fort, net et propre dans toute la force du terme, frais rasé, sans aucun vestige de barbe ni de moustaches.

Il était invariablement vêtu d'un habit noir irréprochable, comme s'il allait dîner en ville, sa cravate blanche, aussi fraîche que si elle sortait des mains de la blanchisseuse, et son chapeau lustré comme le poil d'un cheval de course.

Il s'avançait vers le fauteuil préparé pour lui au milieu de la table à écrire, plaçait son chapeau sur le coin à gauche, sa tabatière à côté, auprès de la main de papier disposée pour son usage, et alors trempant deux fois sa plume dans l'encrier, il la portait à un pouce de son nez afin d'être sûr qu'elle était convenablement remplie, puis il rompait le silence : « Je vous ai dit que la ligne A B, etc. »

Pendant trois quarts d'heure il continuait sa démonstration tout en écrivant de courtes notes pour son élève lorsqu'il répéterait le problème seul. Puis, prenant un autre cahier placé près de lui, il examinait la reproduction écrite de la dernière leçon. Il examinait, corrigeait ou commentait jusqu'à ce que la pendule sonnât neuf heures. Alors, avec le petit doigt de la main droite, il faisait tomber de son habit et de son gilet la pluie de tabac superflu dont il les avait inondés; il remettait sa tabatière dans sa poche et prenant son chapeau, il faisait, aussi silencieusement qu'il était venu, sa sortie par la porte que je courais lui ouvrir.

Cet homme silencieux (de peu de mots) était l'Aristote et le Bacon du XIXe siècle.

Ainsi, pendant une année je m'assis chaque jour, auditeur peu

attentif, et n'ayant certes pas conscience de la valeur de ces leçons dont je ne puis toutefois jamais oublier la haute portée, bien que les lignes et les courbes qu'elles expliquaient soient encore restées longtemps aussi insignifiantes pour moi que des hiéroglyphes. On pourrait penser qu'un tel professeur, agissant comme un ressort d'horloge, sans aucun échange des plus légères courtoisies de la vie, ne devait inspirer à son élève qu'une crainte répulsive. C'était en vain que j'essayais de rompre la froideur de nos relations et d'établir ces causeries préliminaires auxquelles j'ai trouvé quelques professeurs trop prêts à employer tout le temps de leurs leçons. Il semblait dire qu'il s'était imposé un devoir désagréable et que rien ne pouvait l'en détourner. Deux fois seulement j'obtins la preuve qu'il y avait quelque chose d'humain dans sa nature.

J'étais depuis six semaines sous sa direction et je persistais, avec plus de malice peut-être que d'ignorance, à me servir du plus abominable français antigrammatical, dans mes rédactions écrites. Un matin, il perdit patience à quelque solécisme plus choquant qu'à l'ordinaire, et, posant sa plume, il se tourna vers moi et dit : « Pourquoi persistez-vous à écrire de tels barbarismes ?— Vous savez que je suis étranger, dis-je, comment ferai-je mieux ? —Vous pouvez fort bien faire mieux que cela ; écrivez comme vous parlez. » Et, reprenant sa plume, il corrigea toutes les fautes de langage. Depuis ce jour, il y eut peu de fautes grammaticales dans mes rédactions.

Une fois encore à cette époque, et sans préméditation, j'encourus sa douce colère. J'étudiais alors très-ardemment, ordinairement treize heures par jour de travail de lecture ; c'est une folie que j'ai cruellement expiée et dont je me suis repenti depuis : j'étais rarement au lit avant minuit. Une noire matinée d'hiver, après un travail plus ardent que d'habitude, je m'assoupis à la leçon ; ce n'était pas sans un effort de l'ouïe que je pouvais comprendre le sens ; mais je ne pouvais forcer mes paupières à se tenir ouvertes ; je n'osais me lever pour faire quelques tours dans ma chambre, cela eût été une violation de nos habitudes. Je restai donc assis ; et le bourdonnement de la voix et le craquement de la plume me berçant doucement, j'étais aux trois quarts endormi, quand soudain un changement de ton me réveilla, et les mots : « Mais, vous dormez? » ne me rappelèrent à moi-même que pour voir mon professeur sortir de la chambre tandis que j'essayais vainement de le retenir et de l'apaiser. Le jour suivant il résuma la leçon qu'il avait interrompue en voyant mon assoupissement ;

mais pas un mot de reproche ne fut prononcé, pas une excuse ne fut admise par le philosophe insulté.

De ce jour je commençai à l'aimer. Si froid, si absorbé qu'il parût, le géant intellectuel agissait presque imperceptiblement sur la jeunesse. Je ne pouvais connaître, encore moins mesurer sa grandeur, mais je commençais à m'intéresser à l'aride science qu'il m'enseignait, et si je l'avais continuée sous sa direction je serais peut-être devenu un mathématicien. J'avais appris à craindre mes maîtres, mais non à les révérer. Si j'avais eu de l'inclination pour quelques-uns, cela avait été en proportion de leur négligence, et je trouvais à demi injuste et tout à fait extraordinaire de me laisser aller à une sorte d'affection pour le plus inabordable et le plus froid d'eux tous. J'étais à cette époque le garçon le moins raisonnable du monde, je ne puis par conséquent supposer que ces sentiments fussent dus à l'attrait de la pure raison sur mon esprit. Je puis seulement penser qu'ils provenaient de la perception instinctive de l'immense tendresse cachée qui remplissait son âme.

Je retournai en Angleterre *pour faire mon stage* (*keep halls*) et me consacrer à un autre ordre d'études, taxé par mes maîtres et mes inspecteurs de véritable paresseux, parce que je ne travaillais pas dans leurs livres, et cela fut vrai pendant deux ans avant que je ne retournasse à Paris. Pendant ce temps je m'étais familiarisé avec ce qui avait paru de la *Philosophie positive*. J'avais appris par ces pages que mon ancien professeur était un grand homme, quoique difficilement encore reconnu comme tel. J'avais senti le contraste de son initiative avec le *laissez-faire* des autres, et le revoir était un des premiers plaisirs que je me promisse dans cette capitale si fertile en plaisirs pour ses jeunes visiteurs. Le souvenir rempli des nombreuses prises de tabac qui avaient si souvent attaqué mes muscles sternutatoires, je lui apportais une tabatière de Cumnock avec un caillou de Ayrshire dans le couvercle, et je me réjouissais de la voir gracieusement acceptée. Il la prit et la plaça dans un tiroir de sa table à écrire en me disant qu'il avait entièrement renoncé à l'usage du tabac, que désireux de se vouer sans distraction à l'élaboration de sa *Politique positive*, il ne lisait plus les journaux et se privait de toute superfluité.

Je ne le revis plus qu'en 1851. Il était alors le chef reconnu d'une école philosophique, et généralement respecté, sinon admiré, par tous les penseurs. J'étais troublé en arrivant à sa demeure, et ce ne fut pas sans un battement de cœur que je tirai le

cordon de sonnette. Un vieux gentleman, en robe de chambre avec une cravate noire autour du cou, ouvrit la porte. Je crus de suite avoir mal compris l'indication du portier.

« — M. Comte? demandai-je.

— C'est moi, monsieur, » répondit-il.

Le changement de son aspect m'intimida, et ce fut en hésitant que je me nommai ; cette fois il me tendit la main et me conduisit dans son cabinet. Là, il me fut facile de remarquer le profond changement qui s'était opéré dans sa physionomie depuis que je ne l'avais vu. Il me rappelait maintenant une de ces peintures du moyen âge qui représentent saint François uni à la pauvreté. Il y avait dans ses traits adoucis une tendresse qu'on aurait pu appeler idéale plutôt qu'humaine. A travers ses yeux à demi fermés éclatait une telle bonté d'âme qu'on était tenté de se demander si elle ne surpassait pas encore son intelligence. « — Je ne vous avais pas reconnu, dit-il en ouvrant un tiroir, mais je pense à vous presque chaque jour. Voyez, j'ai encore votre boîte et j'y mets mes cachets, ainsi je me souviens souvent de vous. » Il me parla sans embarras de l'honorable pauvreté à laquelle la dernière révolution l'avait réduit en le privant de son modeste et dernier emploi, et il m'apprit comment le généreux sacrifice de quelques-uns de ses disciples l'avait dispensé de pourvoir à son existence matérielle. Il m'honora d'une longue conversation dont chaque mot me remplissait d'une nouvelle admiration. Ce n'était plus ce rigide penseur, régulier et sans passions, comme une mécanique. Il semblait avoir retrouvé sa jeunesse et ajouté quelque chose à son être primitif. Mais ce que c'était et comment ce changement s'était produit, c'est ce que je ne pouvais alors m'imaginer. Il fit allusion aux relations qui avaient donné cette impulsion à ses sentiments. Il parla avec enthousiasme des poëtes italiens, de Shakespeare, de Milton, dont il avait appris à lire les ouvrages dans les originaux. Et, ô surprise! prenant sur sa cheminée un petit exemplaire bien usé de l'Imitation, il me dit : « Je lis quelques pages de ce livre chaque matin. »

J'avais toujours pensé que sous le masque de froideur dont il se servait les années passées, se cachait une nature expansive et de chaudes affections. Je vis cette fois qu'un petit keepsake que je lui avais apporté lui plaisait tant, qu'en m'en parlant quelques jours après, ses yeux se mouillèrent. Je compris qu'au dedans de lui était l'âme la plus aimante, et j'appris dans un livre qu'il me donna comment il avait trouvé et perdu l'affection, l'intimité qu'il avait si longtemps cherchée. L'histoire du pur amour auquel

il dut le dernier développement de ses sentiments affectifs est une histoire étrange, et celle de son héroïne une des plus mélancoliques.

Madame Clotilde de Vaux était la femme d'un homme dont la mauvaise conduite avait amené une condamnation aux travaux forcés à perpétuité. S'il ne fut pas l'original du *Maître d'école* des *Mystères de Paris*, sa carrière ne fut que trop semblable à celle si hideusement peinte par le romancier. Cette dame unissait à la jeunesse et à une réputation sans tache des dispositions poétiques et des talents littéraires de l'ordre le plus élevé. Elle vivait dans une mélancolique solitude, ni épouse ni veuve, dans une situation dépourvue d'espérance et incapable d'oubli, quand elle rencontra Auguste Comte, l'homme à la morale austère et aux manières glaciales au travers desquelles elle sut bien distinguer cette secrète attraction dont j'ai parlé plus haut. Leur connaissance se changea bientôt en une amitié qui devint promptement une passion absorbante, quoique pure. Elle lui ouvrit les trésors de la poésie; elle fut la Béatrice qui, développant en lui des trésors d'affection, le guida dans le monde idéal de Shakespeare et de Dante.

> Les plus grandes et les plus glorieuses choses, sur terre,
> Sont souvent l'œuvre d'une faible main.

Ce fut une affection trouvée bien tard et bientôt perdue, car cette dame mourut au printemps de sa vie. Mais son influence ne devait pas s'éteindre ainsi; son image resta à Auguste Comte comme une vision céleste qui devait éclairer le reste de ses jours. Dans elle, il s'imagina avoir entrevu l'humanité portée à cette haute perfection qu'il croyait réservée à notre état final; il l'unit dans ses prières à sa mère et à une servante qui veilla sur lui jusqu'à la fin.

Pour tous ceux qui ont connu Auguste Comte dans ses derniers jours, rien ne peut être plus touchant que tout ce qu'il dit dans la préface de sa *Politique positive*. Les demi-reproches qu'il s'adresse pour son manque de tendresse (jamais il ne manqua au devoir) envers sa mère, sa vénération pour sa sainte Clotilde et son respect pour l'ignorance sans lumière de sa servante illettrée, offrent une étude psychologique aussi curieuse que touchante.

Dans le commencement de septembre dernier j'allai encore à Paris; aussitôt que je me fus assuré un logement dans ce même

quartier studieux où je l'avais connu, je me dirigeai vers la demeure de mon vieux maître.

Ce fut par un soir d'automne que j'entrai sous la sombre porte cochère de sa maison. Le portier était assis sur le seuil de sa loge raccommodant de mauvaises chaussures dans la demi-lumière. « C'est ici que M. Comte demeure? — Oui, monsieur, répondit cet homme sans lever les yeux de son ouvrage. — Il est à la maison? — Il a été enterré cette après-midi. »

Je n'ai jamais reçu un coup plus fort et plus inattendu; son tempérament et ses habitudes de santé semblaient promettre une longue carrière; et la dernière fois que j'avais causé avec lui il m'avait parlé de l'emploi qu'il réservait à sa vieillesse, quand il ne serait plus capable de travail philosophique; car il avait rigoureusement déterminé l'époque à laquelle il cesserait ce qu'il considérait comme son apostolat (1).

. . . . . .

N° 22.

CIRCULAIRE EXCEPTIONNELLE.

ORDRE ET PROGRÈS.

M.

L'Humanité vient de perdre, en Auguste Comte, celui dont la glorieuse carrière résume celle de saint Paul et celle d'Aristote!

Il s'est transformé définitivement, le samedi, à six heures du soir, 24 Guttemberg 69 (5 septembre 1857), sans aucune douleur, espérant jusqu'au dernier moment que sa force mentale, tout à fait exceptionnelle, vaincrait sa faiblesse physique; confirmant, par son exemple, ce qu'il dit dans son testament de l'imperfection

(1) Suit une appréciation de la doctrine positiviste que je ne crois pas nécessaire de reproduire ici. (Note du Biographe.)

de l'organisation humaine, qui permettrait au cerveau de vivre beaucoup plus longtemps que le corps, si ce piédestal n'était pas nécessaire à son existence.

Notre profonde douleur, comme notre incompétence, ne nous permettent que de pleurer la perte prématurée de ce grand rénovateur, que la postérité seule pourra juger, glorifier et bénir, ainsi que la sainte compagne à jamais associée à son immortalité.

M. Joseph Lonchampt était le seul de ses exécuteurs testamentaires présent à ses dernières heures, et il a eu l'insigne mais douloureux honneur de lui fermer les yeux (1). Mardi soir, le 27 Guttemberg, à huit heures (trois heures après ses obsèques provisoires), les exécuteurs testamentaires, présents à Paris, se sont réunis à son domicile pour délibérer sur ce qu'il y avait de plus pressant à faire afin d'exécuter, autant que possible, les derniers vœux consignés dans un testament olographe dont M. Laffitte avait reçu la copie de son auguste auteur, dès le lundi 22 Bichat 67 (26 décembre 1855), ainsi que sur les derniers souhaits exprimés verbalement, dans la matinée du jour de son décès, à M. Joseph Lonchampt.

Neuf des treize exécuteurs testamentaires, désignés par Auguste Comte, étaient présents, savoir :

M. Ch. Capellen;
M. W. baron de Constant Rebecque;
M. Deullen;
Don José Segundo Florez;
M. le docteur E. Foley;
M. Hadery;
M. J. Lonchampt;
M. F. Magnin ;
M. le docteur Robinet.

M. D. comte Van Limburg Stirum avait désigné pour son suppléant M. de Constant, qui accepta le même office pour M. Ch. Capellen, obligé de quitter Paris après la clôture de la séance.

M. P. Laffitte;
M. Audiffrent; } étaient absents.
M. Papot;

Auguste Comte a nommé M. Laffitte président des opérations

(1) J'ai déjà fait remarquer précédemment que j'assistais aussi aux derniers moments d'Auguste Comte. (Note du Biographe.)

collectives de ses exécuteurs testamentaires. Mais il n'a pas désigné de successeur.

M. J. Lonchampt, en l'absence de M. Laffitte, a présidé nos délibérations. Il a donné lecture à haute voix du testament, et comme il est urgent que les souscripteurs au subside pour l'entretien matériel du fondateur de la religion de l'Humanité, en aient connaissance, au moins en partie, nous nous empressons de remplir ce pénible devoir en vous communiquant les vœux d'Augute Comte, que sans votre secours il nous serait impossible de réaliser.

Auguste Comte, par sa position exceptionnelle, laisse des dettes privées et des dettes publiques; les premières concernent ses relations domestiques et des avances personnelles qui lui ont été faites successivement; les secondes ont rapport à sa mission sociale et à la publication de ses ouvrages.

Nous portons à votre connaissance l'état des premières : 1° 2,000 fr. pour les obsèques; 2° un legs de 2,000 fr.; 3° une pension viagère de 2,000 fr. à sa veuve; 4° une pension viagère de 1,500 fr. à sa fille adoptive, qui, de concert avec son mari, lui a prodigué les soins les plus touchants pendant sa dernière maladie.

Ce que nous pourrons réaliser des vœux d'Auguste Comte, notre illustre et bien-aimé maître, dépendra nécessairement de la part que vous continuerez à prendre au subside. Tous les envois ou lettres devront être adressés à M. Joseph Lonchampt, rue de Rivoli, 90.

Quoi qu'il arrive, ce sera toujours un saint devoir pour nous de satisfaire, autant que les circonstances et nos propres moyens nous le permettront, aux derniers désirs de l'auguste rénovateur, notre père spirituel, si amèrement regretté, et dont la perte précoce doit être considérée comme une vraie calamité publique.

Les souscripteurs au subside seront régulièrement informés de l'emploi qu'on aura fait du produit de leur souscription.

Paris, le mercredi 28 Guttemberg 69 (9 septembre 1857).

LES EXÉCUTEURS TESTAMENTAIRES D'AUGUSTE COMTE
PRÉSENTS A PARIS.

N° 23.

POST-SCRIPTUM

D'UN

ARTICLE NÉCROLOGIQUE

SUR

AUGUSTE COMTE.

Inséré dans le numéro d'octobre 1857 de la *Revue philosophique et religieuse*, par M. Ch. Fauvety.

« *P. S.* — Au moment de mettre sous presse, on nous commu-
« nique une circulaire faite au nom des treize exécuteurs testa-
« mentaires d'Auguste Comte. Cette circulaire a pour but de faire
« connaître aux Positivistes les dernières volontés du maître. Elle
« leur adresse un appel de fonds dont la destination est l'acquit-
« tement du legs fait à Madame Sophie (la domestique que Auguste
« Comte appelait sa fille adoptive), la constitution d'une somme
« annuelle affectée à cette même personne et au payement du
« loyer de l'appartement d'Auguste Comte, qui doit être conservé ;
« enfin la constitution d'une pension pour la veuve d'Auguste
« Comte. Nous sommes autorisé à déclarer que cette dernière n'a
« chargé personne de faire un appel en son nom aux amis et
« disciples de son mari. Madame Auguste Comte n'a pas été con-
« sultée par les auteurs de cette circulaire et la désavoue positi-
« vement en ce qui la concerne. »

N° 24.

Circulaire rédigée par M. Littré après la mort d'Auguste Comte,

Distribuée par ses soins en France et à l'étranger, et publiée par la *Revue philosophique et religieuse*, dans sa trente-troisième livraison, le 1er décembre 1857.

CIRCULAIRE POSITIVISTE.

L'auteur du Cours de philosophie positive et de la Politique positive est mort pauvre. Ce qu'il a laissé suffira à peine pour payer les dettes qu'il avait contractées.

Ceux de ses disciples qui s'étaient associés à sa tentative religieuse, et qui constituent ce qu'on peut appeler désormais l'Église positiviste, ont fait un appel de fonds qu'ils ont adressé uniquement aux positivistes. Mais dans la distribution du subside qu'ils sollicitent, ne se trouve pas comprise la veuve d'Auguste Comte, qui ne vivait que de la pension annuelle que lui faisait son mari, et qui se trouve, lui mort, dénuée de tout moyen d'existence.

Peut-être est-il convenable, en effet, que la femme d'Auguste Comte ne reçoive pas d'un groupe de disciples réunis, en vue de pratiques *cultuelles*, le témoignage d'intérêt et de gratitude que la société tout entière doit au nom qu'elle porte.

Ce n'est donc pas seulement aux positivistes que s'adresse l'appel qu'on va lire, c'est à tous ceux qui pensent qu'Auguste Comte a fait quelque chose pour l'humanité.

M. Comte, à peine sur le seuil de la vieillesse, a été enlevé à la philosophie qu'il transformait, aux sciences qu'il coordonnait, à l'histoire dont il traçait la marche évolutive, à l'humanité dont il annonçait le règne; et cette grande lumière s'est éteinte. C'est une mort prématurée, si l'on considère les longs jours qu'il pouvait se promettre et la juste jouissance de voir fructifier ce qu'il avait semé; mais ce n'est point un destin fatal qui disperse l'œuvre à peine commencée : il a été donné à l'homme de génie

de poser amplement et sûrement les bases. Maintenant il faut le temps qui mûrit, l'effort d'hommes divers qui essayent et qui éprouvent, et le travail successif des générations qui trouvent les développements appropriés.

La place laissée par M. Comte ne peut être occupée par personne. Avoir conçu la philosophie positive et le rapport où elle est avec l'état présent et futur des sociétés, est une si grande chose, que rien de ce qui faisait sa position n'est transmissible.

Pourtant, bien que le maître ait disparu, il importe que les disciples ne se dispersent pas. S'il ne s'agissait que d'une école purement philosophique, on pourrait en laisser la culture aux esprits isolés, comme il arriva pour tant de systèmes dont le règne fut provisoire et l'utilité sociale indirecte. Mais le développement historique fait (et ce fut la grande fortune et la grande gloire de M. Comte) qu'aujourd'hui l'Humanité, quittant l'âge des instincts et des aspirations, entre dans celui de conscience et de gouvernement de soi-même. Et justement, pour traverser cette époque de crise et pour instituer son avenir, elle a besoin de la science qui lui apprend ce qu'elle est, de la philosophie qui systématise la science, de l'idéal qui élève et consacre la philosophie. L'œuvre de M. Comte est donc tout autre chose qu'une école; elle est mêlée aux plus graves intérêts de ce temps. M. Comte l'a senti et ses disciples le sentent après lui.

Déjà l'élaboration positive a étendu son influence bien au delà de notre cercle, encore si restreint. Mille lambeaux en flottent dans l'air; on se les approprie sans en connaître toujours l'origine. Ils sont devenus un bien commun de la pensée publique dans ce qu'elle a de plus avancé et de plus élevé; et cela non-seulement en France, mais aussi dans la plupart des pays qui sont à la tête de la civilisation. Toutefois, il est facile d'apercevoir que ce travail d'assimilation, entre les vérités nouvelles et une vieille société, est plutôt latent que manifeste, plus fragmentaire que général. C'est qu'en effet, dans le milieu contemporain, les aptitudes positivistes sont encore faibles, incertaines, timides et véritablement naissantes; multiplier ces aptitudes, les fortifier, les agrandir, telle est la tâche des disciples immédiats de M. Comte.

Ce serait, au sujet de la doctrine comme de la société, une illusion de croire qu'il suffit de convier la foule, que tout ce qui est à faire est fait, et qu'il ne reste plus qu'à prêcher une sorte de foi. Ni la doctrine ni la société ne comportent un tel procédé. Elles ne sont pas suffisamment préparées l'une pour l'autre. Une

doctrine qui, la première dans l'histoire, envisage nettement la destinée de l'Humanité, et une société qui sort pêle-mêle du moyen âge et de la révolution, ont besoin de sérieuses conférences pour s'entendre. Les progrès incessants grands et petits, dans la science et dans l'industrie, rendent la société de plus en plus positive, quand même elle ne le saurait ni ne le voudrait. Le lui faire savoir et vouloir, est la voie que la situation elle-même nous indique et nous trace.

Pour peu que l'on examine l'impression que la philosophie positive produit chez les hommes éclairés de notre époque, on reconnaît bien vite que leur esprit et le nouveau principe sont séparés par une multitude de lacunes qui les arrêtent et les font se détourner. Il y a donc lieu d'améliorer les passages qui mènent à cette philosophie, de la mettre au courant là où elle n'y est pas, de la rectifier là où elle pèche; en un mot, de la rendre, par tous les côtés, abordable à ce public qui chaque jour se dégage un peu plus de ses contradictions avec les choses et avec lui-même.

Mais, comme nous venons de le dire, ce n'est pas seulement une doctrine philosophique, c'est aussi une doctrine sociale. Faire sentir à tout le monde, en haut comme en bas, l'étroite connexion qui unit d'une manière indissoluble l'œuvre spéculative et l'œuvre politique, et qui n'en fait plus qu'un seul et même problème, un seul et même intérêt, est désormais la fonction de tout ce qui se rattache au positivisme. L'action rénovatrice échouera toujours, si elle ne s'appuie sur la pensée rénovatrice.

Et cette pensée se caractérise par un trait essentiel, sans lequel, aujourd'hui, toute rénovation, étant arbitraire, demeure impuissante, et qui est: substituer aux hypothèses spontanées, aux personnalités fictives, aux forces imaginées, la connaissance des lois immuables qui régissent toutes les existences : les choses, la vie et les sociétés. C'est là l'œuvre laborieuse de notre temps, changeant la conception du monde, assujettissant les esprits à l'ensemble universel, et les mettant au régime de la réalité, régime d'abord sévère, mais le seul salutaire, le seul moral, le seul beau pour les intelligences telles que le présent les prépare, telles que les fera l'avenir.

C'est l'éducation qui est chargée d'opérer cette transformation. Mais l'éducation pour subvenir à son office, a besoin elle-même d'être régénérée. Positive ou, ce qui revient au même, sociale, elle doit prendre un caractère de généralité qui, dans toutes les classes, range les esprits sous un même ordre de conceptions, pour les ranger sous un même ordre de devoirs. Ces devoirs peu-

vent se résumer en ceci : aimer et servir l'Humanité. Là est tout l'homme individuel.

En effet, l'homme individuel entre dans la période où son intelligence agrandie et son cœur amélioré le destinent à vivre essentiellement pour l'Humanité. Elle devient son idéal suprême, à mesure que le temps et l'histoire emportent les conceptions provisoires du passé. Ainsi la grande pensée qui émane de M. Comte, d'abord philosophique, devient sociale par un enchaînement nécessaire, renouvelle les opinions et les mœurs, transforme l'éducation, et se couronne dans le symbole de l'Humanité, immortelle aspiration de nos vies mortelles.

Pour tout cela, il faut que la fin de celui qui fut notre maître ne nous sépare pas. Un devoir à remplir est le premier lien que nous ayons, et le meilleur que nous puissions avoir à notre début. M. Comte laisse une veuve; madame Comte recevait de son mari une pension annuelle de 2,000 francs. Nous succédons de droit à cette obligation. De même que nous nous sommes crus moralement obligés de fournir à M. Comte les moyens de vivre qui lui avaient été successivement enlevés, de même nous sommes tenus de remplir sa place à l'égard de sa veuve. Ces deux obligations sont connexes; et celle qui vient de s'éteindre ne fait que fortifier celle qui demeure. Ainsi, unis par une même doctrine, unis par le désir de la faire prospérer et peut-être aussi bientôt par des moyens directs d'y travailler, nous sommes unis tout d'abord par une œuvre qui caractérise notre fraternité entre nous.

E. Littré, *de l'Institut.*

N. B. — M. Littré, qui souscrit pour 100 francs recevra les souscriptions chez lui, rue de l'Ouest, 48; à la fin de l'année il rendra compte à chacun des souscripteurs.

MM. Ch. Fauvety et Albert Castelnau souscrivent chacun pour 50 francs.

Les quatre circulaires qui suivent, sont du Directeur actuel du positivisme; elles font suite à celles du Fondateur de la religion de l'Humanité.

N° 25.

CIRCULAIRES ANNUELLES.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE.

Ordre et Progrès. — Vivre pour autrui.
Vivre au grand jour.

NEUVIÈME CIRCULAIRE,

Adressée à chaque coopérateur du libre subside institué par Auguste Comte pour le sacerdoce de l'Humanité.

Paris, le 23 Descartes 69 (30 octobre 1857).

Les morts gouvernent les vivants.

AUGUSTE COMTE.

M.

Quand il y a dix mois à peine, notre vénéré maître indiquait d'une main si ferme, dans sa circulaire annuelle, l'opportunité du nouveau pouvoir spirituel, qui de nous eût prévu que cette grande existence, la plus parfaite de toutes celles qu'il a été donné jusqu'ici à l'humanité de produire, allait sitôt finir?

Il nous est ravi au moment où, mettant la dernière main à son œuvre immense de constructeur, il commençait à installer le nouveau sacerdoce, réalisant enfin le noble vœu de sa jeunesse.

La fonction sacerdotale succédait ainsi paisiblement à la fondation philosophique, pendant que croissaient le nombre et la vénération dévouée de ses disciples.

Il a donc disparu sans avoir pu exercer suffisamment cette prépondérance paisible et continue du maître sur les disciples, dernière fonction sociale des hommes de génie, et qui constitue, comme il l'a dit lui-même, leur principale récompense après la digne exécution de leur œuvre.

Certes, jamais n'éclata d'une manière plus frappante la profonde imperfection de l'ordre naturel, et jamais sujet plus grand ne fut offert, à la résignation pour supporter, au courage humain pour réagir et modifier.

Mais il ne nous appartient pas d'oser ébaucher un jugement quelconque sur ce puissant génie, et comme l'a si bien écrit un de nos plus dignes confrères :

« Notre profonde douleur comme notre incompétence ne nous « permettent que de pleurer la perte prématurée de ce grand réno- « vateur, que la postérité seule pourra juger, glorifier et bénir, ainsi « que la sainte compagne à jamais associée à son immortalité. »

Je veux donc seulement, avant de dire à quel titre je parle et quelles sont les mesures prises pour conserver au milieu de ce grand désastre l'union de la famille positiviste, indiquer d'une manière rapide quelle fut cette vie, et comment il a constitué la tradition au nom de laquelle nous devons agir.

En 1822, à l'âge de vingt-quatre ans, Auguste Comte traça le plan de son existence; ce plan, en trente-cinq années d'un labeur continu, il l'a accompli. Il a donc pu s'appliquer avec justice cette parole d'un poète :

« Qu'est-ce qu'une grande vie? Une pensée de la jeunesse réa- « lisée par l'âge mûr. »

Voyons maintenant quel fut ce plan et comment il l'a réalisé.

Constituer un nouveau pouvoir spirituel qui dans sa graduelle ascension mette fin à la révolution occidentale, en établissant la réorganisation intellectuelle et morale sur des bases positives, seules aptes à remédier au complet épuisement des doctrines théologiques et métaphysiques, tel fut le but qu'Auguste Comte traça à sa vie, et à la réalisation duquel il se voua.

Il voulut procéder dès lors à l'installation de ce nouveau pouvoir. Mais la noble ardeur qu'animait son civique courage dut s'arrêter devant l'inéludable nécessité d'un préambule philosophique.

Et c'est ici qu'apparaît peut-être avec le plus de force combien la grandeur de son caractère était à la hauteur de son génie.

En 1825, il sentit en effet qu'une longue élaboration philosophique était nécessaire pour constituer le dogme positif, base indispensable du nouveau sacerdoce. C'est alors que surgit le plan définitif de la philosophie positive. Son courage ne recula pas devant l'étendue de l'œuvre, et il entreprit d'instituer cette base inébranlable et solide de son action sacerdotale.

Mais dès lors l'éclat qui avait accueilli son début cessa graduellement, et il voua ainsi son existence à la solitude et au dé-

laissement. Pendant dix-sept ans que dura, au milieu des plus tristes obstacles, cette longue construction, il fut constamment seul. Il continua néanmoins sans découragement, soutenu par son énergique courage et par le profond sentiment de la nécessité sociale de son œuvre, au milieu de l'éclat de ces célébrités éphémères, descendues maintenant dans l'oubli. La vie même d'Auguste Comte est donc ainsi une énergique protestation contre l'anarchique égalité, et l'immorale domination du nombre.

Et, celui même à qui il était donné de reconstruire en Occident la vénération, et d'établir les bases de la nouvelle hiérarchie, prouvait par la grandeur d'une telle vie méconnue, que les faibles ne peuvent jamais instituer les forts. A ceux-là appartient de prendre directement la direction, sous la nécessaire condition d'un dévouement continu.

En 1842 fut terminée enfin l'œuvre philosophique qui instituait le dogme positif, en coordonnant les sciences en une hiérarchie naturelle, sous l'universelle prépondérance de la science sociale.

A la philosophie devait nécessairement succéder la fondation de la Religion. La Religion, par l'institution du culte et du régime, pouvait seule établir l'unité en nous, et le ralliement de chacun aux autres. Sans la Religion, qui subordonne les idées et les actes au sentiment, un nouveau sacerdoce était impossible, car le cœur, source même de la vie humaine, ne se trouvait pas alors directement atteint.

Mais ici une impulsion nouvelle était nécessaire pour faire sentir d'une manière plus familière, à l'âme vraiment romaine du philosophe, la prépondérance du sentiment.

Un attachement pur et profond pour une noble femme surgit en 1845. A peine un an après, en 1846, le cœur d'Auguste Comte fut douloureusement ébranlé par la mort de cette digne amie, et ce fut dès lors sous l'invocation continue de cette immuable compagne que s'accomplit la fondation de la Religion de l'Humanité.

A cet égard, comme à tant d'autres, Auguste Comte nous offre dans sa vie même le type de l'état normal : l'homme pensant et agissant sous l'impulsion morale de la femme.

Et c'est ainsi que la femme, dignement honorée dans le sanctuaire même de la vie domestique, s'agrégera enfin à la société moderne.

La Religion était fondée.

Auguste Comte pouvait dès lors constituer le sacerdoce ; et c'est à quoi il avait voué le reste de son existence, pendant qu'il accomplirait, sous le nom de *Synthèse subjective*, la systématisa-

tion des notions propres à l'état normal, en logique (mathématique), en morale, en industrie.

Et c'est au moment où il installait enfin le nouveau pouvoir spirituel, but définitif de toute son œuvre, que la mort est venue le frapper.

Mais en mourant il nous lègue, outre son incomparable construction, sa vie même comme un premier type de l'existence normale.

Auguste Comte nous transmet donc ce noble héritage : continuer la constitution commencée d'un nouveau pouvoir spirituel qui, au nom de la Religion démontrée, vienne graduellement rétablir en Occident l'ordre intellectuel et moral.

Condensant en lui l'ensemble des traditions humaines, il les transmet à tous ceux qu'anime le sincère désir de terminer la révolution occidentale, et du fond de la tombe c'est lui qui présidera encore à nos sentiments, à nos pensées et à nos actes.

Dans sa dernière circulaire, il nous indique aussi quelles sont actuellement les conditions de paix extérieure et de tranquillité intérieure, indispensables à l'accomplissement d'une telle œuvre.

« Les vrais progressistes reconnaissent l'incompatibilité des aspirations rénovatrices avec les perturbations extérieures. Une équivalente appréciation doit davantage prévaloir envers l'ordre intérieur dont toute altération suspend les dispositions régénératrices en ranimant des sollicitudes aveuglément conservatrices. Le positivisme consolide ces tendances spontanées en les systématisant, puisque le régime de l'activité pacifique repousse tout avénement violent. Il dispose les gouvernés à regarder les commotions politiques comme directement contraires à l'élaboration des questions sociales dont la solution est principalement religieuse. Il montre aux gouvernants que la prépondérance normale des aspirations régénératrices constitue la meilleure garantie de l'ordre matériel, en écartant l'agitation métaphysique, d'après l'ascendant graduel des devoirs sur les droits. »

Telles sont donc les dispositions générales qui doivent nous guider dans la propagation graduelle du Positivisme.

Il me reste maintenant à expliquer succinctement la direction provisoire établie conformément aux prescriptions et aux désirs d'Auguste Comte.

Auguste Comte ne nomme pas de successeur. Il y a par suite interrègne dans le sacerdoce de l'Humanité. Les disciples qu'il a le plus spécialement désignés à cet égard, dans son testament, devaient donc pourvoir à organiser un tel interrègne. C'est ce

qu'ils ont fait, en s'inspirant des idées du maître et en suivant l'esprit de ses dernières prescriptions.

Auguste Comte, ainsi qu'il résulte de ses lettres, de ses communications verbales à la société positiviste, et enfin de son testament, a désigné un certain nombre de personnes comme pouvant former le premier noyau du nouveau pouvoir spirituel. Ce sont : MM. Audiffrent, Bazalgette, Congreve, Fisher, Folley, Edger, Laffitte, Papot, Robinet et Sabatier.

MM. Audiffrent, Bazalgette, Congreve, Robinet, Laffitte, présents à Paris, se sont constitués en comité, sous le nom de Comité positiviste, de manière à former le noyau central autour duquel se rallieront les membres épars de la famille positiviste. M. Sabatier a déjà consenti à faire partie de ce comité, et nous ne doutons pas de la prochaine adhésion de nos autres confrères.

Comme, d'un autre côté, Auguste Comte avait choisi M. Laffitte pour président perpétuel de ses exécuteurs testamentaires, et l'avait investi par suite de la direction des diverses opérations matérielles prescrites par son testament, les membres du Comité positiviste ont pensé qu'à ce titre la présidence devait être accordée à M. Laffitte.

M. Laffitte a donc été nommé président du Comité positiviste. D'un autre côté, la conduite des opérations matérielles lui appartenant comme président de la Société des exécuteurs testamentaires, il centralise ainsi la direction des affaires positivistes pendant tout le temps que durera l'interrègne.

Voyons quelles sont les fonctions du président du Comité positiviste.

Le parlementarisme, ou le gouvernement par les assemblées, étant contraire aux profondes convictions de la nouvelle école, nous n'avons pu songer à confier la direction à un comité.

Pour nous, tout pouvoir quelconque suppose confiance dans ceux qui l'acceptent, responsabilité dans celui qui l'exerce. Tous les positivistes savent qu'une force sociale, quelque limité que soit le cercle de son action, n'est installée qu'autant qu'elle a acquis un organe unique.

D'après cela, le président prend toutes mesures quelconques sous sa propre responsabilité : le Comité positiviste constitue donc au fond un conseil que le président consulte suivant qu'il le juge convenable ; par suite aussi, le président assume la responsabilité personnelle inhérente à toutes les décisions qu'il prendra.

Les fonctions du président consistent à centraliser autant que

possible tous les efforts de propagation et d'installation de la nouvelle école.

Enseigner, conseiller, consacrer et juger, telles sont, dans l'ordre naturel de développement, les fonctions de tout pouvoir spirituel quelconque.

L'enseignement et le conseil, auxquels doivent participer à un certain degré tous les positivistes, seront coordonnés dans la mesure de notre pouvoir par des cours, des publications, des correspondances.

Quant à la consécration et au jugement, au successeur seul d'Auguste Comte ils peuvent appartenir.

Cependant le président du Comité recevra, devant nos frères assemblés au siége de la nouvelle foi, les engagements moraux qu'inspirent les actes principaux de la vie privée, et les inscrivant sur les registres positivistes, il leur donnera ainsi la seule consécration que comporte la situation actuelle.

Quoique je sois bien loin de satisfaire aux conditions propres à un tel emploi, néanmoins, surmontant toutes les répugnances personnelles qu'inspire nécessairement la disproportion entre la fonction et l'aptitude à la remplir, j'ai dû l'accepter. Je l'ai accepté comme un devoir sacré, légué par le maître, et que me facilitera le dévouement des disciples.

Et en voyant la presque complète unanimité des adhésions, j'ai compris que tous sentaient la nécessité de maintenir l'unité de direction. — Nous continuerons donc la tradition de notre maître vénéré, pour transmettre à notre tour à nos successeurs le dépôt sacré de la foi nouvelle.

Il faut maintenant faire connaître les opérations matérielles que devra diriger le président du Comité positiviste.

Auguste Comte avait fondé deux institutions matérielles qui constituent un élément nécessaire à l'établissement du nouveau sacerdoce. Ces deux institutions sont : le subside sacerdotal et le fonds typographique.

Nous les maintenons toutes les deux.

Nous allons d'abord expliquer quelles sont les charges dont actuellement est grevé le subside.

Auguste Comte a formulé, dans son testament, trois prescriptions essentielles qui, du reste, ont été publiées à la fin du quatrième volume de la *Politique positive*.

« 1° L'ensemble de mes adhérents continuera l'annuité viagère de 2,000 francs indiquée dans ma quatrième circulaire, afin que

j'accomplisse, jusqu'à son terme naturel, l'obligation résultée dès ma jeunesse, de ma seule faute vraiment grave.

2° Une annuité viagère, de 1,500 francs, sera consacrée, par la reconnaissance des vrais croyants, à la fille adoptive qui m'a voué, depuis treize ans, son incomparable assistance.

3° Cette éminente prolétaire gardera, pour mon successeur, dans son état actuel, aux frais de l'Église universelle, le saint domicile où surgit et s'accomplit l'évolution religieuse du Positivisme, dont les rites sacrés continueront de s'y célébrer jusqu'à l'avénement d'un temple spécial. »

Nous avons offert à madame Comte les 2,000 francs de pension qu'Auguste Comte charge ses adhérents de payer, à condition, conformément aux prescriptions du testament, que cette dame renonçât à revendiquer aucun de ses droits quelconques sur les objets mobiliers de son mari, et sur la propriété littéraire de ses œuvres. Treize positivistes offraient de s'engager solidairement comme cautions d'un tel payement. De plus, nous déclarions devoir payer toutes les dettes privées et publiques de notre maître vénéré.

On a rejeté nos offres plusieurs fois répétées. Il y a plus, cette dame nous a fait signifier par huissier, qu'elle s'opposait formellement à la réunion commémorative qu'Auguste Comte avait prescrit à ses disciples d'effectuer dans son appartement, le troisième dimanche après son décès. Et pendant que la pieuse cérémonie s'accomplissait dans le domicile d'un de nos frères, cette dame, en vertu de son droit légal, occupait le domicile sacré où surgit l'évolution religieuse du Positivisme. Toute âme honnête appréciera comme elle le mérite une telle conduite.

D'après cela, nous avons dû signifier : 1° que nous cessions d'offrir l'annuité viagère de 2,000 francs; 2° que nous poursuivrions l'exécution légale du testament, dans les limites que nous fixent les droits de madame Comte. Ma prochaine circulaire indiquera les résultats de nos opérations.

J'ai loué, au prix de 2,000 francs par an, le domicile d'Auguste Comte; le loyer court à partir du 15 janvier 1858. Nous y installerons la digne fille adoptive d'Auguste Comte comme gardienne, en lui servant la rente viagère prescrite par notre maître. Nous mettrons dans le domicile sacré tout ce qu'il nous sera possible d'obtenir lui ayant appartenu. La Société positiviste continuera à y tenir ses paisibles et fraternelles séances, sous la présidence de M. Magnin ; présidence qui lui a été conférée par Auguste Comte dans son testament.

En outre, 3,000 francs ont été employés à la construction de la tombe qui renferme les restes sacrés du fondateur de la Religion universelle. Cette tombe a été exécutée d'une manière complétement conforme aux désirs consignés par Auguste Comte dans l'acte de ses dernières volontés.

Quant au fonds typographique, il se trouve détruit momentanément par l'impossibilité où nous nous trouvons placés d'acquérir la propriété des œuvres littéraires d'Auguste Comte. Mais nous le rétablirons bientôt par des publications qui commenceront dès l'année prochaine, au moyen d'avances faites par le subside sacerdotal.

Si, comme tout le fait prévoir, le zèle des vrais croyants se maintient, les dépenses assez considérables de cette année étant une fois soldées, le subside sera surtout employé à faciliter la fondation du nouveau pouvoir spirituel.

Le subside devra pourvoir, de septembre 1857 à janvier 1859, aux dépenses suivantes :

1° 3,000 fr. pour les frais de la tombe d'Auguste Comte ;

2° 2,000 fr. pour le loyer du logement de notre maître;

3° 1,500 fr. de rente viagère à sa fille adoptive ;

4° 500 fr. pour les quatre mois à courir de la mort d'Auguste Comte à janvier 1858 ;

5° 1,500 fr. pour avances nécessaires à la fondation du fonds typographique ;

6° 1,500 fr. pour frais divers d'achats de meubles, etc., etc.

C'est donc dix mille francs que nous venons réclamer pour l'année 1858 et la fin de l'année 1857.

Ceux qui n'auraient pas versé leur subside de 1857 pourraient l'effectuer immédiatement, en renvoyant à plus tard le payement de l'argent qu'ils destinaient au subside de 1858.

Le compte des dépenses sera soumis par le président du Comité positiviste à la Société des exécuteurs testamentaires.

Dans ma circulaire annuelle, je ferai connaître le résultat général des dépenses soldées par le subside, et par le fonds typographique.

Telle est la direction intérimaire que nous avons dû organiser.

Quand aura enfin surgi, sous les conditions convenables d'âge, de capacité et de moralité, le successeur d'Auguste Comte, nous lui transmettrons alors dignement, j'ose l'espérer, un public plus nombreux, sinon plus dévoué, et fortement consolidées, les deux institutions matérielles nécessaires à son indépendance.

Pendant qu'une énergique dictature maintient en France, et par

suite en Europe, l'ordre matériel indispensable, tous ceux qu'anime un vrai civisme viendront concourir à la paisible installation de la seule synthèse qui puisse mettre fin au désordre intellectuel et moral graduellement développé en Occident depuis le XIVe siècle.

Salut et Fraternité,

P. LAFFITTE.

P. S. A partir du 15 janvier 1858, tous les envois quelconques devront être adressés à M. P. Laffitte, rue Monsieur-le-Prince, 10. Quoique nul ne doive occuper le domicile sacré, néanmoins c'est là que tout envoi doit arriver comme au siége normal de la nouvelle foi.

Jusqu'au 15 Janvier, tous les envois relatifs au subside seront provisoirement adressés à M. Joseph Lonchampt, rue Croix-des-Petits-Champs, 33.

DIXIÈME CIRCULAIRE.

Paris, le 26 Homère 70 (23 février 1858).

« Graduellement développée par le Protestantisme, le Déisme, et le Scepticismo, la maladie occidentale consiste dans une révolte continue de la raison individuelle contro l'ensemble des antécédents humains. »
AUGUSTE COMTE.

M.

J'ai dans la neuvième circulaire fait connaître quelle était l'organisation actuelle de la direction positiviste, et quelles étaient les obligations immédiates auxquelles nous astreignaient les volontés dernières de notre maître vénéré.

Je dois maintenant montrer comment elles ont été remplies, et dire ce qu'il faut encore faire pour consolider et développer le noyau rénovateur.

Quatre obligations immédiates nous étaient prescrites :

1° Construire le tombeau d'Auguste Comte dans le lieu et de la manière par lui formulés dans son testament;

2° Louer son appartement, et y conserver tout ce qui lui

avait appartenu, et dans le même état qu'au moment de son décès;

3° Y installer, comme gardienne, sa fille adoptive, en lui servant une annuité viagère de 1500 fr.;

4° Maintenir le fonds typographique en conservant ou acquérant la propriété des ouvrages publiés d'Auguste Comte.

Le tombeau d'Auguste Comte a été construit conformément à ses vœux.

L'appartement est loué. La fille adoptive de notre maître vénéré est installée gardienne du siège sacré de la foi nouvelle. Enfin, la Société positiviste y tient ses fraternelles séances sous la présidence de M. Magnin.

Mais pour obtenir la possession de ce qui avait appartenu à Auguste Comte, y compris ses œuvres, l'assentiment de madame Comte nous était nécessaire. Nous avons fait auprès d'elle toutes les démarches possibles, ainsi que l'indique ma précédente circulaire, pour avoir d'elle un abandon complet de tous ses droits; nous offrions en même temps de lui garantir une rente viagère de 2,000 fr., nous chargeant du reste de payer toutes les dettes quelconques d'Auguste Comte.

Madame Comte, que notre maître indiquait *comme pouvant seule troubler l'exécution de ses dernières volontés*, prétendit que son honneur l'obligeait de refuser toute proposition.

Dès lors ne pouvant obtenir d'elle, sous aucune forme quelconque, la cession de ce qui avait appartenu à Auguste Comte, nous avons dû la suivre sur le terrain légal où elle nous plaçait nécessairement.

Quelque pénible que soit pour moi le récit des tristes profanations auxquelles nous avons dû assister, je dois aux exécuteurs testamentaires calomniés, je dois à tous les positivistes et à moi-même, d'en faire une simple et courte exposition.

Madame Comte refusant absolument toute espèce d'arrangement, nous avons dû agir légalement, et comme créanciers, et comme exécuteurs testamentaires, appuyés, soutenus du concours du vénérable père d'Auguste Comte et de celui de sa sœur, l'un et l'autre dignement préoccupés d'assurer la réalisation des dernières volontés de notre maître.

Dès lors, les scellés furent mis au nom de M. Thunot, créancier, et opposition aux scellés au nom de MM. Audiffrent et Louchaupt, qui avaient généreusement fait les avances pour l'impression de deux volumes de la *Politique positive;* et la vente

des livres et des meubles d'Auguste Comte devint ainsi inévitable.

On procéda à l'inventaire judiciaire des papiers et objets mobiliers. J'ai dû, pendant quinze jours, comme président de l'exécution testamentaire, assister à cette opération.

L'inventaire terminé, surgissait l'importante question de la garde du mobilier et des papiers.

L'exécution testamentaire devait demander la garde du mobilier et de l'appartement d'Auguste Comte pour plusieurs raisons :

En premier lieu, la volonté formelle du testateur, exprimée directement, était d'empêcher la présence, même momentanée, de Madame Comte, dans l'appartement.

En second lieu, il résultait du testament qu'Auguste Comte avait eu l'intention de laisser à ses exécuteurs testamentaires la garde de son mobilier ;

Enfin, si madame Comte n'avait pas surtout été préoccupée de s'opposer autant qu'elle le pouvait aux dernières volontés de son mari, elle eût respecté l'exécution d'une volonté qui ne nuisait en rien à ses intérêts.

D'après tout cela, nous introduisîmes un référé pour demander :

1° La garde de l'appartement et du mobilier jusqu'au moment de la vente ;

2° La garde des papiers, ou du moins leur dépôt, à l'exclusion de madame Comte, entre les mains de Me Aubry, notaire, jusqu'à ce que la question de leur possession définitive eût été légalement vidée.

Une ordonnance de référé intervenue sur cette demande, déclara :

1° Que madame Comte serait gardienne de l'appartement et du mobilier jusqu'à la vente ;

2° Que Me Aubry, notaire, resterait dépositaire des papiers d'Auguste Comte jusqu'à qu'il eût été statué au fond sur la propriété.

Je vais transcrire le résumé exact et succinct de cette douloureuse séance, tel que je le rédigeais, le jour même :

« Séance des référés, le jeudi 5 novembre 1857.

« Madame Comte a fait soutenir par son avoué, devant M. le président des référés (M. Prudhomme), en son cabinet, *elle présente :*

« 1° Que M. Comte était athée; 2° qu'il était fou, et qu'elle se proposait de faire attaquer son testament comme émanant d'un fou.

« L'avoué a ajouté ensuite :

« M. Comte a trois anges :

« 1° Madame de Vaux; 2° sa gouvernante, ou plutôt sa cuisinière; 3° je n'ose, a-t-il dit, monsieur le président, ajouter que Comte a compris sa mère dans une telle compagnie.

« (Rédigé le jeudi soir, 5 novembre.) »

Ainsi donc, voilà les tristes calomnies où le plus grand et le plus pur des hommes était accusé à la fois de libertinage et de folie; du reste, ces déplorables accusations ont été de nouveau répétées par madame Comte, devant moi et d'autres témoins.

Il résulte de là pour nous plus d'un enseignement.

Ceux qui, même en respectant notre vénéré maître, auraient pu le soupçonner de trop de sévérité dans sa justice envers sa femme, peuvent voir par là combien était modérée au fond et exacte sa ferme appréciation.

On remarquera sans doute dans quels termes méprisants est appréciée la noble affection, si justement méritée, d'Auguste Comte pour sa fille adoptive.

Certes, il est consolant de voir l'énergique et austère philosophe, dont la mission était surtout l'établissement de la véritable hiérarchie, pouvoir donner dans sa vie privée le noble exemple de l'appréciation du mérite, indépendamment de la situation; situation qu'il respectait scrupuleusement.

Juger et estimer les hommes par ce qu'ils valent, sans les pousser à un anarchique déclassement, tel est le vrai caractère social de la nouvelle religion. Auguste Comte nous en a fourni un digne modèle.

On peut voir en même temps le mépris profond pour les classes inférieures qui se cache dans le soi-disant amour de tant de gens pour une absurde égalité; et nous avons vu quelque temps après, dans une soi-disant appréciation de la philosophie positive, par un lettré directement étranger à toute connaissance réelle, le naïf étonnement qu'inspirait à un tel sophiste le juste respect d'Auguste Comte pour un ouvrier menuisier.

Du reste, par circonstance caractéristique, une telle apprécia-

tion a paru dans un célèbre journal rédigé surtout par des lettrés soi-disant organes des idées libérales, mais au fond partisans exclusifs d'une dégradante *pédantocratie*.

De telles gens ne peuvent comprendre, en effet, qu'il puisse y avoir, non-seulement plus de capacité intrinsèque, mais même infiniment plus de connaissances réelles, dans beaucoup de prolétaires, que dans de célèbres professeurs exclusivement nourris de mots et d'entités.

Il faut espérer que si les étranges sentiments qu'inspire la conduite d'Auguste Comte, sachant apprécier et estimer le mérite indépendamment de la situation, surgissent encore, ils auront au moins la pudeur de ne pas se produire extérieurement.

Madame Comte devint donc, d'après l'ordonnance de référé, gardienne du mobilier.

La vente du mobilier et des livres fut fixée au 30 novembre. Cette annonce, faite subitement et nous prenant au dépourvu, je dus introduire un second référé pour obtenir quinzaine. La vente fut renvoyée au lundi 14 et mardi 15 décembre.

Pendant cette quinzaine, il fut possible de se préparer à l'exacte exécution de la volonté sacrée de notre maître.

Un de nos confrères, prévenu par moi, m'écrivit immédiatement :

« Si vous jugez, comme je le crois, qu'il faut posséder tout ce qui a appartenu à notre vénéré maître, vous devez avoir besoin d'une avance sur le subside, ou à tout autre titre, pour arriver à ce but. Je vous envoie une lettre de mon banquier sur l'un de ses correspondants de Paris, qui vous ouvre en mon nom un crédit à concurrence de 4,000 fr. Usez-en sans crainte ; quoique peu riche, je sais le prix de l'argent, et ce n'est point sans y avoir réfléchi que je mets cette somme à votre disposition. Cette avance ne me gênera en aucune façon, et l'usage que vous en ferez demanderait que je la portasse à un chiffre plus élevé si cela m'était possible. »

Un jeune positiviste anglais fit l'avance d'une pareille somme.

Enfin, nos confrères hollandais, fidèles à leur munificence habituelle, me firent parvenir aussi 4,000 fr.

Grâce à ces secours, nous avons pu racheter :

1° A peu près tout ce qui avait appartenu à notre vénéré maître ;

2° Tous ses ouvrages (*Politique positive*, *Catéchisme*, *Appel*, *Synthèse subjective*, à peu près 4,000 volumes).

Mais madame Comte restait gardienne du domicile jusqu'au 15 janvier 1858, et nous astreignait ainsi à un déménagement. Elle consentit enfin à nous céder, pour la somme de 250 fr., le droit d'entrer en jouissance de l'appartement quelques jours avant le 15 janvier. Nous évitions ainsi un pénible déplacement momentané du mobilier d'Auguste Comte.

Nous avons donc pu reconstituer le saint domicile dans le même état où il se trouvait à la mort de notre maître, et nous avons rétabli le fonds typographique au moyen des mêmes ouvrages qui l'ont institué.

Cette première partie de la tâche de l'exécution testamentaire a donc été remplie; remplie, parce que nous avons été soutenus par tous les vrais positivistes, qui ne pouvaient que sympathiser avec ceux qui étaient au fond les organes de leurs sentiments.

Mais madame Comte a trouvé, conformément aux prévisions consignées par Auguste Comte dans son testament, un unique défenseur, un champion, dans M. Littré.

Les exécuteurs testamentaires se sentent trop profondément honorés de la confiance que leur a témoignée l'incomparable rénovateur, ils sentent trop quels devoirs sacrés elle leur a imposés, ils sentent trop ce qu'ils doivent au positivisme et aux positivistes pour ne pas repousser énergiquement les tristes insinuations qui résultent de la conduite de M. Littré.

Voici, en effet, ce qu'a fait M. Littré. Il a d'abord, dans la *Revue philosophique et religieuse* (numéro du 1er décembre 1857, publié une circulaire où, après une convenable appréciation d'Auguste Comte, il termine ainsi :

« Pour tout cela, il faut que la fin de celui qui fut notre maître ne nous sépare pas. Un devoir à remplir est le premier lien que nous ayons et le meilleur que nous puissions avoir à notre début. M. Comte laisse une veuve, madame Comte recevait de son mari une pension annuelle de 2,000 fr. Nous succédons de droit à cette obligation. De même que nous nous sommes crus moralement obligés de fournir à M. Comte les moyens de vivre qui lui avaient été successivement enlevés, de même nous sommes tenus de remplir sa place à l'égard de sa veuve. Ces deux obligations sont connexes, et celle qui vient de s'éteindre ne fait que fortifier celle qui demeure. Ainsi, unis par une même doctrine, unis par le désir de la faire prospérer, et peut-être aussi bientôt par des moyens directs d'y travailler, nous sommes unis tout d'abord par une œuvre qui caractérise notre fraternité entre nous. »

Ainsi, M. Littré ne daigne pas même dire qu'Auguste Comte laisse un testament; et en présence des appréciations de cet acte suprême de ses dernières volontés, il ne craint pas d'oser proposer aux positivistes pour ainsi dire de se grouper autour de celle qu'Auguste Comte avait appréciée dans le quatrième volume de la *Politique positive*. Enfin, par un dernier acte inexplicable, cette circulaire, qui n'a pas été envoyée au plus grand nombre des positivistes, n'arrive à leur connaissance que par sa publication dans un recueil périodique.

M. Littré répondant quelque temps après (*Journal des Débats* du 29 décembre 1857) et d'une manière extrêmement digne assurément (1), aux attaques d'un sophiste (2), a ajouté à sa lettre la note suivante :

« J'ajoute (et l'on comprendra quel intérêt me dicte cette note) qu'en effet M. Comte a prescrit par son testament de servir une pension à sa veuve; mais que cette pension n'a pu être honorablement acceptée; qu'on vient de tout vendre chez lui afin de payer quelques dettes qui ne font aucun tort à sa mémoire, et que la veuve, dénuée d'ailleurs de ressources, a renoncé à toutes reprises légales pour payer les créanciers, qui absorbent et au delà le produit de la vente. »

Ainsi donc, M. Littré ne parle même pas des exécuteurs testamentaires; bien loin de raconter tous les efforts faits par eux, il demande directement pour madame Comte une pension de 2,000 fr., et il la représente comme faisant vendre avec dévouement tout ce qui a appartenu à Auguste Comte, afin de pouvoir payer ses dettes, même celles qu'il avait contractées envers ses plus dévoués disciples.

---

(1) Cette approbation de M. Laffitte ne concerne, bien entendu, que les passages de l'article où M. Littré reprend le sophiste en question, mais nullement celui où il insinue que la folie avait reparu chez Auguste Comte dans ses dernières années. — (Note du biographe, approuvée par le directeur du positivisme.)

(2) Il est digne de remarque que ces soi-disants appréciateurs du Positivisme sont, en général, tout à fait étrangers aux connaissances réelles. Ils savent toutes les choses sur lesquelles on ne peut rien savoir, et *connaissent parfaitement les opinions de ceux qui en ont eu sur de pareils sujets*. C'est d'après une telle préparation qu'ils prétendent juger une philosophie fondée sur la systématisation de la science. Du reste, en voyant de telles gens se glorifier d'émaner de Descartes, qu'ils ne sont pas même en état de *lire* dans la plus grande partie de son œuvre, tout homme sensé et impartial appréciera, et de telles intelligences, et de telles moralités.

Il résulte donc de là que les exécuteurs testamentaires qu'Auguste Comte avait honorés d'une noble confiance, s'en sont montrés radicalement indignes, qu'ils ont même manqué aux plus vulgaires obligations que s'imposent ceux qui acceptent d'exécuter les volontés d'un mort, et surtout d'un tel mort; il en résulte enfin que les disciples d'Auguste Comte n'auraient pas même eu le simple dévouement de payer ses dettes!

Ce serait donc sur les disciples d'Auguste Comte que devrait retomber la responsabilité d'une vente, qu'ils ont tous considérée comme la plus douloureuse des profanations!

Ah! le récit de notre conduite proteste énergiquement contre de telles insinuations. Nous avons accompli autant qu'il était en nous la mission confiée.

Si madame Comte prétendait que son honneur l'obligeait de refuser nos offres, il fallait dire que des offres avaient été faites, renouvelées sous toutes les formes; il fallait dire que nous avions offert de payer les dettes; il fallait dire enfin que c'est avec l'argent des positivistes qu'elles ont été payées, puisqu'en définitive c'est nous qui avons tout racheté pour tout conserver.

Il eût été digne de dire que les exécuteurs testamentaires, appuyés par les positivistes, n'avaient pas failli à leur devoir, et que leur dévouement ni leur énergie n'avaient manqué dans l'exécution d'un testament auquel s'est opposée, même dans les circonstances indifférentes, la seule personne qu'Auguste Comte avait prévue devoir y mettre obstacle.

Je dois observer, avant de terminer ce triste sujet, que la circulaire de M. Littré était précédée des quelques mots suivants dus à la *rédaction* de la *Revue philosophique et religieuse* (1) :

« L'auteur du *Cours de philosophie positive* et de la *Politique positive* est mort pauvre. Ce qu'il a laissé suffira à peine pour payer les dettes qu'il a contractées.

« Ceux de ses disciples qui s'étaient associés à sa tentative religieuse, et qui constituent ce qu'on peut appeler désormais l'église positiviste, ont fait un appel de fonds qu'ils ont adressé uniquement aux positivistes. Mais dans la distribution du subside qu'ils

(1) Rien ne prouve que cette introduction soit de la *rédaction*, et tout porte à penser, au contraire, qu'elle est de M. Littré. On peut donc admettre que M. Laffitte s'est généreusement abusé à cet égard. (Note du biographe.)

sollicitent, ne se trouve pas comprise la veuve d'Auguste Comte, qui ne vivait que de la pension annuelle que lui faisait son mari, et qui se trouve, lui mort, dénuée de tout moyen d'existence.

« Peut-être est-il convenable, en effet, que la femme d'Auguste Comte ne reçoive pas d'un groupe de disciples, réunis en vue de pratiques *cultuelles*, le témoignage d'intérêt et de gratitude que la société tout entière doit au nom qu'elle porte.

« Ce n'est donc pas seulement aux positivistes que s'adresse l'appel que l'on va lire, c'est à tous ceux qui pensent qu'Auguste Comte a fait quelque chose pour l'humanité. »

Un simple rapprochement permettra d'apprécier l'inexactitude de telles observations en ce qui concerne notre conduite envers madame Comte, et fera d'autant mieux comprendre combien a été coupable envers les exécuteurs testamentaires le silence de M. Littré.

A la suite d'un article nécrologique sur Auguste Comte, inséré dans le numéro du 1er octobre 1857 de la *Revue philosophique et religieuse*, la rédaction a ajouté le *post-scriptum* suivant :

« Au moment de mettre sous presse, on nous communique une circulaire faite au nom des treize exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte. Cette circulaire a pour but de faire connaître aux positivistes les dernières volontés du maître ; elle leur adresse un appel de fonds dont la destination est l'acquittement du legs fait à madame Sophie (la domestique qu'Auguste Comte appelait sa fille adoptive), la constitution d'une somme annuelle affectée à cette même personne et au payement du loyer de l'appartement d'Auguste Comte, qui doit être conservé ; enfin la constitution d'une pension pour la veuve d'Auguste Comte. Nous sommes autorisés à déclarer que cette dernière n'a chargé personne de faire un appel en son nom aux amis et disciples de son mari. Madame Auguste Comte n'a pas été consultée par les auteurs de cette circulaire, et la désavoue positivement en ce qui la concerne. »

La circulaire dont il est ici question était du 9 septembre 1857.

En résumé, nous avons pu, grâce à de généreuses avances, exécuter, par une dépense approximative de 15,000 fr., une partie du testament d'Auguste Comte :

1° Construction de son tombeau ; 2° achat et conservation de ses livres et de son mobilier dans le saint domicile ; 3° établissement du fonds typographique par l'acquisition des quatre mille volumes à peu près qui forment l'œuvre imprimée d'Auguste

Comte (sauf la *Philosophie positive*, la *Géométrie analytique* et l'*Astronomie populaire*.)

Mais, à cet égard, voici ce qui nous reste encore à faire.

Madame Comte a la garde du tableau où un éminent artiste a reproduit le grand rénovateur pensant sous l'inspiration de *ses anges gardiens ;* elle prétend à la possession de ce tableau.

Elle a, en outre, un grand nombre de souvenirs ayant appartenu à madame de Vaux. Nous ne comprenons guère, nous devons l'avouer, comment son honneur se trouve ainsi intéressé à priver les positivistes de la possession de tels objets.

Elle réclame la possession des papiers d'Auguste Comte y compris ses cachets, dont il avait disposé, comme legs, par des articles spéciaux de son testament, papiers et cachets déposés, en vertu d'une ordonnance de référé, entre les mains de Me Aubry, notaire.

Enfin, elle prétend à la propriété littéraire des œuvres d'Auguste Comte.

Telles sont les questions qui restent encore à vider entre les exécuteurs testamentaires, madame Comte et le vénérable père de notre maître, qui, je dois le redire, nous a toujours manifesté la plus sympathique considération.

Les positivistes seront tenus au courant de tout ce qui sera fait pour l'accomplissement de cette partie de la tâche dont a bien voulu nous honorer un incomparable génie.

Après ce sommaire récit, qui permet sous ce rapport d'apprécier l'ensemble de la situation positiviste, je dois maintenant faire connaître les progrès accomplis dans notre situation intérieure, et les publications que nous allons très-prochainement effectuer. Je dois d'abord dire que le Comité positiviste se compose définitivement de MM. Audiffrent, Bazalgette, Congreve, Edger, Fisher, Papot, Robinet, Sabatier et Laffitte.

Le 19 janvier 1858, jour anniversaire de la grande naissance, nous avons inauguré le saint domicile par une respectueuse commémoration.

De plus, j'ai fait connaître dans cette réunion, que le culte positiviste se trouvait ainsi institué par la célébration de la naissance et de la mort de l'incomparable rénovateur. Ainsi, le 19 janvier et le 5 septembre de chaque année, les positivistes réunis sous la présidence, lorsque cela sera possible, d'un membre du Comité positiviste, viendront dans de telles réunions augmenter leur commune fraternité, par l'expression respectueuse de leur

commune vénération, de leur profonde gratitude et de leur inaltérable reconnaissance pour la mémoire de l'homme auquel ils doivent tant ; car par l'établissement de la nouvelle foi, il a fait cesser en eux : l'*ennui*, le *doute*, l'*irrésolution*.

Quelques explications sont nécessaires sur un tel sujet.

Le culte est le terme définitif de toute Religion, et le dernier domaine dont devait s'emparer l'esprit positif.

La science a conduit Auguste Comte à la Philosophie, la Philosophie à une Religion, laquelle doit définitivement se condenser dans un Culte.

Le Culte résume, en effet, la Philosophie, l'Art, la Morale.

Plusieurs raisons décisives rendent aussi inévitable qu'indispensable l'établissement du Culte de l'Humanité.

Le culte pourra seul rendre le dogme populaire, seul il pourra le rendre efficace, en touchant le cœur, l'améliorant et le poussant aux nobles dévouements.

Ce sera dans ces paisibles réunions que l'art, prêtant son concours à la science, fera goûter familièrement à chacun de nous les charmes de la sociabilité. Là se retrouveront ces profondes émotions qui résultent d'un sentiment commun collectivement exprimé. L'anarchie révolutionnaire peut seule méconnaître la haute efficacité morale de ces manifestations périodiques de nos plus nobles attributs.

On y puisera en même temps une sympathie plus sérieuse pour le catholicisme, qui seul représente régulièrement la satisfaction d'un tel besoin ; service immense que tout vrai positiviste saura apprécier.

Enfin, cette conception du culte positif comme dernier aboutissant de l'évolution humaine, place, envers le passé, au point de vue de la plus convenable appréciation. Chaque état régulier de l'Humanité se caractérisant par un culte, la série de l'évolution humaine devient dès lors complétement homogène. Chacun de nous doit voir alors des prédécesseurs dans tous ceux qui, dans les plus lointains souvenirs du passé, ont graduellement préparé par des ébauches préliminaires le culte de l'Humanité.

Mettre le culte au-dessus du dogme, c'est mettre la culture morale au-dessus de la culture intellectuelle.

Pour le culte intime, Auguste Comte n'a rien laissé à désirer dans ses explications. Chacun de nous à cet égard est juge du degré actuel d'extension et de consistance qu'il peut lui accorder.

Pour le culte public, plusieurs conditions sont nécessaires pour

éviter toute dégénération en des manifestations puériles, incapables dès lors de toute véritable efficacité.

Il faut, à la fois, dans de telles réunions, des opinions communes et des sentiments véritablement partagés par tous.

Mais certes, de telles conditions sont remplies dans la célébration commémorative de la naissance et de la mort d'Auguste Comte. Peut-il être positiviste, celui qui ne se sent pas animé, non-seulement de la plus profonde admiration, mais surtout de la plus intime gratitude, de la plus inaltérable vénération pour le plus grand et le plus pur des hommes?

Je sais que sous le prétexte de progrès abstrait de l'Humanité, on a systématisé l'ingratitude, en méconnaissant la part indispensable des grandes natures à l'évolution collective de notre espèce. Mais les positivistes ne peuvent pas partager de vagues appréciations où des idées mal digérées par des têtes peu scientifiques cachent de mauvais sentiments.

Ces justes témoignages de notre reconnaissance pour ces organes vénérables de l'Humanité sont aussi fortifiants pour l'esprit que pour le cœur.

Tel est le premier pas du Positivisme dans l'installation de la foi nouvelle. Il me reste maintenant à dire succinctement les publications qui seront faites dans le courant de cette année.

Nous allons publier la traduction de l'opuscule de M. Congreve sur l'*Inde*.

Dans le courant de cette année paraîtra un volume contenant tout ce qui nous reste d'Auguste Comte sur la morale. On pourra voir ainsi les linéaments du grand édifice qu'il voulait construire. Je hâte autant que possible la réunion des matériaux de cette publication.

Je ferai connaître, plus tard, la nature des publications et des cours qui devront commencer l'année prochaine.

Mais nous n'organiserons aucune publication périodique. Nous resterons ainsi strictement assujettis aux principes posés par Auguste Comte, principes dont la réflexion et l'expérience nous démontrent chaque jour la réalité.

Voilà ce qu'il écrivait dans sa huitième circulaire :

« Graduellement développée par le protestantisme, le déisme et le scepticisme, la maladie occidentale consiste dans une révolte continue de la raison individuelle contre l'ensemble des antécédents humains. Résultée de la décadence nécessaire des croyances propres au moyen âge, elle a pour siége primitif la ré-

gion spéculative du cerveau. Mais sa principale gravité provient de son extension spontanée à la région affective, en surexcitant l'orgueil et la vanité, tandis qu'elle comprime la vénération, et, par suite, les deux autres instincts sympathiques. Développant à la fois la présomption intérieure et la défiance extérieure, elle a pour résultats caractéristiques, dans les trois parties du cerveau, l'ennui, le doute et l'irrésolution, que la foi positive fait seule cesser. Loin de se borner aux vrais révolutionnaires, le mal s'étend jusqu'aux plus purs rétrogrades, qui, sans admettre le dogme de l'infaillibilité personnelle, sont involontairement conduits à le pratiquer envers les principales questions habituelles. Ils ont spécialement manifesté cette tendance d'après leur participation croissante au journalisme, qui, résulté de l'interrègne religieux, tend à le perpétuer. Seuls, les vrais positivistes s'abstiennent d'employer activement, et même d'alimenter passivement, une institution radicalement anarchique, dont ils apprécient les ravages intellectuels et moraux, en s'efforçant d'en délivrer l'Occident, d'après un digne usage de la liberté spirituelle. »

Que ces paroles nous servent de guide. Les vrais croyants, profondément pénétrés que la rénovation occidentale est surtout morale et non politique, convaincus que le règlement des forces privées, que les mesures matérielles ne peuvent atteindre, est la grande nécessité actuelle, porteront dans cette direction leurs efforts continus.

Que leur dévouement se mette réellement à la hauteur de leur mission, et ils trouveront estime et respect de la part de toutes les âmes honnêtes et sincères, qui ne pourront qu'honorer leurs efforts systématiques pour arriver à la prépondérance graduelle de la Morale, dans un temps où les préoccupations exclusivement matérielles tendent à dégrader l'Occident.

Salut et Fraternité.

P. Laffitte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

P. S. Tous les envois quelconques devront être adressés à M. P. Laffitte, rue Monsieur-le-Prince, n° 10. Quoique nul ne doive occuper le domicile sacré, néanmoins c'est là que tout envoi doit arriver, comme au siége normal de la nouvelle foi.

ONZIÈME CIRCULAIRE.

Paris, le 18 Homère 71 (15 février 1859).

M

L'année qui vient de s'écouler était pour le Positivisme critique et décisive. Car il s'agissait de savoir si, le fondateur mort, la Religion réelle, s'affaissant momentanément sur elle-même, attendrait une impulsion nouvelle après une interruption plus ou moins grande, ou si, se relevant sous le coup qui la frappait, elle continuerait la paisible évolution que lui avait imprimée Auguste Comte.

L'épreuve a été décisive, et la famille positiviste l'a traversée, sous l'impulsion toujours présente de son fondateur, en s'agrandissant et se consolidant. Elle nous fournit, dès lors, l'intime conviction que la continuité de l'œuvre régénératrice ne sera pas rompue.

Il importe donc de jeter un coup d'œil sommaire sur les principaux événements qui se sont accomplis dans une telle année.

La fin de l'année 1857 avait été consacrée à accomplir les volontés testamentaires d'Auguste Comte, et à organiser le pouvoir intérimaire destiné à diriger actuellement l'évolution positiviste. L'année 1858 nous trouvait en possession de l'appartement d'Auguste Comte, et dans les conditions par lui rigoureusement prescrites.

Ma précédente circulaire a fait connaître comment j'avais inauguré le culte positiviste en instituant la double célébration de la naissance et de la mort du fondateur.

Cette institution capitale a acquis désormais une inébranlable consistance, qu'augmentera encore le sentiment de sa profonde efficacité morale. La première célébration eut lieu le 19 janvier 1858, la seconde le 5 septembre de la même année; et c'est dans celle-ci que se sont manifestés les vrais caractères de ces deux fêtes.

La réunion du 5 septembre a été caractérisée par le concours des divers représentants du positivisme en Occident. Acceptant dignement un tel devoir, ils l'ont rempli de manière à donner à cette célébration ce signe d'universalité, qui est la véritable marque de la foi positive.

Ce concours ne doit être considéré ni comme fortuit ni comme transitoire : nous devons le concevoir comme la première manifestation du pèlerinage que tout vrai croyant doit accomplir, au moins une fois en sa vie, à la métropole religieuse de l'Humanité, où reposent les restes sacrés du fondateur de la foi positive ; et l'on verra ainsi le Positivisme savoir mieux que ses empiriques prédécesseurs consacrer dignement de telles manifestations.

L'ensemble du mouvement intellectuel et social des cinq derniers siècles a spontanément substitué Paris à Rome. La religion universelle régularise cette évolution en faisant de Paris le centre du nouveau pouvoir spirituel. Le pèlerinage religieux de tout positiviste devra habituellement coïncider avec la célébration de la naissance ou de la mort d'Auguste Comte.

L'unité de la foi réelle se traduira ainsi par le concours matériel des vrais croyants vers la métropole humaine.

L'institution religieuse du culte public a reçu, dans la célébration du 19 janvier 1859, un complément capital qui en assure désormais l'universalité. Pendant qu'avait lieu à Paris la fête de la *grande naissance,* notre éminent confrère, M. Congreve, accomplissait à Londres une pareille célébration. Ainsi, le culte positif se consolide définitivement par sa durée et par son extension à l'énergique population dont la liaison avec le peuple central constitue le nœud essentiel de la réorganisation moderne. La publication de l'exhortation religieuse prononcée à Londres par M. Congreve permettra bientôt à chaque positiviste d'apprécier la haute importance d'un tel événement.

Ainsi, en résumé, l'année 1858 a vu se consolider définitivement l'institution du culte positiviste.

La brochure sur l'*Inde*, que M. Congreve a publiée en Angleterre, a été traduite et publiée à Paris. Cela nous a permis de faire apprécier, dans un cas important et décisif, la manière dont le Positivisme conçoit les relations des peuples entre eux, et surtout celles de l'Occident avec le reste de la terre.

M. Congreve, avec une persévérance et un courage rares, a publié à Londres la traduction anglaise du *Catéchisme positiviste.* Outre la haute importance de ce travail pour la propagande du Positivisme en Angleterre, il faut y voir aussi une énergique et décisive manifestation. Le Positivisme est considérablemen répandu dans le milieu britannique, au point de vue scientifique et philosophique ; mais il n'y est pas encore convenablement apprécié sous l'aspect moral et religieux. La publication de M. Congreve montrera nettement au public anglais comment la nouvelle doc-

trine, abordant le point de vue moral, sans aucune intervention théologico-métaphysique, est propre enfin à diriger la vie privée et publique des esprits émancipés.

Dans leur réunion du 5 septembre 1858, les exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte ont arrêté qu'on laisserait dans le *statu quo* les diverses questions qui restent encore à résoudre, pour avoir définitivement accompli les derniers désirs de notre maître.

Le *Comité positiviste* a décidé qu'il prendrait désormais le titre de *Conseil positiviste* comme indiquant mieux le caractère strictement consultatif d'une telle réunion. Le mot *comité* rappelle des idées de vote et de régime parlementaire qui, peu convenables dans une saine organisation politique, sont directement contraires à l'esprit du pouvoir spirituel.

Mais pendant que le noyau positiviste se consolidait par de nouvelles publications et une plus intime fraternité, et s'étendait par de nouvelles et précieuses adhésions, la mort frappait dans nos rangs et enlevait du milieu de nous des compagnons de notre œuvre, intelligents et dévoués.

Au mois d'octobre 1858 est mort à Manchester notre confrère M. Fisher, membre du *Conseil positiviste.*

M. Fisher, après avoir commencé en Angleterre son éducation scientifique, était allé compléter à Berlin de fortes études chimiques, tout en continuant une convenable préparation mathématique; là, il commença à être initié à la *philosophie positive.* Venu à Paris, il put, auprès d'Auguste Comte, compléter définitivement son initiation. Évidemment destiné, par de fortes études scientifiques et une intelligence distinguée, à la carrière théorique, il fut invité par Auguste Comte à compléter son éducation encyclopédique par des études biologiques et médicales : il accepta ce conseil, et de retour à Manchester, il aborda résolûment ce nouvel ordre de méditations. Plusieurs années déjà y avaient été consacrées, de manière à faire espérer au positivisme un digne théoricien de plus, lorsque la mort est venue nous l'enlever. Il a succombé à une maladie de poitrine lentement développée dans une constitution naturellement délicate. Ainsi, une mort prématurée nous ravit, à la fleur de l'âge, un homme qui, préparé par de longues et difficiles études, était au moment d'en poursuivre d'utiles applications sociales.

Quelques traits suffisent à faire connaître notre digne confrère : il avait le courage d'initiative. Le premier, il donna publiquement à Auguste Comte le vrai titre qui convenait à sa fonc-

tion religieuse. Dès l'apparition du dernier ouvrage d'Auguste Comte, la *Synthèse subjective*, il l'appréeia profondément. Très-eapable, par ses études mathématiques, de lire une telle œuvre, il sentit nettement la portée philosophique et morale de la systématisation de la eoneeption de l'espaee. Il n'était pas de ces esprits aussi mal organisés que mal eultivés, qui osent voir dans cette œuvre admirable une preuve d'une sorte d'affaiblissement mental. Heureusement ees appréciations émanent de littérateurs que leur ignoranee même rend ineapables de lire de telles œuvres, et qui prennent leur propre impuissance pour base de leur jugement.

Une nouvelle perte nous était réservée.

Le 30 décembre 1858 mourait, loin de son domicile, frappé soudainement, notre digne et bon eonfrère le docteur Cousin. Cette mort soudaine, inattendue, d'un homme profondément estimé, a amené au lieu de sa résidenee une manifestation spontanée de toute la population. Un prolétaire est venu révéler sur sa tombe les bienfaits nombreux et ignorés de eelui qu'il a justement caraetérisé du titre de *bon docteur*. Notre loyal eonfrère avait su ainsi justement pratiquer le conseil d'Auguste Comte, qui prescrit à chaque positiviste de montrer sa véritable régénération par la manière plus parfaite d'exereer les fonetions spéciales que sa situation lui assigne.

Notre eonfrère, d'un esprit net et d'un caraetère ferme, avait surtout profondément accepté la morale du Positivisme. Ayant perdu, par une mort subite, une femme jeune et distinguée, il aeeepta et aeeomplit scrupuleusement la loi du veuvage éternel. Ses premières relations avee Auguste Comte eurent surtout pour but de s'enquérir auprès de lui des moyens d'organiser son eulte privé, base fondamentale de toute intime régénération. Plein de la plus respeetueuse soumission pour notre maître vénéré, il savait montrer dans la vie privée une décisive fermeté.

Ainsi, le premier parmi nous, il aecepta le veuvage éternel et le pratiqua dignement, offrant la réalisation de la noble institution par laquelle le Positivisme étend au delà de la tombe le lien eonjugal. Cette belle règle du veuvage éternel est l'indispensable eomplément de toute véritable monogamie, que eompromet évidemment, même le sentiment d'une nouvelle liaison toujours possible.

Notre bon et dévoué eonfrère nous offre un exemple de ces cœurs tendres et de ees esprits fermes qui viennent demander à la foi nouvelle des eonsolations morales, et les salutaires émo-

tions des sévères devoirs librement acceptés, et énergiquement remplis; consolations que les synthèses en décadence ne peuvent plus leur donner, et que dédaigne seul un scepticisme énervant.

Son souvenir vivra parmi nous, et, on peut le dire, se liera indissolublement à celui du grand rénovateur dont il comprit surtout le règlement moral, auquel le dogme philosophique fournit seulement une base indispensable. C'est en voyant disparaître ainsi prématurément ces dignes natures, alors que nous voyons se continuer longuement tant d'existences parasites et même nuisibles, que nous apparaît plus éclatante la profonde imperfection de l'ordre naturel, imperfection dont l'adoucissement est le but essentiel de nos efforts.

Je puis dire, pour résumer ce tableau succinct de l'année qui vient de s'écouler, que non-seulement les liens mutuels des membres de la famille positiviste se sont consolidés, mais que de nouvelles adhésions ont montré que la propagation de la foi nouvelle a repris son cours naturel, que semblait avoir momentanément interrompu l'irréparable perte de notre fondateur.

En résumé donc, nous avons traversé d'une manière satisfaisante l'année décisive qui a suivi la mort d'Auguste Comte.

Il me faut maintenant indiquer les principales publications qui auront lieu dans le courant de l'année qui commence.

M. de Constant publiera cette année ses *Considérations générales sur les principales conceptions du mysticisme chrétien*, envisagées dans ce qu'elles peuvent avoir d'assimilable à la Religion démontrable. Ce travail consiste surtout à dégager le sens réel et positif qui se trouve toujours combiné avec un sens plus ou moins chimérique et subjectif dans chacun des mots de la langue théologique. Un tel travail comporte une haute utilité morale, en nous faisant mieux sympathiser avec l'ensemble de nos prédécesseurs, en manifestant clairement dans la langue même la continuité humaine, et en démontrant l'aptitude exclusive du positivisme à rendre justice à tous ceux qui l'ont précédé. Le Positivisme répudie hautement dans la langue, comme dans tout le reste, l'esprit révolutionnaire dont le caractère essentiel est de rompre la tradition, en voulant marcher vers l'avenir, tout en maudissant le passé. Pour nous, chaque mot est une institution sociale, et la série des divers sens qu'il a présentés est soumise à la loi d'évolution intellectuelle découverte par Auguste Comte. Les mots Ame, Culte, Religion, incorporés désormais à la langue scientifique nous offrent de cela des exemples

caractéristiques. Pour tous les esprits avancés de telles dénominations ne conservent plus qu'un sens positif. Étendre une telle transformation à tous les mots essentiels encore théologiques, tel est surtout le but du travail de M. de Constant.

Il est consolant pour le Positivisme de voir consacrer ainsi à la propagation de la foi nouvelle les loisirs de la retraite qui suit une vie active dignement remplie.

Notre confrère M. le docteur Robinet publiera, dans le courant de cette année, une notice sur la vie et les ouvrages d'Auguste Comte.

Une sommaire exposition de la doctrine philosophique et religieuse de notre vénéré maître se trouvera naturellement liée au récit de la grande existence consacrée tout entière, avec le plus incomparable dévouement, à son élaboration et à son installation.

La confiance particulière et spéciale dont Auguste Comte a honoré notre confrère dans les derniers jours de sa vie lui permettra de mieux préciser et de dire convenablement quels furent les derniers instants de cette grande existence. Un tel récit, dû à celui qui, entre tous, peut le mieux l'accomplir, est d'autant plus nécessaire que plusieurs erreurs graves ont été répandues sur ce sujet.

Enfin cette notice contiendra le récit succinct des principaux événements qui ont suivi la mort de notre maître.

Je ferai paraître incessamment le discours d'ouverture du cours que je professe sur l'*histoire générale de l'Humanité ;* ce discours a surtout pour destination essentielle d'apprécier d'une manière générale comment le Positivisme vient satisfaire aux principales nécessités sociales de l'Occident.

Je dois terminer enfin cette circulaire en indiquant un but précis et fondamental que nous pouvons dès à présent assigner à nos efforts, et qui doit stimuler l'active intervention de tous les vrais croyants.

Les deux besoins fondamentaux de la situation occidentale auxquels le Positivisme vient satisfaire sont : l'éducation et le travail, dont la solution consiste dans l'avénement d'un Sacerdoce et d'un Patriciat. Quoique ces deux éléments généraux de l'ordre moderne doivent surgir simultanément, néanmoins l'avénement du Sacerdoce positiviste, est le besoin essentiel de l'œuvre régénératrice. C'est autour du Sacerdoce que doivent graduellement se grouper tous les efforts, et lui seul dans sa puissante unité pourra coordonner toutes les forces et assurer l'efficacité de leur action.

L'office fondamental du Sacerdoce est l'enseignement ; c'est-à-dire que l'enseignement est la fonction spéciale de la corporation philosophique ; celle qui, commune à tous ses membres, pose la base inébranlable de la confiance et de la vénération, qui seules assurent l'efficacité des conseils et des considérations qui émaneront du Sacerdoce positiviste. Enfin, c'est surtout en organisant l'enseignement positiviste que nous commencerons en Occident la véritable incorporation sociale du Prolétariat. C'est ainsi que se produira cette *alliance d'une grande pensée et d'une grande* force, qu'Auguste Comte signalait, il y a vingt ans, comme la base de la régénération sociale. Ce noble enseignement qui, débutant par la mathématique, se couronne par le *système de la Morale positive*, correspondra dans ses divers degrés aux besoins et aux tendances des classes laborieuses.

Par sa partie cosmologique, l'enseignement positiviste se lie aux fonctions spéciales des prolétaires et à celles de leurs chefs. L'exposition systématique des principales lois abstraites du monde inorganique, sur lesquelles est fondée l'industrie humaine, donnera aux prolétaires un juste sentiment de la dignité de leurs occupations journalières, en en montrant la liaison avec les conceptions les plus hautes de la science ; tandis que par sa partie supérieure, morale et sociale, le dogme réel donnera aux aspirations générales des classes laborieuses une direction précise et déterminée.

Il y a plus, c'est par l'enseignement de la morale que s'ouvriront les relations avec les dignes femmes qu'écrase et que comprime de plus en plus le matérialisme industriel ; jusqu'ici elles n'ont trouvé une insuffisante satisfaction à leurs besoins moraux, et une très-incomplète protection, que dans les anciens cultes. Cette protection si imparfaite semble creuser du reste davantage la séparation malheureusement trop réelle entre l'homme et la femme au sein de la famille. Le mari, le fils, de plus en plus préoccupés d'une vie active et absorbante, dédaignent avec une tolérante indifférence des pratiques religieuses qui leur semblent devoir être l'exclusif apanage de la femme ; ils méconnaissent ainsi la supériorité morale de la femme qui préfère un culte même très-imparfait à cette désuétude complète de toute culture, morale vers laquelle tend si déplorablement l'Occident.

Un de nos confrères (M. Lonchampt) a parfaitement apprécié une telle situation :

« De nos jours la divergence d'opinions religieuses s'élève

comme un rempart de glace entre l'homme et la femme ; c'est elle qui, tout à coup, ébranle la vénération filiale et change le respect en commisération; c'est elle qui détache l'épouse de l'époux et lui fait chercher un autre confident, un autre conseil, bientôt un autre ami; c'est elle qui prive de leur efficacité les sages avis d'une mère.

« A un si grand mal il n'y a que deux voies de salut; ou bien les femmes ramèneront les hommes aux croyances dont ils se sont écartés; ou bien les hommes, sortis du doute et soumis à une foi, la feront partager aux femmes. »

L'avénement d'une doctrine profondément réelle, et essentiellement religieuse pourra seule faire graduellement cesser cette déplorable séparation qui compromet si gravement le développement moral de l'Humanité.

Ainsi donc, organiser en Occident l'enseignement positiviste, tel est le but précis et important que nous devons assigner à nos efforts; et par là surgira en même temps l'installation du Sacerdoce positiviste.

Mais une considération plus spéciale doit faire sentir à tous les vrais croyants l'importance de cette institution.

La jeune génération positiviste est déjà assez nombreuse et bientôt assez mûre, pour nécessiter l'organisation de l'enseignement septennaire.

Aussi le sentiment d'un tel besoin m'a conduit à inaugurer cet enseignement en commençant un *Cours philosophique sur l'histoire de l'Humanité*. Mais il faut songer à consolider cette institution en l'étendant. Aussi j'espère pouvoir, dès l'année prochaine, ajouter à ce cours des cours scientifiques qui inaugureront à la fois et le Sacerdoce réel et l'enseignement positif.

Le digne patronage qu'a institué le subside positiviste, se trouvera, j'en suis certain, au niveau des besoins qu'il est appelé à satisfaire. Son but essentiel est celui-ci : assurer la juste indépendance du pouvoir spirituel, de manière à lui permettre le digne accomplissement de ses fonctions sociales.

Les besoins auxquels doit satisfaire le subside positiviste sont de deux sortes : assurer l'existence matérielle des membres du pouvoir spirituel, et permettre la convenable possession des locaux propres à l'installation de l'enseignement, et finalement du Culte positiviste. Aussi le concours à un tel subside, à un degré quelconque, est un devoir pour tout vrai croyant, et caractérise une adoption réelle de la Religion démontrable. Car au milieu de l'anarchie occidentale, le vrai caractère du positiviste sera, de

plus en plus, de se reconnaître des obligations morales. Du reste, le dévouement constant de nos dignes patrons a toujours été au niveau des besoins de la doctrine nouvelle.

J'ai pu, dès cette année, commencer à donner au subside sa vraie destination en assignant une annuité de 1,200 fr. à notre éminent apôtre américain. Le graduel développement du Positivisme me permettra d'élever cette annuité au taux convenable et de l'étendre successivement à d'autres dignes aspirants au sacerdoce de l'Humanité.

Ainsi commence en Occident l'installation de la Religion démontrée qui, destinée à coordonner et à grouper les âmes d'élite, formera le noyau sacré que viendra graduellement grossir l'assentiment et la sympathie de tous ceux qui comprennent enfin la nécessité de faire prévaloir la rénovation intellectuelle et morale sur toute vaine agitation politique.

Les vrais croyants seront soutenus dans leur actif dévouement social par l'énergique conviction qu'en eux résident désormais les destinées morales de l'Humanité.

Au milieu d'un égoïsme aussi énervant que stupide, ils viennent appeler les cœurs dévoués et énergiques, et les esprits fermes, à goûter la profonde et salutaire émotion de concourir sciemment à la rénovation morale de l'Humanité.

Salut et fraternité,

P. Laffitte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

M. Lonchampt a reçu, pendant le temps qu'il a eu la direction du subside, la somme de 3,309 fr., dont la plus grande partie a été employée à la construction de la tombe d'Auguste Comte, conformément à ses dernières volontés.

Je vais donner ici seulement le résumé de ce que j'ai reçu personnellement depuis que j'ai la direction du subside.

Résumé général des souscriptions pour le subside sacerdotal de 1858.

34 souscriptions avouées.	20 françaises.	1230 fr. »	minimum . .	5 »
			moyenne. . .	61 »
			maximum . .	200 »
	14 autres occidentales. .	4061 fr. 70 c.	minimum . .	75 »
			moyenne. . .	290 »
			maximum . .	2500 »
	3 anonymes	195		
Total. . . .	37 souscriptions.	5486 fr. 70 c.	moyenne. . .	148

Mais pour se faire une véritable idée de la situation du subside, on ne doit pas oublier que je ne compte pas plusieurs souscriptions qui ont contribué à produire les 3,309 francs reçus par M. Lonchampt, et dont plusieurs proviennent de positivistes très-dévoués qui ont déjà contribué au subside de 1859. En résumé, il a été reçu en 1857 et 1858, tant pour les dépenses courantes que pour exécuter les volontés dernières d'Auguste Comte, tant en dons qu'en avances, la somme de 20,973 fr.

DOUZIÈME CIRCULAIRE.

Paris, 28 Moïse 72 (22 janvier 1860).

La formation du sacerdoce positif devient la première condition d'une régénération non moins indispensable à l'ordre qu'au progrès.

AUGUSTE COMTE.

M

Avant d'indiquer les mesures propres à étendre et consolider l'action du Positivisme, je dois résumer sommairement les principaux événements accomplis dans le courant de l'année qui vient de finir.

Ainsi que je l'avais promis dans ma précédente circulaire, j'ai publié le discours d'ouverture du cours que je professe gratuitement sur l'histoire générale de l'Humanité, et par lequel j'ai inauguré le véritable enseignement positiviste. Ce cours, que j'ai recommencé depuis le mois de novembre 1859, est le début du système général d'enseignement public et gratuit que doit instituer en Occident le sacerdoce positiviste, et qui constitue sa fonction spéciale.

M. Audiffrent, membre du *Conseil positiviste*, a complété finalement cette année sa préparation intellectuelle en terminant le cours de ses études médicales, ce qui va lui permettre d'aborder directement sa fonction sociale d'une systématique propagande positiviste.

M. Audiffrent, après avoir accompli à l'École polytechnique son initiation cosmologique surtout mathématique, entreprit, d'après le conseil d'Auguste Comte, les études médicales, à la fois comme

complément biologique d'une éducation vraiment encyclopédique, et aussi comme préparation directe à sa fonction philosophique.

Le caractère essentiel du sacerdoce positiviste étant la systématisation de la vie humaine sous la prépondérance de la morale, une préparation encyclopédique est la condition de son installation ; préparation qui doit être dirigée d'après la hiérarchie des conceptions abstraites (mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie, morale).

Mais l'enseignement n'est pas la seule fonction du sacerdoce positiviste, il la complète par le conseil public et privé. Par suite, les fonctions médicales rentrent nécessairement dans ses attributions. C'est pour satisfaire à ces difficiles conditions que M. Audiffrent a complété son éducation polytechnique par des études médicales terminées par l'obtention du doctorat.

On doit justement signaler au public les sérieuses garanties qu'offre à l'ordre la nouvelle corporation philosophique en s'assujettissant à de difficiles études encyclopédiques comme préliminaire indispensable de son action privée et publique. On peut aussi signaler le juste respect que montre la nouvelle école pour la continuité sociale, puisqu'elle fait constater l'accomplissement de telles études d'après les procédés adoptés par la société actuelle. C'est pourquoi on doit justement approuver M. Audiffrent d'avoir complété le cours de ses études médicales par l'obtention du titre officiel qui les constate.

Mais outre l'importance de l'acte en lui-même pour la consolidation du Positivisme, je dois indiquer rapidement le vrai mérite de la thèse de M. Audiffrent (1).

Parmi les dernières conceptions d'Auguste Comte pour le perfectionnement des études biologiques et médicales, et finalement pour la connaissance systématique et réelle de la nature humaine, on doit justement signaler sa théorie des ganglions sensitifs et sa conception générale de la maladie.

C'est sur ce double objet que porte la thèse de M. Audiffrent, et surtout sur la théorie de la sensibilité et des perturbations pathologiques qu'elle manifeste. Il a pu, dans un cas intéressant d'observation clinique, mettre en lumière la distinction du sens

---

(1) *Réflexions sur un cas de névrose de la cinquième paire et sur les névroses en général*, par M. Audiffrent, ancien élève de l'École polytechnique, docteur-médecin.

de la *musculation* et du sens de l'*électriction* établis par Auguste Comte dans sa théorie générale de la sensibilité, d'après les aperçus de Blainville. En examinant, à propos de ce cas spécial, la question générale des névroses et de leur traitement, il a pu, dans un travail vraiment remarquable, faire sentir l'importance de ne jamais séparer l'étude des perturbations spéciales de la sensibilité et de la locomotion, de la considération de l'unité cérébrale qui doit être toujours la notion prépondérante; enfin M. Audiffrent a su faire comprendre comment le Positivisme rallie la grande tradition des médecins praticiens dont Hippocrate est le vrai type. — Ainsi donc la constitution de la corporation philosophique, besoin essentiel de la situation occidentale, a accompli ainsi en France un véritable progrès.

En Angleterre et en Amérique, les deux membres du *Conseil positiviste*, noyau fondamental du sacerdoce, ont continué avec autant de dévouement que d'énergie leur action sociale.

M. Congreve a publié le discours par lequel il a inauguré à Londres le culte positiviste par la célébration de la naissance d'Auguste Comte (1), célébration qui prépare la fête de l'Humanité, et qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, se fondra avec elle.

M. Congreve, avec sa ferme et prudente initiative, est intervenu comme ministre de la Religion de l'Humanité dans la *grève* des *ouvriers* du *bâtiment*, par une lettre publique adressée au secrétaire de *la Conférence des états du bâtiment associés*. M. Congreve a nettement rappelé dans cette circonstance les notions décisives que le Positivisme établit pour le règlement de ces grandes relations entre les entrepreneurs et les travailleurs, règlement qui constitue l'un des problèmes essentiels de la situation occidentale et que la Religion de l'Humanité lie à la réorganisation intellectuelle et morale qu'elle vient accomplir.

« Pour arriver à la solution de ce problème (l'incorporation sociale du prolétariat), dit M. Congreve dans sa lettre, la Religion de l'Humanité prescrit des mesures pacifiques en interdisant toute violence; elle préfère de même en tous les cas les moyens moraux d'action, aux moyens purement matériels. Elle parle librement

---

(1) *The new Religion in its attitude towards the old*, a sermon preached at Southfields, Wandsworth, on the anniversary of the birth of Auguste Comte, by Richard Congreve.—John Chapman, 8, King-William street, Strand, London, 1859.

aux deux partis, aux entrepreneurs aussi bien qu'aux ouvriers. Pour ce qui est de la lutte actuelle, elle prescrirait aux ouvriers, comme un devoir des plus solennels, de bien employer le loisir plus grand qu'ils réclament, c'est-à-dire de s'en servir pour mieux remplir leurs fonctions sociales; elle avertirait d'un autre côté les entrepreneurs qu'ils ne sont que les dépositaires de la richesse sociale, richesse qui doit servir surtout à mieux garantir la plus haute efficacité en tous genres, de l'agent principal qui la produit, c'est-à-dire de l'ouvrier lui-même sans le secours duquel tout autre agent serait impuissant. C'est, monsieur, en ministre de la Religion de l'Humanité, que je vous adresse ces paroles. »

L'urgence d'un pouvoir spirituel indépendant, qui puisse intervenir au nom de la morale démontrée dans de telles luttes, se fera sentir chaque jour davantage; et chaque vrai croyant comprendra l'importance de cette première intervention dans les conflits de l'organisme industriel.

M. Congreve commencera cette année à Londres un cours public et gratuit essentiellement destiné aux prolétaires, sur les conceptions fondamentales du Positivisme, surtout en sociologie et en morale.

C'est ainsi que par le culte, le conseil et l'enseignement, commence en Angleterre, sur une échelle faible encore mais décisive, l'établissement et la fondation du pouvoir spirituel, organe de la doctrine qui vient terminer pacifiquement la révolution occidentale commencée depuis cinq siècles.

Notre digne apôtre américain, M. Edger, continue son active propagande, et je dois rapidement signaler les pas accomplis pendant l'année 1859, sous son intervention dévouée. Le 24 Guttemberg 71 (5 septembre 1859), il a fait la célébration commémorative de la mort d'Auguste Comte : « J'ai donc en fait, dit-il justement, inauguré le culte public de l'Humanité sur le sol américain. »

Mais outre cette installation du culte public, M. Edger développant noblement son office sacerdotal, a administré, le 26 Guttemberg 71, le sacrement de la *Présentation*, et le 28 Guttemberg 71, celui du *Mariage* à un digne prolétaire qui a su montrer, par une prolongation exceptionnelle du chaste préambule, la puissance modificatrice de la Religion de l'Humanité sur les natures vraiment énergiques et réellement élevées.

La Religion de l'Humanité s'installe donc en fait par l'épreuve la plus décisive, celle qui consiste à modifier la vie privée. C'est par cette moralisation personnelle que la Religion positive mon-

trera enfin sa puissante aptitude à la direction effective des natures énergiques sur lesquelles le théologisme n'exerce plus depuis longtemps aucune action quelconque.

M. Edger a consacré, le 2 Shakespeare 71, une séance publique à l'exposition de quelques-unes des solutions principales du Positivisme pour la régénération industrielle. Ce dévouement continu, et cette énergique persistance de notre apôtre américain, et les résultats incontestables d'une telle action, consolident nos espérances sur une mission qui doit être dignement appuyée.

Le sacerdoce positiviste a donc pris cette année une plus grande consistance en étendant davantage son action.

Mais outre un sacerdoce, le Positivisme fera surgir un Patriciat destiné à diriger la vie pratique sous la suprématie d'une morale démontrée qui règle à l'abri de tout arbitraire les devoirs propres à toutes les situations de la vie privée et publique; le double résultat à atteindre sera l'incorporation sociale du prolétariat occidental et la consolidation de la digne influence domestique de la femme.

Un pas décisif a été accompli à cet égard cette année, de manière à caractériser à la fois la possibilité d'une réelle régénération pratique sous l'influence de la Religion positive, et de manière aussi à montrer par une application décisive la nature de la solution positiviste pour les grandes questions de l'ordre industriel.

Je dois un récit sommaire de ce pas, nouveau et important pour l'installation sociale de la Religion démontrée.

Auguste Comte, en 1854, dans le tome IV de la *Politique positive*, après avoir expliqué la nécessité de la formation de riches artificiels par de convenables dotations industrielles, afin de fournir de dignes types de la régénération pratique, écrivait les lignes suivantes :

« Le Positivisme s'honore d'un éminent praticien qui, d'après une forte préparation théorique, lutte, avec autant de dévouement que de sagesse, contre les difficultés résultées de l'insuffisance de ses capitaux envers l'amélioration décisive de son domaine rural. De pareils cas sont assez multipliés déjà pour indiquer combien l'intervention systématique peut seconder la régénération spontanée de l'existence industrielle en faisant surgir les mœurs sociocratiques chez les praticiens d'élite avant la fin de la transition. »

Le Positivisme comptait donc dans son sein un homme vrai-

ment digne, par sa nature intellectuelle et morale, ses connaissances théoriques, sa forte préparation pratique, de fournir un premier type du patriciat industriel; mais une extension de son capital était nécessaire pour cela. Cette indispensable extension s'est réalisée grâce à la généreuse intervention d'un jeune patricien anglais. Je ne puis mieux faire connaître cette intervention qu'en citant quelques passages de la lettre de notre jeune confrère à M. Hadery.

« J'ai un projet que d'après mûres réflexions j'ose soumettre à votre bonne considération.

« Ce que je veux faire donc, c'est simplement de vous faire don de ces 130,000 fr. (1) qu'il vous faudra pour organiser votre ferme sur une échelle suffisante. Je vous fais remarquer d'abord que le *don* est un moyen très-normal dans de pareils cas : notre incomparable fondateur l'a pleinement réhabilité, surtout au deuxième volume de la *Politique positive*, en traitant de la propriété. D'ailleurs un pareil don dans votre cas, noble confrère, se fait si pleinement à l'Humanité, et non pas à un individu, que toute idée d'obligation personnelle s'exclut naturellement. Je suis convaincu que rien n'est plus opportun, pour ne pas dire nécessaire, qu'une expérience positiviste *pratique;* et aujourd'hui il n'y a que la vôtre, et la vôtre doit, sous peine d'insuffisance, s'étendre hors des étroites limites qu'y a imposées votre situation. Mais en s'étendant votre exploitation doit devenir de plus en plus normale, et il est de la dernière importance, pour une exploitation agricole qui vise à une pleine normalité, que l'entrepreneur soit aussi propriétaire. Or pour que vous puissiez devenir propriétaire du terrain qu'il vous faut, il n'y a que le *don* qui a le mérite d'être parfaitement, mais parfaitement normal. Pour l'acceptation de votre part du don que j'ose vous offrir, j'espère que vous n'y verrez qu'un simple devoir, comme je ne vois de ma part qu'un simple devoir à vous l'offrir. »

Ainsi a commencé l'institution d'un premier type du patriciat industriel par une intervention aussi généreusement faite que dignement acceptée.

Mais une telle institution devait être complétée par une consécration religieuse consistant à accorder à M. Hadery le sacrement de la *Destination*. C'est ce qui a eu lieu le 25 Guttemberg 71 (6 septembre 1859). Pour la première fois dans l'histoire de l'Hu-

(1) Le don a été ultérieurement porté à la somme de 250,000 fr.

manité, les fonctions industrielles recevaient une consécration religieuse de manière à indiquer la transformation finale qui donnera aux chefs industriels comme aux prolétaires un caractère vraiment civique, et fera disparaître chez les uns comme chez les autres les traces trop sensibles encore de l'esclave émancipé. Je publierai, dans le courant de cette année, le discours prononcé dans cette importante occasion. Je dois seulement, pour caractériser l'esprit d'un tel acte, reproduire ici la formule fondamentale que tout patricien positiviste doit jurer avant de recevoir la consécration religieuse au nom de l'Humanité :

1° Vous reconnaissez que la richesse, sociale dans sa *source* et sa *destination*, doit néanmoins recevoir une *appropriation personnelle*, de manière à être employée avec une digne *indépendance* au service de l'Humanité.

2° Vous promettez de prélever sur le revenu avec une sage économie pour votre entretien personnel, de manière à l'employer surtout à la digne amélioration des *agents* et au convenable perfectionnement de l'*instrument*.

3° Vous promettez d'instituer autant que possible une digne hérédité sociocratique du capital que vous allez administrer.

Grâce à l'intelligence et au dévouement habituels de M. Lonchampt, nous avons pu commencer cette année la réalisation du plan conçu depuis longtemps pour faire concourir à l'éducation positive du peuple, en les groupant autour du sacerdoce, les praticiens ayant une éducation scientifique convenable.

L'éducation est la fonction spéciale du sacerdoce, mais pendant la transition on peut convenablement utiliser les connaissances scientifiques réelles d'un grand nombre de praticiens. Il existe, surtout en France, grâce à l'École polytechnique ou à ses aboutissants, un grand nombre d'esprits voués à la vie pratique, mais ayant néanmoins reçu une forte éducation cosmologique. Ils peuvent dès lors faire des cours complémentaires, mais uniquement sur la science profane (mathématique, astronomie, physique, chimie), la science sacrée (biologie, sociologie, morale) devant être, même pendant la transition, l'apanage exclusif de la corporation philosophique. En résumé, ces cours doivent être conçus, 1° comme purement relatifs à la transition, 2° comme portant exclusivement sur la cosmologie, 3° comme institués sous l'action directrice du sacerdoce. De cette manière, de dignes praticiens pourront utiliser leurs connaissances et leur dévouement pour l'instruction positive du peuple, se rattacheront à une

grande cause sociale, et prépareront l'avénement définitif de la foi démontrée.

Ce projet, susceptible d'un immense développement ultérieur, a déjà reçu un commencement d'exécution par le cours public d'astronomie populaire que professe gratuitement M. Lonchampt.

Je dois faire connaître maintenant, parce qu'il va avoir un commencement d'exécution, un projet important :

L'institution systématique du conseil médical gratuit.

La fonction médicale devant normalement se fondre dans la fonction sacerdotale, le prêtre de l'Humanité doit donc conseiller gratuitement sur l'état pathologique, comme sur tout autre sujet de la vie privée ou publique; le sacerdoce positiviste doit donc considérer le conseil médical gratuit comme un des attributs de sa fonction sociale. M. le docteur Audiffrent, membre du Conseil positiviste, va commencer à Marseille, cette année, l'installation de cette fonction élémentaire du pouvoir spirituel; et j'espère pouvoir, dès l'année prochaine, l'instituer à Paris, au siége sacré de la foi démontrée. Le sacerdoce positiviste caractérisera ainsi sa vraie nature, en combinant à la fois les caractères du prêtre, du professeur, et du médecin, de manière à offrir à tous les hommes sensés d'aussi sérieuses garanties à l'ordre qu'au progrès.

Ceux qui, parmi les médecins actuels, sentent d'un côté l'importance de relever la dignité médicale, et de l'autre désirent contribuer sérieusement au mouvement de rénovation intellectuelle et morale qu'inaugure en Occident le Positivisme, pourront se rattacher ainsi à la corporation directrice, en commençant sous sa direction à établir le conseil médical gratuit.

Ainsi, la corporation philosophique rattachera bientôt autour d'elle et à la cause sacrée de l'Humanité, les natures les plus éminentes émanées du milieu polytechnique et du milieu médical, en les liant à la grande œuvre de la régénération morale et sociale.

Mais pour que le Positivisme puisse ainsi installer graduellement l'enseignement et le conseil médical gratuits, il faut que ses deux institutions pratiques, le *subside positiviste* et le *fonds typographique*, reçoivent leur plein développement.

6,400 francs sont absolument indispensables pour correspondre aux besoins les plus immédiats, depuis l'institution d'une pension viagère de 1,200 francs pour la sœur de notre maître. Les 6,400 francs se répartissent de la manière suivante :

1° Pour location du logement rue Monsieur-le-Prince, 10. . .	2000 fr.
2° Pension viagère à la fille adoptive d'Auguste Comte. . . .	1500
3° Frais divers.	500
4° Subside sacerdotal à M. Henri Edger.	1200
5° Pension viagère à mademoiselle Comte	1200
Total.	6400 fr.

Mais une telle somme ne correspond qu'aux dépenses tout à fait indispensables ; car, sauf la modeste annuité de M. Edger, je ne puis jusqu'ici disposer d'aucune somme pour la destination essentielle du subside, c'est-à-dire l'installation du pouvoir spirituel chargé d'établir l'enseignement et le conseil médical gratuits.

D'un autre côté, j'ai jusqu'ici pu appliquer au *fonds typographique*, en lui-même insuffisant, une portion du subside, de manière à payer l'impression de publications utiles ; mais si le subside positiviste ne dépassait pas le taux actuel, cela me deviendrait impossible, au grand détriment de notre sainte cause.

Le subside actuel est donc tout à fait insuffisant et au-dessous des besoins urgents de notre propagande.

Tous ceux qui, à un degré quelconque, adoptent les doctrines positivistes, tous ceux qui désirent l'incorporation sociale du prolétariat, tous ceux qui sentent qu'un enseignement public et gratuit, base de sa régénération intellectuelle et morale, est la condition préliminaire d'une telle incorporation, tous ceux-là, dis-je, ont le devoir inéludable de concourir au subside positiviste. — Car, lors même que l'on ne partage pas l'ensemble des idées positives, n'est-il pas un point sur lequel tous les cœurs vraiment civiques sont d'accord? l'éducation du peuple par l'enseignement scientifique public et gratuit. — Or, le Positivisme a commencé et est en mesure de développer cet enseignement nécessaire. — D'un autre côté, pour la France surtout, le concours à l'établissement du système d'éducation populaire a une utilité spéciale pour combattre cette disposition inerte sous laquelle se cachent trop souvent la paresse et l'égoïsme, de tout attendre de l'initiative gouvernementale, sans rien exiger de l'activité et du dévouement individuels. Il est par trop commode de mettre au compte du gouvernement sa propre paresse, et sa personnelle insuffisance de sociabilité. Aucun gouvernement ne vous empêche ni d'être moraux ni d'être dévoués.

Ainsi, le Positivisme a le droit de compter sur le concours de tous ceux qui, même indépendamment de toute doctrine, pensent: 1° que la régénération intellectuelle et morale est la ques-

tion à l'ordre du jour; 2° que cette régénération peut se caractériser en travaillant avec dévouement à l'établissement d'un système d'éducation publique et gratuite dans tout l'Occident.

Du reste, aucun prétexte quelconque de ne pas concourir, ne peut persister pour un subside qui admet les plus modestes offrandes, qui même, normalement, doivent le constituer. Auguste Comte avait émis l'espoir que le subside positiviste serait essentiellement alimenté par des souscriptions à un centime par jour (3 fr. 65 c. par an).

Outre les publications annoncées dans ma précédente circulaire, j'espère pouvoir publier bientôt les leçons professées dans mon cours public, sur la Chine, à propos de Confucius, leçons qui ont été recueillies par la sténographie, grâce à un dévouement exceptionnel (1).

M. Congreve publiera en même temps, en Angleterre, une brochure spéciale pour protester dignement contre une politique qui, sous prétexte de civilisation, organise l'empoisonnement systématique d'une grande population.

Nous avons pu installer au domicile sacré le remarquable buste en marbre de notre maître dû à un éminent artiste (M. A. Étex), et aussi, grâce au dévouement continu de M. Foucart, le portrait de Clotilde de Vaux.

Tel est donc l'ensemble de la situation actuelle de la doctrine sur laquelle reposent les destinées intellectuelles et morales de l'Occident et de l'Humanité tout entière.

C'est à l'actif dévouement de chacun, à l'énergique effort d'amélioration intellectuelle et morale, c'est enfin par un perfectionnement sérieux de notre conduite privée et publique, que nous pourrons faire surgir auprès du public occidental la notion capitale que le vrai caractère du Positiviste : c'est d'être un homme qui se reconnaît des devoirs.

Salut et fraternité.

P. LAFFITTE,

10, rue Monsieur-le-Prince.

---

(1) *Considérations sur l'ensemble de la civilisation chinoise et sur les relations de l'Occident avec la Chine.*

Résumé général des souscriptions pour le subside sacerdotal de 1859.

38 souscriptions avouées.	24 françaises	1680 fr.	minimum. . . .	5
			moyenne. . . .	70
			maximum. . . .	300
	14 autres occidentales. .	3663 fr. 50 c.	minimum. . . .	25
			moyenne. . . .	260
			maximum. . . .	2500
	4 anonymes	770 fr. 50 c.		
Total. . . .	42 souscriptions.	6114	moyenne. . . .	145

Subside pratique pour une exploitation agricole normale. . . . 250 000 fr.

N° 25 bis.

Relevé général des souscriptions positivistes, de 1849 à 1859.

Subside sacerdotal.

		fr.	c.
1849,	1re année.	2928	30
1850,	2e année.	3260	75
1851,	3e année.	4205	50
1852,	4e année.	5600	00
1853,	5e année.	7400	00
1854,	6e année.	7004	00
1855,	7e année.	7056	00
1856,	8e année.	8246	00
1857,	9e année (année de la mort d'Auguste Comte.). .	15486	30
1858,	10e année.	5486	70
1859,	11e année.	6114	00
	Total des 11 années. . .	72787	55

Dans cette somme ne se trouvent pas comprises les dépenses du fonds typographique, relatives à la publication des ouvrages positivistes, et qui s'élèvent à un total de 10,000 francs au moins.

Enfin, on ne doit pas oublier qu'entre autres souscriptions spéciales, une donation de 250,000 francs a été faite après la mort d'Auguste Comte, au directeur du positivisme, pour l'institution d'un patricien agricole.

Pendant la période considérée (de 1849 à 1859), l'ensemble des efforts matériels effectués pour assurer l'élaboration, l'organisation et la propagation de la religion finale, a donc produit une somme (minima) de 332,787 francs.

N° 26.

COURS PHILOSOPHIQUE

SUR

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'HUMANITÉ,

PROFESSÉ GRATUITEMENT

PAR M. PIERRE LAFFITTE.

(Années 1858-59, 1859-60, et suivantes.)

Discours d'ouverture : but et destination de cet enseignement; plan du cours.

PREMIÈRE PARTIE.

THÉORIE GÉNÉRALE DE L'ÉVOLUTION HUMAINE.

NATURE de l'évolution.

1re *leçon.* Théorie fondamentale de la nature humaine; d'où position générale du problème humain.

2me *leçon.* Caractères fondamentaux de l'évolution humaine, à la fois intellectuelle et sociale; d'où théorie positive de la propriété.

3me *leçon.* Conditions nécessaires de cette évolution spontanée, ou théorie générale de la famille.

MARCHE de l'évolution.

4me *leçon.* Théorie de l'évolution intellectuelle (loi des trois états; hiérarchie des conceptions abstraites).

5me *leçon.* Théorie de l'évolution sociale.

ÉTATS SUCCESSIFS DE L'HUMANITÉ, dont l'explication résulte de la combinaison des trois lois abstraites de l'évolution humaine.

- 6me *leçon*. État fétichique. État théologique. Théocratie.
- 7me *leçon*. Transition occidentale entre la Théocratie et la Sociocratie : évolution grecque, évolution romaine.
- 8me *leçon*. Période catholico-féodale (moyen âge).
- 9me *leçon*. Transition révolutionnaire.

DEUXIÈME PARTIE.

Appréciation générale des principaux types de l'évolution humaine.

ANTIQUITÉ.

- 10me *leçon*. Moïse (Numa, Bouddha, Confucius, Mahomet).
- 11me *leçon*. Homère (Eschyle, Phidias, Aristophane, Virgile).
- 12me *leçon*. Aristote (Thalès, Pythagore, Socrate, Platon).
- 13me *leçon*. Archimède (Hippocrate, Apollonius, Hipparque, Pline l'Ancien).
- 14me *leçon*. César (Thémistocle, Alexandre, Scipion, Trajan).

MOYEN AGE.

- 15me *leçon*. Saint-Paul (saint Augustin, Hildebrand, saint Bernard, Bossuet).
- 16me *leçon*. Charlemagne (Alfred, Godefroy, Innocent III, saint Louis).

PRÉPARATION MODERNE.

- 17me *leçon*. Dante (Arioste, Raphaël, Tasse, Milton).
- 18me *leçon*. Guttemberg (Colomb, Vaucanson, Watt, Montgolfier).
- 19me *leçon*. Shakespeare (Caldéron, Corneille, Molière, Mozart).
- 20me *leçon*. Descartes (saint Thomas d'Aquin, Bacon, Leibnitz, Hume).
- 21me *leçon*. Frédéric (Louis XI, Guillaume le Taciturne, Richelieu, Cromwell).
- 22me *leçon*. Bichat (Galilée, Newton, Lavoisier, Gall).

TROISIÈME PARTIE.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES SUR L'AVENIR HUMAIN.

- 23me *leçon*. Tableau général de la sociabilité finale réglée par la Religion de l'Humanité.
- 24me *leçon*. Théorie positive de la transition.

Dernière séance. Discours de clôture.

N° 27.

Protestation contre le *Te Deum* chanté à Londres, le 1er mai 1859, en action de grâces pour la soumission de l'Inde.

Cette affiche, rédigée par M. Richard Congreve, membre du Conseil positiviste et directeur du positivisme en Angleterre, a été placardée et distribuée dans la commune de Wandsworth (Surrey), qu'habite M. Congreve, pendant les derniers jours d'avril 1859.

Le « Te Deum » *ordonné pour le* 1er *mai* 1859.

Croyant que la cause des Anglais dans l'Inde est la mauvaise et que celle des Hindous est la bonne, comme étant le légitime effort d'une nation pour secouer un joug étranger et oppressif; croyant conséquemment que le succès des Anglais n'est que le triomphe de la force sur le droit;

Considérant, en outre, que quand même notre cause aurait été la bonne, elle a été souillée en Angleterre par des récits frauduleux et par un esprit féroce de vengeance, comme dans l'Inde par d'atroces cruautés; qu'enfin nous avons été démoralisés nous-mêmes et dégradés aux yeux de toutes les autres nations;

Considérant, en dernier lieu, que la victoire des Anglais n'est que la source de bien des maux pour eux, comme nation; qu'elle imposera de nouveaux fardeaux aux classes ouvrières de ce pays, déjà surchargées d'impôts et de souffrances, comme elle n'a été achetée que par le sacrifice de la vie des soldats anglais sortis des mêmes classes;

Je fais par ce présent acte tout ce qui est en mon pouvoir, en tant que citoyen anglais, pour me décharger moi-même, et pour porter mes concitoyens à réfléchir :

Au nom de l'Humanité, je proteste publiquement contre le « *Te Deum* » du 1er mai, comme étant en contradiction avec tout ce que nous professons comme nation libre, comme répu-

gnant à l'esprit du christianisme que reconnaît encore la nation, et faisant outrage aux meilleurs sentiments de la nature humaine.

South Fields, Wandsworth, 19 avril 1859.

RICHARD CONGREVE.

N° 28.

Lettre sur la grève des ouvriers du bâtiment, à Londres, par M. Richard Congreve.

South Fields, Wandsworth, 16 octobre 1859.

A Monsieur le secrétaire de la Conférence des États du bâtiment associés.

CHER MONSIEUR,

Je vous envoie ci-inclus un mandat de poste pour 2 livres sterling. J'aurais voulu l'envoyer plus tôt; mais la semaine passée je n'ai pas eu le temps de motiver ma souscription. C'est ce que je désirerais faire ici, si vous me le permettez, aussi sommairement qu'il me sera possible.

Les coalitions d'ouvriers me paraissent être de la nécessité la plus évidente; car, d'un côté, l'influence du capital, en vertu même de sa concentration, est si puissante, qu'il n'y a que l'union la plus intime des grandes masses qui puisse y opposer une résistance efficace. D'un autre côté, l'emploi du capital est jusqu'ici si peu réglé par des considérations sociales ou morales, que l'association devient pour l'ouvrier la mesure la plus indispensable d'une légitime défense.

Mais, si l'on admet la nécessité des coalitions d'ouvriers, on ne saurait nier que la grève ne soit leur mode normal d'action. En effet, si les ouvriers ne trouvent pas convenables les condi-

tions qu'on leur offre, quoi de plus naturel que de dire : « Nous ne voulons pas travailler à de pareilles conditions. »

On a tort, selon moi, de parler de ces associations d'ouvriers comme d'un retour au *système protecteur*, au principe des *lois des céréales*. Ce qui distingue essentiellement les deux cas, c'est que le système protecteur reposait sur l'action du pouvoir central et était incorporé à la législation, tandis que les associations d'ouvriers ne demandent rien au gouvernement.

Je ne regarde pas comme plus décisive l'objection que l'on fait à de pareilles associations et aux objets qu'elles se proposent, d'être en contradiction avec les conclusions de l'économie politique. Ces conclusions ne sont que négatives; en fait de solution positive, elles n'ont rien à offrir. C'est avec raison, monsieur, que ceux dont vous êtes le représentant mettent de côté de pareilles considérations. Les prétendues lois de l'économie politique ont été utiles, à mon avis, en détruisant de faux systèmes; dès qu'il s'agit d'en construire un vrai, elles n'ont plus de valeur. Si on les admet, elles ne sauraient, généralement parlant, conduire qu'à l'inaction du désespoir de la part des ouvriers, qu'à la consécration de l'indifférence de la part des capitalistes.

Acceptant donc la légitimité des grèves, en principe général, on a deux questions à déterminer à l'égard de toute grève particulière : la grève est-elle opportune? les objets qu'elle se propose sont-ils, quand on les considère avec calme, raisonnables?

Or la grève actuelle, si je vous ai bien compris, vise à deux résultats :

1° A réduire la durée de la journée de travail, de dix heures à neuf;

2° A garantir à l'ouvrier, pour la journée de neuf heures, le salaire qu'il reçoit à présent pour la journée de dix.

Pour appuyer ces deux demandes, vous alléguez, si encore une fois je vous ai bien compris, que la durée actuelle de la journée de travail interdit toute culture morale ou mentale; qu'il est temps que l'introduction des machines commence au moins à produire son légitime effet en diminuant l'intensité du travail humain; que le travail est insuffisamment rétribué, ou, en d'autres termes, que les bénéfices qui résultent de l'action combinée du travail et du capital ne sont pas équitablement répartis.

Ces demandes et les raisons sur lesquelles elles reposent sont, à mes yeux, légitimes. Je croirais donc manquer à un devoir si je

me tenais à l'écart, en m'abstenant d'exprimer ma sympathie pour votre tentative.

Vous aurez remarqué, monsieur, que je n'ai rien dit des questions accessoires qui ont été soulevées dans le développement de la lutte. Je n'en ai pas parlé, jusqu'ici, parce qu'elles n'affectent en rien la question fondamentale. Il faut cependant que je dise ici quelques mots sur les deux principales.

La tentative des patrons d'imposer à leurs ouvriers la signature de ce que l'on a nommé « *le document* » est une démarche aussi mal inspirée qu'elle a été généralement condamnée par le public et regrettée par bien des entrepreneurs même. Je souhaite de tout mon cœur que la résistance que vous y opposez soit couronnée de succès.

La seconde de ces questions est celle de votre organisation intérieure, question sur laquelle vos adversaires trouvent commode de concentrer l'attention du public. Je n'ai pas le dessein de l'approfondir ici; mais je dois dire qu'elle ne saurait être convenablement jugée, sans que l'on prenne en considération la conduite des entrepreneurs, envers laquelle une pareille organisation a été adoptée. Du reste, je n'hésite pas à proclamer ma conviction que si l'on examinait avec impartialité les mérites respectifs des deux partis, on serait conduit à cette conclusion, que la balance des fautes doit être portée sur le compte des capitalistes.

C'est une vieille maxime : que l'on doit se laisser instruire par ses ennemis; et les ouvriers feraient bien de considérer de nouveau les règles de leurs associations d'après le jour qu'y jettent les objections qu'on y a faites. Ce qui manque surtout, c'est une corporation qui soit compétente pour conseiller et arbitrer, absence que fait ressortir dans toute sa gravité le silence de tous les chefs reconnus du pays, soit clergé, soit hommes d'État. J'ose vous offrir une seule suggestion : c'est que vos règles, quelles qu'elles puissent être, soient accessibles à la connaissance de tout le monde. Le secret, dans les affaires industrielles, est un grand mal et a une tendance immorale.

La religion de l'Humanité traite directement les questions sociales, et c'est là un caractère qui la distingue essentiellement du christianisme. Elle s'applique également à tous les problèmes sociaux, mais le problème qu'elle regarde comme le plus urgent de tous, c'est de faire que les membres des classes ouvrières deviennent des citoyens dans toute la signification du mot, que ces classes soient incorporées à l'ordre social, de manière à recevoir la portion des bienfaits généraux qui leur est due.

Pour atteindre ce but, la religion de l'Humanité prescrit des méthodes pacifiques, à l'exclusion de tout procédé violent ; elle donne, dans tous les cas, la préférence aux moyens moraux d'action, sur les moyens matériels. Elle parle librement aux deux partis, aux capitalistes comme aux ouvriers. Pour ce qui est de la lutte actuelle, elle prescrirait aux ouvriers de bien employer le loisir plus grand qu'ils réclament, c'est-à-dire de s'en servir pour mieux remplir leurs fonctions sociales ; elle avertirait, d'un autre côté, les entrepreneurs, qu'ils ne sont que les dépositaires de la richesse sociale, richesse qui doit surtout servir à garantir la plus haute efficacité de l'agent principal qui la produit, c'est-à-dire de l'ouvrier lui-même, sans le concours duquel tout autre agent serait impuissant.

C'est, monsieur, en ministre de cette religion que je vous adresse ces paroles.

La lutte où vous êtes engagés vous a déjà coûté cher, peut-être vous coûtera-t-elle plus cher encore, et l'issue en reste douteuse. Il pourra arriver que vous soyez vaincus cette fois. Mais vos efforts n'auront pas été pour cela entièrement perdus. Au contraire, des grèves, quand même elles ne réussissent pas complétement, ne manquent jamais d'attirer plus fortement l'attention des patrons sur les questions qui ont été débattues.

Il ne me reste qu'à vous souhaiter le succès et qu'à exprimer mes regrets de n'avoir pas plus de pouvoir pour vous aider.

Je suis, cher monsieur, sincèrement à vous,

RICHARD CONGREVE.

A Monsieur George Potter.

N° 29.

Propagation de la Religion de l'Humanité.

SERMON

Prêché à South Fields, Wandsworth, le mercredi 19 Moïse 72 (19 janvier 1860),

Pour l'anniversaire de la naissance d'Auguste Comte
(19 janvier 1798),

Par M. RICHARD CONGREVE,
Membre du Conseil positiviste.

La religion de l'Humanité, dans la marche mesurée de sa calme évolution, saura, sans aucun doute, se créer des formules liturgiques, lorsque le besoin s'en fera sentir. En attendant, je donne ici plus de développement à la partie préliminaire de mon discours.

Chacun de nous doit tout d'abord reporter sa pensée sur madame Edger, dont la présence à notre réunion de l'année passée nous rapprocha d'une manière si intime de nos confrères américains. Ce souvenir si naturel suffira pour nous associer en pensée à leurs efforts et à leurs souffrances, et surtout à la cérémonie religieuse qui, comme nous, les rassemble en ce jour. Sans ce motif spécial, j'aurais dû diriger vos pensées, dès le début, vers notre centre commun, Paris, auquel nous désirons tous nous lier de plus en plus étroitement. Et non-seulement les divers foyers de notre religion, mais tous nos coreligionnaires, partout où ils se trouvent dispersés, réclament aujourd'hui notre souvenir. Plus ils sont isolés, plus ils sont privés de la force qui résulte de l'échange des sentiments, des pensées, et des actes, plus ils sont en droit de réclamer notre sympathie, à nous qui sommes plus favorisés à cet égard.

Mais, en disciples de la religion de l'Humanité, nous ne voulons pas borner nos sympathies à ceux qui partagent notre foi; nous voulons, au contraire, les étendre aussi largement que possible. Nous voulons y comprendre tous ceux (peu nombreux peut-être aujourd'hui, mais qui deviennent plus nombreux année par année) qui, s'ils ne veulent pas s'associer à notre orga-

nisation, ne la regardent pas moins avec bienveillance, comme étant une organisation; qui, s'ils n'acceptent pas notre foi, ou ne l'acceptent qu'en partie, ne partagent pas moins les aspirations dont cette foi seule est l'expression systématique. Désireux de servir l'Humanité dans la mesure de leurs forces, et ne voulant s'astreindre à aucune autre des religions reconnues, s'ils se tiennent à l'écart de la nôtre, c'est dans la crainte d'entraver ou d'altérer le libre service qu'ils voudraient offrir.

Embrassons encore dans notre sympathie tous les dignes sectateurs de la foi que nous professions jadis; tous ceux, catholiques ou protestants, qui montrent par leur conduite la sincérité de leurs croyances.

Étendons-la enfin, non-seulement aux chrétiens, mais plus loin encore, à tous ceux, quel que soit leur pays, quelles que soient leurs croyances, qui, inspirés par un vrai dévouement, vivent, non pas pour eux-mêmes, mais pour autrui. Qu'ils soient monothéistes, polythéistes, fétichistes, peu importe; le lien de notre commune *humanité* efface toute distinction secondaire.

Non-seulement les constructions religieuses de l'homme, mais encore ses institutions sociales et politiques réclament notre affectueuse commémoration. Plus étroites et moins durables, elles n'en ont pas moins servi de centres autour desquels se sont ralliés l'activité et les sentiments des hommes, et, à ce titre, elles ne sauraient nous être indifférentes. Par le droit de préséance que donne le malheur, nous rappelons au premier rang de nos confrères européens, les nationalités opprimées, l'Italie, la Hongrie, la Pologne. Nous passons ensuite aux grands États qui, avec notre pays, constituent les éléments si agités et si inquiets de l'Occident. Nous pensons enfin aux grands empires de l'Europe orientale et de l'Asie avec leurs dépendances respectives; aux tribus de la Polynésie et de l'Afrique. Nul ne doit être exclu de nos souvenirs le jour où nous célébrons la fête de l'Humanité.

Enfin, à l'espèce humaine tout entière, à l'homme, partout où il se trouve, nous associons, dans notre sympathie, les diverses races d'animaux qui, pendant les longues générations de son existence sur la Terre, ont été les aides et les compagnons, les coopérateurs volontaires et dévoués de tous ses travaux.

Alors il nous reste, en passant de la génération actuelle aux générations qui nous ont précédés, à évoquer, par la commémoration, le passé de l'Humanité, les bienfaits innombrables dont nous avons hérité, et que nous devrons transmettre à notre tour, avec augmentation, à nos descendants.

Nous nous rappelons donc avec gratitude les services que l'homme a reçus, d'abord sans en avoir conscience, de l'Espace, — un des termes de la nouvelle Trinité, — services dont nous avons aujourd'hui connaissance.

Nous nous rappelons les services de notre mère commune, la Terre, ainsi que ceux des Planètes qui, avec elle, constituent notre Monde.

Nous nous rappelons les services de l'Humanité, de ce grand organisme dont nous sommes des parties inséparables, et ceux de tous ses organes individuels, aux efforts desquels nous devons d'être ce que nous sommes. Avec vénération et reconnaissance nous honorons tous les morts en général, comme ayant coopéré au grand résultat, mais nous vouons un honneur particulier à ceux auxquels chacun de nous est plus directement lié, et à ceux qui, par la grandeur de leurs services, appartiennent au souvenir de l'espèce tout entière.

Enfin nous terminons cette commémoration, comme il le faut en ce jour, en rendant grâce à l'Humanité pour les bienfaits spéciaux qu'a rendus à toutes les générations à venir le plus grand de ses serviteurs, Auguste Comte, associant à cette glorification reconnaissante ses trois anges gardiens, dont il a voulu que le souvenir ne fût jamais séparé du sien.

Que la mémoire de notre maître nous soit donc toujours présente, en ce moment comme pendant toute la durée de notre vie, pour nous guider et nous encourager, pour nous apprendre notre devoir, et pour nous aider à l'accomplir avec un dévouement de jour en jour plus pur et plus ardent !

L'année qui vient de s'écouler n'a amené de changement marqué dans l'état de notre cause, ni en ce qui concerne l'accroissement de notre noyau, ni en ce qui regarde l'opinion des autres à notre égard. Il y a eu cependant progrès. Si, d'un côté, des espérances ont été déçues dans certains cas, il n'a pas manqué, d'un autre côté, de témoignages de sympathie qui pourront aboutir à une coopération plus ou moins efficace. En même temps, ces témoignages sont provenus de points si éloignés les uns des autres, que l'on ne saurait y voir le résultat d'un mouvement commun ou concerté. On peut donc se permettre d'en tirer la conclusion encourageante, que le besoin que nous venons satisfaire se fait sentir de plus en plus généralement, et que la solution que nous offrons se recommande à des esprits placés dans

des conditions très-variées. Tout ceci n'a rapport, bien entendu, qu'à la branche de notre Église qui existe dans les Royaumes-Unis. Si nous étendons maintenant notre point de vue de manière à comprendre l'Église américaine, il me semble, d'après ce que nous écrit M. Edger, et en faisant toute la part de l'abattement dû à ses souffrances personnelles et à sa position entravée, il me semble, dis-je, à tout prendre, que les événements de l'année passée sont de bon augure pour son avenir. Le milieu social dans lequel il agit se prête mieux que le nôtre à la propagation d'une nouvelle doctrine, en tant qu'y opposant moins de résistance passive.

Pour ce qui est de la critique de notre doctrine, elle n'offre, autant que j'en aie connaissance, rien de remarquable. Nous n'en sommes pas encore arrivés au point que l'on croie devoir comprendre et citer avec exactitude ce que l'on attaque en nous; je ne parle ici que des critiques qui me sont tombées sous les yeux. Je ne sais quel effet pourraient produire des attaques sincères et réfléchies, mais jusqu'ici je n'ai été appelé à juger des observations faites sur notre système qu'au seul point de vue de leur utilité comme annonce.

En Angleterre nous n'avons pu effectuer que très-peu de choses cette année. J'ai cru devoir émettre, sous forme d'affiche, une protestation contre la solennité du 1er mai 1859, où l'on a si indécemment rendu des actions de grâce à Dieu pour la suppression de la révolte dans l'Inde. J'ai aussi publié une courte lettre adressée aux ouvriers du bâtiment, en grève. Voilà tout ce qui a été fait. Comme vous le savez, cette inaction a été inévitable.

Nous voici donc encore réunis aujourd'hui dans les mêmes conditions que l'année passée : nous ne sommes pas plus nombreux; nous n'avons pas de progrès éclatants à célébrer; mais nous n'en avons pas moins une ferme confiance dans la sainteté et dans l'avenir de notre foi, et nous sommes plus convaincus que jamais de son opportunité. L'année 1859, encore plus troublée que les années qui l'ont précédée, lègue à l'année 1860, une série de complications qui s'étendent à tous les ordres de questions, et dont aucune ne comporte de solution facile. Ces complications affectent également l'ordre politique, social, moral, et religieux, et offrent des difficultés égales pour chaque ordre. Les relations des puissances maritimes de l'Occident avec la Chine, les relations des diverses puissances européennes avec l'Italie, le problème encore plus important et plus fondamental des rapports des ouvriers et des entrepreneurs, telles sont les ques-

tions les plus saillantes qui se présentent ici. Fussent-elles seules, elles suffiraient grandement pour mettre en évidence toute la gravité de la désorganisation actuelle et toute l'urgence d'un remède.

Sur ces trois questions je ne puis parler que d'une manière tout à fait générale. J'espère pouvoir traiter deux d'entre elles plus à fond d'ici à peu de temps, je veux dire la question de la Chine, et la question du travail. En attendant, je profite de cette occasion pour indiquer sommairement ce que nous enseigne la Religion de l'Humanité à l'égard de chacune.

La question italienne n'est qu'un cas particulier d'une question générale, celle de l'élimination graduelle de l'ancien ordre de choses en Europe, et de l'installation successive du régime nouveau. La sagesse et les erreurs du passé ont constitué un système compliqué dont la décomposition et la réorganisation, pour être paisibles et efficaces, demandent un changement radical dans les sentiments et les opinions. Voilà pourquoi les Positivistes attachent tant d'importance à la paix, en tant qu'elle offre seule un milieu approprié à la préparation et à l'accomplissement d'une pareille révolution. Nous cherchons à créer en Europe une opinion publique qui pourra remplacer la guerre, artifice aussi inefficace que grossier, et qui pourra empêcher un membre quelconque de la République occidentable d'en opprimer un autre, tant serait irrésistible la force de la réprobation morale dont toutes les puissances doivent de plus en plus tenir compte. Nous cherchons encore à faire accepter par l'esprit public un dogme et un régime devant lequel doit disparaître le système respectable mais usé du catholicisme; et où, par conséquent, la papauté cessera d'être une difficulté dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel. Pendant cette longue transition, ou du moins pendant ses premières phases, nous devrons nous tenir à l'écart et observer les efforts des hommes d'État et des diplomates avec autant d'assentiment et de satisfaction qu'ils en mériteront, convaincus que leurs meilleures solutions ne seront que des compromis gros de complications futures, et que leur plus grand succès n'aboutira qu'à un calme temporaire.

Je ne puis examiner ici en détail la question de la Chine; et je pourrai, à l'égard de la politique anglo-française, vous laisser déduire mon opinion, en m'abstenant de tout jugement explicite. Mais avec la parfaite franchise qui doit toujours caractériser notre enseignement, je n'hésite pas à condamner, au nom de l'Humanité, toute notre politique à l'égard de cette

grande civilisation orientale, et en particulier, le dernier acte si honteux de cette politique, la conduite de nos ambassadeurs qui a amené l'expédition que nous préparons dans ce moment. Je développerai autre part les motifs d'une pareille condamnation. Il suffit ici de dire, et ce que je dis concerne surtout l'Angleterre, que, tandis que nous avons été si jaloux de l'honneur de notre pavillon, nous avons été peu soucieux de notre véritable honneur national ou commercial. Nous avons insisté hautement sur des droits que nous avions extorqués par des menaces, mais nous avons peu pensé à nos devoirs; et envers la plus ancienne et la plus vaste des organisations sous lesquelles l'espèce humaine ait trouvé à s'abriter, nous prenons l'attitude de purs destructeurs, poursuivant aveuglément le gain par tous les moyens, incapables d'éprouver de la sympathie, et trop orgueilleux pour vouloir témoigner du respect. Nous affichons les motifs les plus éclairés et les plus élevés, quand, au fond, nous ne croyons qu'à la force, et quand nous ne reconnaissons pas d'autre restriction à notre commerce que la restriction matérielle de la demande. Mais cette politique internationale n'est que l'expression d'un mal plus grave encore, que je dois signaler ici : c'est un symptôme de la dégradation morale du pays qui confond avec la cause de la civilisation les intérêts commerciaux les plus infimes, qui met en avant comme la première ou même la seule chose à considérer les intérêts de l'Angleterre conçus du point de vue le plus étroit et le plus individuel, tandis qu'elle méconnaît entièrement les obligations du pays envers les autres membres de la famille humaine.

Je sais bien que l'on prétexte des motifs autres et d'un ordre bien plus élevé. Mais, en présence des faits, je ne saurais regarder de pareils motifs, en tant que mis en avant par les vrais meneurs, que comme des artifices grossiers pour farder une mauvaise cause, des appâts tendus à ceux qui par la nature particulière de leurs idées religieuses sont portés à les avaler sans y regarder de trop près. Je suis bien loin, du reste, de vouloir alléguer contre la religion chrétienne, le service dégradant auquel quelques-uns de ses sectateurs actuels l'ont rabaissée, en l'invoquant comme sanction de la violence et de l'injustice.

Mais des trois questions que j'ai indiquées ci-dessus, comme sujet de ce sermon, la plus difficile est certainement la question des relations du travail et du capital, la question de savoir : quelle place les classes ouvrières de l'Europe (car le problème est commun à l'Europe entière), devraient occuper dans l'ordre social

auquel elles sont rattachées, mais auquel elles ne sont jusqu'ici nullement incorporées.

Ce grand problème, de plus en plus à l'ordre du jour, a acquis l'année passée, en Angleterre, une importance plus considérable qu'auparavant, mais une importance qui n'est nullement exagérée. Car, envisagé dans toute sa portée, c'est de tous les problèmes sociaux le plus fondamental et le plus vital; c'est donc celui qui demande à être étudié avec le plus de soin, et traité avec le plus de fermeté par ceux qui prêchent la religion de l'Humanité. En effet, notre religion regarde comme but principal de son action sociale l'incorporation du prolétariat à la société moderne, son élévation aux pleins droits de citoyen, dont il est exclu jusqu'ici, de l'aveu de tous; elle ne saurait donc hésiter à regarder comme légitimes au fond, les objections que soulèvent les ouvriers à leur condition actuelle; elle ne saurait hésiter à sanctionner tout mouvement paisible, qui a pour but de relever leur condition, toute coalition honorable qui peut être essentielle au succès d'un pareil mouvement. Dans ce sens, notre religion légitimera leurs associations actuelles, et l'action de ces associations; elle réprouve toute tentative qui voudrait les supprimer par l'action oppressive de la puissance concentrée du capital. Dans ce sens, aussi, elle regarde comme légitime la réclamation qui était le point de départ de la grève: la diminution de la journée du travail; car, comme l'a reconnu Aristote, un suffisant degré de loisir est une condition essentielle des pleins droits du citoyen, qu'il s'agit d'assurer aux classes ouvrières.

Je n'ai pas besoin d'entrer dans plus de détails. Ici comme partout ailleurs le problème est moral et religieux au fond; le problème social n'est que le symptôme superficiel. A moins de très-rares exceptions, le clergé de toutes les églises se tient à l'écart; la meilleure partie regarde de pareilles questions comme étrangères à sa juridiction, la masse sympathise avec la bourgeoisie à laquelle elle appartient; les uns et les autres se contentent des doctrines économiques courantes. Çà et là il s'est trouvé quelqu'un pour élever la voix, mais presque toujours dans l'intérêt du capitaliste, que la personne parlant fût elle-même capitaliste ou non.

Mais ce qu'il y a de plus repoussant sous l'aspect moral, c'est le manque absolu d'impartialité qui a caractérisé la discussion de cette question. Nous aussi, il est vrai, d'accord en cela avec les écrits sur ce sujet que j'ai eus sous les yeux, nous aussi nous déclarons hautement aux ouvriers qu'ils ont une fonction sociale

à accomplir, qu'ils ont leur rôle dans l'économie de la société, rôle qu'ils sont tenus de remplir consciencieusement; mais il ne me semble pas que les ouvriers soient disposés à oublier tout cela. Il ne me semble pas, je parle de la manière la plus générale, que ce soit la classe ouvrière qui, comme classe, ait manqué de sentiments sociaux, ou qui ait rempli ses attributions sociales d'une manière insuffisante ou indécise. Et, en parlant toujours avec le même degré de généralité, j'ose affirmer que c'est essentiellement sur les capitalistes que l'on doit rejeter le blâme des maux que tout le monde reconnaît. C'est leur conduite immorale et antisociale qui est cause qu'il existe entre eux et leurs employés un état d'éloignement permanent; je dis un état permanent d'éloignement, car il me semble tout à fait inévitable, dans un état social quelconque, qu'il surgisse de temps à autre des différends. Le point de vue des capitalistes est radicalement faux. Ils se plaisent à répéter qu'ils ont bien gagné leur argent, et qu'ils ont le droit d'en faire l'usage qui leur convient. Ils ne sont pas encore parvenus à se regarder comme les dépositaires de la richesse qu'ils possèdent. Le capital est le produit de l'industrie et des accumulations des générations passées, c'est une acquisition sociale; que les capitalistes aient soin de le traiter comme telle; qu'ils prennent garde de ne pas prélever sur la richesse commune une partie trop démesurée pour leurs propres jouissances, pour leur propre luxe. Nous n'avançons pas de vues étroites dans cette matière, nous ne voulons pas de règlements oppressifs; nous laissons à la libre responsabilité morale du capitaliste de fixer la partie qu'il doit prélever: mais nous proclamons notre droit de le blâmer si ce prélèvement est excessif.

Ce n'est là que le côté négatif de la question. Le capitaliste n'a-t-il pas des devoirs positifs ? Qu'un royaume soit mal à son aise, tout Anglais est d'accord pour blâmer le gouvernement, à moins qu'il ne s'agisse du gouvernement anglais; qu'une armée soit désorganisée, c'est le général sur lequel nous rejetons le blâme; qu'un équipage se mutine, il y a présomption contre le capitaine du vaisseau. Par le même raisonnement, si l'organisation industrielle est dérangée, il est naturel de présumer que ce sont les chefs qui sont en faute, et que c'est dans le changement de leur conduite que l'on doit chercher le remède. Que les entrepreneurs admettent une fois qu'ils occupent une position analogue à celle des chefs de toute autre organisation, et les devoirs qui résultent pour eux d'une pareille position, seront tout de suite évidents, et ces devoirs seront dans bien des cas acceptés et

remplis consciencieusement, comme ils le sont çà et là, même aujourd'hui. Ils penseront moins à se réjouir, et plus à bien accomplir leur devoir. Si la tâche est plus difficile, elle est infiniment plus noble. Nul plus que nous n'honorerait les capitalistes qui accepteraient franchement cette position.

J'ai introduit ces sujets d'autant plus volontiers que leur introduction sert à mettre en contraste la prédication positiviste et celles des églises chrétiennes. Sauf de très-rares exceptions, de tels sujets sont entièrement exclus de la chaire. D'abord le clergé n'est pas d'accord lui-même sur ces questions, n'ayant ni règle générale, ni principes arrêtés de science sociologique sur lesquels il puisse fonder une unité d'opinion. Mais quand même le clergé serait d'accord, ses auditeurs ne le seraient pas. Arnold conseilla au clergé anglican de s'occuper des questions sociales et politiques, mais ils n'ont jamais voulu suivre ses conseils ; et sous un certain point de vue, ils ont eu raison ; ils ont obéi à un instinct qui ne les a pas trompés ; car leurs congrégations ne l'eussent certainement pas toléré. Je ne puis rien imaginer de mieux calculé pour porter un coup mortel aux institutions déjà un peu usées de l'Église anglicane, que d'introduire dans les sermons la discussion des intérêts journaliers. Dans les limites même des sujets généralement admis dans les discours de la chaire, nous avons vu et nous voyons encore quelle secousse a donné à la stabilité de l'Église, le changement de ton qu'ont adopté sur certains sujets insignifiants, quelques ministres qui voulaient mieux s'adapter aux besoins du moment.

Avec ce silence du clergé chrétien, la prédication positiviste offrira un contraste de plus en plus marqué. Venant prendre la direction de la Terre, nous ne saurions éprouver de l'indifférence pour aucun intérêt terrestre. Les questions qui agitent les hommes, qui les divisent, sont justement celles dont nous avons à nous occuper, et que nous sommes appelés à juger.

Mais sans m'appuyer plus longtemps sur des motifs secondaires, j'ai dû surtout choisir les trois questions que je viens d'examiner, comme indications décisives de l'état de désordre des affaires humaines et du besoin urgent d'une reconstruction. Les anciennes organisations religieuses, politiques, industrielles, sont évidemment insuffisantes. Peut-on en construire une nouvelle? La plupart du monde répondra que non. Quant à nous, nous sommes d'un autre avis, et nous cherchons à organiser une intervention systématique, fondée sur les lois réelles de la nature humaine, soit individuelle, soit collective.

L'organisation que nous offrons est simple. Pour le moment elle est provisoire, et c'est là le résultat inévitable de la mort prématurée du Fondateur de notre religion. Mais cette organisation, pour être provisoire, n'en est pas moins efficace, et les consécrations qu'elle confère sont définitives.

Notre centre est à Paris, et la direction est dans les mains d'un chef unique, conformément à la doctrine positive de la concentration du pouvoir. Ce chef agit sous sa propre responsabilité, consultant, quand il juge à propos, le Conseil constitué par ceux qu'Auguste Comte désigna comme aptes à devenir, avec le temps et après l'accomplissement de certaines conditions, des prêtres de l'Humanité. Subordonnés à cette direction centrale, il y a jusqu'ici deux centres locaux : l'un en Angleterre, l'autre en Amérique. Les autres positivistes sont dispersés, mais pourront se réunir dans des centres d'action selon que les circonstances le comporteront ou l'exigeront. Tous sont liés entre eux par la communauté de foi et de pratique. Le seul lien matériel est la souscription au subside sacerdotal, souscription que tout positiviste doit regarder comme une obligation. Pour l'Angleterre, le minimum de souscription devrait être 10 centimes par semaine. Au delà de ce minimum, chacun doit déterminer, pour lui-même, le chiffre de sa cotisation, d'après une libre appréciation de ses moyens.

Le but auquel cette souscription est destinée est d'abord l'accomplissement des dernières volontés d'Auguste Comte. Celles-ci une fois accomplies, le but essentiel du subside est indiqué par son titre même de *fonds sacerdotal*. En effet, son but est de constituer et maintenir un sacerdoce, qui, constitué et maintenu, sera chargé de l'enseignement commun à toutes les classes comme aux deux sexes, et dans tous les cas également gratuit. Partout où le positivisme forme un noyau, c'est là le but suprême qu'il se propose. Car nous cherchons à modifier les opinions et les sentiments des hommes, afin de modifier leur action ; et le seul moyen d'effectuer une pareille modification, de manière à ce qu'elle soit solide et permanente, c'est l'enseignement. En France, cet enseignement est déjà inauguré ; en Angleterre il faut attendre. Mais, en attendant, nous ne sommes pas condamnés à une inaction complète. Des opuscules sur des points d'intérêt général, à mesure que l'occasion s'en présente, et des cours préparatoires, nous sont déjà possibles. J'espère commencer sous peu un pareil cours, tel que me permettent d'en faire les préoccupations de ma préparation.

Il ne sera pas nécessaire que nous attendions qu'il y ait un

corps enseignant, bien qu'il faudra un corps pour que le système d'enseignement soit complet. Partout où il y a une seule personne dûment préparée, l'enseignement pourra être commencé. Une question secondaire, mais importante, c'est d'instituer un local où l'on pourra faire des cours dès à présent, et où, plus tard, on pourra organiser un système d'enseignement et de prédication. Car il devient de plus en plus important de proclamer l'indépendance complète de notre position, et de la faire sentir à tout le monde. Pour le moment l'institution d'un local spécial est au-dessus de nos moyens, et, par conséquent, avec l'assentiment complet de M. Laffitte, je sacrifierai l'accessoire à l'essentiel, et je ferai mon cours partout où il me sera le plus commode.

Tel est donc notre mode d'opération, tel le mécanisme que nous faisons agir. A l'observateur superficiel cela peut paraître très-insuffisant; mais la force ou la faiblesse d'un système ne dépend pas du chiffre de ses adhérents, elle dépend de la cohérence, de la résistance de la doctrine sur laquelle il repose, de la puissance expansive qu'il possède et de sa compétence en face des besoins du présent. Or, je ne doute pas un seul instant que notre système ne possède toutes ces qualités. Voilà pourquoi je ne suis nullement découragé par le faible chiffre actuel de ses adhérents. Ce n'est là qu'obéir à la loi générale de tout grand mouvement religieux. Un maître, un fondateur unique, quelques disciples qui osent en face de toute opposition se rallier autour de lui, la conversion plus tard des grandes masses, voilà les phases successives de toutes les innovations religieuses qui ont surgi l'une après l'autre pour modifier les croyances, le culte, et la vie des hommes. Le confucianisme, le bouddhisme, le mahométisme, le chistianisme, ont tous suivi cette marche; et dans les limites de l'histoire authentique, je ne connais pas d'exception à cette loi de développement. De même, l'expérience du passé ne nous permet pas de nous attendre à une propagation très-rapide de notre religion, dans sa première période. Cependant, d'après la vitesse générale des mouvements sociaux et religieux, je suis de plus en plus porté à croire que la Religion de l'Humanité se propagera avec plus de rapidité que les religions qui l'ont précédée et qui n'en étaient que des anticipations assez imparfaites. Car, d'un côté, la situation est aussi mûre pour une religion universelle que l'était le monde romain pour la religion plus étroite qui satisfaisait jusqu'à un certain point à ses besoins, mais qui n'a jamais su dépasser effectivement ses limites. D'un autre côté, la conviction que toutes les croyances existantes sont radicalement épui-

sées, est aussi générale aujourd'hui qu'elle l'était autrefois chez les peuples qui embrassèrent avec tant d'entraînement la doctrine de Mahomet.

C'est ainsi que j'apprécie la situation envisagée du point de vue le plus général. Il faut à présent examiner notre position de plus près et par rapport à un champ plus rétréci. Quelle est donc notre position comme système de propagande religieuse, au sein de l'Occident; car nous n'avons et nous ne devons avoir pour le présent de rapports qu'avec l'Occident proprement dit, en remettant à plus tard toute tentative de propagande hors de ses limites. Eh bien, quels sont, en Occident, les adversaires que nous aurons à vaincre? Il importe que nous les appréciions avec calme, car nous ne trouverons dans une pareille estimation aucun motif de désespoir, quelles que soient les difficultés qu'elle nous fasse entrevoir.

Au fait, dans l'état actuel de l'Europe et de l'Amérique, l'obstacle qui nous offre le plus de résistance, c'est l'inertie de la société, force passive contre laquelle, de même que tous les rénovateurs, nous avons à lutter; c'est l'attachement opiniâtre qu'on a pour tout ce qui est; c'est l'objection instinctive qu'on a contre tout ce qui est nouveau. Cette attitude du public a bien son bon côté, qui réclame notre sympathie et notre respect; mais elle a aussi son côté fâcheux. En effet, il a fallu pour jeter les bases des organisations sociales et religieuses existantes, trop de temps, trop de dévouement, trop d'efforts, pour qu'il soit à désirer que ces bases soient ébranlées à la première apparition d'une nouvelle doctrine. Il faut bien que cette nouvelle doctrine établisse par un certain temps d'épreuve, sa prétention à remplacer ce qui existe déjà. Et notre doctrine ne fait pas exception; car elle a beau être conciliante et sympathique envers le passé, elle a beau reconnaître avec respect toute la valeur relative des anciennes croyances, et s'incorporer tout ce qu'elles renferment de vrai et de bon, elle a beau chercher à éviter toute rupture de continuité en rattachant partout les nouvelles idées aux anciennes, il n'en est pas moins évident qu'elle prétend remplacer les vieilles doctrines, en les subordonnant d'abord, en les éliminant ensuite. Voilà pourquoi tout ce qui se rattache à l'ancien ordre de choses se remue, s'efforce de se faire valoir; voilà pourquoi il nous voue une hostilité si acharnée, voilà ce qui inspire ces tentatives désespérées pour ressusciter le passé, auxquelles nous assistons dans ce moment.

Mais cette force passive dont je viens de parler, je ne veux

nullement l'estimer au-dessus de sa puissance effective ; en fait, cette puissance est si considérable, qu'il faut bien de la foi pour l'envisager froidement, et n'en être pas moins persuadé que nous pourrons la vaincre. Mais nous devons prendre courage en nous rappelant que toutes les réformes antérieures, quelque partielles qu'elles aient été, ont eu à lutter contre ce même obstacle, qu'elles ont toutes, en y opposant une foi inébranlable, fini par le surmonter et le vaincre. Nous sommes assurés que nous en ferons autant ; passons donc à l'estimation des forces plus positives et plus actives qui s'opposent à la doctrine que nous prêchons. Il importe ici de ne pas nous faire d'illusion sur nos propres forces; ce serait là une erreur des plus fatales ; mais il ne faut pas non plus exagérer les influences qui nous sont contraires. C'est notre propre faiblesse, bien plus que les forces de nos adversaires, qui s'oppose à notre succès.

Plus j'examine les rangs confus et hétérogènes de nos opposants et plus je suis convaincu de leur intime faiblesse. D'abord leurs subdivisions sont infinies ; mais pour ne parler ici que des divisions principales, nos adversaires se partagent en ceux qui acceptent le christianisme et ceux qui ne l'acceptent pas. Sous ce point de vue, la société anglaise est divisée approximativement en deux parties égales. C'est là une vérité incommode, fâcheuse, que les églises chrétiennes voudraient bien déguiser autant que possible, et que les sceptiques eux-mêmes, surtout ceux des classes supérieures, ne veulent pas trop mettre en avant, craignant, par des motifs d'intérêt social, de perturber l'ordre de choses établi. Pour en venir à ceux qui acceptent le christianisme, ils sont divisés, et le partage n'est que trop inégal, il faut qu'ils le reconnaissent tout en le déplorant, ils sont divisés en ceux qui acceptent le christianisme comme principe et règle de leur conduite, et ceux qui ne font que le professer, chez lesquels ce n'est tout au plus qu'une croyance stérile, nullement ce que l'on peut appeler une véritable foi. Mettant de côté cette partie, de beaucoup la plus considérable, portons nos regards sur la partie plus formidable des fidèles serviteurs du Christ ; écoutons les voix qui sortent de leur camp ; lisons les écrits où les chefs des diverses sections du monde chrétien exposent leurs systèmes de doctrine, leurs modes d'action, leurs méthodes d'enseignement. Une pareille étude ne manquera pas de nous encourager, car elle ne manquera pas de nous convaincre de la faiblesse inévitable d'un corps si peu d'accord avec lui-même.

Passons ensuite au monde scientifique et littéraire, dont les

protestations d'orthodoxie ne nous en imposent nullement; car tous les observateurs judicieux savent très-bien que ses prétendues croyances ne sont, au fond, que négation. Ici, point d'union; au contraire, on est d'avis que l'union n'est pas à désirer, et l'on a érigé la division en principe. Si maintenant nous regardons ceux qui s'occupent plus spécialement des questions sociales, soit au point de vue scientifique, soit au point de vue littéraire, ils ne nous offriront rien de mieux que les autres. Si l'on me demandait l'événement de l'année passée, qui, par rapport à cette section de nos opposants, me semble du meilleur augure pour la cause que nous soutenons, je choisirais la publication d'un ouvrage d'un de leurs écrivains les plus distingués, l'opuscule sur « *La Liberté* », de M. John Stuart Mill : véritable apocalypse du désespoir social.

Telle est mon appréciation de notre propre organisation et de l'organisation, s'il y a quelque chose qui mérite ce nom, de nos adversaires. Nous avançons donc avec confiance, en cherchant à donner plus d'extension et plus d'efficacité à l'œuvre de la propagation. Nous cherchons d'abord à propager notre foi là où il n'y a rien qui nous résiste, chez ceux de nos opposants dont les convictions sont faibles, ou sur les grandes masses qui n'ont plus aucune croyance définie. Car nous laissons tranquille, autant que possible, toute foi sincère et profonde. Notre action doit être essentiellement constructrice et organique, sans jamais devenir purement destructive. Il importe donc, qu'en traitant des questions qui se présentent, nous ne sacrifiions rien au désir d'un succès immédiat. Toute opinion que nous avançons doit s'accorder en tout avec les principes généraux de notre foi, quand même elle paraîtrait ainsi trop éloignée du besoin urgent du moment. Nous travaillons pour un avenir lointain, et il faut bien que nous négligions quelquefois l'occasion de nous assurer un succès immédiat.

Dans la propagation de toute religion, il y a toujours deux éléments. D'un côté, la propagation organisée et systématique, élément essentiel, indispensable. Mais il y a encore la propagation individuelle non systématique; l'influence continue et silencieuse qui se répand des disciples d'une religion sur tous ceux avec qui ils sont en rapport. Pour le moment, ne pouvant pas encore disposer de tous nos moyens d'action, nous avons plus besoin de considérer ce mode de propagation individuelle que tout autre. C'est donc sur ce sujet que portera essentiellement ce qu'il me reste à dire.

L'année passée j'ai parlé surtout de l'attitude que nous devions prendre envers tous ceux qui sont en dehors de nous, qu'ils fussent hostiles ou bienveillants, qu'ils professassent une croyance déterminée ou non, enfin qu'ils fussent religieux dans leurs tendances et dans leurs sentiments, ou bien irréligieux. Cette année, je voudrais vous parler plutôt de notre propre action intrinsèque, en nous regardant comme étant chacun un agent de communication de l'impulsion que nous avons reçue nous-mêmes.

Notre religion a la prétention d'être complète et universelle ; complète, en tant qu'embrassant tous les éléments de la nature humaine, physiques, intellectuels, moraux ; universelle, en tant que pouvant embrasser toute l'espèce humaine. Il est plus de notre compétence de démontrer le premier de ces caractères que le second, car le temps seul peut prononcer sur la catholicité ou l'universalité d'une religion. Mais il nous est possible de manifester dès à présent son autre caractère, et c'est là pour chacun de nous un idéal difficile à réaliser, mais que nous devons nous proposer comme but, et que nous devons poursuivre sans cesse, dans la mesure de nos forces, animés du dévouement social et non point seulement du désir d'un perfectionnement personnel ; car l'inspiration continue d'un but social est nécessaire à la fois pour stimuler et régler nos efforts d'amélioration intime, et pour empêcher qu'ils ne dégénèrent dans une sorte de culte de nous-mêmes.

Nous cherchons donc à perfectionner toute notre nature, physique, intellectuelle, et morale, en tant qu'étant des serviteurs de l'Humanité et dans le but de propager notre foi. Sous ce point de vue, aucun détail de notre vie n'est insignifiant. Nous adoptons toutes les pratiques qui tendent à assurer la santé, une propreté recherchée, une sobriété rigide, dans le but de nous rendre plus efficaces comme serviteurs de l'Humanité, aussi bien que pour d'autres motifs sociaux. Nous cultivons toutes les forces de notre intelligence, car nous reconnaissons toute la puissance de l'esprit quand il est convenablement réglé. Mais c'est à notre culture morale que nous donnons nos premiers soins, car c'est là que nous trouvons le but unique de la vie pour l'individu et le seul moyen de propagation de notre religion qui soit à la portée de tous.

Nul doute que l'existence que nous nous prescrivons ainsi soit une existence laborieuse. Mais lequel de nos maîtres nous a fait croire que la vie fût une chose aisée? Sous ce rapport, comme

sous tant d'autres, la contemplation du passé peut nous donner du courage. Nous héritons des résultats de longues générations qui ont travaillé péniblement pour nous; quel droit avons-nous de refuser de prendre nos places dans la marche vers l'avenir? Nos pères ont travaillé pour nous, nous travaillons à notre tour pour nos descendants.

Il est vrai que les phases primitives de l'existence humaine nous offrent un spectacle que nous pouvons regarder avec satisfaction. Car, sans nous en rapporter aux inventions des poëtes, il n'est pas difficile de nous figurer qu'il y avait une période primitive de sympathies plus fraîches, de jouissances plus naïves, bien que peut-être aussi moins élevées, et peu faites pour satisfaire aux exigences orgueilleuses d'aujourd'hui. A la fin de cette période primitive, dont elles consolident les résultats en introduisant cependant des idées et des institutions qui compliquent et perturbent l'ordre intellectuel et social, surgissent les grandes théocraties, sous le régime desquelles l'existence de populations immenses était organisée sur des bases très-supportables. Mais, ces deux phases passées, il s'étend sur les trente siècles qui succèdent, comme une ombre de tristesse. Ils réclament de nous, comme quelqu'un l'a exprimé, « une pitié infinie » pour tout ce qu'ils ont souffert en nous léguant les matériaux dont nous jouissons, et sur lesquels nous travaillons. Je ne sais si, dans l'avenir plus heureux que nous rêvons avec confiance pour notre espèce, le souvenir de ces souffrances passées sera entièrement perdu; je ne sais si l'homme, même dans cette saison de fête, ne portera pas des traces, effacées, mais toujours sensibles, de son ancienne peine, comme Prométhée au festin des Dieux :

Extenuata gerens veteris vestigia pœnæ.

Quoi qu'il en soit, une sympathie de plus en plus vive et profonde pour le passé sera l'un des sentiments les plus développés par la religion positive, enseignant la prépondérance continue des morts sur les vivants, ce qui est malheureusement aujourd'hui un des sentiments les moins cultivés.

Mais, pour nous-mêmes, dans notre sympathie pour le passé, nous ne sommes pas obligés de l'envisager toujours sous son plus triste aspect. Au contraire, ses efforts, ses espérances, ses succès, sont faits pour nous stimuler et nous encourager. On peut y voir bien d'autres choses que des efforts inutiles ou des souffrances, même dans la période de transition qui sépare les

organisations primitives, théocratiques, de l'organisation définitive sous le règne de l'Humanité.

On a toujours puisé de l'encouragement dans l'étude du passé, bien que, faute de vues systématiques, des esprits différents aient choisi des périodes très-différentes pour leur étude de prédilection, en négligeant ensuite toutes les autres. Nous espérons remédier à ce défaut, et, en systématisant toute l'histoire du passé, nous prendrons dans chaque phase l'encouragement qu'elle nous offre, de manière à recevoir de l'ensemble de l'histoire un effet synthétique.

Voilà comment nous nous servons du passé. L'avenir ne nous offre pas moins de motifs pour nous pousser à l'activité, à des efforts sur nous-mêmes, pour le service des autres. L'histoire de ce qui a été effectué dans le passé peut nous servir de garantie que ce que nous ferons de notre temps ne sera pas sans effet. Et si nous reconnaissons avec saint Paul la supériorité de l'amour sur la foi et l'espérance, nous n'excluons pas, non plus que lui, le couple inférieur, et nous acceptons les consolations, la confiance qu'elles peuvent nous inspirer.

Cependant, ce n'est pas une utopie que nous nous proposons. Nous reconnaissons l'impossibilité d'échapper aux lois rigoureuses de notre condition, aux sévères fatalités de la vie humaine; quelques efforts que nous fassions, quelques modifications que nous apportions à notre nature, notre vie n'en restera pas moins sujette à la douleur, nos efforts n'en seront pas moins empreints d'un caractère d'insuffisance et d'imperfection, et nous serons parfois tentés de douter si les résultats que nous obtenons valent les efforts qu'ils nous coûtent. Et je ne sais pas si dans les dispositions de l'avenir ce caractère d'infirmité sera entièrement perdu, imperfection dont le sentiment religieux d'aujourd'hui tire une grande partie de ses forces. Ayant la conscience de toute leur faiblesse actuelle, les hommes sont portés à imaginer un avenir soustrait aux lois sévères qui les gouvernent dans cette vie.

Nous qui n'admettons point de pareille considération et qui, sans nier l'existence d'un pareil avenir, ne saurions en tenir aucun compte, nous avons à chercher autre part l'équivalent du soutien que d'autres puisent, ou sont censés puiser, dans la contemplation de cet avenir. Il n'est pas, ce me semble, difficile de trouver cet équivalent; nous l'avons sous la main. Je ne vois pas que nous ayons besoin d'aucune illusion. Car, dans le grand principe d'action de tous les disciples de notre religion,

dans le sacrifice de soi-même pour le service de ses semblables, formulé par la règle essentielle de la morale positive : « *Vivre pour autrui* », dans ce grand principe, dis-je, je trouve la compensation unique et toute-puissante des maux inévitables de notre condition, comme de toutes les espérances chimériques auxquelles nous renonçons.

Il faut nous rappeler les paroles du poëte :

> . . . . . Que l'homme est peu de chose,
> S'il ne sait s'élever au-dessus de lui-même!

Les difficultés mêmes dont nous sommes entourés devront nous fournir des matériaux pour nous aider à les surmonter. Si nous ne savons nous affranchir entièrement du sentiment de notre imperfection, nous pourrons toujours le faire assez pour avoir la conscience à la fois d'une digne résignation et d'une noble activité. Et nous devrions être assez forts pour nous contenter de cela. Nous le serions, si la doctrine monothéiste d'une vie à venir, avec sa doctrine complémentaire des peines et récompenses ne nous eût démoralisés pendant tant de générations, et n'eût ravalé nos aspirations religieuses, à un simple calcul d'intérêt.

Ayant fait largement la part de la résignation, de l'aspect le plus décourageant de l'existence humaine, je dois ajouter qu'il est en notre pouvoir de modifier très-profondément cette existence ; d'améliorer, d'un côté, ses conditions extérieures et de nous modifier surtout, nous-mêmes, de manière à faire que ces conditions extérieures, dans les cas mêmes où elles paraissent le plus dures, contribuent à notre perfectionnement. Jusqu'ici ce pouvoir de modification systématique n'a jamais été exercé; il serait donc difficile d'en calculer les résultats. Deux partis opposés sont d'accord pour soulever des objections contre toute tentative de modification systématique. Le parti religieux regarde comme sacrilége toute tentative pour soustraire la direction des affaires humaines à la Providence, à laquelle elle a été abandonnée jusqu'ici. Le parti scientifique allègue que, les hommes s'étant adaptés spontanément aux situations successives où ils se sont trouvés, il vaut mieux continuer ce procédé spontané, sans chercher à le développer par une méthode systématique. A la première objection nous répondons que nous n'admettons ni la vérité de la prémisse, ni la légitimité de la déduction que l'on veut en tirer. A la seconde nous opposerons que tout en admettant qu'il en a été ainsi dans le passé, nous ne voyons pas pourquoi il doit en être de même dans le présent; qu'au contraire, nous sommes bien

assurés que l'action systématique est aussi légitime en principe qu'elle est féconde en résultats.

Car nous sommes persuadés que dès que l'homme, absorbé aujourd'hui dans la fiévreuse recherche des progrès matériels dont il est si fier, concentrera ses efforts sur la tâche plus digne et plus noble de guider et de régler sa propre nature ; nous sommes persuadés que dès lors, l'avenir de notre espèce donnera raison à la foi que nous soutenons aujourd'hui en face de tant d'oppositions, et qui peut-être paraît à ce moment trop hardie, à savoir que l'homme pourra devenir une providence pour lui-même dans un sens tout autrement réel et bienfaisant que ne ne l'ont été toutes les providences fictives qu'il s'est créées dans les phases antérieures de son existence ; que l'Humanité sera partout reconnue comme la vraie source de tous les bienfaits du passé comme de tous les progrès possibles dans l'avenir, bienfaits et progrès dont Dieu n'a été que la source imaginaire ; et qu'elle sera à ce titre universellement reconnue comme l'objet légitime de notre reconnaissance, de notre amour, de notre dévouement, en d'autres termes, de notre culte, dans le sens positif du mot, dégagé de tout souvenir théologique.

N° 30.

CATALOGUE

DES

LIVRES POSITIVISTES

APPARTENANT

A LA SOCIÉTÉ DES EXÉCUTEURS TESTAMENTAIRES

D'AUGUSTE COMTE.

Ces livres (livres de fonds et en nombre) sont mis en vente à Paris, chez MM. Victor DALMONT et DUNOD, éditeurs, libraires du corps des ponts et chaussées, quai des Augustins, 49.

I

OUVRAGES D'AUGUSTE COMTE.

1° **DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME.** Réimprimé dans le 1er volume du *Système de Politique positive.* Chez V. Dalmont, libraire, quai des Augustins, 49, à Paris, juillet 1848. 1 vol. in-8. 4 fr. 50 c.

2° **DISCOURS PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES DE BLAINVILLE**, le 7 mai 1850. Réimprimé dans le 1er volume du *Système de politique positive.* Chez le même, Paris, in-4. 50 c.

3° **SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE**, ou Traité de Sociologie instituant la Religion de l'Humanité. Chez le même. Paris, 1851-1854. 4 vol. in-8. 30 fr. 50 c.

Le 1er volume (juillet 1851), contenant le *Discours préliminaire* et l'*Introduction fondamentale,* ne se vend plus séparément.

Le 2e volume (mai 1852), contenant la *Statique sociale* ou la *Théorie de l'ordre,* se vend 6 fr.

Le 3e volume (septembre 1853), contenant la *Dynamique sociale* ou la *Théorie du progrès* (Philosophie de l'Histoire), se vend 7 fr. 50 c.

Le 4e volume (août 1854), contenant le *Tableau de l'avenir humain* et l'*Appendice général*, se vend 9 fr.

L'Appendice général du *Système de politique positive* contient les premiers opuscules d'Auguste Comte, savoir :

SÉPARATION GÉNÉRALE ENTRE LES OPINIONS ET LES DEVOIRS; juillet 1819.

ÉBAUCHE PHILOSOPHIQUE de l'ensemble du passé depuis le milieu du moyen âge; publiée en 1820 dans l'*Organisateur*.

PLAN DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES nécessaires pour réorganiser la société. Paris, 1822. Réimprimé deux ans après, avec quelques additions, dans le 3e cahier du *Catéchisme des Industriels*, sous le titre général de *Système de Politique positive*, Paris, 1824.

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES SUR LES SCIENCES ET LES SAVANTS; publiées en 1825 dans les nos 7, 8 et 10 du *Producteur*.

CONSIDÉRATIONS SUR LE POUVOIR SPIRITUEL; publiées en 1826 dans les no 13, 20 et 21 du *Producteur*.

EXAMEN du traité de Broussais sur l'*Irritation et la folie*; dans le *Journal de Paris*, août 1828.

4° CATÉCHISME POSITIVISTE, ou Sommaire exposition de la Religion universelle. Chez le même, Paris, octobre 1852. 1 vol. in-12. 3 fr.

Cet opuscule a été traduit en anglais par M. Richard Congreve. Londres, 1858, chez J. Chapman, 8, King-William street, Strand, 1 volume in-12.

5° CALENDRIER POSITIVISTE, chez le même, Paris, 1849 à 1860, huit éditions. En brochure ou en feuille. 50 c.

6° BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE, chez le même, quatre éditions, Paris, 1851-1860, demi-feuille in-8. 50 c.

7° APPEL AUX CONSERVATEURS par le Fondateur du Positivisme. Chez le même Paris, août 1855, in-8. 3 fr.

8° SYNTHÈSE SUBJECTIVE, ou Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité.

Tome I, contenant le *Système de Logique positive* ou Traité de Philosophie mathématique. Chez le même, Paris, novembre 1856. 1 vol. in-8. 9 fr.

II

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE POSITIVE.

1° Circulaire d'Auguste Comte proposant une ASSOCIATION LIBRE POUR L'INSTRUCTION POSITIVE DU PEUPLE DANS TOUT L'OCCIDENT EUROPÉEN. Chez V. Dalmont, libraire, quai des Augustins, 49, Paris, 25 février 1848. In-4. 50 c.

2° LE FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE A QUICONQUE DÉSIRE S'Y INCORPORER. Chez le même, Paris, 8 mars 1848. In-4. 50 c.

3° RAPPORT A LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE par la Commission chargée d'examiner la nature et le plan du nouveau gouvernement révolutionnaire de la République française. Chez le même. Paris, août 1848. Br. in-8. 50 c.

4° RAPPORT A LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE par la Commission chargée d'examiner la question du travail. Chez le même. 1re édition, juin 1848. Br. in-8. 50 c.

5° RAPPORT A LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE par la Commission chargée d'examiner la nature et le plan de l'École positive destinée surtout à régénérer les médecins. Chez le même, mars 1849. Br. in-8. 50 c.

6° ESSAI SUR LA PRIÈRE, par Joseph LONCHAMPT. Chez le même, 2e édition, Paris, 1853. Br. in-8. 50 c.

7° PAROLES prononcées aux funérailles d'Auguste Comte, le 8 septembre 1857, par le docteur ROBINET. Chez le même, Paris, 1857. In-12. 25 c.

8° L'INDE. Traduit de l'anglais de M. Richard CONGREVE, et précédé d'une introduction par M. Pierre LAFFITTE. Chez le même, Paris, 1858. 1 vol. in-8. 2 fr. 50 c.

9° COURS PHILOSOPHIQUE SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'HUMANITÉ, par M. Pierre LAFFITTE (DISCOURS D'OUVERTURE). Chez le même, Paris, 1859. 1 vol. in-8. 2 fr. 50 c.

10° RÉFLEXIONS sur un cas de névrose de la cinquième paire et sur les névroses en général. Thèse pour le doctorat en médecine par J. B. George AUDIFFRENT, Montpellier, 1859, broch. in-4. 2 fr. 50 c.

11° NOTICE sur l'œuvre et sur la vie d'Auguste Comte, par le Dr ROBINET. Chez le même, Paris, 1860, 1 vol. in-8 de 600 pages orné de deux portraits lithographiés. 8 fr.

III

On trouve, en outre, chez leurs Éditeurs respectifs, les ouvrages suivants d'Auguste Comte et de l'École positive.

1° COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE (Système de Philosophie positive), par Auguste COMTE. Paris, 1830 à 1842. 6 vol. in-8.

Tome Ier, 2e édition. Chez Borrani et Droz, rue des Saints-Pères, 9, Paris, octobre 1853. In-8, papier collé. 10 fr.

Tomes II à VI. 1re édition. Chez Mallet-Bachelier, libraire-éditeur, quai des Augustins, 56, Paris, 1835 à 1842. 5 vol. in-8.

Le 1er volume contient les *Préliminaires généraux* et la *Philosophie mathématique.*

Le 2e volume : la *Philosophie astronomique* et la *Philosophie physique.*

Le 3e volume : la *Philosophie chimique* et la *Philosophie biologique.*

Le 4e volume : la *Partie dogmatique de la philosophie sociale.*

Le 5e volume : la *Partie historique de la philosophie sociale.*

Le 6e volume : le *Complément de la partie historique de la philosophie sociale* et les *Conclusions générales.*

Cet ouvrage a été traduit en anglais et condensé en deux volumes par Miss Harriet Martineau. Chez J. Chapman, 8, King-William street, Strand, London.

2° TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE, à deux et à trois dimensions, par Auguste COMTE. Chez V. Dalmont, libraire-éditeur, quai des Augustins, 49, Paris, mars 1843. 1 vol. in-8. 7 fr.

3° TRAITÉ PHILOSOPHIQUE D'ASTRONOMIE POPULAIRE, par Auguste COMTE. Chez le même, Paris, 1845. 1 vol. in-8. 7 fr.

4° **DISCOURS SUR L'ESPRIT POSITIF**, prononcé à l'ouverture du Cours d'astronomie populaire, par Auguste COMTE, en février 1844 (extrait du Traité précédent). Chez le même, Paris, 1844. 1 vol. in-8. 2 fr.

5° **HISTOIRE ET SYSTEMATISATION GÉNÉRALE DE LA BIOLOGIE**, par le docteur L. A. SEGOND. Chez J. B. Baillière, libraire-éditeur, rue Hautefeuille, 19, Paris, 1851. 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

6° **TRAITÉ D'ANATOMIE GÉNÉRALE** (théorie de la structure), par le Dr L. A. SEGOND. Chez Victor Masson, libraire-éditeur, place de l'École-de-Médecin, Paris, 1854. 1 vol. in-8. 6 fr.

Cet ouvrage fait partie de la *Bibliothèque positiviste.*

7° **RÉFLEXIONS SYNTHÉTIQUES**, au point de vue positiviste, sur la philosophie, la morale et la Religion, par M. Willem de CONSTANT-REBECQUE. Chez V. Dalmont, quai des Augustins, 49, Paris, 1856, in-8. 6 fr.

8° **THE POSITIVE PHILOSOPHY** of Auguste Comte; freely translated and condensed, by Harriet MARTINEAU, in two volumes. — John Chapman, 142, Strand, London, 1853. 16 s.

9° **THE CATECHISM OF POSITIVE RELIGION**, translated from the French of Auguste Comte, by Richard CONGREVE. — John Chapman, 8, King-William street, Strand, London, 1858. 1 vol. in-12. 6 s. 6 d.

10° **GIBRALTAR**, or the foreign policy of England, by Richard CONGREVE. — John W. Parker and Son, West Strand, London, 1857. 1 s. 6 d.

11° **INDIA**, by Richard CONGREVE. — John Chapman, 8, King-William street, Strand, London, 1857. 1 s.

Traduit en Français, chez Dalmont et Dunod. Paris, 1858.

12° **THE NEW RELIGION IN ITS ATTITUDE TOWARDS THE OLD.** A sermon preached at South Fields, Wandsworth, on the anniversary of the birth of Auguste Comte, by Richard CONGREVE. — John Chapman, 8, King-William street, Strand, London, 1859. 1 s.

13° **THE PROPAGATION OF THE RELIGION OF HUMANITY.** A sermon preached at South Fields, Wandsworth, on the anniversary of the birth of Auguste Comte, by Richard CONGREVE, London 1860, in the same library. 1 s.

14° **COMTE'S POSITIVIST CALENDAR**, by Henry EDGER, esquire. Long Island, modern Times, 1857. 2 s. 6 d.

15° **MODERN TIMES**, the labour question and the Family, by the same. 3 d.

16° **ALGEMEENE GRANDSLAGEN DER STELLIGE WIJSBEGEERTE**, door Auguste Comte, 'S Gravenhage, 1846, by Gebroeders Belinfante.

17° **SYNTHETISCHE OVERDENKINGEN**, in den gest van het Positivisme, Betreffende Wijsbegeerte, Zedeeler en Religie, door W. baron de CONSTANT-REBECQUE. 'S Gravenhage, de Gebroeders van Cleef, 1857.

18° **TEATRO ESPANOL ESCOJIDO.** Colleccion selecta del antiguo teatro Espanol; Paris, 1854. Chez Garnier frères, libraires, rue des Saints-Pères, 6. Grand in-8. 8 fr.

Cet ouvrage composé par los soins do Don José Sogundo Florez, fait partie do la *Bibliothèque positiviste.*

PORTRAIT d'Auguste Comte; lithographie. In-4, sur papier de Chine. 1 fr.

PORTRAIT de madame C. de Vaux, *idem.* 1 fr.

Le même; épreuve photographique d'après le tableau offert par M. J. B. Foucart. 2 fr.

Sous presse, pour paraître en 1861.

1° CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ENSEMBLE DE LA CIVILISATION CHINOISE et sur les relations de l'Occident avec la Chine, par M. Pierre LAFFITTE.

2° DISCOURS prononcé pour la consécration d'un patricien positiviste, le 25 Guttemberg 71 (6 septembre 1859), par M. Pierre LAFFITTE.

3° APPEL AUX PROLÉTAIRES occidentaux, par M. F. MAGNIN, ouvrier menuisier.

4° AVIS AUX INDUSTRIELS, par M. Auguste Hadery, propriétaire-cultivateur.

5° APPEL AUX MÉDECINS, par le Dr AUDIFFRENT.

6° APPRÉCIATION POSITIVE DU MYSTICISME CHRÉTIEN et spécialement de l'*Imitation*, par M. le baron Willem de CONSTANT-REBECQUE.

Paris, le 1er octobre 1860.

TABLE DES MATIÈRES.

DÉCLARATION. V

PREMIÈRE PARTIE.

ŒUVRE D'AUGUSTE COMTE;

LA RELIGION DE L'HUMANITÉ.

Chapitres. Pages.

I. *Explication générale :* Théorie positive de la religion. Urgence et possibilité de la transformation positive de la religion. 3

II. *Explication du dogme :* Notion de loi. Universalité et immuabilité des lois naturelles. Nature subjective de la synthèse positive. Théorie du Grand-Être ou de l'Humanité. 17

III. *Suite de l'explication du dogme :* Construction de la hiérarchie abstraite des conceptions humaines ou du dogme positif (philosophie positive), d'après le principe de l'Humanité. 38

IV. *Explication du culte :* Ses rapports avec le dogme et le régime ; sa nature subjective ; son procédé essentiel ; sa réaction mentale et morale ; sa division en culte privé et culte public. . . . 57

V. *Explication du régime :* Séparation fondamentale des deux grands pouvoirs sociaux théorique et pratique. Constitution et fonctions propres à ces deux pouvoirs. Division du régime en privé et public. 74

VI. *Principes généraux de la transition.* 93

DEUXIÈME PARTIE.

VIE D'AUGUSTE COMTE.

I. Origine, enfance et adolescence d'Auguste Comte. Son séjour à l'École polytechnique. Il est licencié en 1816 et renvoyé dans sa famille. Son retour à Paris. 113

Chapitres Pages.

II. Relations d'Auguste Comte avec Saint-Simon (appréciation générale). Le Positivisme n'émane point du Saint-Simonisme. . . 119
III. Suite des relations d'Auguste Comte avec Saint-Simon (appréciation spéciale). D'abord séduit par Saint-Simon, Auguste Comte s'en sépare dès qu'il a constaté sa méprise (1824). Il n'a aucune relation avec les saint-simoniens, et ne prend aucune part à la formation de leur secte. 137
IV. Première phase de la vie publique d'Auguste Comte, début social. *Les opuscules*. 162
V. Mariage. — Crise cérébrale.. 167
VI. Deuxième phase de la vie publique d'Auguste Comte, fondation philosophique. Le *Cours ou système de philosophie positive*. 173
VII. Résultats de la philosophie positive : persécution académique; oppression métaphysique; conspiration du silence; éloignement des révolutionnaires. — Séparation conjugale 179
VIII. Madame Clotide de Vaux. 202
IX. Troisième phase de la vie publique d'Auguste Comte, fondation religieuse. Le *Discours sur l'ensemble du positivisme*. Le *Calendrier* positiviste 236
X. Suite de la phase religieuse : Le *Système de politique positive*, ou traité de sociologie instituant la religion de l'Humanité . . 252
XI. Suite de la phase religieuse : action sacerdotale d'Auguste Comte. 267
XII. Suite de la phase religieuse : La *Synthèse sujective*. 289
XIII. Dernière maladie et mort d'Auguste Comte. 297
XIV. Résumé de la vie du Fondateur du positivisme. 326

TROISIÈME PARTIE.

LE POSITIVISME

APRÈS LA MORT

D'AUGUSTE COMTE.

I. Le Testament. 343
II. La Révolte 351
III. Exécution du testament et continuation de l'œuvre d'Auguste Comte. 388

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Pièces. Pages.

1. Citations relatives à l'appréciation de Saint-Simon 401
2. Plan du premier cours de philosophie positive (1826). 416
3. Annonce du *Cours ou système de philosophie positive* (1829). . . 416

Pièces. Pages.
4. Plan du Cours ou Système de philosophie positive (1829). 419
5. Lettre d'Auguste Comte au président de l'Académie des sciences (1840). 419
6. Appel au public occidental (1848). 426
6bis. Relations d'Auguste Comte avec M. Guizot (1824 à 1833). 429
7. Adresse du Comité permanent de l'Association polytechnique au roi des Français (1830). 437
8. Circulaire d'Auguste Comte demandant la formation d'une *Association libre pour l'instruction positive du peuple dans tout l'Occident européen* (25 février 1848) 439
9. Le fondateur de la Société positiviste, à quiconque désire s'y incorporer (8 mars 1848). 441
10. Calendrier positiviste 448
11. Circulaire initiale pour la fondation du subside positiviste. . . . 449
12. Affiche du cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité (1849-1850-1851). 451
13. Programme de ce cours. 452
14. Programme du cours projeté de philosophie positive. 454
15. Conseils aux vrais Républicains français. 456
16. Bibliothèque positiviste. 457
17. Circulaires annuelles du Fondateur du positivisme. 461
18. Lettres d'Auguste Comte sur la maladie.. 527
19. Paroles prononcées aux funérailles d'Auguste Comte (8 septembre 1857). 537
20. Discours prononcé pour la commémoration funèbre d'Auguste Comte (27 septembre 1857) 539
21. Mes souvenirs personnels d'Auguste Comte 543
22. Circulaire exceptionnelle (9 septembre 1857) 549
23. Post-scriptum d'un article de la *Revue philosophique et religieuse*. 552
24. Circulaire *positiviste* de M. Littré. 553
25. Circulaires annuelles du Directeur actuel du positivisme. 557
25bis. Relevé général des souscriptions positivistes de 1849 à 1859. . . 597
26. Programme du cours philosophique de M. Laffitte sur l'histoire générale de l'Humanité.. 598
27. Protestation de M. Richard Congreve contre le *Te Deum* 600
28. Lettre sur la grève des ouvriers du bâtiment, à Londres, par M. Richard Congreve. 601
29. Sermon prêché à South Fields, Wandsworth, le mercredi 19 Moïse 72 (19 janvier 1860), pour l'anniversaire de la naissance d'Auguste Comte (19 janvier 1798), par M. Richard Congreve. 605
30. Catalogue des livres positivistes 624

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, 26, rue Racine.

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE